MUSÉE

DE FEU

LE PRINCE BASILE KOTCHOUBEY

ET

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET LA NUMISMATIQUE

DES COLONIES GRECQUES EN RUSSIE

AINSI QUE

DES ROYAUMES [illegible]ONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.



m. 7 Taf. Paginierung springt v. S. 450 auf S. 447 Coll. complet J.B. 8/65 H.G.

△ zu Num. 24
Wu

Geschenk
von
Dr Walisch.
Nur in 100 Exemplaren gedruckt.
1872 antiquarischer Preis
= 56 Thaler.

DESCRIPTION
DU MUSÉE
DE FEU
LE PRINCE BASILE KOTSCHOUBEY
D'APRÈS SON CATALOGUE MANUSCRIT

ET

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET LA NUMISMATIQUE DES COLONIES GRECQUES EN RUSSIE

AINSI QUE

DES ROYAUMES DU PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

PAR

B. de Kœhne.

Vol. Ier.



(Avec planches I à VII.)

St. PÉTERSBOURG.

Imprimerie des papiers de la couronne.

1857.

Permis d'imprimer:

à la charge de présenter au Comité de Censure le nombre d'exemplaires exigé par la loi.

St. Pétersbourg, le 5 Octobre 1856.

N. Achmatow, Censeur.



A LA MÉMOIRE

DU

PRINCE

BASILE KOTSCHOUBEY,

NÉ LE 1 JANVIER 1812,
MORT LE 10 JANVIER 1850.



Le Prince Basile Kotschoubey, né le 1 janvier 1812 et décédé le 10 janvier 1850 (v. st.), à l'âge de 38 ans, était le second fils du Prince Victor Pawlowitch Kotschoubey, chancelier de l'Empire, président du Conseil, et de la Princesse Marie Wassiliewna Kotschoubey, née Wassiltchikoff.

La famille des Kotschoubey est une des plus considérées de la Petite Russie. Basile Léontiewitch Kotschoubey, juge-général de l'armée des Cosaques Zaporogues, scella de son sang l'attachement qu'il avait voué à la Russie et à la cause de Pierre-le-Grand. C'est lui qui fit part au Tsar des plans secrets de Mazeppa qui méditait de s'allier avec Charles XII de Suède et de séparer la Petite Russie de l'Empire. Pierre-le-Grand repoussa les importantes communications de Kotschoubey, qui fut jugé

et décapité dans le bourg de Borschtagowka, le 14 juillet 1708; ses biens furent confisqués. Mais bientôt après, le lendemain de la victoire de Poltawa, le 28 juin 1707, le Tsar reconnut l'innocence de Kotschoubey; il le déclara homme de mémoire honorable et glorieuse (мужемъ честныя и славныя памяти), il restitua ses terres à sa famille, y en ajoutant d'autres que les descendants de Basile Kotschoubey possèdent encore aujourd'hui. En même temps, Pierre-le-Grand augmenta le blason des Kotschoubey, en mémoire éternelle de la mort de Basile. L'ancien blason des Kotschoubey offre d'azur au croissant d'or, adextré d'un astre de six rayons et accompagné en chef, de deux croix, du même. [1] Le Tsar y ajouta un quartier d'azur au cœur sanglant au naturel, chargé de deux croix d'or, ainsi que la devise ELEVOR UBI CONSUMOR.

Parmi les beaux tableaux de la galerie du Prince Basile, se trouvait le portrait de Basile Léontiewitch, peint à l'huile par un peintre de mérite qui n'a pas signé son œuvre. Le juge-général y est représenté en costume ukrainien, orné d'un manteau vert, doublé d'hermine et fermé par une agrafe enrichie de pierres précieuses. Autour du portrait, on lit василїй кочубей его црского пресвѣтлого величства войска запорокого судїа енералний (Basile Kotschoubey, juge-général de l'armée Zaporogue de Sa Majesté Sérénissime le Tsar.) Au bas du portrait, sont représentées les anciennes armes de la famille, mais avec l'emblême de la dignité de Basile, un busdakhan ou bâton de commandement, au milieu.

Le petit-fils de Basile, Sémen Wassiliéwitch, était chef de l'artillerie (генеральный обозной) de la Petite-Russie. Après la réorganisation des Cosaques, il fut nommé conseiller privé et membre du collége petit-russien, institué sous la présidence du célèbre feldmaréchal comte Roumänzoff. Un arrière-petit-fils de Basile était Victor Pawlowitch, né le 11 novembre 1768, d'abord ambassadeur à Constantinople, puis vice-chancelier sous l'Empereur Paul I, qui le 4 avril 1799, lui conféra le titre de Comte. Sous l'Empereur Alexandre I, le Comte Victor fut deux fois ministre de l'Intérieur; l'Empereur Nicolas I le nomma en 1827, président du Conseil et du Comité des ministres et l'éleva le 6 décembre 1831, à la dignité de Prince. Six semaines avant sa mort (le 2 juin 1834), le Prince Kotschoubey fut nommé chancelier de l'Empire.

Dans le blason que l'Empereur Nicolas donna aux Princes Kotschoubey, les armes, créées par Pierre-le-Grand, occupent le 1er et 4e quartiers de l'écu écartelé. Au second quartier on voit leur ancien blason, mais sur gueules et au 3e, de gueules, au vol

---

[1] Dans le premier blason des Kotschoubey, le quartier est de gueules au lieu d'azur.

d'aigle d'argent, ouvert et en fasce; il est accompagné en chef, d'une flamme d'or et en pointe, d'une abeille, du même. L'écu-cœur offre d'or, à l'aigle Impérial, chargé d'un écusson de gueules au chiffre d'or de l'Empereur Nicolas I. L'écu principal est surmonté de la couronne comtale, sur laquelle s'élèvent trois heaulmes timbrés. Le premier, orné d'une couronne comtale, offre l'aigle Impérial naissant et chargé en cœur de l'écusson de gueules au chiffre d'or de l'Empereur Nicolas. Le timbre à dextre, s'élevant sur une couronne ordinaire, représente un vol d'aigle ouvert d'argent et le timbre à senestre, sur une couronne semblable, un bras en armure et tenant un sabre. Supports, dextre, un lion d'or, armé d'un busdakhan d'ataman; senestre, un Petit-Russien tenant une oriflamme, offrant sur sable, entre deux croissants adossés d'or, un glaive versé, du même. Ces armes sont environnées d'un manteau princier doublé d'hermine et surmonté de la couronne princière. Devise: ELEVOR VBI CONSVMOR.[1]

La santé délicate du Prince Basile détermina ses parents à l'envoyer dans le midi de la Russie. C'est là qu'il prit le goût de la numismatique, goût qui fut nourri et développé par Mr. Spada, directeur du cabinet de médailles d'Odessa. Plus tard, le Prince fit connaissance à St. Pétersbourg de feu Mr. de Kœhler, conservateur du cabinet de l'Ermitage, lequel lui procura maintes médailles rares et lui donna de bons conseils.

En 1827, le Prince Basile entra au service, au ministère des affaires étrangères; nommé gentilhomme de la chambre de S. M. l'Empereur, en 1828, il séjourna quelque temps à Dresde, comme attaché à la légation de Russie. En 1831, il accompagna en Angleterre l'aide-de-camp général de l'Empereur, comte Woronzoff, nommé ambassadeur extraordinaire pour féliciter le roi Guillaume IV sur son avénement au trône et pour assister au couronnement.

Envoyé à Constantinople, en 1833 et à Stuttgart, en 1836, le Prince, fut nommé chambellan et attaché en 1838, au grand-échanson comte Stroganoff, désigné comme ambassadeur extraordinaire pour assister au couronnement de la reine Victoire.

Plus tard enfin, en 1845, il fut attaché à la personne du Prince Woronzoff, lieutenant de l'Empereur au Caucase, et profita de son séjour à Tiflis et à Odessa pour compléter sa collection de médailles.

Tels sont les principaux traits de sa carrière publique à laquelle la mort devait trop tôt mettre un terme.

---

[1] V. la feuille de la dédicace. La description de ces armes dans l'Armorial général, Vol. X, N° 4, est inexacte.

Le 10 septembre 1847, le Prince Basile se maria à Wisbade, avec la Princesse Hélène, veuve du Prince Bélosselsky de Belozersk.

Il se rendit avec son épouse à Paris, d'où les événements de 1848 le forcèrent à retourner en Russie. Nommé la même année adjoint du curateur de l'arrondissement universitaire de St. Pétersbourg, le Prince partageait ses travaux entre les devoirs du service et son goût pour les arts, lorsque le 10 janvier 1850, une phthisie laryngée l'enleva à la fleur de l'âge, malgré les soins les plus assidus, à sa carrière, à sa famille et à ses nombreux amis. Pour tous ceux qui l'ont connu, sa mémoire restera toujours vivante. La droiture et la bienveillance de son cœur le faisaient chérir de tous, la noblesse et l'élevation de son caractère lui conciliaient l'estime et le respect. Il avait compris les devoirs qu'imposent de nos jours un grand nom et une grande fortune. Plein de dévouement pour la gloire de sa patrie, il était un des plus dignes représentants de la jeune génération à laquelle écheoit aujourd'hui la tâche de concourir à l'accomplissement de ses hautes destinées. La Russie a perdu en lui un de ses fils les plus dévoués, le souverain un fidèle sujet, la société un de ses membres les plus distingués, ses nombreux amis un cœur affectueux et pûr, les beaux arts un protecteur éminent.

Puisse le monument que je suis appelé à consacrer à sa mémoire, perpétuer le souvenir d'un des plus beaux traits de son caractère: ce goût élevé pour la science qu'il avait contracté, dès son enfance et qui l'a constamment suivi au milieu des affections de sa famille et des travaux de sa carrière publique.

Dès 1825, il avait réuni une collection assez considérable que le savant comte Séverin Potocki examina avec plaisir en admirant les connaissances numismatiques du jeune antiquaire. Dans le principe, le Prince collectionnait les monnaies antiques en général; mais il reconnut bientôt qu'il valait mieux se borner aux médailles grecques, dont il fit des achats considérables pendant ses voyages en Allemagne et en Italie. C'est en 1847 seulement, à son retour à St. Pétersbourg, qu'il se décida à ne conserver que sa collection de monnaies des rois du Bosphore et des villes grecques appartenant aujourd'hui à la Russie; il s'efforça depuis à rendre, dans ce genre, son cabinet aussi complet que possible, en échangeant ses monnaies étrangères contre des pièces appartenant à la spécialité qu'il s'était choisie. C'est ainsi qu'il obtint quelques monnaies importantes de ses amis MM. de Bartholomæi et J. Sabatier, qui lui cédèrent un grand nombre de médailles, principalement des villes d'Olbia et de Panticapée. Le Prince fit d'autres acquisitions considérables à Paris pendant l'hiver de 1847 à 1848; Mr. Rollin lui vendit entre autres la pièce unique de Cherronésos, gravée planche II, N° 1. De nombreux correspondants de l'intérieur de la Russie,

surtout en Crimée, lui fournirent aussi maintes bonnes pièces, comme, p. e. le tétradrachme de Pharnace I, gravé planche IX, N° 10.

C'est ainsi qu'à force de zèle et de connaissances, le Prince parvint à former une collection de médailles grecques de la Russie qui, après celle de l'Ermitage, peut être considérée comme une des premières de l'Europe. Depuis longtemps le Prince s'était proposé de publier sa collection; il avait fait graver à Paris, par Mr. Bigant, vingt planches des monnaies les plus rares et les plus intéressantes et qu'on peut regarder presque toutes comme inédites, car les gravures de beaucoup de ces monnaies qu'on trouve dans les ouvrages de Mr. Spassky, Босфоръ Киммерійскій съ его древностями et Археолого-нумизматическій сборникъ, ne sont ni fidèles ni bien exécutées.

Mais les dernières occupations du Prince l'empêchèrent de travailler lui-même à la description exacte de son cabinet et, peu de temps avant sa maladie, il me proposa de réunir un travail auquel je m'étais adonné depuis 1845 au sien et de publier un ouvrage complet sur l'histoire et la numismatique des colonies grecques en Russie et du Bosphore Cimmérien. Il fut convenu que l'on graverait sur bois et qu'on insérerait dans le texte de l'ouvrage toutes les monnaies acquises après la gravure des planches sur cuivre, ainsi que les monnaies rares et inédites d'autres collections, nécessaires pour l'intelligence du texte, dans lequel toutes les pièces de collections étrangères sont marquées d'astérisques. Le Prince désira ajouter les descriptions de divers objets antiques, surtout en terre-cuite, dont il avait fait acquisition en Crimée et à Odessa et qui sont dessinés sur les huit dernières planches, exécutées par Mr. Medwédeff et imprimées par Mr. D'Harlingue. Le titre devait être: *Musée du Prince Basile Kotchoubey et recherches sur la numismatique et l'histoire des colonies grecques en Russie et du Bosphore Cimmérien;* l'ouvrage ne devait être tiré qu'à une centaine exemplaires en russe et autant en français, destinés aux protecteurs de la science numismatique, aux savants, aux collectionneurs et à différentes sociétés savantes en Russie et à l'étranger. Le Prince a dressé lui-même la liste de cette distribution.

Après la mort du Prince, sa veuve, Madame la Princesse Hélène, m'engagea à continuer cet ouvrage, en faisant de la manière la plus généreuse, les frais assez considérables de cette publication. C'est donc au Prince et à la Princesse que les amateurs de l'histoire et de la numismatique doivent la publication de cet ouvrage, offrant le catalogue complet des plus anciennes monnaies, frappées dans une des provinces actuelles de l'Empire de toutes les Russies.

Plusieurs amateurs éclairés prirent part à ce travail, en me communiquant des monnaies inédites de leurs collections, nommément: Son Altesse Impériale Madame la Grande-Duchesse Hélène, Mr. le Prince Sibirsky, Mr. le baron Pierre de Meyendorff,

Mr. de Reichel, Mr. de Karnéieff et surtout Mr. le Comte L. Pérowsky qui, avec le zèle qui caractérise le véritable initié à la science, mit à ma disposition son magnifique cabinet, renfermant plus de 80 monnaies d'or de Panticapée et du royaume du Bosphore, ainsi qu'un grand nombre de pièces rares en argent et en bronze. Qu'il me soit permis de les remercier sincèrement de l'intérêt qu'ils ont pris à cette publication.

Le travail que j'ai entrepris était assez difficile, et ce n'est qu'à présent que je m'acquitte de la mission dont feu le Prince m'avait chargé. Il fallait d'abord comparer les notions des auteurs anciens concernant l'histoire des villes et des rois et les compléter par les données des monnaies, si importantes pour l'histoire de ces contrées; ensuite, il fallait expliquer les types monétaires par les données de l'histoire et de la mythologie. Les monnaies et l'histoire écrite exercent un effet réciproque; d'un côté, les monnaies complètent pour ainsi dire l'histoire, car leurs types nous donnent les noms et les bustes de souverains, la représentation des sujets historiques et mythologiques; elles nous apprennent la chronologie, les systèmes monétaires, etc., d'un autre côté, elles ont besoin de l'histoire pour être expliquées elles-mêmes. Si donc nous séparons l'histoire des monnaies, nous la privons de pièces justificatives d'une haute importance, et les monnaies, considérées sans leur rapport avec l'histoire, ne sont que des morceaux de métal sans utilité.

De concert avec le Prince, je me suis éloigné quelques fois des opinions des savants qui jusqu'aujourd'hui se sont occupés de l'histoire et des antiquités de la Russie méridionale et qui n'avaient pas sous les yeux le nombre de monuments, surtout de médailles dont nous avons pu disposer. Parmi les derniers de nos prédécesseurs je cite surtout et avec respect, l'illustre Bœckh, qui dans son excellent *Corpus inscriptionum Græcarum* donne des notices précieuses sur l'histoire des villes d'Olbia, de Panticapée, etc., ainsi que sur les rois du Bosphore. Raoul-Rochette a d'incontestables mérites qui ne sont pas amoindris par les invectives méchantes et mal-fondées de feu Mr. de Kœhler — je mentionne aussi avec éloge les divers ouvrages de Mionnet, d'Achik, de MM. Lenormant, de Murall, Sabatier, de Saulcy, Spassky et d'autres, qui se sont occupés d'études plus ou moins spéciales sur les antiquités classiques de la Russie. Je n'ai pas profité du dernier ouvrage publié sur ce sujet, et qui traite des objets antiques conservés à l'Ermitage; je m'abstiens de parler de sa valeur scientifique; la partie numismatique n'y est pas traitée conformément aux exigences de notre époque.

Je ne suis pas entré, surtout pour les monnaies des rois du Bosphore, dans les détails de toutes les petites variétés monétaires, dont la valeur pour la science n'est que très-secondaire. En s'arrêtant à ces petites variétés insignifiantes, il serait impossible de former un catalogue un peu complet, car chaque année on en trouve un

certain nombre, tandis qu'il est rare de rencontrer des types inédits. Quant aux statères des rois, j'ai cité et décrit toutes les pièces importantes, avec effigies de divers empereurs, etc., mais je me suis borné à indiquer sur la table chronologique, ajoutée à la fin de l'histoire du Bosphore, les années qui y sont inscrites.

Mionnet qui se repète si souvent, ne décrit que 230 monnaies des villes de ces contrées. Dans notre ouvrage on trouve la description de 610 pièces. Voici la table comparative des monnaies, connues de Mionnet et des nôtres:

	Mionnet.	Notre ouvrage.
Olbia.	116	184 [1]
Kerkine.	—	4
Cherronésos.	31	232
Théodosie.	1	4
Nymphée.	—	1
Panticapée.	49	144
Phanagorie.	21	24 [2]
Gorgippie.	4 [3]	3
Héraclée.	6	6
Colchis.	—	6
Dioscurias.	2	2
	230	610

Quant aux monnaies royales je cite à peu près le double des types et des millésimes, mentionnés chez Mionnet.

J'ai fait tout mon possible pour donner un ouvrage complet; cependant le vieux proverbe *dies diem docet* se manifeste surtout dans la numismatique. On trouvera des exemplaires mieux conservés qui modifieront peut-être quelques unes de mes explications, on trouvera avec le temps des types inédits, des monnaies de rois inconnus jusqu'aujourd'hui et qui compléteront l'histoire. Je suis persuadé que dans vingt ans la numismatique et l'histoire de la Russie méridionale seront mieux connues et enrichies de nouveaux monuments importants. Peut-être ai-je commis des erreurs, basées sur des monnaies mal conservées, sur des inscriptions dont on m'a communiqué des copies inexactes. *Errare humanum est* — le savant, le connaisseur le sait et excusera mes fautes — le jugement de l'ignorant méchant m'a été toujours indifférent et je n'y répondrai pas.

[1] Je n'ai pas compté les contremarques d'Olbia.
[2] Je ne fais pas cas des monnaies anonymes, attribuées aux rois sarmates.
[3] Une de ces monnaies appartient aux Agrippéens de Bithynie, une autre est citée deux fois.

J'ai joint au second volume les tables généalogiques des Achéménides, travail assez difficile et qui, je crois, ne déplaira pas aux amateurs de l'histoire. Les Achéménides étaient une des familles les plus illustres de l'antiquité, elle a régné long temps et dans divers pays et entre leur souche, Achéménès, et le dernier rejeton, Rhescouporis VII, il y a plus de huit siècles.

J'ai dressé à la fin de chaque article du premier volume une revue chronologique, une revue et une table alphabétique des types monétaires. Au second volume j'ai joint la revue des types, la table indiquant les monnaies avec millésimes, ainsi que des traités sur les systèmes et sur l'alliage des monnaies. La table historique et géographique, à la fin de l'ouvrage, est faite avec soin et facilitera l'usage de ce livre.

Je regrette que le Prince Basile n'ait pas pu voir la fin d'un travail de plus de dix ans que je soumets aux amateurs de nos antiquités classiques. C'est à juste titre que cet ouvrage lui est dédié, car il m'a toujours encouragé dans mes recherches et cette publication s'est achevée d'après ses indications et sur son désir spécial.

Les mérites numismatiques du Prince sont consacrés encore par une belle médaille, que ses amis ont fait graver par Mr. Kullrich, excellent artiste de Berlin. Elle offre d'un côté, le buste du Prince, à gauche, la tête tournée de face, avec les inscriptions: КНАЗЬ ВАСИЛІЙ ВИКТОРОВИЧЪ КОЧУБЕЙ — РОД. А ЯНВ. 1812. Г. — СКОНЧ. Й. ЯНВ. 1850. Г. (Prince Basile Viktorowitch Kotchoubey, né le 1 janvier 1812, mort le 10 janvier 1850.) En bas, le nom du graveur: W. KULLRICH, BERLIN. *Rv.* Les armes complètes du Prince avec la légende: ВЕЧЕРА ВОДВОРИТСА ПЛАЧЬ А ЗАУТРА РАДОСТЬ П. КѲ. С. Є. (Le soir il y a des pleurs, mais le matin, la joie, Ps. 25, v. 5 de la bible slave.)

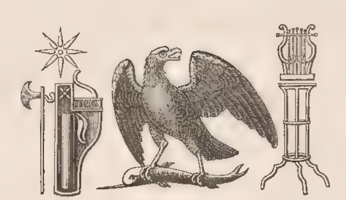
Cette médaille est un faible témoignage de notre affection pour le Prince Basile dont le souvenir restera toujours dans nos cœurs. — Have pia anima!

B. de Kœhne.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

OLBIA.



Nous trouvons sur l'histoire d'Olbia des notions très-utiles et fort remarquables dans les ouvrages de MM. de Kœhler, de Kœppen, de Blaramberg, Bœckh, Mouravieff-Apostol et comte A. Ouvaroff. La numismatique de cette ville a été traitée pour la première fois par Sestini, dans ses lettres et dissertations numismatiques, publiées à Florence en 1818, puis par Blaramberg, dans son «choix de médailles antiques d'Olbiopolis ou Olbia,» Paris, 1822, où cet antiquaire si distingué donne la description et la gravure de 203 médailles qu'il attribue à cette ville. Depuis, Sestini dans sa description du Cabinet de Mr. le baron Chaudoir (Florence, 1831), et ce dernier lui-même, dans ses «Corrections et additions à l'ouvrage de Sestini» (Paris, 1835), ont traité tous deux des pièces qui faisaient partie autrefois du celèbre cabinet Chaudoir, et qui ont été réunies depuis avec celui de l'Ermitage. Kœhler, dans le Vol. XIV des Mémoires de l'Académie de St.-Pétersbourg, donne aussi quelques matériaux pour la numismatique d'Olbia. Mionnet (Vol. I, p. 349 et Suppl. II, p. 12 à 27) ne répète que les médailles publiées par Koehler et Sestini, il ajoute très-peu de suppléments [1]. Enfin, Mr. le comte A. Ouvaroff a consacré à l'histoire et à la numismatique d'Olbia la première livraison de son ouvrage: Изслѣдованія о древностяхъ южной Россіи и береговъ Чернаго моря, dans lequel des recherches très-scrupuleuses, faites sur l'emplacement même, sont réunies avec une description exacte d'un grand nombre de monuments inédits ayant rapport à l'histoire de cette ville. Mr. le comte Ouvaroff a rassemblé avec un soin parfait tous les renseignements concernant Olbia, qui se trouvent épars chez les auteurs anciens et modernes.

---

[1] Nous ne citons pas ici les ouvrages de Pellerin, d'Eckhel, de Sestini etc., où l'on ne trouve que quelques peu de médailles d'Olbia.

Parmi toutes les colonies ioniennes de l'Asie-Mineure, Milet était la plus riche, la plus florissante. Fondée par des Cariens bientôt après la guerre de Troie, Milet devint opulente et riche par la navigation et le commerce des Ioniens, qui s'emparèrent de cette ville vers l'an 1000 avant J. C. Les Milésiens avaient pour ainsi dire, le monopole du commerce avec la mer Noire et la Méotide, une flotte de plus de cent vaisseaux armés protégeait leurs entreprises, surtout les divers établissemments de dépôts de marchandises qu'ils avaient sur différents points, et dont les plus considérables devinrent peu à peu des villes florissantes.

Un de ces dépôts les plus anciens était Olbia, fondée l'an 2 de la 31 Olympiade, 655 avant J. C., sur la rive droite du Hypanis (Boug) et nommée encore Milétopolis, d'après la métropole [1]. Quoique Olbia fût séparée du Borysthène (Dniepr) par une espèce de presqu'île, située entre ce dernier fleuve et le Hypanis, la plupart des auteurs anciens lui donnent le nom de *Borysthéné*, *Borysthènis*, et aux Olbiens celui de *Borysthénites* [2]. D'après Suidas, qui appelle le savant Poseidonius: *Ὀλβιοπολίτης*, d'après certaines inscriptions et une grande partie des médailles, les habitants d'Olbia s'appellaient Olbiopolites (*Ὀλβιοπολῖται*); mais le nom d'Olbiopolis, que fait présumer cette forme, ne se trouve que chez Pline, et l'illustre Bœckh pense que le Romain l'a formé lui-même d'après la dénomination des habitants.

Comme il y avait plusieurs villes du nom d'Olbia [3], quelques auteurs de périples désignent la nôtre sous le nom de Savia (*Σαυΐα*) [4], des Saïens, Saviens, peuplade du voisinage, dont nous parlerons plus bas. Sur quelques monnaies de la ville on trouve son nom ΟΛΒΙΗ, forme ancienne pour ΟΛΒΙΑ, mais sur la plupart on voit le nom des habitans ΟΛΒΙΟ ou ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΕΩΝ.

Mr. le comte Ouvaroff a divisé l'histoire d'Olbia en trois périodes:

---

[1] Bœckh, Corpus inscript. Graec., II, p. 86, 87.

[2] Hérodote, IV, 18, 53, 78, 79. Ptolem. Geogr. III, ch. 5, p. 74. Strabon, VII, ch. III, § 17 ed. Kramer, II, 31. Dion, Chrys. II, Borysthen. p. 74, ed. Reisk. Lucien, Toxaris, 61; Plutarque, Cléon, 2. Étienne de Byzance, v. *Βορυσθένης*. Bayeri, opuscula, p. 143. etc. etc. Pomponius Méla seul donne les deux noms: Borysthenis et Olbia, mais c'est par erreur qu'il suppose deux villes différentes. V. descript. orbis, L. II, 2.

[3] Étienne de Byzance, De urbibus p. 512, cite neuf villes de ce nom, en Bithynie, en Paphlagonie, en Illyrie etc.

[4] Anonymi periplus Ponti Euxini; Huds. Geogr. I, 2, Scymni fragm. vs. 57 etc.

I[re] PÉRIODE.

Depuis la fondation de la ville jusqu'à la destruction, par les Gètes,

de 655 — 65 à 60 avant J. C.

Les Milésiens, fondateurs d'Olbia, se fixèrent sur un rocher étroit, situé à l'est du Boug et formant une espèce de promontoire. Leur situation, au milieu de barbares rapaces, les força de se fortifier sur cet endroit, dont la nature les protégeait aussi contre les attaques de leurs voisins. Ce rocher, d'une circonférence de 560 sagènes et muni d'un mur d'enceinte, est baigné à l'est par le Boug, terminé à l'ouest et au sud par le défilé qui le sépare des collines voisines, et domine au nord la place publique de la ville postérieure, dont ce rocher fortifié formait l'acropole [1].

Comme les colons érigaient dans leurs nouvelles villes des temples aux divinités principales des métropoles, il est à présumer que le temple d'Apollon, dont le culte à Milet est si célèbre, se trouvait sur l'acropole d'Olbia. La statue si renommée de l'Apollon *φιλήσιος* au Didymée de Milet était figurée par Kanachos, entre l'Ol. 71, 1 et Ol. 75, 2. Xerxès l'enleva, mais elle fut restituée à la ville bien plus tard, par Seleukos-le-Vainqueur (*νικάτωρ*). Le dieu était représenté debout, tenant sur la main droite étendue une biche accroupie et dans la main gauche l'arc et une flèche [2]. Il paraît que l'Apollon *προστάτης* [3], honoré à Olbia, avait la même signification que celui du Didymée de Milet. Le temple de ce dieu était sur l'acropole: sa belle tête idéale est gravée sur beaucoup de médailles de la première période de l'histoire d'Olbia, mais sa figure entière ne se trouve que sur une pièce assez barbare, de la seconde période, publiée par Blaramberg, pl. XV N° 150. Elle offre Apollon tout-à-fait comme celui de Milet, mais au lieu de la biche, le dieu tient de la main droite un objet indistinct, ressemblant à une boule. [4]

---

[1] V. C[te] Ouvaroff, Изслѣдованія p. 37.

[2] V. la statuette de bronze au Musée britannique, Müller et Oesterley, Denkmäler der alten Kunst, I, pl. IV N° 21. et les médailles: Trésor de numismatique, Mythologie; pl. XXXI N° 7, 8, 9, 11. Un Apollon pareil se trouve sur les médailles de Pergame, V. ibid. N° 10.

[3] V. les notices savantes de Mr. Raoul-Rochette, Antiquités du bord de la mer Noire, p. 196 et suiv.

[4] Blaramberg a mal lu les lettres du revers de cette médaille: ΑΠ — ΟΜ, ce qu'il explique par *Ἀπόλλων Σμίνθευς*. Un exemplaire de cette pièce que nous avons devant nous, offre l'inscription: Δ (ou Α) ΑΔ— . . ΛCΔΟ. . , dans laquelle il est difficile de trouver un sens suffisant.

On ne voit plus de traces ni de ce temple, ni des autres édifices, construits sur l'acropole d'Olbia, qui n'était pas assez étendue, pour suffir à l'augmentation croissante de la population. Bientôt les Olbiopolites, se sentant assez forts pour ne plus redouter les attaques des Scythes [1], n'eurent plus besoin de se renfermer derrière ces remparts.

Les Scythes, qui à cette époque habitaient ces contrées, étaient principalement les Callipides (Καλλιπίδαι), les Royaux et les Alazones. Les premiers étaient en communication intime avec les Grecs depuis longtemps; ils s'étaient mariés avec des femmes grecques et avaient adopté leurs coutumes civilisées, de façon qu'on les désignait sous le nom de Mixhellènes (Μιξέλληνες, Ἕλληνες Σκύθαι), et de Mixobarbares (Μιξοβάρβαροι). [2]

Hérodote distingue les Callipides des Agricoles (γεωργοί) et des Borysthénéites [3], qui habitaient les rives de ce fleuve vers son enbouchure. Le fleuve Panticapès les séparait des Alazones, qui, ainsi que leur nom l'indique, étaient des Nomades. Ils s'étendaient jusqu'au fleuve Gherros, où commençait le pays des Scythes-Royaux [4], terminé à l'est par le Tanaïs.

Voici les peuplades scythes principales avec lesquelles les Olbiopolites étaient en rapport. Les Scythes étaient divisés en beaucoup de tribus, la plupart nomades, dispersées dans les pays environnant la mer Noire et la Méotide, où ils se maintinrent jusqu'à la fin du second siècle de J. C. [5]

Les Scythes-Callipides recevaient bien les colons Milésiens: ils trouvaient un avantage à échanger, par leur entremise, les produits de leurs terres et leur bétail, contre les marchandises de l'Asie. Bientôt les habitations sur le rocher ne suffirent plus aux Milésiens, on construisit des maisons au pied du rocher, qui devint l'acropole de la

---

[1] C'est une erreur grave du comte Potocki, de penser que les Scythes chassés par les Olbiopolites s'appellaient comme ceux qui les avaient privé du sol de leurs pères. Car comment peut-on supposer que ces Scythes pouvaient se nommer d'après le nom d'une ville grecque? Le passage d'Hérodote (IV, 18), sur lequel le comte fondait probablement son opinion, indique tout le contraire, savoir:... *Σκύθαι γεωργοὶ, τοὺς Ἕλληνες οἱ οἰκέοντες ἐπὶ τῷ Ὑπάνι ποταμῷ καλέουσι Βορυσθενεΐτας, σφέας δὲ αὐτοὺς Ὀλβιοπολίτας*: les Scythes agricoles, que les Grecs habitant les côtes du fleuve Hypanis, appellent Borysthenéites, et qui eux mêmes (savoir les Grecs) se nomment Olbiopolites. V. Histoire du gouvern. de Cherson, introd. p. 6. comp. Ouvaroff, Изслѣдованія p. 73.

[2] Hérod. IV, 17, 18, 108, cfr. Bœckh N° 2058. B.

[3] Ibid., 18.

[4] Ibid,, 20. Selon Méla, II, 1. les Royaux ou Basilides sont issus d'Hercule et d'Échidna.

[5] La plupart des savants sont d'accord aujourd'hui que les Scythes appartiennent à la grande famille de peuples finnois. V. l'article de Mr. de Murall, Mémoires de la société Impériale d'archéologie, VI, p. 259.

ville. On la munit de murs et de tours, et une belle place publique fut établie au pied N. du rocher même. Cette place, dont Mr. le comte Ouvaroff nous donne la description et la gravure de son état actuel [1], était terminée d'un côtée par la mer, et des autres côtés par les collines environnantes. Le quai était construit en pierres; des canaux souterrains en briques le traversaient, ils étaient destinés à conduire l'eau dans des réservoirs, qui n'existent plus [2].

La ville était riche et belle. Outre le temple d'Apollon Prostatès sur l'acropole, elle avait encore un temple d'Apollon ἰϑυπόϱος, *celui qui va tout droit*, sur le culte duquel nous n'avons pas de renseignements, non plus que sur celui de Hélios, prouvé seulement par quelques médailles.

Dion Chrysostome parle du temple de Zeus [3], où le conseil de la ville (Βούλη) tenait ses séances. Mr. le comte Ouvaroff pense que ce temple était situé sur une des collines qui entourent la place publique [4]. C'était probablement le Zeus Soter, dont parlent les inscriptions de Kallinikos, fils d'Euxénos [5], d'Aristonikos, fils d'Artémidore [6] etc., ou bien Zeus Poliarque (Πολιάϱχης) de l'inscription de l'archonte Sosipatros, fils de Nikératos [7]. Mais on ne peut décider à qui de ces deux Zeus il faut attribuer la statue assise, sur quelques médailles de la seconde et de la troisième époques.

La même inscription fait mention des Dionysies, ce qui prouve qu'un culte de Dionysos a eu lieu à Olbia.

Des médailles, avec une tête de Pallas et une chouette sur le revers, font supposer un culte de la divinité principale d'Athènes, dont Olbia, avait adopté même le type monétaire, comme de sa première métropole, car Milet était une colonie d'Athènes [8]. Dans une inscription du temps de l'empereur Hadrien [9], il est question de Hermès Agoraios, le protecteur du marché; un buste de Hermès se rencontre aussi sur quelques médailles de la ville.

Un basrelief trouvé à Olbia et l'inscription de Protogène [10], mentionnant la tour d'Épidaure, font penser à Mr. le comte Ouvaroff, qu'Asklépios avait aussi un culte dans

---

[1] Ouvaroff, l. c.
[2] Ibid.
[3] Oratio, XXXVI.
[4] Ouvaroff, p. 59.
[5] Ibid. p. 60.
[6] Bœckh N° 2084.
[7] Ibid. N° 2081.
[8] Koehler, Mém. sur la course d'Achille, p. 640.
[9] Bœckh, N° 2078.
[10] Ibid. N° 2096.

cette ville, car d'après son jugement la tour Épidaurienne a tirée son nom d'un temple de ce dieu, situé non loin de cette tour. [1]

D'autres médailles parlent en faveur de la vénération à Olbia de Kybélé, de Tyche, de Pan, d'Hercule etc., dont nous parlerons à leur tour.

Quelques passages de Dion Chrysostome [2], ainsi que plusieurs inscriptions, témoignent d'un culte d'Achille à Olbia [3].

Ce héros était très-honoré sur les bords de la mer Noire: d'abord sur une petite presqu'île étroite, qui, selon Mr. Bœckh [4], a appartenu même aux Olbiopolites. Elle portait le nom de la Course d'Achille (Ἀχιλλέως δρόμος) et n'avait que 80,000 pas de longueur [5]. Strabon en compare la forme à celle d'une bandelette [6]; selon Pline [7] et Pomponius Méla [8], elle a la forme d'une épée. C'était sur cette presqu'île, dit Méla, qu'Achille, allant à Troie, remporta ses premiers succès dans des jeux athlétiques [9].

Plus importante encore était l'île de Leuké (la blanche, resplendissante, aujourd'hui Fidonisi), l'île des serpents, vis à vis des embouchures de l'Ister [10]. Nous devons à Kœhler un plan et une description exacte de cette île, dans son «Mémoire sur les îles et la Course consacrées à Achille», le meilleur, sans contredit de tous les ouvrages de ce savant.

Hérodote, Pindare et Euripide sont les premiers qui parlent du culte d'Achille dans l'île de Leuké. Le père de l'histoire ne mentionne cette île qu'en passant [11]; elle est citée de la même manière chez les deux poètes [12]. Rien n'indique qu'elle eût à cette époque un temple du héros dont elle portait le nom. Ce temple a été construit beaucoup plus tard, peut-être du temps d'Alexandre-le-Grand; car Scylax, qui selon la plupart

---

[1] Ouvaroff, p. 36, 64.

[2] Orat. Borysthen., XXVI, p. 78, 80.

[3] Bœckh, N°s 2076, 2077, 2080 etc.

[4] L. c. p. 87.

[5] Pline, hist. nat. IV, ch. 26.

[6] Liv. VII, ch. 3, § 19 (II, p. 34 ed. Kramer): «ἔστι γὰρ ταινία τις ὅσον χιλίων «σταδίων μῆκος ἐπὶ τὴν ἕω» κ. τ. λ.

[7] L. c.

[8] II, 1.... «quasi in mucronem longa colligens latera, facie positi ensis allecta est.»

[9] Ibid. «Achilles infesta classe mare Ponticum ingressus, ibi ludicro certamine celebrasse victoriam, et, cum ab armis quies erat, se ac suos cursu exercitavisse memoratur. Ideo dicta est δρόμος Ἀχιλλέως.»

[10] Les médailles que Sestini (Lettere, IV, p. 40, v. Mionnet, Supplém. II, p. 32) attribue à cette île, qu'il appelle *Achillea*, sont plutôt d'Olbia, comme le fait observer avec beaucoup de raison feu Mr. de Blaramberg.

[11] Liv. IV, ch. 55, p. 306.

[12] Pind., Nem. IV, v. 79 et suiv., Olymp. II, v. 122 et suiv. Eurip. Iphig. in Taur. v. 435 et suiv.

des savants, a vêcu avant ce roi, mentionne l'île comme inhabitée: νῆσος δὲ ἐρήμη [1]. Peut-on présumer que le temple, s'il existait déjà à cette époque, fût laissé sans prêtres ni gardiens?

Le temple, dont nous ne connaissons pas le fondateur, était situé sur la partie de l'île tournée vers la Méotide [2]; il était entouré d'arbres et renfermait, selon Pline [3], le tombeau d'Achille, dont le corps, d'après une ancienne tradition, avait été enterré là par Thétis [4]. Pausanias [5] fait mention de la statue de ce temple; selon Philostrate [6], il y avait aussi un groupe, représentant Achille et Hélène réunis par les Parques. Beaucoup d'offrandes précieuses, des inscriptions et d'autres preuves de la vénération que les voyageurs portaient à Achille, étaient placées et suspendues dans ce sanctuaire. [7]

Leuké servait de refuge aux marins pendant les tempêtes, mais il ne leur était pas permis d'y rester la nuit. Eux, ainsi que d'autres voyageurs, qui à cet effet arrivaient à Leuké, offraient des sacrifices à Achille; les refugiés en temps d'orage déposaient de l'argent dans le temple, et si l'oracle du héros le trouvait suffisant, une chèvre se présentait d'elle même à l'autel, pour être immolée [8]. De cette manière les trésors du temple devinrent très-considérables [9], et un grand nombre de monnaies de divers pays, trouvées récemment sur cette île, prouvent que les voyageurs y arrivaient des provinces les plus éloignées, et que cet usage a duré plus de sept siècles. Les prêtres faisaient leur possible pour conserver et pour augmenter la gloire de leur sanctuaire. Ils inventaient et repandaient des fables, excitant la peur et l'épouvante sur ce qui se passait

---

[1] Peripl. 69, p. 283, III, ed. Gail.

[2] Philostrate, Heroica. p. 244. C'était le bord oriental. Comme l'île était située vis-à-vis de la ville d'Istros, il est à présumer que des habitants de cette ville étaient les fondateurs du temple.

[3] Nat. Hist. L. IV, ch. 12 et L. X. ch. 29.

[4] Kœhler, l. c. p. 558.

[5] Lacon., ch. XIX, § 11. Kœhler l'appelle (p. 559), «un travail de l'ancien style», ce qui n'est pas indiqué par le mot ἄγαλμα, employé par Pausanias.

[6] Heroic., l. c.

[7] Arrien, peripl. Pont Eux. p. 21. Peripl. anonymi, p. 11. Les dons offerts à Achille étaient quelquefois très-insignifiants. Tel est p. e. un petit vase en argile, un λήκυθος, décrit par Mr. Mourzakéwicz dans le II Vol. des Записки de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa, p. 414. Sur le pied de ce vase, une main inhabile a tracé les mots **ΓΛΑΥΚΟΣ ΜΕ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΑΧΙΛΛΗΙ ΛΕΥΚΗ ΜΕΔΕΟΝΤΙ ΓΑΙΕΣ ΠΟΣΙΔΗΟ**, savoir: Glaukos m'a dédié à Achille, le seigneur de Leuké, la terre de Poseidon. Ainsi cette île pouvait être très-bien indiquée, mais rapporter le dernier mot à Glaukos, habitant une ville ou un endroit «Posidion», comme l'a fait Mr. Mourzakéwitch, nous paraît tout-à-fait inadmissible.

[8] Philostr., Heroïc. p. 246 et suiv. Maxim. Tyr., Dissert. XV, p. 173.

[9] Arrien, peripl. p. 22.

dans l'île pendant la nuit [1]. L'accès en était interdit aux femmes: le héros déchira lui-même une esclave troyenne, descendante de Priam [2]. Du temps de Léonidas de Rhodes (selon Kœhler, en 168 avant J. C.), les Amazones, se rappelant la défaite de leurs compagnes, tuées par Achille devant Troie, pénétrèrent dans l'île pour détruire le sanctuaire de celui qu'elles regardaient comme leur ennemi. Elles entrèrent à cheval dans son temple, mais Achille leur apparût lui-même, les yeux étincelant d'un feu qui effaroucha les chevaux, et ceux-ci foulèrent aux pieds et déchirèrent les femmes guerrières, pour venger l'outrage fait au fils de Thétis [3].

Sans examiner le fondement de ces divers récits, nous faisons remarquer, qu'encore une île dans le golfe de Bérézan (l'île de Bérézan, de St.-Aethère ou Borysthénis), située près d'Olbia et faisant partie du territoire de cette ville, ainsi que le promontoire, le cap du bois sacré d'Hécaté, chez Ptolémée et chez l'Anonyme [4], nommé aujourd'hui la langue de Kinbourn, portaient le nom d'Achille, qui se rencontre aussi sur divers endroits du littoral asiatique de la mer Noire. [5]

Le nom de Pontarchès, donné à Achille, prouve que ces contrées étaient placées sous sa protection spéciale.

Dion nous apprend qu'Achille était considéré à Olbia comme un dieu [6]. Outre son temple sur l'île de Bérézan, que Dion appelle l'île d'Achille, il en avait un autre dans la ville même. [7]

Mr. le comte Ouvaroff pense que le temple d'Achille à Olbia était situé sur l'acropole; selon lui, c'était la *προσεύχη*, mentionnée dans une inscription d'Olbia, et il remarque avec raison, que c'est par erreur que Kœhler a pris cette *προσεύχη*, qui ne peut être qu'une chapelle, pour une stoa ou un portique [8]. Mais dans cette inscription, dont le commencement et la fin sont endommagés, il n'est pas dit à qui cette chapelle était érigée, et il nous semble plus vraisemblable qu'Achille avait à Olbia plutôt un temple qu'un petit sanctuaire.

Dans ce temple était placé sans doute une statue du héros, représentée comme il paraît sur l'*As*, assez mal gravé chez Blaramberg, pl. XIX N° 191, et dont nous donnons ici une copie plus exacte. Achille est figuré debout, armé d'un casque et d'une cuirasse et s'appuyant avec la main droite sur une lance. La lettre A dans le champ

---

[1] Aristot., de mirab. auscult. ch. 106, p. 213 et suiv., cf. Kœhler, l. c. p. 574.
[2] Philostr. Heroïc. p. 254 et suiv.
[3] Philostr. l. c. p. 256 etc. Koehler, l. c. p. 577.
[4] Ptol. Geogr. L. III, ch. 5. et Anonymi peripl. p. 8.
[5] V. l'ouvrage cité de Kœhler, p. 644 etc.
[6] Orat. Borysthen. (XXXVI) p. 80 *Ὁ μὲν γὰρ θεὸς ἡμῶν ἐστὶν ὡς ὁρᾷς.*
[7] Ibid. p. 78.
[8] L. c. p. 51.

ne se rapporte pas à son nom, mais bien à la première année du règne de Géta, savoir 211 et 212 de J. C.



Une inscription trouvée à Koblewka (entre Olbia et Odessa) démontre que Thétis avait aussi un culte dans ces contrées, avec son fils[1].

Outre ces temples, la ville était enrichie d'un théatre, mentionné dans plusieurs inscriptions, d'un gymnase, construit par Théoklès, fils de Satyros[2], de grands magazins de diverses marchandises (δεῖγμα[3]), pour le blé (σιτόβολον[4]) etc., de monuments, dont la plupart étaient érigés sur le lieu le plus ostensible et le plus distingué (τόπος ἐπιφανέςτατος, ἐπισημότατος), savoir sur l'acropole, où on avait placé p. e. les colonnes consacrées à Théoklès, fils de Satyros[5], à Dados, fils de Toumbagos[6], à Tibère[7], les statues de Caracalla et de Géta[8] etc. D'autres monuments étaient placés au gymnase, p. e. le portrait de Théoklès, fils de Satyros, figuré sur un bouclier rond.[9]

L'administration de la ville et de son territoire était confiée à des archontes, à un Sénat (Βούλη), qui se rassemblait au Bouleutérion, et à l'assemblée du peuple (δῆμος ou ἐκκλησία δήμου). Une seule fois, dans l'inscription de Théoklès (v. 7), nous trouvons l'expression, *le peuple entier* (πάνδημος ἐκκλησία), comprenant aussi les étrangers, habitant la ville, mais qui n'avaient pas encore acquis les droits de citoyens. Macrobe nous informe[10] que du temps du siége de la ville par Zopyrion, on affranchit les esclaves, on accorda les droits de citoyen aux étrangers, et l'on fit de nouvelles lois, qui mirent la ville en état de résister avec succès aux attaques de l'ennemi. Blaramberg

---

[1] Mr. de Muralt, Bulletin hist. phil., III, N° 21, 22 (N° 2057 f.)

[2] Raoul-Rochette, l. c. p. 145; l. c. p. 92, Bœckh, N° 2059.

[3] Le δεῖγμα était en même temps le marché et tout à fait ce que sont les гостинные дворы des villes russes. Les δείγματα d'Athènes et de Rhodes étaient célèbres.

[4] V. l'inscription de Protogène v. 48, Kœppen, Alterthümer vom Nordgestade des Pontus, p. 90, Kœhler, l. c. p. 73, Bœckh, N° 2058 p. 122 etc.

[5] Raoul-Rochette, p. 145, Bœckh N° 2059.

[6] Kœppen, l. c p. 80, Bœckh N° 2061.

[7] Bœckh, N° 2087.

[8] Ibid. N° 2091, a, b.

[9] Bœckh, N° 2059, p. 127, 128.

[10] Saturnal. I, 10.... Borysthenitae, oppugnanti Zopyrione, servis liberatis, dataque civitate peregrinis, et factis tabulis novis, hostem sustinere potuerunt.

suppose que ce Zopyrion était le général d'Alexandre-le-Grand, mentionné par Quinte-Curce et par Justin, et qui commandait en Thrace [1]. Mr. le comte Ouvaroff pense que ce siége a eu lieu en 334 avant J. C[2]. Mais Alexandre-le-Grand, aurait-il souffert que son général se retirât d'Olbia sans avoir exécuté l'ordre de son souverain? Ce Zopyrion était probablement le même personnage, mentionné par Q.-Curce, mais le siége a eu lieu après la mort d'Alexandre. Peut-être Zopyrion, à l'instar de ses collègues, a t-il voulu se créer dans ces parages un petit royaume indépendant, ou, ce qui est plus probable, était-il au service de Lysimaque, que ses guerres avec Antigone empêchaient d'envoyer du secours à Zopyrion? Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'on trouve sur un statère d'or de Lysimaque, à l'exergue du revers, des lettres ΖΩΠΥ, ayant rapport peut-être à Zopyrion qui frappa cette monnaie pour son roi à Κ (Kallatia?), ville où il commandait. Ce Κ se trouve sur le même statère, devant Pallas [3]. Malheureusement les notions que nous avons sur ce personnage sont trop insuffisantes pour fixer au juste l'époque du siége d'Olbia. Toutefois c'est seulement depuis' lorsqu'on pouvait se servir de l'expression *ἐκκλησία πανδήμου*, car avant ce siége, ce n'étaient que les citoyens grecs de la ville qui avaient les droits de bourgeoisie, et on voit clairement que *l'assemblée du peuple entier* (*ἐκκλησία πανδήμου*) est opposée à l'expression «le peuple (*δῆμος*)» qu'on observe dans le monument plus ancien de Protogène.

Il est évident que l'inscription de Théoklès n'appartient qu'à la fin du second siècle avant J.-C., époque probablement de beaucoup postérieure au siége d'Olbia, mais des inscriptions antérieures, s'il s'en trouve, offriront sans doute la même expression, qui doit son existence au fait mentionné chez Macrobe.

Il ne faut pas croire que les affranchis et les étrangers eussent les mêmes droits que les anciens citoyens: les mots *πανδῆμος* et «factis tabulis novis» chez Macrobe, disent tout à fait le contraire. Le *peuple*, *δῆμος*, s'était reservé sans doute une partie de ses prérogatives, et les nouvelles lois fixaient les droits accordés au *peuple entier*, *πανδῆμος*.

La différence qui existe entre le marbre de Protogène, faisant mention du peuple seul, et celui de Théoklès, où l'on trouve l'expression du *peuple entier*, prouve sans contredit deux constitutions différentes, où le peuple entier est en opposition avec le peuple, représentant un état privilégié. Ce fait nous laisse présumer que l'inscription de Protogène appartient au temps avant le siége de Zopyrion; en effet, un des juges

---

[1] Choix de médailles d'Olbia, p. 25.
[2] L. c., p. 85.
[3] Cary, Rois de Thrace, p. 41, pl. I, N° 6.

les plus compétents, Niebuhr, attribue ce marbre au temps de la guerre d'Annibal, ou même à une époque antérieure [1], et aussi Boeckh, en se prononçant contre l'erreur de Kœhler, qui remet ce monument au règne d'Auguste ou de Tibère, lui assigne le premier ou le second siècle avant J. C. [2]. L'apparition de noms grecs seuls, de quelques formes anciennes du langage et d'autres circonstances, que Boeckh fait valoir, prouvent que cette inscription est la plus ancienne parmi toutes celles qui concernent Olbia, et ne sont pas en opposition à l'époque indiquée, avant l'expédition de Zopyrion, qu'on peut déterminer environ à la fin du 2e ou au commencement du 3e siècle avant J. C. Le roi Saïtaphernès, mentionné dans cette inscription et dont l'histoire ne parle pas, était chef des Thisamates et des Saudarates, peuples d'origine Sarmate.

Les archontes, neuf, dans l'inscription de Protogène, furent plus tard au nombre de cinq, nommés pour une année. Ils pouvaient remplir la même fonction plusieurs fois: comme p. e. Théoklès, fils de Satyros et Anaximène, fils de Socrate; ce dernier, dans une inscription en l'honneur d'Achille Pontarchès, est désigné comme archonte pour la quatrième fois. Celui qui était archonte pour la première fois n'ajoutait rien à son nom, ou le mentionnait, comme Neikeratos, fils de Neikeratos, qui s'appelle: *νεώτερον* archonte, savoir nommé la première fois [3]. Les archontes étaient élus probablement dans l'assemblée du peuple, mais on ne connaît pas leur mode d'élection. Le premier archonte, celui qui avait le plus grand emploi (*ἡ μεγίστη ἀρχή*) était le préfet de la ville (*ὁ προεστὼς τῆς πόλεως*).[4]

L'éponyme était, au commencement, comme le prouve l'inscription de Protogène, le prêtre [5], selon Boeckh, du temple d'Achille Pontarchès, et c'est plus tard seulement que le premier des archontes devint l'éponyme. Nous ne pensons pas que ce changement eut lieu après l'invasion des Gètes, mais plutôt bientôt après le siége de Zopyrion; car le marbre de Théoklès parle de ce personnage comme de l'archonte éponyme et, nous avons mentionné que ce monument appartient à une époque considérablement antérieure à l'arrivée de Byrébiste. Ce sont les noms de ces magistrats que nous voyons sur les médailles, dont les plus anciennes, appartenant à la fleur de l'art grec, ne portent pas des noms particuliers. Après, on trouve sur ces monnaies des monogrammes qui plus tard sont remplacés par les premières lettres des noms, p. e. ΑΡ, ΑΡΙ, ΑΡΙΧ etc. [6]

---

1 Histor. philos. Schriften, I, p. 381.
2 L. c. p. 123.
3 Bœckh, l. c. N° 2076.
4 Ibid. N° 2077.
5 Les prêtres Hérodore et Plistarque, v. aussi Bœckh, p. 88.
6 Blaramberg, pl. XI, N° 71, 72, pl. I, N° V, VI etc.

Un autre archonte avait le titre de *roi* (βασιλεύς), comme à Athènes, où ce personnage était chargé des cérémonies religieuses, exécutées autrefois par les rois. [1]

Les archontes présidaient au Sénat, ils convoquaient les assemblées du peuple, où ils référaient sur les affaires de l'état, ils surveillaient les jeux célébrés en honneur d'Achille [2] qui, comme plusieurs marbres le prouvent, était leur divinité tutélaire. A eux étaient confiés les intérêts de la ville, pour les rapports entre les princes et les états étrangers avec qui ils devaient être en relation officielle [3]. Ils devaient avoir soin que la ville ne manquât pas de vivres [4], administrer les caisses publiques [5], bref faire tout ce que demandaient *la paix*, *la richesse des récoltes et le bonheur des hommes* (ὑπὲρ εἰρήνης καὶ πολυκαρπίας καὶ ἀνδραγαθίας κ. τ. λ.) de la ville. [6]

D'autres magistrats étaient les στρατηγοί, préteurs. Ils étaient aussi au nombre de cinq et attachés, comme il paraît, à la personne de l'archonte éponyme, car Mr. Bœckh démontre avec beaucoup de justesse, que dans les documents le personnage à qui les préteurs sont adjoints n'était autre que le premier des archontes [7]. Les notions plus exactes sur les fonctions de ces employés nous manquent. MM. Raoul-Rochette [8] et de Blaramberg [9] ont pensé que les stratègues étaient les chefs militaires des Olbiopolites, et il est bien probable qu'habitant une ville, entourée de barbares hostiles, les citoyens devaient être bien préparés pour le service militaire. Mais la *Stratégie* était aussi un emploi civil, dans l'administration ou dans la jurisdiction, et comme les stratègues se trouvent aussi sur des marbres de l'époque des empereurs de la maison de Sévère, où les citoyens probablement n'avaient plus besoin de porter les armes, il est plus vraisemblable que ces employés à Olbia n'avaient que des charges civiles. Le culte d'Apollon Prostatès et celui d'Apollon Ithyporos étaient confiés surtout aux stratègues; plusieurs monuments citent des colliers d'or, des statuettes de Niké, d'or ou d'argent, offertes à ces divinités par les magistrats mentionnés. [10]

Les agoranomes (Ἀγορανόμοι), édiles, étaient chargés, comme leur nom l'indique, de la surveillance du marché et peut-être aussi de l'entretien des bâtiments publics.

---

[1] V. l'inscription N° 2069 de Bœckh.
[2] Ibid. N° 2076.
[3] Inscription de Protogène, V. 95.
[4] Ibid. V. 20.
[5] Ibid. V. 15. 39 etc.
[6] Bœckh N° 2076.
[7] Ibid. p. 89.
[8] Antiquités etc. p. 149.
[9] l. c. p. 23.
[10] Bœckh, N° 2066 à 2074.

Ils étaient cinq aussi, et chez eux, comme dans le nombre des stratégues, le plus ancien était le président du collége. C'est avec raison que Mr. le comte Ouvaroff fait observer, que le dieu tutélaire des agoranomes était Hermès Agoraïos, cité dans une inscription, gravée en mémoire d'une statuette d'or de Niké, que ces magistrats présentèrent au dieu [1].

Un autre collége était celui des astynomes (Ἀστυνόμοι); il était chargé de la police et probablement plus nombreux que les précédents. L'un d'eux devait surveiller les mesures de la ville, et il imprimait son nom sur les anses des amphores dont la mesure était reconnue juste. Les diverses collections, surtout celles de l'Ermitage, de Mr. le comte Ouvaroff et la nôtre, renferment un grand nombre d'anses d'amphores, trouvées la plupart sur le sol d'Olbia même et offrant les noms d'astynomes. On y trouve le titre rendu tantôt par Ἀστυνόμου, tantôt par le participe: Ἀστυνομοῦντος. Les pièces de notre collection, gravées pl. XXVII et XXVIII, nous donnent les astynomes suivants :

1. ΑΙΣΧΙΝΟΥ
ΑΣΤΥΝΟ (écrit à rebours), et une feuille. Pl. XXVII N° 1.

2. ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ
ΑΙΣΧΙΝΟΥ
..ΩΡΥΛΑΤΗΣ et une grappe de raisin. Pl. XXVII N° 2.

Ces emblèmes représentent pour ainsi dire, les armes, les cachets de ces deux personnages, que malgré la conformité de leurs noms, on ne doit pas prendre pour le même individu.

3. ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΑСΤΥΝΟΜΟΥΝΤΟС Pl. XXVII N° 3.

4. ΔΙΟΥ
ΑΣΤΥΝΟΜΟ..
ΓΛΑΥΚΙΑ et en haut, un objet indistinct, représentant le cachet de Dios. Glaukias est probablement le nom du potier ou du marchand. Pl. XXVII N° 4.

5. .....ΜΟΥ
ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ
ΝΟΥΜΗΝΙ et une grappe de raisin. Pl. XXVIII N° 1.

Nous prenons Nouménios aussi pour le potier.

---

[1] Ibid. N° 2078.

6. ....ΟΥΝΤΟΣ
ΙΛΑΟΥΤΡΥΦΙ
ΛΙΣΡΟΥ et une amphore. Hilaos fils de Tryphilisros; le nom du père est assez barbare. Pl. XXVIII N° 9.

7. ...ΟΣ
ΥΝΟ
ΔΩΝΙΟ; devant ces noms, une fleur de *balaustium* et une grappe de raisin. Pl. XXVIII N° 12.

MM. Bœckh, Sabatier, Mourzakéwicz et le comte Ouvaroff, donnent les copies d'un grand nombre d'inscriptions semblables, mais comme l'institut des astynomes a existé aussi dans d'autres villes [1], on ne peut reconnaître comme olbiennes que les anses d'amphores trouvées sur l'emplacement ou aux environs de cette ancienne ville.

L'inscription la plus complète de ce genre se trouve au riche Musée de Mr. le comte A. Ouvaroff et a été publiée par son zélé propriétaire p. 129 N° 21, de son ouvrage. Elle offre, outre le nom de l'astynome, Poseidonios, celui du potier ou marchand Neuménios, fils de Lakon, peut-être le même Neuménios dont le nom, sur notre N° 5, est écrit Nouménios.

Les noms sans le titre de l'astynome, qui se rencontrent sur des anses d'amphores, se rapportent probablement seulement aux potiers et aux marchands et sont d'un intérêt secondaire. Les planches XXVII et XXVIII offrent plusieurs noms qui se trouvent sur des anses exhumées à Olbia, et nous les expliquerons à la fin de cet ouvrage.

Le plus ancien monument d'Olbia, le marbre de Protogène, ne mentionne ni les stratègues, ni les magistrats, dont nous venons de parler, mais bien le collége des Sept, οἱ ἑπτά, qui, avec les archontes, avaient fait la proposition dont il s'agit dans cette inscription.

Ce collége des sept ne se trouve plus dans les autres inscriptions: c'était sans doute une ancienne institution, remplacée plus tard par les stratègues et probablement aussi par les agoranomes. Protogène même a rempli trois fois les fonctions d'administrateur des revenus et du trésor de la ville, mais l'inscription ne dit pas à quel collége cette tâche appartenait. Nous pensons que cette place était occupée par un membre du collége des Sept, car l'inscription distingue bien cet emploi de celui de l'archontat, occupé aussi par Protogène. Elle parle même de neuf archontes [2], ce qui fait supposer qu'à cette époque les archontes et les Sept s'occupaient de toutes les fonctions, réparties plus tard entre les archontes, les stratègues et les autres magistrats. Il est vraisem-

[1] P. e. à Sinope, à Héraclée de Pont etc., v. Bœckh, N° 2085, 2086.
[2] H. v. 38.

blable que ces changements sont compris dans les nouvelles lois, dont parle Macrobe à l'occasion du siége de la ville par Zopyrion.

Quant au sénat (Βουλη), nous ne connaissons pas comment il était composé. Mr. le comte Ouvaroff pense que les *sept* de l'inscription de Protogène appartenaient à ce corps; mais l'inscription distingue parfaitement le sénat, les archontes et les sept, et quoique les archontes eussent le droit d'assister aux séances du sénat, ils n'étaient pas considérés comme sénateurs. A Rome aussi les consuls assistaient aux séances du sénat, sans être pour cela des sénateurs. Le sénat à Olbia était sans contredit très-considérable; il se composait probablement des personnes qui avaient rempli plusieurs fois les fonctions d'archontes et formait une espèce de conseil, tant pour les archontes que pour le peuple, qui, avec les sénateurs, discutait les affaires graves d'administration et de relations avec les peuples étrangers. Nous avons vu que le sénat se rassemblait au temple de *Zeus Soter;* les sénateurs avaient le nom d'*anciens* (Πρεσβεῖς)[1].

Hérodote ne mentionne pas Olbia dans la description qu'il nous donne de l'expédition de Dareios I contre les Scythes, en 508 avant J.-C. Il est donc vraisemblable, qu'à cette époque, Olbia était encore une ville de peu d'importance[2], et que plus tard des colons grecs, arrivés de l'Asie-Mineure, ont augmenté le nombre de ses habitants ainsi que ses relations de commerce. Probablement la ville n'était pas sur la route de la grande armée persane, où si elle y était, elle se soumit aux vainqueurs, qui la ménagèrent peut-être en demandant la livraison d'une provision de vivres.

Nous avons dit déjà que les voisins Scythes des Olbiopolites avaient un vernis de culture grecque: l'histoire nous apprend par beaucoup d'exemples que les Scythes en général avaient un penchant prononcé pour la civilisation, introduite et répandue surtout par les femmes grecques épousées par leurs rois. Les voisins Scythes d'Olbia étaient en bonnes relations avec cette ville; leur premier roi, dont nous ayons connaissance, était Ariapeithès, dont la première femme, une Grecque de la ville d'Istros, lui donna un fils, Skylès. De sa seconde femme, la fille du roi des Odryses, Térès ou Tyrès, Ariapeithès eut un fils, Oktomasadès et de sa troisième femme, Opoïa, d'origine scythe, un fils, Orikos[3]. Skylès reçut une éducation tout-à-fait grecque, jusqu'à un tel point, qu'il négligea même les mœurs et la religion de son peuple; il succéda à son père, tué par Spargapeithès, roi des Agathyrses.

Selon l'usage des Scythes, Skylès après la mort de son père, événement ayant eu lieu probablement vers 430 ou 425 avant J.-C., se maria avec une des

[1] Dion Chrys., l. c.
[2] Ouvaroff, l. c. p. 82.
[3] Hérodote, IV, 78, 79.

veuves de ce dernier, Opoïa; mais il n'abandonna pas les coutumes grecques. Chaque fois qu'il venait avec son armée à Olbia, il la laissa dans les faubourgs, occupés principalement par des Scythes, sujets de la république olbienne. Le roi même entrait dans la ville, où il changea le costume scythe contre le *chiton* et le *himation* grecs et se montra sur la place publique sans trabans et sans suite. Pour ce temps on plaçait des gardiens aux portes de la ville, de peur que les Scythes ne vissent leur roi dans ce costume étranger. Plus tard même, Skylès prit tout-à-fait les mœurs des Hellènes et même leur religion, en abandonnant celle de ses pères. Après un séjour d'un mois, il quitta les habits grecs et reprenant les anaxyrides et le manteau court de son peuple, il joignit son armée pour rentrer dans ses états. Plusieurs fois le roi renouvela son séjour à Olbia, où il se maria avec la fille d'un bourgeois, pour laquelle il construisit un palais magnifique, orné de sphinx et de griffons tous en marbre blanc. Là il se fit initier aux mystères de Dionysos; mais un Grec d'Olbia, voulant glorifier sa religion aux yeux des Scythes, fit monter plusieurs d'entre eux sur une tour très-haute, d'où ils pouvaient voir Skylès prenant part aux cérémonies bacchiques, ce qui les indigna de façon qu'ils firent part à toute l'armée de ce qu'ils venaient de voir. Les Scythes abandonnèrent un roi apostat de leur religion et de leurs mœurs, en nommant à sa place Oktomasadès, fils de la princesse thrace.

Skylès quitta Olbia pour se refugier chez Sitalkès, d'autant plus qu'au moment où son initiation aux mystères de Dionysos était terminée, la foudre frappa sa maison et la brûla de fond en comble. Sitalkès fils de Térès, régna depuis 426 sur les Odryses et avait étendu son sceptre aussi sur d'autres peuplades thraces. Il reçut Skylès à sa cour, mais lorsque Oktomasadès, craignant que Skylès ne rentrât dans son pays à la tête d'une armée thrace, déclara la guerre à Sitalkès, celui-ci livra son hôte malheureux aux Scythes, en l'échangeant contre son propre frère, qui avait trouvé du secours chez ces derniers.

Oktomasadès fit décapiter son frère et fit perdre à sa nation le goût pour la civilisation et les mœurs étrangères [1].

---

[1] Hérodote, IV, 78 à 80.

Voici la généalogie de Skylès et de sa famille:

Ariapeithès, roi des Scythes, descendant de Saulios, frère et assassin d'Anacharsis. Il est tué par Spargapeithès, roi des Agathyrses.

Femmes: 1, Une Grecque, d'Istros.
2, Une fille de Térès (Tyrès), roi des Odryses, sœur de Sitalkès.
3, Opoïa, femme scythe.

1.	2.	3.
Skylès	Oktomasadès	Orikos
Femmes: 1, Opoïa, veuve d'Ariapeithès. 2, La fille d'un bourgeois d'Olbia.	(fait tuer Skylès.)	

Sur l'histoire d'Olbia et de ses voisins Scythes, jusqu'à l'époque de Saïtapharnès, les notions nous manquent tout-à-fait. Ce Saïtapharnès est mentionné dans l'inscription de Protogène, qui, comme nous l'avons expliqué, appartient au temps avant le siége de Zopyrion, à-peu-près au milieu du 3e siècle avant J.-C.

Nous voyons par ce document qu'il n'est plus question des Callipides, ni des Royaux, ni enfin des Alazones, les premiers habitants Scythes de cette contrée, mais bien des Thisamates et des Saudarates, qui les avaient remplacés. Il paraît que ces deux peuplades, ainsi que les Saïes, dont nous parlerons bientôt, étaient d'origine sarmate et appartenaient aux premières tribus de cette nation qui étaient entrées en Europe. Les Scythes en étaient venus aux mains probablement avec les Thraces, ce qui avait affaibli leurs forces, de sorte qu'ils n'étaient plus en état de retenir les races sarmates, qui avaient occupé une partie de leur territoire. Mais ils étaient en bonnes relations avec les Thisamates et les Saudarates, car l'inscription de Protogène les nomme comme alliés et désireux de s'emparer de la forteresse d'Olbia, pour se défendre contre les Galates et les Skires. C'est contre ces derniers et peut-être aussi contre les peuplades sarmates, qu'Olbia avait soutenu une guerre, terminée heureusement avec l'aide des Mixhellènes, descendants des anciens Scythes, et qui habitaient les montagnes du voisinage. Leur nombre était reduit à quinze cents, mais il devait être diminué encore, car on craignait que ces Mixhellènes ne fissent cause commune avec les Galates et leur alliés qui s'approchaient de la ville.

Ces Galates étaient, comme Niebuhr [1] et Bœckh [2] l'ont démontré, des Celtes, venus peut-être déjà avec Brennus, et qui s'étaient fixés en Thrace, sur le Danube. Strabon appelle leur province la Celtique (τὰ Κελτικά) et eux-mêmes les Boïens (Βόϊοι), les Scordisques (Σκορδίσκοι) et les Taurisques (Ταυρίσκοι) [3]. Quant aux Skires, Pline les place sur la Vistule [4], mais une partie s'était jointe probablement aux Celtes, envahissant les provinces du Danube. Il est difficile de décider si ces derniers étaient des Slaves ou des Germains, car il n'y a plus de traces de leur langue. Pline les place à côté des Vénèdes, (les Wendes), ce qui fait présumer qu'ils étaient Slaves comme ces derniers. Mais comment avaient-ils quitté leurs habitations sur la Vistule pour occuper une partie de la Thrace?

Le royaume, autrefois si puissant des Scythes, était remplacé par Saïtapharnès, qui, comme le célèbre Bœckh l'a prouvé d'une manière exacte, était le chef des Saïes,

---

[1] Kleine Schriften I, S. 384 etc.
[2] Corp. inscr., l. c., p. 85.
[3] VII, ch. 3, 2, Vol. II p. 14 ed. Kramer.
[4] Hist. nat., VI, ch. 27.

peuplade sarmate, qui, venue de l'Asie, habitait alors un terrain au bord de la Méotide. En repoussant les tribus scythes, elle avait pénétrée jusque dans le voisinage d'Olbia. Bœckh démontre [1] que la terminaison — φάρνης, dans la langue sarmate, signifie *régnant*, comme la terminaison — κλῆς en grec. En persan, langue de la même origine que celle des Sarmates, nous trouvons beaucoup de noms avec cette terminaison, p. e. Artapharnes, Tissapharnes etc.

La première partie du nom royal renferme celui de la nation, les Saïes, Σάϊοι, car v. 34 de la même inscription il est dit que «beaucoup de Saïes, ἄθρόοι Σάϊοι étaient arrivés pour les affaires de leur roi. *Saïtapharnès* signifie donc: roi des Saïes, et chez ces peuples barbares, le chef portait très-souvent le nom de la nation, p. e. Agaros, chez qui se retira en 310, Pærisadès, fils de Satyros II, roi du Bosphore, était le chef des Agares; différents Sauromatès figurent parmi les rois des Sauromates, etc.

Les Saïes occupaient tout le pays aux alentours d'Olbia, de façon que l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin, appelle la ville: Ὀλβία Σαυΐα.

La résidence royale (βασίλεια), dont il est question sur ce marbre, n'était autre, selon Bœckh, que celle occupée avant par les Scythes. Mais les rapports de la ville avec ses voisins étaient différents: les rois scythes étaient amis des mœurs grecques et des Olbiopolites, tandis que Saïtapharnès recevait un tribut considérable, qui obéra les caisses de la ville. Une fois Protogène, pour compléter ce tribut, avança 400 pièces d'or, mais outre le tribut régulier, il fallait encore des dons extraordinaires, p. e. si le roi venait en personne. A une telle occasion les 900 pièces d'or que la ville lui envoya par Protogène et Aristokratès ne furent pas trouvées suffisantes, le roi était sur le point de retourner irrité contre la ville et il fallut lui envoyer encore d'autres cadeaux. Outre le roi, ses dignitaires, et sous-chefs, les Skeptouques (σκηπτοῦχοι) devaient être gagnés aussi, bref ces dons forcés et des guerres avec ces barbares avaient épuisé les finances de la ville, et il fallut le patriotisme et les richesses d'un Protogène, fils de Héroson, pour la sauver.

La position d'Olbia à cette époque était donc très-précaire. Elle était ménacée d'un côté, par des alliés peu sûrs, qui voulaient s'emparer de sa citadelle, et de l'autre côté, par Saïtapharnès et les Galates.

Avant tout, il fallut d'abord faire ou renouveler les fortifications, négligées par faute des moyens nécessaires. C'étaient la partie de la ville située sur le Hypanis, celle du port et celle près de l'ancien marché aux poissons, jusqu'à la maison de Sosias, enfin

---

[1] L. c. p. 84. Les Saïes étaient peut-être les mêmes que les Sapéens (Σαπαῖοι) et les Sabes (Σάβοι) V. ibid. p. 85.

une partie près de la tour de Posios et cinq tours, savoir les deux tours de la grande porte, celle du Capitaine [1], la tour sur le grand chemin et celle près de l'Épidaurion. Comme les autres citoyens riches ne voulaient pas entreprendre ces constructions, Protogène s'en chargea, en avançant tous les frais, se montant, y compris le transport des pierres, à 1800 pièces d'or.

Le marbre précieux, dont nous tirons tous ces détails, nous donne une idée de la fortune d'un bourgeois d'Olbia: malheureusement ce monument n'est pas tout à fait bien conservé, mais pour nous faire une idée des moyens de Protogène et de la manière noble, dont il les employait au profit de sa ville natale, nous allons en donner ici un resumé.

1. 400 pièces d'or, pour le don envoyé à Saïtapharnès, lorsqu'il était à Kankytos.
2. 100 — pour reprendre les vases saints (τὰ ἱερὰ ποτήρια), engagés chez Polycharmos.
3. 300 — pour le vin, acheté par Démokoon, et par les autres archontes.
4. 200 — pour deux-mille boisseaux de seigle, dix boisseaux pour une pièce d'or. [2]
5. 400 — encore pour Saïtapharnès.
6. 300 — pour les envois dans la résidence du roi.
7. 1000 — pour acheter du blé, sous le prêtre Plistarque; sur cette somme il donna 300 statères pour une année, sans intérêts, et reprit 400 pièces en monnaie de cuivre.
8. 74 statères $11\frac{1}{3}$ drachmes, pour 500 boisseaux de seigle, livrés au peuple, à $4\frac{1}{6}$ drachmes.
9. 109 — 23 drachmes, pour 200 boisseaux de seigle, cédés au peuple à 2 drachmes $3\frac{1}{2}$ oboles [3]. Il attendit une année pour recevoir ces 184 statères d'or $6\frac{1}{3}$ drachmes, sans en demander les intérêts.
10. 900 — d'or, que Protogène apporta en personne à Saïtapharnès. Le morceau qui manque ici, fait présumer, que Protogène ajouta encore quelque argent à cette somme considérable.

---

[1] La tour du Capitaine (Καθηγήτορος) était sans doute celle où se tenait le commandant de la ville en cas de guerre, et d'où il donnait ses ordres. Outre les six tours, mentionnées dans cette inscription, la ville en avait naturellement beaucoup d'autres.

[2] L'erreur de Kœhler (Serapis I., p. 76) est inconcevable, car si Protogène, comme Kœhler le pense, céde le blé pour dix drachmes, au lieu de cinq, il prend le double prix au lieu de la moitié, comme l'indique l'inscription.

[3] Les pièces d'or, dont il s'agit ici (χρυσοί) étaient sans contredit les Cyzicènes, dont on trouve encore de nos jours de temps en temps quelques exemplaires dans ces contrées. Leur valeur ordinaire au Bosphore était de vingt-huit drachmes. v. Bœckh, l. c. p. 124.

11. 1500 — pour les murs sur le Hypanis, le port etc. Sur cet argent on lui rendit la valeur de 400 statères d'or, en monnaie de cuivre.
12. 200 — pour le transport des pierres.
13. 100 — pour les fortifications près de la tour de Posios.
14. 6000 — que lui devaient différentes personnes, et qu'il leur remit sur le désir du peuple.

Ces faits nous donnent la somme de 11584 statères d'or $6\frac{1}{3}$ drachmes, capital fort considérable, ayant une valeur intrinsèque de plus de 80,000 roubles argent (320,000 francs) et représentant, si nous considérons la rareté du numéraire à cette époque, une somme équivalant presque au décuple de ce chiffre.

Mais cette somme n'était pas tout: une partie de l'inscription, comme nous l'avons remarqué, manque, et d'autres bienfaits de Protogène sont mentionnés sans l'indication de l'argent qu'ils ont couté, p. e. la restauration des tours, du magazin de blé et d'autres bâtisses.

Mais naturellement tout cet argent n'était pas avancé à la ville dans le courant d'une seule année, on doit compter au contraire trois à quatre ans, ou peut-être plus encore. Protogène peut donc avoir employé le même capital plusieurs fois au profit de sa ville natale; mais comme il sacrifiait toujours une grande partie de son intérêt et une fois même la somme de 6000 piecès d'or toute entière, il devait être immensément riche, ce qui en la personne de ce seul individu peut nous donner une idée du commerce florissant d'Olbia.

Protogène et Saïtapharnès semblent avoir vécu du temps d'Alexandre-le-Grand. Ariopharnès, allié d'Eumélos, mentionné par Diodore, et dont le royaume était en Asie, était probablement un contemporain de Saïtapharnès, mais non pas son successeur, car on ne peut pas supposer que ce royaume se soit étendu depuis le Hypanis jusqu'aux confins du royaume du Bosphore, en Asie. Nous ne savons rien du tout sur l'histoire postérieure des Saïes: probablement furent-ils repoussés par les capitaines d'Alexandre-le-Grand, qui battit aussi le roi des Triballes, Syrmos, ainsi que les Gètes, dont il prit la capitale [1]. Peut-être Lysimaque a-t-il combattu Saïtapharnès, en soumettant les villes maritimes de la Thrace.

Nous avons présumé dans Zopyrion, qui fit le siége d'Olbia, un capitaine de Lysimaque, et nous pensons que c'est son nom ΖΩΠΥ, qu'on voit sur un statère d'or de Lysimaque, frappé à Κ(allatia.) Cette ville, l'ancienne Acervetis, Kallatis [2], la plus puissante entre le Hémos et l'Ister, avait repoussé, non seulement les Goths et les

[1] Strabon, VII, ch. 3, 8, II, p. 23 ed. Kramer.
[2] V. notre lettre à Mr. de Rauch, Mémoires de la société Imp. d'archéologie, IV, p. 339.

Scythes, mais même Philippe II, roi de Macédoine. Cependant elle dût se soumettre à Lysimaque, qui étendit sa puissance aussi sur toutes les villes maritimes de la Thrace. Lorsque la guerre éclata entre Lysimaque et Antigone, Kallatia, Istros et Odessos, en chassant les garnisons du roi, proclamèrent de nouveau leur liberté, elles s'allièrent même avec Seuthès, roi de Thrace, avec Antigone et avec les Scythes: mais le vaillant Lysimaque prit Istros, Odessos et enfin aussi Kallatia, qui s'était défendue un lustre entier, et il paraît qu'il y institua comme gouverneur Zopyrion, qui y frappa le *chrysos* en question [1].

Dans une guerre antérieure, Olbia, étant délivrée des barbares qui l'avaient menacée depuis si longtemps, ne voulait pas se rendre au roi, et il paraît, qu'après la prise de Kallatia, Zopyrion reçut l'ordre de faire un essai pour la soumettre. Cependant Olbia résista et probablement la guerre malheureuse du roi contre Dromichétès, chef des Gètes ou d'une peuplade thrace, le força d'abandonner le dessein d'ajouter cette ville à son royaume.

Plus tard, les guerres en Macédoine et en Asie occuperènt Lysimaque tout-à-fait; il fut tué, en 281, âgé de quatre-vingt ans, dans la bataille de Kouropédion en Phrygie, et après sa mort les Gaulois envahirent toutes les provinces qui avaient formé l'empire de ce roi. Il n'est pas dit que les Gaulois aient pris aussi la ville d'Olbia; leur roi Cavaros (de 219 à 200), dont on connaît des médailles [1], fut même le bienfaiteur d'Olbia, en rendant libre et assurée la navigation du Pont-Euxin. [2]

Pendant ces troubles, des peuplades scythes étaient rentrées peu à peu dans les terres quelles avaient occupées autrefois aux environs d'Olbia. Nous ignorons les noms de ces tribus: quelques médailles fort rares nous indiquent cependant leurs chefs.

Notre collection renferme un *trilepton* très-curieux, offrant d'un côté une tête de Hermès, coiffée du pétase et tournée à droite, et de l'autre côté un caducée, tourné à gauche, avec l'épigraphe: ΒΑΣΙ — ΚΑΝΙ (V. pl. I N° 5.)

On connaît plusieurs exemplaires de cette médaille, trouvés en Crimée ou aux environs d'Olbia, ce qui indique déjà que ces pièces ont été frappées non loin de ces

---

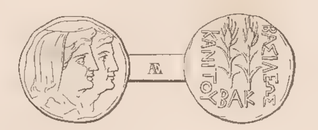
[1] Nous rappelons l'exemple des tétradrachmes d'Athènes au nom d'Aristion, gouverneur de Mithridate-le-Grand, dans cette ville. Nous parlerons plus bas de ces médailles. Eckhel, numi anecdoti, p. 62, publie un tétradrachme de Lysimaque, frappé à ΚΑΛΧΑ (*Καλχάδων*, *Καλχήδων*, Calcédon en Bithynie). Mais notre Κ signifie sans doute autre chose que ΚΑΛΧΑ, qu'on a mis en cinq lettres pour le distinguer du Κ sur le chrysos mentionné, ainsi que du ΚΑΛ d'autres pièces, lettres qui, selon nous, indiquent aussi le nom de Kallatia. On connaît également des monnaies de Lysimaque, frappées à ΒΥ (Byzance), à ΔΙ (Diá en Thrace ou Dia en Bithynie), à ΙΣ (Istros), à ΤΟ (Tomi) etc. V. Eckhel, Doctr. num. II, p. 57. V. aussi: Trésor de numism. et de glypt., rois, pl. VI N° 4 et 5 etc.

[2] Polybe, excerpta, VIII.

parages. C'est Mr. le comte A. Ouvaroff qui le premier a publié deux autres monnaies, frappées par le même roi et indiquant son nom entier: *Kanitès* (Κανίτης).

Ces deux pièces, trouvées sur l'île de Fidonisi et communiquées au comte comme des médailles inexplicables, par un amateur d'Odessa, ont été bien reconnues par lui, comme provenant du même personnage qui a fait frapper la nôtre.

La plus grande offre les têtes accostées de Déméter et d'Apollon, tournées à droite; Déméter porte un voile et peut-être aussi une couronne d'épis. Sur le revers, on voit deux épis avec l'inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ — ΚΑΝΙΤΟΥ, et en bas des épis, ΒΑΚ. Cette pièce paraît être un double *chalkous.*



L'autre, représentant la moitié de la valeur de la précédente, porte sur l'avers la tête d'Apollon, tournée à droite, et sur le revers les mêmes inscriptions, avec un trépied au milieu, au lieu des épis [1]. Mr. le comte Ouvaroff a pris la tête accostée à celle de Déméter pour Perséphoné, mais les attributs manquent, et il nous paraît que cette tête est celle d'Apollon, représenté seul sur la seconde médaille. Les revers servent à expliquer les sujets de l'avers: le trépied, comme chacun le sait, se rapporte à Apollon, et les épis à Déméter.

Les types de toutes les trois médailles se rencontrent aussi dans la numismatique d'Olbia: la tête d'Hermès, ainsi que le caducée, p. e. chez Blaramberg, pl. XVII N° 172, 173; Sestini, lettere, IV, p. 28 à 32. La tête d'Apollon y est très-commune, le trépied est gravé, p. e. pl. X, N° 57; la tête de Déméter se trouve sur la médaille de Skilouros, dont le revers offre le char; l'épi, ordinairement accompagné d'un poisson, chez Blaramberg, pl. X etc.

Mais que signifient les lettres ΒΑΚ; Mr. le comte Ouvaroff pense qu'elles indiquent peut-être encore une fois le nom du roi. Cependant on ne voit pas la raison pourquoi il fallait l'exprimer deux fois sur le même côté d'une monnaie, savoir une fois écrit en entier et une autre fois en initiales? Peut-on les rapporter aux Basilides, les Scythes Royaux, qui au dire de Pline, à son époque, étaient encore dans ces contrées [2]? Mais il n'était pas d'usage, d'ajouter au nom du roi celui de son peuple.

---

[1] Cte Ouvaroff, l. c., p. 93, 94, pl. XXV.
[2] Hist. nat. IV, ch. 26.

Nous pensons donc que BAK indique un lieu où ces médailles ont été frappées, savoir: *Βασίλειον Κανίτου*, le palais royal, désigné toujours sous ce même nom, et qui devait se trouver non loin d'Olbia. Cette manière d'exprimer sur les médailles le nom de la localité où elles ont été frappées a été imitée des Grecs: nous avons vu que les noms des villes monétaires se trouvent sur les médailles d'Alexandre-le-Grand, de Lysimaque etc.

Maintenant à quelle époque appartient le roi Kanitès, dont l'existence est constatée par ces médailles? C'est une question difficile à résoudre. Mr. le comte Ouvaroff le considère comme le prédécesseur de Skilouros; mais la différence des médailles de ces deux rois prouve seulement que Kanitès n'était pas le prédécesseur immédiat de Skilouros. Le règne de ce dernier peut avoir commencé vers 150 avant J.-C., car en 115, lorsque le dernier Spartokide Pærisade III, forcé par les Scythes, céda son royaume à Mithradate Eupator, Skilouros était déjà assez âgé. Les médailles de Kanitès sont belles et prouvent par leur style qu'elles sont encore du troisième siècle avant J.-C. Peut-être Kanitès était-il le premier chef de son peuple qui ait frappé des médailles. On voit donc qu'après la mort de Lysimaque les Scythes reprenaient des forces, qu'ils s'étaient perfectionnés dans la culture grecque et que même des divinités grecques sont figurées sur leurs médailles. Mr. le comte Ouvaroff fait observer avec raison que probablement Apollon, Déméter et Hermès, sur ces médailles, représentent des divinités qui avaient chez les Scythes un culte semblable, et que la main d'un artiste grec a gravées sur ces monuments avec les mêmes attributs qu'on leur donnait dans les villes grecques mêmes.

Le style de fabrication de ces médailles nous permet la conclusion que Kanitès a vécu vers 250 avant J.-C.

Mr. le prince A. Sibirsky possède une monnaie semblable à la nôtre, mais avec un caducée *ailé* et la légende: ΒΑΣΙ ΚΑΥ sur le revers. On ne peut pas prendre ce ΚΑΥ pour ΚΑΝ, le Υ est très-distinct. Présumer que ce dilepton soit du roi Kauaros, Cavaros de Thrace (210 à 200 av. J.-C.) n'est pas bien admissible, car les monnaies de ce roi sont d'un style de fabrication de beaucoup inférieur à celui de la nôtre. Cette pièce paraît donc prouver l'existence d'un roi ayant régné un peu avant ou un peu après Kanitès.

Les monnaies de Kanitès offrent une parfaite ressemblance avec le chalkous du roi Sarias, publié par Fröhlich[1], par Sestini, par Cadalvène[2] par Eckhel[3], par Mionnet[4]

[1] Ad num. reg. access. p. 23. Notit. element. numism. p. 20 27.
[2] Recueil de médailles grecques. Revue de num. II, p. 461.
[3] Doctr. num. vet. IV, p. 168.
[4] Suppl. III, p. 355, N° 1.

et par Mr. Lenormant [1]. Cette monnaie, autrefois dans la collection Savorgnan, à Venise, fut attribuée par Sestini et par Mionnet à un roi d'Illyrie et plus tard par le même, par Mr. Lelewel [2], ainsi que par Mr. de Cadalvène, à la suite du roi gallothrace Cavaros; mais Mr. Lenormant fait valoir, avec beaucoup de tact, la différence de style du chalkous de Sarias et des pièces assez barbares d'Illyrie et de Thrace.

Nous ne doutons pas que Sarias n'ait été aussi un roi scythe, probablement successeur immédiat de Kanitès, comme la grande ressemblance de leurs médailles paraît l'indiquer.

Le chalkous de Sarias porte sur l'avers la tête de Déméter, couronnée d'épis et tournée à droite, et sur le revers: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΡΙΑ, ainsi que deux épis, comme sur le dichalkon de Kanitès.

Un autre chalkous, du même roi, ayant fait partie du même cabinet et cité par les mêmes auteurs, offre d'un côté la tête de Zeus [3], diadémée, à droite, et de l'autre côté: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΡΙΑ, ainsi qu'un carquois.

Le riche médailler de S. E. Mr. le comte Pérowsky renferme une troisième monnaie de ce roi. C'est un tétralepton, comme il paraît. Il offre d'un côté la tête laurée d'Apollon, à droite, entourée d'un cercle de grénetis et de l'autre: ΒΑΣΙ· · ·—ΣΑΡ· ·, ainsi qu'un épi, une massue et en haut un monogramme. Æ. 3.



Mr. Mursakéwicz donne parmi les monnaies trouvées sur l'île de Fidonisi (Leuké), p. 28 N°. 1, pl. N° 7, la description d'un chalkous qu'il attribue à un roi des «Callipides», nommé Hélios.

* *Av.* Tête radié du dieu Hélios.

Rv. ΒΑΣΙΛΕ—ΗΛΙΟΣ. Deux astres à huit rayons, l'un au-dessus de l'autre et placés sur une espèce de base. Æ. 4.

D'abord, ce roi ne peut pas s'appeller ΗΛΙΟΣ, car comme on ne peut pas supposer ΒΑΣΙΛΕΥΣ, mais bien ΒΑΣΙΛΕΩΣ, il fallut lire aussi ΗΛΙΟΥ au génitif, au lieu de ΗΛΙΟΣ au nominatif. Il faudrait donc ici présumer une faute contre la grammaire ou un autre nom; ou ce roi s'appelle-t-il peut-être Hélès, ΗΛΗΣ. Sans avoir vu l'original de cette monnaie, nous ne pouvons mentionner que comme une faible conjecture, qu'il faut lire peut-être ΣΑΡΙΑ, au lieu de: ΗΛΙΟΥ

[1] Trésor de numism. et de glyptique, rois, p. 63.

[2] Études numismatiques, type gaulois, p. 105. L'auteur de cet ouvrage fait pourtant observer que le type de ces monnaies est étranger à la numismatique celtique.

[3] Selon d'autres, cette tête représente Hercule.

Mais si la monnaie est d'un nouveau roi, ce Hélès ou Hélios, si bien représenté dans le type de ce chalkous, était probablement un successeur de Sarias, car d'après le style de la fabrication, la monnaie appartient à l'époque entre Sarias et Pharzoïos.

Pharzoïos n'est non plus connu dans l'histoire. Notre collection possède de ce roi une médaille d'or unique et du plus haut intérêt. Le style en prouve qu'elle est postérieure aux pieces de Kanitès et de Sarias. Voici la description de cette pièce précieuse:

Av. Tête diadémée de Zeus, tournée à droite.

Rv. (Β)ΑΣΙΛΕΟ(Σ)[1] — ΦΑΡΖΟΙΟΥ Aigle debout, les ailes à-demi éployées et tourné à droite. Devant lui, ΟΛ; le monogramme ₩. Derrière l'aigle, en haut, dans une contremarque ovale, un petit poisson, tourné à gauche. *AV*. 4.

Gravée pl. I. N° 4.

Malheureusement une faute au milieu de l'avers de ce *chrysos* ne permet pas de voir si le buste porte une barbe ou non; mais comme le type entier n'est qu'une imitation exacte de quelques monnaies en bronze d'Olbia, on peut voir, par la comparaison avec les prototypes, que le buste de l'avers ne peut être que celui de Zeus. Notre pièce ressemble surtout au N° 39, Pl. VIII, de l'ouvrage de Blaramberg. Seulement elle n'offre pas le sceptre ni le foudre du dieu, et sur le revers le nom du roi remplace celui des habitants de la ville: ΟΛΒΙΟ—ΠΟΛΕΙΤΩΝ, qui n'est indiqué sur notre médaille que par les lettres ΟΛ, au-dessus du monogramme.

Ce *chrysos* prouve donc: 1° l'existence du roi Pharzoïos; 2° le culte de Zeus chez les Scythes, introduit peut-être par Sarias, dont un chalkous offre la tête de la même divinité, et 3° une bonne relation de Pharzoïos avec Olbia, où il fit frapper ses monnaies. Il n'ya rien d'étonnant, que cette monnaie soit d'or, si nous nous rappellons que d'après le monument de Protogène et d'autres, l'or était l'unité monétaire de ces contrées.

Comme la nation scythe, dont Pharzoïos était le chef, n'était pas la seule aux environs d'Olbia, il est vraisemblable que la ville s'était placée sous la protection spéciale de ce roi, pour être à l'abri des vexations des autres. Peut-être Olbia accordait-elle à Pharzoïos des subsides annuels, et par courtoisie les envoyait-elle au roi en pièces d'or, offrant son nom.

Nous parlerons plus tard de la contremarque imprimée sur le revers de cette médaille.

Pharzoïos a vécu dans la première moitié du second siècle avant J.-C.: était il le père de Skilouros?

Le nom de Pharzoïos renferme le mot persan Fars, Phars, *la terre;* Pharzoïos signifie peut-être: *le souverain de la terre;* chacun sait que les Perses de tous les temps aimaient à donner à leurs souverains des titres brillants. La même racine se

---

[1] Il faut remarquer la faute: ΒΑΣΙΛΕΟΣ au lieu de ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

trouve dans les mots Pharasmanès, Pharziris (la Parysatis des Grecs), Pharzeos, père d'un stratégos d'Olbia [1] etc. [2].

Skilouros, le dernier roi scythe de la Crimée, est plus connu dans l'histoire, grâce à quelques passages de Strabon.

Son règne s'étendit, non-seulement sur les terres près des embouchures de l'Hypanis et du Borysthène, mais sur presque toute la Crimée. Les tributs qu'il exigea du roi Pærisade III [3], le dernier des Spartokides, ainsi que de la ville de Cherronésos, étaient si considérables, la peur des Grecs d'être subjugés par les Scythes, si grande, qu'ils se soumirent à Mithradate Eupator.

Skilouros était le protecteur d'Olbia, comme son prédécesseur Pharzoïos. On connaît de lui plusieurs médailles de cuivre, les unes avec le type des pièces de Kanitès:

1. *Av.* Tête de Hermès, coiffé du pétase, à droite.

Rv. ΒΑΣΙΛΕ — ΣΚΙΛΟΥΡΟΥ et un caducée tourné à gauche. Æ. 3.

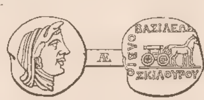
Blaramberg, l. c. pl. XX N° 202, 203.
Sestini, Museo Chaudoir, pl. I N° 14.
Raoul-Rochette, p. 94, pl. I. N° 9, 10.

Le type de cette médaille est déjà assez grossier et par-là de beaucoup postérieur à la médaille semblable de Kanitès.

L'autre médaille est plus intéressante, puisqu'elle est frappée à Olbia:

2. *Av.* Tête voilée de Déméter, tournée à droite. Elle porte une espèce de *sphendone*, et son cou est entouré d'une draperie.

Rv. ΒΑΣΙΛΕΩΣ — ΣΚΙΛΟΥΡΟΥ. Char scythe, attelé de deux chevaux et tourné à droite; derrière: ΟΛΒΙΟ Æ. 3.



Raoul-Rochette, l. c. pl. I. N°
Sestini, Mus. Chaudoir, p. 58 N° 3., pl. I N° 15. [4]
Cte Ouvaroff, pl. XXIII N° 64, 65.

Il est étonnant que cette pièce, frappée à Olbia, soit d'un type si peu artistique. Elle prouve donc qu'à cette époque la culture grecque, à Olbia, était en décadence,

[1] Bœckh, N° 2071.
[2] Ibid. p. 116.
[3] Strabon, VII, ch. 4. p. 310; II. p. 38 ed. Kramer.
[4] Sestini publia cette monnaie déjà en 1818, dans le IVe Vol. de ses lettres et dissertations numismatiques, p. 100, pl. VI N° 21; mais sa fantaisie lui fit trouver ici les noms de Pythodoris et de Samos, et il l'attribua à un roi Sames, Samos, d'Arménie, fondateur de Samosata, etc.

Après la prise de la ville par Byrébiste, cet état de culture se manifeste dans les médailles d'une manière encore plus évidente.

Les sujets de cette monnaie sont tout à fait scythes; par opposition aux Grecs, les Scythes paraissent avoir abandonné les dieux et les usages étrangers, dont nous voyons les symboles sur les pièces précédentes. Le buste que nous avons appelé celui de Déméter représente donc une divinité scythe, car il faut observer aussi, que les Grecs n'ont jamais figuré Déméter avec une draperie au cou, dans le genre de celle que l'on voit sur notre *chalkous*. Le char scythe du revers rappelle la manière de vivre de ce peuple sur des chars, ce qui leur donna le nom de *ἁμαξόβιοι* (ceux qui vivent sur des chars). [1]

L'exemplaire de cette médaille communiqué par Mr. Raoul-Rochette n'est pas bien conservé, mais toujours très-curieux à cause de sa contremarque, un astre à quatre rayons, qui se rencontre aussi sur d'autres monnaies d'Olbia [2]. C'est peut-etre un contrecoin de Panticapée, indiquant que les pièces à cette marque étaient en circulation dans cette ville.

Il est bien étonnant, que Kœhler [3] ait pu attribuer ces monnaies à un autre roi scythe du même nom, et qu'il suppose avoir vécu à une époque voisine de la décadence d'Olbia. Il confond le roi qu'il invente avec un des petits chefs barbares mentionnés dans l'inscription de Protogène, sans songer que cette dernière, par son langage surtout, doit appartenir au troisième siècle avant J.-C. Kœhler ne s'était pas rappelé, sans doute, que les rois de l'Illyrie à-peu-près contemporains, principalement Gentius, firent frapper des médailles aussi barbares que celles de Skilouros. [4]

Ce roi, pour mieux maintenir la Crimée dont il s'était emparé, y fit construire trois places fortes: Palakion, Chabon et Neapolis [5], dont la première eut son nom d'après Palakos, fils ainé de Skilouros, et celui qui était l'âme principale de la défense de la Crimée contre les capitaines de Mithradate Eupator. Skilouros, selon la coutume orientale, marié à plusieurs femmes, avait, d'après Poseidonios, cinquante fils, d'après Apollonidès même quatre-vingt. [6] Plutarque affirme ce dernier nombre, en

---

[1] Strabon décrit la vie nomade des Rhoxolanes et de leurs voisins, VII, ch. 3., p. 306, 307, II, 32, ed. Kramer. Chez Pline les Hamaxobii sont les mêmes que les Aorses, dont le nom en langue scythe, signifie peut-être la même chose, v. Hist. Nat. IV, ch. 25. cf. Horace, Carm, VI, 24, 10. Mela, L. II, 1.

[2] P. e. Blaramberg, pl. XII N° 73.

[3] Serapis, I, p. 139, 140.

[4] Mionnet, Suppl. III, 355. et notre journal de numismatique etc., III, p. 21, pl. I. N° 7.

[5] Strabon, VII, 4, p. 312, II, p. 41 ed. Kramer.

[6] Ibid. p. 309, II, p. 36 ed. Kramer.

racontant[1] que Skilouros, se voyant près de mourir, convoqua ses quatre-vingts fils et tendant à chacun un faisceau de traits, il leur ordonna de le briser. Comme ils ne pouvaient pas le faire, le père, en détachant les traits, les brisa l'un après l'autre, sans difficulté, démontrant de cette manière à ses enfants, qu'alliés ensemble, ils seraient invincibles, mais faibles s'ils se divisaient et étaient en discorde.[2]

Il n'est pas possible de désigner exactement l'emplacement des trois forteresses mentionnées. Blaramberg[3] a pensé que Neapolis n'était pas loin du fleuve Salgir et de la ville actuelle de Simphéropol, près des montagnes, où en 1828, il a trouvé des traces d'un rempart ainsi que quelques pierres, dont l'une représente deux portraits scythes et une autre un Scythe à cheval, presque de grandeur naturelle. Blaramberg prend ces figures pour celles de Skilouros et de deux de ses fils. Un fragment d'inscription, trouvé en même temps, est du plus haut intérêt, puisqu'il indique la 30e année du règne de Skilouros. Il offre les mots suivants:

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΣΚΙΛΟΥΡΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΩΝ...
ΤΟ Λ' ΕΑΥΤΟΥ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ...

Le roi Skilouros, régnant... l'année 30e de son règne....[4]

La guerre, en suite de laquelle Skilouros fut dépossédé, commença bientôt après 115 avant J.-C., l'année de la soumission de Pærisade III à Mithradate; il faut donc supposer que ce monument a été érigé vers 115 ou un peu avant. Or Skilouros, comme nous l'avons déjà remarqué, doit être monté sur le trône au moins en 145, ou bien même vers 150.

Les Scythes firent tout pour résister aux capitaines de Mithradate. Palakos demanda du secours aux Rhoxolanes, habitant les plaines au NE des Scythes, entre le Borysthène et le Tanaïs, et que Strabon considérait comme le peuple le plus septentrional de l'Europe[5]. Ces Rhoxolanes envoyaient 50,000 cavaliers, armés de casques et de cuirasses de peau de bœufs, de boucliers faits de verges, de lances, d'arcs et d'épées. Ils étaient commandés par Tasios. Mais malgré leur nombre, ils succombèrent aux six mille guerriers bien armés et bien exercés de Diophante, capitaine de Mithridate, bien secondé par les Grecs du pays. Les Rhoxolanes furent repoussés et une grande partie tuée.[6]

C'était probablement à peu près vers la même époque, que Néoptolème, autre capitaine de Mithradate, vainquit, dans le détroit entre Phanagorie et Panticapée, les

---

1 Regum et Imperat. apophthegm. II, p. 88, ed. Hutten.
2 Cfr. Raoul-Rochette, l. c. p. 97.
3 Journal d'Odessa, 1827, Nos 47, 69, 73.
4 Bœckh, No 2103.
5 Strabon, II, VII etc.
6 Strabon, l. c., VII, ch. 3, p. 306; II, p. 32 ed. Kramer.

Scythes habitant les côtes à l'est de la Crimée, et qu'en hiver, sur le même endroit, couvert de glace, Néoptolème à l'aide d'un renfort de cavalerie, arme très-nécessaire pour combattre ces nomades, les attaqua une seconde fois et les défit entièrement. [1]

Peu-à-peu les troupes de Mithradate prirent les trois places d'armes de Skilouros, les Scythes se maintinrent seulement encore dans le centre de la presqu'île, d'où ils firent des incursions dans la petite presqu'île Héracléotique, où est construite la ville de Cherronésos. Un mur, s'élevant entre la baie de Kténous d'un côté et le port des Symboles (Συμβολῶν) de l'autre, défendait les terres des Cherronésites contre les attaques des barbares. Près de ce port, nommé aujourd'hui le port de Balaklava, était, comme on suppose, le fort de Palakion [2], qui, occupé par les troupes de Mithradate, était d'un excellent appui pour ce rempart. Diophante, pour le défendre aussi à l'autre bout, y construisit le fort d'Eupatorion, placé dans le coin formé par la baie de Kténous, et dont le nom rappelle celui du roi Mithradate Eupator. [3]

C'est autour de ce mur qu'eut lieu le combat décisif des Grecs contre les Scythes. Ces derniers, pour en faire l'assaut, remplissaient le fossé, creusé au bas du mur, avec des ramilles, que les Grecs brûlaient dans la nuit. Ils résistaient avec tant d'énergie qu'enfin les barbares se retirèrent. Comme ce mur avait une longueur de quarante stades, ou bien de cinquante-cinq, y compris le château d'Eupatorion, il s'ensuit que les deux armées devaient être assez considérables. Il n'y a pas de doute que du côté de Diophante se trouvaient les Grecs de Cherronésos et peut-être d'autres villes encore: les Scythes de leur côté, descendus du centre de la presqu'île, où ils s'étaient fixés depuis longtemps, employaient pour ce combat toutes les forces dont ils étaient en état de disposer. Vaincus, il se retirèrent dans les montagnes d'où ils furent chassés par leurs ennemis. Enfin Skilouros et ses fils furent tout-à-fait expulsés [4] et poursuivis même dans la terre ferme, où la tour de Néoptolème, sur la rive droite de l'embouchure du liman du Dniestr, indique jusqu'à quel point au moins s'étendit la puissance de Mithradate. Cette tour, construite sans contredit par le même Néoptolème dont nous venons de parler, a été retrouvée récemment par le savant docteur Becker d'Odessa. [5]

---

[1] Ibid. II, ch. 1, p. 73; I, p. 113 ed. Kramer et VII, ch. 3., p. 307, II, p. 33, ed. Kramer.

[2] V. nos recherches sur l'histoire de Cherronésos, p. q. et pl. IX.

[3] Strabon, l. c. p. 312, II, p. 41, ed. Kramer.

[4] Ibid. p. 309, p. 36 ed. Kramer. «*Τούτους τε ᾽εχαιρώσατο βίᾳ*» (sc. Mithradate) d'où Woltersdorf (vita Mithridatis per annos digesta, p. 30) déduit à tort, que le roi fit prisoniers Skilouros et ses fils. Il est beaucoup plus probable que les Scythes avec leurs chefs se sont retirés dans les plaines aux bords du Borysthène.

[5] Mémoires de la société Imp. d'archéologie, V, p. 377.

Nous ne savons pas si les capitaines de Mithradate ont porté leurs armes victorieuses jusqu'à Olbia, et nous ne pouvons même le supposer, puisque cette ville est encore très-éloignée de la tour de Néoptolème. Peut-être Skilouros, avec les débris de son peuple, s'est-il fixé aux environs de cette ville, et c'est alors que cette dernière fit frapper la seconde médaille de celles que nous avons décrites.

Toute fois la puissance des Scythes était brisée: ils ne pouvaient défendre Olbia contre les Gètes et devaient leur abandonner cette ville.

Les Gètes étaient une nation thrace, habitant les terres au NE' de l'Ister. Ils étaient nomades, comme leurs voisins, les Scythes et les Sarmates. Lysimaque, en voulant les soumettre, les attaqua, mais il tomba dans les mains de leur roi Dromichæte, qui après avoir montré à son prisonnier les objets médiocres qu'il appellait ses trésors, lui donna la liberté et conclut la paix, en épousant une fille de Lysimaque[1]. Strabon nous donne des notions précieuses sur ce peuple et sur son roi Byrébistas, Byrébiste, contemporain de J. César[2]. Ce Byrébiste, après avoir corrigé les mœurs et fait, pour ainsi dire, l'éducation de son peuple, traversa l'Ister, la frontière de son pays, et exterminant les peuplades Keltes, les Boïes et les Taurisques, qu'il trouva sur son chemin, il pénétra, pillant et saccageant, jusqu'en Macédoine et en Illyrie. Les Romains expédièrent une armée contre le conquérant, mais avant qu'elle l'eût atteinte, il était déjà mort. Dion Chrysostome nous apprend, qu'un siècle et demi avant son arrivée à Olbia, cette ville fut prise et détruite par les Gètes, qui firent subir le même sort aussi à d'autres villes grecques, sur le rivage gauche de la mer Noire, jusqu'à Apollonia[3]. Or, comme Dion était à Olbia du temps de l'empereur Dioclétien, ce fait doit avoir eu lieu, à-peu-près entre 65 et 60 avant J.-C., et Mr. le comte Ouvaroff suppose avec raison, que Byrébiste[4], avant de tomber sur les provinces au midi de son royaume, a guerroyé contre les Scythes et contre les villes grecques au bord de la mer Noire[5].

Nous terminons ici la première période de l'histoire d'Olbia, pour passer aux médailles qui lui appartiennent.

---

[1] Excerpt. Diod., 21. Plutarque, Demetr. apophtegm. p. 321 etc. cf. Cary, hist. des rois de Thrace, p. 34 et suiv.

[2] Lib. VII, ch. 3, p. 298, 303, 304 etc. II, p. 18 ed. 27, 28, Kramer.

[3] Oratio Borysth., XXXVI.

[4] Mr. du Theil, dans son édition de Strabon, VII, p. 32, note 3, fait dériver le nom de Byrébiste, Boïrebistas du peuple «Bistæ» et du mot Byr, Byse, signifiant: roi, prince, chef. Mais Strabon, qui connaissait bien les Gètes, ne les appelle pas Bistes et désigne Byrébiste toujours comme chef des Gètes.

[5] L. c. p. 86.

MÉDAILLES.

LES DRACHMES DE CUIVRE ET LEURS SUBDIVISIONS.

Les médailles de ce genre sont déjà toutes publiées, plusieurs par Blaramberg, sous la dénomination de «médaillons», d'autres par Kœhler, qui les prend pour des *tessères* [1], enfin une collection complète par Mr. le comte Ouvaroff, qui avec beaucoup de raison classe ces pièces parmi les monnaies véritables. [2]

Kœhler a été séduit par des tessères véritables en forme de poissons, offrant le même nom: **APIXo**, qu'on retrouve sur plusieurs de ces médailles. Il a pris par erreur **APIX**, **APIXo**, pour *τάριχος*, poisson salé, et pense que toutes ces pièces sont des marques, en usage pour le commerce de poissons. Mais ce même nom se rencontre sur des monnaies de cuivre à la tête de l'*Hypanis* et sur un lepton appartenant sans doute à la même époque [3], et le nom de **ΠΑΥΣ** (*Παύσιμος*, *Πανσανίας*?), qu'on voit sur d'autres grandes pièces, prouve bien que ces inscriptions n'indiquent que les noms des magistrats sous lesquels ces monnaies ont été frappées. On connaît de ce genre les médailles suivantes:

a. *Avec le nom d'* **APIX**.

1. *Av.* Tête de Méduse, d'un très-ancien style.
Rv. Roue à quatre rayons, dans lesquels les lettres: **A-P-I-X**. (Obole.) Æ $12\frac{1}{2}$.
Sestini, Lettere, IV, pl. I, N°. 5. [4]
Kœhler, Tarichos, Mém. de l'Acad. de St.-Pétersbourg, planche, fig. N°. 9.
Blaramberg, pl. I, N°. 5.
Cte Ouvaroff, pl. XXII, N°. 6.

---

[1] Tarichos, ou le commerce de la mer Noire.
[2] l. c. p. 106 etc. et Pl. XXII.
[3] Blaramberg, Pl. XI, N°. 71, avec **AP** et N°. 72, avec **API**. Comp. la médaille surfrappée avec une roue, dans laquelle: **APIX**, que Sestini, Lettere, IV, Pl. V. N°. 7, attribue par erreur à Achillée.
[4] La mauvaise conservation de cette pièce engagea Sestini d'y lire **AXIΛ** et de l'attribuer à Achillée, erreur qu'il a corrigée plus tard lui-même.

Mr. le comte Ouvaroff communique le poids d'une pièce de ce genre, pesant 5 zolotniks $2\frac{7}{8}$ dolis; il pense que le poids primitif était de 9 zolotniks 12 dolis.

*2. On connaît aussi des demi-oboles ou la moitié de la pièce précédente, pesant de 2 zol. 8 dolis à 3 zol. $50\frac{1}{2}$ dolis, et dont le poids primitif, selon Mr. le comte Ouvaroff, était de 4 zol. 54 dolis. Sur quelques-unes de ces médailles, les yeux et la bouche de la tête de Méduse sont ouverts, et sur d'autres les yeux et la bouche sont fermés. Sur plusieurs, la roue est ornée au milieu d'un globe.

Kœhler, l. c. Planche N°s. 10 et 11.
Cte Ouvaroff, l. c. p. 107, Pl. XXII, N°. 7, 8.
B^n^ de Chaudoir, Corrections et additions à l'ouvrage de Sestini: Descrizione del Museo Chaudoir, p. 40 N° 8, 9, etc.

*3. *Av.* Même tête de Méduse, mais tirant la langue.

Rv. Mouette aux ailes éployées, debout sur un poisson, le tout tourné à droite; autour, les lettres Α—Ρ—Ι—Χ. (Triobole.) Æ. $17\frac{1}{2}$.

Sestini, Lettere, IV, pl. IV N° 3.
Blaramberg, pl. I N° 1.
Kœhler, Lettre sur plusieurs médailles de la Sarmatie, etc. Nova acta Acad. scient. Petrop. XIV, p. 99 et suiv. p. 105, fig. XXI, XXII.
Tarichos, p. 428, fig. 8.
B^n^ de Chaudoir, l. c. N° 7.
Cte Ouvaroff, p. 106, pl. XXII, 5.

Cette pièce, quoique frappée par le même magistrat, paraît, d'après le type, être plus moderne que les précédentes. Poids des pièces pesées par M. le comte Ouvaroff, de 16 zol. 78 d. à 26 zol. $11\frac{3}{4}$ d.; poids primitif présumé: 27 zol. 36 d. [1]

b. *Sans le nom d'* ΑΡΙΧ. *Avec la mouette dévorant un poisson.*

*4. *Av.* Même avers, mais sans la langue.

Rv. Mouette debout sur un poisson, dont elle mange la chair, le tout tourné à gauche. Dans le champ: ΟΛΒΙ.

Blaramberg, pl. I N° 3.
B^n^ Chaudoir, l. c. N° 10, 11.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet. p. 22, N°. 143, 144.
Cte Ouvaroff, p. 107, pl. XXII, N°. 11.

*5. Pièce semblable, mais où la Méduse tire la langue et avec le sujet du revers tourné à droite et sans inscription; v. Blaramberg, pl. I. N°. 2 et Cte Ouvaroff, l. c. N°. 10.

Des variétés de ces deux médailles, l'une avec la langue, l'autre sans la langue et ✱ dans le champ du revers (dont le sujet est tourné à gauche); v. Sestini, l. c. pl. IV, N^s^. 4 et 5.

[1] La gravure chez Sestini pl. V. N° 2 est probablement inexacte et offre la même médaille que notre N°. 3.

*6. *Av.* Tête de Méduse d'un style plus moderne et avec une belle expression. Le cou est orné d'un double collier de perles.

Rv. Mouette debout sur le poisson, à gauche, et tournant la tête à droite. En haut: ΟΛΒΙΗ; en bas, ΚΔ. (Triobole.) Æ. 18.

Sestini, l. c. pl. IV, N°. 1, 2.
Blaramberg, l. c. N°. 4.
Kœhler, lettre, p. 104, fig. XVIII.
Chaudoir, l. c. p. 40 N°. 6.
Cte Ouvaroff, l. c. pl. XXII, N°. 9. [1]

Sur l'un des exemplaires de Sestini, on lit au-dessus de la mouette: ΟΛΒΙΗ.

Le poids de plusieurs pièces de ce type varie entre 21 zol. 23¼ d. et 25 zol. 52 d.; le poids primitif est fixé par Mr. le comte Ouvaroff à 27 zol. 36 d.

Le poisson sur les monnaies d'Olbia est tantôt une espèce de sterlet, d'esturgeon (acipenser ou beluga), tantôt un dauphin. L'oiseau est ordinairement une mouette (larus) ou un goëland, qu'on trouve en grand nombre sur les côtes de la mer Noire. Ces mouettes sont représentées de différentes manières, mais elles se distinguent toujours des aigles, qui ne sont pas figurés comme étant debout sur des poissons. Un type semblable se rencontre dans la numismatique d'Istros (Moesie inférieure) et de Sinope (Paphlagonie).

c. *Avec tête de Pallas.*

Ces pièces sont de la même fabrique que les précédentes, mais elles n'offrent pas le nom de la ville. Leur style cependant, ainsi que la figure du revers, leur assignent bien une place dans la numismatique d'Olbia. Les exemplaires de ce type, où MM. de Blaramberg et de Kœhler ont voulu voir le nom d'ΑΡΙΧ, ne sont pas si bien conservés: il paraît plutôt que ces monnaies offrent ΠΑΥΣ, au lieu d'ΑΡΙΧ. On connaît de ce type les médailles suivantes:

*7. *Av.* Tête casquée de Pallas, tournée à gauche. Le casque, comme le montrent tous les bons exemplaires, est orné d'un panache (λόφος). Devant la tête de la déesse, un poisson.

Rv. Grande roue, sans lettres entre ses bras. (Triobole.) Æ. 18.

Kœhler, Tarichos, p. 428, fig. 12.
Cte Ouvaroff, l. c. Pl. XXII, 1.

D'après la gravure, cet original, assez mal conservé, n'offre pas une inscription sur le revers. Poids: 23 zol. 84¾ d. et poids primitif: 27 zol. 36 d.

---

[1] Les pièces décrites par Mr. le baron Chaudoir, l. c. N°s. 12 et 13, paraissent avoir eu une autre destination.

*8. La même pièce, mais plus petite. Un bel exemplaire se trouve à l'Ermitage. Æ. 13.

Mourzakéwicz, l. c. p. 22, N°. 145.

*9. Pièce semblable au N°. 7, mais avec le nom de Π—Α—Υ—Σ entre les bras de la roue. Très-mal conservée.

Kœhler, l. c. fig. 13.
Cte Ouvaroff, l. c. N°. 3.

*10. La même pièce, mais plus petite.

Kœhler, l. c. fig. 14.
Spasski, Босфоръ Киммерійскій, p. 11, et Археолого-нумизматическій сборникъ, p. 220 (28.)
Cte Ouvaroff, l. c. N°. 4.

Cette monnaie est probablement la même dont M. de Blaramberg (l. c. N°. VI) donne la gravure d'après un original mal conservé, ce qui lui a fait supposer dans la tête de Pallas une tête d'Apollon, et dans les bras de la roue, quatre poissons. Mr. Spassky prend les lettres pour ΠΑΝΤ, indiquant la nom de Panticapée et attribue faussement la médaille à cette ville.

Comme, avec la signification de l'inscription ΑΡΙΧΟ, la seule raison de prendre ces médailles pour des tessères, tombe tout-à-fait, ces pièces ne sont que de simples monnaies, et Mr. le comte Ouvaroff a très-bien prouvé que nous en avons sous les yeux quatre espèces différentes.

a. Les petites pièces, d'un poids primitif de 4 zol. 54 d. (N°. 2); elles valent la moitié des pièces *c*.

b. Les pièces postérieures, avec l'aigle sur le poisson (Nos. 4 et 5); poids primitif: 6 zol. 41 d. et valant le quart des grandes pièces *d*.

c. Les pièces moyennes (Nos. 1, 8, et 10); poids primitif: 9 zol. 12 d. et équivalant à un tiers des grandes pièces *d*, ainsi qu'au double des pièces *a*.

d. Les grandes pièces (Nos. 3, 6, 7, 9); poids primitif: 27 zol. 36 d. et équivalant au sextuple des pièces *a*, au quadruple des pièces *b*, ainsi qu'au triple des pièces *c*.

Il est assez difficile de définir l'ancienne dénomination de ces monnaies. Mr. le comte Ouvaroff [1] les compare avec les As italiotes, il appelle les grandes pièces des *asses*, les moyennes des *triens* et les petites des *sextans*. Mais on ne peut bien appliquer ces noms italiens sur une monnaie grecque, et nous devons tâcher de trouver pour elles un nom national.

---

[1] l. c. p. 109.

Avant tout, il faut fixer l'époque des médailles qui nous occupent. La tête archaïque de Méduse, la raideur du style, les yeux elliptiques de la tête de Pallas, démontrent que ces pièces appartiennent à-peu-près au commencement du cinquième siècle avant J.-C. (vers Ol. 85 ou 86). La tête de Méduse a beaucoup de ressemblance avec le même type sur les anciennes pièces de Neapolis en Macédoine, et dont le revers porte le carré creux [1]. Les médailles avec la tête de Pallas sont peut-être plus anciennes encore; comme les dernières pièces de ce système, il faut considérer celles dont le revers offre la mouette sur le poisson; la plus moderne est la grande, avec la tête de Méduse, de beau style (N°. 6).

Nous n'avons pas de médailles d'argent d'Olbia qui soient de la même époque que les premières pièces de ce système. Les pièces courantes des villes commerçantes de la mer Noire, pour cette époque, étaient les statères d'or de Cyzique, de Lampsaque et de quelques autres villes.

Ces statères restèrent la monnaie principale jusqu'à ce qu'ils furent remplacés peu-à-peu par la monnaie d'or de Panticapée, des rois du Bosphore et peut-être d'Olbia même, dont pourtant on ne connaît que des tiers de statères fort rares.

Les monnaies d'argent d'Olbia ne sont pas moins rares : leur style indique qu'elles ne commencent qu'après Alexandre-le-Grand, car les premières drachmes et didrachmes d'argent d'Olbia, imitent le type macédonien, devenu commun depuis le fils de Philippe II. La monnaie courante de ces parages, avant les pièces de la ville même, étaient donc les drachmes et les tétradrachmes de Philippe II et d'Alexandre-le-Grand, qu'on trouve très-souvent dans les fouilles de ces contrées. Mais les médailles de Philippe II ne peuvent commencer qu'avec l'année de son avénement, savoir 359 avant J.-C.

Quelle monnaie formait donc les divisions des anciens statères d'or? Car les monnaies d'argent des villes asiatiques de cette époque sont fort rares, et on ne les trouve ni en Bessarabie ni dans la Crimée.

Nous pensons que faute d'assez de pièces d'argent, les divisions des statères d'or étaient représentées par nos pièces de cuivre. Nous regardons ces pièces comme les plus anciennes de la ville d'Olbia qui, par besoin d'un petit numéraire, facilitant le commerce du peuple et des marins étrangers, a commencé son monnayage.

Peu-à-peu, avec l'importation des pièces macédoniennes, ces grandes monnaies de cuivre devenant inutiles, on les remplaça par des médailles d'argent aux types de la ville et à la taille du système monétaire attique.

Pour bien comprendre l'apparition tout à fait isolée en Grèce de ces grandes médailles de cuivre, il faut se rappeler qu'en Grèce la monnaie de cuivre n'était pas regardée comme contenant la valeur véritable de ce qu'elle représentait. Au contraire,

---

[1] Mionnet, Suppl. III, p. 83.

les *leptas*, les *chalkous*, les *dichalkous*, etc. de cuivre, n'étaient pour ainsi dire que des assignats, monnayés seulement pour avoir des fractions de la monnaie d'argent. On ne peut donc pas comparer nos médailles, p. e. avec les *chalkous* attiques, dont tous les exemplaires connus sont cependant d'une époque bien postérieure. Mr. le baron de Prokesch-Osten a exposé dans un excellent traité le système des monnaies de cuivre d'Athènes, d'après lequel notre grande pièce de 27 zolotniks, 36 dolis représenterait la valeur immense d'à-peu-près quatre drachmes. [1]

On comptait à l'obole huit chalkous ou douze sitaria. Mais le chalkous était la monnaie ordinaire. Notre petite monnaie est trop grande pour représenter un seul chalkous; elle nous paraît valoir quatre chalkous anciens ou une demi-obole. La grande, par conséquent, est une demi-drachme, de 3 oboles ou de 24 chalkous, ce qui est clairement indiqué par le chiffre ΚΔ, qu'on voit sur un exemplaire magnifique du N° 3, faisant partie du superbe médailler de Mr. le prince Sibirsky.

Ces monnaies représentent donc:

1. La demi-obole	=	4 chalkous	(N°. 2).
2. La p. de trois-quarts d'obole	=	6 chalkous	(N°s. 4, 5).
3. L'obole	=	8 chalkous	(N°s. 4, 8, 10).
4. Le triobolon	=	24 chalkous	(N°s. 3, 6, 7, 9).

Mais il est plus que probable qu'on imita la forme des grandes monnaies de cuivre, très-répandues et Italie et pas encore réduites à cette époque. Cependant on n'accepta ni le système, ni la dénomination qui tous les deux n'étaient pas applicables à l'usage d'Olbia.

Ces monnaies appartiennent aux plus anciennes pièces de cuivre frappées hors de l'Italie et de la Sicile. Eckhel a prouvé que la première monnaie de cuivre grecque ne date que de peu de temps avant Philippe II de Macédoine [2]. Mais il n'a pas connu esl nôtres, dont les premières sont frappées au moins un demi-siècle avant Philippe II. Déjà du temps de Périclès, Dionysius surnommé d'Airain, proposa aux Athéniens d'employer une monnaie de cuivre [3], dont il avait eu connaissance en Italie, comme un des chefs de la colonie, conduite à Thurii [4]; mais les Grecs préférèrent

---

[1] Ueber die Münzen Athens, vorgelegt der K. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, am 6 April 1848. D'après les recherches de Mr. de Prokesch, les Athéniens avaient sept différentes monnaies de cuivre: le Kollybon (Lepton), le Dikollybon, le Trikollybon, le Symbolon (de 5 Lepta), le Chalkous (de 7 Lepta), le Dichalkon (de 14 Lepta) et peut-être le chalkon (de 35 Lept.)

[2] Doctr. num. I, p. XXX et suiv.

[3] Athen. Deipnos. XV, p. 669, D.

[4] Bœckh, Metrologische Untersuchungen etc., p. 340.

frapper en argent même leur plus petite monnaie, et c'est plus tard seulement que la réduction de leurs étalons monétaires et le manque d'argent les forçèrent de recourir au cuivre. Ce manque d'argent ayant eu lieu à Olbia déjà bien antérieurement aux autres villes, força les Olbiopolites de frapper ces trioboles, oboles etc., dont nous venons de parler, et qui probablement n'avaient cours que dans la ville même, puisqu'on ne les trouve que dans ses ruines et aux environs.

Nous devons ajouter encore quelques mots sur les types de ces monnaies.

Une tête de Méduse fort ancienne et tout-à-fait semblable à celle de nos pièces, se trouve sur des médailles de Néapolis en Macédoine [1], d'Abydos en Troade [2], villes avec lesquelles Olbia était probablement en rapport de commerce. Les revers de ces médailles offrent le carré creux; une, d'Abydos, est même en cuivre [3]. Il faut ajouter à ces médailles celles avec un type semblable, et qu'on attribue ordinairement à Athènes. [4]

Toutes ces monnaies sont plus anciennes que la nôtre; elles étaient en circulation à Olbia et estimées à cause de leur bon aloi. Il est donc très-vraisemblable que les Olbiopolites, en frappant leurs premières médailles, ont imité le type des pièces principales, ayant cours dans leur ville. [5]

L'emblème de la tête de Méduse, se rapportant au culte de la lune, leur plut davantage, puisque leurs voisins, les Scythes, adoraient principalement la lune, qui sous la forme de la lune pleine, est facile à reconnaître dans la tête de Méduse.

A Olbia, cette tête de Méduse, outre nos médailles de cuivre, ne se trouve que sur une seule pièce d'argent, dont nous parlerons plus tard. Car nous n'osons pas attribuer à cette ville le statère d'électrum, publié par Blaramberg, Pl. II, N°. d, et qui porte d'un côté la tête de Méduse, tirant la langue, et au-dessous un poisson, tourné à gauche, ainsi que de l'autre côté, un carré creux. [6]

---

[1] Eckhel, Numi anecd. pl. V, 14.

[2] Mionnet, Rec. des planches, XXXVI, 7, 8.

[3] Eckhel, Doctrina. num. vet., II, p. 478, 1.

[4] Mionnet, Planches, XLI, 3. Av. Tête de Méduse, tirant la langue. Rv. Carré creux; dans un des compartiments, une tête de tigre.—Ibid. L, 1. Même avers. Rv. Tête et pattes antérieures d'une panthère, dans un carré creux. Ces deux pièces sont probablement asiatiques.

[5] Il ne convient pas de mentionner ici les monnaies de Populonia, de Camarine, etc. au même type, car ces villes sont trop éloignées d'Olbia, pour supposer que leur type eût exercé quelque influence sur celui des monnaies olbiennes.

[6] La gravure chez Mionnet, Suppl. IX, pl. X, N°. 9, fait supposer que la médaille en question, chez Blaramberg, n'est pas exactement gravée, et qu'elle offre une tête de panthère au lieu de la tête de Méduse.

La roue du revers de nos médailles est aussi un emblème fort ancien, se trouvant p. e. sur des pièces du sixième siècle avant J.-C., attribuées également à Athènes [1]. Il nous paraît pourtant que cette roue représente plutôt un simple ornement rond, qu'une roue véritable. Elle se trouve sur beaucoup de médailles d'Istros [2], de Mesembria [3], de Phaselis [4], d'Agyrium [5], de Tarente [6], de Massilia [7], etc.

En 1824 on trouva à Szubin, près de Bromberg, 32 oboles, 2 drachmes et 2 didrachmes, offrant toutes, d'un côté, un carré creux, et de l'autre les types de nos médailles de cuivre, savoir une tête de Méduse ou une roue. K. Levetzow dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin, de 1833, attribue ces monnaies à Olbia et pense que des marchands grecs, cherchant de l'ambre jaune, les ont apportées jusque dans la province actuelle de Posen.

L'attribution olbienne de ces médailles est très-douteuse, les preuves manquent et nous penchons plutôt pour l'opinion de Cousinéry, qui en faisant observer qu'on trouve des pièces semblables aussi en Attique et sur les côtes de la Thrace et de la Macédoine, pense qu'elles sont attiques, ou frappées sous l'influence attique de l'argent des mines de ces deux pays. Leur poids est celui du système attique de Solon, et on a déterré en même temps un triobolon d'Athènes, du type ordinaire, un statère d'Égine ainsi qu'une pièce de Cyzique, ce qui parle plutôt en faveur de l'opinion de Cousinéry. [8]

Le type de la mouette, dépeçant le poisson, se rencontre, comme nous l'avons mentionné, aussi sur des pièces d'Istros et de Sinope, villes situées également sur le bord du Pont-Euxin. Mais l'apparition de ce type sur les pièces d'Olbia est plus ancienne, et il est vraisemblable qu'Istros et Sinope ont copié cet emblème des nombreuses médailles d'Olbia.

La tête de Pallas, comme nous l'avons fait remarquer, est aussi très-ancienne et rapelle, par ses yeux elliptiques et par son expression sévère en général, l'ancien type monétaire d'Athènes, employé pendant la guerre contre les Perses.

---

[1] Mionnet, Planches, XL, N°. 4, 5 et XLI, N°. 1; Trésor de numism. et de glypt., Mythol. Pl. XXVI, N°s. 6, 7.
[2] P. e. Blaramberg, Pl. XVIII, N°. 180, 181.
[3] Eckhel, Numi anecd. Pl. V, N°. 2, 3.
[4] Blaramberg, l. c. N°. 182.
[5] Torremuzza, Pl. XI, N°. 10.
[6] Fiorelli, Osservazioni sopra talune monete rare di città greche, Pl. I, N°. 14, etc.
[7] De La Saussaye, numismatique de la Gaule Narbonnaise, Pl. I, N^s^. 11 à 53.
[8] V. Voyage en Macédoine, I, p. 125 et baron de Prokesch-Osten, sur les monnaies d'Athènes (Mém. de l'Acad. r. de Berlin, 1850) p. 13. Ces pièces se trouvent au cabinet royal de Berlin; v. Pinder, Königliche Museen, die antiken Münzen, p. XXIV.

Les tessères en forme de poisson, que nous avons mentionnées déjà plusieurs fois, sont à peu près de la même époque. Notre collection en offre les exemplaires suivants:

11. Marque en forme d'un poisson, dont l'œil et la nageoire sont indiqués sur le côté droit et le mot: ΑΡΙΧΟ, sur le côté opposé. Æ. Long. $13\frac{1}{3}$.

Blaramberg, pl. I, N°. 8.
Kœhler, Tarichos, p. 425. planche, N°s. 5, 6.
Cte Ouvaroff, p. 104.

12. Id., plus petit, avec l'œil du poisson, indiqué sur le côté gauche, et ΟΥ sur le côté opposé. Æ. Long. 8.

Blaramberg, l. c. N°. 7.
Kœhler, l. c. N°. 4.
Cte Ouvaroff, l. c.

Kœhler explique ces initiales ΟΥ, par *Οὐραῖον, τὰ οὐραια,* tronçons de la queue du thon, mais nous reconnaissons, avec Mr. le comte Ouvaroff, dans ces lettres les initiales d'un nom de magistrat. D'ailleurs la forme du poisson rappelle plutôt le sterlet que le thon.

* 13. Il y a encore d'autres pièces avec ΘΥ, *θύννος*, le thon, selon Kœhler, mais indiquant sans doute aussi un nom de magistrat, sous qui la pièce a été faite. D'autres pièces encore, sont tout à fait sans lettres.

Kœhler, l. c. N°s. 1 à 3.

Arichos, dont le nom est inscrit sur la tessère N°. 11 et sur plusieurs des anciennes médailles, doit avoir été plusieurs fois archonte éponyme d'Olbia. Ce nom (du mot grec *ἀναῤῥιχάομαι*) paraît signifier quelqu'un qui tend vers les regions élevées. Ou peut-être, il y avait-il deux magistrats de ce nom, dont l'aîné doit avoir vécu entre 420 et 430 avant notre ère?

---

14. Nous avons fait graver sur la Ire planche, N°. 1, une petite monnaie d'or, trouvée dans la Russie méridionale, et qui était attribuée par plusieurs amateurs à Olbia. Elle offre:

Av. Aigle ou mouette debout, tourné à droite; dessus, un poisson, tourné à droite aussi.

Rv. Aire en creux, très-informe. EL 1.

Poids: $1\frac{3}{13}$ grammes.

Cette jolie pièce, qui selon son style, doit être antérieure au 5e siècle avant J.-C., réunit bien deux des emblêmes principaux d'Olbia, mais l'oiseau n'est pas debout sur le poisson et il paraitraît plutôt que cette demi-drachme est d'origine asiatique, peut-être de Cyzique.

Le lieu où elle a été trouvée, ne prouve absolument rien pour son attribution, surtout si nous nous rappellons, que les pièces de Blaramberg, pl. II N°. b, c, d, pl. III, N°. kk, ll, etc., quoique trouvées sur l'emplacement d'Olbia, n'appartiennent pas du tout à cette ville.

Nous donnons la description des pièces d'Olbia, appartenant à la belle époque de l'art grec.

a, *Avec tête de Méduse.*

15. *Av.* Tête de Méduse, ornée de deux petites ailes, appliquées au front, et de serpents.

Rv. ΟΛΒΙΟ Dauphin, tourné à gauche; en bas: ΚΡΙ. (Triobolon.) Æ. 3.

Poids: $1\frac{7}{10}$ grammes. Gravure, pl. I, N°. 3.
Mourzakéwicz, descriptio numorum veterum, p. 11, N°. 1, pl. II, N°. 2.

Nous décrivons ici cette belle médaille, afin de ne pas la séparer trop des pièces du même type, mais sans contredit plus anciennes. Ce triobolon appartient à peu près au commencement du 3ᵉ siècle; il est la seule médaille d'Olbia où on voit repété le type des anciennes drachmes et de leurs fractions. Son poids de $1\frac{7}{10}$ grammes ou 33, 412 grains de Paris, prouve qu'il est frappé d'après le système attique de Solon. Notre pièce a perdu par la circulation à peu près quatre grammes; son poids primitif était donc d'environ $2\frac{1}{10}$ grammes ou 39, 54 grains de Paris, ce qui correspond à une demi-drachme attique diminuée, dont le poids légal est de 41, 1 grains. Un exemplaire mieux conservé, faisant partie du beau médailler de Mr. le prince A. Sibirsky, pèse $1\frac{9}{10}$ grammes ou à peu près 37, 342 grains.

Les médailles suivantes sont sans contredit plus anciennes, que la précedente.

b, *Avec tête du fleuve Hypanis.*

16. *Av.* Tête barbue du fleuve Hypanis avec deux petites cornes au front. Elle est tournée à gauche.

Rv. Hache scythe et coryte avec le carquois, tournés à droite; en bas: ΟΛΒΙΟ; en haut, le monogramme (renversé): ⋗Ε (Α, Ε, Π) Æ. 5.

Les pièces suivantes se distinguent seulement par les monogrammes et quelquefois par le module, savoir:

17. Avec Α Ρ (Ἄριχος?) Æ. 4.

Blaramberg, pl. XI, N°. 71.

18. Avec ΒΟΣ Æ. 5.

Sestini, lettere, IV, pl. II, N°. 2.
Kœhler, lettre, Acta Acad. XIV, pl. A, N°. IV, V.

19, Avec ΔΙ — Æ. 5.
Pellerin, Recueil de médailles de peuples et de villes, I, pl. XXXVI, N°. 16.
Guthrie, A tour through the Taurida, p. 291, pl. VI, N°. 9.
20, Avec ƎK — Æ. 6.
Sestini, Lettere, IV, pl. II, N°. 4.
21, Avec EΠΙ — Æ. 5.
Kœhler, l. c. N°. VI.
22, Avec EY — Æ. 5.
23, Avec HΓ — Æ. 5.
Clarke, Travels, édit. de 1810, p. 613, édit. de 1816, Vol. I, p. 301.
Kœhler, l. c. N°. VII.
24, Avec IK — Æ. 5.
Kœhler, l. c. N°. XI.
25, Avec ⊠ (KEΠ?) — Æ. $5\frac{1}{2}$.
26, Avec ΛE — Æ. 5.
27, Avec Λ̥ — Æ. 5.
28, Avec ΛΛ — Æ. 5.
29, Avec ΛΒ — Æ. $4\frac{1}{2}$.
30, Avec ΜΕ — Æ. 5.
31, Avec ΛΗ — Æ. 5.
B^n Chaudoir, l. c. p. 42, N°. 32.
32, Avec M — Æ. 5.
Cte Ouvaroff, pl. XXII, N°s. 14, 15.
33, Avec ΛΤΒ — Æ. 5.
34, Avec NI — Æ. 5.
35, Avec NO — Æ. 5.
36, Avec ΠΑ — Æ. $4\frac{1}{2}$.
B^n Chaudoir, p. 42, N°. 35.
Cte Ouvaroff, l. c. N°s. 13, 16, 17.
37, Avec Π̥ — Æ. $5\frac{1}{2}$.
Ibid. N°. 18.
38, Avec Π° — Æ. 5.
39, Avec ΣΥΜ — Æ. 5.
40, Avec ΦΙ — Æ. $5\frac{1}{2}$.
Sestini, l. c. N°. 6, mais ΙΦ.
41, Avec ΡΨ (lettres non renversées) — Æ. $5\frac{1}{2}$.

Une foule de médailles semblables se trouvent dans les ouvrages de Sestini, de Mionnet, de Blaramberg, etc. v. aussi les livres suivants:

Frœhlich, Notit. element. p., 104.
Gessner, Numi popul. et urb., p. 302.
Kœhler, Lettre, l. c. p. 101 et suiv.
Pellerin, Recueil de médailles, I. p. 204.
Sestini, Descript. num. vet., p. 29, N°. 3.
Mus. Theupoli, p. 1285.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 20.

Par une erreur assez excusable, Frœhlich, Gessner, l'auteur du Musée Theupoli et Rasche, Lexicon univ. rei num., III, pars II. p. 75, ont attribué une médaille de ce type à Olba ou Olbasa en Pamphylie, erreur relevée déjà par Kœhler, Acta acad. Vol. XIV, p. 117. Il faut remarquer qu'à l'époque de ces savants distingués, la numismatique d'Olbia était presque tout à fait inconnue.

On prend ordinairement la tête de l'avers pour celle de Pan; on la compare même avec les têtes de ce dieu, gravées sur les monnaies de Panticapée et de Phanagorie. Mais une comparaison sérieuse prouve justement que ce buste ne peut pas du tout être celui de Pan. Le nez courbé, les oreilles pointues, enfin toute l'expression du Silène y manquent tout à fait. La tête de nos médailles offre une grande impression de dignité; les longs cheveux paraissent être humides et accusent bien par là une divinité de fleuve. Les cornes se trouvent aussi sur d'autres fleuves, p. e. Acheloos, dont une des cornes fut arrachée par Hercule. [1]

Il convient d'autant plus de voir ici le fleuve Hypanis, que le revers offre aussi un type local, savoir les armes des Scythes, voisins d'Olbia. [2]

Le caractère différent de ces monnaies prouve qu'elles appartiennent à une époque comprenant peut-être plus d'un siècle. La monnaie suivante est une des dernières pièces de cette suite [3].

2. Revers: Mouette sur le poisson.

*42, *Av.* Tête du fleuve Hypanis, tournée à droite, vue de trois-quarts.

Rv. OΛB Mouette dévorant le poisson, tournée à gauche. Æ. $3\frac{1}{2}$

Blaramberg, pl. VI, N° 29.

c. *Tête de Poseidon.*

1. Revers: Hache, coryte, carquois.

*43, On voit dans l'ouvrage de Blaramberg plusieurs médailles de la fabrication

[1] V. la tête de ce fleuve sur les monnaies de l'Acarnanie, des Œniades, d'Anactorium, de Thyreum, d'Ambracia, etc., chez Eckhel et Mionnet.

[2] V. sur le coryte, *χωρυτός*, *γωρυτός*, *τοξοθήκη*, l'excellente explication de Koehler, l. c. p. 119.

[3] Sestini, Museo Chaudoir et Mr. le baron de Chaudoir (l. c., p. 41) prennent aussi cette tête pour celle du fleuve Hypanis. Sur une médaille de ce même type (Sestini, Lettere, IV, pl. II, N°. 10, Chaudoir, l. c. p. 42, N°. 44) la tête de l'avers paraît être coiffée d'une espèce de tiare; mais ce n'est qu'un exemplaire assez mal conservé et offrant aussi la tête de l'Hypanis.

des pièces 16 à 41 et avec les mêmes sujets sur le revers, mais dont les avers sont ornés d'autres têtes, barbues et enrichies, les unes de couronnes de laurier, les autres de simples bandelettes. On pourrait être tenté de prendre ces têtes pour celles de Zeus, (comme l'a fait Sestini, Descript. num. vet., p. 28, N°. 3), si cette divinité sur d'autres médailles d'Olbia (N°. 96 et suiv.)[1] n'avait une toute autre expression, et nous pensons que ces têtes laurées ou diadémées représentent Poseidon, dont le culte dans une ville maritime telle qu'Olbia, est très-naturel, quoique les inscriptions, connues jusqu'aujourd'hui, n'en disent rien. Ces médailles à la tête de Poseidon, gravées dans l'ouvrage de Blaramberg, offrent l'une (pl. XII, N°. 126) un gland (ou peut-être une grappe de raisin) en contremarque, les autres, avec les noms de magistrats ΘΡΑ et ΘΙΕ, (pl. XII, N°s. 127 et 128) la tête de Pan des monnaies de Panticapée et dont le caractère diffère tout à fait de celle de l'Hypanis. Le nom du magistrat de la pièce avec la tête de Poseidon diadémée (pl. XIII, N°. 129) est effacé.

Le revers de ces pièces se distingue de celui des précédentes, seulement en ce que le nom de la ville est écrit en haut, au-dessus du coryte et de la hache, et le nom du magistrat en bas. Le Musée de l'Ermitage possède plusieurs exemplaires de ce type, avec des monogrammes différents.

2. Revers: Dauphin.

*44, *Av.* Tête de Poseidon, à gauche.

Rv. ΟΛΒΙ. Dauphin, à gauche; en bas: ΦΟ (Trilepton.) Æ. 3.

Blaramberg, pl. IX, N° 49.
Sestini, Lettere, l. c. pl. III, N°. 7.
Le même, Museo Chaudoir, p. 34, N°. 47.
Bn Chaudoir, l. c. p. 46, N°. 77.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 12, N°. 3.

Sestini, ayant eu sous les yeux un exemplaire indistinct, a pris erronément les lettres ΦΟ pour une grappe de raisin et un pavôt. Il se trompe également en nommant la tête une tête du fleuve Hypanis, représenté toujours comme nous avons vu, avec de petites cornes, qu'on ne distingue pas sur l'exemplaire parfaitement conservé de la collection de Mr le prince Sibirsky et que nous avons sous les yeux. Ce *trilepton,* d'après son style de fabrication, est à peu-près de la même époque que les *dichalka* qui précèdent.

d. *Tête d'Apollon (seul) sur l'avers.*

*45, *Av.* Tête d'Apollon jeune, tournée à gauche.

Rv. Comme sur le N° 43; sans monogramme. Æ. 6½.

Blaramberg, pl. XIV, N°. 138.

[1] V. aussi Blaramberg, pl. VIII, N° 39 à 42, etc.

Sur l'avers de cette pièce, on voit une contremarque avec la tête de Pan.

Nous séparons cette médaille des autres avec la tête d'Apollon, puisqu'elle est plus ancienne qu'une grande partie de ces dernières et parce que, par son revers, elle appartient à l'époque des précédentes. Elle est fort rare.

e, *Têtes d'Apollon et de Pallas sur l'avers. Même revers,*

46. *Av.* Tête d'Apollon, ornée d'un collier de perles; derrière, une petite tête de Pallas, toutes les deux tournées à gauche.

Rv. Type précédent; en bas: **ΔI.** Æ. 5.

47. Pièce semblable avec: **E.** Æ. 5.

Blaramberg, pl. VIII, N° 130, 131.
Raoul-Rochette, Antiq. du Bosphore, pl. III, N°. 10,
Mourzakéwitz, Descript. num. vet., p. 19, N°. 111.[1]
Gerhard, Archäologische Zeitung, pl. XXXII, N°. 17.

Les pièces, chez Blaramberg, portent les noms de magistrats: **ΔIOΣ** et **ΣΩMO.** dont le premier, gravé aussi dans l'ouvrage de Mr. Raoul-Rochette, est peut-être le même, indiqué par le **ΔI** de notre médaille N°. 46. Une cinquième pièce offre le nom de magistrat: **ΠPΩ** (Protogenes?)

Il faut faire observer, comme une particularité, le collier dont Apollon est orné. Comme cet ornement convient ordinairement aux femmes, on serait tenté de reconnaître dans ce buste plutôt une Artémis que son frère, et en effet, l'Artémis Colonna, du musée royal de Berlin, porte un collier pareil et ressemble aussi beaucoup, quant à la coiffure, au sujet de nos médailles.

Cependant Apollon Citharède est toujours représenté avec une draperie de femme, et quelquefois même avec un collier semblable au nôtre, p. e. sur plusieurs belles monnaies de Camarina, de Phasélis[2], de la Cilicie[3], etc.

On ne peut pas prendre la tête de Pallas pour celle d'Achille; cette tête se trouve tout à fait de la même manière, p. e. chez Blaramberg, pl. VIII, N°. 43, où, par la chouette du revers, elle est parfaitement désignée comme celle de Pallas.

Nous parlerons plus tard de la signification de ce type, dans le chapitre sur les contremarques.

f. *Tête d'Hercule.*

1. Revers comme le précédent.

*48. *Av.* Tête d'Hercule, coiffée de la peau du lion et tournée à gauche.

Rv. **OΛBI.** Coryte avec l'arc, et bipenne, en bas: **NI.** (Didrachmon?) Ꭿ. 5.

Blaramberg, pl. II, 66.

[1] Mr. Mourzakéwicz prend à tort la tête d'Apollon pour une tête de Junon.
[2] Trésor de numismatique, etc. Mythologie, pl. XXXVII, N° 16.
[3] Mionnet, Suppl. VII, pl. IX, N°. 3.

2. Revers: Coryte et massue.

49. Même avers.

Rv. ...ΒΙΟ Coryte et massue, à gauche, en bas: ΗΕΕ et dans le champ: ♣. Æ. 5.

Une pièce semblable chez Kœhler, lettre, Acta Acad. XIV, p. 102, N°. 13 et chez Blaramberg, pl. XIV, N°. 139 (v. aussi Mourzakéwicz, l. c. p. 19, N°. 108) diffère de la nôtre seulement, en ce qu'elle offre en bas les lettres ΠΕΕ et dans le champ à droite, un autre monogramme. La lettre Η de notre monnaie est très-visible. Un troisième exemplaire offre à la place du monogramme, un Κ. Sur une pièce semblable, ibid. N°. 141, le sujet et les inscriptions du revers sont représentés au rebours. Une cinquième (N°. 140) ressemble à la première, mais elle porte le nom du magistrat: ΣΑΤΥΡ(*ου*).

50. Mr. le prince Sibirsky possède un *tétrobole* d'un type semblable, mais malheureusement un peu fruste, ce qui empêche de reconnaître, si le type de revers offre au-dessus du coryte une massue ou peut-être une flèche. De l'inscription, on ne voit, qu'en haut Α ou Δ et en bas .ΛΒΙ. Cette pièce pèse $2\frac{2}{10}$ grammes ou environ 43, 239 grains de Paris; dans un état bien conservé, elle avait un poids d'à-peu-près 50 grains ou davantage, ce qui correspond avec celui du tétrobole de Solon (de 54, 8 grains.)

Voici donc les monnaies au type des armes scythes; toutes ces pièces sont à peu-près contemporaines, les dernières toutefois postérieures à Alexandre-le-Grand et les médailles avec les bustes d'Apollon et de Pallas, probablement les plus modernes de cette suite.

A la même époque que les médailles précédentes, appartiennent les pièces:

3. Revers: massue.

*51. *Av.* Tête d'Hercule comme sur la pièce précédente, mais tournée a droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ Massue noueuse à gauche, en bas: ΑΧ (Didrachmon) Ꭿ. $5\frac{1}{2}$.

Blaramberg, titre.
Mourzakéwicz, descript. num. vet. p. 19, N°. 106.

52. Même avers, mais devant la tête d'Hercule, contremarque avec une tête de Pallas.

Rv. Ut supra, mais la massue à droite et en bas: ΕΙΗΒΑ. (Fruste.—Chalkous.) Æ. $5\frac{1}{2}$.

53. Pièce semblable, mais d'un autre coin. Æ. $5\frac{1}{2}$.

Sestini, lettere, IV, pl. II, N°. 11.
Blaramberg, pl. XIV, N°. 142.

Dans la mauvaise gravure de Sestini, on lit: .ΦΗΒΑ, au lieu d'ΕΙΗΒΑ.

Sur la même planche de Blaramberg (N°. 143), on voit une seconde pièce, dont

nous avons une empreinte sous les yeux et où la massue est tournée à gauche et placée entre les lettres: Ε—ΤΡ. Une pièce de Mr. le comte Ouvaroff (pl. XXIII, N°. 72), offre en bas de la massue les monogrammes ΠΙ, ΗΜΕ; sur un *chalcous* de Mr. le prince Sibirsky enfin, on voit au-dessous de la massue les lettres ΣΠΔ.

4, Revers: Massue dans une couronne d'épis.

*54. *Av.* Dans un cercle de grènetis, tête d'Hercule, comme sur la monnaie précédente, mais tournée à gauche. A l'occiput, une contremarque ronde avec une tête de Pallas, tournée à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ — ΕΔΝΙ Couronne formée par deux épis; au milieu, massue noueuse, verticalement placée. (Didrachmon) Æ. 5.

Sestini, museo Chaudoir, pl. I, N°. 13.
Bn Chaudoir, l. c. p. 40, N°. 2.

5, Revers: Couronne de deux pavots.

*55. Même avers.

Rv. Couronne, formée de deux pavots; à droite: ΣΑΜΑ. (Didrachmon?) AR. 4.

Bn Chaudoir, ibid. N°. 3.

Les dernières pièces de ce type, indiquent déjà une époque de décadence. Les médailles avec ΕΙΗΒΑ sont contemporaines aux Nos 82, 83, 84.

Le même type se rencontre dans la numismatique de la ville d'Erythræ, en Ionie, située sur une presqu'île, via-à-vis de Chios et célèbre par son culte d'Hercule, dont une image fort ancienne, la principale de la ville, avait été apportée de la Phénicie. La tête de cette image est sans doute celle que nous voyons sur tant de monnaies d'Erythræ et comme elle ressemble beaucoup à la tête, gravée sur nos médailles, il n'est pas improbable que le culte d'Hercule à Erythræ se fût repandu par les marins et les voyageurs de cette ville, aussi à Olbia. Les figures d'Hercule sur les monnaies de Cherronesos et d'Héraclée en Colchide, ont une autre expression.

g. *Tête d'Apollon seul.*

1, Revers: un poisson seul.

56. *Av.* Tête d'Apollon, aux cheveux flottants, tournée à gauche.

Rv. Poisson, (dauphin) tourné à gauche; en bas, ΟΛ. (Demi-statère.) AV. 1½.

Blaramberg, pl. II, N°. a.

La seule monnaie sûre d'Olbia, en or, qu'on connaît.

*57. *Av.* Tête diadémée d'Apollon, à gauche.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Même poisson à gauche; en bas un astre (?). (Drachme). AR. 3.

*58. *Av.* Tête laurée d'Apollon à droite. Sur l'occiput, un épi, en contremarque.
Rv. ΟΛΒΙ—ΟΠΟΛΙ. Dauphin à droite. (Chalkous) Æ. 5.
Blaramberg, pl. IX, N°. 52.
*59. *Av.* Tête diadémée d'Apollon, à gauche.
Rv. Dauphin à gauche; en bas: ΟΛΒΙ (Lepton.) Æ. 1.
Blaramberg, pl. X, N°. 54.
C[te] Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 26.

Ce même revers se trouve avec les têtes d'Artémis, de Pan et peut-être d'Hermès, sur l'avers.

2, Revers: Tête de poisson.

*60. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.
Rv. Tête de poisson, à droite; en bas: ΟΛΒΙΟ. (Lepton.) Æ. 1.
Kœhler, Mém. de l'Acad. l. c. pl. N°. 7.
C[te] Ouvaroff, pl. XXIII, N. 24 et 27.

Ces deux jolies pièces, d'une magnifique exécution et appartenant à la meilleure époque de l'art grec, sont des *lepta*, dont sept équivalaient à un *chalkous*.

*61. Un *lepton* du même style, chez Sestini, lettere, IV, pl. III, N°. 5, offre la tête du poisson à gauche et au-dessus, un épi à droite.

3, Revers: Poisson et épis.

62. *Av.* Même tête d'Apollon.
Rv. Dauphin à droite; au-dessus un épi et en bas: ΟΛΒΙΟ (Lepton.) Æ. 1.
Sestini, Mus. Hederv. I p. 4, N°. 13, pl. I, N°. 10.
63. Lepton semblable, mais avec ΟΙΒΛΟ.
C[te] Ouvaroff, l. c. N°. 28.
64. Pièce semblable, au N°. 61, mais un peu plus grande. (Dilepton?) Æ. 1½.
Blaramberg, l. c. N°. 63.
65. Idem, mais avec ΟΛΒΙ. (Lepton.) Æ. 1.
66. Id., le dauphin tourné à gauche et ΟΛΒΙΟ. (Lepton.) Æ. 1.
67. Id., mais on voit ici les deux nageoires du poisson. (Lepton.) Æ. 1.
Blaramberg, l. c. N°. 64.

Dans le IV[e] Vol. des lettres de Sestini, on voit pl. II et III, plusieurs variétés de ce type, mais comme on ne peut pas ajouter trop de foi à ces gravures, nous nous abstenons d'en parler d'avantage. D'autres pièces de ce type sont inexactement décrites par Mr. Mourzakéwicz: descript. num, vet., p. 12, N°. 8 et suiv.

*68. *Av.* Même tête d'Apollon.
Rv. ΟΛΒΙΟ Dauphin à droite et un grand épi, tourné à gauche. (Chalkous.) Æ. 3½.

Sur une médaille, semblable chez Blaramberg, l. c. N°. 60, l'épi est tourné à droite aussi; sur un *trileptan* que nous avons sous les yeux, on voit deux épis,

7

tournés à droite. Une pièce du même type, mais mal conservée et où on ne voit que le poisson seul, a été publiée par Kœhler, lettre, Acta Acad. XIV, p. 104, N°. 26.

*69. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΟΛΒΙΟ—ΠΟΛΙΤΩΝ. Sujet précédent. (Dilepton.)

Sestini, lettere, IV, p. 27, N°. 63.
Le même, Mus. Hederv., I, p. 4, N°. 12, pl. I, N°. 9.

*70. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΟΛΒΙΟ Dauphin et deux épis, tournés à droite. (Trilepton.) Æ. 3.

On trouve chez Blaramberg des *chalkous* d'un type semblable (l. c. N°s. 61, 62), mais avec la tête d'Apollon diadémée. Sur le revers, l'inscription: ΟΛΒΙΟ est en haut, et en bas, les noms de magistrats: ΑΘΗ, ΦΟΒ.

4. Revers: Mouette debout sur un poisson.

71. *Av.* Tête d'Apollon à droite.

Rv. ΟΛΒ(ΙΟ) Mouette debout sur un dauphin, qu'il dépèce; en bas ΑΓΑ. (Didrachmon) Æ. 4.

Poids: $7\frac{9}{10}$ grammes. Gravé Pl. I, N°. 2.

Cette belle pièce, tout à fait inédite, offre un des plus anciens types d'Olbia. Nous avons vu déjà celui du revers sur plusieurs des anciennes médailles de cuivre. L'Apollon même paraît être l'Ithyporos (de la voie droite) que nous avons mentionné plus haut, car l'Apollon milésien était représenté d'une manière plus archaïque et plus tard aussi avec une couronne radiée.

Le poids de ce didrachmon, de $7\frac{9}{10}$ grammes ou environ 148,78 grains de Paris, prouve qu'il est frappé d'après le même système qu'on trouve aussi à Panticapée et à Cherronésos. C'est le pied monétaire attique un peu diminué. Notre pièce, qui a un peu souffert, a eu un poids normal d'à-peu-près 152 à 155 grammes, ce qui donne une drachme de 76 à 77 et un tétradrachmon de 305 à 310 grammes. Le poids normal des monnaies d'Athènes était de 328,8, pour le tétradrachmon, 164,4, pour le didrachmon et 82, 2 pour la drachme: mais même les monnaies attiques ayant exactement ce poids, sont extrêmement rares. [1]

*72. *Av.* Tête d'Apollon à droite; derrière, une tête casquée en contremarque.

Rv. ΣΙ. Mouette, les ailes déployées, debout sur un dauphin, à droite et tournant la tête, à gauche. En bas: ΟΛΒΙΟ. (Drachme.) Æ. 3.

Du médailler de Mr. le prince Sibirsky. La tête de l'avers ne peut être que celle d'Apollon, car Artémis est toujours à reconnaître par le *korymbos* sur la cîme de la tête. Nous ne connaissons pas une autre monnaie d'Olbia avec le nom de magistrat ΣΙ.

---

[1] V. Nos recherches sur Cherronésos, p. 68 à 73.

Poids: $3\frac{6}{10}$ grammes ou environ 70, 754 grains de Paris. Le poids de cette monnaie avant qu'elle eût souffert par la circulation, était à peu près de 4 grammes ou 78, 616 grains de Paris, savoir le poids d'une drachme du système attique de Solon (de 82, 2 grains.)

73. *Av.* Tête d'Apollon, à gauche.

Rv. Mouette debout sur un poisson, à gauche. En bas: ΟΛΒΙΟ (Lepton.) Æ. 1.

Blaramberg pl. V, N°. 20.

Un *lepton* pareil, mais avec le sujet du revers, tourné à droite, v. ibid. N°. 21. Mais peut-être ici la tête est celle de Déméter, v. type o, N°. 111, 112. Un *dilepton* du même type que notre *lepton* v. ibid. N°. 19 et chez Mr. le comte Ouvaroff pl. XXIII, N°. 73, enfin des *chalkous* et peut-être des *symbola* de ce type, chez Blaramberg, l. c. N°s. 14, 15, 16, 18, c^{te} Ouvaroff, pl. XXII, N°s. 21, 22, 66 et un *dichalkon*, Blaramberg, N°. 17.

74. Tête laurée d'Apollon à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ Type précédent, mais tourné à gauche; en bas: Β·Σ·Ε (Dichalkon.)

Sestini, lettere, IV, pl. II, N°. 17. Æ. 5.

Mourzakéwicz, l. c. p. 15, N°. 57 à 59.

Une pièce semblable, mais avec un Η devant la tête de l'aigle, v. Blaramberg, pl. IV, N°. 3, Les lettres Β, Σ, Ε, séparées par des points, n'indiquent pas un seul nom, mais bien trois noms différents, car sur d'autres pièces, p. e. le *trilepton*, Blaramberg, pl. VIII, N°. 45, nous voyons les lettres ΣΒΕ et ΒΕΣ, sur le *chalkous* chez Mr. le c^{te} Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 69. Notre monnaie est toutefois contemporaine avec cette dernière et nos N°s 101, 102 et 109.

75. Pièce semblable, mais d'un coin un peu plus petit. Sur la joue d'Apollon, une contremarque avec la tête de la *Tyche* d'Olbia. (Dichalkon.) Æ. $4\frac{1}{2}$.

Sur un autre exemplaire, chez Sestini, l. c. pl. III, N°. 1, l'avers porte un taureau tombé sur les genoux de devant, et tourné à droite, en contremarque.

76. Pièce semblable au N°. 74, mais avec un Α devant l'aigle. (Dichalkon.) Æ. 5.

Le N°. 7 de la IVe pl. chez Blaramberg, ressemble à ce *dichalkon*, mais avec la différence, qu'il offre une tête de Déméter, sur l'avers; v. type o, N°s 110, 111 et suiv.

77. *Av.* Tête d'Apollon à droite.

Rv. ΟΛΒ·· Sujet précédent, mais à droite aussi; en bas, ΙΩϘΙ (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Cette pièce intéressante est malheureusement assez mal conservée; elle est postérieure aux précédentes. On trouve chez Blaramberg des pièces semblables avec les noms:

N°s 10, ΔΙΟ [1]

[1] Ce dichalkon est probablement le même avec ΔΙΟΝΥ, inexactement décrit par Sestini, lettere, IV, p. 21, N°. 4 et Mionnet, Suppl. p. 14, N°. 13.

N° 4, ΕΥ
5, ΝΔΩ
6, ΞΕΝ
8, ΠΟΣΕ et chez Mr. le comte Ouvaroff, p. XXIII, N°. 67:
ΑΔΕΙ

et le sujet du revers tourné tantôt à droite, tantôt à gauche. Sur les unes, le buste du dieu est lauré, sur d'autres diadémé. Enfin nous avons devant nous encore plusieurs *chalcous* inédits avec la tête laurée d'Apollon, tournée à droite sur l'avers, et ΟΛΒΙΟ, ainsi que la mouette sur le poisson, tournés à gauche sur le revers, mais tout à fait sans noms de magistrats. V. aussi Sestini, Mus. Hedervariano, p. 4, 5 et Mus. Chaudoir, p. 33; dans le premier de ces ouvrages, pl. I, N°s. 4 et 5, sont gravées deux monnaies de ce genre, représentant le sujet du revers tourné sur l'une, à droite et sur l'autre à gauche.

*78. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite; les bandelettes de la couronne de laurier tombent sur la nuque. Devant, une lyre. Sur le cou, un caducée en contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙ—ΤΕѠΝ Aigle debout sur le poisson, à gauche. Il tourne la tête à droite. Dans la champ, entre l'aigle et le poisson, le monogramme: ⩀. (Trilepton.)
Æ. 3.

Blaramberg, pl. IV, N°. 9.
Sabatier, Iconographie, médailles rom. impériales pl. V N° 13.



Collection de Mr. le prince Sibirsky. La gravure chez Blaramberg est tout à fait inexacte; le graveur a pris les lettres ΟΛ-ΤΕѠΝ du nom de la ville, pour un nom de magistrat ЄΥ—ΝΟΥ. Le nom complet de la ville ainsi que la forme du ѠІ indiquent, que cette jolie pièce est de la fin de la première période. Le monogramme ⩀ se rencontre également sur les *dichalka* N°s. 97 à 98 et sur le statère d'or de Pharzoios, [1] ce qui indique que toutes ces pièces appartiennent probablemant à la même époque et ont été frappées sous le même magistrat.

Dans l'ouvrage mentionné de Mr. Mourzakéwicz on trouve p. 14 et 15 beaucoup de monnaies de ce type, mais toutes inexactement décrites.

*79. *Av.* Belle tête d'Apollon, tournée à gauche.

Rv. Mouette éployée, debout sur le dauphin, à gauche; en bas ΟΛΒΙΟ. PL. 5.

[1] V. p. 27.

Cette médaille de plomb est peut-être le produit d'un ancien faussaire, qui a voulu imiter un didrachmon d'argent. Elle appartient à la bonne époque de l'art d'Olbia et est contemporaine probablement avec la drachme N°. 6. Cet aigle aux ailes éployées se trouve aussi sur le *chalcous*, Blaramberg, N°. 16, ainsi que sur quelques pièces avec les têtes d'Artémis et de la *Tyché* d'Olbia.

*80. *Av.* Tête laurée d'Apollon à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ Mouette sur le poisson, à droite; devant: Α. (Dichalkon). Æ. 4.

C[te] Ouvaroff, l. c. N°. 30.

Médaille déjà assez barbare; le poisson est très-mal fait et ressemble sur l'exemplaire de Mr. le comte Ouvaroff, à deux épis. Le même antiquaire prend la tête pour celle de Déméter; elle porte un collier et on peut bien regarder sa couronne comme composée d'épis: mais la comparaison avec notre exemplaire, où on voit tout à fait la même tête d'Apollon que sur beaucoup des médailles précédentes, nous fait pencher plutôt pour le fils de Léto. Cependant plusieurs médailles, dont nous parlerons plus bas, offrent le même type du revers avec une tête bien sûre de Déméter, qui pourtant, ressemble à Apollon.

Un *dichalkon* du même type, publié par Sestini, lettere, IV, pl. II, N°. 24, offre sur l'avers un chien en contremarque.

Cette pièce est selon nous, la dernière de ce type, qui appartienne à la première époque; toutes les autres médailles d'Olbia avec ces emblêmes, sont d'une exécution grossière, accusant l'époque, où la ville était dans la dépendance des barbares. Nous les décrirons plus tard.

5, Revers: Lyre.

81. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite; derrière une roue en contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟ Phorminx entre les lettres Π—Α; en bas, traces d'une troisième lettre un peu alterée. Poids: 3 grammes. (Drachme). AR. 3.

Sestini, Museo Fontana, 1827, p. 8, pl. II, N°. 2.

Le poids de cette pièce, de 3 grammes ou 58, 96 grains de Paris, doit être considérablement augmenté; pour l'exemplaire bien conservé il était sans doute à peu-près de 4 grammes (ou 78, 616 grains), ce qui nous donne la drachme du pied attique diminué.

Blaramberg (pl. III, N°. ff à ii) et Mr. le c[te] Ouvaroff (l. c. pl. XXII, N°. 30) ont publié des pièces, sans noms de magistrats ainsi qu'avec les lettres et monogrammes: ΠΑ, ΙΜΟ
ΠΑ, ΜΕ
ΠΑ, ΥΞ ΠΥ
ΠΑ, ΥΘ, auxquelles nous ajoutons une médaille avec ΑΘ. On voit bien que ces chiffres, comme toujours sur les médailles d'Olbia, ne se rapportent qu'à

l'archonte éponyme et aux magistrats, préposés à la monnaie et qu'on ne peut pas les rapporter aux jeux pythiens.

Sur l'avers de l'exemplaire de la collection Fontana, on voit une tête de Pallas et une corne d'abondance, en contremarques. Un autre exemplaire, du cabinet de Mr. le prince A. Sibirsky, offre sur l'avers en contremarques, une tête de Pallas et une tête de Hélios, toutes tournées à droite. Cet exemplaire a un poids de $3\frac{2}{10}$ grammes ou 62, 892 grains.

Tous ces coins sont joliment gravés; ceux publiés par Blaramberg sont si grands qu'on serait tenté de les prendre même pour des didrachmes, si les dessins si maniérés de cet ouvrage ne s'y opposaient. Sur l'avers de la plupart de ces monnaies, on voit une petite tête de Pallas en contremarque, sur une pièce (hh. de Blaramberg) on trouve aussi une tête de la *Tyche* olbienne, indiquant, que les médailles d'Olbia à ces deux types, sont postérieures à nos pièces d'argent à la *phorminx*.

82. *Av.* Même tête d'Apollon; derrière, une tête de Pallas, en contremarque.
Rv. ΟΛΒΙΟ *Phorminx;* à côté d'elle: Ε—Ρ
Β—Α
ΕΙ Ͱ. (Chalkous.) Æ. 4.
Cte Ouvaroff, l. c. pl. XXIII, N°. 70.

83. Pièce semblable, mais avec la contremarque devant la tête d'Apollon. Æ. 4.

84. Id., avec Β—Α
ΕΙ—Ͱ Æ. 4.
Sestini, l. c. pl. II, N°. 16.
Blaramberg, pl. XVII, N°. 165, 166.
Mourzakéwicz, l. c. p. 13, N°. 27 à 30.

L'une des pièces de Blaramberg offre en contremarque une tête de Pallas casquée, à droite, mais vue de trois-quarts, l'autre un astre à six rayons.

Ces *chalkous* sont encore du second siècle avant J.-C.; les noms ΒΑ, ΕΙ, ΡΗ prouvent, qu'ils sont contemporains avec les Nos. 52 53 et 108, portant les mêmes lettres. Mais ce type s'est conservé jusque dans l'époque de la domination des barbares.

85. *Av.* Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
Rv. *Phorminx;* à droite, astre à huit rayons. (Dichalkon?) Æ. 5.
Kœhler, Acta Acad. XIV, p. 106, Nos. 35, 36.
Blaramberg, pl. XVII, Nos. 164, 170.

Cette monnaie est moins ancienne que les *chalkous* dont nous venons de parler. Une pièce de ce type est surfrappée sur une médaille de Sinope offrant une tête de Zeus d'un côté et un aigle sur un foudre, de l'autre côté. C'est peut-être la même monnaie, décrite par Sestini, descript. num. vet. p. 29, N°. 1; elle a pour légende: ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΕΩΝ, mais la grandeur 3, qui correspond plutôt avec le *chalkous*. Sur

un autre exemplaire (ibid. N°. 2), un astre en contremarque, couvre la tête du dieu. Sestini fait observer que ces pièces sont surfrappées sur des monnaies d'Amasia, de Gaziura et de Sinope et sur lesquelles on voit la tête de Zeus et un aigle [1].

6. Revers: Arc et carquois.

86. *Av.* Tête laurée d'Apollon à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ Arc, la corde en haut et carquois fixé à l'arc; en bas, ΠΑΣ. (Diobolon?) Æ. 2.

Blaramberg, pl. II, N^{os}. dd, ee.

Un des exemplaires de Blaramberg porte sur l'avers une tête de Pallas en contremarque. Cette jolie médaille, d'un beau style est fort rare; elle ne se trouve qu'en argent.

7. Revers: Coryte.

*87. *Av.* Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Coryte avec arc, tourné à gauche; en bas: ΞΜΕ. (Trilepton.) Æ. $2\frac{1}{3}$.

Blaramberg offre pl. XVI, N°. 156, une pièce semblable, mais où Apollon n'est pas lauré et où l'inscription ΟΛΒΙΟ se voit au-dessous du coryte. Les lettres ΞΜΕ ne se trouvent sur aucune monnaie d'Olbia qui soit déjà publiée. V. aussi Mourzakéwicz l. c. p. 19, N°s. 104, 105.

*88. *Av.* Dans un cercle de grènetis, tête d'Apollon à droite.

Rv. Coryte avec arc, érigés, entre deux astres et l'inscription: ΟΛ|ΒΙΟ (Dilepton.) Æ. 2.

Blaramberg, pl. XVI, N°. 157.

L'exemplaire de Blaramberg n'est pas bien conservé; on n'y voit que la moitié de l'inscription: ΟΛ. Les astres se rapportent probablement aux Dioscures. [2]

8. Revers: Arc (seul.)

*89. *Av.* Tête d'Apollon à gauche.

Rv. Arc; en bas: ΟΛ (Tétrelepton.) Æ. 3.

Blaramberg, pl. XV, N°. 153.
Mourzakéwicz, l. c. p. 19, N°. 103.

V. des pièces semblables de Panticapée, notre pl. VI, N°s. 32, 33.

---

[1] Mr. Mourzakéwicz, l. c. p. 14, N°. 32, donne la description de la pièce suivante: Antica valde viliata. ΒΕΣΠΥ.ΛΕΩΝ. Lyra, omnia intra coronam oleaginem. Æ. 3.
Rien n'indique que cette monnaie soit d'Olbia.

[2] Sur un autre exemplaire de cette pièce, la fantaisie de Sestini a reconnu la tête de Domitien, etc. V. Lettere, IV, pl. III, N°. 22.

9, Revers: Archer.

*90. *Av.* Tête d'Apollon à droite.

Rv. (ΟΛΒΙΟ) Archer, sur le genou droit, tirant à gauche. Il est vêtu d'un chiton court et porte au côté gauche un carquois, rempli de flèches. Devant lui: ..ΙΕΠΤΑ (Chalkous.) Æ. 4.

Blaramberg, pl. XV, N°. 148.

D'autres pièces chez Blaramberg (peut-être des Dichalkous) portent les noms de magistrats:

..ΙΤΑ
ΦΟΒΕ
..ΩΡΙ..

Deux aussi sont marquées de contre-coins sur la joue du buste, l'une (N° 149) d'une grappe de raisin et l'autre (N°. 150) d'une fleur.

Le type du revers est très-fréquent sur les médailles avec la tête de la *Tyché.*

Quelques amateurs ont voulu prendre la tête de l'avers pour celle d'Achille et rapporter le revers à des jeux, célébrés en son honneur à Olbia. Mais cette tête ressemble trop à tant d'autres têtes d'Apollon des types précédents et la type de l'archer s'explique très-bien par la situation de la ville, qui entourée de barbares, envieux de ses richesses, ne pouvait pas négliger l'exercice militaire. L'archer est figuré sur ces médailles probablement en souvenir d'une action remarquable contre ces barbares, dont on attribuait la réussite à Apollon Ἑκάεργος, le protecteur des archers [1]. D'après leur style, les monnaies appartiennent à peu près au commencement du second siècle avant J.-C., savoir avant le règne de Pharzoïos et de Skilouros, dont un des ancêtres, voulant s'emparer peut-être d'Olbia, fut répoussé par les habitants de cette ville.

10. Revers: Chevaux de Hélios.

*91. *Av.* Tête d'Apollon, à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ—ΠΟΛΕΙ Parties antérieures et adossées des chevaux de Hélios. (Trilepton.) Æ. 3.

Blaramberg, pl. XIV, N°. 137.

Cette pièce n'est connue que par la gravure maniérée de Blaramberg; son revers ressemble à celui des *dichalka*, dont nous parlerons plus bas, mais l'inscription ΟΛΒΙΟ ΠΟΛΕΙ, bien qu'elle se trouve aussi sur les médailles de la seconde et de la troisième époques, nous prouve, que ce *trilepton* doit être contemporain avec les

---

[1] Ce nom en général était connu dans ces contrées: Ἑκαέργη est p. c. le nom d'une efmme hyperboréenne, Kallim., Del, v. 292, Spanh.

médailles décrites sous l, qui, comme nous le démontrerons, sont à peu-près du milieu du second siècle avant J.-C. Comme surtout l'avers du *trilepton*, dont il s'agit, n'est pas bien conservé, il est à présumer que l'avers représente, non une tête d'Apollon, mais bien celle de Hélios.

h. Av. Lyre. Rv. Astre.

*92. *Av.* Lyre à trois cordes.
Rv. Astre à huit rayons. (Dilepton.) Æ 2.
Blaramberg, pl. XVII, N°. 168.

Cette jolie pièce, assez mal gravée chez Blaramberg, appartient sans contredit à la première époque de l'histoire d'Olbia et se rapporte à Apollon citharède et dieu de la lumière. Les mêmes emblêmes réunis se trouvent sur le revers du *dichalkon* (?), chez Blaramberg, pl. XVII, N°. 164.

i. Av. Trépied. Rv. Dauphin.

*93. *Av.* Trépied couvert de sa *cortina.* Aux côtés: ΟΛ—ΒΙΟ.
Rv. Dauphin, tourné à droite, entre les *piloi* des Dioscures, sur lesquels des astres à six rayons. En bas, un épi tourné à droite. (Dilepton.) Æ. 2.
Blaramberg, pl. I, N°s. 56, 57.
Mourzakéwicz, descript. num. vet., p. 12, N°. 7.

Nous avons ajouté ici ces deux pièces, pour ne pas séparer dans la numismatique d'Olbia les médailles, ayant rapport aux cultes divers d'Apollon, en cette ville. Le revers du N°. 93 est le seul monument olbien qui nous prouve un culte des Dioscures. Le dauphin les caractérise comme les protecteurs des marins:

Clarum Tyndaridæ sidus ab infimis
Quassas eripiunt æquoribus rates [1].

On trouve leurs emblêmes sur un grand nombre de monnaies de villes maritimes et dans le voisinage d'Olbia, surtout sur les médailles de Dioscurias [2], ville qui tenait son nom des fils de Léda. Quelques monnaies de Panticapée portent également ces *piloi* astrifères, placés aux côtés d'une corne d'abondance [3], ou seuls [4]. Sur une médaille de Tomes, on les voit aux côtés d'un aigle etc. [5]. L'apparition de ce type dans la numismatique de ces trois villes, s'explique peut-être parce que ces monnaies de Dioscurias étaient

---

[1] Horat. Carm, IV, 8.
[2] Spassky, Босфоръ Киммер. pl. II, 26.
[3] V. notre pl. V, N°s. 16 à 18.
[4] V. notre pl. VI, N°. 30.
[5] Eckhel, numi anecdoti, pl. IV, N°. 14.

très-répandues. L'épi qui se trouve aussi sur le revers des médailles de Panticapée, indique la fertilité du sol et le commerce de blé des ces contrées, considérées longtemps comme le grenier de la Grèce.

Le trépied d'Apollon qu'on voit sur tant de monnaies grecques, se rencontre aussi sur des médailles de Panticapée, dont le revers offre un astre [1] ou un vol d'aigle [2]. Que cet astre se rapporte à Apollon, c'est prouvé non seulement par la lyre sur l'avers de la pièce précédente, mais aussi par le trépied de la médaille de Panticapée et par une autre monnaie de la même ville, avec une tête d'Apollon sur l'avers. [3]

La description de cette monnaie chez Mr. Mourzakéwicz est inexacte, les *piloi* y sont pris pour des globules.

k. *Avec la tête de Hélios.*

94. *Av.* Tête de Hélios.

Rv. Parties antérieures et adossées des deux chevaux de Hélios, l'un tourné à droite, l'autre tourné à gauche. En bas: ΟΛ. (Dichalkon.) Æ. 5.

95. Pièce semblable, mais d'un autre coin et surfrappée sur une monnaie effacée. (Dichalkon.) Æ. 5.

Blaramberg, pl. XIII, N° 132 à 135, pl. XIV, N°. 136.
Sestini, Museo Fontana, I, p. 18, pl. I, N°. 2.
Mourzakéwicz, descript. num. vet. p. 13, N°. 24.

Ces pièces assez mal frappées et ordinairement sur des médailles d'Olbia même [4], de Panticapée [5], d'Amisos [6], de Sinope et d'autres villes, appartiennent sans contredit à la dernière époque, avant l'arrivée des Gètes. Il est rare, de trouver les exemplaires de ce type sans contremarques.

Celui, publié par Sestini, l. c., n'est pas bien conservé; on n'y voit qu'un seul cheval et Sestini est indécis, s'il doit le prendre pour un griffon ou pour un cheval.

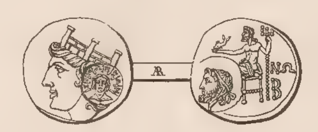
Ces médailles curieuses sont les seuls témoins d'un culte de Hélios à Olbia; l'avers représente probablement l'image du dieu, figuré comme debout sur son char, attelé de ses deux chevaux Aithon et Pyroeis, qu'on voit sur le revers de nos *dichalka* [7]. La

---

[1] V. notre planche VI, N°. 35.
[2] Ibid. N°. 36.
[3] Ibid. N°. 31.
[4] P. e. sur des pièces avec la tête du fleuve Hypanis, Blaramberg, N°. 136; avec tête d'Apollon et petite tête de Pallas, ibid. N°s. 132, 133 etc.
[5] P. e. sur une pièce gravée pl. V, N°. 14.
[6] Cte Ouvaroff, p. 50.
[7] Le même type de revers se voit aussi sur d'autres médailles, p. e. sur un chalkous de Périnthe, Trésor de numism. et de glypt., p. XXVI, N°. 5, etc.

même tête du dieu se voit sur une foule de médailles de Rhodes, d'Atella, d'Alexandrie, etc. D'autres médailles représentent Hélios debout; c'est surtout depuis le second siècle de J.-C. qu'on voit cette divinité cosmique dans un char, attelé de quatre chevaux: Aithon, Pyroeis, Eous et Phlegon [1].

Le culte de Hélios était très-répandu en Asie; il est d'origine babylonienne, car le Baal, le Sanerges, ont une grande similitude avec le Hélios des Grecs. Nous pensons que ce culte fut introduit de Sinope à Olbia; une médaille de cette ville, offre la tête de Hélios, tournée à droite [2], une autre la même tête en face, avec l'inscription ΣΙΝΩΠΕΩΝ entre les rayons, le tout placé en contremarque sur l'avers d'un beau didrachmon à la tête de la *Tyche* sinopéenne.



I. *Avec la tête de Zeus.*

1. Revers: Flèche.

96. *Av.* Tête laurée de Zeus, à droite. Derrière, un rameau en contremarque.
Rv. Flèche, la pointe en bas; aux côtés: ΟΛΒΙ ΟΠΟ / ΛΙΤ ΕΩΝ (Dichalkon). Æ. 4.

Sestini, lettere, IV, pl. III, N°. 8.
Arigoni, numism. I, pl. XXXIV, N°. 9.
Koehler, Acta Acad. XIV, p. 105, N°s. 33, 34.
Mourzakéwicz, l. c. p. 19, N°. 102.
Blaramberg, pl. XVI, N°s. 154, 155.

Belle monnaie et sans doute la plus ancienne, ou l'on voit le nom des habitants de la ville: ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΕΩΝ, au lieu d'ΟΛ ou ΟΛΒΙΟ. L'effigie représente probablement Zeus Soter, dont nous avons parlé plus haut. L'un des exemplaires chez Blaramberg porte encore une seconde contremarque, avec un astre de huit rayons. Sestini a pris erronément le rameau en contremarque pour un caducée. L'inscription ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ sur le N° 34 de Kœhler paraît être erronée. La gravure chez Arigoni est inexacte.

2. Revers: Aigle.

97. *Av.* Tête diadémée de Zeus, à droite.
Rv. ΟΛΒΙΟ — ΠΟΛΕΙΤΕΩΝ. Aigle debout, tourné à gauche; devant lui: Z et le monogramme: ꟿ (Dichalkon). Æ. 4.

---

[1] V. Trésor de numismatique etc. Mythologie, pl. XLII, N°s 3 et 7.
[2] Mionnet, suppl. IV, p. 574, N°. 131.

98. Pièce semblable, sans le Z devant l'aigle et avec un caducée en contremarque sur l'avers. (Dichalkon). Æ. 4.

99. *Av.* Tête diadémée de Zeus, à droite; devant, un caducée ailé.

Rv. ΟΛΒΙΟ Aigle, tourné à droite; aux côtés: ΠΑ et ΚΑ (Dichalkon). Æ. 4.

Sestini, lettere, IV, pl. III, N . 9 à 13.
Blaramberg, pl. VIII, N°s. 39 à 42.
B^{n} Chaudoir, l. c. p. 43, 44, N°s. 49 à 58.
Mourzakéwicz, l. c. p. 18, N°. 89 et suiv.

Mr. le baron Chaudoir décrit un grand nombre de pièces à ce type; il fait observer que sur tous les exemplaires bien conservés, il y a un foudre sur le revers, en bas de l'inscription. Mais plusieurs exemplaires, parfaitement conservés, que nous avons sous les yeux, n'offrent pas le foudre. Sur d'autres exemplaires (p. e. chez Blaramberg, N°. 39), le buste de Zeus est accompagné d'un foudre à droite et d'un sceptre, à gauche.

L'aigle est sans contredit celui de Zeus, il se distingue clairement des mouettes, gravées sur les pièces précédentes. Le monogramme, composé des lettres ΠΑ, qui de cette manière le remplace sur le N°. 70 de Blaramberg, indique le nom d'un magistrat. Le même monogramme se trouve aussi sur le *trilepton* N°. 76. Un exemplaire de ce *dichalkon* chez Mr. le c^{te} Ouvaroff (pl. XXIII, N°. 71) porte le nom ΕΥ, au lieu de ΠΑ.

Le caducée, placé *en type* devant la tête du dieu sur notre N° 99, prouve que cette pièce a été frappée après celles qui offrent ce signe en contremarque. Nous parlerons plus tard de la signification de la réunion de deux emblêmes si différents sur la même monnaie.

Un de ces *dichalka* reproduit par Sestini, l. c., pl. III, N°. 13, offre sur la tête de Zeus, une tête de la *Tyche* surfrappée et sur cette tête, un aigle en contremarque.

On voit distinctement que ce type est celui qui fut imité par le roi scythe Pharzoios. Or, comme ce dernier, ainsi que nous l'avons mentionné, doit avoir vécu avant Skilouros, savoir avant le milieu du second siècle avant J.-C., nos monnaies doivent être de la même époque. Le statère d'or du roi a été frappé à Olbia sous le même magistrat ΠΑ; sur le revers, le nom des Olbiopolites est remplacé par le titre et le nom de Pharzoios, tandis qu'un simple ΟΛ, au-dessus du monogramme ΠΑ, indique, où cette pièce si curieuse a été émise.

Sur les exemplaires de ce type chez Mr. le baron Chaudoir, il y a les lettres numériques Ε, Ϛ, Η, Θ (5, 7, 8, 9) et Κ (20), indiquant probablement des simples émissions, car il n'est pas probable que le magistrat, dont le nom est indiqué par le monogramme ΠΑ, eut été en fonction une vingtaine d'années. Le ΚΑ de notre N°. 99 signifie peut-être 21.

m. *Avec la tête de Pallas.*

1. Revers: Bouclier et lance.

*100. *Av.* Tête casquée de Pallas, a droite.

Rv. ΟΛ|ΒΙΟ ΠΟ|ΛΙ Bouclier rond, posé sur une haste perpendiculaire. (Chalkous.) Æ. 3.

Blaramberg, pl. XVI N°. 162.
Chaudoir, l. c., p. 46 N°. 80.

Cette médaille est trop mal faite pour qu'on puisse bien distinguer, si cette tête représente Pallas ou un autre personnage, peut-être un capitaine célèbre qui défendit avec succès sa ville natale contre les barbares des alentours. La lance et le bouclier font pencher même pour une telle attribution.

Presque tous les exemplaires de ce *chalkous*, que nous connaissons, portent sur l'avers des contremarques: un rameau, un épi, un poisson, etc.

2. Revers: Chouette.

*101. *Av.* Tête casquée de Pallas, tournée à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ Chouette, tournée à droite; en bas: ΣΒΕ. (Trilepton.) Æ. 2.

Blaramberg, pl. VIII N°, 45.
Chaudoir, l. c. pl. 46 N°s. 82, 83.
Mourzakéwicz, l. c. p. 15. N°. 32 à 35.

Dans la gravure de Blaramberg, le panache du casque de Pallas n'est pas indiqué. Sur un autre exemplaire de Blaramberg (N° 44) la chouette est tournée à gauche et debout sur un poisson; sur un troisième, un *trilepton*, malheureusement mal conservé, la chouette, debout sur le poisson, est tournée à droite et accompagnée à droite, d'un aigle, debout sur le foudre et à gauche, de la mouette sur le poisson, type qui paraît être ajouté en contremarque. Les inscriptions de ce *trilepton* ne sont pas visibles. Le style de ces médailles, ainsi que les lettres ΒΣΕ indiquent, qu'elles sont de la même époque que les pièces décrites sous les N°s. 74, 102, 109, etc.

La chouette indique pour sûr que la tête de l'avers représente la déesse, dont cet oiseau est un des attributs ordinaires. Il est un des types les plus communs d'Athènes, mais on voit une chouette aussi sur des médailles de Vélia en Lucanie [1], de Bizanthe en Thrace [2], de Thyrreon en Acarnanie [3], de Tegea [4] etc. etc.

---

[1] Mionnet, I, p. 177, N. 745 et suiv.
[2] Eckhel, l. c. pl. IV. N°. 13.
[3] Ibid. pl. XII, N°. 17.
[4] Ibid. pl. IX, N°. 70.

3. Revers: Poisson.

*102. *Av.* Tête casquée de Pallas, à droite.

Rv. Poisson à gauche, en haut ΒΣΕ. (Lepton.) Æ. 1½.

Cte Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 31.[1]

4. Revers: Proue de vaisseau.

*103. *Av.* Tête de Pallas, à droite, avec un petite tête semblable, en contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟ(ΠΟΛ)ΕΙΤ(ΩΝ·)Ε Proue de vaisseau (Dichalkon.) Æ. 6.

Kœhler, lettre, Acta Acad. XIV, p. 104, N°. 24.

Sestini, lettere, IV, p. 33, N°. 99.

Un type semblable se trouve sur les *trilepta* de Panticapée, v. notre pl. VI, N°. 34.

Une monnaie chez Blaramberg, pl. IX, N°. 48, offre une tête trop indistincte pour qu'on puisse la prendre pour celle de Pallas.

La même tête de Pallas se trouve très-souvent en contremarque sur d'autres monnaies d'Olbia et comme type de l'avers même, petite, derrière une plus grande tête d'Apollon, sur les pièces du type e. Sur les médailles d'Olbia, ce type est très-ancien, comme le prouvent les drachmes de cuivre et leurs subdivisions, dont nous avons parlé plus haut[2].

n. *Avec la tête d'Artémis.*

1. Revers: Dauphin.

104. *Av.* Tête d'Artémis à droite; les cheveux forment un nœud (κόρυμβος) sur le sommet de la tête.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Dauphin à gauche; en bas ΒΑΕ (Trilepton.) Æ. 2.

Sestini, lettere, IV, p. II, N°. 21.

Blaramberg, pl. IX, N°. 50.

Cte Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 74.

Les pièces chez Sestini (qui prend erronément la tête d'Artémis pour une tête de Déméter) et chez Blaramberg n'offrent que les lettres ΒΑ. Une autre pièce, chez Blaramberg, (N°. 51) a, en bas du poisson, les lettres ΕΡ; l'exemplaire le plus complet, celui de Mr. le comte Ouvaroff, porte les lettres ΒΑΕΡ, indiquant un ou plusieurs noms de magistrats. Quelques exemplaires de ce type sont contremarqués sur l'avers, d'une petite tête de Pallas[3].

2. Revers: Oiseau.

* 105. *Av.* Même tête d'Artémis. Sur la joue, une tête casquée de Pallas, tournée à gauche, en contremarque.

Rv. Oiseau (aigle?), tourné à gauche; devant lui, ΟΛΒΙΟ. (Trilepton.) Æ. 3.

[1] Vraisemblablement la même pièce décrite chez Mr. Mourzakéwicz, l. c. p. 12, N°. 5.

[2] V. les Nos 7 à 10.

[3] Il nous paraît que la monnaie chez Mr. Mourzakéwicz, p. 12, N°. 4, n'est qu'un mauvais exemplaire de ce même type.

Blaramberg, pl. VIII, N°. 46.
Cte Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 33.

Pièce fort rare, de la même époque que la précédente.

3. Revers: Mouette sur le dauphin.

*106. *Av.* Tête d'Artémis, à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Mouette sur le dauphin, à gauche. En bas: ΕΥΩΝ. (Trilepton.) Æ. 3½.

Le magistrat ΕΥΩΝ est peut-être le même, indiqué chez Blaramberg, pl. IV, N°. 4, par les lettres: ΕΥ.

*107. Même avers.

Rv. Mouette sur le poisson, comme sur le N°. 6; en bas: ΟΛΒΙΟ (Lepton.) Æ. 1.
Cte Ouvaroff, pl. XXIII, N°. 34.

4. Revers: Carquois.

108. *Av.* Comme sur la monnaie précédente.

Rv. Carquois avec couvercle et lanière, qui pend à droite; à droite: ΟΛΒΙΟ, à gauche ΕΙΗΒΑ (Dilepton.) Æ. 2½.
Blaramberg, pl. XVI, N°s. 160, 161.
Mourzakéwicz, l. c. p. 19, N°. 109.

Les lettres ΕΙ, Η, ΒΑ, indiquant trois noms de magistrats différents, prouvent que ce *dilepton* est contemporain avec les pièces portant les mêmes noms et décrites sous les N°s. 52, 53 et 82. L'exemplaire N°. 161 chez Blaramberg porte sur l'avers une petite tête de Pallas, en contremarque.

*109. *Av.* Même tête d'Artémis.

Rv. Carquois avec couvercle, placé horizontalement et tourné à droite. En haut: ΟΛΒΙΟ, en bas: ΒΣΕ (Tétralepton.) Æ. 3.
Sestini, l. c. pl. III, N°. 14.
Blaramberg, pl. XVI, N°. 158.

Une autre pièce, chez le même, N° 159, offre le carquois tourné à gauche, les lettres ΒΣΕ en haut, et ΟΛΒΙΟ, en bas.

Comme nous l'avons fait observer, ces monnaies sont de la même époque que les pièces N°s 74, 101 et 102, elles sont toutes un peu plus épaisses que les autres monnaies d'Olbia et représentent les valeurs suivantes:

1, Dichalkon (N° 74.)
2, Chalkous (N° 74.)
3, Tétralepton (N° 109.)
4, Trilepton (N° 101.)
5, Lepton (N° 102.)

Selon leur style, ces pièces sont postérieures au *dichalkon*, au *chalkous* et au *dilepton* avec les noms: ΕΙ, Η, ΒΑ.

o. *Avec la tête de Déméter.*

1, Revers: Poisson.

*110. *Av.* Tête de Déméter, ornée de deux épis sur le front et d'un collier. Elle est tournée à gauche.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Dauphin à gauche; en bas: ΣΤΡ. (Tétrobole?) Ꭱ. 3.

Une pièce semblable, mais mal conservée, chez Blaramberg, pl. II. N° aa.

2, Revers: Poisson et épi.

*111. *Av.* Tête de Déméter à droite, avec pendant d'oreille et collier.

Rv. Dauphin à droite et épi à gauche. (Trilepton.) Æ. 3.

Sestini, lettere, IV, pl. II, N° 22.
Blaramberg, pl. X, N° 28.

*112. Sur un *trilepton* semblable, Sestini, pl. II, N° 20, le dauphin est tourné à gauche.

113. *Av.* Même tête sans le pendant d'oreille.

Rv. ΟΛ. Dauphin et épi, à gauche. (Tétralepton.) Æ. 3.

Blaramberg, ibid. N° 59.

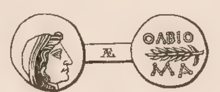
La tête sur toutes ces pièces ressemble à une tête d'Apollon, qui comme nous l'avons mentionné, est représenté quelquefois avec un collier. Ce sont surtout les épis qui prouvent que la tête de notre N° 110 est celle de Déméter et c'est seulement par comparaison avec les bustes de nos N°s 110, 114, 115 que nous osons prendre ceux de 111 à 113 comme représentant Déméter, car l'épi se trouve aussi sur beaucoup d'autres médailles d'Olbia, ayant pour avers la tête d'Apollon.

3, Revers: Un épi seul.

*114. *Av.* Tête de Déméter, couverte d'un voile, à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Épi à gauche, en bas: ΜΑ. (Trilepton.) Æ 3.

Blaramberg, pl. XVIII, N° 175.



La gravure chez Blaramberg est tout-à-fait erronée; on ne connaît pas d'autres pièces d'Olbia, ni avec la tête voilée de Déméter, ni avec le nom de magistrat: ΜΑ. Sur une monnaie semblable chez Pellerin: *Recueil de médailles de peuples et de villes*, I, pl. XXXVI, N° 17, on voit sur le revers les lettres: ΜΝΔ, au lieu de ΜΑ. V. aussi M. Guthrie: *a tour through the Taurida*, p. 291, pl. VI, N°. 10 où la gravure de Pellerin est exactement répétée.

4. Revers: Mouette sur le poisson.

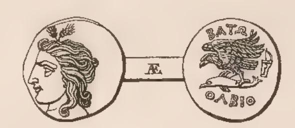
*115. *Av.* comme sur N° 110.

Rv. Mouette aux ailes éployées, debout sur le poisson, à gauche; elle tourne la tête à droite; en bas: ΟΛΒΙΟ. (Didrachmon). Ꭿ. 5¾.

Pellerin, l. c. p. 204, pl. XXXVI, N°. 15.
Guthrie, l. c. p. 290, pl. VI, N°. 8.
Koehler, Acta Acad. XIV, p 105, N°. 31.
Sestini, Museo Chaudoir, p. 31, N°. 5.
Chaudoir, l. c. p. 40, N°. 4.

*116. Même avers.

Rv. ΒΑΤΩ. Mouette debout sur le poisson, le tout tourné à gauche. Dans le champ, à droite, un coryte dans lequel l'arc. En bas: ΟΛΒΙΟ. (Dichalkon.)



Nous avons déjà vu le type du revers sur beaucoup de monnaies, mais jamais accompagné du coryte, ni du nom ΒΑΤΩ. Mr. le prince Sibirsky possède une pièce semblable, mais avec le nom de magistrat ΑΚΕ (p. e. Ἀκέσιος, Ἄκεσις), ainsi qu'une autre, où on lit ΜΗΝ ou ΜΗΝΟ (p. e. Μηνοδότος, Μηνοδῶρος); deux exemplaires, dont l'un à l'Ermitage, un peu plus grand que les précédents (Æ. 6), offre le nom ΠΑΜ (p. e. Παμφάης etc.) Un quatrième enfin, faisant partie de la belle collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky, porte les initiales ΚΛΕ (p. e. Κλεομένης, Κλεοβοῦλος.) Selon leur style de fabrication, ces jolies pièces appartiennent à la plus belle époque de l'art d'Olbia, à peu-près du temps d'Alexandre-le-Grand.

117. *Av.* Tête de Déméter, ornée d'une couronne d'épis et tournée à gauche.

Rv. Mouette debout sur un dauphin, à gauche; à droite le monogramme (peut-être composé des lettres: ΧΑΡ (Χαρίκλης, Χαρίδαμος), en bas: ΟΛΒΙΟ. (Dilepton.) Æ. 2.

118. Dilepton semblable, mais la mouette et le dauphin sont tournés à droite. Surfrappé sur une monnaie inconnaissable.

Il paraît vraisemblable que le *dilepton* chez Blaramberg, pl. IV, N° 7, est inexactement gravé et offre une variété de nos deux dernières médailles. Sur un exemplaire pareil de S. E. Mr. le comte Pérowsky, la mouette a les ailes fermées. Cette pièce ressemble à la 21ᵉ de la Vᵉ pl. de Blaramberg, où le graveur a pris les épis pour un nœud de la bandelette.

Nous avons déjà mentionné le culte de Déméter à Olbia, et le temple qu'elle avait, selon Hérodote, sur le promontoire d'Hippoléon, sur la rive opposée du Boug, non loin de la ville.

p. *Avec une tête d'Hermès.*

*119. *Av.* Dans un cercle de grènetis, tête d'Hermès, couvert du pétase et tourné à droite.

Rv. Caducée, ailé; dans le champ: ΟΛ|ΒΙΟ ΠΟ|ΛΙ (Trilepton.)

Blaramberg, pl. XVII, N°. 172.
Chaudoir, l. c. p. 46, N°. 84.
Murzakéwicz, l. c. p. 14, N°. 38 à 40.

L'exemplaire de Blaramberg n'est pas bien conservé; les lettres: ΠΟΛΙ n'y sont pas visibles. L'avers de cette pièce porte un rameau en contremarque.

120. Une autre médaille au même type (Blaramberg, N°. 173) porte l'inscription: ΟΛΒΙ au côté droit du caducée.

C'est peut-être une tête d'Hermès qu'on voit sur la médaille, inexactement gravée chez Blaramberg, pl. IX, N°. 48.

Nous avons vu que le type d'Hermès fut employé la première fois par le roi scythe Kanitès, dont les monnaies sont peut-être frappées à Olbia aussi. Le roi Pharzoios imita le type à la tête et à l'aigle de Zeus et Skilouros celui d'Hermès, employé déjà par un de ses prédécesseurs, Kanitès. Les médailles précédentes sont donc probablement à peu-près contemporaines avec le règne de ce roi, ce que leur style peu soigné contribue à confirmer. L'Hermès de ces monnaies est sans doute l'Hermès *Agoraios*, dont nous avons parlé plus haut.

q. *Avec une tête de Kybélé.*

121. *Av.* Tête couverte d'un voile, tombant en arrière et d'une couronne murale; derrière un rameau en contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟ—ΠΟΛΙ. Tympanon. (Trilepton?) Æ. $2\frac{1}{2}$.

Blaramberg, pl. XVI, N°. 163.
Chaudoir, l. c. p. 46, N° 81.

La gravure, chez Blaramberg, n'est pas bien exacte, on n'y voit pas le voile; l'inscription est divisée: ΟΛΒΙ—ΟΠΟΛΙ, ce qui est tout-à-fait insolite. Mr. le baron Chaudoir prend le *tympanon* pour un miroir: mais que signifie un miroir sur une monnaie avec une tête de Kybélé? C'est plutôt un *tympanon* suspendu, emblême très-ordinaire de cette divinité.

La tête tout-à-fait différente de celle des pièces suivantes, se trouve sur les mé-

dailles de Césarée en Bithynie [1], et des Agrippéens [2], etc. Elle ressemble à l'Astarté, (l'Astara, Aschtoreth des peuples sémitiques), dont nous voyons le buste sur beaucoup de monnaies de cuivre des rois du Bosphore [3]; mais le *tymponon* la caractérise comme la grande mère phrygienne, Kybélé, déesse syrienne, dont le culte florissait non seulement en Asie, mais aussi en Grèce et au Bosphore cimmérien. Un marbre [4] et une belle statue colossale, où elle est représentée assise, accompagnée du lion et tenant le *tympanon*, tous les deux trouvés à Panticapée, témoignent de son culte au Bosphore et nommément dans la capitale de ce pays. [5]

s. *Avec la tête de la Tyché d'Olbia.*

1, Revers: Archer.

*122. *Av.* Tête tourelée à droite.

Rv. Archer, le genou droit à terre et tirant de l'arc. (Triobolon?) Æ. 2½.

Blaramberg, pl. II, N° 00.

123. *Av.* Même tête, mais tournée à gauche.

Rv. Même type du revers; l'archer porte à sa ceinture le carquois. Devant lui: ΑΡ. (Chalkous.) Æ. 4.

Kœhler, lettre, Acta Acad. XIV, p. 104, N°. 22.
Mourzakéwicz, l. c. p. 18, N°s. 94, 95, 99, 100.

124. Même avers.

Rv. ΟΛΒΙΟ. Même type de l'archer; en bas: ΒΑ. (Trilepton.)

Blaramberg, pl. XV, N°. 146.
Mourzakéwicz, l. c. N°s. 93, 96, etc.

125. Pièce semblable, avec Δ au-dessous de l'archer. Æ. 2.

Sestini, Lettere, IV, pl. II, N°s. 13 à 15.

Sur les exemplaires, mal gravés de Sestini, on voit un Α au lieu du Δ. D'autres *trilepta* de ce style, chez Blaramberg, N°s. 145 et 147, offrent au-dessous de l'archer les noms ΦΛΑ et ΗΡ. Le ΒΑ de notre N°. 123 prouve peut-être que cette monnaie est contemporaine avec le *trilepton* à la tête d'Artémis (Blaramberg, pl. IX, N°. 50, notre N°. 99) où le revers offre le même nom, au-dessous d'un poisson.

---

[1] Eckhel, II, p. 409. Le revers de cette médaille n'offre pas une flèche, mais bien un flambeau (*λύχνος*.)

[2] Haym, thes. Brit. I, 237. Eckhel, doctr. num. III, 443, mais où ces monnaies sont attribuées erronément à Agrippias de Judée.

[3] P. e. Sauromate II; Gépépyris, pl. XII, N°. 36; etc. La figure entière d'Astarté, sur des médailles de Sauromate III, pl. XVI, N°s. 80, 81; de Rheskouporis III, pl. XVIII, N° 97 à 99. etc. etc.

[4] Boeckh, l. c.

[5] Achik, Восп. Царство, pl. 99.

126. Un *chalkous* d'un type très-gracieux, dont nous avons un exemplaire sous les yeux, porte la tête de la *Tyché*, ornée encore d'une couronne de laurier et sur le revers, derrière l'archer, le nom de magistrat: ΣΩΣΤΡΑ (v. Blaramberg, pl. XV, N°. 144.) Un autre *chalkous* semblable (Sestini, l. c. pl. II, N°. 12), porte le monogramme ☧, qui se rencontre également sur quelques médailles à la tête de Zeus, ce qui, ainsi que la médaille de ce type, surfrappée d'une tête de la *Tyché*, indique, que ces deux frappes sont à peu-près contemporaines.

Nous avons déjà parlé du type du revers à l'occasion de la médaille N°. 90.

2, Revers: Aigle sur le poisson.

127. *Av.* Tête tourelée de la *Tyché* à gauche. Derrière, un aigle, tournant la tête à droite, en contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟ | ΛΙΤΩΝ Є. Type de l'aigle, dépeçant le poisson, à droite. (Dichalkon.) Æ. 7.

Kœhler, l. c. N°. 23.
Blaramberg, pl. VIII, N°s. 37, 38.

128. Même avers, mais sans contremarque.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟ | ΛΙΤΕΩΝ—ЄΥ. Aigle, les ailes éployées à droite. A gauche: ☧. (Dichalkon.) Æ. 6.

Mourzakéwicz, l. c. p. 18, N°. 88.
Cte Ouvaroff, l. c. pl. XXIII, N°. 35.

On connaît encore quelques autres variétés de ce type, qui, comme le prouve son style et l'inscription: ΟΛΒΙΟ ΠΟ ΛΙ ΤΕΩΝ (avec Ω) est postérieur aux médailles précédentes et appartient à la dernière époque de l'histoire d'Olbia, avant son occupation par les Gètes.

Nous avons appelé cette tête celle d'une *Tyché* de la ville, car elle ne nous semble pas représenter une Kybélé, dont le type mentionné diffère beaucoup de celui des pièces que nous venons de décrire. On reconnaît distinctement deux femmes tourrelées: l'une voilée, avec une couronne à deux créneaux, l'autre, très-gracieuse, ornée d'une couronne à quatre créneaux et quelquefois même d'une couronne de lauriers.

Cette dernière est la *Tyché* de la ville, divinité tutélaire, créée à l'exemple des *Tychés* d'Antioche sur l'Oronte, de Damas, de Laodicée en Syrie, de Samosate, de Nicée en Bithynie, de Tarsos en Cilicie, d'Édesse, d'Hiéropolis, etc. etc., qui toujours étaient représentées à têtes tourelées et accompagnées d'emblêmes, ayant rapport à l'histoire de leurs villes. La statue de la *Tyché* d'Antioche était très-célèbre; elle était en bronze et de la main d'Eutychides de Sicyone, élève de Lysippe. Une copie intéressante de ce groupe a été trouvée à Rome, hors de la porte de St. Jean de Latran

et fait partie du Musée Pio Clementino[1]. On voit le même sujet aussi sur un grand nombre des monnaies d'Antioche.

Mais le type ordinaire de toutes ces villes est la tête tourelée de la *Tyché*, il ressemble de telle manière à la tête semblable des monnaies d'Olbia, dont nous nous occupons, que nous n'hésitons pas à reconnaître dans cette dernière aussi une *Tyché*, qui, à l'instar des villes que nous venons de nommer, avait une statue et était adorée aussi à Olbia. Nos médailles sont frappées, s'il faut en juger par leur style, entre 200 et 250 avant J.-C., c'est justement l'époque, où l'usage des *Tychés* se répandait partout et était adopté à Olbia, ville maritime, qui par son grand commerce, était en relation avec tant d'autres villes.

Il va sans dire que le commencement ordinaire des inscriptions d'Olbia: Ἀγαθῇ τύχῃ, n'est pas en rapport avec la *Tyché*, divinité tutélaire de la ville.

t. *Av. Roue avec* **APIX**. *Rv. Aigle sur le dauphin.*

129. *Av.* Roue, dans laquelle: **A|P|I|X|**.
Rv. Aigle debout sur le dauphin à gauche. (Lepton.) Æ. 1.
Sestini, Mus. Hederv, I, pl. Add. N°. 13.

Cette petite monnaie, assez curieuse, attribuée quelque temps et eronément à l'île d'Achillée, est contemporaine des grandes médailles, offrant le même nom de magistrat, et décrites plus haut, sous les N°s. 4 à 6.

u. *Types indéterminés.*

Nous n'avons pas fait cas des médailles inexactement décrites ou attribuées par erreur à Olbia. A la classe des premières, appartient la pièce mentionnée chez Mionnet, suppl. II, p. 20, N°. 67.

130. *Av.* **OΛBIOΠ**. Tête laurée barbue, à droite; derrière: **B**.
Rv. **NA**. Feuille de vigne. Æ. $4\frac{1}{2}$.

Le type du revers est pour Olbia tout-à-fait insolite et afin de juger de cette médaille, il faudrait en voir un original.

D'autres descriptions inexactes se trouvent chez Kœhler, chez Sestini, et chez Blaramberg en grand nombre; les gravures des ouvrages de ces trois savants, laissent beaucoup à désirer. Blaramberg a compris dans la numismatique olbienne même des pièces bien connues de Phaselis, d'Istros, de Kolchis, etc., par la simple raison, qu'on les a trouvés dans le sol d'Olbia[1].

---

[1] Clarac, Musée de sculpture, IV, pl. 767, N°. 1906. Visconti, Museo Pio Clem., III, p. 46 Müller et Oesterley, antike Bildwerke, I, N°. 220.

II[e] PÉRIODE.

Depuis la reconstruction de la ville jusqu'à sa soumission aux empereurs romains.

65 à 60 avant J. C. jusqu'en 193 de J. C.

Boirebistas et les Gètes, en saccageant Olbia, firent passer la plupart des habitants au fil de l'épée [1]: les plus prévoyants et probablement les plus riches, s'étaient sauvés à l'approche des Barbares et s'étaient réfugiés probablement dans les villes de la Crimée et du bord asiatique du Pont-Euxin.

La puissance des Gètes finit à la mort de Boirebistas. Les Gètes, qui du temps de ce roi, pouvaient disposer de vingt myriades de guerriers (200,000 hommes, en y comprenant les Daces, leurs alliés), étaient du temps de Strabon, tellement décimés par suite des guerres avec leurs voisins et avec les Romains, qu'ils ne pouvaient plus armer que quatre myriades (40,000 hommes); ils étaient déjà tombés presqu'entièrement dans la dépendance des Romains. [2]

Les Gètes ne purent donc pas empêcher les Scythes, de reconstruire la ville, dont ceux-ci avaient besoin pour leur commerce. Les habitants fugitifs revinrent, d'autres Grecs arrivèrent de différents côtés, pour se fixer à la nouvelle Olbia, où on leur accorda les droits de bourgeoisie [3], les maisons, les temples, les images des dieux furent renouvelés; car les Barbares avaient détruit aussi toutes les statues des temples ainsi que tous les autres monuments publics. Mais la ville nouvelle n'atteignit jamais à la grandeur, ni à la splendeur de l'ancienne; elle n'était pas même une ville grecque pure, car beaucoup de Barbares s'y étaient fixés. [4] On reconnaît ce mélange de nations aux diverses inscriptions, dont on a trouvé un assez grand nombre, tandis que les

---

[1] Strabon, III, Ch. 14, p. 305, Vol. I. p. 29 ed. Kramer.

[2] Dion dit, qu'Olbia fut prise par les Barbares plusieurs fois; peut-être les Scythes la disputèrent-ils aux Gètes, jusqu'à ce que ces derniers, affaiblis par les victoires des Romains, ne purent plus s'opposer à la reconstruction.

[3] C'est à cette époque probablement, qu'appartient une inscription, publiée par Mr. Murzakéwicz, au II vol. des Записки de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa, p. 485. Elle indique que les Olbiopolites accordèrent à Chairigènes, fils de Métrodore, de Mesembria en Thrace, le droit d'hospitalité (*προξενία*), le droit de bourgeoisie (*πολιτεῖα*), l'exemption de tous les impôts pour ses marchandises, etc. etc.

[4] Dion Chrys., Orat. Borysth. XXXVI, §§ 5, 6, 9, etc.

inscriptions de la première époque, par suite de la destruction de la ville sont bien plus rares. [1]

La nouvelle ville, ainsi que le célèbre orateur de Prusa, Dion Chrysostome, nous l'apprend, était construite, comme la première, sur les rives de l'Hypanis, à-peu-près vis-à-vis la pointe, nommée Hippoléon, avancement qui avait la forme de la quille d'un vaisseau et autour duquel les deux fleuves (l'Hypanis et le Borysthènes) confluent. De là, jusqu'à la mer, les deux fleuves forment un lac de la longueur et de la largeur de 200 stades environ. Mais ce lac est peu profond et les vaisseaux qui veulent passer dans la mer, doivent se tenir au lit du fleuve, formant le côté droit du lac. La rive même est marécageuse et couverte de joncs et d'arbres, dont plusieurs sont debout dans l'eau; ils ressemblent à des mâts et ont trompé quelquefois des marins inexpérimentés, qui en les prenant pour des vaisseaux y ont dirigé leurs embarcations.

Sur les mêmes rives on trouve aussi beaucoup de sel, que les Barbares, ainsi que les Grecs et les Scythes, habitant la presqu'île taurique, achètent. Les deux fleuves tombent dans la mer près du château d'Alektor, appartenant, comme on le dit, à la femme du roi des Sarmates.

Nous attribuons à l'époque de la reconstruction d'Olbia, une médaille du roi scythe Inismeus; elle nous paraît être un monument de la reconnaissance des Olbiopolites envers le roi scythe, qui les protégea dans la reconstruction de leur ville

Av. ΒΑCΙΛΕΩC ΙΝΙCΜΕοC. Tête barbare d'Hermès, tournée à droite; elle est couverte d'un pétase ailé. Derrière, un caducée.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ ✻CÂ. Tête tourelée de la *Tyché* d'Olbia, à droite (Drachme).

Æ. 4.

Blaramberg, l. c. pl. XX, N°. 201.

Mourzakéwicz, Монеты отысканныя на островѣ Левки, p. 27, N°. 1. pl. N°. 6.

Les gravures dans ces deux ouvrages sont inexactes. Sur le bel exemplaire de cette drachme que possède Mr. le prince Sibirsky, on voit distinctement la couronne murale, coiffant la tête du revers.

Le style de fabrication indique, que cette pièce doit appartenir à la première époque d'Olbia après sa reconstruction. Ceci est prouvé aussi par le monogramme ✻ et le nom CÂ, indiquant le titre et le nom de l'archonte, qui a fait frapper cette médaille. Les noms des archontes, accompagnés du titre ✻ (Ἄρχοντος) ne se trouvent que sur les monnaies de la seconde période, où on les voit très-souvent. La monnaie est

---

[1] V. les inscriptions chez Boeckh N°s. 1069 à 1072, 1074, 1077, etc. et les noms scythes, gètes ou sarmates: *Δρείβαλις Ῥαπακέους*, *Ἄβραγος Σαμοῦτος*, *Σπαδάκης Ἀλούθαγος*, *Ἄβνωζος Ῥαθαγώσου*, etc. etc.

une des plus belles de ce temps, la gravure rappelle celle du didrachmon N°. 1. La tête d'Hermès se rencontre sur quelques pièces de la première époque (type p.) ainsi que sur plusieurs exemplaires des rois Kanitès et Kau....; la tête de la *Tyché* se trouve aussi sur les monnaies du type s. Le nom de la ville, comme nous l'avons vu, est exprimé également sur le statère d'or du roi Pharzoios et sur une monnaie en cuivre du roi Skilouros.

Ce roi Skilouros est considéré ordinairement comme le dernier roi scythe; il l'était dans la Crimée, d'où les Scythes, chassés par les capitaines de Mithridate VI, Eupator, s'étaient retirés dans les environs d'Olbia. Un de leurs rois, qui protégea la ville d'Olbia des Gètes, était sans doute cet Inismeus ou Inismes. Était-il un des fils nombreux de Skilouros ou d'une autre famille? Nous l'ignorons, car les auteurs anciens n'en font aucune mention.

Nous connaissons des monnaies des rois scythes suivants:
Kanitès, vers 200 avant J.-C.
Kau...., peut-être vers 190?
Sarias, vers 175,
Hélios (?) vers 170,
Pharzoios, vers 160,
Skilouros, vers 150 à 115 ou 114.
Inismeus, vers 50.

Le Kesmagakes chez Mr. Mourzakéwicz, Монеты отысканныя на островѣ Левки, est apocryphe, car la monnaie sur laquelle ce savant croit avoir trouvé le nom de ce roi, est un exemplaire du N°. 18 des monnaies de la 3e époque.

Les notions pour l'histoire et l'administration d'Olbia, que nous pouvons puiser dans les inscriptions de cette époque, sont en général de peu d'importance. Une des plus complètes est celle qui fut faite en honneur de Théoklès, fils de Satyros; comme le prouve son style, surtout le mot: Χερσόνησσος, qu'on ne rencontre que sur les médailles de Cherronesos de l'époque romano-bosphorienne, commençant avec l'année 36 avant J.-C. [1], ce marbre doit donc appartenir à cette seconde époque de l'histoire d'Olbia: il est probablement du temps d'Auguste ou de Tibère. Dans ce monument, *Olbia* et les villes, dont un grand nombre des habitants séjournaient à Olbia pour les affaires de leur commerce, décrètent des couronnes d'or à Théoklès, fils de Satyros. Ces villes sont: Héraclée du Pont, Panion en Thrace, Tomes, Milet, Cherronesos, Nicomédie, Byzance, Prusias, Istros, Cyzique, Bosporos (Panticapée), Nicée

[1] V. nos recherches sur l'histoire de Cherronesos, p. 119, etc.

Amasia, Odessos, Kallatia, Apamée, Tyra et Sinope, toutes, situées au bord de la Mer Noire et le plus en rapports de commerce avec Olbia. [1] Théoklès, ayant rempli à la satisfaction générale, les plus grands emplois sacerdotaux, civils et militaires, et étant mort avant d'avoir achevé l'année de sa magistrature, ces dix-neuf villes, pour exprimer leur reconnaissance, décident que l'image de Théoklès, figurée sur un bouclier rond, sera exposée au gymnase et que le décret même sera gravé sur une colonne de marbre blanc, qui sera placée au lieu le plus apparent de la ville (l'acropole.)

D'autres marbres offrent des décrets de couronnes d'or à Dados, fils de Toumbagos [2], aux stratègues qui avaient bien servi [3]; d'un portrait doré, voté par les Byzantins à Orontas, fils d'Ababos [4], d'autres offrandes, telles que des statuettes de Niké, des colliers d'or, etc. présentées à Apollon Prostatès, à Achille Pontarchès, etc. Le culte de ce dernier était alors très-célébré; on avait institué en son honneur des courses (*δίαυλον*), le jeu du disque et des courses d'enfants. [5]

Les citoyens patriotes de cette époque ne manquaient pas de contribuer au renouvellement des édifices de la ville, d'autant plus que la destruction d'Olbia par les Gètes, leur en fournissait assez d'occasions. Ababos, p. e., fils de Kallisthénès et père d'Orontas, que nous avons mentionné, construisit, du temps de Tibère et de ses propres deniers, un portique (*στόα*) qu'il consacra à Auguste et à Tibère [6]; Orontas même fit restaurer la halle (*ἡ ἐξέδρα*) [7]; Anaximénès, fils de Posidéios et ses frères, érigèrent une tour à Zeus Poliarque (*Πολιάρχης*), etc. [8]

Sur l'état de la ville du temps de l'empereur Domitien, à la fin du premier siècle de J.-C., nous avons des notions très-curieuses dans l'oraison borysthénienne de Dion Chrysostome, qui, fuyant la cruauté de Domitien, était venu à Olbia à peu-près en 90 de J.-C.

On y voit, que la ville moderne ne répondait pas à l'ancienne gloire d'Olbia. Elle n'occupait qu'une partie de l'emplacement de l'ancienne ville, dont quelques tours d'enceinte étaient encore conservées. Mais elles n'étaient pas en rapport avec l'étendue et la fortification de la ville moderne et en outre elles étaient si éloignées de cette dernière, qu'elles semblaient ne pas avoir appartenu à la même ville.

---

[1] V. Kœhler, Sérapis, I, p. 44; Bœckh, N° 2059; Raoul-Rochette, l. c. p. 147.

[2] Bœckh, N°. 2061.

[3] Bœckh, N°. 2071. Parmi les stratègues nommés dans cette inscription, il y a aussi un Théodore, fils de Toumbagos, peut-être un frère de Dados. D'autres personnages, honorés de la même manière, sont indiqués dans les inscriptions N°s. 2062 et 2063 de Bœckh.

[4] Du temps de Tibère ou de Caligula, v. Bœckh, N°. 2060.

[5] Ibid. N°. 2076.

[6] Ibid. N°. 2087,

[7] Ibid. N°. 2088.

[8] Ibid. N°. 2081.

La nouvelle ville, composée de maisons sans les intervalles ordinaires, était munie d'un mur faible et bas, toujours gardé par des gens armés.

Olbia était alors en guerre avec les Barbares des environs, le drapeau de la guerre flottait sur ses murs et les habitants étaient sous les armes. Leur costume était plutôt scythe que grec; ils portaient des pantalons longs et larges ainsi qu'un petit manteau. On voit ce même costume sur plusieurs des pierres funéraires provenant des environs d'Olbia, de Panticapée, etc. et qui sont conservées au Musée de l'Ermitage Impérial. La couleur de ces habits était noire; les Olbiopolites étaient donc des Mélanchlènes véritables. Ils portaient les cheveux et la barbe longs, et un seul personnage à Olbia, avait coupé les cheveux et sa barbe, pour flatter les Romains, qui à cette époque, portaient la chevelure et la barbe courtes.

On lit chez Dion entre autres, les détails d'une conversation avec deux habitants d'Olbia, dont l'un, Rhoson, paraît avoir rempli les fonctions d'archonte ou toute autre magistrature. [1] Malgré leur situation dans un pays de Barbares, les Olbiopolites avaient conservé une excellente connaissance des poèmes d'Homère, qu'ils récitaient par cœur. [2] Mais les Barbares avaient exercé une grande influence sur leurs mœurs et sur leurs coutumes. Néanmoins ils se considéraient comme des Grecs purs et comme Dion ne parlait pas avec trop de vénération d'Homère et d'Achille, un jeune et brave Olbiopolite, Kallistratos, lui répondit: ô mon ami, nous t'aimons et te vénérons beaucoup, sans cela aucun Borysthénite n'aurait souffert que tu eusses pu parler ainsi contre Homère et contre Achille. [3]

Les divinités principales de cette époque, d'après les inscriptions, étaient Apollon *Prostates* et Achille *Pontarchès;* les autorités: le Sénat, (βούλη) et le peuple (δῆμος). Mais les marbres, les médailles et d'autres monuments, mentionnent aussi des archontes, des stratègues, des astynomes, etc.

Les détails que nous avons sur les Barbares, habitant les environs de la ville, sont très-insuffisants. La plupart des auteurs appellent ces peuplades: des Scythes, mais ce n'étaient pas des Scythes purs: ils se composaient: 1°. des anciens Scythes, gouvernés

---

[1] Blaramberg pense que ce Rhoson était le fils de Protogène: mais nous avons déjà allégué les autorités, prouvant que l'inscription de Protogène, la plus ancienne d'Olbia, appartient au 3e siècle avant J.-C.

[2] C'est à cette époque qu'appartient aussi le célèbre historien olbien Posidonius, contemporain de Strabon. Il écrivit un ouvrage historique en cinquante-deux livres, finissant avec la guerre en Cyrénaïque et contre Ptolémée, des déclamations rhétoriques, des commentaires sur les discours de Démosthène, etc.

[3] V. l'article savant sur cette oraison, par Mr. le docteur Minzloff, Записки Императорскаго археологическаго Общества, Vol. V.

autrefois par leurs rois, parmi lesquels: Kanitès, Pharzoïos et Skilouros; 2°. des Tauroscythes, chassés de la Tauride par Mithradate et ayant trouvé un refuge chez leurs compatriotes aux environs d'Olbia. 3°. de restes des Gètes, des Daces, des Galates et d'autres peuples, qui avaient parcouru ces contrées. Les Sarmates vinrent un peu plus tard et pas en grand nombre, après avoir conquis le royaume du Bosphore. Les noms barbares parmi ceux des magistrats, conservés dans les inscriptions, prouvent que des Gètes, des Sarmates et surtout beaucoup de Scythes, s'étaient fixés dans Olbia et étaient devenus tout à fait Grecs, en conservant seulement les noms de leurs familles. Peu de temps après la reconstruction de la ville, les relations entre les Olbiopolites et les Barbares extérieurs étaient très-bonnes. Mais peu à peu d'autres Barbares, venant de différents côtés, affluèrent et les rapports paisibles changèrent. Il paraît que la protection, que les empereurs romains accordaient aux rois du Bosphore, exerçait aussi une influence salutaire sur Olbia: mais il est étonnant, que, tandis que les rois du Bosphore prouvaient leur attachement aux empereurs et aux membres de leur famille, en mettant leurs effigies sur les monnaies, les médailles olbiennes aux bustes impériaux, ne commencent qu'avec Septime Sevère. Ce fait surprend d'autant plus, que, selon Jules Capitolin, Antonin-le-Pieux secourut avec succès les Olbiopolites contre les Scythes, mais il n'y a pas de monnaies de la ville, au buste de cet empereur.

Cette répugnance des Olbiopolites à employer dans leur numismatique les bustes des empereurs, et d'imiter par là un exemple, donné par presque toutes les villes qui alors frappaient encore des médailles, s'explique peut-être par l'adhésion d'Olbia à ses anciennes habitudes, car toutes les médailles, appartenant à l'époque antérieure aux Sevère, offrent des types très-estropiés et mal rendus, les mêmes que nous avons rencontrés dans la numismatique de la première époque.

Les discussions avec les Barbares des alentours semblent avoir commencé sous Hadrien. Dion n'en parle pas et la gloire de Trajan ainsi que ses victoires sur les Daces, ont été probablement de quelque utilité pour l'existence d'Olbia. Plus tard seulement les Scythes (Capitolin les appelle Tauroscythes) attaquent la ville, qui, grâce à l'appui d'Antonin-le-Pieux, força les ennemis à demander la paix et à lui livrer des ôtages. [1]

Plus tard encore, Olbia paraît avoir été sous la protection du glorieux Sauromate III, vainqueur des Scythes, dont une médaille, publiée plus bas, offre un type ressemblant beaucoup au Zeus Soter ou Prostatès d'Olbia. Cependant en 194, Septime Sevère, après avoir vaincu Pescennius Niger, régla lui-même les affaires des pays situés aux bords de la Mer Noire et de la Méotide, et Olbia, soit en reconnaissance d'une protection si puissante, soit pour céder aux exigeances de Sevère, dont le buste

[1] Jules Capitolin, vita Antonini.

figure presque sur toutes les médailles de son époque, fit changer ses types et son système monétaire, en adoptant la monnaie romaine (le *dupondius* et *l'as*) et en remplaçant les bustes des dieux, par celui de l'empereur.

Les médailles de la 2ᵉ époque sont:

a. *Av. Téte d'Apollon. Rv. Mouette sur le poisson.*

*1, *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤ... Tête laurée d'Apollon, vêtu d'un *chiton* et tourné à droite; devant lui, l'arc, derrière: ⚹ ⚹.

Rv. Dans un cercle de grènetis, mouette sur le poisson, tournée à droite. (Didrachmon.) Ꜳ. 5.



Cette pièce est la seule en argent que nous connaissions de la seconde époque. L'avers est exécuté non sans soin, mais toujours d'un style qui n'est plus celui de la première époque, où l'arc devant le buste et le monogramme ⚹ ne se trouvent jamais. Ce monogramme exprime le titre: Ἄρχοντος et appartient au nom qui précède. Le revers de ce *didrachmon* est d'une exécution assez grossière.

2. *Av.* ΟΛΒΙΟ..ΛΕΙ.. Tête laurée d'Apollon, à droite. Au milieu un caducée en contremarque.

Rv. ⚹—ΤΦC—ΠΑ. Mouette debout sur un poisson, à droite. (Demi-obole?) Æ. 6.

3. Pièce semblable, avec Є au-dessus de la tête de la mouette. Æ. 5½.

4. Pièce semblable, sans contremarque, mais d'un autre coin et plus petite. Æ. 5.

Blaramberg pl. VI, N°. 26.
Mourzakéwicz, descript. num. vet. p. 16, Nᵒˢ 68, 73, 76, etc.

5. Même avers, avec un Δ, en contremarque.

Rv. ⚹—ΤΦC—ΛΙЄ. La mouette sur le poisson, à droite. (Demi-obole.) Æ. 6.
Sestini, Mus. Hederv., I, pl. I, N°. 7.

L'original publié par Sestini, offre sur l'avers un caducée et un Δ, en contremarques.

6. *Av.* Ut suprá, avec un B et un Δ, en contremarques.

Rv. ⚹ ΙЄΡ-ΘЄΟΒ (retragr). Même type du revers. (Demi-obole.) Æ. 5½.
Cf. Kœhler, Acta Acad. XIV, N°. 27, pl. A, N°. 17.
Blaramberg, pl. VI, N°. 24.
Bⁿ Chaudoir, p. 44, N°. 59.
Mourzakéwicz, l. c. Nᵒˢ 70, 72, 75, etc.

7. *Av.* Comme sur le N° 2, mais avec Å et un caducée, en contremarques.

Rv. Comme la pièce précédente. (Demi-obole.) Æ. 6.

Sestini, Mus. Hederv., I, pl. I, N°. 6.

8. *Av.* ΟΛΒΙΟ..ΛΕΙ. Tête laurée d'Apollon à droite, sans contremarque.

Rv. Comme sur le N° 6. Æ. 5½.

9. *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟ....Même tête d'Apollon. — Ȧ, caducée et Α, en contremarques.

Rv. La mouette comme à l'ordinaire; devant: ΡΟ, derrière: ✕. (Demi-obole.) Æ. 7.

Mourzakéwicz, l. c. p. 17, N°s. 77, 85, etc.

10. *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟΛΕΙ. Tête laurée d'Apollon à droite; derrière, un globule. Au milieu un caducée en contremarque.

Rv. La mouette sur le poisson à droite, devant, le monogramme Ʀ, (Κ Ε), derrière, les lettres renversées: ✕ ΤΑ (Demi-obole.) Æ. 4.

Nous avons appelé ces pièces demi-oboles ou *tétrachalka*, parce qu'elles sont plus pesantes que les *dichalka* semblables de la première période et parce qu'il est à présumer que le pied monétaire a été plutôt diminué qu'augmenté. Les pièces de la classe suivante sont frappées d'après le même système.

Les noms figurant sur le revers sont ceux de l'archonte éponyme et probablement du monétaire. La demi-obole gravée chez Blaramberg, sous le N°. 30, avec les noms: ΠΙϹϹΙϹΤΡΑΤΟΥ ΔΑΔΑΚΟΥ paraît indiquer un seul personnage: Pisistrate, fils de Dadaque ou Dadaque, fils de Pisistrate et en effet, Blaramberg rend le ΙΕΡ. ΘΕΟΒ de notre N° 6, par Ἄρχοντος Ἱερῶνος Θεοκλέους, το Β [1], c. à d. sous Hiéron, fils de Théoklès, archonte pour la seconde fois. Mais sur notre N° 2, nous lisons: ΤΦϹ, ΠΑ et sur N° 5, ΤΦϹ, ΛΙϾ; or le même ΤΦϹ ne peut pas être à la fois le fils d'un ΠΑ et le fils d'un ΛΙϾ. Supposer deux frères, ΠΑ et ΛΙϾ, tous les deux archontes et fils de ΤΦϹ, c'est peu probable, puisque le titre ✕ se trouve toujours au même endroit, avant ΤΦϹ.

Les archontes et les monétaires de ces demi-oboles, qu'on connaît sont:

Archontes.	Monétaires.	Auteurs.	
ΑΛ	—	Blaramberg N°.	22.
ΙΕΡ	—	id.	23.
ΙΕΡ	ΘΕΟΒ	id.	24.
ΙΙ (?)	ΛΕ	Ouvaroff	81.
ϹΦϹ (?)	ϾΠΑ	id.	82.
ΤΟϹ (?)	ω̣ΡΙ	Blaramberg	28.
ΤΦϹ	Ͼ	id.	25.
ΤΦϹ	ΠΑ	id.	26.
ΤΦϹω	ΠΑ	Chaudoir	68.
ΤΦϹω	ΠΑ (monogr.)	id.	71.
?	ΡΟΘ	Ouvaroff	79.

Il y a dans une inscription [1] un Hiéroson, fils d'Épikratès, archonte avec Neikératos, fils de Neikératos et d'autres, peut-être le même, dont le nom est indiqué par le ΙΕΡ de nos médailles 2 et 3. Mais deviner les autres noms, cachés dans ces lettres, c'est assez inutile, d'autant plus, que la plupart des noms olbiens de cette époque, sont barbares et de peu d'intérêt. [2]

Sur un bel exemplaire de la pièce avec le nom: ΑΛ, faisant partie de la collection de Mr. le prince Sibirsky, on voit devant la tête du dieu, un arc, la corde tournée à gauche.

La même collection renferme le fragment d'une pièce en plomb du même type. On y voit sur l'avers, qui est entouré d'un bord en grènetis, l'occiput de la tête d'Apollon, tournée à droite, avec les lettres: ΟΛΒΙ· Sur le revers, orné aussi d'un grènetis, il y a la tête de la mouette, avec les lettres ΘЄ. Cette pièce est donc un exemplaire faux du *tétrachalkon* de l'archonte ΙΕΡ et du monétaire ΘЄΟΒ, ou bien une tessère.

b. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Aigle sur un foudre.*

*11. *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟΛΕ.... Tête laurée d'Apollon à droite; devant, coryte avec l'arc.

Rv. ΠΙCCΙCΤΡΑΤΟΥ—ΔΑΔΑΚΟΥ. Aigle tenant une couronne de laurier dans le bec et debout sur le foudre; il est tourné à gauche. (Demi-obole). Æ. 9.

Blaramberg, pl. VII, N°. 30.

12. *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ Même type d'Apollon; devant, au-dessus du coryte, en bas de la tête, un caducée ailé en contremarque.

Rv. ΑΔΟΟΥ... ΔΕ—ΛΦΟΥ Même aigle, mais tournant la tête à droite. (Demi-obole.) Æ. 8.

Kœhler, Acta Acad. XIV p. 105 N° 32 pl. A. N°. 19.
Sestini, lettere, IV, pl. III, N° 15 (inexacte.)
Blaramberg, pl. VII, N° 31 à 33.
Chaudoir, l. c. p. 44 N° 63.
Mourzakéwicz, l. c. p. 18 N° 87.

Un exemplaire du cabinet de Mr. le prince Sibirsky, offre sur le cou du buste les lettres ΟΡΤ, en contremarque.

Les inscriptions de ces médailles chez Blaramberg, ne sont pas exactement rendues. Dans le même ouvrage on trouve quelques variétés de ce type avec l'aigle, tourné à droite et sans couronne dans le bec, ainsi qu'avec l'aigle, comme sur N° 12, mais

[1] Bœckh, N°. 2077.
[2] Nous n'avons pas fait entrer dans ce tableau les noms figurés sur les pièces chez Sestini, l. c. pl. III, N°s 16 à 21, dont les gravures nous paraissent trop inexactes.

aux ailes éployées.[1] Les lettres, indiquant les noms des magistrats, ne sont pas complètement visibles. Les seuls noms sûrs sont: *Pisistrate*, *Dadaque*, *Adoos*, (ou *Hadoos*) *Delphos*, enfin ΑΦΘΕΟΥ et ΑΦΕΘΕΙΟΥ sur deux monnaies, autrefois au musée d'Hédervar (Sestini, Mus. Hederv. I, p. 4 N° 9, 11, pl. I N° 8). *Adoos* se trouve seulement dans une inscription, où est cité deux fois l'archonte Heurésibios, fils d'Adoos, peut-être le même Adoos, qui a frappé notre demi-obole. Cet Heurésibios, d'après le même marbre, était aussi le président des jeux des enfants, célébrés en honneur d'Achille Pontarchès.

Il est étonnant que le monogramme ☧ se trouve sur l'avers de ces médailles et non pas à côté du nom de l'archonte, à qui il appartient. Néanmoins nous ne lui supposons pas une signification autre que celle que nous en avons donnée. Ces monnaies sont assez mal frappées et peut-être le graveur n'a-t-il pas voulu troubler la symétrie de l'inscription du revers par ce monogramme, représenté toujours plus grand que les simples lettres.

L'aigle du revers est l'aigle romain; il est figuré d'une manière semblable sur les monnaies de Julia Domna et d'Alexandre Sévère. Il diffère de l'aigle de Zeus *Soter* ou *Poliarque*, que nous avons vu sur les médailles de la classe *l*, 2.

*13. *Av.* Dans un cercle de grènetis, tête d'Apollon, tournée à droite. Devant, ΟΛΒΙΟΠ, derrière, un grand Α.

Rv. Aigle sur un foudre, à droite. Dans le champ: ΑΝ—ΑV. (Dichalkon?) Æ. $4\frac{1}{2}$.
Blaramberg, pl. VII, N°. 35.

Ce *dichalkon*, dont nous donnons la description d'après un exemplaire bien conservé de la collection de Mr. le prince Sibirsky, est d'un travail si grossier, qu'on doit bien le prendre pour une imitation barbare. Le Α sur l'avers indique peut-être la valeur, p. e. d'un as romain, car Mr. de Blaramberg, publie l. c. N° 36, une pièce semblable, mais plus grande et avec un Β derrière la tête du dieu, lettre, indiquant probablement que cette monnaie vaut deux *as* ou un *dupondius*.

Presque tous les exemplaires des médailles b et c, portent des contremarques sur l'avers, savoir des caducées, représentés de différentes manières, un épi ou rameau et enfin les lettres Α, Β, Δ, Η, indiquant les valeurs 1, 2, 4, et 8 et qui probablement désignent l'augmentation de la valeur de ces monnaies d'autant de *lepta*.

Une des plus grandes monnaies, Blaramberg N° 33, porte p. e. les chiffres Η et Β, 8 et 2, indiquant une augmentation de 10 *lepta*; la pièce ne vaut donc plus une demi-obole, soit quatre *chalkous* ou 20 *lepta*, mais bien 38 *lepta* ou à peu près cinq *chalkous* et demi.

[1] L. c. N° 34, 35, 36,
[2] Bœckh, l. c. N° 2076.

Le N° 32, chez Blaramberg, avec **H**, est donc augmenté de 8 *lepta* et vaut 36 *lepta*, ou 5 *chalkous* et un *lepton.*

Une pièce plus petite, le N°. 23 de Blaramberg, avec **Δ** et **A**, 4 et 1, est augmentée de 5 *lepta* et le N°. 24, encore plus petite, avec **Δ**, vaut 4 *lepta* de plus.

La caducée, comme nous l'expliquerons plus tard, désigne, qu'il faut ajouter encore à la monnaie, portant cette contremarque, la valeur de la monnaie à ce type, savoir le *trilepton* N°. 107, de façon que la monnaie N°. 24 de Blaramberg, où on voit, outre le **Δ**, le caducée, vaut en tout huit *lepta* de plus.

On trouve dans la terre quelquefois les monnaies de nos types b et c, avec des pièces de 48 noummia du roi du Bosphore Sauromate III, qui, comme nous l'avons prouvé, a régné quelques ans avant 174 jusqu'en 211 de J.-C. Nos monnaies ainsi que celles de ce roi, sont donc à peu-près contemporaines. Or, comme Septime Sevère, dont on a les premières monnaies impériales d'Olbia, est monté sur le trône en 193, les pièces dont nous parlons, sont frappées environ entre 180 et 190 de J.-C. et appartiennent aux dernières frappes de cette époque.

c. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Dauphin.*

*14. *Av.* Tête d'Apollon à droite; au-dessous un poisson à gauche, et **OΛ**.

Rv. Dauphin à droite; en haut: **OXTP—⊙** et en bas: **⊙TEMI** (Demi-obole.) Æ. 6.

Blaramberg, l. c. pl. IX N°. 53.

Cette pièce est de la plus grande rareté; son style, ainsi que le monogramme **Ӿ** prouvent, qu'elle est de la seconde époque. Les noms des magistrats sont difficiles à deviner.

d. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Arc.*

*15. *Av.* Tête d'Apollon, à gauche.

Rv. Arc; en bas: **OΛ** (Trilepton.) Æ. 2.

Le type de cette pièce est celui de notre N°. 89; mais son exécution extrêmement grossière ne lui assigne de place que dans la seconde période, dont probablement elle est une des premières monnaies.

e. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Lyre.*

16. *Av.* **OΛBIOΠO...** Tête d'Apollon à droite.

Rv. ...**ΔΑΔΟCCAT** Phorminx, arrondie en bas. (Dichalkon.) Æ. 4.

Blaramberg, pl. XVII, N°. 167.

Imitation du type g, 5. Sur un exemplaire de Mr. le baron de Chaudoir, p. 46 N°. 79, on lit: **ΔΑΔΟC CATY**; mais sur les deux exemplaires que nous avons sous les yeux, on ne voit pas le **Y** et il paraît qu'il y a encore une ou deux lettres devant

le premier Δ. Ce *dichalkon* semble aussi appartenir au commencement de la seconde époque.

f. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Apollon debout.*

17. *Av.* OΛBIOΠO... Tête d'Apollon, à droite.

Rv. λ..λT—ϽLSATV Apollon debout, tenant dans la main droite un objet indistinct et dans la gauche: arc et flèche. (Dichalkon.) Æ. 4½.

Blaramberg, pl. XV, N°. 152.

Mourzakéwicz, l. c. p. 19, N°. 101.

Nous avons déjà mentionné ce type, p. 50, en prenant la statue du revers pour une imitation de la célèbre statue de l'Apollon Philésios du Didymée de Milet, ouvrage de Kanachos. Cette statue était du style archaïque, les cheveux étaient rayés et les boucles au-dessus du front, étaient des fils métalliques. La statue d'Olbia représentait probablement l'Apollon Prostatès, honoré dans cette ville.

Malheureusement l'exécution barbare des pièces même, ainsi que leur mauvaise conservation, ne permettent pas de bien distinguer l'objet qu'Apollon tient à la main droite. Mais en général, le type de notre *dichalkon* ressemble beaucoup à l'Apollon milésien, tel qu'il est représenté sur les médailles autonomes et surtout impériales, frappées à Milet, à Pergame et dans d'autres villes asiatiques.[1]

On ne connaît pas des exemplaires des médailles décrites sous d, e, f, avec des contremarques, qui ne furent en usage que pendant la première et la seconde époques. Il est impossible de les trouver sur les monnaies impériales d'Olbia, ni sur les postérieures, aux types de revers des impériales, qui toutes, comme nous le prouverons, sont frappées d'après un autre système.

---

[1] Trésor de numism. et de glypt., Mythologie, pl. XXXI N° 7, 8, 9, 10 etc. Apollon *Διδυμαῖος*, *Διδυμεύς*, le jumeau, v. Schol. Aristoph. ad Lysistr. v. 1283. Macrob, Sat. I. Ch. 17. Le temple de ce dieu, brûlé par Xerxès, fut reconstruit avec magnificence; l'oracle, qui était réuni avec le culte d'Apollon, existait encore du temps de l'empereur Licinius, v. Sozomenos ap. Gyrald Synt. IV, p. 231.—cf. Origines, ap. Barth. ad Statii Theb. VIII, v. 199.

IIIme PÉRIODE.

Depuis Septime Sevère, 193 de J.-C.

—

Plusieurs monuments d'Olbia attestent sa dépendance des empereurs, déjà depuis Auguste et Tibère. Ce sont surtout quelques inscriptions, dont nous avons fait mention et aussi les prénoms des empereurs, que portaient plusieurs de ses citoyens.[1] Mais entourée toujours de Barbares, que le glaive des Romains n'avait pas encore atteint, Olbia, ne pouvait pas se mettre sous la protection immédiate de l'empereur, ce qui aurait donné aux ennemis de l'empire, un excellent prétexte de saccager une ville si riche, et qui par sa situation, ne pouvait que très-difficilement être secourue par l'empereur.

Une dépendance véritable de l'empire se manifeste à Olbia, surtout à partir de Septime Sevère, par des médailles aux effigies de cet empereur et de ses successeurs, ainsi que par des statues, érigées sur la même base à Caracalla et à Géta et dont la base, trouvée à Olbia et conservée à Stolnoïé, porte les inscriptions[2] suivantes:

ΑΓΑΘ.......	ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΑΤΟΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ. Μ. ΑΥΡΗ	ΣΕΠ.........
ΛΙΟΝ ΑΝΤWΝΕΙΝΟΝΑΥΓΟΥΣΤΟΝ	ΚΑΙΣΑΡΑ. ΗΒΟΥΛΗ
ΗΒΟΥΛΗ. ΚΑΙ ΟΔΗΜΟΣ. Ο. ΟΛΒΙ	ΚΑΙ ΟΔΗΜΟΣ. Ο. ΟΛΒΙ
ΟΠΟΛΕΙΤWΝ.	ΟΠΟΛΕΙΤWΝ
Ἀγαθ(ῆ τύχῃ)	Ἀγαθῆ τύχῃ
(Αὐτοκρ)άτορα Σεβαστὸν Μ. Αὐρή-	Σεπ(τίμιον Γέταν)
λιον Ἀντωνεῖνον Αὔγουστον	Καίσαρα ἡ βουλὴ
ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Ὀλβι-	καὶ ὁ δῆμος ὁ Ὀλβι-
οπολειτῶν.	οπολειτῶν.

Le nom de Géta est effacé: chacun sait qu'après sa mort, son frère Caracalla fit renverser toutes les statues de Géta et effacer son nom de tous les monuments publics. Cette base prouve aussi la misère d'Olbia, car on se servit d'un marbre,

---

[1] P. e. Tita Flavia Chai...., avec les prénoms de Titus, (Bœckh, N° 2092.); l'archonte Markos Oulpios Pyrrhos, fils d'Aseouachos, (Bœckh, N° 1078.) portant les prénoms de Trajan; ce Pyrrhos doit avoir vécu sous cet empereur et sous les Antonins. Peut-être ces deux personnes étaient-elles des affranchis des empereurs dont elles portaient les noms?

[2] Kœppen, Nordgestade des Pontus, pl. II N° 16. Bœckh, l. c. N° 2091, 2092.

ayant supporté déjà une inscription en l'honneur de Tita Flavia Chai....., fille de....klès, monument, qui comme le nom du personnage l'indique, devait être à peu près de la fin du premier siècle de J.-C.

Les médailles de cette époque sont :

A. *Septime Sevère.*

193 — 211.

*1. *Av.* AVT KAI ΛOY CEΠ CEYHPOC Π CEBA (Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Λούκιος Σεπτίμιος Σευῆρος Περτίναξ Σεβαστός.) Tête laurée de l'empereur, à droite.

Rv. OΛBIOΠOΛEITΩN. Zeus lauré, assis et tourné à droite; il est vêtu de l'himation et appuie la main droite sur le sceptre. (Dupondius.) Æ. 5.

Blaramberg, pl. XIX, N°s 188, 189.
Mourzakéwicz, l. c. p. 21, N°. 133.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N° 85.
Sabatier, Iconographie, pl. LIV, N°. 9.

La figure du revers est le même Zeus Soter ou Prostatès, dont la tête est représentée sur les pièces *l* de la première époque.

*2. Même avers.

Rv. OΛBIOΠOΛEITΩN. Fortuna romaine, à gauche; elle tient le gouvernail et la corne d'abondance. (Dupondius.) Æ. 5.

Blaramberg, l. c. N°. 187.
Chaudoir, l. c. pl. 47, N°. 87.
Cte Ouvaroff, l. c. N°. 84.

La *Fortune* est un type tout à fait romain, employé sur un très-grand nombre de monnaies impériales.

Nous avons dit que les médailles de Sevère commencent probablement avec l'année 194. L'armée impériale qui fit le siége de Byzance, prise en 196, exerça sans doute une influence favorable sur les Scythes, voisins d'Olbia. Les médailles de la ville avec la tête de Sevère, sont assez rares.

B. *Julia Domna.*

*3. *Av.* I ΔOMNA AVΓOYCTA. Buste de Julie, vêtu de la *palla*, à droite.

Rv. OΛBIOΠOΛEITΩN. Fortuna, comme sur la pièce précédente. (Dupondius.) Æ. 5.

Blaramberg, pl. XIX, N°. 94.

*4. Même avers.

Rv. OΛBIOΠOΛITΩN. Aigle debout, à droite; il tient une couronne de laurier dans le bec et tourne la tête à gauche. Derrière lui, B. (Dupondius.) Æ. 5.

Blaramberg, l. c. N°. 192.

5. Même avers.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ (retrogr.) Taureau à droite; à l'exergue: B. Æ. 5.

Blaramberg, l. c. N°. 193.

Julia Domna fille de Bassianus, bourgeois d'Emésa, épousée par Sevère principalement parcequ'on lui avait prédit une couronne, qu'il voulait partager avec elle, est figurée également sur un grand nombre de médailles, frappées dans les provinces, qui voulaient honorer l'empereur aussi dans la personne de sa compagne.

Le type de l'aigle se trouve de la même manière sur les dernières monnaies d'Olbia de l'ancien système. Le taureau paraît être un type local, car la fortune principale des Scythes, habitants et voisins de la ville, consistait, comme chacun sait, dans leur bétail.

Le B indique que ces pièces valent deux as, ou qu'elles sont frappées dans la seconde année du règne de Sevère, savoir en 194.

C. *Caracalla.*

211 — 217.

*6. *Av.* AY. KAI. M. AYP. ANTΩNEINOC CEB (Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μάρκος Αὐρήλιος Ἀντωνεῖνος Σεβαστός.) Buste lauré de Caracalla, vêtu du paludamentum, à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Type de Zeus, comme sur N°. 1. Mais le dieu tient un foudre dans la main gauche; à l'exergue: Δ. (Dupondius.) Æ. 5½.

Kœhler, Acta. Acad. XIV, p. 106, N°. 37, pl. A, N°. 20.
Sestini, lettere, IV, pl. III N°. 23.
Blaramberg, pl. XIX, N°. 189.
Bn Chaudoir, l. c. p. 47 N°. 88.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N. 87.

Les deux gravures ne sont pas exactes; elles ne font pas voir le Δ à l'exergue, indiquant la quatrième année du règne de Caracalla, savoir 214 de J.-C. Sur l'exemplaire de Mr. le comte Ouvaroff, la légende de l'avers est effacée, mais on ne peut pas supposer que ce buste soit celui de Géta, car le revers convient plutôt à Caracalla. Mr. le baron de Chaudoir reconnaît sur son exemplaire dans la droite de Zeus, un petit aigle, au lieu du foudre.

*7. Même avers.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Homme nu, tourné à gauche, posant le pied droit sur une élévation et tenant dans la droite un objet indistinct. Devant lui, une *meta*. Dans le champ: Γ (Dupondius.) Æ. 5½.

Blaramberg, l. c. N°. 190.



Æ

Le sujet du revers est difficile à expliquer; dans la gravure de Blaramberg, l'objet que nous prenons pour une *meta*, est un trophée, composé d'un casque et d'une cuirasse. La pose de la figure ressemble beaucoup à celle de Poseidon, représenté de cette manière sur tant de médailles et d'autres monuments, comme l'Ἐννοσίγαιος, l'arbitre des mouvements de terre. Son culte à Olbia est constaté par les médailles, sous *c*, N°. 43, de la première époque. C'est donc peut-être Poseidon, qu'on peut reconnaître dans cette figure et l'objet qu'il tient dans la main droite, serait un *aplustre*. Mais que signifie la *meta* devant le dieu? Fait-elle allusion à des jeux, célébrés en son honneur, mais dont les monuments d'Olbia ne parlent pas, tandis que des jeux célébrés en mémoire d'Achille à Olbia sont bien connus?

Si nous examinons bien le sujet en question, nous voyons qu'il représente un homme qui, arrivé à un terme, met le pied, en se reposant, sur une élevation et ôte ou une palme ou une couronne, suspendue à la *meta*, pour en orner sa tête. La *meta* même forme une espèce d'Hermès, avec des bras courts, pour suspendre des couronnes, destinées aux vainqueurs. L'objet rond, surmontant la *meta*, paraît être un simple ornement et non pas une tête d'Hermès ou d'un autre.

Ce revers représente donc, ou Achille Pontarchès lui même, comme vainqueur dans les jeux, institués par lui sur l'île de Leuké, appartenant aux Olbiopolites, ou un vainqueur dans les jeux que ces derniers avaient créés en l'honneur du fils de Thétis, et qu'on célébrait du temps de Caracalla.

Bassianus Caracalla, le destructeur du genre humain, fut tué le 11 Avril 217, par Opélius Macrinus, qui lui succéda sur le trône.

D. *Géta.*

211 — 212.

*8. *Av.* ΚΛΟ CΕΠΤΓΕΤΑ. Tête laurée, vêtue du *paludamentum*, à droite.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΕΙΤWΝ. Achille casqué et en armure, tenant la lance de la main droite et une couronne de la main gauche; il est tourné à droite. A gauche, dans le champ: Α. (As.) Æ. 3.

Blaramberg, pl. XIX, N°. 191.
Mourzakéwicz, l. c. p. 21, N°s. 134, 135.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 86.



Æ.

La première difficulté qu'offre cet *as*, est le nom de l'empereur: ΚΛΟ; nous pensons que ces lettres signifient: Κ(αἴσαρ) ΛΟ(ύκιος). Il est vrai que le titre de

César termine ordinairement le nom : mais cette exception s'explique peut-être par l'ignorance du graveur olbien.

Quant à la figure du revers, nous avons déjà fait observer plus haut (p. 11), qu'elle représente probablement la statue du temple d'Achille Pontarchès. La lettre Α placé à côté, indique que la pièce a été frappée dans la première année du règne de Géta, soit 211 de J.-C.

Géta fut assassiné par son frère en 212, qui lui-même eut comme successeur Macrinus, dont le court règne finit par sa mort, le 8 juin 218. On ne connaît pas de monnaies d'Olbia, ni de Macrinus, qui n'avait pas quitté l'Asie, ni enfin d'Élagabale, petit-fils d'une sœur de Julie Domna, qui souilla le trône de César jusqu'en 222 (le 11 mars.) Les médailles que Mr. le comte Ouvaroff assigne à cette époque de 217 à 222, sont frappées après la mort d'Alexandre Sevère, comme nous le dirons plus tard.

E. *Alexandre Sevère.*

222 — 235.

9. *Av.* **ΑΥΤ Κ Μ Α/ ϹΕΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ.** (Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μάρκος Αὐρήλιος Σεουῆρος Ἀλεξάνδρος.) Tête laurée de l'empereur, à droite.

Rv. **ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤѠΝ.** Aigle romain avec une couronne dans le bec; il tourne la tête à gauche. A côté de la tête, à droite: Δ; entre les pieds: I. (Dupondius.) Æ. 6.

Blaramberg, pl. XX, Nos 195, 196.
Dumersan, Cabinet Allier de Hauteroche, pl. II, N°. 13.
Mourzakéwicz, l. c. p. 21, N°. 137.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 92.

Dans les gravures chez Blaramberg, on voit entre les jambes de l'aigle: II, au lieu du I, qu'offrent les exemplaires que nous avons sous les yeux. Le Δ à côté de la tête de l'aigle, désigne la quatrième année du règne d'Alexandre, la 225e de J.-C.

L'aigle est le même sur les dernières médailles de la seconde époque et sur quelques pièces de Julia Domna.

10. *Av.* **ΑΥ. Κ ϹΕΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ.** Tête laurée de l'empereur, à droite.

Rv. **ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤѠΝ.** Taureau, marchant à droite. (As.) Æ. 3½.

Blaramberg, pl. XX, N°. 198.
Sestini, Mus. Hederv. I, p. 5, N°. 22.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV. N°. 93.

11. Même avers.

Rv. Dans une couronne de laurier:

ΟΛΒ
ΠΟΛΙ
ΤѠΝ (As.) Æ. 3½.

Blaramberg, l. c. N°. 197.

Ces deux *as* sont sans indication de l'année. Le type du N° 10 est déjà employé sur un *dupondius* de Julia Domna, N° 5.

F. *Julia Mamée.*

12. *Av.* ΙΟΥΛΙΑ ΜΑΜΕΑ. Buste de Julie Mamée, vêtue de la *palla*, à droite.
Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ. Zeus lauré, assis à droite, et tenant le sceptre et le foudre. Dans le champ, à droite: Γ. (Dupondius.) Æ. $4\frac{1}{2}$.
Blaramberg, l. c. N°. 200.
Chaudoir, l. c. p. 47, N°. 90, 91.

*13 Même avers.
Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΩΝ. Fortune avec gouvernail et corne d'abondance; elle est tournée à gauche, devant elle: Γ. (Dupondius.) Æ. $4\frac{1}{2}$.
Sestini, lettere, IV, pl. III, N°. 24.
Blaramberg, l. c. N° 199.
Chaudoir, l. c. N°. 89.

Les gravures chez Blaramberg ne sont pas fidèles. Le Zeus est pris à tort pour Junon et le Γ de la seconde pièce ressemble à un Α. Ces *dupondii* sont frappés dans la 3e année du règne d'Alexandre Sevère, savoir en 224 de J.-C.

Alexandre Sevère et sa mère Julia Mamée, furent assassinés vers le mois de juillet 235, dans un camp, près du Rhin. L'assassin, un ancien gladiateur goth, Maximin, originaire de la Thrace, revêtit la pourpre impériale.

Avec Alexandre Sevère cessent les monnaies impériales d'Olbia. Peut-être le voisinage des Scythes, des Sarmates et des autres peuples des environs, ennemis des Romains, rendait dangereuse la protection impériale. On supprima donc sur les monnaies les bustes des empereurs, mais on employa les types des revers et le système monétaire des dernières pièces que nous avons communiquées. Peut-être aussi les Olbiopolites, en se souvenant du triste sort de Byzance, n'osaient pas se prononcer en faveur d'un empereur, afin de ne pas s'attirer la vengeance de ses adversaires et à cette époque les empereurs se succédaient bien vite.

On ne peut pas placer les monnaies suivantes dans l'intervalle entre Caracalla et Alexandre Sevère, de 217 à 222, car leur fabrique diffère tout-à-fait de celle de ces deux souverains, elle est toutefois postérieure à leur règne. Quelle raison pouvaient avoir les Olbiopolites pour ne pas reconnaître Élagabale, qui était de la famille de Sevère et qui régnait sans compétiteurs depuis l'an 218? Il est possible qu'on trouve plus tard des monnaies olbiennes de cet empereur.

Les pièces, dont nous parlerons, occupent l'époque postérieure à Alexandre Sevère, jusqu'au milieu du troisième siècle. Les principales sont:

1. *Av. Zeus. Rv. Fortuna.*

14. *Av.* Zeus lauré, assis sur une chaise à dossier élevé, appuyant la main droite sur un sceptre et tenant dans la main gauche un objet indistinct, peut-être un foudre. Devant lui: ·ΙΔ, derrière: Κ.ΚΛ

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙ. Fortuna avec gouvernail et corne d'abondance. Elle est tournée à gauche. Dans le champ, à droite: Δ. (Dupondius.) Æ. 6.

Blaramberg, pl. XVII N°. 174.
Mourzakéwicz, l. c. p. 21. N°. 129.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 90.

Les lettres sur l'avers indiquent le nom de l'archonte éponyme, peut-être ΚΑΙΔ. Elles sont déjà assez barbares, comme toute la fabrique de ce *dupondius*. Le sujet de l'avers se rencontre sur des *dupondii* de Septime Sevère, de Caracalla et de Julie Mamée, celui du revers, sur des *dupondii* de Septime Sevère, de Julia Domna et de Julie Mamée. Le Δ à côté de la Fortune, désigne peut-être la quatrième année d'une ère inconnue.

2. *Av. Achille. Rv. Caducée.*

*15. *Av.* ΧΚΤ... Achille debout et tenant la lance, comme sur l'*as* de Géta (N° 8.) Dans le champ, à droite: Δ.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙ Caducée ailé; dans le champ à droite, Δ. (Dupondius.) Æ. 6.

Blaramberg, pl. XVII, N°. 171.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 91.

La simple comparaison de l'avers de ce *dupondius* avec le revers de l'*as* N° 8, prouve, que ce dernier offre le prototype du premier. Le caducée figure comme type, sur les pièces appartenant à la fin de la première époque, et comme contremarque, sur un grand nombre de médailles des deux premières époques.

Il est étonnant que ce *dupondius* porte aussi le chiffre Δ, 4, mais un autre nom d'archonte, ΚΤ., au lieu du ΚΑΙΔ de la pièce précédente. Ce chiffre Δ, indique-t-il donc autre chose que l'année?

Cette monnaie est une des plus rares.

3. *Av. Apollon, Rv. Lyre.*

16. *Av.* ΟΛΒΙΟΠΟ(ΛΙΤΩΝ) Apollon debout, tourné à gauche, appuyant le bras gauche sur une *stélé.*

Rv. ....ΥΑΚ.... Phorminx, mal gravée. (Dupondius?) Æ. 4.

Blaramberg, pl. XVII, N°. 169.
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N° 88.

Les types de cette pièce ne se rencontrent pas sous les empereurs: cependant son style prouve qu'elle doit appartenir à l'époque des monnaies précédentes, à laquelle Mr. le comte Ouvaroff l'attribue aussi.

La figure d'Apollon diffère de celle gravée sur le *dichalkon f*, N°. 17 et qui, comme nous le pensons, représente Apollon Prostatès. C'est donc probablement Apollon Ithypore, dont le culte à Olbia est constaté, et que nous voyons dans le sujet de l'avers de notre monnaie. Il offre probablement la statue de ce dieu, qui se trouvait à la place principale de son temple.

La *phorminx*, un des attributs les plus ordinaires d'Apollon, se rencontre également sur les médailles *g*, 5, N°. 81 à 85 et *h*, N°. 92 de la première époque, ainsi que *e*, N°. 16 de la seconde.

4. *Av. Taureau. Rv. Aigle.*

17. *Av.* Α—ΚΑΤΑ Taureau à gauche.

Rv. ΟΛΒΙΟΠΟΛΙ Aigle à droite; il tourne la tête à gauche et tient une couronne de laurier dans le bec; devant lui, Β. (Dupondius.) Æ. 4.

Blaramberg pl. XVIII N°. 176,
Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 89.

Ces deux types sont bien communs dans l'époque impériale; le taureau apparaît sur des pièces de Julia Domna (N°. 5) et Alexandre Sevère (N°. 10); l'aigle sur des *dupondii* de Julia Domna (N°. 4.)

L'Α devant le nom ΚΑΤΑ, sur l'avers, paraît indiquer le titre d'archonte, Β sur le revers, peut-être l'année de cette ère dont nous n'avons des médailles qu'avec Β, 2 et Δ, 4.

La dernière pièce d'Olbia est d'un style tout à fait barbare et bien postérieure à celles, dont nous venons de parler:

*18. *Av.* Buste tourné à droite.

Rv. ..ΝΑΙΑΚΕΠΙΗ.. Dans le champ un grand Β. Æ. $4\frac{1}{2}$.

Cte Ouvaroff, pl. XXIV, N°. 83.

L'inscription de l'original, reproduit par Mr. le comte Ouvaroff, est intelligible aussi. Ce sont surtout les trouvailles qui assignent à ces pièces une place dans la numismatique d'Olbia. Le nom du revers indique peut-être un magistrat; le Β comme type, est difficilement à expliquer, c'est peut-être une imitation grossière du Β, que nous avons vu sur quelques monnaies impériales, ainsi que sur notre N°. 17 et que le graveur inhabile a considéré comme le type principal.

Nous ne savons rien sur l'histoire d'Olbia après Alexandre Sevère. Son existence ultérieure pourtant est prouvée d'un côté, par les témoignages d'Ammien Marcellin [1] et de Jornandès [2] et de l'autre côté, par des médailles de Maximine (235 à 238),

[1] Lib. XX, Ch. 8.
[2] Hist. Get., Ch. XV.

d'Otacilia Sevéra, femme de Philippe l'Arabe (244 — 249), enfin de Justin II (565 — 578), qu'on a trouvées dans ses ruines [1]. Peu à peu la ville succomba lors des invasions des Barbares qui envahirent les provinces septentrionales de l'empire byzantin. Tout ce que nous avons de la ville, ce sont les médailles, quelques inscriptions, dont nous avons profité, ainsi que peu de ruines et quelques objets d'art, la plupart très-fragmentaires, que Mr. le comte Ouvaroff a publié d'une manière excellente dans son ouvrage déjà mentionné.

Ces objets, en grande partie en or et en argile, appartiennent presque tous à la première époque et attestent le haut degré que l'art et le luxe avaient atteint dans cette ville. Peut-être des fouilles ultérieures sur le sol d'Olbia mettront au jour des objets, fournissant des renseignements pour son histoire.

---

[1] Cte Ouvaroff, p. 103.

LES CONTREMARQUES.

DES MONNAIES D'OLBIA.

Il y a peu de villes anciennes, dont les monnaies soient tant chargées de contremarques que celles d'Olbia. C'était ici un système très-perfectionné d'employer des contremarques pour renouveler la circulation d'une monnaie ou pour augmenter sa valeur. On peut les classer de la manière suivante:

A. *Contremarques étrangères.*

Cette classe est assez rare. Les contremarques de ce genre prouvent que les monnaies qui les portent ne doivent pas être considérées comme des monnaies d'Olbia, mais bien comme des monnaies des villes, dont les contremarques offrent les emblêmes. Ces villes sont surtout Panticapée, à laquelle se rapportent les contremarques:

1. Avec la *tête de Pan*, tournée à droite ou à gauche.
   Blaramberg, N°s. 47, 128, 135, 138.
   Cte Ouvaroff, N°s 50 et 53.

Cette tête de Pan n'est pas celle de l'Hypanis, des monnaies d'Olbia, où il est représenté toujours barbu, c'est plutôt le Pan de quelques pièces de Panticapée (V. pl. IV N°. 6, pl. V N°. 18, aussi Spasski, Босфоръ Киммер., pl. II N°. 9 etc.) Toutes les pièces, marquées de ce type, sont des *dichalka*, dont la circulation était permise à Panticapée. Une tête de Pan barbu se trouve en contremarque sur deux *didrachmes* de Panticapée, v. Spasski, Сборникъ, pl. I N°. 14 et 16.

2. Il est plus difficile de déterminer, à quelle ville se rapportent les *astres* à quatre et à plusieurs rayons, qu'on remarque aussi en contremarques sur quelques monnaies d'Olbia. On ne peut pas attribuer toutes ces contremarques à Olbia même, car le seul type olbien avec un astre (*h*, N°. 92) appartient, selon son style, à une époque postérieure aux pièces qui en sont contresignées. Mais nous voyons les mêmes emblêmes dans la numismatique de Panticapée, p. e. sur le joli *trilepton*, pl. VI N°. 35, avec un astre à huit rayons, un *dichalkon* chez Spasski, Сборникъ, pl. I N°. 13, avec un astre à sept rayons en contremarque, des astres à douze rayons, en contremarque, pl. IV N°. 7, pl. V N°. 12, etc. Le grand usage d'astres en contremarques, à Panticapée nous semble indiquer que plusieurs de nos médailles d'Olbia avec cet emblême, sont aussi contresignées à Panticapée, surtout le N°. 155 chez Blaramberg (type *l*), où l'astre est encore accompagné d'une feuille, inconnue comme type d'Olbia.

Par contre, quelques autres de ces astres, sont accompagnés d'une seconde contremarque avec un poisson, type fort en usage à Olbia et prouvant que l'astre aussi doit se rapporter à cette ville.

Ce sont nommément quelques *dichalka* à la tête du fleuve Hypanis (type *b*, Blaramberg, N°s 73, 74 et 75), avec le poisson d'un côté et des astres à quatre, cinq ou huit rayons de l'autre côté. Ces contremarques sont de formes différentes; les poissons sont entourés d'un cercle, indiquant les bords du poinçon, tandis qu'un seul des astres a un cercle pareil. Il est donc très-vraisemblable, 1° que ces deux emblêmes en contremarques sont d'époques différentes et 2° qu'ils n'ont pas la même signification.

L'astre paraît indiquer une restitution de la circulation de monnaies démonétisées; sur le N°. 75, l'astre est plutôt une surfrappe qu'une contremarque. Le poisson au contraire, désigne une augmentation de la valeur, comme nous le dirons tout à l'heure.

Les rayons de ces astres ressemblent beaucoup à ceux de la tête de Hélios sur le type *k*, ils sont donc probablement contemporains à ce type, qui comme plusieurs exemplaires le prouvent, est presque toujours surfrappé sur les *dichalka* des types *b* et *e*. Au lieu de mettre sur ces pièces la tête entière du Soleil, on s'est contenté d'y exprimer seulement les rayons, devenus type monétaire plus tard, comme le démontre notre N°. 92.

L'astre du N°. 7 de la IVe planche des «lettere,» IV, de Sestini appartient aussi à Olbia, comme le nom ΑΡΙΧ de l'avers le désigne. Mais quant à la même contremarque du *chalkous* chez Blaramberg, N°. 166 (type *g*, 5) il est difficile de décider si elle se rapporte à Olbia ou à Panticapée.

3. Une autre représentation du *Soleil*, la tête radiée, tournée à droite, (Ouvaroff, N°. 37) se trouve rarement, p. e. sur la monnaie, Blaramberg N°. 2 (type *g*, 4). Différent tout-à-fait du type de Hélios à Olbia, elle ressemble beaucoup à celui de Rhodes et il paraîtrait que cette contremarque est de l'île mentionnée, dont le commerce avec Olbia est prouvé aussi par la trouvaille sur l'emplacement de cette ville, d'un grand nombre de timbres d'amphores, offrant les armes de Rhodes, le balaustium [1].

4. Sur une seule pièce d'Olbia, un *chalkous* chez Sestini, lettere, IV, pl. II N°. 24, on voit un *chien* tourné à droite et tournant la tête. Il y a beaucoup de villes qui ont un chien comme type monétaire, mais on peut attribuer cette contremarque avec plus de vraisemblance à Colophon, en Ionie, ville très-commerçante, dont des pièces d'or et d'argent, reproduites par Sestini, offrent un chien, accompagné d'un poisson [2].

5. Une autre *chalkous*, du même type (N° 75), chez Sestini, pl. III, N°. 1, offre sur l'avers une contremarque ou plutôt une surfrappe avec un *taureau*, tourné à droite et tombé sur les genoux de devant. Ce n'est pas le bœuf des *as* et des *dupondius* olbiens,

---

[1] Une fleur semblable se trouve aussi sur une monnaie de Phanagorie, qui est peut-être une imitation des types de Rhodes, v. plus bas.

[2] Descrizione degli stateri antichi, p. 82, 83.

du temps des Sevère, mais bien un type étranger, peut-être de Cherronésos ou de Phanagorie, ou enfin de Tyra dont un *tétrobole* inédit (de Mr. le prince Sibirsky) offre comme type un bœuf semblable.

6. La *feuille de lierre* (Ouvaroff N°. 53) sur le *dichalkon* du type *b*, chez Blaramberg N°. 76, est d'une origine inconnue. Elle ne se trouve pas dans la numismatique d'Olbia. Peut-être est-elle une contremarque de Panticapée, où la tête de Pan est presque toujours ornée d'une couronne de lierre.

7. Le *gland* (Ouvaroff N° 56) sur un *dichalkon* du type *c*, v. Blaramberg N°. 126, ne peut pas bien se rapporter à Mantinée, dont quelques monnaies ont un gland pour type; il doit être aussi une contremarque locale, dont on ignore la provenance.

8. Une *grappe de raisin* (Ouvaroff N°. 43), seulement sur le *chalkous* chez Blaramberg N°. 149 (type *g*, 9). Cet emblême, fort en usage chez les Anciens, représente ici vraisemblablement aussi une contremarque de Phanagorie, dont un *trilepton* chez Spasski, Босфоръ Киммер. pl. II N°. 15, offre un revers semblable.

9. Une *fleur* avec quatre pistils (Ouvaroff, N°. 54) sur un *chalkous* du même type, Blaramberg N°. 150, dont l'origine est difficile à trouver.

B. *Contremarques d'Olbia.*

1. Première époque.

Les contremarques suivantes appartiennent toutes à Olbia même. Ces contremarques offrent toujours des types de monnaies plus petites que celles, sur lesquelles elles sont frappées. Elles indiquent donc, comme nous avons déjà fait observer, une augmentation de la valeur. La monnaie contremarquée valait ce quelle représentait, y compris la valeur de la pièce dont le type est indiqué par la contremarque.

Les contrecoins les plus employés sont ceux à la tête de Pallas, couverte d'un casque sans panache; ils indiquent les *trilepta* du type *m*, 2. La drachme chez Blaramberg, pl. III, gg (type g, 5), dont l'avers porte cette contremarque, vaut donc une *drachme* et trois *lepta*. La même pièce hh, porte encore une tête de la *Tyché* en contremarque. Elle est tournée à droite et représente donc le *triobolon* N°. 122 et non pas une monnaie de cuivre, où la tête de la *Tyché* est toujours tournée à gauche. Cette pièce vaudrait donc une *drachme*, 3 *oboles* et 3 *lepta*.

Le *dichalkon*, Blaramberg N°. 40 (type 1, 2) avec un caducée en contremarque, vaut donc 2 *chalkous* et 3 *lepta* ou 17 *lepta*, car le caducée représente le *trilepton* N° 119.

Ces contremarques servaient aussi à indiquer la valeur d'une monnaie, car rarement les Anciens inscrivaient la valeur sur leur monnaies [1]. Pour exprimer qu'une nouvelle

---

[1] Comme les *assaria*, *demi-assaria* etc. de Chios, les *sécles* et *demi-sécles* des Hébreux, etc.

monnaie valait p. e. un ou deux *chalkous* et une fraction, on lui donna le type du *chalkous* ou du double *chalkous* et de la fraction, pour ne plus avoir besoin d'ajouter une contremarque. Ainsi on frappa la pièce de 2 *chalkous* 3 *lepta*, N°. 99, Blaramberg N°. 42, où le caducée n'est nullement en rapport avec Zeus et ne remplace que la contremarque.

Également la petite tête de Pallas derrière la grande tête d'Apollon, sur les pièces *e*, ne signifie pas que ces monnaies ne valent pas deux *chalkous*, mais bien 2 *chalkous* et 3 *lepta*, car la tête de Pallas n'appartient pas à celle d'Apollon.

Les contremarques principales d'Olbia sont:

10. *Tête casquée de Pallas*, sans panache (Ouvaroff N°s 38, 39) et avec le *lophos*, Blaramberg, N°s 161, 165 etc. Elle représente la valeur des *trilepta* N°s 101 et 102, et se trouve p. e. sur:

les drachmes, Blaramberg, ff, gg, hh.
le dichalkon, ibid N°. 47.
le dichalkon N°. 52, Blaramberg, N°s 142, 143.
les chalkous N°. 82, 83, Blarambarg, N°. 165.
le trilepton N°. 105, Blaramberg, N°. 46.

11. *Tête de la Tyché*, du *triobole* N°. 122, seulement sur la drachme chez Blaramberg, hh.

12. *Poissons différents* (Ouvaroff N°s 51, 52, 58), représentant probablement aussi des *trilepta*, p. e. N°s 95, 100, 109 etc. On les trouve sur les *dichalka* du type *b*, N°s 73 à 75 de Blaramberg et du type *k*, N°. 136 de Blaramberg.

Un très-petit poisson sur le *chrysos* du roi Pharzoïos, diffère bien des autres et indique peut-être l'augmentation de la valeur de cette pièce par celle de la monnaie d'or de la ville d'Olbia, N°. 56.

13. *Épi*, ressemblant beaucoup à une feuille (Ouvaroff N°. 42). L'épi seul ou avec le poisson, est le type d'un grand nombre de médailles olbiennes. Mais comme les monnaies avec cette contremarque, n'appartiennent pas aux plus anciennes, il paraîtrait que notre *trilepton* N°. 118 est indiqué par cette frappe. Elle double la valeur du *chalkous* N°. 100 (Blaramb. N°. 162), des *trilepta* N°. 110 (Blaramb. N°. 163) et N°. 108 (Blaramb. N°. 172), en les équivalant peut-être même à un *chalkous* ou sept oboles, et augmente la valeur des *dichalka* N°. 96 (Blaramb. N°s 154, 155).

Un épi plus clair est frappé sur l'avers du beau *chalkous* N°. 58 (Blaramberg, N°. 52). Il indique peut-être seulement un *lepton* ou *dilepton* du beau style (*g*, 3.) Un très-grand épi se trouve sur une demi-obole de la seconde époque dont nous parlerons plus tard.

14. *Aigle* (Ouvaroff, N°. 49), le même du *dichalkon* N°. 88; il se trouve seulement sur les *dichalka* Nos 127, 128 (v. aussi Sestini, lettere, IV, pl. III, N°. 13,), dont il double la valeur.

15. *Caducée.* (Ouvaroff, N° 44) Il ne se trouve dans la première époque que sur les *dichalka* du type *k*; il représente la valeur du *trilepton* N°. 119, avec la tête d'Hermès sur l'avers. Nous avons fait observer que ce même emblême apparaît déjà comme un type sur quelques monnaies du même coin.

Les contremarques suivantes ont une autre signification, savoir une nouvelle mise en circulation d'une monnaie déjà démonétisée. Outre l'astre, dont nous avons parlé, on ne connaît que deux contremarques de cette catégorie, et chacune par un seul exemplaire, savoir:

16. *Roue avec* Α|Ρ|Ι|Χ|, mal gravée chez Sestini, lettere, IV, pl. IV, N°. 7 et Mus. Hederv. I, p. 5, N°. 20, v. aussi Cat. Mus. Hederv. N°. 7161, N°. XXVIII, N°. 623. Elle est surfrappée sur l'avers d'un *chalkous* du type *g*. 4, dont le revers porte un astre à huit rayons en contremarque.

17. *Coryte*, sur le revers du *dichalkon* du type *b*, Blaramberg, N°. 77.

2. Seconde époque.

Les contremarques de la seconde époque sont moins variées, mais plus employées que celles de la première. La seule étrangère est:

18. *Bucrane* sur le revers d'une demi-obole, Sestini, lettere, IV, pl. III, N°. 21.

Toutes les autres sont d'Olbia même, savoir:

19. *Épi*, d'une autre forme et plus grand que les épis de la première époque, (v. Ouvaroff, N°. 57). Il se trouve seulement sur la demi-obole, type *b*, Blaramberg, N°. 33 et représente probablement une augmentation d'une valeur d'un ancien *trilepton*, qui était encore en circulation.

20. *Caducée ailé*, sur des demi-oboles du même type, Blaramberg, Nos 31, 32 etc. Il indique, selon nous, une augmentation d'une valeur de trois *lepta* car les pièces à ce type, frappées à la fin de la première époque, étaient encore en circulation dans la seconde.

21. *Caducée non-ailé et grossier*, surfrappe très-commune sur les demi-oboles du type *a*; p. e. Blaramberg, N°. 24 et ayant la même signification que la contremarque précédente.

A l'exception d'un seul *chalkous* de la première époque (type *g*, 4, N°. 78) toutes les monnaies avec ces contremarques sont de la seconde époque.

Outre ces emblêmes, des demi-oboles aux types *a* et *b*, portent en contremarques aussi des chiffres:

22. Α, 1, Blaramb. N°. 23.
23. Β. 2, Blaramb. N°. 33.
24. Δ, 4, Blaramb. N°s 23, 24.
25. Η. 8, Blaramb. N°s 32, 33.

Nous avons fait observer que ces lettres indiquent l'augmentation de ces monnaies d'autant de *lepta* et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que ces contremarques se trouvent seulement sur les plus grands exemplaires de ces types.

Ces moyens d'augmenter la valeur des monnaies prouvent bien l'état de misère dans lequel Olbia se trouvait si souvent. Comme un pareil système était très-compliqué et avait encore d'autres inconvénients, il fut supprimé, probablement du temps de Septime Sevère, et remplacé par le système romain, alors généralement répandu, même dans les provinces les plus éloignées de l'empire.

REVUE CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE D'OLBIA.

Avant J. C.	
655.	Fondation d'Olbia par les Milésiens.
	Scythes Callipides, Alazones, Royaux.
	Commerce florissant avec les Scythes et les villes grecques du Pont-Euxin.
vers 450.	Ariapeithès, roi des Scythes.
vers 430.	Skylès, fils d'Ariapeithès, ami des Olbiens.
vers 425.	Oktomasade, succède à son frère Skylès. Suppression de la civilisation grecque chez les Scythes.
avant 400.	On frappe de grandes monnaies de cuivre.
vers 400.	Les Saïes, Thisamates, Saudarates et d'autres peuplades barbares, deviennent les voisins d'Olbia.
	Monnaies avec la tête d'Apollon d'un beau style.
vers 350.	Monnaies avec la tête du fleuve Hypanis et avec d'autres avers; rev. coryte.
vers 340.	Les Galates et les Skires arrivent dans ces contrées.
vers 330.	Saïtapharnès, roi des Saïes et d'autres peuplades.
	Protogène, fils d'Héroson.
vers 320.	Lysimaque combat les barbares de ces contrées.
vers 290.	Siége d'Olbia par Zopyrion, capitaine de Lysimaque.
	Changement de la constitution politique d'Olbia.
vers 250.	Les Scythes reprennent des forces.
vers 200.	Kanitès, roi scythe. Le roi Kau....
vers 175.	Sarias, son successeur (?). Hélès ou Hélios.
vers 160.	Pharzoios, roi des Scythes. Médaille d'or, frappée à Olbia. Monnaie avec la tête de Zeus.
vers 150.	Avénement de Skilouros, dernier roi scythe de ces contrées.
115.	Skilouros chassé de la Tauride, par les capitaines de Mithradate-le-Grand.
vers 70.	Arrivée des Gètes.
entre 65 et 60.	Destruction d'Olbia, par Boirebistas roi des Gètes.
52.	César marche contre Boirebistas.
vers 50.	Inismeus, roi scythe. Monnaie d'argent avec la tête d'Hermès.
vers 50.	Reconstruction de la ville, à l'aide des Scythes des environs.

Après J. C.

vers	10.	Inscription en mémoire de Théoklès, fils de Satyros.
vers	90.	Dion Chrysostome, à Olbia.
vers	155.	Guerre avec les Tauroscythes. Antonin-le-Pieux envoye du secours aux Olbiens.
vers	175.	Sauromate III, roi du Bosphore, protecteur d'Olbia.
	194.	Olbia sous la dépendance de Septime-Sevère.
	211.	Caracalla et Géta; leurs monnaies frappées à Olbia.
	222.	Alexandre-Sevère; médailles d'Olbia avec son nom.
	235.	Nouvelle indépendance.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES D'OLBIA.

Ire Période (grecque.)

Depuis la fondation de la ville jusqu'à sa destruction par les Gètes, de 655-65 à 60 avant J. C.

IIe Période.

Depuis la reconstruction d'Olbia, jusqu'à Septime-Sevère, de 65 à 60 avant J. C. jusqu'à 193 après J. C.

Monnaies d'Olbia.

IIIe Période.

Depuis Septime-Sevère en 193 de J. C.

A. Septime-Sevère.

193 — 211.

Avers.	Revers.	N^os.	Page.
1. Buste de Sevère	Zeus assis	1.	83.
2. Idem	Fortune	2.	83.
B. Julia Domna.			
1. Buste de Julie	Fortune	3.	83.
2. Idem	Aigle	4.	83.
3. Idem	Taureau	5.	84.
C. Caracalla. 211 — 217.			
1. Buste de Caracalla . . .	Zeus assis	6.	84.
2. Idem	Achille	7.	84.
D. Géta. 211 — 217.			
Buste de Géta	Achille	8.	85.
E. Alexandre-Sevère. 222 — 235.			
1. Buste d'Alexandre-Sevère .	Aigle	9.	86.
2. Idem	Taureau	10.	86.
3. Idem	Inscription	11.	86.
F. Julie Mamée.			
1. Buste de Julie	Zeus assis	12.	87.
2. Idem	Fortune	13.	87.
G. Après les empereurs.			
1. Zeus assis	Fortune	14.	88.
2. Achille	Caducée	15.	88.
3. Apollon	Lyre	16.	88.
4. Taureau	Aigle	17.	89.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TYPES MONÉTAIRES D'OLBIA.

KARKINITIS.



Les notions des Anciens sur la situation de Karkinitis sont peu exactes. Mr. Spasski les a exposées dans un excellent article, imprimé dans les *Записки* de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa [1] et dans les mémoires de la Société Impériale d'archéologie de St.-Pétersbourg [2].

Selon Hérodote, la ville de Karkinitis se trouvait à l'embouchure du fleuve Hypakyris, qui tombant dans la mer, laisse à droite la Hylée et la course d'Achille; ce fleuve selon le père de l'histoire, est le sixième après l'Ister, dont il est séparé par le Tyrès, l'Hypanis, le Borysthène et le Panticapès: «*Ἕκτος δὲ Ὑπάκυρις ποταμὸς, ὅς ὁρμᾶται μὲν ἐκ λίμνης, διὰ μέσων δὲ τῶν νομάδων Σκυθέων ῥέων ἐκδιδοῖ κατὰ Καρκινῖτιν πόλιν, ἐς δεξιὴν ἀπέργων τὴν τε Ὑλαίην καὶ τὸν Ἀχιλλήϊον καλεόμενον δρόμον.*» [3]. Plus loin [4], Hérodote dit que l'ancienne Scythie s'étendait depuis l'Ister jusqu'à la ville de Karkinitis: «*ἀπὸ Ἴστρου αὕτη ἤδη ἀρχαίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον κειμένη, μέχρι πόλεως καλεομένης Καρκινίτιδος.*»

Strabon mentionne seulement le golfe Karkinitis, qu'il désigne comme très-grand: *εὐμεγέθης*, occupant plus de mille stades et même le triple, en y comprenant ses dernières limites. [5] Il ne parle pas de la ville, citée pourtant chez Pline, qui l'appelle: Carcine. Mais la description qu'il donne de ces contrées n'est pas trop exacte, il les n'a pas vues lui-même. Il cite le golfe «Carcinites» et le fleuve «Pacyris» (au lieu de l'Hypakyris d'Hérodote), les petites villes (oppida) Naubarum et Carcine, derrière lesquelles se trouve le lac Bugès (Siwach) réuni avec la mer, au moyen d'un fossé. Près de Carcinis, commence la Tauride, autrefois entourée de la mer, etc. Sur le

---

[1] Vol. II p. 20 — 35 et pl. III.
[2] Vol. IV p. 316 — 337 et pl. I.
[3] Lib. IV ch. 55.
[4] Ibid. ch. 99.
[5] Lib. IV ch. III, 19, vol. II p. 34, ed. Kramer.

rivage, à partir de Carcinis, il y a les villes de Taphræ, de Cherronésos héracléotique, etc. [1] Méla, [2] Ptolemée et Étienne de Byzance connaissaient aussi la ville de Karkinitis; Ptolemée parle même d'un fleuve du même nom, sur lequel la ville était située. Il la confond peut-être avec le golfe dont nous venons de parler. Méla l'appelle Carcine, il ajoute qu'elle se trouve à l'embouchure commune des rivières Gerrhos et Hypakyris, qui prenant leur origine de sources différentes et dont la première traverse le pays entre les Basilides et les Nomades, et l'autre seulement, celui des Nomades, se réunissent près de Karkinitis, pour tomber dans la mer.

Les témoignages d'Arrien et de l'anonyme auteur du Périple, semblent être en opposition avec ceux des auteurs plus anciens. On trouve chez le premier:

«Ἀπὸ Χεῤῥονήσου ἐς Κερκινῖτιν στάδιοι ἑξακόσιοι, καὶ ἀπὸ Κερκινίτιδος ἐς καλὸν λιμένα, Σκυθικὸν καὶ τοῦτον, ἄλλοι ἑπτακόσιοι. ἐκ δὲ καλοῦ λιμένος ἐς Ταμυράκην τριακόσιοι.[3]

De Cherronésos à Karkinitis, 600 *stades et de Karkinitis au beau port scythe, autres* 700. *Du beau port à Tamyraké* 300.

Ceci correspond parfaitement avec les indications de l'Anonyme, savoir:

«Ἀπὸ Χερσῶνος ἐις Κορονῖτιν ἤτοι Κερκινῖτιν λεγομένην στάδια χ', μίλια π', ἀπὸ δὲ Κορονίτιδος ἤτοι Κερκινίτιδος ἐις καλὸν λιμένα Σκυθικὸν Χερσωνίτιδος στάδια ψ', μίλια ϙγ'.»[4].

De Kherson à Koronitis nommé aussi Kerkinitis, stades 600, *milles* 80, *de Koronitis ou Kerkinitis au beau port scythe de Kherson, stades* 700, *milles* 93.

De tous ces lieux, Kherson seul est bien connu. Si nous mesurons de cette ville, en longeant le rivage, nous trouvons à 600 stades (110 verstes) le promontoire de Tamyraké, d'où Karkinitis était éloigné encore de 200 stades. Nous devons donc prendre le chemin direct en traversant le golfe de Kalamita, de Kherson à Eupatoria (Kozloff) et de là, par la partie occidentale de la presqu'île, nous trouverons 110 verstes = 600 stades jusqu'au village d'Akh-Metchet, d'où jusqu'à Tamyraké, il y a justement 400 stades ou à peu près $73\frac{1}{3}$ verstes.

Mais cet endroit est bien éloigné de l'embouchure du fleuve Hypakyris, où Hérodote et Pline fixent l'emplacement de Karkinitis. Supposer deux villes portant presque le même nom et situées sur le même golfe, l'une vis-à-vis de l'autre, savoir Karkinitis près de l'embouchure de l'Hypakyris et Kerkinitis près du village actuel d'Akh-Metchet, est invraisemblable, les Anciens ne l'auraient-ils pas mentionné?

---

[1] Natur. hist. IV, ch. 26.
[2] De situ orbis II, 1.
[3] Arriani periplus Ponti Euxini, ed. Hoffmann § 19, p. 85.
[4] Anonymi peripl., ibid., § 7, p. 181—182.

Tout ceci nous fait pencher pour l'opinion de Mr. Spasski, qui pense que dans ces deux périples il n'est pas question d'une ville Karkinitis, mais seulement du golfe de ce nom.

Arrien et l'Anonyme ne mentionnent pas la ville, qui de leur temps, sous Hadrien et Antonin, était tout-à-fait insignifiante ou n'existait plus du tout. Pline la désigne comme *oppidum* et si elle se trouve chez le savant Égyptien, chez Méla et chez Étienne de Byzance, cela ne prouve rien contre notre opinion, puisque ces auteurs, qui n'étaient pas sur place, ont profité surtout des recherches des leurs prédécesseurs.

Kerkinitis, Karkinitis, Koronitis, n'est donc qu'une seule ville, située sur l'embouchure de l'Hypakyris, à droite de la Course d'Achille et de l'Hylée, dont aujourd'hui il n'y a plus de traces. Mr. Spassky suppose d'une manière très-vraisemblable, que le bois qui avait donné à cet endroit son nom, a été employé au dixième siècle pour construire les vaisseaux russes qui se mettaient en route pour Constantinople. Mr. le comte Ouvaroff, qui récemment encore a examiné ce terrain, en donne un plan exact [1], où on distingue encore les lits des fleuves, aujourd'hui tout-à-fait taris. Différents tumulus aux deux côtés du chemin de Kalantchak à Pérecop, indiquent seuls que cette contrée était autrefois habitée.

Il y avait encore d'autres endroits du même nom, nommément une île de la Méditérranée *Cercina*, avec une ville libre, du même nom; l'île avait une longueur de 25 mille pieds et une largeur de 5000 à 12,500. [2] Une très-petite île, Cercinitis, située vis-à-vis de Carthage, était jointe avec cette ville, au-moyen d'un pont. [3] Enfin un bourg au sud du pays de la tribu Juda, portait le nom de Karka, Karke. [4]

Tout ceci nous fait présumer que le nom de Karkine, etc. dérive probablement d'un mot phénicien ou hébreu קרקע, Karka, signifiant le sol, le sol de la mer, employé pour une ville dont le terrain, pour ainsi dire, est gagné sur le sol de la mer. Qui sait si notre Karkinitis n'était pas la fondation de Phéniciens, ces pirates, commerçants entreprenants, dont on trouve les traces jusqu'au littoral de la mer Baltique?

On doit à un numismate distingué de Berlin, Mr. Jules Friedlænder, d'avoir introduit Karkinitis dans la numismatique. [5] Voici les monnaies connues de cette ville:

*1. *Av.* Tête d'Artémis, tournée à gauche et ornée d'un collier de perles. Derrière, la moitié supérieure du carquois et de l'arc. En haut: KEP.

---

[1] V. Изслѣдованія, livr. 2, plan 41.
[2] Pline, l. c. lib. V, ch. 7.
[3] Ibid.
[4] Fl. Joseph., XV, 3.
[5] Annali dell' Instituto di correspondenza archeologica, 1845, XIV, p. 232—234.

Rv. Cerf allant à gauche. Dans le champ: ΕΡ—Μ—Α. (Tétralepton.) Æ. 3.

Friedlænder, Annali dell' Instituto, l. c. p. 232.
Spasski, Записки Одесск. Общ. II, pl. III, N° 3.
Le même, Mémoires de la Soc. d'arch. IV, pl. I, N° 2.
Le même. Арх. нум. сборникъ, p. 163, N° 1.

Le type de cette monnaie rappelle tout-à-fait quelques pièces de Cherronésos, portant les mêmes figures [1], ce qui pourtant ne permet pas de conclure que la petite Karkinitis était en dépendance de la ville si puissante de Cherronésos. Notre *tétralepton* prouve seulement que le culte d'Artémis, l'Oreiloché des anciens Scythes, était également répandu dans ces deux villes, et qu'elle avait à Karkinitis, une image, ressemblant à une de celles, reproduites sur quelques monnaies de la vaillante colonie d'Héraclée.

ΕΡΜΑ indique sans doute le nom du magistrat (stratégue ou proteuon, Hermaios, Hermagoras etc.).

*2. *Av.* Scythe, assis sur un rocher, sur lequel il appuye sa main gauche. Il est barbu, vêtu d'une espèce de tunique courte et tient de la main droite une bipenne. Devant lui: ΚΕΡΚΙ.

Rv. Cheval allant à gauche. A l'exergue, le nom du magistrat ΙΠΠΟΚΡΑ. (Chalkous.) Æ. $4\frac{1}{2}$.

Friedlænder, l. c.
Spassky, Записки, l. c. pl. III, N° 2.
Le même, Mémoires, l. c. p. 327. N° 2.
Le même, Арх. нум. Сборникъ, p. 163, N° 2,

3. Pièce semblable, avec le nom de magistrat. ΚΑΛΛΙΑ. V. pl. VII, N° 10. Æ. $4\frac{1}{2}$.

Friedlænder, l. c.
Spassky, Записки, l. c. pl. III, N° 1.
Le même, Mémoires, l. c. p. 327, N° 1; pl. I, N° 1.
Le même, Арх. нум. Сборникъ, l. c. N° 1,

4. Autre pièce semblable, avec le nom de magistrat: . . . ΓΛΟ. V. pl. VII, N° 11. Æ. $4\frac{1}{2}$.

Le type de l'avers est purement local, il offre un des Scythes, voisins de Karkinitis. Car autrefois, selon Strabon; toute la contrée entre le Borysthène d'un côté, et la pointe de Tamyraké, y compris la partie NO de la Crimée, était désignée sous le nom de la petite Scythie, μικρὰ Σκυθία. [2] L'arme du Scythe, la bipenne, appartient également à ces parages, c'est la même dont se servaient aussi les Amazones

---

[1] V. notre ouvrage, intitulé: Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ Херсониса, p. 27, N[os] 12, 13, 14.

[2] Geogr. livre II, ch. 4, § 6, Vol. II, p. 39, ed. Kramer.

et les Arimaspes. On voit un sujet semblable sur un *lapis-lazuli* antique, trouvé en Crimée et appartenant à S. E. Mr. le comte L. Pérowsky. Mais sur cet *intaglio*, le Scythe est coiffé d'un casque ou d'un pétase et contre son genou droit, s'incline un bouclier rond. Le cheval convient également à la Scythie, des troupeaux de chevaux formaient la fortune principale des Scythes. Un cheval est figuré aussi sur la plupart des monnaies de Carthage, frappées tant en Sicile qu'en Afrique; d'autres de ces monnaies portent une tête de cheval, type d'augure favorable en souvenir de celle qui fut trouvée à la fondation de Carthage [1]. Eckhel fait observer que selon Étienne de Byzance, Carthage portait aussi le nom de ΚΑΚΚΑΒΗ, signifiant en langue punique une tête de cheval [2]. Il est dans tous les cas, curieux que le même nom de ville et le même type se rencontrent en Afrique et sur l'embouchure de l'Hypakyris.

Le style de fabrication de ces monnaies appartient tout-à-fait à la Crimée; le flân représente une espèce de cône très-aplati, de façon que le diamètre d'un côté de la monnaie est toujours un peu plus petit que celui de l'autre côté. Cette particularité se rencontre aussi sur beaucoup de monnaies de cuivre de Panticapée, de Cherronésos et surtout d'Olbia. En outre, tous les exemplaires de ces monnaies que nous connaissons, ceux du cabinet royal de Berlin et ceux des collections Kotchoubey et Sibirsky à St. Pétersbourg, proviennent de la Crimée, ce qui prouve évidemment que leur localité doit être cherchée dans ces contrées.

Nous ne savons rien concernant l'histoire de la ville de Kerkinitis ou Karkinitis; les monnaies prouvent seulement que le culte d'Artémis y était répandu, elles nous donnent aussi les noms de quatre magistrats éponymes, savoir: Hermaios (ou Hermagoras), Hippokrates, Kallias, et . . ΓΛΟ.

Peut-être existe-il encore un monument, rappelant la ville de Karkinitis. C'est une amphore en argile avec l'inscription : ΚΕΡΚΙ / ΝΩΣ sur le cou. Mr. Mourzakéwicz qui l'a publiée [3], prend ΚΕΡΚΙΝΩΣ pour le nom du potier Kerkines, mais ne peut-on pas penser que ΚΕΡΚΙ soit le nom de la ville et ΝΩΣ celui d'un astynome? Les localités sont indiquées sur beaucoup de ces amphores (p. e. ΘΑΣΙΩΝ, ΠΑΡΙΩΝ *κ. τ. λ.*); le nom ΝΩΣ est composé peut-être de *νῶσις*, la forme ionienne et dorique de *νόησις*.

Si on se livrait à quelques fouilles sur l'emplacement de Kerkinitis, on trouverait peut-être des inscriptions et d'autres ornements qui contribueraient à lever le voile dont l'histoire de cette ville est couverte.

---

[1] Virgil, Aen. I, 447; Silius Ital. Pun. II, 410; Justin, L. XVIII, ch. 5.
[2] Doctr. num. vet., I, p. 229.
[3] Записки Одесскаго Общества, II, p. 412.

Nous ajoutons ici un autre monument, orné de Scythes, savoir un collier d'or, terminé aux deux bouts par la figure d'un Scythe à cheval, d'un excellent travail grec. Cet objet trouvé dans le tumulus dit de la Koul-oba, accuse l'ouvrage d'un artiste grec de Panticapée et à-peu-près du second siècle avant J. C. L'original est conservé à l'Ermitage Impérial. V. Изслѣдованія, p. 147.



LA CHERRONESE TAURIQUE.

La presqu'île portant le nom de Cherronèse Taurique, baignée au nord par la Méotide, à l'ouest par la baie de Karkinitis, et sur ses autres côtés par le Pont Euxin, a été soumise peu à peu par un grand nombre de peuples différents. Les premiers habitants étaient les Taures, désignés aussi sous le nom des Tauroscythes, d'où est venu le nom donné à toute la presqu'île. Ces Taures étaient des pirates; ils sont connus par leur cruauté contre les naufragés qu'ils sacrifiaient à une déesse, ἡ Παρθένος, la Vierge, désignée par les Grecs sous le nom d'Artémis. On trouve quelques détails sur ce culte dans l'histoire si connue de Thoas et d'Iphigénie, d'Oreste et de Pylade, qui après la mort de Thoas se sauvèrent avec leur sœur en Grèce, en emportant l'image de la déesse.

Plus tard, à une époque qu'on ne peut pas bien préciser, les Scythes Satarques entrèrent dans la Tauride, en occupant la côte orientale d'où il expulsèrent les Taures. Outre les Satarques, on trouve dans la Crimée encore une peuplade, venue d'un pays bien éloigné. Ce sont les Cimmériens, nom que portait une confédération de tribus gauloises et germaines, qui, après avoir essayé envain de se fixer dans les plaines entre le Danube et le Borysthène et chassés par les Scythes, aussi braves et plus nombreux qu'eux, pénétrèrent en Asie, et ayant traversé la Colchide, soumirent la Phrygie, dont le roi, Midas IV, ne pouvant plus résister à ces Barbares, se donna la mort. De là, les Cimmériens se jetèrent sur la Lydie; envain les rois Ardys et son successeur Sadyattes tentèrent de leur resister: des combats continuels diminuèrent leur nombre et enfin Alyattes II, père de Kroisos, parvint (vers 625 avant J.-C.) à les chasser de l'Asie, qu'ils avaient ravagée pendant plus d'un demi-siècle. Une partie des Cimmériens se jeta dans la Crimée, qui d'eux reçut son nom;[1] mais là ils rencontrèrent leurs anciens ennemis, les Scythes, qui les repoussèrent dans les montagnes de la presqu'île. Une autre partie des Cimmériens, plus nombreuse encore, occupa pour quelque temps les plaines situées entre le Danube et le Borysthène, surtout sur les bords du Tyras, mais les attaques continuelles des Scythes les obligèrent de se retirer lentement vers la Bohême et la Moravie. Au fur et à mesure que les tribus trouvèrent des habitations fixes, la confédération cimmérienne perdit de son importance et vers l'an 500 son nom était tout-à-fait oublié.

Les Cimmériens restés dans la Crimée, s'assimilèrent peu à peu avec les Taures, avec qui, selon Fréret, ils étaient de la même origine. Le célèbre académicien de

---

[1] Strabon, lib. VII, ch. II, § 2, vol. II, p. 10 ed. Kramer.

Paris comparant le nom des Taures avec celui des Taurisques et des Thuringes, les prend pour des épithètes honorifiques, dérivant du mot thor, audax, brave. [1] Les Scythes étaient d'une origine asiatique, le peu de mots de leur langue qui nous sont conservés, ressemblent au persan et au mède. Pourtant l'expression de Tauroscythes, dont se servent si souvent les auteurs anciens, nous porte à croire, que même quelques peuplades scythes se sont réunies avec les Taures pour former ensemble une seule nation.

Peu à peu des colonies grecques s'établirent sur toute la côte au nord et à l'est, s'entendant avec les Scythes, à qui ils concédèrent un tribut; ils forcèrent les Taures à se retirer dans l'intérieur de la Cherronèse, et on présume qu'un fossé, commençant au nord de la ville, appellée postérieurement Théodosie et s'étendant jusqu'à la petite presqu'île de Siwasch (la Cherronèse de Zénon), désigna la frontière entre le territoire des Grecs et celui des Scythes.

Mais peu à peu la puissance des Grecs augmenta, ils se réunirent avec leurs compatriotes, établis vis-à-vis, sur la côte asiatique et enfin, pour mieux résister aux Barbares, les villes grecques du Bosphore, surtout Panticapée et Phanagorie, formèrent une espèce de communauté, un *Κοῖνον*, sous des archontes, qui, en soumettant les Scythes voisins, nommés Méites, comme habitant les côtes du Palus Méotide, prirent sur ces Barbares le titre de rois.

Le fossé mentionné, séparait alors le petit royaume du Bosphore, du territoire des Tauroscythes, repoussés de l'autre côté par les habitants de la ville de Cherronésos, et forcés peu à peu, de se retirer dans l'intérieur de la presqu'île.

Les rois du Bosphore augmentèrent peu à peu leur puissance: Théodosie fut ajoutée à leur territoire, presque tous les Barbares environnant la Méotide reconnurent leur pouvoir et lorsque les Scythes, profitant de la faiblesse des derniers Spartokides, se rendirent indépendants, Mithradate-le-Grand, devenu roi du Bosphore, les soumit de nouveau par ses généraux Diophante et Neoptolème.

Asandre, pour empêcher desormais les Scythes, de faire des invasions dans la presqu'île, la fortifia, selon Hypsicrate par un mur, construit sur l'isthme, de 360 stades de longueur, situé sur la Méotide. Ce mur avait dix tours par chaque stade [2], en tout 3600 tours.

Mais où faut-il chercher l'emplacement de ce rempart fabuleux? Kœhler le suppose sur la presqu'île de Zénon [3]; n'est-il pas à présumer d'ailleurs que Strabon, qui a bien

[1] Mémoires de l'Académie des Inscriptions etc., Vol. XIX, p. 612 et suiv.
[2] Strabon, lib. VII, ch. IV § 6, vol. II, p. 40 ed. Kramer.
[3] Sérapis, II, p. 140, 141. Cette presqu'île, nommée aujourd'hui la presqu'île d'Arabat, avait reçu son nom ancien probablement du rhéteur Zénon de Laodicée, père du roi Polémon I.

connu cet endroit, aurait cité le rempart? Enfin, cette presqu'île n'a pas 360 stades, mais bien 600 stades, à peu près, de longueur et on ne voit pas trop quelle utilité pouvait avoir un mur, établi sur une langue de terre si étroite.

L'isthme de Pérécop, où d'autres ont cherché ce mur, est trop petit, il n'a que 54 à 110 stades d'étendue. Le rempart construit sur cet endroit, n'eut été d'aucune valeur stratégique, car les Scythes en embarquant quelques troupes sur le Siwach, pouvaient facilement attaquer les défenseurs du rempart, du front et au dos.

La seule ligne, où un pareil rempart eût été de quelque utilité, est en commençant à l'ouest de Pérécop, à travers l'isthme et prolongée jusqu'à la large embouchure du petit fleuve Biiouk-Oplar, car autrement il était impossible de défendre la côte N. E. de la Crimée, déchirée par une cinquantaine de grandes et petites baies et de lacs.

Cette distance offre justement 360 stades ou 66 verstes, ce qui concorde parfaitement avec la notice d'Hypsicrate. Les baies entre celle du Biiouk-Oplar et l'embouchure du Salghir, d'un côté, et l'embouchure du lac Scheikh-Eli de l'autre côté, pouvaient être bien défendues au moyen de quelques châteaux fortifiés et de cette manière la presqu'île eût été à l'abri des Scythes, habitant le nord de la Crimée.

Mais un rempart si considérable avait besoin d'une grande garnison. Si nous comptons seulement trois hommes pour chacune des 3600 tours, cela donne 10,800 soldats, nombre trop invraisemblable, si nous nous rappelons que peu de lustres avant, Diophante, capitaine de Mithradate-le-Grand, n'eut besoin que de 6000 hommes, pour chasser les Scythes de la Crimée.

La notice d'Hypsicrate paraît donc un peu invraisemblable. Il est vrai que les capitaines d'Eupator avaient chassé de la Crimée les Scythes en général, mais quelques débris de ce peuple s'étaient retirés dans les montagnes de l'intérieur de la presqu'île et de là, ils pouvaient toujours couper les secours aux gardiens du rempart, si éloigné de la capitale.

Nous pensons donc que le passage cité d'Hypsicrate, est corrompu et qu'il ne s'agit que d'un rempart entre le Siwach (la station d'Arabat) et Théodosie, défendant la petite presqu'île de Panticapée contre toutes les attaques du côté de la terre. Mais cet isthme n'a qu'une largeur de 18 verstes ou environ 98 stades, ce qui nous donne 298 tours, pour la défense desquelles mille hommes suffisaient parfaitement. La communication avec Cherronésos et les autres villes de la Crimée, obéissant au sceptre d'Asandre et se trouvant hors de ce rempart, se fit par mer, sous la protection de la flotte considérable que ce roi entretenait.

Depuis Asandre, la puissance des rois du Bosphore diminua de jour en jour, d'autant plus qu'au commencement, l'autorité de l'empire romain augmenta dans ces contrées. Les rois devinrent dépendants de Rome; on les employa pour résister aux Barbares, surtout

aux Scythes, aux Sarmates et aux peuples de la confédération gothe, qui envahirent les provinces de l'Empire. Au troisième siècle de J. C., le Bosphore se divisa en deux royaumes, dont l'un, celui de l'Europe, conserva ses rois, descendant des Achéménides, tandis que les rois en Asie sont d'une autre origine. Enfin les rois n'étaient plus en état de résister aux ennemis de l'Empire, qui les forcèrent de s'allier avec eux.

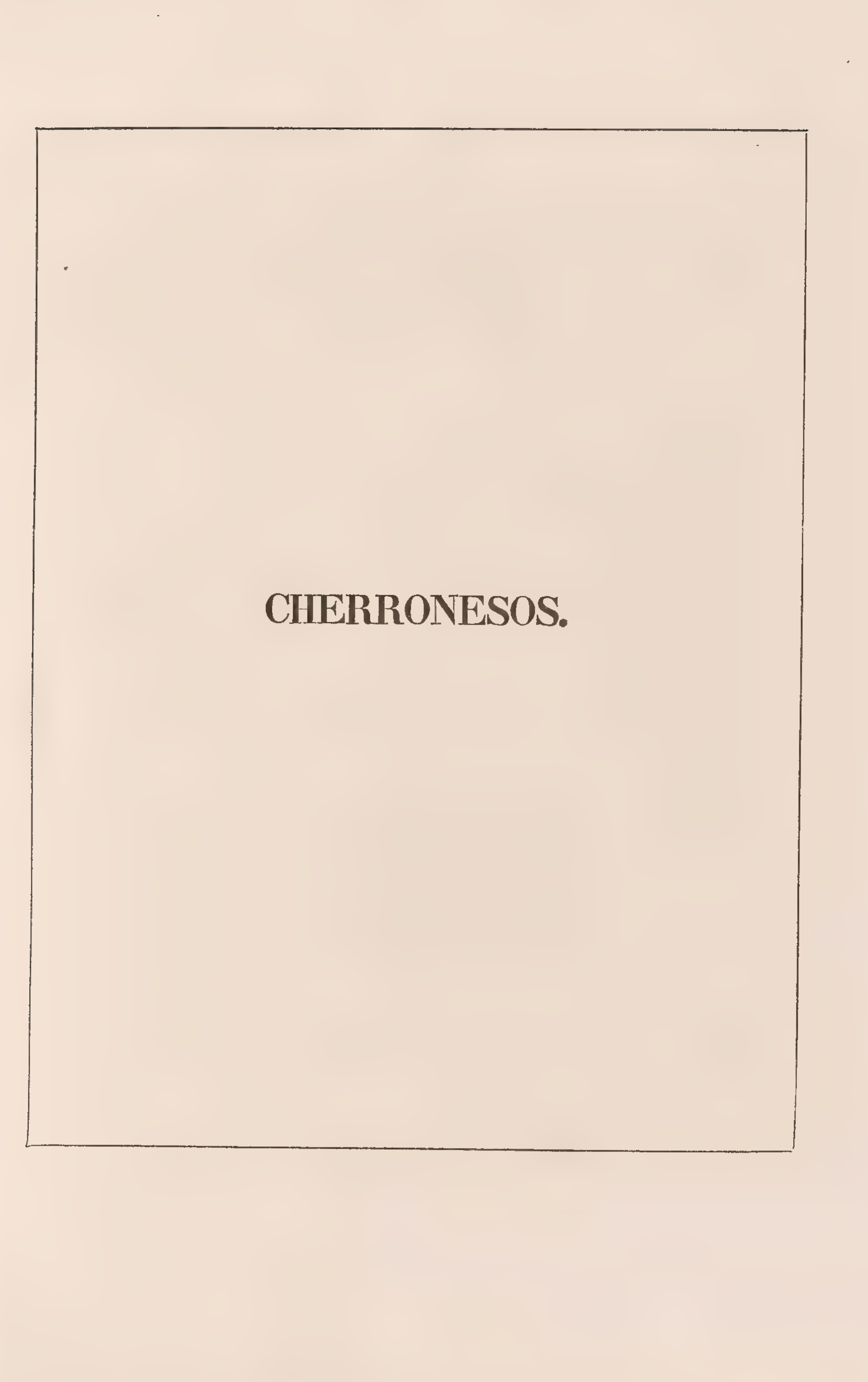
A cette époque Cherronésos était la ville la plus puissante de la Crimée. Depuis longtemps déjà elle possédait la petite presqu'île héracléotique, la pointe méridionale de la Crimée, défendue par un mur et un fossé entre les ports des Symboles et de Ktenous. Nous verrons plus loin, comment les empereurs se servirent de cette ville pour combattre les derniers rois du Bosphore, qui du temps des successeurs de Constantin le-Grand disparaissent de l'histoire; leur pays tomba dans les mains des peuplades qui passaient à cette époque de l'intérieur de l'Asie sur l'Europe et dont le torrent ne fut arrêté que par les rois allemands.

Strabon compare la Cherronèse Taurique avec le Péloponnèse, tant pour la forme, que pour l'étendue. [1] Sur sa côte occidentale on ne trouve pas, avant la ville de Cherronésos, un endroit de quelque importance. Cela s'explique, parce que là s'étaient fixés les Tauroscythes, pressés par les rois du Bosphore; le pays borné par le golfe de Karkinitis, comme nous l'avons fait observer, a appartenu même à la petite Scythie. La seule ville importante de ce côté était Cherronésos.

---

[1] Lib. VII, ch. IV, § 5. Vol. II, p. 39, ed. Kram.





CHERRONESOS.



Nous avons publié en 1848 sur l'histoire et la numismatique de Cherronésos un petit ouvrage, reçu d'une manière flatteuse par tous les juges compétents. Depuis, nous avons trouvé encore quelques monnaies inédites de cette ville, dont plusieurs ont été décrites dans un appendice du dit ouvrage, imprimé à l'occasion d'une critique, composée d'erreurs les plus graves, à laquelle nous avons été contraints de répondre. [2] Nous avons jusqu'ici fait connaître 209 monnaies de Cherronésos, appartenant à trois époques différentes. Mais d'après le principe de cet ouvrage, il s'agit d'examiner plutôt les types en général, et nous n'entrons dans quelques détails que pour les pièces, faisant partie de la collection, dont nous nous occupons spécialement.

Quant aux recherches historiques, nous n'en donnons ici que des extraits, auxquels nous sommes pourtant en état d'ajouter encore quelques notes, suite de recherches que nous avons continuées sur l'histoire de Cherronésos.

---

[1] Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ Херсониса Таврическаго et en allemand, sous le titre: Beiträge zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien (Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, Vol. II et III.)

[2] Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV, Supplément, v. aussi Записки Имп. арх. Общества, II, p. 63 à 76.

I^e PÉRIODE.

Depuis la fondation de la ville jusqu'à l'empereur Auguste.

Cherronésos doit son origine à Héraclée de Pont, colonie fondée par des Mégaréens et des Tanagréens, du temps de Kyros. [1] Héraclée était la métropole de beaucoup de villes, surtout du littoral de la Mer Noire et fière de ce titre, elle s'appelle sur plusieurs de ces médailles: ΜΑΤΗΡ ΑΠΟΙΚΩΝ ΠΟΛΙΩΝ. [2] C'est probablement à l'époque, où Délos et d'autres îles de l'Archipel secouèrent le joug persan, vers l'an 500 avant J. C., à peu-près une quarantaine d'années après la fondation d'Héraclée, que des Héracléotes se réunirent avec des Déliens, pour construire une ville sur la presqu'île héracléotique, la pointe méridionale de la Tauride. Ils donnaient à cette ville le nom de la presqu'île même: *Cherronésos;* elle était appelée aussi, mais plus rarement, tantôt *Héraclée,* d'après la métropole, tantôt *Mégarika* d'après Mégara, métropole d'Héraclée et en conséquence la première métropole, pour ainsi dire, de Cherronésos. [3]

Les Anciens avaient la coutume d'attribuer la fondation des villes aux dieux ou à des héros célèbres. Aussi Cherronésos doit son origine à une divinité, à Artémis, comme nous l'apprend Méla, [4] et en effet, dans une inscription, Cherronésos s'appelle Παρθενοκλῆς, célèbre par la Vierge, savoir Artémis, qui dans ces contrées était adorée sous le nom de la Vierge, ἡ παρθένος. [5] Cette παρθένος n'est autre qu'une ancienne divinité de ce pays, la même qui joue un rôle dans l'histoire d'Iphigénie. Son temple célèbre, était situé sur le promontoire de la Vierge *parthenium promontorium,* entre Cherronésos et le château fortifié de Palakion. Mais les Grecs qui aimaient toujours à transformer selon leur esprit, les institutions et les cultes barbares, qu'ils introduisaient chez eux, prirent cette ancienne divinité du pays pour une Artémis et c'est ainsi qu'ils la représentaient sur tous les monuments.

Le silence d'Hérodote concernant Cherronésos, ne prouve pas que la ville n'a pas existé à son époque, mais elle était encore petite et insignifiante. La première ville était construite sur un rocher de forme carrée, situé, selon Strabon, entre le promon-

---

[1] Skymnos, fragm., 230. Müller, Dorier, I, p. 122. Le même, Orchomenos, p. 291. v. aussi notre «Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, IV, p. 328.

[2] Ibid. p. 330,

[3] Pline, Hist. nat. IV, 26. Skylax, p. 24. Skymnos, p. 47. Strabon, VII, ch. IV, 2, II Vol., p. 36 ed. Kram. Peripl. anon., p. 6.

[4] Mela, de situ orbis, II, 1.

[5] Strabon, l. c. p. 35 ed. Kram.

toire Parthénium et le pont des Symboles;[1] du temps du périégète, elle était déjà détruite (*κατεσκαμμένη*), ses débris étaient probablement employés pour la construction de la ville nouvelle. Pourtant Pallas, du temps de l'Impératrice Cathérine II, avait trouvé encore des traces de cet établissement,[2] abandonné bientôt après sa fondation. Plus tard on y construisit quelques échauguettes et des maisons de campagne, dont peu de restes se sont encore conservés.[3]

Les premiers colons, peu nombreux, avaient choisi cet endroit, où sans être séparés de la mer, ils n'étaient pas exposés aux vexations des pirates, très-redoutés dans ces contrées. Le port de l'ancienne ville doit avoir été dans la baie des roseaux ou dans la triple baie.

Plus tard, lorsque les Cherronésites furent devenus plus puissants, ils purent se risquer à choisir un autre emplacement, plus commode pour le commerce, leur occupation principale. Il ne devait pas être trop éloigné de l'ancienne ville, car le déménagement aurait présenté de trop grandes difficultés et dut d'ailleurs s'effectuer peu-à-peu. Ce nouvel établissement devait avant tout être sur la mer et non loin d'un bon port.

Tous ces avantages se trouvent réunis dans l'emplacement de la seconde ville de Cherronésos, située, comme la première, sur la presqu'île héracléotique, nommée aussi la Petite Cherronèse et séparée de la Grande, par une langue de terre de 40 stades de longueur, terminée par les ports des Symboles et de Ktenous.[4]

Voici les distances indiquées chez les géographes pour l'emplacement de Cherronésos:

Selon Strabon, il y avait entre Cherronésos et le Tyras, en longeant le rivage, un chemin de 3400 stades.[5]

Arrien place la ville entre le port des Symboles et Karkinitis. Après, il fait suivre un autre port (probablement celui de Ktenous), Tamyraké et d'autres endroits connus.[6]

---

[1] Strabon, VII, ch. IV, 2, Vol. II; p. 35 ed. Kramer.

[2] Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Statthalterschaften des Russischen Reiches, II, p. 68. Les voyageurs Clarke, Miss Guthrie et Dubois confirment l'opinion de Pallas. Mais le dernier n'a plus trouvé ces débris, employés par le propriétaire actuel de cet endroit pour construire des bâtiments à son usage. Voyage autour du Caucase, VI, p. 183. V. aussi l'article: Древности Ираклійскаго полуострова, Журналъ Министерства внутренныхъ дѣлъ, 1847, Іюль, p. 91—116.

[3] V. l'article de Mr. Arkas, Записки Одесск. общ., II, pl. VIII et IX.

[4] Strabon, l. c., 3, Vol. II, p. 35 ed. Kram. «*Καλεῖται δὲ Συμβόλων λιμήν. οὗτος δὲ ποιεῖ πρὸς ἄλλον λιμένα Κτενοῦντα καλούμενον τετταράκοντα σταδίων ἰσθμόν. οὗτος δ᾿ἐστὶν ὁ ἰσθμὸς ὁ κλείων τὴν μικρὰν Χερρόνησον, ἣν ἔφαμεν τῆς μεγάλης Χερρονήσου μέρος, ἔχουσαν ἐν αὐτῇ τὴν ὁμωνύμως λεγομένην πόλιν Χερρόνησον.*

[5] Lib. VII, ch. IV, § 2, Vol. II, p. 35 ed. Kram.

[6] Fortia Urbain, Recueil des itinéraires anciens,. p. 393.

Chez l'anonyme B du recueil, publié par Mr. Fortia Urbain, on trouve:

Ἀπὸ κώμης τῆς Πορθμίτιδος ἕως Χερσῶνος (du Cap Fanary à Cherson) 2260 stades, ou d'après les mesures de Lapie: 2385.

Ἀπὸ Βοσπόρου, ἤτοι Παντικαπαίου, ἕως πόλεως Χερσῶνος (de la ville de Bosphore ou Panticapée jusqu'à la ville de Cherson) 2200 stades, ou d'après Lapie, 2300.

Ἀπὸ Χερσῶνος ἕως Τύρα ποταμοῦ (de Cherson jusqu'au fleuve Tyras, le Dniester, chemin direct) 4110 stades, ou d'après Lapie, 3010.

Ἀπὸ πόλεως Χερσῶνος μέχρι Τύρα ποταμοῦ σὺν τῷ περίπλῳ τοῦ Καρκινίτου κόλπου, κατ' Ἀρτεμίδωρον (de la ville de Cherson jusqu'au Tyras, avec le rivage du golfe Karkinitis, selon Artémidore) 4420 ou d'après Lapie, 4710 stades. [1]

La grande différence entre les mesures anciennes et les modernes s'explique par les changements qu'a subis dans le courant de tant de siècles, le terrain, surtout les côtes, diminuées ou augmentées par le retrait ou l'envahissement des eaux de la mer.

Plus tard, les recherches de Pallas, de Hablitz, de Dubois et de Mr. Arkas ont mis hors de doute la situation de Cherronésos. Elle se trouvait entre la baie des chasseurs (Streletzkaia) à l'est et celle de la quarantaine à l'ouest, séparée de l'ancienne ville par une distance de 7 verstes à peu-près. On voit sur le plan, dressé par Hablitz pour l'Impératrice Cathérine II, en 1786, qu'alors les rues de la ville étaient encore très-visibles. Il y en avait, de parallèles avec la mer, 15 grandes et petites, traversées d'une manière régulière, par 23 autres rues. Sur deux pointes, s'étendant dans la mer, il y avait des faubourgs, habités par des pêcheurs. [2] A une construction, entrant dans la mer, Miss Marie Guthrie a vu, placés à une hauteur considérable, des anneaux de fer, ayant servi autrefois pour attacher des barques et prouvant aujourd'hui, comment ici l'eau de la mer s'est abaissée en se retirant. [3] Dubois donne quelques gravures des ruines de la ville, quelques parties des murs, des tours et le «beau port.» [4] Il avait retrouvé la rue principale qui, en commençant au petit isthme, traversait toute la ville; la petite porte au port du faubourg de Susa (Sosa), mentionnée dans l'histoire de Gykia, quelques débris d'églises et d'autres bâtiments publics, enfin même les différents chemins menant à Palakion, au promontoire

---

[1] Ibid. p. 401, 402.

[2] Ce plan, dont nous avons l'original sous les yeux, a été publié par Mr. Swinine en 1822, dans les Отечественн. Записки, Vol. 9.

[3] A tour throug the Taurida or Crimea, p. 91.

[4] Voyage, sect. I, titre, sect. II, pl. LIX.

Parthenion et à l'ancienne ville de Cherronésos. Mr. Kohl ne mentionne qu'une porte de ville, construite sans art, quelques enceintes de mur de forme carrée, des traces de rues, un puits, le souterrain d'une église, etc. [1]

Les recherches de Mr. Arkas sont plus importantes. [2] Selon lui, les ruines de la nouvelle Cherronésos commencent à deux verstes à l'Ouest de Sévastopol et occupent un terrain de 274 sagènes, étendue, qui n'est pas en rapport avec l'ancienne puissance de la ville; elle prouve que du temps des empereurs de Byzance (car ces ruines sont de cette époque), elle était devenue assez médiocre. Le terrain, sur lequel Cherronésos était construite, s'élève de 20 à 24 pieds au nord, et au midi jusqu'à plus de 46 pieds au-dessus du niveau de la mer. En général, la circonférence de toute la petite langue de terre, sur laquelle Cherronésos était située, n'est que de 1350 pieds avec une hauteur moyenne de 38 pieds, sur la mer.

Quelques débris du mur d'enceinte, du côté occidental, existent encore: Mr. Arkas en communique les dessins. L'épaisseur de ce mur était de 8 à 10 pieds, la hauteur de $2\frac{1}{2}$ à 4 sagènes. Il était composé de huit à treize couches horizontales de pierres de taille, superposées l'une sur l'autre et ayant une hauteur moyenne de $\frac{3}{4}$ d'archine. Pour remplir les lacunes, on s'est servi de petits morceaux de pierre calcaire, de basalte sabloneux et de marbre, fixés au moyen d'un ciment, composé de chaux de petits cailloux et de briques cassées. Aux coins des murs s'élevaient huit tours rondes, d'un diamètre de huit sagènes et dont deux, celle au S. et l'autre au S. O, sont encore conservées en partie. Extérieurement, les murs étaient munis de fossés, dont on voit encore des traces.

Quant aux portes de la ville, une seule, à l'ouest, s'est encore conservée; elle est assez petite et située près du débarcadère, construit en pierre. Dubois croit que c'est la porte voisine de la maison de Lamaque et conduisant au port de Sosa.

Du côté septentrional, il y avait deux débarcadères, séparés l'un de l'autre par une distance de 150 sagènes. Entre ces débarcadères, il y avait une tour, dont on voit encore les ruines. Le premier de ces débarcadères, formé de pierres de taille, jointes au moyen d'un ciment, a trois sagènes de longueur et autant de largeur; seize degrés de pierre le séparent de la mer. L'autre débarcadère était très-petit et n'avait qu'une sagène d'étendue.

Les rues sont presqu'entièrement détruites; la principale n'avait qu'une largeur de trois sagènes. Les pierres ont été employées à la construction du port et de la ville

---

[1] Reisen im südlichen Russland, p. 257.

[2] Описаніе Ираклійскаго полуострова и древностей его, dans les Записки Одесскаго общ. ист. и древн., II, отд. 2.

de Sévastopol, commençant à deux verstes des ruines de Cherronésos. Mais on voit encore quelques restes de petites églises, ornées à l'E d'autels, ainsi qu'aux murs, de quelques tombeaux, couverts de plaques en marbre, enrichies de croix. Dans ces tombeaux, on a trouvé des squelettes, des monnaies, des anneaux en verre de couleurs différentes et d'autres ornements.

L'église la mieux conservée, est probablement celle de la Vierge, où fut baptisé le grand-duc Wladimir (равноапостольный). Elle s'élève en forme de croix, sur une colline de 27 pieds de hauteur et de 50 de circonférence. Cette église a une longueur de 18 archines; le maître-autel, flanqué de deux petites chapelles latérales, chacune avec deux portes, se trouve l'E. En déblayant le pavé de l'église, on trouva sur les dalles de marbre, quelques débris de colonnes, enrichis de croix, dont le pied s'élargit vers le bas.

Mr. Arkas a examiné aussi les constructions faites pour l'approvisionnement d'eau potable. Ce sont des citernes et des puits dans l'intérieur de la ville et aux portes, ainsi qu'un conduit pour faire venir l'eau d'une source principale, éloignée de $7\frac{1}{2}$ verstes et sortant de la terre à peu près au milieu du chemin, conduisant de Sévastopol au couvent de St. George. Les tuyaux en argile ont un diamètre de huit pouces et sont placés à quatre pieds au-dessous du sol. Nous verrons comment Wladimir, en détruisant ce conduit, força la ville de se rendre. [1]

On a trouvé à Cherronésos un grand nombre de monnaies, surtout quelques centaines de pièces de cuivre de Basile I. Des pièces d'or et d'argent ont été exhumées rarement; Miss Guthrie mentionne un statère d'or de Philippe II de Macédoine [2], Pallas une tétradrachme de Thasos avec une tête de Dionysos et Heraklès Soter, environ du 3e siècle avant J.-C., des monnaies royales du Bosphore, depuis Kotys II jusqu'à Rheskouporis VII, des monnaies romaines d'argent et de cuivre, depuis Auguste jusqu'à Constance, enfin une monnaie de l'empereur serbe, Étienne, frappée à Cattaro, entre 1326 et 1356 [3].

La situation de Cherronésos était très-heureuse: trois ports facilitaient son commerce. A l'E., il y avait le port des Symboles, λιμὴν τῶν συμβόλων, aujourd'hui la baie de Balaklava. Mannert traduit l'expression assez obscure des Anciens par: le port de la convention ou de bon augure [4]. Mais τὰ σύμβολα signifie un traité de commerce entre deux peuples et c'est dans ce sens, je crois, que l'expression doit

---

[1] V, aussi Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV, Supplément, p. 33.
[2] A tour throug the Taurida. p. 101.
[3] Reise, etc. II p. 75, pl. 5.
[4] Geographie der Griechen und Römer, IV, p. 298.

être prise ici. Dans le périple de l'Anonyme, le port est indiqué comme: *Εὐβούλου λιμήν*, le port du bon conseil, ou *Συμβούλου* (du conseil commun)[1]. Dubois croit reconnaître dans ce port celui des Lestrigons de l'Odyssée et démontre comment sa situation, surtout l'entrée étroite, correspond parfaitement avec la description chez Homère.[2] On fait dériver son nom actuel, port de Balaklava, du fort de Palakion, construit par le roi Skilouros et appelé Palakion d'après son fils Palakos,[3] mais d'autres pensent que Palakion était construit sur l'emplacement de la ville actuelle de Baktschi-Saraï. Du temps des Génois, ce port avait le nom de Cembalo, Cimbalo, les Tatares l'appellaient le port de Zembaro[4]. Il était muni d'un château fortifié, conquis par les Génois en 1365, qui le gardèrent jusqu'en 1475, époque à la quelle il tomba aux mains des Turcs.[5]

Le port de Ktenous était d'une plus grande importance encore, surtout à cause du lac salant qui n'en était pas loin et que les Cherronésites exploitaient avec grand succès. Ce port forme la partie intérieure du grand port de Sévastopol. Pallas a trouvé quelques traces d'un mur et d'une porte de Ktenous[6]; on y voit encore les débris d'un pont en pierres de taille, réunissant les rivages de la petite rivière Noire, Tchernaia Retchka (черная рѣчка, Biiouk Ousen).

L'acquisition de ces deux ports était pour Cherronésos d'une grande importance: ils étaient probablement fondés par la ville même et il n'y a pas de doute, qu'ils avaient de bonnes fortifications, pour les protéger contre les attaques des Barbares.

Mais Cherronésos avait encore un troisième port, *Καλὸς λιμήν*, le *beau port*, nommé ainsi dans quelques éditions de Strabon, chez Ptolemée[7], chez Pomponius Méla[8], chez Arrien et chez l'Anonyme. Il est vrai que d'autres éditions de Strabon, nommément celle de Mr. Kramer, offrent: *καὶ ἄλλος λιμὴν* et n'acceptent pas la correction de Casaubon, adoptée par Mannert. Mais le passage de Strabon n'est pas en opposition avec les témoignages que nous venons de citer. Ce «*beau port*,» selon Arrien et l'Anonyme, était à 700 stades de Karkinitis ou plutôt du golfe de ce nom, éloigné de Cherronésos de 600 stades, tandis que la ville de Karkinitis est

---

[1] Peripl. anonym. Geogr. Græc. min. I.
[2] Voyage, VI, p. 110. comp. Odyssée X, 85 à 132.
[3] Strabon, lib. VII, ch. 4 § 7, vol. II, p. 41 ed. Kram. Pallas, l. c. II, p. 131.
[4] Broniovius Tatariæ descript., p. 7, appelle ce port: Jamboldum ou Jamboldi, etc. Kœppen, Крымскій Сборникъ, о древностяхъ южнаго берега Крыма и горъ Таврическихъ, p. 212.
[5] Kœppen, l. c. p. 215.
[6] Reisen, II, p. 86.
[7] Geogr. III, 5.
[8] l. c. II, 1, 25.

éloignée de Cherronésos, de 900 stades. Puis, il y avait du «*beau port*» à Tamyraké, 300 stades, et comme Tamyraké doit se trouver entre le «*beau port*» et le golfe de Karkinitis, il y avait entre ces deux endroits, 400 stades.

On voit dans Strabon, qui dit: *Ἐκπλέοντι δ' ἐν ἀριστερᾷ πολίχνη καὶ καλὸς λιμὴν Χερρονησιτῶν*, que le »*beau port*» devait se trouver au N de Cherronésos, car après, le célèbre géographe décrit les endroits de la côte, en allant au sud et en remontant la côte orientale de la presqu'île. Comment donc ce port pouvait-il se trouver entre Tamyraké et Cherronésos, s'il y avait entre cette ville et le golfe de Karkinitis 600 stades et entre le «*beau port*» et ce golfe, encore 100 stades de plus?

Si nous mettons le compas à l'endroit de Cherronésos, en traversant en ligne directe la mer et la petite presqu'île, terminée par Tamyraké, nous arrivons, comme nous l'avons vu, au village tatare de Bakal [1] où le golfe de Karkinitis commence. Cette distance est de 600 stades à peu près, ou 110 verstes. De cet endroit à Tamyraké, il y a environ $73\frac{1}{3}$ verstes, savoir presque les 400 stades indiqués par les géographes. Si de Tamyraké nous cherchons un port sur la côte occidentale de la Crimée, nous trouvons, justement à une distance de 300 stades ou 55 verstes [2], celui de Kozloff, peut-être l'ancienne Eupatoria, ville si peu importante du temps de Strabon, qu'il la désigne seulement comme une petite ville, *πολίχνη*, sans mentionner son nom. Peut-être avait-il connu le nom d'Eupatoria, mais comme il y avait près du port de Ktenous un château du même nom ou d'un nom semblable, et comme il n'avait que des notions imparfaites sur cette partie de la Crimée, il a préféré ne pas nommer la petite ville construite près du «beau port», afin de ne point s'exposer à commettre une erreur.

La difficulté de ce passage, disparaît donc, si l'on considère, qu'une fois il s'agit du chemin direct entre le golfe et Cherronésos et l'autre fois du chemin en longeant les côtes, *παράπλουν*.

Le «*beau port*» du temps de Strabon, appartenait par conséquent aussi à Cherronésos.

Le géographe anonyme continue:

«Ἀπὸ οὖν Καλοῦ λιμένος μέχρι τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ (ἤτοι Δαναπρέως καλουμένου) πάλιν Σκύθοι κατοικοῦσιν. Ἀπὸ δὲ Καλοῦ λιμένος κόλπος ἐνδέχεται καλούμενος Καρκινίτης, διήκων ἐς Ταμυράκην, ἐστὶν δὲ ὁ κόλπος στάδιοι ,βσν', μίλια τ'. Μὴ περιπλέοντι τοίνυν αὐτὸν, ἀλλ' ἐπ' εὐθείας διαπλέοντι τὸν ἰσθμὸν, εἰσὶν στάδιοι τ' μίλια μ'.»

---

[1] C'est par suite d'une indication erronée, qu'on nous avait communiquée, que nous avons à deux reprises, cité p. 108, le village d'Akh-Metchet, au lieu de celui de Bakal.

[2] Cette ville reçut plus tard le nom de Magnopolis, d'après Pompée-le-Grand.

«Depuis le «*beau port*», jusqu'au fleuve Ister (ou Danapris) demeurent aussi des Scythes. Depuis le «*beau port*» commence le golfe Karkinites en s'étendant jusqu'à Tamyraké. Ce golfe a une circonférence de 2250 stades, 300 milles. Mais en le traversant en ligne droite, sans faire le tour des côtes, il n'y a que 300 stades, 40 milles.»

Ceci paraît être en opposition avec ce que nous venons d'énoncer concernant la situation de ce qui figure dans ce passage sous le nom de Karkinitis, et ce qui ne peut être que le golfe. Car comment ce golfe peut-il commencer au »*beau port*» et s'étendre jusqu'à Tamyraké? Dans ce cas, le «*beau port*» devait se trouver dans une des baies du côté occidental de l'isthme de Pérécop. Mais peut-on supposer qu'un port si éloigné de Cherronésos ait appartenu à cette ville? Et aussi la distance de cet endroit à Tamyraké n'est pas de 300, mais bien de 550 stades. Il paraît donc que chez l'Anonyme, le golfe de Karkinitis se composait du golfe actuel de Nécropoli et de la partie septentrionale du golfe de Calamita, ce qui se confirme par l'étendue de ces côtes de 2250 stades, que nous trouvons, en commençant à mesurer au port de Kozloff.

Nous avouons qu'il est scabreux de décider ces questions sans avoir été sur les lieux mêmes.

Le «*beau port*» était donc une place de commerce, établie surtout pour être en rapport avec les Scythes, dont le territoire s'étendait jusque là. En cas de guerre, cette place, si éloignée de la capitale, était difficilement tenable, il s'agissait alors de défendre surtout la presqu'île héracléotique et dans ce but les Cherronésites construisirent un mur entre les ports de Ktenous et des Symboles. Ce mur nommé *Χεϱϱωνησιτῶν τεῖχος*, «le mur des Cherronésites», était fait de grandes pierres non taillées, réunies par leur seul poids et sans ciment; devant ce mur s'étendait un fossé, et des tours établies à certaines distances, en augmentaient encore la force. La longueur de ce mur était de 40 stades [1] (à peu-près $7\frac{1}{3}$ verstes); ce mur était un excellent moyen de défense contre les attaques des cavaliers scythes. Il permettait aux citoyens de s'occuper de leur commerce et de la culture de leurs champs. Des gardiens, placés sur les tours et aux portes de ce mur, les avertissaient de l'approche

---

[1] Strabon, l. c. ch. IV, § 2, p. 35 ed. Kram. Pline, IV, 85. Une mesure nouvelle et erronée, qu'on nous avait communiqué, nous a fait prendre cet isthme comme étant de 60 stades, v. l. c. p. 15.—L'opinion de Dubois, que le mur était construit entre la ville et le port de Ktenous, est assez inconvenable, la côte pouvait être défendue beaucoup mieux par des vaisseaux. L'erreur de Formaleoni, *Histoire des colonies de la mer Noire*, II, p. 10, est encore plus grave. Ce savant a pris le mur en question pour un rempart, construit dans la mer.

de l'ennemi et tout le monde accourait pour le repousser. Sur la mer, les Scythes n'étaient plus redoutables et l'intérêt du commerce rassemblait toujours dans les ports de Cherronésos tant de vaisseaux, qu'il eût été facile de chasser les pirates.

Ce mur a été construit probablement bientôt après la fondation de la nouvelle ville, dont l'époque est difficile à préciser. Dans tous les cas, elle a eu lieu avant la grande puissance des Scythes, savoir avant le roi scythe, contemporain de la reine Amagé et beaucoup avant Skilouros, car les Scythes dans leur force, n'auraient jamais permis aux Cherronésites de quitter la première ville pour s'établir sur l'emplacement de la seconde.

C'était déjà avant Skilouros, que Cherronésos, n'étant plus en état de se défendre contre les Scythes voisins, s'adressa à la célèbre femme du roi-sarmate Médosaque, Amagé, qui, voyant son mari, adonné à la débauche et à la crapule, avais pris les rênes du gouvernement de son peuple. Cette partie des Sarmates habitait un territoire sur la côte N. E. du Pont-Euxin. Amagé régnait avec justice, elle repoussa les ennemis, porta du secours aux opprimés et acquit une grande gloire chez tous les voisins. Elle ordonna au roi scythe de la Cherronèse, de respecter la ville de ce nom et comme celui-ci ne tint aucun compte de cet avis, Amagé prit cent-vingt hommes, des plus braves et des plus vigoureux, donna à chacun trois chevaux et ayant franchi dans vingt-quatre heures, une route de 12,00 stades, elle attaqua inopinément le palais du roi. Surpris par les aggresseurs, dont on n'eut pas le temps de reconnaître le petit nombre, le roi, ses gardes et ses amis furent massacrés. Amagé rendit leur territoire aux Cherronésites, mais elle transmit le diadème du roi tué à son fils, en lui conseillant de se souvenir du passé, de régner avec justice et de ne plus inquiéter les Grecs ni les Barbares du voisinage. [1]

Polyen seul mentionne ce fait, Strabon ni aucun autre auteur n'en parlent. Nous ne savons pas le nom du roi scythe, dont il s'agit; était-il un des rois cités à l'occasion de l'histoire d'Olbia ou plutôt seulement le chef d'une tribu de son peuple?

Skilouros au contraire était, comme nous l'avons vu, roi de tous les Scythes, depuis Olbia jusqu'à Cherronésos. Ni cette ville, ni Pœrisade III, roi du Bosphore Cimmérien, n'étaient en état de lui résister et tous les deux, pour ne pas se soumettre aux Barbares, implorèrent le secours de Mithradate Eupator, alors le souverain le plus puissant du monde. Les capitaines du roi de Pont, Diophantos et Neoptolème, prirent les places fortes du roi: Palakion, Chabon et Néapolis et chassèrent de la Crimée les Scythes ainsi que leurs alliés, les Rhoxolans. Un combat décisif, comme nous l'avons mentionné, eut lieu auprès du mur, entre les deux ports des Symboles et de Ktenous.

---

[1] Ce fait relaté par Polyen, stratagem. VIII, ch. 54, complète notre histoire de Cherronésos.

Diophantos, pour assurer à la ville de Cherronésos le lac salant, construisit le château fortifié d'Eupatorion (Eupatoria), et au moyen d'un rempart de 15 stades d'étendue, il réunit cette fortification avec le grand mur. [1] MM. Murawieff-Apostol [2] et Dubois, [3] en déclarant comme erroné le passage de Ptolémée, indiquant un Eupatorion près du Kosloff actuel, ont cru, que le château de Diophantos s'élevait sur une plate-forme, dominant la baie de Sévastopol, près d'Inkerman. Mais de cet endroit à Ktenous, il n'y a pas 15 stades, distance indiquée par Strabon et l'ancien Eupatorion doit être cherché un peu plus loin, peut-être près d'Achtiar. Tout le rempart, depuis Eupatorion jusqu'à Palakion et le port des Symboles, occupait donc 55 stades ou $10\frac{1}{2}$ verstes.

Mithradate donna au Bosphore comme gouverneur, son fils Macharès, en le nommant roi de ces contrées. Strabon dit que la ville de Cherronésos lui était également soumise. [4] Les impôts que Mithradate leva dans la presqu'île, étaient peu onéreux et se composaient seulement de 180 mille médimnes [5] de blé et de 200 talents d'argent, somme insuffisante même à l'entretien des troupes, que le roi dut laisser pour la défense de la presqu'île.

Cependant les guerres avec Rome avaient commencé; les soldats du roi, vainqueurs des Barbares, n'étaient pas en état de résister avec le même succès aux légions romaines. Envain Mithradate s'allia-t-il avec des Scythes et des Sarmates, ses anciens adversaires, envain fit-il égorger en Asie 80,000 Romains — Sylla, Lucullus et Pompée vainquirent ses armées et le forcèrent à quitter l'Asie. Mithradate se rendit dans la Tauride, espérant trouver du secours chez son fils. Mais Macharès s'y refusa et lorsque son père pénétra dans les provinces du Danube, il se retira à Cherronésos, où il brûla les galères pour priver Mithradate des moyens de le poursuivre. Le père pourtant fit armer d'autres vaisseaux et Macharès, pour ne pas tomber en son pouvoir, se tua lui-même, après avoir régné quatorze ans sur le Bosphore Cimmérien. [6]

Plus tard, lorsque Mithradate, vaincu partout, se vit forcé de se retirer dans la Crimée, il n'y trouva que des traîtres. Une de ses femmes Stratoniké, avait rendu à Pompée un château fort, près de Panticapée; un capitaine du roi, Kastor, s'était emparé

---

[1] Strabon, l. c. § 7, p. 41, ed. Kram.

[2] Voyage en Tauride, p. 64.

[3] Voyage, VI, p. 250.

[4] L. c. § 3, p. 36 ed. Kram. *ἐξ ἐκείνου δὴ τοῦ χρόνου τοῖς τοῦ Βοσπόρου δυνάσταις ἡ τῶν Χερρωνησιτῶν πόλις ὑπήκοος μέχρι νῦν ἐστι.*

[5] Leukon I envoya aux Athéniens une fois 2,100,000 medimnes de blé et Égypte, selon Cicéron, paya à Rome annuellement 12,500 talents. Strabon, l. c. § 5, p. 39 ed. Kram.

[6] Appien, de bello Mithridatico, ch. 67 et 102. Dion, 36.

de la citadelle de Phanagorie, où il avait pris plusieurs enfants de son souverain; Cherronésos, Nymphaeon, Théodosie s'étaient soumis aux Romains.

Mais tant de désastres n'ôtèrent pas le courage à ce roi valeureux; s'étant allié aux Sarmates et aux Rhoxolans, il reconquit une partie du Bosphore et punit sévèrement les traîtres. Lorsqu'il se prépara à attaquer en Italie même les Romains, auxquels il avait juré une haine éternelle, son fils Pharnace excita les soldats à la révolte, se mit à leur tête, et se fit couronner aux yeux de son père, enfermé dans les murs de Panticapée. N'ayant pas à sa disposition une couronne véritable, il se servit d'une plante de papyrus, représentant à peu-près la forme d'un diadème. Le vieux roi, ayant essayé envain de soumettre son fils par des prières, se perça de son épée avec l'aide d'un guerrier gaulois, nommé Bithikos (64 avant Ch.).

Cherronésos fut occupée par les Romains bientôt après la victoire de Pompée, après avoir obéi aux rois de Pont pendant presqu'un demi-siècle.

Passons maintenant aux médailles, appartenant à cette époque. Toutes les pièces avec le titre d'**ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ** sont de l'époque romaine, dont nous parlerons plus tard.

a. *Av. L'effigie d'Artémis.*

I. Avec la tête d'Artémis.

1. Revers: Artémis, terrassant une biche.

1. *Av.* Tête d'Artémis, tournée à droite; derrière, le carquois avec le couvercle pointu et l'arc.

Rv. Artémis vêtue d'un *chiton* court, met le genou droit sur une biche, tombée sur les genoux et la perce avec un javelot, qu'elle tient de la main droite. Dans la gauche, elle porte un arc et sur le dos, le carquois. Le tout est tourné à gauche. (Drachme). Æ. 5.

V. Pl. II, N° 2.

L'exiguité du flân de cette *drachme* ne permet pas d'y trouver le nom de magistrat, sous lequel cette monnaie a été frappée. On connaît pourtant des exemplaires de ce type, avec les noms suivants à l'exergue:

2. **ΑΙΣΧΙΝΑ**
3. **ΑΡΤΕΜΙΔΩΡ** *(ου)*
4. **ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ**
5. **ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ**
6. **(ΙΕ)ΡΩΝΟΣ**

Les deux premiers offrent sur la tête de la déesse une contremarque avec le monogramme [monogramme], entouré d'un cercle de grènetis. Cette même contremarque se trouve aussi sur les deux beaux statères de l'Ermitage, dont nous donnerons la description plus bas.

Numi Guil. Hunteri, pl, LXVII, N° 17.
Sestini, lettere, IV, p. 14.
Mionnet, VI, p. 638, N°s 171, 172 et Suppl. II, 2, N° 4.
Kœhler, Serapis, II, p. 86, 87, N°s 3—7.
Изслѣдов. объ ист. Херсониса. p. 25 et 26, N°s 3—7.

Sur la pièce avec le nom: ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ, la déesse est représentée laurée et sans armes.

Ces monnaies, ayant un poids de 122,39, à 126, 90 grammes de Paris, se rapprochent de celui des *drachmes* du système monétaire d'Eubœe. La *drachme* de ce système a 114$\frac{1}{6}$ grammes, mais on n'a pas frappé les monnaies plus pesantes, les exceptions en sont fort rares et jamais la différence n'a atteint plus de 12 grammes, comme c'est le cas pour les nôtres. Prendre ces monnaies pour des *didrachmes* attiques, est inadmissible pour cette époque. Le poids primitif de ces *didrachmes* est de 164,4 grammes et du temps des empereurs de la maison des Antonins seulement, le pied attique était tellement diminué qu'on comptait quatre deniers romains pour un *tétradrachmon*. Reste donc seulement le système d'Égine, avec une *drachme* primitive de 137 grammes. Mais ce système là était également diminué; déjà du temps de la guerre du Péloponnèse, la *drachme* d'Égine, n'avait que $\frac{9}{10}$ de sa première valeur (à peu-près 120 grammes). Nos monnaies sont, sans contredit, d'une époque postérieure, elles appartiennent au milieu du 3e siècle avant J. C. et on connaît même des *statères* d'Egine du cinquième siècle, pesant de 226 à 222 grammes, ce qui fait présumer des *drachmes* de 113 à 111 grammes. Rappellons nous aussi qu'en Grèce, depuis Philippe II de Macédoine, le système d'Égine n'était plus en usage.

En Asie pourtant, s'était conservé un système monétaire, qui ayant la même origine que celui d'Égine, ne s'était pas diminué si vite. Il a été employé par les villes en Syrie et en Phénicie, tandis que les Séleucides se servaient du système attique. On connaît de ces villes, surtout d'Arados et de Séleucie en Piérie, des monnaies de 276,3 à 272 et même de 260 grammes, correspondant avec celui des pièces de l'Ermitage, dont nous allons parler et faisant conclure à une moitié de 138 à 130 grammes. Ces monnaies sont des *statères* ou *didrachmes*, qu'on pouvait regarder dans la circulation aussi pour des *tétradrachmes* attiques diminués, comme les rois de Syrie les avaient frappés en effet.

On voit donc que ces monnaies de Cherronésos étaient frappées surtout pour le commerce avec l'Asie, qui a amené dans la Crimée tant de pièces asiatiques en *electrum*, qu'on y a trouvées dans la terre.

Nous verrons plus bas, qu'à Cherronésos on se servit aussi du système attique, pour le commerce avec Athènes, et avec d'autres villes de la Grèce. [1].

*7. Même avers.

Rv. Même type, mais avec le nom ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ, au lieu de l'exergue, à droite, derrière la figure d'Artémis. (Drachme.) Æ. 4.

Pièce inédite et la seule de ce type, où le nom du magistrat se trouve dans le champ. Une autre monnaie avec le même nom de magistrat est le N° 5.

2. Revers: Cerf.

8. *Av.* Même tête d'Artémis, mais les cheveux forment un nœud (κόρυμβος) sur la cime de la tête.

Rv. Cerf paissant à droite. Dans l'exergue, le monogramme [monogramme] et ΧΕΡ (Trilepton.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Kœhler, l. c. p. 91. N° 29, pl. VIII N° 23.
Изслѣдованія объ ист. Херс. p. 28, N° 14.

Le même type se trouve sur une monnaie inédite de Panticapée (type d. Rev. 1.) Kœhler a pris le monogramme pour celui des *drachmes*. Mais il en diffère tout-à-fait et n'offre que les lettres ΠΑΡΦ (ο ou ϑ). Ce monogramme, selon toute apparence, indique le nom du magistrat éponyme, du temps où cette monnaie a été frappée. La ressemblance du type avec celui des *tétradrachmes* de Mithradate-le-Grand, frappés depuis l'an 212 du Pont (85 avant J.-C.) fait présumer que notre *trilepton* appartient à l'époque de ce roi.

*9 *Av.* Tête laurée d'Artémis, ornée d'une magnifique *stephané*, à droite. Derrière l'épaule, le carquois avec un couvercle pointu.

Rv. Cerf debout, à droite. Devant: ΧΕΡ. A l'exergue: ΑΠΟΛΛΑ (Drachme.) Æ. 4.

Poids: $4\frac{2}{10}$ grammes ou 79,08 grains de Paris.



*10. Pièce semblable, mais avec le nom de magistrat ΜΟΙΡΙΟΣ. Æ. 4.

Ces belles *drachmes* inédites font partie de la riche collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Elles ont presque tout-à-fait le poids normal de la *drachme* attique de Solon, savoir 82,2 grains. Le N° 10 est surfrappé sur une autre monnaie de Cherronésos.

---

[1] V. nos Изслѣдованія объ ист. Херсониса, p. 76 et suiv.

La *stephané* dont la tête de la déesse est entourée, ressemble un peu à une couronne murale, de cinq créneaux. La célèbre statue d'Artémis Borghèse, au Musée Borbonico de Naples, porte une *stephané* semblable. Le prototype de cette statue et celui de l'avers de notre monnaie, étaient probablement, non seulement de la même époque, mais peut-être même de la main d'un seul sculpteur. Le même type se rencontre aussi sur les monnaies de cuivre suivantes, ce qui nous confirme dans l'opinion que ce buste d'Artémis nous offre celui d'une statue célèbre, placée dans un des temples de la ville.

Le nom d'Apolla(nios) se trouve aussi sur le *trilepton* suivant, sur le *chalkous* N° 39 et sur la *drachme* N° 59: le nom de Moirios par contre, ne se lit pas sur une autre monnaie de Cherronésos.

11. *Av.* Tête d'Artémis à droite; elle porte une belle *stephané* et derrière l'épaule, le carquois et l'arc.

Rv. Cerf debout devant un petit arbre; il est tourné à droite. En haut **ΧΕΡ**; à l'exergue: **ΑΠΟΛΛΑ** (Trilepton.) Æ. 4.

Изслѣдованія etc. p. 27, N° 12.
Mémoires de la soc. Imp. d'Archéologie, IV, Supplément p. 39 et pl. I N° 4.

Un exemplaire mal conservé de ce *trilepton*, conservé à l'Ermitage, porte au revers une contremarque indistincte.

*12. *Av.* Même buste d'Artémis.

Rv. Même sujet. A l'exergue, le nom de magistrat **ΜΑΤΡΑΙ** (Lepton?) Æ. 2.

Изслѣдованія, l. c. p. 27 N° 13.

D'un meilleur coin que le *trilepton* précédent.

3. Revers: Biche couchée.

*13. *Av.* Buste lauré d'Artémis à droite, les cheveux noués sur l'occiput. Derrière, le carquois.

Rv. Biche couchée, à gauche. En haut, **ΧΕΡ** et à l'exergue: **ΞΕΝΟΚΛ** (Dilepton.) Æ. 3.

Sestini, Mus. Chaudoir, p. 29 N° 4.
Изслѣдованія, l. c. p. 28 N° 15.

*14. *Trilepton* du même type, avec le nom de magistrat **ΧΟΡΕΙΟ** Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c. N° 16.

*15. *Av.* Tête d'Artémis, tournée à gauche.

Rv. Biche couchée, tournée à gauche, mais regardant à droite. Dessus: **ΧΕΡ** (Dilepton?) Æ. $2\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, l. c. N° 17.

*16. *Av.* ΞΕΝΟΚΛΕ Tête laurée d'Artémis, à gauche.

Rv. Biche, tournée à gauche. A l'exergue: ΧΕΡ. (Trilepton.) Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c., N° 18.

Le type des revers 2 et 3 se rapporte directemenl à Artémis, il offre des animaux, consacrés à cette divinité. Une biche ou un cerf couché se rencontre aussi sur quelques *chalkous* de Phanagoria, v. notre pl. VII N° 4 et 5.

Les noms de Ξενοκλῆς et Χορεῖος se trouvent encore sur d'autres monnaies de cuivre [1] et comme on doit présumer qu'en général toutes les pièces d'une même ville, offrant le même nom de magistrat, sont contemporaines, on y voit distinctement, qu'on a employé des types variés pour distinguer les différentes monnaies. Le *chalkous*, contemporain avec le *trilepton* que nous venons de décrire, et le *dilepton* avec la tête d'Hercule, offre d'un côté, Artémis accroupie et de l'autre, un griffon. Le *trilepton* N° 14 est d'un beau style et d'une meilleure et plus ancienne époque que les monnaies N°s 13, 15 et 16.

4. Revers: Taureau cornupète.

*17. *Av.* Tête d'Artémis, commé sur le N° 1. Sur le cou, le monogramme [monogramme], entouré d'un cercle de grènetis en contremarque.

Rv. Taureau cornupète à gauche; au-dessus, une massue noueuse, tournée à gauche aussi, et ΧΕΡ. A l'exergue: ΑΑΩΝΟΣ. (Didrachmon.) Ꜳ. 7½.

Kœhler, Serapis, II p. 86 N° 1.

Изслѣдованія, etc. p. 24 N°s 1 et 2.

*18. Un second exemplaire (Kœhler, l. c. N° 2) porte le nom de magistrat: ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ. Ces deux pièces uniques sont conservées à l'Ermitage; elles ont été trouvées non loin de l'ancienne Cherronésos. Kœhler pense que les avers offrent deux effigies différentes de la déesse, mais il se trompe, car apparemment la tête d'Artémis sur les deux monnaies est la même, représentée seulement sur la seconde pièce un peu plus grande que sur la première. Cette légère variété prouve que probablement ces deux coins ont été gravés par deux graveurs différents.

Le monogramme [monogramme] est difficile à expliquer. Kœhler le rapporte à Mithradate VI et croit y reconnaître le surnom du roi: ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Il prétend que lorsque le roi eut soumis la ville, il fit surfrapper leur monnaies.

Supposons que ce monogramme se rapporte au roi de Pont, n'aurait-il pas choisi plutôt son véritable nom de Mithradate, au lieu du surnom? [2] Et n'aurait-il pas fait

---

[1] P. e. N°s 66, 67.

[2] Serapis, II, p. 355.

surfrapper de la même manière les monnaies des autres villes du nouveau royaume, principalement celles de Panticapée et de Phanagorie, sur lesquelles on ne voit jamais un semblable monogramme? Mais d'ailleurs le nom: ΕΥΡΑΤΟΡΟΣ ne se retrouve pas du tout dans ce monogramme, qui n'est composé que des lettres ΠΑΡΧ et peut-être d'un petit Τ ajouté à l'Α, ainsi que d'un Ο, indiqué par un point dans le Ρ, ces lettres ne donnent ni le nom de Mithradate, ni celui de Pærisade, ni enfin celui d'un autre roi. Nous pensons que ce monogramme, si difficile à expliquer, offre seulement le nom d'un magistrat de Cherronésos, chargé de l'examen de la monnaie et de la refonte des pièces démonétisées; il mettait son chiffre sur les monnaies, émises de nouveau en circulation. Comme ce monogramme se trouve seulement sur des pièces du système d'Égine, il paraît que cet examen a eu lieu au commencement de la seconde époque de l'histoire de la ville, époque, à laquelle le denier romain était déjà généralement en circulation; la surfrappe indique, que nos *didrachmes* étaient à prendre pour des *tétradrachmes* de quatre de ces deniers romains et les *drachmes* pour deux de ces pièces.

19. *Av.* Tête d'Artémis, ornée d'une bandelette, à gauche.

Rv. Taureau cornupète, sur une massue noueuse, et marchant à droite. En haut: ΧΕΡ; à l'exergue: Κ. (Pièce de 9 oboles d'Égine.) Æ 5.

Poids: 184,504 grains de Paris. Gravée pl. II, N° 1.

Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, p. 250.

Cette pièce unique, dont feu Mr. le prince Kotchoubey a fait l'acquisition à Paris, est d'une exécution magnifique et appartient à la fleur de l'art grec. Le nom du magistrat y est indiqué par une seule lettre et c'est plus tard qu'on l'a exprimé par plusieurs lettres ou en entier.

Le poids de cette monnaie, très-bien conservée, est difficile à expliquer. Il est trop considérable pour le *didrachmon* de Solon, qui n'a que 164,4 grains de Paris, mais il est trop-petit pour le *didrachmon* d'Égine, de $228\frac{1}{3}$ grains. La monnaie est d'une époque, où les deniers romains n'étaient pas encore en circulation, on ne peut pas la prendre pour une pièce de trois *drachmes*, équivalant à trois deniers romains, d'autant plus qu'il n'était pas d'usage de frapper des *tridrachmes*. Les monnaies des satrapes persans en Cilicie et en Phénicie, offrent un poids à peu près semblable, [1] mais peut-on supposer, que Cherronésos ait fait frapper des monnaies d'après ce système, qui n'était jamais employé en Europe?

D'après son poids de 184,504 grains, notre monnaie est ou:

---

[1] Bœckh, Metrologische Untersuchungen, p. 74.

1, une pièce de 14 oboles de Solon, de 191,8 gr.
ou 2, une pièce de 10 oboles d'Eubée, de 190,3 gr.
ou 3, une pièce de 9 oboles d'Égine, de 205,5 gr.

Il n'est pas à présumer qu'on ait frappé des pièces de 14 ou de 10 oboles et il paraît plus vraisemblable de prendre notre belle monnaie pour une *drachme* et *demie* du système d'Égine, un peu diminué.

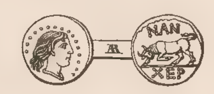
*20. *Av.* Dans un grènetis, tête d'Artémis à droite. Les cheveux forment un nœud sur la nuque.

Rv. Taureau cornupète à gauche. En haut: **XEP**; à l'exergue: **ΞΑΝΘΟΥ**. (Triobole?) Ꭿ. 3.

Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, N° 1, pl. II, N° 4.
Trésor de Glypt. Mythologie, pl. XLVII, N° 16.
Изслѣдованія, p. 26, N° 8, pl. I, N° 6.

L'original, unique jusqu'aujourd'hui, a fait partie autrefois du célèbre cabinet d'Allier de Hauteroche. Nous ignorons où il se trouve à présent.

*21. *Triobole* semblable avec le nom de magistrat **NAN**. Cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky.



On ne connaît pas une seconde monnaie de la Crimée ou du Bosphore Cimmérien avec un nom de magistrat semblable (p. e. Νάνισκος, Νάνναχος, etc.). Le poids de cette pièce un peu alterée, de $2\frac{1}{2}$ grammes ou 47,75 grains de Paris, prouve, qu'elle est un *triobole* attique.

*22. *Av.* Tête laurée d'Artémis à droite, les cheveux forment un nœud sur la cime de la tête. Derrière, l'arc et le carquois.

Rv. Taureau cornupète à gauche. En haut: **XEP**; à l'exergue: **ΑΓΑΣΙΚ**. (Trilepton.) Æ. 3.

Eckhel, numi vet. anecdoti, I, p. 49, pl. IV, N° 10.
Mionnet, I, p, 346, N° 4.
Kœhler, Sérapis, l. c. N° 8.
Изслѣдованія, p. , N° 9.

Sur un autre exemplaire de ce *trilepton* (appartenant à S. E. Mr. le comte Pérowsky), on voit derrière la tête d'Artémis, une chèvre debout et tournant la tête, en contremarque.

*23. D'autres exemplaires, avec les noms de magistrats: **ΗΡΩΙΔΑ** et
*24. **ΜΑΤΡΑ**

Kœhler, l. c. N°s 9 et 10 et
Изслѣдованія, N°s 10 et 11, pl. I, N° 5.

Sur un exemplaire de la dernière pièce, conservé à l'Ermitage, on voit sur la joue de la déesse, la contremarque de la chèvre, tournant la tête.

Nous avons présumé [1] que le magistrat **ΑΓΑΣΙΚ**, indiqué sur notre N° 22, est le même **ΑΓΑΣΙΚΛΗΤΗΣ** d'une inscription, conservée au musée d'Odessa et publiée par MM. Waxel, [2] de Blaramberg, [3] Bœckh [4], et Dubois [5], mais d'après des copies inexactes, où le nom de ce personnage était erronément rendu par: **ΑΓΑΣΙΚΛΗΚΤΗΣ**, nom ayant une forme tout-à-fait barbare. Bœckh en se prononçant contre une forme aussi insolite, explique **ΑΓΑΣΙΚΛΗΚΤΗΣ** par *Ἀγασικλῇ κτησία*. Mais Mr. Mourzakéwicz a examiné encore une fois ce marbre et a trouvé que le nom est véritablement **ΑΓΑΣΙΚΛΗΤΗΣ**, comme il doit être. D'après la correction de Mr. Moursakéwicz, voici l'inscription:

Ο ΔΑΜΟΣ ΑΓΑΣΙΚΛΗΤΗ

ΕΙΣΑΓΗΣΑ ΜΕΝΩΙΤΑΝ ΦΡΟΥΡΑΝ ΚΑΙ ΚΑΤΑΣΚΕΥ ΑΣΑΝΤΙ	ΟΡΙΣΑΝΤΙ ΤΑΝ ΕΠΙ ΤΟΥ ΠΕΔΙΟΥ ΑΜΠΕΛΕΙΑΝ	ΤΕΙΧΟΠΟΙ ΗΣΑΝΤΙ
ΠΟΙΗΣΑΝΤΙ ΤΑΝ ΑΓΟΡΑΝ	ΣΤΡΑΤΗΓΗ ΣΑΝΤΙ	ΙΕΡΑΤΕΥ ΣΑΝΤΙ
ΓΥΜΝΑΣΙ ΑΡΧΗΣΑΝΤΙ	ΑΓΟΡΑΝΟ ΜΗΣΑΝΤΙ	

Les passages de cette inscription, à l'exception de la première ligne, sont entourés de couronnes, savoir le 2e et le 3e passages, de couronnes de lierre, les autres de couronnes de laurier.

Ce marbre est donc un monument de gratitude, érigé par le peuple de Cherronésos à Agasiklète, qui a introduit et équipé la garde, qui a fixé les frontières pour la culture du vin dans les champs, qui a construit les murs, qui a restauré le marché qui a été capitaine et prêtre, chef du gymnase et inspecteur du marché.

---

[1] Изслѣдованія объ исторіи Херсонпса, p. 83.
[2] Recueil de quelques antiquités, trouvées sur les bords de la Mer Noire, N° 4.
[3] Journal d'Odessa, 1829, N° 88.
[4] Corpus inscript. Græc. II, 1 N° 2097.
[5] Voyage, VI, p. 178, Atlas, IVe Série, pl. 9 N°s 13 à 15.

La garde était une troupe, chargée de surveiller le territoire de la ville, alors entourée de Barbares. Ce corps était donc le commencement d'une armée de soldats qui n'étaient destinés, qu'à la guerre, car comme chacun sait, les états grecs prenaient en cas de besoin, leurs guerriers parmi les citoyens, lesquels, après la conclusion de la paix, retournaient à leurs occupations ordinaires.

Le second passage indique qu'Agasiklète prit des mesures pour protéger la culture du vin dans les champs, contre les incursions des étrangers. Il renouvela les murs ou une partie des murs de la ville, car ce mot: *τειχοποιήσαντι* ne dit pas qu'il ait construit des nouveaux murs. Au contraire, les murs étaient d'importance pour les villes grecques, surtout pour une ville, située dans un pays de Barbares. Les mots: *ποιήσαντι τὰν ἀγοράν* n'énoncent pas, qu'il ait construit le marché de la ville: probablement Agasiklète l'a restauré, ou bien il a construit un second marché, qui doit être distingué du premier, une des conditions principales pour la construction d'une ville grecque.

Le tout prouve, par combien de services différents Agasiklète avait été utile à sa ville natale. Il ne faut pas penser pourtant, qu'Agasiklète ait fait toutes ces constructions à ses propres frais, car dans ce cas, cela eut été ajouté dans l'inscription, comme nous l'avons vu p. e. dans l'inscription de Protogène d'Olbia. C'est probablement dans sa fonction comme proteuon, qu'Agasiklète dirigea les constructions que l'inscription mentionne et dans cette même qualité, il mit aussi son nom sur les monnaies, frappées du temps de son administration. [1]

Les autres magistrats, indiqués sur les monnaies, tels que Xanthos, Héroïdas, Matradore, etc., ne se trouvent pas dans les inscriptions de Cherronésos.

Le type du taureau cornupète, si souvent employé dans la numismatique grecque, se rencontre aussi dans celle d'Olbia, de Phanagoria, etc. Sur quelques monnaies de Panticapée, on voit une tête de taureau. Cet emblème représente bien une colonie grecque, s'établissant avec la force de l'intelligence dans un pays étranger, comme le taureau cornupète se fraye un chemin, en renversant les obstacles qu'il peut rencontrer. Peut-être aussi le voisinage du Bosphore, n'était pas sans influence sur le choix de ce type.

5. Revers: Arc, carquois, flèche.

*25. *Av.* Tête laurée d'Artémis, à droite, ayant le carquois sur l'épaule.

Rv. Arc, carquois et flèche. La corde de l'arc est tournée en haut. Dessus: **XEP** Entre le carquois et la flèche, le nom **ΕΥΡΥΔΑΜ** (Diobole.) Æ. 3.

---

[1] Une mauvaise traduction allemande de cette inscription se trouve chez Georgii, das Europäische Russland, p. 135.

Kœhler, l. c. p. 97 N° 74.
Mionnet, Suppl. II, p. 2 N° 3.
Изслѣдованія, p. 29 N° 19.

*26. Pièce semblable, avec le nom de magistrat: ΜΕΝΕΣΤ. Æ. $2\frac{1}{2}$.
Autrefois dans la collection Allier de Hauteroche.
Kœhler, l. c. N° 75, pl. VIII N° 29.
Mionnet, Suppl. II, N° 3.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, 18, N° 1, pl. II N° 3.
Изслѣдованія, p. 29 N° 20.

*27. Pièce semblable, avec le nom: ΥΜΝΟΥ. Exemplaire inédit du médailler de S. E. Mr. le comte Pérowsky Æ. 3.

Le poids de cette monnaie, de $1\frac{1}{2}$ grammes, 28,25 grains de Paris, prouve, ce nous semble, qu'elle est un *diobole* du système attique de Solon. Il est vrai que le poids normal de cette sorte de *diobole* est de 27,4 grains, mais l'exemplaire que nous avons sous les yeux est bien conservé et on trouve quelquefois des exemples, qu'une monnaie pèse plus que son poids légal.

Sur quelques exemplaires de ce type, la flèche n'est pas bien visible, faute de place, ou bien parcequ'elle était gravée d'une manière trop peu distincte.

6. Revers: Poisson et massue.

*28. *Av.* Tête d'Artémis, ornée d'un *kekryphalos* et tournée à gauche.
Rv. Poisson et massue, à droite. Au-dessous: ΧΕΡ. (Diobole.) Æ $2\frac{1}{2}$.
Kœhler, l. c. p. 93 N° 48.
Изслѣдованія, p. 29, N° 21, pl. I, N° 11.

*29. *Obole* semblable. Æ 2.
Kœhler, l. c. p. 94 N° 49.
Изслѣдованія, p. 29, N° 22.

*30. *Lepton* du même type. Æ. 1.
Kœhler, l. c. N° 50.
Изслѣдованія, p. 29, N° 23, pl. II N° 12.

*31. Id., mais le poisson et la massue tournés à gauche. Æ. $\frac{3}{4}$.
Kœhler, l. c. N° 51.
Изслѣдованія, p. 29, N° 24.

*32. *Av.* Tête d'Artémis, à droite.
Rv. Poisson et massue à droite; dessous: ΧΕΡ. (Lepton.) Æ $\frac{5}{8}$.
Kœhler, l. c. N° 52.
Изслѣдованія, p. 29, N° 25, pl. II N° 13.

La tête de la déesse, sur ces monnaies, diffère tout-à-fait des bustes gravés sur les pièces précédentes. Dépisté par le *kekryphalos* (qu'il appelle une draperie) et par l'absence d'emblèmes distincts, Kœhler n'a pas reconnu dans cette tête celle d'Artémis.

Mais il y a beaucoup de monuments, surtout des vases peints, où la déesse porte cette coiffure, et l'absence du carquois ou de l'arc s'explique par l'exiguité du flân, qui n'a pas permis les ajouter.

7. Revers: Massue dans une couronne de laurier.

*33. *Av.* Tête d'Artémis ornée de beaux pendants d'oreilles, à droite.

Rv. Dans une couronne de lauriers, massue à droite. Dessous: ΧΕΡ. (Dilepton,) Æ. 3.

Изслѣдованія, p. 30, N° 26. pl. II, N° 14.

Cette belle pièce se trouve dans les cabinets de MM. le comte Ouvaroff et le prince Sibirsky. Elle est, pour son exécution, une des plus belles monnaies de l'époque.

II. Avec la figure entière d'Artémis.

1. Revers: Griffon.

34. *Av.* Artémis tournée à droite et accroupie sur le genou droit; elle est vêtue d'un *chiton* court et de bottines de chasse (*endromides*); elle lève avec la main droite une flèche en tenant dans la gauche, l'arc et une autre flèche; ses bras sont enrichis de bracelets. Derrière elle, ΑΡΙ; à l'exergue: ΧΕΡ.

Rv. Griffon, courant à gauche. (Chalkous,) Æ. 6.

Gravé pl. II, N° 17.

Kœhler, l. c. p. 92 N° 35.
Изслѣдованія, p. 31, N° 29, pl. II N° 17.

*35. *Chalkous* semblable, avec ΑΡΠ derrière la déesse. Æ. 6.

Kœhler, l. c. N° 35.
Изслѣдованія, p. 31, N° 30.

36. Id., avec ΚΡΑ. Gravé pl. II N° 8. Æ. 6.

Sur un autre exemplaire, les cheveux forment un nœud sur la cime de la tête.

Kœhler, l. c. N° 37.
Изслѣдованія, p. 31, N° 31, pl. II N° 18.

*37. Id., avec ΠΑ. Les cheveux de la déesse forment un nœud sur la cime de la tête. Æ. 6.

Kœhler, l. c. p. 92, N° 38.
Изслѣдованія, p. 31, N° 32, pl. II N° 19.

Ces monnaies sont d'une très-belle execution et à peu-près de l'époque du beau *didrachmon*, N° 19, pl. II N° 1.

38. *Av.* Artémis, comme sur les pièces précédentes, mais avec le carquois sur l'epaule; à l'exergue: ΕΥΔΡΟΜΟΥ.

Rv. Griffon, courant à gauche; dessous: ΧΕΡ. (Chalkous.) Æ. 5.

Gravé pl. II N° 9.

Miss Guthrie a tour trough the Taurida, p. 269 pl. VI, N° 1.

Ce *chalkous* fort rare, est d'après le style de sa fabrication, un peu moins ancien que les *chalkous* précédents.

*39. *Av.* Comme sur le N° 34, mais sans inscriptions.

Rv. Griffon, courant à gauche; dessus le nom de magistrat: ΑΠΟΛΛΑ (Chalkous.) Æ. 5.

Kœhler, l. c. p. 91, N° 33.
Изслѣдованія, l. c. p. 32 N° 34.

*40. Pièce semblable, mais avec: ΒΑΘΥΛΛΟΥ. Æ. 5.

Изслѣдованія, l. c. p. 32 N° 86.

*41. Id., avec: ΕΛΠΙΛΑ Æ. 5.

Kœhler, l. c. p. 92 N° 34.
Изслѣдованія, l. c. p. 32 N° 36.

Le nom ΕΛΠΙΛΑ n'est pas clair; peut-être est-il ΕΛΠΙΔΑ (Elpidamas)?

*42. Id., avec ΕΥΑΡΟΜΟ. La déesse porte un carquois sur le dos, comme sur le beau *chalkous* N° 38. Æ. 5.

Maffei, gall. antiq. select. ep. XXIV, 108.
Panel, lettre, touch. le cab. de la Bret.
Pellerin, Recueil I, 204, pl. 37, N° 1.
Mionnet, I, p. 356, N° 3, pl. 69, N° 1.
Inghirami, monum. Etruschi, Ser. VI, pl. 102, 3.
Sestini, Mus. Hederv. p. Europ. p. 1, N° 3.
Kœhler, l. c. p. 92, N° 36.
Изслѣдованія, p. 32, N° 37.

L'exemplaire de la collection de Hédervàr est mal conservé, car Sestini y a pris l'arc pour un bouclier, et a lu ΕΥΑΡΟΜΟΥ, au lieu d'ΕΥΑΡΟΜΟ. Mais au-dessous du griffon, cette monnaie offre une contremarque très-curieuse représentant une tête de taureau avec le monogramme: [monogramme].

*43. *Chalkous* comme le N° 39, mais avec le nom: ΧΟΡΗΙΟ. Æ. 5.

Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, pl. II, N° 7.
Kœhler, l. c. p. 92, N° 39.
Изслѣдованія, l. c. p. 32, N° 38, pl. II, N° 20.

Kœhler rend à tort le nom par: ΩΡΗΙΟ, au lieu de ΧΟΡΗΙΟ. Le même nom de magistrat se trouve également sur le *trilepton* N° 14 et sur le *dilepton* N° 67; il paraît donc que ces trois pièces sont contemporaines.

Le griffon sur ces *chalkous* doit être considéré comme un type local. Il est composé de la partie antérieure d'un aigle et de l'inférieure d'un griffon. Nous verrons dans la numismatique de Panticapée, des griffons avec une tête de bouc, qui ne se rencontrent pas à Cherronésos. Les Anciens assignent pour séjour à ces monstres le pays aurifère, situé entre les Scythes, les Monts Rhipées ou Hyperboréens et les Sar-

mates, qui pour exploiter l'or, étaient obligés de combattre les griffons qui le gardaient. [1] Pline place les griffons, tantôt d'après Hérodote et Aristéas de Prokonnesos, en Sarmatie, [2] tantôt en Scythie, [3] tantôt même en Éthiopie. [4] On voit des griffons sur un grand nombre d'ornements d'or, de vases peints et d'autres monuments, provenant des fouilles de la Crimée et de ses environs et conservés à l'Ermitage. Nous mentionnons surtout le célèbre *lékythos* de l'artiste athénien Xénophantos, où l'on voit des griffons tout-à-fait semblables à ceux des monnaies de Panticapée. [5]

L'origine de ces animaux est asiatique: il était contraire à l'esprit grec de les inventer. On trouve en Perse souvent des monstres, composés de parties du lion et de l'aigle, du taureau et de l'aigle, de l'homme et du vautour, [6] etc. etc. et Ch. O. Muller pense que c'est par des tapisseries persanes et babyloniennes, vendues par des marchands milésiens, qu'en Grèce ces figures fantastiques furent introduites et confondues avec les fables, répandues sur les pays septentrionaux. [7]

Pourtant les Grecs employaient déjà des griffons du temps d'Hésiode, [8] des têtes de griffons, en haut-relief, ornaient le bord des chaudières d'airain d'énorme grandeur, suspendues dans leur Héraeon par les Samiens, retournant de Tartessos (37e ou 38e Olympiade). [9] Nous avons vu que le palais du roi scythe Skylès, à Olbia, était enrichi de griffons en marbre blanc. [10]

Les Grecs mirent les griffons en rapport avec Apollon [11] et Némésis, [12] dont le premier avait un culte aussi à Cherronésos. Peut-être le griffon sur nos monnaies, se rapporte-t-il à Apollon, honoré très-souvent avec sa sœur Artémis, dont on voit l'image sur l'avers des *chalkous* en question.

---

[1] Méla, de situ orbis, II, 1.
[2] Hist. Natur. VII, ch. 2.
[3] Ibid., XXXIII, ch. 4.
[4] Ibid., X, ch. 49.
[5] Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, II, Bulletin, p. 7.
[6] Flandin et P. Coste, Voyage en Perse, livr. 6e, pl. 152, livr. 13e, pl. 82. livr. 25e, pl. 76. Botta et Flandin, monument de Ninive, livr. 2e pl. 75 etc.
[7] Dorier, I, p. 276.
[8] Éschyle, Prométhée, v. 803, schol.
[9] Hérodote, IV, ch. 152.
[10] Ibid. ch. 79, v. p. 18 de cet ouvrage.
[11] Tölken, erklärendes Verzeichniss der antiken, vertieft geschnittenen Steine des Berliner Museums, Nos 786—789.
[12] Tölken, ibid., No 1274, etc. Creuzer, Symbolik, pl. IV, 5.

2. Revers: Taureau cornupète.

*44. *Av.* Artémis assise sur un quartier de roche et tournée à droite, tient avec la main droite une flèche, dont elle essaye la pointe sur le troisième doigt de sa main gauche. Elle est vêtue d'un *chiton podérès*, qui laisse à nu la partie supérieure du corps. A côté d'elle, à gauche, une biche assise.

Rv. Bœuf cornupète, marchant sur une massue noueuse, à gauche. Au-dessus: ΧΕΡ. (Chalkous.) Æ. 6.

Kœhler, l. c. p. 90, N° 25.
Изслѣдованія, p. 30, N° 27.

Cette monnaie est une des plus gracieuses parmi toutes celles qu'on connaît. Mr. P. Léontieff pense que la déesse porte ici un *chiton* d'un tissu très-fin et la *καλύπτρα*, comme la Diane Braschi, v. Müller, antike Denkmäler, II, pl. 168, Clarac, Musée de sculpture, pl. 596 N° 1246, в. [1] Mais sur l'original de la monnaie, on ne voit pas des traces d'un *chiton* si fin et il paraît plutôt que la partie supérieure du corps de la déesse est tout-à-fait à découvert. La biche, comme Kœhler l'a observé avec raison, [2] est celle du mont de Kérynitis, en Arcadie. Ausone lui donne des cornes d'or et des pieds d'airain. [3] Elle accompagne Artémis très-souvent sur les monuments antiques et sa vitesse était telle, qu'Hercule seul put l'atteindre. [4] La même biche est gravée sur la pièce suivante:

*45. *Av.* Artémis assise, vêtue comme sur le *chalkous* précédent et également tournée à droite. A côté d'elle, la biche, dont elle touche la corne droite avec la main droite.

Rv. Comme sur le N° 44. (Chalkous.) Æ. 6½.

Sestini, lettere, IV, p. 12, N° 7.
Mionnet, Suppl. II, p. 4. N° 17.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, pl, II, N° 6.
Kœhler, l. c. N° 24.
Изслѣдованія, p. 31, N° 28.

---

[1] Пропилеи, I, p. 93.
[2] L. c. p. 364.
[3] Idyll. XIX, 4, 898.
[4] Kallimaque, hymn. in Dian., Spanh., 102, p. 203. Heine in Apollod., II, ch. 5, 3, p. 145. Hygine, fab. ed. Munck., XXX, p. 72. Parmi les monuments, offrant Hercule avec la biche, nous citons le marbre du British Museum: Marbles of the British Museum, II, 7, Spec. 11. Müller et Oesterley, Denkmäler, I, pl. XIV, N° 49; un relief de la villa Albani, Winkelmann, monumenti inediti, N° 65. Zoëga, bassirilievi della villa Albani. Millin, Gal. myth., pl. CXII, N° 434, etc.

*46. *Av.* Artémis, terrassant la biche et la perçant de son javelot, tout-à-fait comme sur le N° 1er.

Rv. Le taureau, allant à gauche. Dessus: ΧΕΡ. (Chalkous.) Æ. 7.

Изслѣдованія, p. 33, N° 39.

*47. *Chalkous* semblable, mais plus petit. Æ. 6.

Kœhler, l. c, N° 11.
Изслѣдованія, p. 33, N° 40.

*48. *Chalkous* semblable, mais plus petit encore. Æ. 4.

Sestini, lettere, IV, p. 11, N° 6.
Mionnet, Suppl. II, p. 4, N° 18.
Kœhler, l. c. N° 12.
Изслѣдованія, p. 33, N° 41.

Ces trois monnaies, offrant le même type, sont de trois époques différentes. La première, comme l'indique son excellente exécution, est contemporaine avec les drachmes Nos 1 à 6. Le N° 47 appartient à une époque postérieure et le dernier *chalkous* à la fin de l'époque grecque. En général, ce type s'est maintenu pendant plusieurs siècles, car il a été employé très-souvent sur les monnaies de l'époque romaine. Le N° 48, quoique beaucoup plus petit que le N° 46, n'est cependant qu'un *chalkous* aussi, le poids des monnaies de cuivre ayant été diminué avec celui des pièces d'argent.

*49. *Av.* Même représentation, mais au-dessus: ΧΕΡ.

Rv. Le taureau, marchant sur la massue, comme sur les pièces précédentes; au-dessous: carquois et arc. Entre la massue et l'arc, le nom de magistrat: ΔΙΑΓΟΡΑ. (Chalkous.) Æ. 5.

Trésor de glyptique, Mythologie, pl. XLVII, N° 15.
Kœhler l. c. N° 13.
Изслѣдованіи, l. c. p. 34, N° 42, pl. II, N° 21.

50. *Chalkous* semblable, mais sans l'arc et le carquois et avec le nom: ΕΥΑΡΟ-ΜΟΥ. Gravé pl. II, N° 5. Æ. 5.

Guthrie, a tour through the Taurida, p. 303, N° 1.
Kœhler, l. c. N° 14.
Изслѣдованія, l. c. p. 34, N° 43.

Le même nom se trouve aussi sur les *chalkous* N° 37 et 41, frappés probablement par le même personnage.

*51. *Chalkous* semblable au N° 49, mais avec le nom: ΚΛΕΜΥΤΑΔΑ. Æ. $5\frac{1}{2}$.

Sestini, lettere, IV, p. 11, N° 4, pl. I, N° 4.
Id. Mus. Chaudoir, p. 1, N° 3.
Kœhler, l. c. N° 15.
Изслѣдованія, l. c. p, 34, N° 44.

*52. *Chalkous* semblable, avec le nom: ΣΥΡΙΣΚΟ. Æ. 5.

Reuilly, voyage en Crimée, p. 224, pl. II, N° 1.
Mionnet, Suppl. II, p. 3, N° 14, Rec. des pl. XLIX N° 2.
Sestini, lettere, IV, p. 11, N° 5.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, pl. II, N° 5.
Kœhler, l. c. p. 89, N° 16.
Изслѣдованія, l. c. p. 34 N° 45.

Kœhler cite deux exemplaires du N° 49, avec et sans l'arc à côté du carquois. Mais comme tous les exemplaires bien conservés offrent distinctement les deux objets, il paraît que l'exemplaire sans l'arc, que ce savant a eu sous les yeux, n'était pas dans un état de conservation parfaite.

Parmi les pièces de ce type, celle avec le nom d'*Eudromos*, est sans contredit la plus belle et la plus ancienne.

Nous avons dans les monnaies de la classe II, quatre différents types d'Artémis. savoir :

1, Artémis accroupie.
2, Artémis essayant la pointe d'une flèche.
3, Artémis, tenant la biche par les cornes, et
4, Artémis, perçant une biche.

Ces quatre types sont probablement copiés d'autant de statues ou de tableaux célèbres, placés dans différents temples de la ville.

Sur les monnaies de la I^e classe, on peut aussi distinguer plusieurs types de la tête d'Artémis, nommément :

1, Artémis avec des cheveux flottants, v. pl. II, N° 1.
2, Artémis avec un nœud de cheveux à l'occiput, v. pl. II, N° 2.
3, Artémis avec un nœud de cheveux à l'occiput et ornée d'une couronne de lauriers, p. e. sur les N°s 12, 13 etc.
4, Artémis laurée avec un nœud de cheveux sur la cime de la tête, p. e. sur le N° 20.
5, Artémis portant, un *kékryphalos*, etc. p. e. sur le N° 26.
6, Artémis, ornée d'une bandelette, p. e. sur le N° 18.
7, Artémis laurée, portant une riche *stephané*, p. e. sur le N° 9.

De ces sept types, le 6e se rapporte peut-être aux quatre sujets où Artémis est représentée en entier, car sur toutes ces pièces la tête de la déesse paraît être ornée d'une bandelette. Nous avons donc au moins dix types différents d'Artémis, appartenant tous à l'époque grecque; il nous donnent une idée d'autant d'images, placées dans les temples de Cherronésos, ville vouée principalement au culte de cette divinité, la plus ancienne du pays. Elle était comme nous l'avons vu, dans son origine une divinité scythe; Strabon l'appelle «la Vierge» (ἡ Παρθένος) et mentionne les temples qu'elle eut dans la ville et sur un promontoire, nommé celui de la Vierge (Παρθένιον)

et où était son image en bois (ξόανον). [1] C'est la même, que d'autres appellent Ὀρειλόχη, celle qui habite les montagnes, dénomination, que les Grecs avaient probablement formée d'après un mot barbare semblable. Mais comme lès Grecs avaient l'habitude de recevoir les divinités étrangères, en les transformant selon leur esprit, il en fut ainsi de cette Parthénos ou Oreilokhe, qu'ils appellèrent Artémis, en trouvant dans la divinité barbare une grande ressemblance avec la fille de Léto.

Le temple d'Artémis-Parthénos dans la ville même, était peut-être sur l'endroit H du plan que nous avons donné pl. X^e de notre ouvrage sur l'histoire de Cherronésos. Il y eut ici plus tard une église chrétienne, construite sur les ruines d'un ancien temple, dont Mr. Dubois a vu encore des murs, des restes de colonnes canelées, des bases, des chapiteaux ioniens et d'autres débris, prouvant la beauté extraordinaire de l'ancien bâtiment qui décorait autrefois cet endroit. Selon Mr. Dubois [2], la hauteur des colonnes de ce temple était de 21 pieds, ce qui fait supposer jusqu'à l'acrotère du fronton, une hauteur d'à peu-près 55 pieds. C'était probablement dans ce temple que se trouvaient une ou plusieurs images d'Artémis, dont nous voyons les répliques dans les monnaies.

Le promontoire Parthénion était joint avec la ville au moyen d'un chemin, dont les traces existent encore. Mr. Dubois l'a reconnu comme le seul point de cette côte, d'où on pouvait s'approcher de la mer et d'où les Scythes pouvaient secourir les naufragés qu'ils immolaient ensuite à leur divinité. Il y a sur cet emplacement le couvent de St. George, construit dans une petite oasis, au milieu de rochers de basalte noir. Peut-être ce couvent est-il bâti sur les ruines de l'ancien temple. [3] Les chrétiens aimaient à remplacer des temples payens par des églises, et un très-joli chapiteau de colonne, en marbre égyptien, rouge à taches blanches, trouvé sur cet endroit, vient à l'appui de l'opinion de Mr. Dubois. Ce chapiteau, maintenant à l'Ermitage (salle de Kertch N° 99), est environ du temps de Constantin-le-Grand et prouve qu'un temple payen a existé sur cet emplacement à l'époque de cet empereur.

Mais cette Artémis-Parthénos eut encore d'autres sanctuaires sur la presqu'île. Selon Skymnos de Chios, l'histoire d'Iphigénie et d'Oreste s'est passée à un tout autre endroit de la presqu'île. Ce lieu était le promontoire nommé Krioumetopon (Κριοῦ μέτωπον, le front du bélier), situé vis-à-vis le promontoire de Karambis en Paphlagonie. [4] Mr.

---

[1] Strabon, lib. VII ch. 4, p. 308, ed. Kramer II, p. 25.
[2] Voyage autour du Caucase, VI, p. 144 — 146, Atlas IIIe série, pl. 4, 14, 20, N° 5.
[3] Dubois, voyage, p. 192 et suiv. Atlas, IIe série, pl. 60.
[4] Skymnos, périple, ed. Hudson., p. 48. Strabon, Lib. VII, ch. 4, § 3, p. 309. II, p. 36 ed. Kramer.

Dubois l'a retrouvé, et il a reconnu sa ressemblance avec une tête de bélier. [1] Tout près se trouve la vallée de Parthénit, dont le nom indique que là était le temple de la Parthénos. C'était donc ici qu'on sacrifiait les étrangers, en les assommant à l'aide de massues et en précipitant dans la mer leurs corps, séparés des têtes; ces dernières étaient suspendues aux arbres qui environnaient le temple [2].

Il y a dans les récits des Anciens, concernant le séjour en Tauride d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, une confusion assez grande, et difficile à résoudre. Rappellons-nous qu'Iphigénie aussi fut destinée en victime à une Artémis, et qu'on trouve, surtout chez les Doriens, des traces très-anciennes d'une Artémis exigeant des victimes humaines. Telle était p. e. l'Artémis de Mégalopolis, [3] celle du fleuve d'Ameilichos, près de Patræ [4], etc. Cependant l'humanité se révolta contre un culte si cruel et l'abolit. C'était probablement par les prêtres mêmes, qu'Iphigénie fut sauvée et envoyée dans la Tauride; il se peut aussi que le voyage d'Oreste ait eu pour but de chercher sa sœur perdue.

Mais comment s'expliquer ce que disent Hérodote [5] et d'autres, que c'est Iphigénie, fille d'Agamemnon à laquelle dans la Tauride, on sacrifia des victimes humaines? L'histoire n'admettrait qu'Iphigénie présidant à ces sacrifices comme prêtresse d'Artémis, mais d'anciens mythes obscurs et mystiques parlent distinctement d'un culte d'Iphigénie. Dans les poèmes de Chypre on trouve qu'Iphigénie offerte en sacrifice à Artémis, fut enlevée dans la Tauride, par la déesse même et reçut le don de l'immortalité. [6] Artémis substitua à la place de la princesse une biche, ou selon Phanodème, une ourse, [7] ou bien encore d'après Nikandros, un taureau. [8] Comme immortelle, comme Hekaté, Iphigénie se trouve déjà chez Hésiode [9]; une fable postérieure, chez Antonin Libéralis, parle également d'une Iphigénie immortelle, [10] enlevée par la déesse au sacrifice et conduite chez Thoas, fils de Borysthènes. Plus tard, Artémis la transporta dans l'île

---

[1] Dubois l. c. 22. L'endroit s'appelle aujourd'hui Aïudagh (la montagne des ours) ou le grand château.

[2] Hérodote, IV, ch. 103. V. aussi les monuments antiques, p. e. le relief du palais Accaramboni, de Rome, Winkelmann, monum. ined. N° 149 et Uhden, Iphigenia in Tauris, Denkschriften der Berliner Academie, 1814, p. 15 et suiv.

[3] Tatien, adv. Græc. I, 165ᵃ.

[4] Pausan., lib. VII, ch. 19. Ce culte fut remplacé plus tard par celui de Dionysos Aesymnétès.

[5] Hérod. IV, Ch. 103. *Τὴν δὲ δαίμονα ταύτην τῇ θύουσι, λέγουσι αὐτοὶ Ταῦροι Ἰφιγένειαν τὴν Ἀγαμέμνονος εἶναι.*

[6] Procl. Chrestom.

[7] Comp. Artémis Kallisto à Munychia et à Brauron, dont les prêtresses avaient le nom d'*ourses*.

[8] Procl. Chrestom.; comp. Antonin. Lib. Métam., 27.

[9] Pausan., lib. I, ch. 43, 1.

[10] Métam., l. c.

de Leuké, lui donna la jeunesse éternelle et l'immortalité et la maria avec Achille. Elle était adorée sur cette île sous le nom d'*Oreïlokhia* (Ὀρειλοχία). C'est de cette manière que nous voyons Iphigénie en rapport, d'un côté avec la déesse taurienne et de l'autre côté, avec le mythe d'Achille, appartenant à une époque moins reculée. [1]

Il serait trop long de répéter ici l'histoire de la fuite d'Iphigénie avec son frère Oreste, après la mort du roi Thoas. Il suffit de mentionner que dans les notions qui traitent de la fuite d'Iphigénie, on trouve des renseignements sur la propagation du culte de l'Artémis taurienne. Débarquant à Brauron et à Halae Araphénides, Iphigénie y laissa l'ancienne image en bois (ξόανον) de la déesse. Ici elle fut reçue dans la généalogie héroïque sous le nom de la fille de Thésée et d'Hélène. [2] Une autre image en bois, provenant de la Tauride, était placée au temple de l'Artémis Orthia, au Limnée de Sparte, c'était la même que tenait la prêtresse à l'occasion de la flagellation (διαμαστίγωσις) des jeunes Spartiates. [3] Dans tous les cas, le culte de cette Artémis Orthia ou Orthosia est plus ancien que la fuite d'Iphigénie, [4] lors même, comme tout le mythe le prouve, qu'elle eût été dans son origine une divinité étrangère. [5] C'était la même déesse, adorée aussi à Élis, sur la montagne Orthienne en Arcadie, sur la montagne Lyconienne en Attique, à Mégaris et à Byzance et dont le culte partout était très-ancien. [6]

Seulement ce même culte établi en Grèce, d'une déesse, aimant des victimes humaines, pouvait déterminer les Grecs de la presqu'île taurique, à reconnaître une Artémis dans l'ancienne divinité de ces contrées. Ajoutons encore les anciens rapports des Hyperboréens avec Délos et le culte de l'Artémis royale chez les femmes en Pæonie et en Thrace. [7] Tout ceci indique de très-anciennes relations des Grecs avec la Chersonèse taurique, relations, rendues pourtant fort difficiles par l'état de barbarie des habitants de cette presqu'île. Mais très-souvent aussi, comme il paraît, les marins grecs

---

[1] Ch. Od. Müller met en rapport avec Iphigénie, le culte de Chrysé, fille d'Agamemnon et de Chryséis. Chrysé était une ancienne divinité de Lemnos et de Samothrace, à qui Jason et les Argonautes sacrifièrent. D'autres relations, p. e. celle de Chrysès, cherchant sa sœur Iphigénie, indiquent selon Müller, que Chrysé n'était qu'une autre forme pour sa sœur Iphigénie. Comp. Müller, Dorier, I, p. 383, 385. Denkmäler der alten Kunst, I, pl. II, N° 10. — Dionys., de Bosp. Thrac., Hudson, III, p. 23 etc.

[2] Antonin Libéral., l. c, init.

[3] Pausan. lib. III, ch. 16. Hygine, fab. 261.

[4] Pindar, Olymp. III, 30. Pausan. lib. II, ch. 24,6. Hérodote, lib. IV, ch. 87. Bœckh, Corpus inscr. N°s 1064, 1416, 1444 etc.

[5] Müller, l. c. p. 382.

[6] Bœckh. Corpus inscript. II, 1, introd. p. 89.

[7] Hérodote, lib. IV, ch. 33.

ont dépeint dans leurs récits ces Barbares comme étant plus farouches qu'ils ne l'étaient en effet. C'était dans le but d'empêcher d'autres marins de faire les mêmes voyages et de garder pour eux seuls le gain considérable, qu'ils tiraient de leur commerce. C'est ainsi que les Phéniciens détournèrent longtemps les Grecs et les Italiens, de passer au-delà des colonnes d'Hercule, en racontant des fables effrayantes sur les dangers qu'ils avaient courus dans les contrées, les plus éloignées de la terre.

L'ancienne image en bois de l'Artémis taurique ne se trouve pas sur les médailles ni sur d'autres monuments de Cherronésos. Ce ξόανον était probablement petit et peint en couleurs, comme d'autres figures de ce genre, [1] conservées dans les anciens monuments. Artémis y portait un *chiton* très-long et tenait des armes ou peut-être des flambeaux à la main. Des monuments offrant l'image de la divinité taurique, sont du temps de l'empire romain. Sur deux reliefs en marbre, l'un à Rome, publié la première fois par Winkelmann [2] et l'autre se trouvant au Musée royal de Berlin, Artémis taurique porte un long *chiton* et des armes à la main. Le monument de Rome l'offre surmontée d'un croissant, qu'on ne voit pas sur le relief de Berlin. Tout-à-fait comme sur nos médailles, nous voyons la déesse de la Tauride sur une peinture d'Herculanum, ayant pour sujet Iphigénie avec Oreste, Pylade et Thoas ou un autre Scythe. [3] D'autres monuments représentent l'Artémis d'Aulis, mais de manières différentes, ce qui prouve que déjà du temps des premiers empereurs romains, on n'avait plus connaissance des attributs exacts de cette idole. [4]

L'Artémis des Grecs avait deux qualités principales. Elle était d'abord une déesse combattant et guerrière, ordinairement figurée comme chasseresse, mais aussi luttant avec des géants, tuant les Niobides, les Aloïdes, Orion, Upis et d'autres êtres de forme humaine. Mais elle était aussi une déesse de la lumière, Artémis φοσφόρος, σελασφόρος, une déesse de la création, comme dit Muller, répandant comme l'indique son nom, (Ἄρταμις en dorien), la félicité et la force, prodiguant une vie de nature, fraîche et ravivant les hommes et les animaux. [5]

---

[1] Comp. les ξόανα d'Artémis *Λούσια*, des Artémis d'Éphèse, de Magnésie etc. V. Müller et Oesterley, Denkmäler, I, pl. II.

[2] Raoul-Rochette, monuments inéd. I, 26. Müller, Handbuch, § 138, 3, Denkmäler, I, pl. XLIV.

[3] Monum. inéd. N° 149. Millin, Galerie myth. pl. CLXXI, N° 626.

[4] P. e. Pitture d'Ercolano, I, 11. Millin, l. c. pl. CLXVII, N° 625 et pl. CLV, N° 556.

[5] Handbuch der Archäologie, p. 472. Dorier, I, p. 370.

Ce n'était pas comme telle, qu'Artémis était honorée à Cherronésos, dont les monnaies n'offrent jamais l'image de la déesse ni avec le croissant, [1] ni avec des flambeaux. Elle y est figurée toujours comme chasseresse, correspondant ainsi plutôt avec le caractère barbare et guerrier des Tauriens. Artémis chasseresse (ἀγροτέρα) porte dans les monuments les plus anciens, des cheveux longs, tombant sur la nuque et le *chiton podérès*. [2] Skopas et Praxitèle ont les premiers figuré des statues d'Artémis avec une expression idéale et avec le costume court, le *chiton* retroussé, les cheveux formant un nœud, ce qui convient davantage à une chasseresse. Plusieurs monuments, notamment nos magnifiques drachmes Nos 9 et 10, représentent Artémis ornée d'une couronne de lauriers, attribut convenable pour une chasseresse heureuse, à qui le laurier était consacré. Il y avait une Artémis Δαφναῖα à Las et une Artémis Δαφνία à Olympia. [3]

Le vêtement est ordinairement un *chiton* dorien, relevé jusqu'aux genoux et de couleur de pourpre: πρὸς ἄκρην ἰγνύην φοῖνιξ πέπλος ἑλισσόμενος. Rarement on le trouve tombant jusqu'aux pieds et ouvert sur les côtés (χιτὼν σχιστός), afin de ne pas retarder un mouvement accéléré.

Comme chaussure, Artémis porte des bottines de chasse, ἐνδρομίδες, nommées aussi chaussure de Crête, Κρητικὰ πέδιλα. Elles vont presque jusqu'aux genoux et avaient pour but de protéger le pied contre les épines et les pierres. On voit distinctement la forme de ces bottines sur plusieurs de nos monnaies; on les laçait sur le devant; en haut elles étaient très-épaisses. Quelquefois de grand morceaux de cuir pendent du bord de ces bottines; on s'en servait pour entourer le pied jusqu'aux genoux mêmes, quand un terrain épineux l'exigeait. La statue d'Artémis de la collection Gustiniani, la même, dont la partie supérieure du corps est à nu d'une manière tout-à-fait singulière, porte aussi des bottines semblables. [4]

C'est avec ce *chiton* retroussé et ces *endromides*, qu'Artémis est gravée surtout dans les types 1 et 4. Dans beaucoup de statues, elle porte un costume pareil. [5] Le type 4e,

---

[1] Ce croissant sur la tête d'Artémis se trouve déjà sur un statère leucadien, avec une proue de vaisseau sur le revers, V. Dumersan, description du cabinet Allier de Hauteroche, pl. V N° 21.

[2] P. e. Artémis Borghèse, du Musée Borbonico de Naples, Clarac, Musée de sculpture, pl. 565 N° 1200.

[3] Pausan, lib. III, ch. 24, 6. Strabon, lib. VIII, ch. 12, p. 348, II, p. 117 ed. Kramer.

[4] Clarac, l. c. pl, 574 N° 1229.

[5] P. e. une statuette en bronze du Musée Borbonico (Clarac. pl. 564 N° 1218c), deux statues du Vatican (Clarac, pl. 570 Nos 1216 et 1218), une statue du Musée Chiaramonti (Clarac, pl. 575 N° 1228), une du Musée Capitolin (Clarac pl. 572 N° 1224) etc. etc.

Artémis terrassant une biche, ressemble à une peinture d'un vase du Musée de Mr. le duc de Blacas, où Artémis, en présence de Zeus, d'Apollon et d'une jeune fille ailée, met le genou sur une biche en la menaçant d'un faisceau de traits. MM. Panofka [1] et Watkiss Lloyd [2] ont reconnu dans cette Artémis une *Élaphébolos*, celle qui tue les cerfs, surnom, donné à la déesse dans un des hymnes d'Homère. Mr. Panofka fait observer encore qu'il y avait des cultes de cette divinité à Élis, où le mois de mars portait son nom: *Élaphios*, ainsi qu'à Athènes, à Délos, à Iasos et à Priène, où le mois de mai était également appellé *Élaphébolion*. Nos monnaies nous permettraient peut-être la conclusion, qu'il y avait à Cherronésos un culte semblable d'une Artémis Élaphébolos, mais nous ne savons pas si un mois portait son nom. Il y a pourtant entre la peinture de vase et nos monnaies cette différence, que la première représente la déesse avec un faisceau de traits et qu'on la voit sur les monnaies, armée d'un javelot. Selon Mr. Panofka, ce faisceau de traits est un instrument de sacrifice; il rappelle, d'après ce savant, l'Artémis Fascelis, Fascelitis, Fascelina [3] de la Tauride, surnom, donné à la déesse à *fascibus*, du faisceau de traits, dans lequel Iphigénie et Oreste avaient caché l'image d'Artémis pour l'emporter en Grèce [4]. Cependant, il nous paraît que la peinture en question, ainsi qu'un marbre, représentant un sujet semblable et conservé au musée de Cassel [5], offrent plutôt Artémis, châtiant Titanis, fille de Mérops, roi de l'île de Kos, transformée en une biche à cornes d'or. On voit ce sujet sur des monnaies d'Éphèse [6], de Daldis en Lydie et de Sébastopolis en Carie [7] et comme ces représentations ressemblent beaucoup à celles de nos monnaies de Cherronésos, il est à présumer qu'elles ont pu être copiées de groupes en marbre ou de tableaux de maîtres célèbres, qui avaient exécuté aussi le prototype du groupe, que nous voyons sur nos monnaies.

Les groupes d'Artémis avec la biche et les sujets de la déesse assise et accroupie, étaient placés probablement dans des temples, mais ils n'en étaient pas les images principales, dont nous voyons les têtes sur les revers des médailles de la classe Ire. Un si grand nombre de groupes et de statues variés d'Artémis, appartenant à la

[1] Gerhard, archäologische Zeitung, 1846 N° 46 p. 346.
[2] Ibid., 1847, p. 76 — 78.
[3] Comp. l'Artémis Phacelina, Phacelitis de Rhegium et de Sicile, Pomp. Sab., in Virg. Aen. II, v. 116, Schneidewin, 23.
[4] Serv. ad Virg. Aen. II, v. 116. Cellar ad Sil. Italic XIV, v. 260.
[5] Ruhl, Uebersicht des Museum's zu Cassel, 15.
[6] Museum Sanclement, pl. 23, N° 193. Muller et Oesterley, II, pl. 16, N°s 169, 170. V. aussi Trésor de num. Mythol., pl. 47, N° 12 etc.
[7] Combe, Mus. Hunter., pl. XXV, 1, et Waddington, Revue numismatique, 1851, p. 217.

fleur de l'art grec, annoncent un haut degré de civilisation dans la ville de Cherronésos et prouvent, combien les beaux-arts y étaient estimés. Peut-être même une de ces statues était-elle du ciseau de Praxitèle, qu'on sait avoir sculpté plusieurs statues d'Artémis. On connaît aussi comment les villes grecques s'empressaient à l'envi les unes des autres, d'enrichir leurs temples d'objets d'art des plus grands artistes et il n'est pas invraisemblable qu'une ville aussi riche que Cherronésos, ait commandé la statue de sa divinité principale chez les maîtres les plus renommés.

b. *Avec la tête d'Apollon sur l'avers.*

1. Revers: Demi-lion.

*53. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Moitié antérieure d'un lion courant; dessus: ΦΑ et en bas: ΧΕΡ. Æ. 2.

Kœhler, l. c. p. 93 N° 42.
Изслѣдованія, p. 36 N° 46.

Au Cabinet royal de Munich. Le nom de magistrat ne se trouve pas sur une autre monnaie de cette ville.

2. Revers: Taureau.

*54. *Av.* Tête d'Apollon, les cheveux bouclés, vue de face.

Rv. Taureau, tourné à gauche, marchant sur la massue; dessous, un poisson, tourné également à gauche. (Drachme.) AR. 4.

Изслѣдованія, p. 36 N° 47, pl. II N° 22.

Pièce unique, de l'Ermitage. Le poids de cette monnaie, de 124,27 grammes de Paris, prouve qu'elle est du même système monétaire que nos N°s 1 à 6.

*55. Type semblable de l'avers.

Rv. Moitié antérieure d'un taureau, le tout tourné à gauche. Dessous: ΧΕΡ. (Diobole) AR. 2.

Kœhler, l. c. N° 47.
Изслѣдованія, p. 36 N° 48, pl. II N° 83.

Cette monnaie, unique, appartenant au cabinet de l'Ermitage, pèse 26, 36 grammes de Paris et est par conséquent un *diobole* attique, d'un poids primitif de 27,4 grammes.

Kœhler (p. 110) est en doute concernant la signification de la tête sur ces deux monnaies. Il dit qu'elle n'est pas celle de Cérès, ni de Junon, ni de Vénus, parceque leurs attributs y manquent. Il pense que cette tête est plutôt celle d'une déesse d'un rang inférieur, telle p. e. qu'une nymphe, ou même l'effigie d'une citoyenne distinguée par ses talents ou par des services rendus à la ville. Mais même une nymphe devait être désignée par des attributs, tels qu'une couronne de joncs, etc. et c'est rarement et

seulement du temps de la domination romaine, qu'on a figuré sur les monnaies, les traits de personnages compatriotes.

Les belles monnaies de Katana en Sicilie [1], d'Amphipolis en Macédoine, [2] etc. avec une tête d'Apollon tout-à-fait semblables à la nôtre, prouvent jusqu'à l'évidence, que nous voyons ici le divin fils de Léto.

3. Revers: Artémis.

*56. *Av.* ΧΕΡ. Tête laurée et radiée d'Apollon, à droite; devant, une partie de l'arc.

Rv. ΙΤΡ (en monogramme) ΑΡ Artémis avec une coiffure, ressemblant à une couronne murale. Elle tient l'arc et la flèche. (Chrysos.) AV. $4\frac{1}{4}$.

Sestini, Lettere, IV, 39.
Eckhel, Doctr. num. vet. II, 1.
Mionnet, I, p. 346, N° 1.
Kœhler, l. c. N° 61.
Изслѣдованія, p. 37 N° 49.

*57. *Av.* Tête d'Apollon avec un diadème (*sphendone*) et tournée à droite. Devant, une partie de l'arc.

Rv. Ut supra, mais avec un autre monogramme. (Chalkous?) Æ. 4.

Kœhler, l. c. N° 62.
Изслѣдованія, p. 37 N° 50.

Nous n'avons pas vu des originaux de ces monnaies; leur type fait presque présumer, qu'elles sont de la seconde époque, dont le type e. offre sur le revers la même figure d'Artémis. Pourtant le N° 56 est en or, ce qui indique clairement, qu'il ne peut pas être de la seconde époque, dont on ne connaît que des monnaies de cuivre. La pièce de cuivre N° 57, ressemble au *chrysos* d'une telle manière, que nous n'avons pas voulu l'en séparer. Il faut remarquer encore, que les monnaies d'un type semblable de la seconde époque, n'offrent jamais dans le champ du revers un monogramme, qu'on voit pourtant sur notre N° 57. Ces deux monnaies appartiennent à la collection Ainslie.

c. *Avec la tête d'Hercule.*

1. Revers: Artémis avec la biche.

*58. *Av.* Tête d'Hercule à droite. Elle est couverte de la peau du lion, Dessous, la massue.

---

[1] Specimens of ancient Coins of Magna Græcia, 10.
[2] Mionnet, suppl. III, pl. V N° 1.

Rv. Artémis avec la biche, comme sur le N° 1. Derrière: ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ. (Drachme). Æ. 4.

Изслѣдованія, p. 38, N° 52.

Cette *drachme* rarissime, du pied monétaire attique, se trouve à l'Ermitage. On y voit, ainsi que sur les pièces suivantes, la tête d'Hercule copiée des monnaies d'Alexandre-le-Grand, frappées d'après le même système. Nos *drachmes* de Cherronésos doivent donc être frappées quelques lustres avant l'année 300 avant J. C., époque où leurs prototypes macédoniens étaient généralement répandus. Le nom du magistrat Hérakleitos, est peut-être en rapport avec le sujet de l'avers de cette monnaie. Le même nom de magistrat se trouve aussi sur le *tétralepton* N° 75.

2. Revers: Taureau cornupète.

*59. Même avers.

Rv. Taureau cornupète, à gauche; dessus: ΧΕΡ. A l'exergue les noms de magistrats:

ΑΠΟΛΛΑ Æ. 4.

*60. ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ Æ. 4.

*61. ΔΙΟΝΩΣ Æ. 4.

(Drachmes.)

Kœhter, l. c. N°s 26, 27, 28.

Изслѣдованія, p. 38, N°s 53, 54, 55.

*62. Même avers.

Rv. Le taureau debout; dessus: ΧΕΡ. A l'exergue: ΗΡΑΚΛΕΟΥ (Drachme.) Æ. 4.

Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV, Suppl. p. 40, N° 55^a^.

Parmi ces belles *drachmes*, contemporaines avec le N° 58, le N° 59 est conservé à l'Ermitage, les N°s 59, 60, et 61 sont au cabinet de l'Académie des sciences et le N° 60 chez Madame la princesse Isabelle Gagarine.

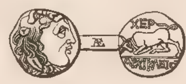
*63. *Av.* Tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion et tournée à gauche.

Rv. Taureau cornupète, à gauche. A l'exergue: ΗΡΑΚΛΕΙΑ.

Combe, num. G. Hunter descript., pl. 29, 9.

*64. *Av.* Même tête d'Hercule, à droite.

Rv. Taureau cornupète à gauche; dessus: ΧΕΡ. A l'exergue: ΑΡΧΙΚΛΕΙΟΥ. (Trilepton.) Æ. 3.



Pièce unique, du cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky; elle est la seule monnaie de cuivre, tout-à-fait contemporaine avec les *drachmes* précédentes.

Il existe de ce type, mais sans nom de magistrat, une pièce fausse de la fabrique de Smyrne, v. Sestini, sopra i moderni falsificatori, p. 12.

3. Revers: Massue.

65. *Av.* Tête d'Hercule jeune avec une faible indication de la barbe. Elle est ceinte d'une bandelette et tournée à droite.

Rv. ΧΕΡ. Massue, tournée à gauche: dessous, les noms de magistrats:

	ΑΡΧΙΚΛΕ	Æ. 2.
66.	ΒΟΕΛΙΩΝ	Æ. 2½.
*67.	ΜΑΤΡΟ	Æ. 2.
*68.	ΞΕΝΟΚΛ	Æ. 3.
69.	ΧΟΡΕΙΟΥ	Æ. 2½, 3.

Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV, Suppl. p. 40, N° 56ª, pl. I. N°3. (N° 65.)
Sestini, Mus. Hederv. I, part. 1re, p. 1, N° 2.
Le même, Lettere, IV, 12, Nos 10 et 11 (N° 69).
Mionnet, Suppl. II, p. 3, N° 9.
Kœhler, l. c. Nos 43 à 45.
Изслѣдованія, p. 39, Nos 56 à 59 (Nos 66 à 69).

Les Nos 66 et 69 sont gravés pl. II, Nos 13 et 14.

Ces monnaies sont, comme il paraît, des *dilepta* de l'époque des pièces précédentes, Le N° 65 est unique jusqu'aujourd'hui; le nom d'*Archikleios* se trouve aussi sur le *trilepton* N° 64. Celui de ΜΑΤΡΟ ressemble aux ΜΑΤΡΑ, ΜΑΤΡΑΙ des Nos 12 et 24; c'est peut-être Ματραδῶρος, Ματροδῶρος. *Xenoklès* se trouve aussi sur le *dilepton* N° 13 et sur le *trilepton* N° 16, enfin *Choreios* sur les Nos 14 et 43. Nous avons fait observer, que les monnaies avec les mêmes noms de magistrats, sont contemporaines. Le *chalkous* N° 43, le *trilepton* N° 14 et le *dilepton* N° 69, sont donc de la même émission et on voit évidemment, qu'on a distingué les différentes monnaies par des types différents, mesure très-sage, puisqu'elle empêchait le public d'être trompé.

*68. *Av.* Tête barbue et laurée.

Rv. ΧΕΡ. Massue, posée horizontalement, et ΚΟΤΥΟΣ. (Dilepton?) Æ. 3.

Museum Sanclement., Num. sel, 307.
Sestini, Lettere, IV, p. 12, N° 12.
Mionnet, Suppl. II, p. 2, N° 8.
Kœhler, l. c. N° 46.
Изслѣдованія, p. 39, N° 60.

San Clemente a lu par erreur ΠΟΜΙΣ au lieu de ΚΟΤΥΣ, ce qui a été corrigé par Sestini, qui, de son côté, prend la tête pour celle de Zeus et lit ΚΕΡ, au lieu de ΧΕΡ. v. Kœhler, p. 111. Il n'est pas dit de quel côté la tête d'Hercule est

tournée. Il nous paraît que cette monnaie appartient à la suite des *dilepta* précédents. Le nom de *Kotys* ne peut pas du tout se rapporter à un roi du Bosphore; le premier prince de ce nom régna depuis 345 à 366 de l'ère de Pont, savoir 49 à 70 de J. C., tandis que notre monnaie doit être encore du temps des Spartokides.

4. Revers: Victoire.

*69. *Av.* Tête d'Hercule.

Rv. ΠΑΥΣΙΜ—ΧΕΡ. Victoire debout, à gauche. (Trilepton). Æ. 3.

Sestini, Mus. Hederv. I, part. 1[re], p. 1, N° 4.
Изслѣдованія, p. 40, N° 61.

N'ayant jamais vu un exemplaire de cette monnaie, nous devons nous borner à répéter la description inexacte de Sestini. Le nom de *Pausimos* est insolite. La Victoire se rencontre sur les monnaies de l'époque romaine, portant sur l'avers une tête d'empereur romain.

Il existe aussi, avec la tête d'Hercule, une pièce d'or fausse, de la fabrique de Smyrne.

Av. Tête d'Hercule avec la dépouille du lion, tournée à droite.

Rv. ΧΕΡ. Massue et grappe de raisin, à gauche. *AV*. 3.

Sestini, sopra i falsificatori, p. 12, pl. I, N° 4.
Изслѣдованія, 38, N° 51.

On ne connaît pas des originaux de ce type.

La tête d'Hercule sur les monnaies d'une colonie dorienne, n'a pas besoin d'être expliquée. Hercule est figuré ici comme héros national des Doriens, il était pour ainsi dire, la seconde divinité de Cherronésos et la considération, dont il jouissait dans cette ville, est prouvée aussi par les noms de tant de personnes, rappelant le sien, tels que *Hérakleides*, *Hérakleitos*, *Héraklès*, gravés sur différentes médailles. A Cherronésos, Hercule peut être regardé comme étant en certain rapport avec Artémis, car c'est dans le pays des Hyperboréens, sur les rivages de l'Ister, qu'il poursuivit et prit la biche de Kérinitis, aux cornes d'or, consacrée à Artémis. [1] C'est là, où il vit les beaux oliviers, dont il prit des pieds, pour les planter dans la plaine nue et privée d'ombre, d'Olympia. [2] Mais les médailles de Cherronésos ne témoignent pas de cette relation d'Hercule avec Artémis. Sur les monnaies de Cherronésos on ne voit que la tête d'Hercule, tantôt jeune, mais désignée par la massue du revers, tantôt couverte de la dépouille du lion.

Nous avons déjà parlé du type du taureau cornupète, en mentionnant, qu'il n'est pas

---

[1] Pindare, Olymp. III, Ep. α, v. 24 et suiv. Изслѣдованія, p. 66.
[2] Muller, Dorier, I, p. 446.

sans rapport avec le voisinage du Bosphore Cimmérien.[1] Car d'après Eusthathe, in Dionys. perieg. v. 306, ce pays a reçu son nom d'un taureau: *οἱ δὲ Ταῦροι ἔθνος ἀπὸ τοῦ ζῴου ταύρου, φασι, καλοῦνται.* Aussi, d'après un récit, différent de l'ordinaire, Artémis en enlevant Iphigénie, substitua à la princesse, un taureau.[2]

Mais comme le taureau est toujours accompagné de la tête d'Hercule ou de la massue, il est hors de doute, que nous devons le prendre ici comme en relation avec ce héros. Dans les différentes fables d'Hercule, des taureaux paraissent maintes fois; mais le nôtre, d'après sa pose, ne peut être, ce nous semble, que le taureau de Crète, que Poseidon avait fait sortir de la mer et que le fils d'Alcmène seul, était en état de dompter. Hercule domptant ce taureau, est souvent représenté sur des monnaies de la métropole de Cherronésos, Héraclée,[3] et de Nicée en Bithynie,[4] de Tomi en Mœsie,[5] d'Anchialus de Thrace,[6] d'Alexandrie d'Egypte[7], de Sauromate III, roi du Bosphore, etc. ainsi que sur plusieurs reliefs de marbre.[8]

Le culte d'Hercule sur la presqu'île de Cherronésos est également prouvé par une inscription de marbre, témoignant qu'un certain Hérakleitos et un fils de Tiridate, dont le nom est détruit, ont offert au fils d'Alcmène, une statue ou un autre signe de leur vénération.[9]

d. *Avec les têtes réunies d'Artémis et d'Hercule.*

*70. *Av.* Têtes d'Artémis et d'Hercule, adossées à la manière des têtes de Janus. Artémis est tournée à gauche, Hercule, représenté barbu et lauré, regarde à droite. Devant la tête d'Hercule: ΣΑ.

Rv. Lion, se cramponnant sur le dos d'un taureau, qu'il déchire. Au-dessous: ΧΕΡ. (Trilepton.) Æ. 3.

Kœhler, l. c. N° 90.
Изслѣдованія, p. 40, N° 62, pl. III, N° 27.

---

[1] Eckhel, numi vet. anecd. I, 49.
[2] Antoninus Liberalis.
[3] Mionnet, Suppl. V, p. 62.
[4] Ibid., p. 122.
[5] Ibid., I, p. 363.
[6] Ibid., Suppl. II, p. 227.
[7] Zoëga, numi Aegyptii, pl. XI, monnaie d'Antonin-le-Pieux.
[8] P. e. dans la villa Albani. Winkelmann, monum. ined. N° 65. Millin, Gal. myth, pl. CXII. N° 434 etc.; celui de Cassia Priscilla, autrefois chez le cardinal Borgia, Millin, l. c. pl. CXVII, N° 453. Overbeck, heroische Bildwerke, pl. XXX.
[9] Raoul-Rochette, antiquités du Bosphore Cimm., IX, 7. P. de Kœppen, Nordgeslade des Pontus, N° 78. Bœckh, Corpus inscr. Græc. II, 1. N° 2102.

Lors de notre première publication de cette monnaie, un seul exemplaire en était connu. Depuis, nous en avons vu plusieurs, dont l'un se trouve dans la collection de Mr. le prince Sibirsky et un autre dans celle de S. E. Mr. de Karnéieff.

Des têtes adossées à la manière des bustes de Janus, ne se rencontrent que rarement dans la numismatique grecque. Ce type trouve son origine dans les anciennes colonnes hermétiques à double face. Ici, le graveur a réuni d'une manière avantageuse, la tête de la divinité principale de la métropole avec celle de la déesse tutélaire de la colonie.

Le type du revers est plus difficile à expliquer; il se rencontre aussi sur des monnaies d'Acanthe en Macédoine, plus anciennes que la nôtre et auxquelles leur type est probablement emprunté. Kœhler a tout-à-fait méconnu les sujets de ce *trilepton*; [1] il prend la représentation de l'avers pour deux masques et rapporte les types des deux côtés à des jeux de théatre et à des combats d'animaux, célébrés à Cherronésos. Mais du temps de notre monnaie, savoir au 3e siècle avant J. C., on n'a jamais éternisé dans la numismatique des faits de ce genre. Aussi les têtes de l'avers ne ressemblent pas du tout à des masques, on y distingue sans la moindre difficulté et clairement, les deux divinités, dont nous avons parlé.

Mr. Léontieff veut trouver l'origine du type du revers, dans l'Orient [2] et il est vrai, qu'on voit dans quelques monuments du grand empire persan des sujets analogues. Mais on en rencontre aussi en Grèce, en Italie (p. e. à Vélia de Lucanie), et supposer que tous ces groupes sont imités de prototypes orientaux, nous paraît peu probable.

Il nous semble que comme l'avers de notre *trilepton* se rapporte tout-à-fait à l'origine de la ville de Cherronésos, le revers doit avoir une signification semblable. Nous avons pris le taureau cornupète pour l'emblème des colons grecs, se frayant un chemin à travers les pays habités de Barbares. Sur notre monnaie pourtant, il n'y a pas un taureau cornupète, mais bien un taureau vaincu, renversé. Il ne peut donc pas représenter le colon grec vainqueur, il nous semble au contraire, qu'il doit être pris ici pour le pays, la *Tauride* et que le lion signifie la vaillante ville de Cherronésos, soumettant la contrée, où elle avait pris pied. Le taureau cornupète appartient à une époque antérieure à celle de notre *trilepton;* alors la ville de Cherronésos avait encore besoin de colons grecs, pour se soutenir au milieu de Barbares. Mais du temps où a été frappé notre *trilepton*, savoir vers 250 avant J. C. la ville était déjà puissante, la conquête de la petite presqu'île héracléotique étant tout-à-fait terminée.

---

[1] L. c. p. 365.
[2] Пропилей, Vol. II, p. 93.

e. *Av. Tête de Pallas.*

1. Rv. Proue de vaisseau.

*71. *Av.* Tête casquée de Pallas, à droite,
Rv. ΧΕΡ. Proue de vaisseau. (Tétralepton?) Æ. 4.

Eckhel, numi vet. anecdoti, p. 145, pl. IX N° 14.
Combe, numi Musei Britannici, p. 145.
Le même, num. Hunteri, p. 95, pl. 17 N° 9.
Mionnet, II, p. 265 N° 51.
Ibid., Suppl. II, 2, N° 6.
Kœhler, l. c. N° 40.
Изслѣдованія, p. 41 N° 63.

*72. *Trilepton* semblable. Æ. 3.

Mionnet, Suppl. l. c. N° 5.
Kœhler, ibid. N° 41.
Изслѣдованія, p. 41 N° 64.

Nous n'avons jamais vu des originaux de ces deux pièces, qui se trouvent au Cabinet de Paris. Eckhel et Combe les ont attribuées à la ville de Cherronésos de Crète, mais Mionnet et Kœhler les ont restituées à la ville de la Crimée et en effet, le buste de Pallas, se trouve sur le *tétralepton* suivant, dont l'origine cimmérienne est hors de doute.

Ces monnaies ainsi que la suivante, témoignent d'un culte à Cherronésos, dont les inscriptions ne parlent pas. Le type de la proue de vaisseau convient bien à une ville maritime; il se rencontre aussi dans la numismatique de Panticapée [1], ainsi que dans celle de Phanagorie. [2] Peut-être les monnaies de ces deux villes sont-elles des imitations de nos pièces de Cherronésos.

2. Rv. Griffon.

*73. Même avers.
Rv. Griffon, à droite; dessus: ΧΕΡ A l'exergue: ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ (Tétralepton.) Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c. p. 42 N° 65.

Sur l'*aulopis* de Pallas, on voit une contremarque peu distincte. Cette monnaie très-rare, doit être contemporaine avec la belle *drachme* N° 58, qui offre le même nom de magistrat. [3].

Le type du griffon se rencontre aussi sur les *chalkous* du type a, II, 1.

---

[1] V. type f et notre pl. VI N° 34. cf. Spassky, Босфоръ Киммерійскій, pl. II N° 1.
[2] V. type a, revers 3 et l'ouvrage de Spassky, Босфоръ Киммер. pl. II N° 20.
[3] Un magnifique *statère* de la collection Allier de Hauteroche, offrant sur l'avers une tête casquée de Pallas, à droite, et devant: ΧΕΡ, et sur le revers un lion marchant à droite

f. *Av. Tête d'Aphrodité. Rv. Mufle de lion.*

*74. *Av.* Tête d'Aphrodité à droite. Elle est ornée d'une *sphendoné*, d'un *kekryphalos* et de boucles d'oreilles.

Rv. Mufle de lion; au-dessous, massue, tournée à droite, et XEP. (Chalkous.) Æ. 4½.

Kœhler l. c. N° 32.
Изслѣдованія, p. 43 N° 66, pl. III N° 29.

Cette pièce fort rare, prouve un culte d'Aphrodité à Cherronésos. La massue, accompagnant le mufle de lion, démontre qu'elle se rapporte à Hercule.

g. *Av. Tête indéterminée. Rv. Guerrier.*

*73. *Av.* Tête virile, à droite.

Rv. Guerrier nu, couvert d'un *pilos*, incliné sur le genou droit, et se couvrant avec un grand bouclier rond, entouré d'un bord; il tient dans la main droite une lance, ayant une pointe à chaque bout. Le tout est tourné à gauche. A l'exergue: XEP. (Lepton.) Æ. 1.

Mionnet, Suppl. II, p. 3 N° 10.
Kœhler l. c. N° 79.
Изслѣдованія, p. 43 N° 67.

N'ayant jamais vu l'original de ce *lepton*, conservé au Cabinet de Paris, nous nous abstenons, de faire des conjectures sur la signification de la tête de l'avers.

Eckhel, [1] Sestini [2] et Mionnet [3] ont pris le guerrier nu, qui se trouve sur ce *lepton*, ainsi que sur les *tétralepta* suivants, pour Achille, célébrant des jeux sur l'isthme, portant son nom et dont nous avons parlé à l'occasion de l'histoire d'Olbia. Mais déjà Kœhler fait observer avec raison, que d'après des exemplaires bien conservés, cet homme à genoux est barbu, d'un âge viril et que par conséquent il ne peut pas représenter Achille, à qui l'art a toujours donné des formes idéales de la jeunesse. [5] Le *pilos*, que Kœhler appelle un casque, est un couvre-chef, que portent sur les

---

et retournant la tête, est attribué par le savant auteur du catalogue du dit cabinet, à la ville de Cherronésos en Thrace, mentionnée par Étienne de Byzance, par Suidas et par les Schol. d'Aristophane (v. Dumersan, description de la collection Allier de Hauteroche, p, 26, pl. IV, N° 5 et Mionnet, Suppl. II, p. 524 N° 13.) D'autres monnaies appartiennent à la ville de Cherronésos sur l'île de Crète, Mionnet, Suppl. IV, p. 308.

[1] Doctrina num. vet, II, 5.
[2] Lettere e dissert, IV, p. 10.
[3] Descript. de méd. grecques, Suppl. II, p. IV N° 11.
[4] V. p. 8 et suiv.
[5] Sérapis, II, p. 366 et suiv.

anciens monuments Poseidon, Ulysse et en général, les marins: tel est l'objet représenté dans notre figure qui est entièrement nue. Kœhler fait remarquer également que les anciens Grecs n'ont jamais gravé sur leurs monnaies des personnages étrangers ou qui n'étaient pas en rapport avec leur ville, et le *Dromos* d'Achille est trop éloigné de Cherronésos; les jeux qu'on y célébrait, n'étaient, selon Pline, que des courses, tandisque notre monnaie ferait supposer plutôt des exercices militaires.

Lessing [1] pense que le sujet de nos médailles représente la célébre pose que Chabrias, capitaine athénien, l'an 4 de la 10e olympiade, (377 av. J. C.) fit prendre à ses soldats, pour défendre une colline devant Thèbes, contre l'armée plus forte d'Agésilas de Sparte. [2] Les Athéniens reconnaissants, érigèrent à Chabrias une statue qui le représentait dans cette pose. On sait que Chabrias fit faire des répétitions de cette statue et il est fort vraisemblable, qu'on la retrouve sur des médailles. Mais dans tous les cas, les guerriers de Chabrias n'étaient pas nus, comme le personnage de notre monnaie, au contraire, c'étaient des *hoplites* en armure bonne et solide, nécessaire pour supporter les attaques réitérées d'Agésilas. Une monnaie d'argent, à peu près du temps de Chabrias et que nous attribuons à Pelinna, en Thessalie, offre ce type de Chabrias. On y voit un guerrier accroupi, l'*aulopis* couvre sa figure, il est armé d'un grand bouclier rond et d'une lance. L'exemplaire un peu effacé que nous avons sous les yeux, ne nous permet pas de distinguer, si ce guerrier porte une armure ou non. [3] Quoique cette figure ressemble un peu à la nôtre, il y a pourtant une grande différence. Sur les monnaies de Cherronésos, le guerrier repose sur le genou droit, tandis que sur celle de Pelinna il s'appuye sur le genou gauche, pose qui donne plus de fermeté pour supporter une attaque, tandis que dans celle de notre guerrier de Cherronésos, il serait impossible de résister longtemps. Nos monnaies offrent donc distinctement une personne en *embuscade*. C'est peut-être Ulysse, représenté d'une manière semblable sur un médaillon chez Buonarroti [4], sur un denier de la famille Mamilia, [5] sur différentes pierres gravées [6], etc. L'expression de la figure sur tous ces

---

[1] Kollectaneen zur Literatur, Vol. I, p. 160.

[2] Diodore de Sicile, XV, ch. 32. Cornelius Nepos, Chabrias, ch. 1.: fugatis jam ab eo conductitiis catervis, reliquam phalangem loco vetuit cedere, obnixoque genu, scuto projecta hasta impetum excipere hostium docuit.

[3] Le revers de cette monnaie (un *triobole*) offre dans un carré de grènetis, la moitié antérieure d'un cheval galopant, avec un cavalier nu, le tout tourné à droite.

[4] Medaglioni antichi, titre. Millin, Gal. myth. pl. CLXXII N° 639.

[5] Riccio, monete delle antiche famiglie di Roma, pl. 29 N° 1 à 3.

[6] Winkelmann, monum. ined., 158. Paciaudi, monum. Pelop. I p. 139. Millin, pierres gravées inéd. et Gal. myth., pl. CVIII N° 636 etc.

monuments est la même, l'attitude, en embusscade, du personnage sur nos monnaies, convient parfaitement à l'astucieux fils de Laërtès. N'est-il pas probable qu'Ulysse dans ses pérégrinations soit venu en Crimée, bien entendu, longtemps avant la fondation de Cherronésos, et que les Cherronésites, pour augmenter l'ancienneté et la gloire de leur ville, aient attribué sa fondation au célèbre roi d'Ithaque? Les notions que nous avons sur l'histoire la plus reculée de Cherronésos, sont peu exactes; peut-être sont-elles complétées par le type des monnaies en question.

Mais si on ne veut pas reconnaître Ulysse dans cette figure, malgré sa grande ressemblance avec ce héros, il n'est pas à nier qu'elle ne peut représenter qu'un personnage très-distingué dans l'histoire de la ville, peut-être celui, qui conduisit les premiers colons grecs dans la Crimée.

Un guerrier semblable est gravé sur un statère d'or de Tarsus, publié par Mr. Raoul-Rochette [1]. Mais au-dessous de cette figure, on voit le poisson tourné à droite, qui caractérise le monnayage des monnaies d'or asiatiques. L'excellent antiquaire fait valoir à cette occasion l'influence des types monétaires de l'Asie, sur ceux de Cherronésos, circonstance que nous avons mentionnée plusieurs fois.

h. *Av. Guerrier accroupi.*

1. Rv. Partie antérieure d'un sanglier ailé.

*76. *Av.* Le guerrier accroupi, comme sur le revers du *lepton* précédent. Entre ses pieds: Τ.

Rv. ΟΡΟ-ΝΤ Partie antérieure d'un sanglier ailé, tourné à droite. (Tétrobolon.) Æ. 3.

Sestini, Lettere, IV, p. 10. N° 1 et IX, p. 14 N° 1, pl, III N° 1.
Mionnet, Suppl. IX, p. 240, N° 91.
Kœhler, p. 98 N° 80.
Изслѣдованія, p. 43 N° 68.

*77. *Av.* ϘΕΧ Le guerrier, comme sur la monnaie précédente.

Rv. Ut supra. (Tétrobolon.) Æ.

Sestini, l. c.
Mionnet, Suppl. II, p. 1 N° 2.
Kœhler, p. 98, N° 81.
Изслѣдованія, p. 44, N° 69.

Cette dernière pièce, qui prouve que le N° 76 appartient à Cherronésos, est fort rare; on n'en connaît que l'exemplaire, conservé autrefois dans la collection Cousinéry. Le sujet du revers, la moitié antérieure d'un sanglier ailé, paraît être copiée sur les monnaies de Clazomène en Ionie, [2] pièces qui étaient en circulation à Cherronésos et

[1] V. p. e. Catalogue Allier de Hauteroche, pl. XIV, N' 10.

au Bosphore. Le style archaïque de nos monnaies vient à l'appui de cette opinion. Le nom d'ΟΡΟΝΤ, Ὀρόντας, Ὀρόντης, rappelant le fleuve près de la ville d'Antioche en Séleucie, ne se trouve pas sur d'autres monnaies.

Le poids du N° 76, de 48,95 grains de Paris, démontre que c'est un *tétrobolon* attique, d'un poids normal de 54,8 grains.

2. Rv. Artémis dans un quadrige.

78. *Av.* Le guerrier en embuscade, comme sur les pièces précédentes; à l'exergue: ΧΕΡ.

Rv. Artémis *phosphoros* dans un quadrige, galopant à droite. La déesse, vêtue d'un *chiton podérès*, tient de la main droite, un flambeau et de la gauche, les rênes des chevaux. (Chalkous.) Æ. 5.

Guthrie, a tour through the Taurida, p. 289, pl. VI, 2.
Combe, numi Hunt. p. 95.

D'autres exemplaires de ce *chalkous*, offrent encore des lettres, soit sur l'avers, derrière la figure du guerrier, soit sur le revers, en haut, devant le quadrige. On en connaît avec les initiales suivantes:

	Avers.	*Revers.*
*79.	I	—
*80.	K	—
81.	M	—
*82.	O	—
*83.	—	Æ
*84.	—	AY
*85.	—	T AY
*86.	—	B
*87.	—	Δ
*88.	—	ΣΑ

Pellerin, Recueil de méd. de peuples et villes, Vol. I, pl. XXXVII N° 2.
Lessing, Kollectaneen zur Literatur, I Vol. p. 167 (N° 80.)
Waxel, Recueil de quelques antiq. N° 54.
Mionnet, I, p. 346, N° 5.
Kœhler, l. c. N° 82—88 et II, p. 309, N° 1.
Le même, Descript. d'une médaille de Spartocus, p. 45, N° 1.
Ramus, Catalogus num. vet. Musei Regis Daniæ, I, p. 96, N° 1 (N° 80.)
Dumersan, Cat. Allier de Hauteroche, pl. IV, N° 6 (N° 83.)
Изслѣдованія, l. c. p. 45 N°s 70 à 79.
Mémoires de la Soc. Imp. d'archéol., Vol. IV, Suppl. p. 41 (N° 84.)

Ces lettres dans le champ indiquent les noms de monétaires ou de magistrats, exprimés d'une manière plus complète sur la plupart des autres pièces de Cherronésos.

Tous ces *chalkous* sont des chefs-d'œuvre de l'art ancien, ils appartiennent à la plus belle époque du quatrième siècle avant J. C. Le nom de **ΣΑ** (Σάτνιος, Σάτυρος?) se rencontre aussi sur le joli *trilepton* N° 70, mais qui est d'une époque postérieure à celle de nos *chalkous*.

Nous avons pris le type du revers pour un quadrige avec son guide, tenant un fouet. Mais les beaux exemplaires que nous avons sous les yeux, prouvent clairement que ce type offre une Artémis φωσφόρος, σελασφόρος, divinité de la lumière, telle qu'elle est figurée dans un char, à cheval, ou à pied, sur tant de médailles de Syracuse, des Mamertins, de Pherae, ainsi que sur d'autres monuments. Mais pour Cherronésos, ces médailles sont les seuls témoins, qu'Artémis était honorée aussi comme déesse de la lumière.

Le N° 81 est gravé sur notre pl. II, N° 11.

i. *Av. Panthère. Rv. Bige.*

89. *Av.* Panthère ayant un thyrse dans la gueule et courant à gauche. En haut: **ΠΑ** et à l'exergue: **ΧΕΡ**.

Rv. Bige à gauche, avec un guide, vêtu d'un *chiton*. (Trilepton) Æ. 3.

Reuilly, Voyage, p. 229, pl. II, N° 8.
Waxel, l. c. N° XXXV.
Sestini, Lettere, IV, p. 12, N° 9.
Mionnet, Suppl. II, p. 4, N° 17.
Kœhler, l. c. N° 89.
Изслѣдованія, p. 45, N° 80.

Gravé pl. II, N° 15.

Presque tous les savants, qui se sont occupés de cette monnaie, se sont trompés, en prenant la panthère pour un chien. Kœhler (l. c. p. 108) a remplacé cette erreur par une nouvelle, en voyant dans cette figure un lièvre. Plusieurs exemplaires que nous avons eu l'occasion d'examiner, prouvent jusqu'à l'évidence, que cet animal est une panthère avec un thyrse dans la gueule et se rapportant au culte de Dionysos. Kœhler explique avec raison le bige du revers, par des jeux; l'avers du *trilepton* démontre que ces jeux furent célébrés en honneur de Dionysos. Une inscription de marbre fait mention encore d'autres jeux, savoir: **ΠΑΛΗ**, **ΔΡΟΜΟΣ**, **ΑΚΟΝΤΙΟΝ**, **ΑΓΚΥΛΗ**, la lutte, la course et les jets avec petites et grandes lances; il est aussi question des vainqueurs: Héraklides, Markianos et un fils d'Alexandre. [1]

---

[1] Bœckh, Corp. inscript. II, 1, N° 2099^{b}.

k. *Av. Tête de lion. Rv. Astre.*

*89. *Av.* Tête de lion, la gueule ouverte et tournée à droite.
Rv. Astre de sept rayons, entre lesquels: ΧΕΡ. (Lepton.)
Kœhler, l. c. p. 95, N° 59.
Изслѣдованія, p. 47, N° 81.

*90. *Lepton* semblable, mais avec la tête de lion, tournée à droite. Æ. 1.
Изслѣдованія, pl. III, N° 33.

*91. Même avers.
Rv. Astre de six rayons. (Lepton.) Æ. 1.
Kœhler, l. c. N° 58.
Изслѣдованія, p. 47, N° 82.

Kœhler attribue à Cherronésos quelques monnaies semblables, avec une tête de lion sur l'avers et un grain d'orge et la légende ΧΕΡΡΟ ou ΧΕΡΡΟΝ sur le revers. [2] Mais Sestini fait observer avec raison que ces monnaies appartiennent à la ville de Cherronésos en Thrace [3] et Mionnet les attribue également à cette ville. [4] Elles ressemblent aux monnaies de Kardia [5] et d'ailleurs le grain d'orge se rapporte mieux à la ville en Thrace qu'à celle de la Tauride, car la dernière s'occupait plutôt du commerce que de l'agriculture. L'astre se rencontre aussi sur quelques monnaies d'Olbia [6] et de Panticapée. [7]

Une monnaie d'argent du Musée d'Hédervar, décrite par Sestini. (Av. Tête de lion, la gueule ouverte et tournée à droite. Rv. Partie antérieure d'un lion, tirant la langue et tournée également à droite; devant, un monogramme) [8] n'est pas de Cherronésos, mais plutôt de la ville de Paphos, dans l'île de Cypres. Mr. le duc de Luynes, dans son excellent ouvrage sur la numismatique et les inscriptions cypriotes, publie deux pièces semblables, pl. II, N°s 10 et 11, p. 10.

l. *Av. Boucrane. Rv. Poisson et massue.*

*92. *Av.* Boucrane, orné de festons.
Rv. Poisson et massue, tournée à gauche, dessous: ΧΕΡ. (Lepton.) Æ. 1.

---

[2] Kœhler, l. c. N°s 54 à 57.
[3] Sestini, Descript. num. vet. N°s 77, 78, pl. II, N° 9 et descrizione di molte medaglie di più Musei, I, p. 39, pl. IV, N° 11.
[4] Mionnet, Suppl. II, p. 525, N° 17.
[5] Ibid., l. c. p. 523, 524.
[6] V. cet ouvrage, p. 57, N° 92.
[7] V. type b. rev. 14.
[8] Museo Hedervar., pars Europ, p. 1, N° 1.

Kœhler, l. c. N° 93, pl. VIII, N° 25,
Изслѣдованія, p. 48, N° 83.

Le boucrane se rapporte vraisemblablement à des sacrifices en l'honneur d'Hercule; la massue est un emblème du même héros; elle se trouve dans la numismatique de Cherronésos sur le revers des monnaies du type c, 3 et du type f, où leur relation avec Hercule est hors de doute.

m. *Av. Charrue. Rv. Épi.*

*93. *Av.* Charrue.

Rv. Épi à gauche, entre deux poissons, tournés à droite. La légende est indistincte. (Dilepton.) Æ. $2\frac{1}{2}$.

Kœhler, p. 94, N° 57.
Изслѣдованія, l. c. p. 48, N° 84.

D'après son style de fabrication, ce *dilepton* est aussi de Cherronésos, quoique la légende ne soit pas lisible. Les deux poissons du revers sont de deux espèces différentes.

IIe PÉRIODE.

Romano-Bosphorienne.

Cherronésos, tombée au pouvoir des Romains, par suite des victoires de Pompée, fut rendue plus tard, comme il paraît, à Pharnace, fils du grand Mithradate. Quelque temps après, Asandre, qui en 46 avant J. C. priva Pharnace du diadème et de la vie, doit avoir été pour quelques années maître de Cherronésos.

Strabon dit que depuis Mithradate, jusqu'à son époque (c. à d. sous Auguste) la ville de Cherronésos obéissait aux rois de Bosphore. [1]

Cette notion ne peut pas être exacte, car des monnaies, qui doivent être plus anciennes que le règne d'Auguste, portent le titre: **ΧΕΡΣΩΝΗΣΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ** et une ville libre ne pouvait pas être sous la domination de rois étrangers.

Mr. Bœckh a fixé d'une manière excellente l'époque où Cherronésos reçut le don de la liberté. Ce fait résulte d'une inscription du temps chrétien, d'après laquelle, sous l'empereur Zénon, en 512, le comte Diogène restaura une tour: *Ἀνενεώθη δὲ ὁ πύργος οὗτος πράττοντος τοῦ μεγαλοπρεπεστάτου κόμητος Διογένου, ἔτους* ΦΙΒ, *ἐν ἰνδ* ς ΙΔ. [2]

L'année 512 est celle de l'ère de Cherronésos. L'empereur Zénon, sous lequel le comte Diogène se distinguait par la restauration de quelques villes grecques, ainsi que plus tard, sous Anastase, par une campagne heureuse contre les Isauriens revoltés, régna de 474 à 491. L'indiction XIVe, qui doit être comptée depuis la première année de cet empereur, parceque celui-ci, quoique pendant quelque temps privé du trône, se considérait toujours comme souverain de droit, tombe dans le commencement de l'an 476. Un peu plus tard, dans la même année, l'empereur fut éloigné par les intrigues de l'impératrice Vérina et de son frère Basiliscus.

Il résulte de là que l'année 36e avant J. C. (718 de Rome) commence l'ère de Cherronésos.

L'illustre Bœckh, ne connaissant que les monnaies bosphoriennes communiquées par Eckhel, conclut d'un *chrysos* d'Asandre, portant le titre royal et l'année **ΚΓ**, 23, que ce prince a reçu la confirmation de son diadème de la part de l'empereur, dans la même année 718 et que cette monnaie était de la dernière année de son règne, puisqu'il était mort l'an 740 de Rome. L'excellent savant en conclut qu'à la même époque les Romains accordèrent la couronne à Asandre et la liberté aux Cherronésites

---

[1] Lib. VII, ch. 4, § 5, Vol. II, p. 39, ed. Kramer.
[2] Corp. Inscr. Gr. II, Introd., p. 90.

et que Strabon a puisé sa notice mentionnée, dans un auteur plus ancien, ayant écrit à une époque où Cherronésos n'était pas encore libre.

Cette dernière observation est hors de doute. Mais l'année où Asandre reçut le diadème, est la 711[e] de Rome, 43[e] avant J. C., car un *chrysos* d'Asandre avec l'année ΘK, 29, empêche de prendre l'année 23 pour la dernière du règne de ce roi. Asandre, comme nous l'avons expliqué ailleurs, se révolta contre son roi en 50 avant J. C., lorsque Pharnace commença sa campagne contre les Romains; c'est en 47 que Pharnace, en combattant les troupes d'Asandre, fut privé de la vie. Mais l'usurpateur datait toujours son avénement de l'époque du départ de son maître, où il avait pris le titre d'archonte. Huit ans après, Asandre ceignit le diadème royal, probablement par suite de son mariage avec Dynamis, fille de Pharnace. La dernière année de son archontat coïncide avec la première de son règne comme roi; c'est 711 de Rome ou 43 avant J. C.[1] Mais sept ans plus tard, en 718 de Rome ou 36 avant J. C. commence l'ère nouvelle de Cherronésos. Il s'agit donc de savoir de quelle manière cette ville pouvait s'affranchir de la puissance d'un roi tel qu'Asandre. C'eût été impossible par la force des armes, aussi le titre d'Ἐλευθερία ne pouvait être donné que par les Romains. L'entremise des Romains n'est donc pas à contester, les villes libres même étaient dans une certaine dépendance de Rome. Cherronésos, Asandre et Rome doivent avoir conclu une espèce de convention, dont le résultat était la liberté pour la ville. Il paraît qu'Asandre, ayant usurpé le titre royal en 43, n'en reçut la confirmation de Rome, qu'après sept ans de négociations et à la condition de donner la liberté à la ville de Cherronésos, la plus puissante de la péninsule et dont les Romains se servaient comme d'un contrepoids envers la puissance croissante du royaume.

Mais de quelle influence sur la ville était le titre d'ἐλευθέρα ou *libera*, qu'elle reçut en 36, vraisemblablement par l'entremise de Marc-Antoine?

Les Romains accordaient aux villes, qui ne leur étaient pas soumises ou à des colonies romaines, trois titres différents, savoir:

1, l'Αὐτονομία
2, l'Ἐλευθερία et
3, l'Ἀτέλεια.

Le premier de ces titres se trouve joint aux noms d'un grand nombre de villes asiatiques, telles qu'Antioche, Apamée, Laodicée, Samosata, Séleucie, etc. Le titre de l'*Eleutheria* est moins commun; il était accordé à quelques villes de Pont et de la Cilicie, à Rhodes, à Thessalonique en Macédoine, à Hippo de la Zeugitane et à notre Cherronésos. Alabanda en Carie, était la seule ville, portant le titre d'ἀτέλης. Mais

[1] Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, Vol. VI, p. 239 et suiv.

plusieurs villes, telles que Mopsus et Sébaste en Cilicie, se servent sur le même monument des deux titres d'*αὐτόνομος* et *ἐλευθέρα*.

Le mot Ἀτέλεια désigne l'exemption de plusieurs ou de tous les impôts. Les villes autonomes et libres n'étaient pas *ἀτελεῖς*, car elles devaient toujours payer aux Romains des droits et des impôts.

La *liberté*, Ἐλευθερία, est en opposition avec la *servitude*, *δουλεία*. Auguste priva les villes de Cyzique, de Tyr et de Sidon, de leur *liberté*, en les rendant à l'état de la servitude.

L'Ἐλευθερία et l'Αὐτονομία étaient à peu-près la même chose, les Anciens eux-mêmes n'étaient pas sûrs de la différence, car Hérodote, Thucydide et Xénophon, appellent la même ville tantôt libre, tantôt autonome et souvent aussi Pline désigne des villes, telles qu'Antioche en Séleucie, Argae en Cilicie, etc., comme libres, qui sur leurs médailles se servent du titre d'autonomes. [1] Pourtant il fallait qu'il y eût une différence entre ces deux termes, car comment les villes mentionnées de la Cilicie auraient-elles pu les porter à la fois si ces deux titres avaient la même signification?

Nous avons donc pensé [2] qu'en effet les deux termes désignent à peu-près le même état, mais que l'Ελευθερία appuye surtout sur l'*indépendance*, tandis que l'Ἀτέλεια s'applique plus particulièrement sur l'ancienne constitution libre, sur les anciennes lois, d'après lesquelles la ville était administrée. Mopsus et Sébaste, *ἐλευθέραι καὶ αὐτόνομοι*, [3] étaient donc des villes, jouissant de la liberté et de leur ancienne constitution.

Sous les empereurs, les anciens droits, divers dans les villes différentes, furent limités de jour en jour. Déjà Pline les appelle un *ombre* et *residuum libertatis nomen*. [4]

Pourtant Cherronésos, si éloignée du centre de l'empire, paraît avoir joui plus longtemps de ses anciens priviléges. Ni les auteurs, ni les monuments d'art ne parlent d'une limitation de ces droits par les empereurs; parmi les noms de magistrats, qu'on trouve sur les monnaies, il n'y a pas un seul nom romain; ces monnaies gardent en général leur ancien type. Pline fait mention de Cherronésos comme d'une ville, qui parmi toutes celles du voisinage, se distinguait par sa splendeur et par la conservation des anciennes mœurs grecques. [5] Cependant quelques monnaies, ornées de têtes d'empereurs romains, témoignent toujours de l'influence que ces derniers ont exercée à Cherronésos.

---

[1] Eckhel, Doctr. num. vet., IV, p. 262, où les passages des Anciens sont réunis.
[2] Изслѣдованія, p. 96. Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, II, p. 305.
[3] Mionnet, III, p. 592; Suppl. VII, p. 228 et III, p. 660; Suppl. VII, p. 294,
[4] Hist. nat. lib. VIII, ch. 24.
[5] Ibid., lib. IV, ch. 26.

La ville vécut en paix jusqu'au commencement du règne d'Hadrien; la protection des Romains la mettait à l'abri des attaques des Barbares des alentours. Aucun événement politique ne nous est connu pour cette époque, excepté des persécutions acharnées contre les chrétiens. St. André vint de Sinope à Cherronésos et alla de là prêcher l'évangile aux peuplades slaves et sarmates, habitant les rives du Borysthène. [1] Plus tard, St. Clément exilé par Trajan dans la Cherronèse et condamné à travailler dans les carrières d'Inkerman, y convertit beaucoup de personnes, ce qu'apprenant l'empereur, il le fit précipiter dans la mer. Plus tard encore, lorsque la réligion chrétienne était déjà repandue à Cherronésos, on retrouva le corps du saint, qui jusque vers le milieu du neuvième siècle, fut conservé dans une église, construite en son honneur [2] et qui vraisemblablement était située à gauche de la longue rue, traversant la ville et commençant du côté de la baie de Sévastopol. [3] Selon Nestor, Wladimir-le-Grand prit avec lui les restes de St. Clément, ainsi que d'autres objets de culte. Plus tard, ou comme d'autres prétendent, même encore avant Wladimir, le corps du martyre fut transporté à Rome et déposé dans une église, portant son nom et située non loin du théatre flavien. [4]

Flavia Domitilla, nièce de Titus et de Domitien fut aussi exilée comme chrétienne à Cherronésos, vers la fin du premier siècle; elle y vécut long temps emprisonnée [5].

Une pierre tumulaire prouve que Trajan ou Hadrien entretenaient garnison à Cherronésos. Ce marbre appartenant à l'époque de ces empereurs, fut trouvé en 1824 dans les ruines de Cherronésos et transporté au musée de Nicolaiew; il était érigé à Aurélius Salvianus, trompette (tubicen) de l'onzième légion, Claudia. C'est donc un détachement de cette légion qui doit avoir été quelque temps en garnison à Cherronésos. [6]

Enfin la ville cessa d'appartenir à l'empire romain. Hadrien, jaloux de la gloire de son prédécesseur Trajan, peut-être aussi parcequ'il lui parut impossible de défendre convenablement les frontières d'un si vaste empire, les limita, en abandonnant quelques

---

[1] Лѣтопись Нестора, ст. 7. V. aussi Baronius, martyrolog., I, p. 85, 86 et Макарій, исторія христіанства въ Россіи, p. 60.

[2] Siestrzencewicz, histoire de la Tauride, p. 168 et Rubriquis, voyage en Tartarie, en 1253, p. 4.

[3] Peut-être l'église sous la lettre I du plan, Изслѣдованія, pl. X.

[4] L'ancienne basilique de St. Clément, restaurée en 772 par le pape Adrien I, est déjà mentionnée par S. Jérôme, en 392. Selon la tradition, elle est construite sur l'emplacement de la maison du père de St. Clément, v. Plattner, Bunsen, Gerhard et Röstell, Beschreibung Rom's IV, p. 577.

[5] Siestrzencewicz, l. c. p. 169.

[6] Кёппенъ, матеріалы для исторіи просвѣщенія въ Россіи, N° II, p. 122. Изслѣдованія, p. 101.

provinces limitrophes. Il retira nommément les troupes romaines de quelques provinces septentrionales de la Mer Noire et de la Cherronèse Taurique. En même temps, Hadrien fit des alliances avec les rois barbares au nord de l'Empire, entre autres avec les rois du Bosphore Cimmérien, qui par respect pour l'empereur, continuaient de mettre son effigie sur les revers de toutes leurs monnaies d'or et d'argent et même de quelques monnaies de cuivre et qui de chaque empereur, recevaient certains cadeaux en signe de l'investiture.

C'est par suite de cette résolution d'Hadrien, que Cherronésos était devenue une ville tout-à-fait libre. Mais elle resta toujours en bonne relation avec l'empereur et il paraît, qu'elle continua long temps à lui payer encore certains droits, puisque ce n'est que sous Dioclétien, qu'elle acquit l' Ἀτέλεια. Avec les rois du Bosphore elle n'était pas en bonne harmonie. Plus la puissance des rois diminuait, plus celle de la ville de Cherronésos augmentait. Déjà du temps de Pline, elle avait une circonférence de cinq milles; [1] au milieu il y avait une citadelle, a côté d'un antre, dédié aux nymphes. [2] Cette citadelle était située peut-être vers le grand port, non loin de la quarantaine actuelle. Elle protégea en même temps le port du côté oriental et Dubois pense qu'il y avait une fortification semblable du côté NE. du port, où on en voit encore quelques traces. La citadelle était jointe avec la maison de Lamaque et le port de Suses, dont nous parlerons bientôt, par une rue, qui traversait la rue principale, non loin du marché, construit probablement par Agasiklète. [3] Le territoire de la ville s'augmenta considérablement, du temps de Dioclétien; non seulement la petite presqu'île héracléotique, mais même la côte orientale de la grande péninsule, jusqu'à Théodosie, était soumise à Cherronésos. Nous avons des notions précieuses sur son histoire sous Dioclétien, chez Constantin Porphyrogenète. [4] Cherronésos était alliée avec l'empereur contre le roi du Bosphore Sauromate V, fils de Rheskouporis V, car c'est ainsi, comme l'a prouvé déjà Cary, qu'il faut lire les mots ΚΡΙΣΚΩΝ ΟΡΟΥ ΠΑΙΣ

ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ ΠΑΙΣ qu'offrent erronément les éditions de l'ouvrage, *de administrando Imperio* du savant empereur [5].

On ne connaît de ce roi qu'une seule monnaie, portant le millésime ΒΟΦ, 572 du Pont, c. a. d. 276 de J. C. Après, il y a une lacune de 33 ans, car la première monnaie connue de Sauromate VI, n'est que de ΕΧ, 605 du Pont ou 309 de J. C.

---

[1] Hist. nat., lib. IV, ch. 26.
[2] Méla, de situ orbis, II, ch. 1.
[3] V. le plan mentionné.
[4] De administrando Imperio, ch. 53, ed. Band., p. 117.
[5] Cette ancienne faute se trouve même dans l'édition de Bonn, Vol. III, p. 244.
[6] Histoire des rois du Bosphore, p. 80.

Peut-être la numismatique remplira-t-elle une fois cette lacune. La guerre des Cherronésites contre ce roi a eu lieu vers 284 de J. C. Themistos, fils de Themistos, était alors *Stephanéphore* de Cherronésos. Ces magistrats portaient tel nom parcequ'ils étaient ceints d'un diadème ou d'une couronne d'or, insigne de leur dignité.

Sauromate V résidait dans la ville de Bosphore, ἡ Βοσπόρος, Panticapée. Accompagné de Sarmates et d'autres peuplades, habitant les bords de la Méotide, il fit de là une incursion dans le pays des Lazes (l'ancienne Colchide) et pénétra jusqu'au Halys. Probablement Thothorsès, qui depuis 279 règna sur le Bosphore asiatique, était l'allié de Sauromate V. Dioclétien expédia contre eux une armée sous Constance, père de Constantin-le-Grand; ce dernier ne pouvait qu'empêcher les Sarmates de passer le Halys, mais il communiqua à l'empereur un autre moyen, par lequel on pouvait combattre l'ennemi dans son pays même, en se servant des Cherronésites. Ceux-ci se rendant à l'invitation de Dioclétien, retirèrent les garnisons de leurs châteaux fortifiés, convoquèrent leurs archers (χειροβολίστραι), armèrent leurs chars de guerre et marchèrent vers la ville de Bosphore. Leur capitaine, le *proteuon* Chrestos, fils de Papias, plaça en embuscade, devant la ville, une partie de son armée, et s'approcha des murs avec l'autre partie. On se battit jusqu'à la troisième heure du soir. Tout à coup le *proteuon* donna le signal de fuir en laissant en arrière seulement les archers montés sur les chars armés. Les Bosphoriens, ignorant la ruse, suivent les Cherronésites et tombent dans l'embuscade, où ils succombent tous. Chrestos prend la ville de Bosphore et occupe aussi les petites villes ainsi que tout le territoire du royaume en Europe; il fait tuer seulement les personnes qu'on trouve encore armées.

Quelques jours plus tard, Chrestos convoque les femmes des Sarmates, il leur déclare, qu'il n'a entrepris cette campagne que pour obéir à l'empereur romain, il ajoute que si elles veulent que leur peuple vive en paix, elles doivent envoyer des deputés à leur prince en Asie, pour lui conseiller de faire la paix avec les Romains et de retourner dans sa patrie. Si Sauromate ne veut point se rendre à ces conseils, les Cherronésites ne se retireront qu'après avoir passé au fil de l'épée tous les habitants du royaume du Bosphore, qui étaient en leur pouvoir.

La députation fut expédiée sur le champ: cinq Cherronésites l'accompagnèrent.

Cependant les Bosphoriens en Asie avaient forcé Constance de leur faire des concessions et de leur promettre une grande somme d'argent. Mais les Cherronésites que Sauromate envoya aux Romains, pour conclure la paix, trouvèrent le moyen de rompre cette convention. On échangea seulement les prisonniers et les Sarmates, rentrés dans leur royaume, reçurent des Cherronésites leurs villes et leurs compatriotes.

Constance prit avec lui deux des députés de Cherronésos; il les présenta à Rome à l'empereur, qui en les remerciant d'une manière gracieuse du secours que leur

république lui avait prêté, leur demanda, de quelle manière il pourrait prouver sa reconnaissance. Les Cherronésites demandaient alors pour leur ville l'Ἀτέλεια, l'*imunité d'impôts*, qui, comme on voit, n'était pas réunie avec la *liberté*, Ἐλευθερία. Elle leur fut accordée et ils rentrèrent dans leur patrie, après avoir reçu de riches cadeaux. Constance, par suite de cet heureux événement, monta beaucoup dans la faveur de l'empereur, ce qui lui prépara le chemin au trône.

Cherronésos était devenue alors une ville très-puissante; elle occupait presque toute la côte orientale de la Crimée, le royaume du Bosphore étant réduit à la pointe NE. de la presqu'île. Kaffa, ville voisine de Théodosie, était la ville limitrophe du royaume. Les grâces accordées par l'empereur, rendirent les Cherronésites encore plus zélés pour son service. Nous trouvons que sous Constantin-le-Grand ils sont ses alliés contre quelques peuplades scythes au delà de l'Ister, qui s'étaient revoltées contre l'empereur. Le *proteuon* Diogène, fils de Diogène, avec des archers et des chars armés, traversa l'Ister, attaqua l'ennemi et le battit. Cette guerre, terminée en peu de temps, Constantin invita à Byzance les *proteuontes* de Cherronésos, il leur confirma les priviléges de leur ville et leur fit présent de sa statue dorée, qui le représentait orné de la chlamyde impériale, ainsi que de fermoirs et d'une couronne d'or. Il leur donna aussi un document, concernant les priviléges mentionnés plus haut, auxquels furent admis aussi les marins. Une grâce importante à cette époque consistait dans des bagues d'or, avec le buste de Constantin, qu'il accorda aux Cherronésites, pour en sceller les requêtes et les demandes qu'ils auraient à adresser à l'empereur. Enfin, Constantin ordonna d'assigner aux Cherronésites tous les ans une certaine quantité de cordes d'arcs, de bois, de fer et d'huile pour la confection de ballistes ainsi que mille boisseaux de blé, destinés aux personnes, chargées du service de ces machines. Les Cherronésites pour faire honneur à l'appel de l'empereur, se divisaient militairement, institution, qui existait encore du temps de Constantin Porphyrogenète. [2]

On ne peut pas bien préciser à quelle année cette campagne contre les Scythes peut être rapportée. Constantin Porphyrogenète la mentionne avant la guerre contre les Sarmates; mais cette dernière a eu lieu en 322. La guerre suivante doit avoir été avant la mort de Sauromate VI, en 313. Il paraîtrait donc que l'expédition contre les Scythes se fit en 310 ou 311. [3] Mais cette chronologie est assez obscure et nous ne pouvons fixer avec précision que les dates, appuyées par des médailles.

[1] C'est ainsi qu'on doit traduire le mot χρυσοῦν, dont Constantin se sert; car les fermoirs et la couronne d'or prouvent que toute la statue n'était pas de ce métal précieux.

[2] L. c., p. 120 ed. Band.

[3] Stritter, memoria populorum e scriptoribus Byzantinis, IV, 537, 538, relate cette expédition à l'année 327, ce qui est impossible d'après les dates que nous venons d'alléguer.

Quelques années après la victoire sur les Scythes, Sauromate VI, petit-fils de Sauromate V, fils de Rheskouporis V, leva l'étendard contre les Cherronésites, afin de venger la défaite de son grand-père. Ce Sauromate, probablement fils d'un Rheskouporis inconnu, était peut-être le successeur immédiat de son grand-père, car on ne connaît pas jusqu'aujourd'hui des documents, prouvant l'existence d'un roi Rheskouporis, qui ait régné entre Sauromate V et Sauromate VI. Les Cherronésites, sous le *proteuon* Byskos, fils de Soupolique, avancèrent jusqu'à Kaffa, où il battirent le roi, qui pour avoir la paix, dut céder à l'ennemi toute la terre, jusqu'aux murs de Kaffa, et prêter serment, avec tous les guerriers, échappés aux glaives des vainqueurs, de ne jamais franchir cette limite que sans armes et de ne pas quitter le territoire qui leur était resté sur la côte NE de la péninsule.

Sauromate VI mourut en 313, car avec cette année commencent les monnaies de son successeur Rheskouporis VI. C'est donc avant cette année, qu'a eu lieu la bataille de Kaffa et c'est peut-être le chagrin d'avoir été vaincu, qui hâta la fin de ce roi.

La frontière entre le territoire des deux puissances belligérantes était formée par un fossé, dont quelques traces existent encore. Il s'étendit depuis Kaffa au N. jusqu'à la presqu'île de Zénon, à la baie d'Arabat et c'était peut-être le même que du temps d'Hérodote, les esclaves des Scythes avaient elevé contre leurs maîtres, retournant de la Médie. Hérodote raconte, comment les Scythes soumirent leurs esclaves revoltés, en les châtiant avec le fouet des chevaux. [1]

Quelque temps après, un troisième Sauromate essaya de reconquérir le royaume de ses ancêtres; c'était vraisemblablement un fils de Rheskouporis VI, dont la dernière monnaie est de ΑΛΧ, 631 du Pont ou 335 de J. C. Il y avait donc une vingtaine d'années entre les deux dernières expéditions. Ou ce Sauromate VII, a-t-il fait cette guerre comme général des troupes de son père Rhescouporis VI? Le savant empereur ne nous dit rien à cet égard. Dans la numismatique, le roi Sauromate VII est tout-à-fait inconnu.

Les Cherronésites, sous le *proteuon* Pharnakos, fils de Pharnakos, marchent à Kaffa et campent sur les hauteurs, qui environnent cette ville, vis-à-vis l'armée de Sauromate. Ce dernier était robuste et de taille colossale; mais le *proteuon*, quoique de petite figure, proposa aux Bosphoriens, pour éviter un grand carnage, de décider l'affaire par un duel des chefs, d'autant plus que les Cherronésites n'avaient pris les armes que forcés par le roi. La ville du vaincu appartiendrait désormais au vainqueur et les armées pourraient rentrer chez elle tranquilles et en paix. Ce passage curieux rappelle

[1] Hérodote, IV, ch. 3.

une coutume des anciens Germains, qui ont tant de ressemblance avec les Sarmates.[1] Chez eux aussi les guerriers étaient attachés à leur chefs de telle manière, qu'après la mort de ceux-ci, les armées très-souvent se dissolvaient, et chaque soldat retournait dans ses foyers. C'est sans doute de ses voisins que cette coutume s'était introduite à Cherronésos.

Sauromate accepta le défi du *proteuon*, d'autant plus, que plein de confiance en sa force et en ses armes, il espérait remporter une victoire facile. Mais Pharnakos eut recours à la ruse, en ordonnant à ses soldats, quand Sauromate leur tournerait le dos, de crier tous à la fois A A.

Le combat commence, le Bosphorien, entendant le cri de guerre des Cherronésites, tourne la tête; curieux de savoir ce que ce bruit signifie, et Pharnakos, profitant de cette occasion, pousse sa lance entre les mailles du casque. Descendant ensuite de cheval, il coupe la tête à son adversaire.

Fidèle à sa promesse, Pharnakos renvoye les habitants des côtes de la Méotide, en s'emparant de la ville de Bosporos (Panticapée) et en fixant les frontières avec les débris du royaume à Kybernikos[2]. Tout le territoire bosphorien en Europe n'occupait donc que 40 milles et du temps de Constantin Porphyrogenète[3], cette frontière était encore connue. Mr. Dubois a retrouvé les traces d'un rempart qu'on avait fait à cette époque, et qui s'étend du lac salant d'Itar-Altschik (entre Kaffa et Panticapée) au Nord, jusqu'à la Méotide.[4]

Le *proteuon* garda une partie des captifs pour cultiver les champs et renvoya les autres, qui par reconnaissance lui érigèrent une statue dans la ville de Bosporos.

Cette dernière victoire des Cherronésites sur le roi du Bosphore, eut lieu en même temps que les victoires de Constantin-le-Grand sur des peuples sarmates et allemands

---

[1] Notre ouvrage sur les monnaies romaines, concernant l'histoire des Germains et des Sarmates, p. 39, et suiv.

[2] Ce Kybernikos ne peut être l'ancien Kimmérion (aujourd'hui Eski-Krim ou Старый Крымъ), comme quelques auteurs l'ont supposé. Cet endroit, situé à l'ouest de Théodosie, ne pouvait plus être au pouvoir des Bosphoriens après la perte de Théodosie même. Kybernikos doit donc être cherché entre Théodosie et Panticapée, peut-être aux environs du lac salant Itar-Altschik.

[3] Constantin X Porphyrogénète mourut le 9 novembre 958.

[4] Comme à l'époque de Constantin X, $7\frac{1}{2}$ stades équivalaient à un mille romain, ce dernier répond à peu-près à $1\frac{1}{10}$ verste. C'est donc justement une étendue de 52 verstes ou 40 milles romains, qu'occupe le territoire depuis le fossé, indiqué par Dubois, jusqu'à la pointe NE de la Crimée.

et est comprise probablement dans l'inscription glorifiante **SARMATIA DEVICTA**, qu'on lit sur tant de médailles de cet empereur. [1]

Malgré ces efforts malheureux, les Bosphoriens n'abandonnaient pas l'espoir de s'affranchir du pouvoir de la ville de Cherronésos. Mais ne pouvant y réussir par la force, ils l'essayèrent par la ruse.

Le *proteuon* Lamaque, du temps du roi bosphorien Asandre II, eut une fille unique Gykia. Asandre II désira la marier avec l'un de ses fils, pour s'introduire de cette manière dans la ville de ses ennemis et attendre un moment favorable pour se venger. Il envoya une députation aux Cherronésites, leur demandant, afin de sceller son amitié avec eux, la main de Gykia pour son fils.

Les Cherronésites n'eurent pas une grande confiance aux assurances amicales du roi, mais ne voulant pas refuser une alliance avantageuse, ils répondirent qu'ils voulaient bien satisfaire à la demande du roi, à la condition que son fils resterait chez eux, et qu'il ne retournerait jamais chez son père, même dans le cas de mort.

Asandre, acceptant cette condition si dure, envoya aux Cherronésites son fils aîné, qui se maria avec Gykia. Lamaque était extrêmement riche; sa maison, occupant quatre quartiers [2], était située vers la baie de Suses. Il y avait dans l'enceinte de la ville, une porte séparée, qui, selon Dubois, est conservée encore aujourd'hui. Du côté de la ville, sa maison était ornée de quatre portails magnifiques. Ses nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux, de brebis, etc. avaient de vastes étables, chacun avec une entrée séparée.

Deux ans après ce mariage, Lamaque mourut. Au bout d'une année, lorsque Zéthès, fils de Zéthon [3] était *proteuon*, Gykia, en mémoire de son père, institua une fête anniversaire, et le fils d'Asandre conçut le projet de profiter de cette occasion pour s'emparer de la ville. Il expédia à son père un homme de confiance, avec la prière de lui envoyer de temps en temps dix à douze jeunes gens braves et robustes, qu'il cacherait chez lui, et dont il se servirait en temps et lieu.

C'est ainsi qu'au bout de deux ans deux-cents jeunes Bosphoriens s'étaient introduits dans Cherronésos. Ils débarquaient au port des Symboles et entraient de là dans la ville, sous le prétexte de voir le fils de leur roi. Quelques jours après, ils quittaient la ville par la porte principale, mais dans la nuit, un confident du mari de Gykia les conduisait par différents détours, afin d'éviter les soupçons, jusqu'à la baie de Sévas-

---

[1] V. notre ouvrage sur les monnaies romaines, p. 26 et suiv.

[2] «*Καὶ τέσσαρσι ῥεγέωσι*», ce que Dubois et Georgi rendent à tort par «quatre hauteurs.»

[3] *Πρωτεύοντος τῆς Χερσῶνος Ζήθου τοῦ Ζηθῶνος.*

topol, le *liman*, d'où un second confident les accompagnait en bateau, jusqu'à la baie de Suses. Ici, par la petite porte mentionnée, ils rentraient dans la maison du prince, tandis qu'un troisième confident renvoyait l'embarcation bosphorienne, qui était encore amarrée dans le port de Balaklava. Ces trois personnes étaient aussi chargées de pourvoir à la nourriture des Bosphoriens et ces derniers étaient si bien cachés dans la vaste maison de Lamaque, que Gykia même n'eut pas le moindre soupçon de leur présence.

Au troisième anniversaire de la fête de Lamaque, les Bosphoriens devaient sortir de leur cachette pour s'emparer de la ville.

Le matin de cette journée, la servante favorite de Gykia, ayant commis une faute, fut envoyée par sa maîtresse dans une chambre, située au-dessus de celle où les Bosphoriens étaient cachés. La fille, en cherchant un fuseau (σφόντυλις) qu'elle avait laissé tomber, leva une des briques du plancher. L'ouverture qu'elle fit à cette occasion lui permit de découvrir les ennemis, et elle en avertit Gykia, qui ayant reçue la promesse et le serment d'être enterrée après sa mort, dans l'enceinte de Cherronésos même, fit part aux Anciens de la ville de quel danger Cherronésos était menacé. Afin d'éviter les soupçons, elle conseilla de s'occuper de la fête, comme aux années précédentes, et d'entourer le soir subitement et sans bruit, la maison, où les Bosphoriens étaient cachés, de bois et de fagôts, imbibés d'huile. Après qu'elle aurait quittée la maison avec ses servantes et ses effets, les citoyens devaient y mettre le feu et égorger tous ceux qui voudraient se sauver par les portes et les fenêtres.

Ce conseil plut beaucoup aux Cherronésites. Gykia ordonna à ses servantes de ne pas boire et elle trompa elle-même son époux en se servant d'un verre de couleur purpurine pour boire de l'eau, au lieu de vin. Après le repas, elle engagea son époux à se coucher, ce qu'il fit à l'instant, pour ne pas exciter de soupçons, et aussi parce qu'il s'était copieusement régalé à la fête. Gykia quitta alors la maison, qui fut brûlée par les Cherronésites.

Telle fut la fin de la dernière entreprise des Bosphoriens contre Cherronésos. Les citoyens voulurent reconstruire la maison de Gykia, mais elle ne le permit pas: au contraire elle fit apporter, sur la place que sa maison avait occupée, toutes sortes d'immondices, pour distinguer à l'avenir l'endroit où sa ville natale avait été menacée de tant de malheur. Du temps de Constantin Porphyrogénète, cette place portait encore le nom de Λαμάχου σκοπή, l'échauguette de Lamaque. Dubois croit l'avoir retrouvée près de la petite porte, conduisant au port de Suses.

Les Cherronésites reconnaissants érigèrent à Gykia deux statues, l'une la représentant dans ses vêtements ordinaires, au moment où elle découvre aux citoyens la conju-

ration de son mari. Dans l'autre, elle était figurée comme guerrière, vengeant la trahison. Sur la base était gravée toute l'histoire de cette conjuration. [1]

Quelque temps après, lorsque Stratophilos, fils de Philomuse, était *proteuon*, Gykia, pour reconnaître les sentiments des Cherronésites, feignit d'être morte. Selon les coutumes des anciens, la faveur qu'elle avait demandée était très-grande, mais grand aussi était le sacrifice qu'elle avait fait à sa patrie. Les Cherronésites, ayant appris la mort de Gykia, tinrent conseil et conduisirent, contre leur serment, la morte supposée au cimetière hors de la ville.

Là Gykia se leva, au grand étonnement de tous les assistants; elle leur reprocha leur ingratitude, et les citoyens, confus, en renouvelant leur serment, supplièrent Gykia, de choisir elle-même une place sépulcrale dans la ville même; afin de la marquer d'avance, ils lui érigèrent une troisième statue, de bronze doré.

Gykia fut peut-être la seule personne enterrée dans la ville, du temps du paganisme. Les anciens cimetières hors de la ville sont encorere connaissables. On y a trouvé entr'autres la pierre tumulaire de Théagène, fils de Chrestion, et de sa femme Ulpia Makaria, monument conservé à l'Ermitage Impérial, et dont nous avons publié une gravure. [2]

Le marquis de Castelnau [3] et Siestrencewicz [4] ont exprimé quelques doutes sur l'histoire de Gykia: mais les raisons qu'ils allèguent sont sans fondement, et comme Dubois le fait observer, les statues consacrées à Gykia ne permettent pas de doute de l'authenticité du récit de Constantin. Dans tous les cas, ce récit nous fait jeter un coup-d'œil intéressant sur les relations intérieures de la république, administrée on ne sait pas depuis quand, par des *proteuontes* et des *stéphanéphores*, auxquels étaient adjoints quelques magistrats de moindre importance, tels que le *proédros* [5]. La dignité du stéphanéphore existait aussi dans d'autres villes, p. e. à Tralles [6], à Bagis, à Hyrkania et dans quelques cités de la Lydie, de la Phrygie, de l'Ionie, mais seulement en Asie-Mineure.

Tous ces événements sont des dernières années de Constantin-le-Grand et des pre-

---

[1] Les paroles du savant empereur font supposer que ces statues existaient encore de son temps.

[2] Изслѣдованія, p, 117, pl. VIII. Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV Suppl. p. 36. V. aussi Clarke, Travels in various countries, p. 495. Kœhler, Mémoires sur les îles d'Achille, p. 253, N° 812. Bœckh, l. c. N° 2100 etc.

[3] Histoire de la Nouvelle Russie, I, p. 109.

[4] Histoire de la Tauride, p. 177.

[5] P e. Démocrate, fils d'Aristogène, dans une inscription, Kœhler, Abhandlungen der Königl. Akademie zu München, VI, Class. hist. etc., p. 184, v. aussi Sérapis, I, p. 119. Raoul-Rochette, Antiquités du Bosphore, pl. VI, N° 1. Bœckh, l. c. II, 1, N° 2099.

[6] P. e. un Στεφανηφόρος Δημήτριος, Mionnet, Suppl. VII, p. 461.

mières de ses successeurs. Les dernières monnaies avec dates, de Rheskouporis VI, sont de 335, c'est donc peut-être vers 340, qu'a eu lieu la mort du fils d'Asandre II. D'autres documents concernant l'histoire de ce roi n'existent pas. Nous ignorons si, la conjuration éteinte, les Cherronésites n'ont pas tiré vengeance des rois du Bosphore, dont en général, depuis cette époque, l'histoire ne fait plus mention.

Lors du partage de l'empire, Cherronésos fut ajoutée aux provinces orientales, échéant à Arcadius. Les incursions des Barbares réduisirent peu-à-peu la puissance de la ville à son ancien territoire, et Chérronésos, qui autrefois était en état de rendre à l'empereur des services si éclatants, dut recourir en 474 de J. C. au secours du monarque, pour reconstruire ses murs.

Ceci est constaté sur un marbre, le même qui a donné à l'illustre Bœckh les moyens de fixer l'ère de Cherronésos [1]. D'après ce document, l'empereur Zénon fit don à la ville du revenu provenant de l'administration du vicariat des ballistaires, en destinant cet argent à la construction des murs, nécessaires à la sécurité de la ville. «Cette tour a été construite sous l'administration de l'excellent comte Diogène, en «512e; indiction 14e.» [1]

Les ballistaires sont sans contredit les mêmes, institués par Constantin-le-Grand; notre inscription prouve qu'ils n'étaient payés que pendant la guerre. Du temps de la paix, l'argent, destiné à cet effet appartenait à l'empereur, qui l'assigna à la restauration des murs. L'année 512 de l'ère de Cherronésos et l'indiction 14e du règne de Zénon nous donnent, comme nous l'avons mentionné, l'année 474 de J. C.

Depuis la fin du troisième siècle, le christianisme se répandit aussi dans la Crimée. Le patriarche Hermon de Jérusalem y envoya deux missionaires, les évêques Basile et Ephrem (Ephraïm), dont le premier resta à Cherronésos, et le second fut tué le 7 mars (on ignore de quelle année) par les Scythes, à qui il avait prêché l'evangile.

Basile, chassé de la ville, se cacha dans un antre auprès du temple de la déesse vierge des Hellènes (Artémis), nommé Parthénon (Παρθένωνα), où il resuscita le fils d'un noble Cherronésite (peut-être du *proteuon?*). Néanmoins le peuple, excité par les Juifs, se jeta sur l'évêque et le priva de la vie en le traînant par les rues. Son corps, jeté hors de la porte de la ville, fut protégé d'une manière miraculeuse par un loup et par un aigle, jusqu'au moment où il devint possible aux chrétiens de l'enterrer clandestinement. Basile mourut martyre, le même jour, avec son collègue Ephrem.

---

[1] Des copies très-fautives de cette inscription se trouvent chez Pallas, Vol. II, pl. 5; Waxel, l. c. N° 5; Clarke, voyage, Vol. II p. 115. Dubois donne une copie plus exacte, Vol. VI, p. 139, Atlas, IVe série pl. XXVI^b N° 8, où, probablement par suite d'une erreur, il y a l'indiction 11e, au lieu de la 14e. Изслѣдованія, p. 121.

Le patriarche, ayant appris la mort des deux évêques, expédia les apôtres Eugène, Elpidius et Agathodore, pour prêcher l'évangile aux payens de la Crimée et de la Scythie. Ces trois prêtres arrivèrent à Cherronésos, mais pendant qu'ils remplissaient leur sainte mission, le peuple se jeta aussi sur eux et les traîna jusqu'à la «porte des morts», où ils expirèrent le 7 mars, justement une année après la mort de leurs predécesseurs.

Aethérius fut plus heureux. Il arriva à Cherronésos quelques années plus tard, lorsque Constantin-le-Grand avait déjà fait publier quelques édits en faveur des chrétiens. Trouvant de la résistance du côté du peuple païen, Aethérius se plaignit à Byzance à l'empereur, qui donna l'ordre, de ne pas molester les chrétiens de Cherronésos et de chasser leurs adversaires de la ville. Aethérius construisit à Cherronésos la première église; les chrétiens, avant lui, se réunissaient probablement dans une chapelle ou dans une maison particulière. En suite il voyagea à Byzance, pour remercier Constantin, mais lors de son retour, il mourut sur la petite île de Las, aussi le 7 mars. A sa place Constantin-le-Grand, à la prière des chrétiens, envoya à Cherronésos l'évêque Capiton, qui lorsque les païens lui demandèrent un miracle, resta debout pendant une heure, en priant, dans une fournaise ardente, sans être blessé. Au premier concile de Nicée, en 325, où Capiton était présent, on fit le récit de ce miracle, en faisant l'éloge de la foi chrétienne de Capiton. Plus tard l'évêque, en allant sur un bateau à Constantinople, fut noyé le 21 décembre, par les Barbares habitant l'embouchure du Dniepr. On célèbre ses anniversaires avec ceux des autres martyrs de Cherronésos, le 7 mars.[1]

Le neuvième évêque de Cherronésos, Aethérius II (episcopus Tersonitanus, au lieu de Chersonitanus) était président du second concile œcuménique de Constantinople, en 381; le dixième, Longin (Λογγίνος ἐλέῳ Θεοῦ Ἐπίσκοπος Χερσοννήσσου ou τῆς Χερσοννησιτῶν πόλεως) est cité comme président du concile de Constantinople, en 448.[2]

Depuis la fin du second siècle, l'ancien nom de Cherronésos fit place peu-à-peu au nom moderne de Cherson.

Monnaies.

Il faut attribuer à cette époque toutes les monnaies portant le titre de ville *libre*, les pièces aux bustes d'empereurs romains et les monnaies qui, par leur mauvaise exécution, ne peuvent appartenir à la première époque.

---

[1] Книга Житіи Святыхъ, мѣсяца марта, въ седмый день.

[2] Макарія, исторія Христіанства въ Россіи до равноапостольнаго князя Владиміра, какъ введеніе въ исторію русской церкви, p. 62 — 64. V. aussi Кёппенъ, Крымскій сборникъ, p. 232.

Plusieurs de ces monnaies sont difficiles à expliquer, elles sont d'un travail si grossier, qu'il est impossible de leur supposer une origine grecque, si on ne veut pas les remettre à une époque, où la ville, opprimée par les Barbares, était dans une triste position. Mais comme le type des pièces, dont on trouve des exemplaires de coins si grossiers, commence déjà dès l'époque grecque de l'histoire de la ville, et comme la triste position de Cherson n'a eu lieu qu'à la fin de la seconde époque, il faudrait supposer que le même type se serait conservé dans cette ville, au moins pendant cinq siècles, supposition, qui ne paraît pas admissible.

Nous pensons donc que les mauvaises monnaies de ce type (a, 2, de la première époque) ne sont que des imitations des Barbares du voisinage de Cherson. Quelques petits dépôts trouvés dans la terre prouvent, que ces pièces barbares sont contemporaines avec les *chalkous* de ce type, appartenant à la seconde époque.

On ne connaît pas de semblables imitations de monnaies d'argent de Cherson, parcequ'elles étaient plus rares et moins répandues. La monnaie d'argent de ces Barbares consistait en des imitations de *tétradrachmes* de Philippe II et des *drachmes* et *tétradrachmes* d'Alexandre III de Macédoine, monnaies très-répandues et très-estimées à cause de leur bon aloi. Très-souvent ces imitations barbares sont plus pesantes que les originaux; quelquefois elles pèsent moins, mais elles sont presque toujours de bon argent et les dernières pièces de ce genre sont à peu près du second siècle de J. C. On trouve ces monnaies dans la Russie méridionale, en Macédoine, en Moldavie, en Illyrie, en Moravie etc.; ordinairement les dépôts renferment, outre les pièces en question, aussi des deniers romains depuis les dernières années de la république jusqu'aux empereurs de la maison de Septime-Sévère.

Les types principaux de Cherronésos sont:

a. *Av. Effigies d'empereurs.*

1. Av. Tête d'Auguste. Rv. Tête de César.

*1. *Av.* Tête d'Auguste, à droite, devant: **ΣΕΒΑΣΤΟΥ**. Derrière, quelques trace de lettres.

Rv. (**ΕΛ**)**ΕΥΘΕΡ**(**ΑΣ**) Tête de César à droite. (Dichalkon?) Æ. 5.

Kœhler, Sérapis, II, N° 92.
Изслѣдованія, p. 126, N° 1. pl. IV N° 1.

Cette monnaie doit avoir été frappée entre 13 avant J. C. et 14 après J. C. Elle est malheureusement très-fruste. Devant la tête de César, il y a probablement le nom de la ville.

2. Rev. Victoire.

*2. *Av.* ΧΕΡΟΝ Tête d'homme à droite, devant, la tête d'un serpent, la gueule ouverte et tournée à droite aussi.

Rv. Victoire, vêtue d'un chiton *podérès* retroussé; elle est tournée à gauche et tient dans la main gauche une palme et dans la droite, élevée, une couronne. Devant elle, le monogramme ΠΡ. (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, p. 126, N° 2, pl. IV N° 2.

*3. Pièce semblable, mais avec ΧΕΡ derrière, et ΟΝ devant la tête. (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$

Изслѣдованія, p. 126 N° 3.

*4. *Chalkous* semblable, avec ΝΟ au-dessous du buste. Æ. $3\frac{1}{2}$

Изслѣдованія, p. 127 N° 4.

*5. *Chalkous* semblable, mais sans ΝΟ au-dessous du buste. Æ. $3\frac{1}{2}$.

Kœhler, description d'une médaille de Spartocus p. 45 N° 2.
Le même, Sérapis, N° 93 et p. 309 N° 3.
Изслѣдованія, p. 127, N° 5,

*6. *Av.* Χ—ΕΡΟΝ (retrogr.), le Χ devant la tête, qui est laurée; à côté du Χ, la tête de serpent. Le tout, dans un cercle de grènetis.

Rv. Comme sur le N° 2, mais dans un cercle de grènetis. (Chalkous.) Æ. 4.

Cette monnaie, qui se trouve dans la belle collection de S. E. Mr. de Reichel, se distingue des autres, en ce qu'ici la tête de l'avers est ornée d'une couronne de lauriers, comme sur les exemplaires suivants.

3. Rv. Cerf courant.

*7. *Av.* Même buste lauré, mais sans légende.

Rv. Cerf, courant à droite; devant lui: Δ; en haut le monogramme ΠΡ et en bas ΟΤ. Les deux côtés sont entourés d'un grènetis. (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, p. 127, N° 6, pl. IV, N° 4.

*8. Même avers.

Rv. Cerf, courant à droite, et regardant; dessus: ο> (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, p. 127, N° 7.

4. Rv. ΧΕΡ, dans une couronne.

*9. *Av.* Même tête laurée.

Rv. ΧΕΡ, dans une couronne de laurier. (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Kœhler, description d'une médaille de Spartocus, p. 45, N° 2.
Le même, Sérapis, p. 309. N° 2.
Изслѣдованія, p. 127, N° 8. pl. IV, N° 3.

La provenance des Nos 7 et 8 de Cherson, est indiquée, non seulement, parce qu'on trouve ces monnaies de temps en temps dans les ruines de cette ville, mais aussi par leur parfaite ressemblance avec les *chalkous* Nos 2 à 6 et 9, portant tous des bustes semblables.

Nous avions pris l'objet devant le buste sur les pièces 2 à 6, pour un *lituus*, mais des exemplaires bien conservés prouvent que c'est plutôt une tête de serpent. Quelle signification peut avoir ici un tel emblême? Le buste n'est pas du tout celui d'Esculape, qu'on ne trouve pas imberbe, ni avec une couronne de laurier. Il paraît plutôt que ce buste offre le portrait d'un empereur; il ressemble un peu à César, même à Auguste, mais il est impossible de présumer que ces *chalkous* barbares soient de l'époque de cet empereur ou contemporains avec les jolies monnaies Nos 11 et suiv., les premières qui offrent le titre de la ville *libre*. Ces bustes ressemblent également un peu à Trajan, sous lequel aussi l'art était encore dans un tel degré de perfection, qu'on ne peut pas supposer cette époque pour nos *chalkous*. Il nous semble aujourd'hui, que ces monnaies sont de l'époque de Dioclétien, où l'art était bien dans sa décadence, mais où la puissance de la ville, comme nous l'avons vu, prit un nouvel élan. Kœhler se trompe donc en prenant le buste du N° 9 pour celui de Marc-Antoine, avec qui il n'offre pas la moindre ressemblance.

La Victoire du type 2 confirme notre opinion que ces *chalkous* sont frappés du temps des succès remportés par les Cherronésites sur les rois du Bosphore.

Le type du cerf est tout-à-fait local, il se rapporte à Artémis et n'a pas besoin d'une explication. Le nom de la ville, dans une couronne de laurier, sur le revers du N° 9 peut aussi très-bien être rapporté aux victoires sur les Bosphoriens.

b. *Av. Tête d'Artémis. Rv. Aigle.*

*10. *Av.* Tête d'Artémis, tournée à droite; les cheveux forment un nœud sur la cîme de la tête. Derrière l'épaule, on voit l'arc et le carquois.

Rv. Aigle sur le foudre; dans le champ, à gauche, le monogramme: ΑΡ; à l'exergue: ΧΕΡ. (Dichalkon.) Æ. 5.

Kœhler, l. c. N° 31.
Изслѣдованія, p. 129, N° 9, pl. IV, N° 5.

Monnaie d'une assez bonne gravure; elle doit appartenir à l'époque romaine de Cherronésos, à cause de l'aigle du revers, figuré d'après celui des légions romaines. Cet emblème fut employé aussi dans la numismatique d'autres villes ayant appartenu au grand empire de Mithradate VI et soumises plus tard à la république de Rome, telles qu'Améria, Amisos, Pharnakia, Sinope, etc. Notre *dichalkon* est contemporain avec les monnaies au type du revers semblable des villes que nous venons de citer.

c. *Av. Artémis avec la biche. Rv. Taureau.*

*11. *Av.* Artémis, vêtue du *chiton* retroussé, met le genou droit sur la biche et la perce d'une lance. De la main gauche, elle porte l'arc et sur le dos, le carquois. Devant ce groupe: **ΧΕΡ ΕΛΕΥ.**

Rv. Dans un grènetis, taureau cornupète à gauche. A l'exergue: **ΑΠΟΛΛΩ** et dans le champ: **ΝΙΑΔΟΥ** (au rebours). (Dichalkon.) Æ. 7.

Kœhler, l. c. N° 22.
Изслѣдованія, p. 130, N° 19, pl. IV, N° 6.

Le type est celui des pièces N° 46 et suivantes de la première époque, seulement le travail plus grossier et surtout le titre de la ville *libre*, démontrent que cette monnaie, ainsi que les suivantes, appartiennent à la seconde. Notre *dichalkon* est la seule pièce de cette catégorie, qui offre un nom de magistrat, Apolloniades, qui ne se rencontre pas une seconde fois dans la numismatique de Cherronésos. En général, les noms de magistrats (*stéphanephores* ou *proteuontes*) sur les monnaies de cette époque sont rarissimes et outre Apolloniades, on ne connaît encore que **ΣΕΡΑ**... (Sérapion?) sur le N° 73.

12. *Av.* Même sujet; à l'exergue: **ΧΕΡϹΟ**

Rv. Taureau cornupète, à gauche; au-dessous, massue et entre deux lignes: **ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ.** (Chalkous.) Æ. 5.

Изслѣдованія, p. 129, N° 10.

Quelques exemplaires de ce *chalkous* sont entourés de grènetis.

13. *Chalkous* semblable, mais avec **ΧΕΡ**, à l'exergue de l'avers. Æ. 5.

Capranesi, Annali dell'Instituto di corresp. archeol. XII, 1840, p. 215.
Изслѣдованія, p. 129, N° 11.

Les exemplaires suivants se distinguent principalement par les inscriptions, le type restant toujours le même. Il s'est conservé à peu-près jusqu'à la fin du premier siècle de J. C. et comme les premiers *chalkous* avec ces sujets semblent appartenir au troisième siècle avant J. C., nous avons ici un exemple très-rare, qu'un type monétaire a été en usage plus de trois siècles.

Avers.	Revers.
*14. A l'exergue: **ΧΕΡ.** A gauche poisson, en contremarque.	A l'exergue: **ЄΛЄΥΘЄΡΑΣ.** Dessus, globule. (Chalkous.) Æ. 5.
*15. A l'exergue: **ΧΕΡϹΟ**	A l'exergue: **ЄΛЄΥ**, dans le champ: **ΘЄΡΑϹ.** (Chalkous.) Æ. $5\frac{1}{2}$.
*16. A l'exergue: **ΧΕΡϹΟ**	Dans le champ: **ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ.** (Chalkous.) Æ. 5.
*17. **ΧΕΡϹ ΕΛΕ-ΥΘΡΑ.**	Derrière le taureau: **Ζ̄** (Dichalkon.) Æ. 7.

Avers.	Revers.	
*18. ΧΕΡϹ ЄΛЄ-ΥΘΕΡΑ.	Sans lettres.	(Dichalkon.) Æ. 8.
*19. ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ (tourné vers le bord du coin.)	ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ	(Chalkous.) Æ. 5.
*20. ΧΕΡϹΟΝΗϹϹΟ	ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ	(Chalkous.) Æ. $4\frac{1}{2}$.
*21. Sans légende.	A l'exergue: ЄΛЄΥΘ, dans le champ: ΧΕΡ.	(Chalkous.) Æ. $4\frac{1}{2}$.

Numism. Mus. Arigon. III, num. inc. IX, N° 1.
Sestini, Num. Mus. Arigon., 10,
Le même, Lettere, IV, p. 12, N° 43.
Musei San Clem., num. sel. I, 107.
Millingen, Recueil de méd. grecques inéd., pl. II, N° 1, p. 33.
Mionnet, Suppl. II, p. 4 N°s 19, 20, 21.
Reuilly, Voyage, pl. II, N° 2.
Kœhler, Sérapis. II, N° 17 à 21.
Изслѣдованія, p. 129—131, N° 12 à 18 et 20.

Les pièces suivantes sont d'un travail grossier et appartiennent la plupart aux imitations barbares.

*22. *Av.* ΧΕΡϹΟΝΗϹϹΟV. Même groupe d'Artémis.

Rv. ЄΛЄVΘЄΡΑϹ. Taureau à gauche. (Chalkous.) Æ. 4 à $3\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, p. 131, N° 21.

On connaît de ce type des exemplaires variés. La faute dans l'écriture du nom de la ville et les V au lieu des Υ, portent à croire, que les coins de ces monnaies ne sont pas gravés par des Grecs.

23. Imitation tout-à-fait barbare. Artémis est nue et prend le cerf par les cornes. Au-dessus du taureau marchant il y a: ΧΕΡ. (Chalkous.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Waxel, Recueil de quelq. antiq., N° 53.
Sestini, Lettere, IV, p. 12, N° 7.
Mionnet, Suppl. II, p. 3, N° 15.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, pl. II, N° 8.
Kœhler, l. c, N° 23.
Изслѣдованія, p. 131, N° 22, pl. IV, N° 8.

Tous nos prédécesseurs prennent erronément le taureau pour un cerf.

Sur les *chalkous* suivants, d'une exécution barbare comme les précédents, les sujets des deux côtés sont tournés à droite, à l'exception du N° 24, qui offre le taureau à gauche. Les inscriptions sont:

Avers.	Revers.
*24. ΧЄΡ.	ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ. Taureau à gauche. (Chalkous.) Æ. 4.

Avers.	Revers.
*25. Χ—Є—Ρ.	ЄΛЄΥΘЄ; à l'exergue: ƆΑΡ. (Chalkous.) Æ. 4.
*26. Χ—Є—Ρ.	ΕΛЄΥΘ; à l'exergue: ƆΑꟼƎ. (Chalkous.) Æ. 4.
*27. Χ—Є—Ρ.	Au-dessus du taureau: ЄΛЄΥ, devant: ΘЄ et dessous: ƆΑꟼ (Chalkous.) Æ. 4. Gravé pl. II, N° 10.

Изслѣдованія, p. 131, N° 23 à 26.

c. *Av. Tête d'Apollon. Rv. Artémis.*

1. Avec ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ sur l'avers.

L'avers de tous ces *chalkous* offre la tête laurée d'Apollon, tournée à droite et devant cette tête, ordinairement la lyre. Sur le revers on voit Artémis debout, coiffée d'un *kalathos*, tenant l'arc et une flèche de la main gauche et élevant gracieusement la droite. A son côté, la biche. Les variétés principales sont:

Avers.	Revers.
*28. ΕΛΕΥ—ΘΕΡΑϹ. Beau type.	ΧΕΡϹΟ. La biche devant la déesse. Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 133, N° 31.	
*29. ΕΛΕΥ—ΘЄΡΑϹ. Type grossier.	ΧΕΡϹΟΝΗϹ. Æ. 5.
Rauch, Descript. numor. Mus. Heidecken, N° 637. Изслѣдованія, p. 134, N° 38.	
30. ΕΛΕΥ—ΘΕΡΑϹ. Beau type.	ΧΕΡϹΟΝΗϹΟ. La biche à gauche, tourne la tête. Æ. 6. Gravé pl II, N° 3.
*31. *Idem.*	ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ. Æ. 6.
Изслѣдованіи, p. 132, N° 27, pl. V, N° 11.	
*32. *Idem.*	ΧΕΡϹΟΝΗϹȣ. Artémis à gauche et tournant la tête. La biche ne tourne pas la tête. Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 132, N° 28.	
*33. *Idem.*, mais avec une tête jeune et très-petite d'Apollon.	*Idem.* Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 132, N° 29.	
*34. ΕΛΕΥ—ΘΕΡΑϹ. Traces de la lyre.	ΧΕΡϹΟ—ΝΗϹȣ. Artémis à droite, la biche devant elle. Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 133, N° 33.	
*35. *Idem.* Mauvais travail.	*Idem.* La biche derrière Artémis. Æ. 4.
Изслѣдованія, p. 133, N° 34.	

Avers.	Revers.
*36. *Idem.* Travail barbare.	*Idem.* Æ. 4.
Изслѣдованія, p. 134, N° 35.	
*37. Comme sur le N° 35.	ΧΕΡϹΟ—ΝΗϹΟΥ. La biche devant Artémis. Æ. 4.
Изслѣдованія, p, 134, N° 36.	
*38. ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ.	ΧΕΡΡΟΝΗΣΣΟΥ. Æ. $6\frac{3}{4}$.
Numismata ant. Pembrock. com., Vol. II, p. 33, N° 13. Catalogue of the entire Pembrocke Coll., p. 136, N° 617. Sestini, Descript. num. vet., p. 78, pl. II, N° 10. Eckhel, Doctr. num. vet., Vol. II, p. 2. Mionnet, Suppl. II, p. 5., N° 26. Изслѣдованія, p. 134, N° 37.	
*39. ΕΛΕV—ΘΕΡΑϹ.	ΧΕϹΟ—ИΗϹΟΥ.
Изслѣдованія, pl. V, N° 12.	
40. ΕΛ—ΕVΘΕ (les lettres tournées vers le bord de la pièce.) Type grossier.	ΧΕΡϹΟ—ΝΗΟΥ (lettres tournées vers le bord). Artémis la flèche dans la droite et l'arc dans la gauche, allant à gauche et regardant. La biche à droite. Æ. 6. Gravé pl. II, N° 4.
Изслѣдованія, p. 132, N° 30.	
*41. . . ϵΥΘΕΡΑ. Travail grossier.	ΧΕΡϹΟ—Ι. Type du N° 37. Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 134, N° 11.	
*42. ΕΛΕ—ΡΑϹ. Travail grossier.	ΧΕΡϹΟ—ΝΗϹΟV. La biche derrière Artémis. Æ. 5.
Изслѣдованія, p. 134, N° 39.	
*43. ΕΛΕ—ϹΟΕΡ. Travail grossier.	ΧΕΡϹ. —ΝΗϹΟ. Type du N° 37. Æ. $5\frac{1}{2}$.
Изслѣдованія, p. 134, N° 40.	
*44. ΕΛϵΥΘϵ—ΡΑϹ. Tête laurée d'Apollon avec la lyre, mais à gauche.	ΧϵΡϹΟΝ—ΗϹΟΥ. Artémis comme sur le N° 40. Æ. 5.
*45. ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ. Tête laurée d'Apollon à droite, mais sans la lyre.	ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ. Derrière Artémis: Γ. Æ. 5.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, pl. II, N° 9. Trésor de Glyptique, Myth., pl. XLVII, N° 10. Изслѣдованія, p. 133, N° 32, pl. IV, N° 10.	
*46. Tête d'Apollon à gauche; devant, une branche de laurier. — Type grossier.	ΧΕΡ—Ϲ. Artémis, comme sur le N° 32. Æ. $3\frac{1}{3}$.
Изслѣдованія, p. 135, N° 42.	

*47. *Av.* ЄΛЄVΘЄ—PAC. Buste lauré d'Apollon à droite, avec la lyre, mais d'un si mauvais travail qu'il ressemble plutôt à une tête de nègre.

Rv. XЄPCO—H—HC—OV. Artémis avec une flèche dans la droite et l'arc dans la gauche. Elle marche à gauche et est précédée de la biche. Les deux bords de ce *chalkous* grossier sont entourés de grènetis. Æ. 5.

De la collection de S. E. Mr. de Reichel.

Sur ces vingt monnaies, quinze offrent la tête d'Apollon avec la lyre et tournée à droite. Sur une seule pièce, le N° 44, appartenant au beau cabinet de S. E. Mr. le comte de Pérowsky, la tête du dieu est tournée à gauche. Une seule pièce N° 45 représente la tête d'Apollon sans la lyre et une autre, N° 46, offre une branche de laurier, au lieu de la lyre. La plupart de ces monnaies sont ornées de grènetis.

Mr. Dumersan, n'ayant connu que le buste sans la lyre, y voit à tort une tête de la Liberté. La pièce qu'il a publiée (N° 45) a sur chaque côté un petit creux comme on le trouve si souvent sur les monnaies d'Égypte, de Syrie, de quelques villes asiatiques, etc. et provenant de l'instrument en forme de compas, dont on s'est servi pour arrondir le flân de ces monnaies.

Comme ces monnaies sont presque toutes d'un travail grossier, quelques savants se sont trompés dans l'explication du sujet de l'avers. Sestini a reconnu dans un mauvais exemplaire du cabinet de Paris, la tête de Commode et sur celui de la collection Pembrocke, la femme de cet empereur, Crispine. [1] Mionnet fait observer que par l'arrangement de ses cheveux, cette dernière paraît être plutôt Tranquilline, femme de Gordien III. [2] Non seulement le grand nombre d'exemplaires que nous avons eu l'occasion d'examiner, mais aussi le fait que Cherronésos, abandonné par Hadrien, ne renoua ses relations avec Rome que sous Dioclétien, prouvent que les monnaies en question ne peuvent pas offrir des bustes d'empereurs ou d'impératrices.

48. Nous donnerons ici la description d'un *chalkous* très-curieux, faisant aussi partie de la collection de Mr. de Reichel.

Il offre sur l'avers la tête d'Apollon, avec la lyre, et tournée à droite. En haut, on voit les traces d'une inscription, probablement: ΕΛΕΥΘΕΡΑC.

Sur le revers est gravée Artémis, vêtue du *chiton* et de l'*ampechonion*, les cheveux ornés d'une simple *sphendone* et allant à droite. Dans la droite, elle tient le javelot et dans la gauche l'arc. Devant elle, quelques traces de la biche [3] et derrière: XEP. Æ. 6.

---

[1] Lettere, IV, p. 14, 15. Descript. num. vet., p. 78, pl. II, N° 10.

[2] Suppl. II, p. 5, note b.

[3] Ce type est aussi imité d'une figure de temple. Il ressemble à plusieurs statues qui

L'exécution de cette monnaie, surtout de la déesse, est extrêmement gracieuse, les plis des draperies sont rendus d'une manière admirable. Tout ceci, ainsi que le mot de XEP prouvent, que ce *chalkous* est la première pièce de ce type; mais malheureusement l'exemplaire unique que nous avons sous les yeux a trop souffert pour que nous puissions en donner un dessin exact.

2. Avec le nom de la ville sur l'avers.

Avers.	Revers.
*49. XEPC. Tête laurée d'Apollon à droite avec la lyre.	ΕΛΛΕ... Type du N° 30. A droite, en bas, le monogramme: [monogramme] Æ. 7.
Изслѣдованія, p. 135, N° 43.	
*50. XЄP.	(E)ΛΕΥ. Même type, mais Artémis sans le *kalathos.* Æ. 5. 6.
Изслѣдованія, p. 136, N° 44, pl. V, N° 15.	
*51. *Idem.* Travail grossier.	ЄΛЄΥ. Artémis porte au lieu du *kalathos*, une coiffure, qui paraît être composée de plumes. Æ. 5. 6.
Изслѣдованія, p. 136, N° 45.	
*52. *Idem.*	ЄΛЄΥΘЄΡΑC. Le *kalathos* ressemble à une couronne murale. Æ. 6.
Изслѣдованія, p. 136, N° 47.	
*53. X—EP. La tête est très-grande et la lyre très petite. Type grossier.	ΕΛ—ΕΥ. Artémis tient dans la gauche l'arc et une flèche. Æ. $6\frac{1}{2}$.
Изслѣдованія, p. 136 N° 48, pl. V, N° 16.	
*54. XЄΡCΟΝΗCΟΥ. Tête juvénile d'Apollon, d'un meilleur type.	(ΕΛΕΥΘΕΡΑC) Artémis, comme à l'ordinaire. Æ. 6.
Raoul-Rochette, Antiq. du Bosphore, p. 156, pl. IV, N° 4. Изслѣдованія, p. 136, N° 49, pl. V, N° 13.	
*55. XЄP. Devant Apollon, lyre et palme. Meilleur travail.	ЄΛЄΥΘЄΡΑC. Le *kalathos* ressemble à une couronne murale. Æ. 6.
Изслѣдованія, p. 136 N° 46, pl. V, N° 14.	
*56. Tête d'Apollon, sans la lyre.	Artémis, devant elle la biche couchée. Æ. 4.
Изслѣдованія, p. 137, N° 50.	

Kœhler, l. c., a décrit plusieurs de ces monnaies (Nos 62, 64 à 73). Ces dernieres sont ornées aussi de cercles en grènetis. Le N° 56 est la seule pièce de ce genre

---

nous sont encore conservées, p. e. celle du Musée Capitolin, Clarac, pl. 570, N° 1218 A, mais où la déesse est accompagnée d'un chien, courant à gauche.

qui est sans légende, mais elle trouve son explication dans les monnaies précédentes. Plusieurs de ces pièces, p. e. les numéros 42 et 43, semblent être barbares, comme tant d'exemplaires du type b, mais en général les monnaies de ce type occupent aussi plusieurs siècles, les belles pièces, telles que les N[os] 28, 30, etc. appartiennent à l'époque d'Auguste et de Tibère et les mauvaises peut-être à celle de Sévère. Une seule de ces monnaies (N° 38) offre l'ancien nom de la ville ΧΕΡΡΟΝΗΣΣΟΥ et non sans faute. Sur toutes les autres on trouve ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ, accusant l'influence romaine. Aussi les lettres: И, ȣ, Ϲ, Ϲ, V, au lieu de
Ν ΟΥ Σ et Υ appartiennent à une époque moins ancienne, à peu-près celle des 2[e] et 3[e] siècles de J. C.

57. *Av.* Tête laurée d'Apollon, tournée à droite et d'assez grande dimension. Le dieu porte sur l'épaule un carquois fermé. Devant lui: ΧΕΡ.

Rv. ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ Artémis comme sur les pièces précédentes. (Chalkous.) Æ. $5\frac{1}{2}$.

Cette pièce unique jusqu'aujourd'hui, est la seule de ce type, où le dieu ne soit pas représenté comme *Citharède*, avec la lyre, mais bien comme *Hekaërgos*, le vainqueur des géants et du serpent Python.

Nous avons appelé toutes ces monnaies des *chalkous*, malgré leurs modules différents. Il n'est pas à présumer, qu'on ait frappé des *chalkous* et des *dichalka* du même type, cette différence dans le module provient donc des époques différentes auxquelles ces pièces appartiennent. En général, les exemplaires bien gravés, savoir les plus anciens, ont le module 5, tandis que les monnaies plus grandes et plus petites que ce module sont de mauvaise exécution et par là, moins anciennes.

Artémis sur toutes ces monnaies, est sans contredit représentée d'après une statue célèbre d'un des temples de Cherronésos. Elle porte ici une coiffure ressemblant quelquefois à une couronne murale et qui n'est autre que le *kalathos*, ou *modius*, qui la désigne comme une divinité *chthonique*. La déesse, sur ces monnaies, est donc figurée en même temps comme Ἀγροτέρα et Ἑκάτη.

Apollon, comme par exemple sur la pièce d'or N° 56 de la première période, est réuni sur ces monnaies avec sa sœur. Il est représenté presque toujours comme Κιθαρῳδός, avec la lyre [1], attribut que nous offrent tant de statues [2] et un grand

---

[1] On ne peut pas bien distinguer si le dieu, sur ces monnaies, est accompagné de la lyre ou de la κιθάρα.

[2] P. e. Museo Pio Clem. I, pl. A, 9 pl. 16. Musée français, I, pl. 5, etc.

nombre de monnaies.[1] Il l'avait inventée et «fit part de la Muse à quiconque voulait, «pour introduire dans le cœur une loi paisible.»[2]

Il faut mentionner ici aussi les relations hyperboréennes d'Apollon, car depuis les temps les plus anciens, la Cherronèse Taurique avait été en relation avec le pays des Hyperboréens. Il y avait aussi des relations semblables avec Delphes où, comme il est dit dans le péan d'Alcée,[3] Apollon vint du pays des Hyperboréens, sur un char, attelé de cygnes[4], et avec Délos, l'ancienne patrie des Cherronésites. Ici Léto, venant sous la forme d'une louve, du pays des Hyperboréens, avait cherché un refuge contre les persécutions d'Héra; et aussi les vierges Argé et Opis, Hypéroché et Laodiké, ainsi que les Perphérées[5] maintinrent la communication de Délos avec le pays du Nord. Plus tard, les filles hyperboréennes, les plus distinguées, apportaient tous les ans aux Scythes les prémices des fruits, qui transmis de peuple en peuple, parvenaient peu à peu jusqu'à Délos.[6] D'après les notions les plus anciennes, celles d'Aristéas de Prokonnesos, fils de Kaustrobios,[7] le pays des Hyperboréens était au-delà de la Scythie et sans doute, toutes ces traditions furent exploitées et répandues par les Déliens et les Milésiens, habitant la Tauride, pour introduire leur divinité ancienne dans leur nouvelle patrie.[8]

Le monogramme qu'on voit sur quelques monnaies de la première et sur plusieurs de la seconde période[9], est très-curieux. Il ne peut pas indiquer un nom de magistrat, car les monnaies, où il se trouve, embrassent presque trois siècles. Ce monogramme doit donc renfermer un mot, ayant rapport à la ville même. Kœhler déchiffra le monogramme par ΠΑΥΡ,[10] mais le Υ ne s'y trouve pas. Il nous semble que la pointe ajoutée à l'Α, avec le point au milieu, forme un ◊ ou Θ, comme on le voit p. e.

---

[1] P. e. les monnaies de Siphnos, v. Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, pl. VII, N° 24. Des monnaies d'Auguste et de Néron, Müller et Oesterley, I, pl. XXXI, N° 1416, etc.

[2] Pindare, Pyth., V. 63.

[3] Le fragment en prose, chez Himerios, Or. 14, 10, comp. Müller, Dorier, I, p. 268, note 1.

[4] Müller, ibid. On a aussi rapporté à cette apparition le sujet d'un vase peint, offrant Apollon sur un trépied ailé, v. Lenormant et de Witte, élite de monuments céramographiques, II, pl. VI.

[5] Solin, polyh., ch. XX. Müller, Dorier, p. 272.

[6] Müller, l. c.

[7] Hérodote, IV, 13 et 14.

[8] Müller l. c., p. 275,

[9] Le N° 8 de la première période, les N°s 10, 47, 56 et suiv. de la seconde et le monogramme semblable des N° 2 et suiv, également de la seconde période.

[10] Sérapis, II, p. 349, N° 63.

sur la base des statues de Caracalla et de Géta, à Olbia.[1] Nous avons donc les lettres ΠΑΡΘ, qu'on pourrait rapporter sans difficulté au nom honorifique de la ville, Παρθενοκλῆς, célèbre par la «vierge», savoir Artémis. Ce même nom se trouve aussi sur un marbre, publié par Bœckh.[2]

Il est curieux que plusieurs tétradrachmes de Mithradate Eupator, offrent tout-à-fait le même monogramme. Ces monnaies frappées en 224 et 225, savoir à une époque où Cherronésos était soumise à ce roi, offrent d'un côté, la tête de Mithradate, et de l'autre, au milieu d'une couronne de lierre, un cerf paissant, accompagné de l'emblême des Achéménides, le croissant, surmonté d'un astre.[3] Il nous paraît donc que ces monnaies du grand roi ont été frappées à Cherronésos, comme on voit d'autres monnaies du même prince, offrant les monogrammes de Chabakta, de Sinope, etc., également villes monétaires de son empire. Sur un grand nombre des monnaies d'Alexandre-le-Grand, les villes monétaires sont également indiquées de la même manière.

e. *Av. Tête de Zeus. Rv. Tête d'Artémis.*

La tête de Zeus sur l'avers de ces monnaies est laurée el tournée à droite; devant, il y a sur quelques exemplaires le nom de la ville. Sur le revers, on voit Artémis, vêtue d'un *chiton* retroussé, le *kalathos* sur la tête, la flèche et l'arc dans les mains, allant à gauche et tournant la tête à droite. On en connaît les variétés suivantes:

	Avers.	Revers.	
*58.	Sans légende.	Dans le champ, à gauche, [monogramme].	Æ. 5.
	Sestini, Mus. Chaudoir, pl. I, N° 5. Dubois, Voyage, Atlas, série IV, pl. 26b, N° 5. Изслѣдованія, p. 138, N° 51, pl. V, N° 17.		
*59.	Au-dessous du buste: ΧΕΡ	Même revers.	Æ. 5.
	Изслѣдованія, p. 138, N° 52.		
*60.	Devant le buste: ΧΕ* (vers le bord.)	Au-dessous du monogramme: ⅄.	Æ 4.
	Изслѣдованія, p. 138, N° 53.		
*61.	Devant le buste: ΧΕΡ* (vers le bord.)	Même revers.	Æ. 4.
	Sestini, Mus. Chaudoir, pl. I, N° 6. Le même, Descript. num. vet., p. 78, pl. 2, N° 12. Le même, Lettere e dissert., VIII, p. 32. Изслѣдованія, p. 138, N° 54.		

[1] V. p. 82 de cet ouvrage.

[2] Corpus inscr. II, 1, N° 2098.

[3] Изслѣдованія, p. 146. V. la vignette pour l'histoire des Achéménides. La description de ces monnaies, Kœhler, Sérapis, I, Nos 32 et 33.

Avers.	Revers.	
*62. Sans légende. Изслѣдованія, p. 138, N° 55.	Aux côtés d'Artémis: Χ — Ε	Æ. 4.
*63. Tête diadémée, devant: ΧΕΡ. Dubois, l. c., N° 3. Изслѣдованія, p. 138, N° 57.	Comme sur le N° 60, mais sans ⅄.	Æ $4\frac{1}{2}$.
64. Devant le buste: Kœhler, l. c., N° 63. Изслѣдованія, p. 138, N° 56.	Aux côtés d'Artémis: Χ — ΕΡ .	Æ. $4\frac{1}{2}$.

Vraisemblablement aussi sur cette monnaie, le dieu porte une couronne de laurier, ce qui pourtant n'est pas bien visible sur tous les exemplaires, vu leur exécution peu soignée.

Toutes ces pièces sont des *chalkous*. Les deux premiers, mieux gravés que les autres, sont les plus anciens et appartiennent à l'époque des Antonins. Ils sont à peu-près contemporains avec les N°s 10 et 47, qui portent le même monogramme.

Ces *chalkous* sont aussi mentionnés chez Mionnet, Vol I, p. 346, N° 2 et chez Kœhler, Sérapis, II, N° 60, qui tous, en suivant l'exemple de Sestini, se sont trompés en prenant la tête de Zeus pour une tête de Pan. Mr. Spassky prend à tort le monogramme ΠΑΡ pour celui du roi Pærisade I, [1] car sans compter, qu'à l'époque de ce roi, Cherronésos était encore une ville libre, il est assez étrange, d'attribuer ces pièces à une époque, antérieure de quatre siècles à celle que leur style de fabrication leur assigne.

Zeus ne se trouve pas sur les monnaies de la première période: son culte dans cette ville a été donc introduit plus tard.

f. *Av. Asklépios. Rv. Hygiée.*

Sur l'avers est figuré Asklépios, vêtu du *chiton* et de l'*himation*, tournant la tête à gauche et appuyant la droite sur le bâton, entouré du serpent. Le revers fait voir Hygiée, tournée à droite, elle porte le *chiton* et l'*ampechonion* et offre la coupe avec la gauche, au serpent, qu'elle tient dans la main droite. Les inscriptions sont:

Avers.	Revers.	
*65. ΕΛΕΥο — ΘΕΡΑC	ΧΕΡCοΝΗCοΥ	Æ. $4\frac{1}{2}$.
66. ΕΛΕΥ — ΘΕΡΑC	idem.	Æ. $4\frac{1}{2}$.
*67. ΕΛΕΥ ΘΕΡΑΣ	ΧΕΡΣοΝΗΣοΥ	Æ. $4\frac{1}{2}$.
*68. ЄΛЄΥΘЄΡΛ — AC	ΧΕΡC — οΝΖC — CΧΥ; derrière Hygiée: Ꞁ	Æ. $4\frac{1}{2}$.
*69. ΧΕΡ; dans le champ Γ	ЄΛЄΥΘЄΡΑC	Æ. $4\frac{1}{2}$.

Изслѣдованія, p. 139, 140, N°s 58 à 62, pl. V, N° 18.

[1] Босфоръ Киммерійскій, p. 49.

Le N° 65 est gravé pl. II, N° 12. Le N° 67 est déjà une imitation barbare, comme ses légendes l'indiquent. D'autres imitations barbares offrent le Γ dans le champ, et les légendes:

Avers.	Revers.	
*70. ΧΕΡ	ΕΛ—ΕΥ	Æ. 5.
*71. ϘΞΧ	idem.	Æ. 5.

Toutes ces pièces sont des *chalkous*, v. aussi Waxel, Recueil, N° 52, Sestini, Lettere IV, p. 13, Mionnet, qui, par erreur, Vol. II, p. 256, N° 50, attribue cette monnaie à Cherronésos de Crète, ce qu'il corrige lui-même, Suppl. II, p. 5, N° 23 et 24. Kœhler, l. c., Nos 77 et 78; mais là il est dit à tort qu'Asklépios porte une couronne murale.

Le culte d'Asklépios, si répandu chez les Doriens, s'était introduit à Cherronésos de l'Asie-Mineure, dont les villes principales avaient presque toutes des sanctuaires célèbres de ce dieu. Son temple à Cherronésos, dont on ne peut pas retrouver les traces, paraît avoir été construit à peu près du temps de Trajan ou d'Hadrien, car c'est à cette époque qu'appartiennent nos *chalkous;* beaucoup de médailles de différentes villes, principalement en Asie-Mineure, prouvent qu'alors le culte d'Asklépios et de Hygiée, était surtout en vogue.

Nous avons vu, que la seconde divinité de Cherronésos pour ainsi dire, était Apollon. Asklépios n'est autre qu'un Apollon ἰατρός, l'inventeur de l'art médical [1]; il est qualifié même comme fils d'Apollon et de Koronis, fille de Phlegyas, roi de la Thessalie. [2] Il eut son premier temple à Épidauros, qui passait pour sa ville natale. [3] De là, son culte s'introduisit peu à peu à Rome, [4] à Athènes, [5] etc., mais surtout en Asie-Mineure. Les sanctuaires de ce dieu à Pergame en Mysie, [6] à Héraclée [7] et à Nicée en Bithynie, [8] étaient très-célèbres. Comme les villes commerçantes étaient en

---

[1] Ovid., Metam., I, v. 521.

[2] Pindare, Pyth. I, antistr. a. Apollodor. III, ch. 10, § 3. Pausan., Corinth., ch. 26. D'après d'autres, Asklépios était fils d'Arsinoë, fille de Leucippe, etc. Apollod., l. c., et Pausan. Lacon., ch 26.

[3] Pausan., Corinth., ch. 26.

[4] En 461 de l'ère de la ville, le temple fut construit sur l'île du Tibre, là, où se trouve aujourd'hui l'église de San Bartolomeo nell'isola (Franzini, antichità di Roma, I, pl. 43, p. 530). Cfr. Ovid., Metam., XV, v. 622. Aur. Victor, de vir. illustr., ch. 22, Valère, Maxime, I, ch. 8, § 2, etc.

[5] Aristoph. Plut., v. 621 et Schol.

[6] Pausan., Lacon, ch. 26. Venuti, antiq. numism. I, 52, 44, Nos 1, 46. N° 2, etc.

[7] Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 69.

[8] Mionnet, II, p. 452 et Suppl. V, p. 89.

rapport continuel avec Cherronésos, c'est par des marins et des marchands, reconnaissants d'avoir été guéris dans les hôpitaux, attachés aux temples d'Asklépios, que son culte fut introduit à Cherronésos.

Dans des groupes plus complets, Asklépios est figuré rarement sans sa fille Hygiée [1] et si lui est le *guérissant*, Hygiée est le succès, la *santé* même. Chez les Romains, elle portait aussi le nom de *Salus*, santé, ou Dea Valentia. [2]

Asklépios et Hygiée sont représentés sur nos *chalkous* de la manière ordinaire, comme ils étaient figurés par les artistes les plus célèbres de la Grèce. La plupart des statues du dieu, conservées dans les musées et représentées sur tant de médailles, sont plus ou moins, comme il paraît des répliques de la célèbre statue, du ciseau de Thrasimède de Paros, composée d'or et d'ivoire, et exposée au temple d'Épidaure. [3] Hygiée aussi est conservée dans beaucoup de marbres [4] et sur un grand nombre de médailles. [5]

g. *Av. Tête indistincte. Rv. Caducée.*

*72. *Av.* Tête de femme à droite. Sur le cou une contremarque indistincte.

Rv. Caducée; à côté: **Χ—ΕΡ**. A droite, dans le champ, le monogramme: **ΠΡ**. (Dichalkon.) Æ. 6.

Kœhler, l. c., N° 76.
Изслѣдованія, p. 140, N° 65.

*73. Même avers.

Rv. **ΧΕΡΣΟΝΗ—ΣΕΡΑ....** Au milieu, caducée, gisant et tourné à gauche. (Dichalkon.) Æ. 6.

Sestini, Mus. Chaudoir, p. 29, N° 7.
Изслѣдованія, p. 140, N° 66.

Ces deux exemplaires sont malheureusement d'une conservation si médiocre, qu'on ne peut rien décider concernant le buste de l'avers. Il nous paraît cependant que c'est celui d'une femme, peut-être d'Aphrodité. Quoique ces *dichalka* soient d'un bon travail, le mot **ΧΕΡΣΟΝΗ**, au lieu de **ΧΕΡΡΟΝΗ**, défend de les attribuer à la première période.

---

[1] Pausan., Attica, ch. 54. Selon d'autres, elle était la femme d'Asklépios, Orph. Hymn. 66, v. 7.

[2] Tertullian, Apologet, ch. 24, cfr. Struvii, Syntagm. ant. Rom., ch. I, p. 130. V aussi: Salus publica, gravé sur tant de médailles romaines et dont le temple, construit en 448 de Rome, sur le mont Quirinal, brûla sous Claude.

[3] Pausan., Corinth., ch. 27.

[4] P. e. Clarac, p. 552, 553, etc.

[5] V. les monnaies de Pergame (Mionnet, II, p. 591), de Kos (ibid., III, p. 407) de Nicée, en Bithynie (ibid., II, p. 453 et Suppl. V, p. 90), etc.

Le caducée ferait présumer que le buste de l'avers est celui d'Hermès, mais tous les attributs du fils de Maïa manquent absolument. Nous avons vu le caducée sur les monnaies des rois scythes Kanitès, Kau... et Skilouros, [1] ainsi que sur les monnaies de la ville d'Olbia. [2] Les lettres ΣΕΡΑ indiquent probablement le nom ΣΕΡΑΠΙΩΝ. [3]

h. *Av. Monogramme. Rv. Oiseau.*

*74. *Av.* Monogramme ☧, composé des lettres ΧΕΡ.
Rv. Oiseau volant à gauche. (Trilepton?) Æ. 3.

Caylus, Recueil d'Antiquités, V, p. 239, pl. LI, N° 6.
Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, III, p. 53, pl. CVII, N° 15.
Kœhler, Doctr. num., p. 88.
Mionnet, Suppl. VII, p. 310.
Sestini, Classes gen., p. 105.
Duchalais, Revue num., A. 1851, p. 397.

Le comte Caylus, qui le premier a publié cette monnaie, dont l'original se trouve au Cabinet de France, a pris le monogramme de l'avers pour une clé, armes parlantes des îles de Clides. Pellerin, Eckhel, Sestini, Mionnet, en s'occupant de la même monnaie, ont partagé l'opinion du comte Caylus et c'est un des mérites d'un numismatiste français distingué, Mr. A. Duchalais, d'avoir le premier reconnu, que l'objet de l'avers, au lieu de représenter une clé, renferme les lettres ΧΕΡ, composées en monogramme.

Ces lettres ne peuvent indiquer que le nom de Cherronésos et parmi toutes les villes de ce nom, dont on connaît des monnaies, notre ville de la Tauride seule, peut prétendre à la monnaie en question.

Il est vrai, comme le fait observer Mr. Duchalais, qu'aucune des pièces de Cherronésos, que nous avons publiées, n'offre un type analogue à celui de la nôtre, nous ajoutons, que nous ne connaissons aucun exemplaire de cette pièce, qui ait été trouvée en Crimée; mais qu'on se rappelle que le monogramme est le type principal des monnaies chersoniennes de la troisième époque, ce qui nous détermine d'accepter pour cette monnaie l'attribution du savant français et de penser avec lui, que cette petite piéce est plutôt une espèce de tessère, mais de la fin de l'époque romaine, qu'une monnaie réelle.

Le type de l'oiseau, qui paraît être plutôt une mouette, qu'un aigle, ne se rencontre pas dans la numismatique de Cherronésos, mais bien dans celle d'Olbia, d'Istros, de Sinope et d'autres villes du littoral de la Mer Noire.

---

[1] p. 23, 25, 28.
[2] p. 66, N° 119.
[3] Ce nom se trouve p. e. sur des monnaies des Locriens Opuntiens, de Smyrne, de Clazomènes, etc.

i. *Contremarques.*

*75. Quelques monnaies de cuivre, tout-à-fait effacées et trouvées dans la Crimée, offrent une contremarque, qui fait présumer que ces pièces ont été surfrappées à Chersonésos.

Ces contremarques représentent, dans un grènetis, une figure d'Artémis, debout, vêtue d'un *chiton* retroussé et tournée à droite. Elle tient l'arc avec la main gauche et prend avec la main droite une flèche du carquois, suspendu sur son épaule.

Bn Chaudoir, Additions et corrections, p. 28, N° 6.
Изслѣдованія, p. 141, N° 67, pl. V, N° 20.

Sur d'autres pièces, trouvées en même temps, on voit d'un côté, la tête d'un empereur romain et de l'autre un Zeus, lançant le foudre, à côté duquel la même contremarque, avec l'Artémis, est surfrappée. Malheureusement cette pièce est trop effacée pour pouvoir reconnaître la tête de l'empereur. Il nous paraît que cette contremarque est du temps des Antonins.

IIIme PÉRIODE

Byzantine.

Parmi toutes les villes grecques, dont le territoire appartient aujourd'hui à l'empire russe, Cherson est la seule, dont on connaît des monnaies frappées pendant l'époque byzantine. Ces monnaies sont des empereurs Justinien I et Tibère Maurice, de Michel II jusqu'à Basile II, en tout de 13 empereurs. Mr. de Saulcy a le mérite d'avoir le premier publié quelques unes de ces pièces, mais il n'en a connu que huit, tandis que nous avons signalé plus de soixante pièces différentes.

JUSTINIEN I.

527—565.

Nous avons vu que Zénon, ayant reconnu l'importance de Cherson pour la défense des frontières de l'empire, lui accorda l'argent nécessaire pour la construction de ses murs.

Des notions sur l'histoire de Cherson du temps d'Anastase et de Justin, nous manquent tout-à-fait, tandis que des monnaies de Justinien I, frappées à Cherson, prouvent combien cet empereur tenait à la ville.

Justinien, né à Tauresium, en Dardanie, fut nommé César par son oncle Justin, déjà en 524 et admis à partager le trône, le 1 avril 527. Le règne de cet empereur fut un des plus glorieux. Par son général Bélisaire, il vainquit les Vandales et les Goths et réunit l'Italie, la Sicile et l'Afrique avec l'empire. Mais il fut moins heureux contre les Perses; quoique allié avec les Lazes, il n'était pas en état de repousser les Perses hors de ses frontières et il dut employer des sommes d'argent et des cadeaux considérables pour acheter la paix.

Peu à peu les Huns, venus de l'intérieur d'Asie, s'étaient emparés de tous les pays au nord de la Méotide et de la Mer Noire, d'où ils faisaient des incursions dans la Tauride et dans les provinces adjacentes de l'empire. Les Huns mêmes étaient d'origine mongole, mais des peuplades turques, caucasiennes, slaves, gothes et germaines, dont une partie avait habité ces terres, avaient été forcées de faire cause commune avec eux. D'autres hordes du même peuple, venant de l'Asie, se joignirent aux descendants de leurs ancêtres, qui avaient suivi les étendards d'Attila.

Depuis la seconde moitié du troisième siècle, des Goths s'étaient fixés sur la côte septentrionale de la Mer Noire et de la Méotide. Lorsque Théodoric quitta ces contrées pour conquérir l'Italie, quelques Ostrogoths empêchés de le suivre par un motif quelconque, étaient restés dans la Crimée. [1] A l'Ouest du Tanaïs, sur la Méotide, il y

[1] Lebeau, Histoire du Bas-Empire, VII, p. 157.

avait les Goths Tétraxites, chrétiens de la confession d'Arien et alliés de l'empereur; ils avaient combattu souvent les ennemis de Rome. Mais ils ne pouvaient pas résister aux Huns Uturgurs, qui ayant fait quelques invasions dans la Crimée, forcèrent les Goths de se réunir avec eux et ayant traversé la Méotide, ces deux peuples se fixèrent sur la côte orientale de cette mer. Au nord de ces Huns, appelés Uturgurs d'après un de leurs chefs, les sujets de son frère Kuturgur, occupaient un terrain considérable. [1]

Ce sont les mêmes Huns, qui, à peu près un siècle avant ces évènements, avaient déjà détruit les deux royaumes du Bosphore, affaiblis par les victoires des Cherronésites. La capitale du royaume en Europe, Bosporos, Bosphore ou Panticapée, était devenue le camp principal de ces Barbares; [2] ce sont eux, qui n'aimant pas à habiter des maisons et préférant la vie des nomades, saccagèrent les temples et les derniers monuments du temps des Spartokides et des Achéménides.

Envain Justin I avait envoyé à Bosporos son confident Probus avec des sommes d'argent considérables, pour engager les Huns à combattre les Perses. [3] Mais les Romains ne perdaient pas de vue une ville aussi importante, c'est par leurs émissaires que le roi des Huns Gordas se fit baptiser et ils obtinrent de lui la permission de mettre une garnison dans Bosporos. Muagérès, après avoir tué son frère Gordas, chassa les Romains de cette ville, mais bientôt le général de l'empereur, Johannes la reconquit et la réunit de nouveau avec l'empire. [4]

Aussi la plupart des conquêtes de Cherson étaient tombées dans les mains des Huns, ils occupaient, selon Procope, la côte entière entre Bosporos et Cherson. Phanaguris (Phanagoria) et Képoi, endroit situé non loin de cette capitale du royaume asiatique du Bosphore, tombèrent au pouvoir des Huns et furent détruits de fond en comble.

Bosporos et Cherson résistaient donc seules à ce peuple vaillant; mais sans les moyens nécessaires pour pouvoir subir un siège, pour ainsi dire, continuel, ces deux villes s'adressèrent à l'empereur, en implorant son secours pour la reconstruction de leurs murs faibles, qui n'étaient pas en état de résister longtemps aux attaques des Barbares. Justinien I, grand ami de constructions, érigea autour de ces deux villes, des murs beaux et forts et construisit pour la défense de cette frontière, les châteaux fortifiés d'Alouston (Ἀλούστον) et de Gorzoubites (Γορζουβῖται) [5]

---

[1] Procope, de bello Gothico, IV, 18.
[2] Ibid.
[3] Id., de bello Persico, I, 12.
[4] Theophanes, p. 150. Cédrène, I, p. 368.
[5] Procope, de ædificiis, III, p. 7.

Ces deux lieux existent encore. Alouston, aujourd'hui Alouchta, est construit sur une colline de la côte orientale de la Crimée, entre Bosporos et Cherson. [1] Au moyen-âge, cet endroit portait les noms de Lasta, d'Alousta, Lousta, Lousto, transformations des Génois, des Vénitiens, des Tatares, qui alors habitaient ces contrées. Le château de Gorzoubites était situé un peu au S. O. d'Alouston. Ses ruines existent encore près du village d'Ursuf, Yursuf. Elles consistent en des tours et des murs, dont plusieurs sont du temps des Génois. [2]

On voit donc que Justinien a voulu défendre seulement la côte orientale de la Crimée et qu'il a abandonné la côte occidentale aux Huns et aux Goths. Au moyen d'argent et d'intrigues, il s'assurait cette frontière de son empire, en armant des Barbares contre des Barbares. Ainsi, en 551, il opposa avec succès aux Huns Kuturgurs et aux Gépides, les Huns Uturgurs et leurs alliés, les Goths Tétraxites. [3]

L'invasion du prince Kuturgur, Zabergan, était pourtant très-dangereuse. Il pénétra en Thrace, jusqu'au mur, construit par Anastase et renouvelé par Justinien. Ce mur, d'une épaisseur de vingt pieds romains et d'une longueur de deux journées, muni de tours fortes, n'était éloigné de Constantinople que de quarante mille pas. [4] Zabergan le franchit et s'approcha de la capitale, mais Bélisaire le vainquit, tandis que Germanos, fils de Dorotheos, chassait les ennemis des autres parties de la Thrace. Cependant l'empereur dut sacrifier des fortes sommes d'argent pour obtenir la paix, il sut néanmoins exciter les Huns Uturgurs contre leurs compatriotes, qui fondirent sur eux à leur retour et leur enlevèrent le butin qu'ils avaient ramassé en Thrace.

Du temps de Justinien I, Stephanos était évêque de Cherson; il était présent au cinquième concile de Constantinople, en 535 [5]

Monnaies.

Kœhler, le premier, a publié plusieurs monnaies de Cherson, frappées sous Justinien I. [6] Mr. de Saulcy n'en a pas eu connaissance [7] et les pièces attribuées à cette ville par MM. Pinder et Friedlaender, [8] sont probablement, comme ces savants le supposent eux-mêmes, de Thessalonique, car elles diffèrent tout-à-fait du style de fabri-

---

[1] Mr. de Kœppen, Крымскій Сборникъ, p. 454 et suiv. et Dubois de Montpéreux, Atlas, série IIe, pl. 47, série V^e^, pl. II, donnent des plans et des vues de cette ville.
[2] Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 175. Dubois, VI, p. 33, etc.
[3] Procope, de bello Gothico, l. c., p. 27.
[4] Petr. Gyllius, de topogr. Constant., I, ch. 21.
[5] Макарій, Исторія христіанства въ Россіи, p. 65.
[6] Sérapis, I, p. 17.
[7] Essai de classification des suites monétaires byzantines.
[8] Die Münzen Justinians, p. 41.

cation de Cherson et portent des valeurs Η et Δ, huit et quatre, qui alors n'étaient en usage qu'en Asie et qui se ne trouvent dans la numismatique de Cherson que sous Maurice Tibère.

Les monnaies de Cherson sont:

*1. *Av.* D.N.IVSTINIANVS PP AVG (Dominus noster Justinianus pater patriæ Augustus.) Buste diadémé de l'empereur, à droite.
Rv. Monogramme offrant le nom: ΧΕΡϹωΝο (Assarion.) Æ. 3.
Kœhler, Sérapis, I, p. 17, N° 1, pl. II, N° 12.
Sabatier, Iconographie, Série byzant., pl. V, N°s 9, 10.
Изслѣдованія, p. 157, N° 1, pl. VI, N° 1.

*2. *Av.* Monogramme: offrant le nom: IVϹTINIANȣ.
Rv. ЄΑ. (Assarion.) Æ. 3.
Moursakéwicz, Descriptio num. vet., p. 9, N° 7.

*3. Même pièce, avec Єr.
Kœhler, l. c., N° 2.
Изслѣдованія, l. c. N° 2.

*4. Même pièce, avec ЄΚ. Æ. 3.
Изслѣдованія, l. c. N° 3.

*5. Même pièce, avec ЄΝ. Æ. 3.
Изслѣдованія, l. c., N° 4, pl. VI, N° 2.

Kœhler lit le monogramme IVSTINIANVS, mais des exemplaires bien conservés prouvent que la lettre, au-dessus du Τ, n'est pas un S, mais bien un ȣ; le Ϲ doit donc être cherché dans la moitié droite du monogramme. À ce Ϲ est ajouté un Κ, indiquant le titre: ΚΑΙΣΑΡοΣ, qui, si non sur les monnaies, se trouve au moins sur les inscriptions de cette époque. Sur d'autres exemplaires ce Κ ressemble à un C. [1]

*6. *Av.* Même monogramme, mais il est surmonté à gauche d'un Φ et à droite d'un ȣ.
Rv. Є+. (Assarion.) Æ. 3.
Sabatier, Iconographie, Byzant., Suppl. pl. IV, N 42.

*7. Même pièce, avec ЄΑ. Æ. 3.
Sabatier, ibid., N° 43.

*8. Même pièce, avec ЄΒ. Æ. 3.
Sabatier, ibid., N° 44.

*9. Même pièce, avec Єr. Æ. 3.
Kœhler, Sérapis, I, pl. II, N° 13.
Sabatier, Iconographie, pl. V, N° 11.
Изслѣдованія, l. c., p. 159, N° 5.

[1] Un sceau en plomb, chez Ficoroni, De plumbeis antiquor. numism. p. VII, N° 1, offre un monogramme semblable.

*10. Même pièce, avec Єᴀ. Æ. 3.
Sabatier, ibid., N° 12.
Изслѣдованія, l. c., N° 6.

*11. Même pièce, avec Єк. Æ. 3.
Sabatier, ibid., N° 13.
Изслѣдованія, l. c. N° 7.

*12. Même pièce, avec Єɴ.
Sabatier, ibid., Suppl. pl. IV, N° 45.

*13. Même pièce, avec Єи. Æ. 3.
Collection Sabatier.

Nous avons, avec Kœhler, attribué ces monnaies à Cherson, parcequ'elles diffèrent des monnaies de Justinien I, frappées dans d'autres villes et parcequ'elles sont du même système monétaire que le N° 1. Tous les exemplaires de ces *assaria* [1] *ou pentanoummia* que nous connaissons, proviennent aussi du sol de Cherson. On ne trouve pas sur les monnaies de Constantinople des monogrammes indiquant le nom de l'empereur, ce qui fut en usage à Cherson depuis Constantin Porphyrogénète jusqu'à Basile II.

Quelques numismatistes ont voulu prendre le monogramme des dernières pièces pour celui d'Anastase, ce qui nous paraît inadmissible, parceque l'**A** ne se voit pas au commencement, mais bien au milieu de ce monogramme. Le **Φ** se rapporte probablement au nom de Flavius, Φλάβιος, que portaient Justinien I, ainsi qu'Anastase.

La valeur de toutes ces monnaies est de 5 nummia. On frappait alors ordinairement dans différentes villes du grand empire, surtout à Constantinople, à Ravenne, à Nicée, à Antioche, à Thessalonique, à Nicomédie, etc., des pièces de 40 (M ou XXXX), de 20 (K ou XX), de 10 (I ou X) et de 5 (Є ou V) *noummia.* [2] Les pièces d'un *noummion* (ou *lepton*) sont très-rares; d'après leur style de fabrication, elles sont toutes frappées en Italie, mais leur valeur était si minime, qu'on cessa de les frapper et après Justinien I, la plus petite monnaie était la pièce de 5 *noummia*. Six-mille, et

[1] *Assarion*, i. e. petit *as*. Nous rappelons les *assaria, demi-assaria, double-assaria* et pièces de trois *assaria*, de Chios, avec les inscriptions: **ΑΣΣΑΡΙΟΝ**, **ΗΜΥΣΥ**, **ΔΥΟ**, **ΤΡΙΑ**, etc. V. Mionnet, Vol. III, p. 274 et suiv.

[2] Les pièces de seize, de huit, de quatre noummia, etc. sont plus rares; elles sont toutes frappées à Thessalonique, v. Pinder et Friedlænder, pl. IV, N[os] 9, 10 et pl. V, N° 4. À Alexandrie, on frappait des pièces de 33 (**ΛΓ**), de 12 (**IB**), de 6 (S) et de 3 (**Γ**), *noummia* (v. ibid., pl. IV, N[os] 1, 2, 3.)

Les pièces de 20 *noummia* portaient aussi le nom de *follis; 12 folles, φόλεις* étaient comptées sur un *kération, κεράτιον*, qui était une monnaie d'argent. On comptait sur une follis quatre *assaria*, de 5 *noummia*. Ordinairement un *noummion* et un *lepton* étaient la même chose, mais quelques fois on trouve que l'*assarion* de 5 *noummia* équivalait à 6 *lepta*. V. aussi Pinder et Friedlænder, l. c., p. 14.

plus tard même sept-mille deux-cents *noummia*, équivalaient à un *solidus;* un *noummion* a donc la valeur à peu près d'un quart de centime ou d'un seizième de kopek.

Mais que signifient les lettres A, B, Γ, Δ, K, N, savoir: 1, 2, 3, 4, 20, 50, placées à côté de l'indication de la valeur de nos *pentanoummia*? On ne peut pas les rapporter aux années de l'empire de Justinien, qui n'a régné que 38 ans. Il n'est pas probable aussi que ce même type eût été en usage aussi longtemps. Ces lettres signifient donc les *émissions* qu'on avait l'usage d'indiquer sur les monnaies romaines et byzantines. Le N doit être pris peut-être pour un Z, car peut-on supposer qu'il y avait jusqu'à 50 émissions de cette petite monnaie?

Nous faisons suivre ici la description d'une monnaie, qui selon son style, est peut-être aussi frappée à Cherson ou au moins dans la Crimée, probablement pour l'armée, en guerre avec les Huns.

*14. *Av.* DNIIOΛVNSPPIC Tête de Justinien, comme sur le N° 1.

Rv. Le monogramme: (monogramme) (Pièce de 5 noummia.) Æ. 4.

Harduin, Opusc. select., p. 907.
Pinder et Friedlænder, l. c., p. 55.
Изслѣдованія, p. 158.

*15. Pièce semblable de la collection Sabatier, avec...... NS MЅЅAI sur l'avers. Æ. 3.

Le père Harduin, qui le premier a publié une monnaie semblable, l'attribue à Césarée en Palestine. Elle est bien frappée, malgré la légende erronée de l'avers, qui n'accuse qu'un graveur ne sachant pas lire. Mais le monogramme est exactement rendu, il renferme toutes les lettres du nom de IVCTINIANOC et s'il diffère du monogramme des pièces 2 à 7, il suffit de rappeller qu'on trouve souvent pour le même nom plusieurs monogrammes différents; on en connaît trois p. e. pour le nom du roi goth Théodoric. [1]

Depuis Justin II jusqu'à Maurice Tibère, des monnaies sûres de Cherson ne sont pas connues. Cependant Mr. de Saulcy mentionne de Justin II une pièce, dont le style a quelque analogie avec celui des monnaies de Cherson. Ellle offre d'un côté, le buste casqué de l'empereur tourné à droite et de l'autre, une croix à laquelle sont fixées les tettres YE CN. [2] Sans avoir vu un original de cette monnaie, nous n'osons pas nous prononcer sur cette attribution.

FLAVIUS TIBÈRE MAURICE.

582 — 602.

Sous les successeurs de Justinien I, les guerres avec les Perses avaient continué et presque toute l'Asie était tombée en leur pouvoir. La puissance des Huns, occu-

[1] Pinder et Friedlænder, l. c., p. 66.
[2] Essai de classification des suites monétaires byzantines, p. 25.

pant le littoral de la Mer Noire et de la Méotide, était affaiblie par leurs guerres continuelles et par leurs discordes, nourries sagement par les empereurs. Quelques tribus des Huns étaient rentrées en Asie, d'autres s'étaient alliées avec l'empereur, s'étaient fait baptiser et combattaient les ennemis de l'empire [1]; d'autres enfin avaient été soumises par les Saques, les Avares et d'autres peuplades turques, qui à cette époque, en venant de l'Asie, infestaient pour la première fois les provinces septentrionales de l'empire.

Du temps de Justin II les Turcs, sous leur roi Turxanthos [2], s'approchaient du Bosphore Cimmérien. L'empereur espérant s'allier avec eux et se servir de ce peuple pour combattre les Perses, leur députa une ambassade sous Valentin, qui passa par Sinopé, Cherson et Apatures, dans le camp des Turcs. Mais le barbare la retint chez lui, [3] en faisant conquérir le territoire bosphorien et sa capitale, la ville de Bosporos (Panticapée) par son général Bokhan qui était à la tête d'une armée formidable (en 575.)

En même temps, les Avares avaient fait une invasion sur le territoire de l'empire et sous le prétexte de combattre les Slaves, ils mirent le siége devant Sirmium. L'empereur leur promit de s'allier avec eux et de conduire en personne une armée contre les Slaves, mais il ne le pouvait pas, car les Turcs, s'étant emparés de la plus grande partie de la presqu'île taurique, assiégèrent la ville de Cherson. [4] Nous ne connaissons pas les détails de ce siége, mais à l'aide des murs, reconstruits par Justinien I, la ville résista avec succès aux Barbares, comme le prouvent ses monnaies frappées sous Tibère Maurice.

Maurice, le célèbre vainqueur des Perses, fut nommé César par son beau-père Tibère, au mois d'août de 582 et couronné comme empereur, le 12 août, un jour avant la mort de Tibère. Sous lui, les affaires de l'empire prirent une tournure plus heureuse. Germanus, son beau-frère et son père Héraclius, combattirent avec succès les Perses; le roi persan Khosroës, allié des Romains, vainquit avec le secours de leur général Narsès, le prétendant de la couronne, Vahraran, et faisant une paix éternelle avec ses alliés, il leur céda l'Arménie et quelques places fortes situées dans d'autres provinces.

---

[1] Ménandre, Excerpta de legat., p. 164. Nicéphore, 64 et Petavii notæ. Théophanes, p. 213.

[2] Neumann, die Völker des südlichen Russlands, p. 85, explique le nom des Turcs par ceux qui demeurent au delà, savoir de l'Oxus. Leur nom signifierait donc la même chose que celui des Hébreux.

[3] Ménandre, l. c., 14, 15. Eclog. hist. de rebus Byzant., 37.

[4] Ménandre, p. 129.

En attendant, les Avares avaient fait des progrès considérables. Ayant soumis les Slaves, qu'ils traitaient avec une grande cruauté, [1] ils étaient tombés sur la Thrace, en 592 [2]. L'empereur, trahi pas Commentiolus, n'étant pas en état de leur resister, ils pénétrèrent jusqu'au grand mur et Constantinople était dans la consternation. Mais la peste éclata dans le camp des Barbares et Maurice, profitant de cette maladie, acheta la paix. Les Avares se retirèrent, mais à peine avaient-ils passé le Danube, que les Romains, en violant la paix, tombèrent sur eux, les vainquirent dans cinq batailles, repoussèrent aussi leurs alliés, les Slaves et les Gépides et rétablirent ainsi la paix sur cette frontière de l'empire.

Maurice était à l'apogée de sa puissance; la tranquillité parut assurée à l'empire. Mais les soldats trop sévèrement traités par le général Commentiolus, se mutinèrent et proclamèrent comme empereur Phokas, qui ayant pris Maurice, le fit exécuter avec toute sa famille à Chalcédon, le 27 novembre 692. Le fils aîné de Maurice, Théodose, né en 585 et nommé empereur la fête de Pâques (le 26 mars) 590, partagea quelques jours après, le sort de son père. [3]

Nous attribuons à l'époque de cet empereur un marbre curieux, publié déjà par MM. Raoul-Rochette [4] et Dubois [5] et conservé aujourd'hui au musée de l'Ermitage.

Cette inscription, d'un travail très-grossier, offre aux côtés deux Victoires, tenant des couronnes de laurier, ainsi que des palmes, et au-dessous de la légende, deux objets, dont nous ne sommes pas en état de donner l'explication. Comme il paraît, que nous n'avons que la moitié supérieure de ce monument, il est à présumer que l'inférieure offrait le bout des deux objets en question, dont la vue entière serait nécessaire pour leur intelligence.

Voici l'inscription de ce marbre:

+ ΠΡΟC ΤΟΙC ΛΟΙΠΟΙC
ΜЄΓΑΛΟΙC Κ ΘΑΥΜΑCΤΟΙϚ
ΚΑΤΟΡΘΟΜΑCΙ Κ ΤΟΔЄ ΤΟΔ
ΛΑΜΠΡΟΝ ЄΝ ΒΟΟCΠΟΡΩ
ΚЄCΑΡΙΟΝ ΑΝЄΝЄΩCЄΝ
ΜΑΥΡΙΚΙC Ο ЄΥCЄΒΣ Κ ΘЄΟΦΥΛΑΚΤ ΗΜΩ^Ν
ΔЄCΠΟΤΗC ΔΙΑ ΤΟΥ ΓΝΗCΙΟΥ ΑΥΤΟΥ
ΔΟΥΛΟΥ ЄΥΠΑΤΟΡΙȣ Τȣ ЄΝΔΟȜΟΤΑΤΟΥ
CΤΡΑΤΗΛΑΤ(Υ)ΟΥ ΚΑΙ ΔΟΥΚΟC ΧЄΡCΩΝΟC ΪΝΔΗ

[1] Несторъ, ed. Schlözer, II, p. 117 à 119.
[2] Ménandre, Excerpt. de legat., p. 118, 119.
[3] Théophanes, p. 193. Cédrène, p. 318, Zonare, p. 62. Anonymi, antiquit. Constant. I, § 28, p. 11, ed. Venet.
[4] Antiquités du Bosphore Cimmérien, pl. IX, N° 5.
[5] Atlas, Antiq., pl. 26, N° 6 et vol. V, p. 74.

Le style indique que ce monument appartient à l'époque byzantine, mais le nom du personnage qui fit ériger ce marbre, a été martelé par une main hostile à sa mémoire. On n'en reconnaît distinctement que les quatre dernières lettres : ΙΚΙϹ, mais le mot ΚЄϹΑΡΙΟΝ (au lieu de ΚΑΙϹΑΡΙΟΝ), désignant un monument impérial, savoir un monument que l'empereur seul pouvait ériger, fait supposer que le nom effacé doit être celui d'un empereur. Nous pensons reconnaître dans les lettres détruites: ΜΑΥΡ, ce qui avec les lettres lisibles, donne ΜΑΥΡΙΚΙϹ, savoir le nom de Maurice Tibère. *Μαυρίκις* au lieu de *Μαυρίκιος* ne peut pas étonner si nous nous rappelons que ce marbre offre tant d'erreurs et d'inexactitudes, p. e. ЄΥϹЄΒΣ au lieu d'ЄΥϹЄΒΗΣ, ΘЄΟΦΥΛΑΚΤ pour ΘЄΟΦΥΛΑΚΤΟΣ, etc.

La dernière lettre de la troisième ligne, ressemblant à un Δ, est peut-être un Λ; le graveur inhabile a voulu commencer dans la troisième ligne le mot ΛΑΜΠΡΟΝ, mais n'ayant pas trouvé assez de place, il a abandonné et un peu effacé le Λ, pour le mettre dans la quatrième ligne. On ne peut pas prendre les trois dernières lettres de la 3[e] ligne pour *τόδε*. Dans le mot ϹΤΡΑΤΗΛΑΤΟΥ de la dernière ligne, on voit après le troisième Τ, un Υ martelé, provenant d'une faute du lapidaire et qu'il a corrigée lui-même.

Nous lisons cette inscription:

+ Πρὸς τοῖς λοίποις
Μεγάλοις καὶ θαυμαστοῖς
Καθορθόμασι καὶ τὸ δὲ τὸ
Λαμπρὸν ἐν Βοοσπόρῳ
Κεσάριον ἀνενέωσεν
Μαυρίκιος ἐνσεβὴς καὶ θεοφύλακτος ἡμῶν
Δεσπότης διὰ τοῦ γνησίου αὐτοῦ
Δούλου Εὐπατορίου τοῦ ἐνδοξοτάτου
Στρατηλάτου καὶ Δοῦκος Χερσῶνος Ἰνδ. Η.

C'est à dire:

« Après les autres grands et merveilleux succès a érigé dans Bosporos ce brillant « monument Césarien, Maurice, le pieux et gardé de Dieu, notre seigneur, pour son « propre esclave Eupatorios, le très-célèbre général et chef (dux) de Cherson, Indiction 8[e]. »

Il est vrai que le titre Δεσπότης n'est devenu usuel que quelques siècles après Maurice; on trouve pourtant des exceptions même du temps de Caracalla, qui sur un marbre de Thyatire est appelé « τὸν γῆς καὶ θαλάσσης δεσπότην » [1] et

[1] Spon, Voyage, III, p. 116, cfr. Eckhel, Doctr. num. vet., VIII, p. 501.

dans un monument, érigé dans une ville aussi limitrophe que Bosporos et peu en relation directe avec la capitale, il est naturel de voir figurer l'empereur avec un titre qui n'était pas le titre officiel. [1]

Εὐσεβής au contraire, est un des prédicats ordinaires de l'empereur, le *pius* du titre latin.

Eupatorios, le célèbre vainqueur, dont il s'agit sur ce marbre, était un esclave de l'empereur. L'histoire nous apprend que très-souvent sous l'empire byzantin, des esclaves ont occupé les plus hauts emplois. Eupatorius était en même temps gouverneur (car δοῦκος ne peut être que le génitif de *dux*) de Cherson.

La 8e indiction correspond avec l'an 590 de J. C. C'est donc à cette époque qu'Eupatorius a remporté les victoires mentionnées. Mais quelles étaient ces victoires, quels peuples furent vaincus?

Nous avons vu que du temps de Justin II, les Turcs, sous Bochan, s'étaient emparés de la ville de Bosporos, ils avaient mis le siége devant Cherson. C'est peut-être notre Eupatorius qui était alors commandant de Cherson et qui força les Turcs, non seulement, à lever le siége, mais même à se retirer dans la Crimée, car le monument «Césarien» érigé à Bosporos, se trouvait vraisemblablement à un endroit où Eupatorios avait remporté une victoire et non pas dans une ville, occupée par l'ennemi. Il s'ensuit donc que le roi turc Turxanthos ne garda pas longtemps sa conquête, la ville de Bosporos, prise en 575, car les exploits d'Eupatorius doivent avoir eu lieu avant la 8e indiction du règne de Maurice, savoir avant 590 de J. C.

C'est le successeur de Maurice, Phokas, qui fit effacer sur ce marbre le nom de son adversaire sur le trône.

Monnaies.

a. De 40 noummia.

1. *Av.* ΧΕΡ—CѠΝΟC. L'empereur en dalmatique talaire, tenant le globe crucigère dans la main droite et orné d'un diadème. À côté de lui, l'impératrice Constantina avec un diadème à trois rayons et tenant une croix dans la main droite. Tous les deux sont nimbés.

Rv. Un saint (St. Eugène?) tenant dans la main droite, une croix longue, surmontée d'un Ρ, de façon que le tout offre le monogramme du Christ: ΧΡΙ. À côté Μ, surmonté d'une croix. Le saint est également nimbé. Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 164, N° 1, pl. VI, N° 4.

[1] Au commencement Δεσπότης signifiait moins que Βασιλεύς. Nicéphore I (de 802 à 811) p. s. s'intitula Βασιλεύς, tandis que son fils Stauracius se servit du titre de Δεσπότης, v. Mionnet, Médailles romaines, II, p. 472. Du Cange, De imperat. Constant. numism. dissert., p. 35. Le titre Δεσπότης était longtemps en usage depuis Léon V.

*2. Pièce semblable, avec ΧΕΡCω—ΝΟC. Æ 9.

Kœhler, Sérapis, II, p. 354.
De Saulcy, Revue numism., A. 1839, p. 250.
Изслѣдованія, p. 165, N° 2.

b. De 8 noummia.

*3. *Av.* D.N.MAV—VRIC P P AVG (Dominus noster Mauricius pater patriæ Augustus). Mêmes figures de l'avers, mais l'impératrice avec une couronne à deux pointes et entre les deux figures, en haut, une croix.

Rv. Le saint, comme sur la pièce précédente. À côté de lui, H, surmonté d'une croix. Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 165, N° 3.

*4. Pièce semblable, avec la légende D N M A—V—RICI PP AVG. Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 165, N° 4.

*5. *Av.* D N MA—VRIC—PP AVG. Sujet des pièces précédentes.

Rv. Même revers, mais la croix que tient le saint, n'offre pas un P au bout supérieur. Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 165, N° 5.

*6. Pièce semblable, avec la légende ∂N M—AVR P AV. L'impératrice porte une couronne de trois pointes. Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 165, N° 6.

*7. Pièce semblable, avec la légende: ∂N MAVRC—AVG PP AVG (sic!) Æ. 9.

Изслѣдованія, p. 166, N° 7.

*8. Pièce semblable, avec la légende: D N.MAVRIC.PP.AVG.AVG. Æ. 9.

Sestini, Lettere e dissert., Coll. Ainsliana, p. 117, pl. V, N° 5.
Eckhel, Doctr. numor., VIII, p. 220.
Mionnet, médailles rom. II, p. 428.

Nous attribuons à une erreur du graveur la répétition du titre AVG. On ne peut pas le rapporter, avec Sestini, à l'impératrice Constantina, représentée à côté de Maurice, car dans ce cas, son nom devrait y figurer avec celui de son mari. [1]

*9. *Av.* ΧΕΡ—CONOC. Même sujet, mais sans la croix entre les deux figures.

Rv. Même revers, mais la croix entre le saint et la lettre H.

Kœhler, Sérapis, I, p. 17, pl. II, N° 16.
Изслѣдовбнія, p. 166, N° 8, pl. IV, N° 5.

*10. *Av.* ΧΕΡ—COИ(OC). Type du N° 3, mais les deux personnages sans nimbes.

Rv. Comme sur le N° 3, mais le saint sans nimbe et la croix sans le monogramme du Christ. Æ. 10.

(Collect. de S. E. Mr. le comte Pérowsky.)

---

[1] Une monnaie mal conservée de ce type, où on ne lit que D M MAY, est gravée d'une manière inexacte, chez Banduri, Imp. orient num., p. 662.

*11. Pièce semblable au N° 9, avec une contremarque, composée des lettres: $\frac{R}{h}$, du côté droit de l'avers.

De Saulcy, l. c., pl. IV, N° 8, p. 44.
Изслѣдованія, p. 166, N° 4.

c. De 4 noummia.

*12. *Av.* . . . . RC PP AVG. Même sujet, mais l'impératrice porte une couronne allongée, enrichie d'une croix et n'a pas de nimbe.

Rv. Le saint, comme sur les exemplaires précédents; à côté de lui: Δ. Æ. 6.

De Saulcy, l. c., pl. IV, N° 9, p. 44.
Изслѣдованія, p. 166, N° 10.

*13. *Av.* (D.N) m—AV—RC PP AVG. Même type, mais l'impératrice par l'effet d'une double frappe, paraît être debout sur une estrade.

Rv. Comme le précédent. Æ. 6½.

(Collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky.)

*14. *Av.* XЄP—CONOC. Comme sur le N° 1.

Rv. Même sujet du revers, mais en haut, entre le saint et le chiffre Δ, une croix. Æ. 6.

Kœhler, l. c., p. 17, N° 3, pl. II, N° 14.
Изслѣдованія, p. 166, N° 11, pl. VI, N° 7.

*15. Une pièce semblable au N° 11, dans la collection de Mr. le comte Pérowsky, est plus petite et offre le Δ du revers surmonté d'une croix. Æ. 5.

Sestini, Kœhler et Mr. de Saulcy ont pris à tort la figure sur le revers de ces monnaies pour Théodose, fils ainé de l'empereur. Cette figure n'est pas celle d'un enfant, elle est aussi grande que celles de l'avers et on voit sur plusieurs exemplaires distinctement, qu'elle porte une barbe. Théodose, nommé Auguste par son père, n'avait que cinq ans; ces monnaies durent donc être frappées entre 590 et 602; mais n'aurait-on pas exprimé la jeunesse de Théodose même sur des monnaies aussi grossièrement frappées? Aussi le costume de cette figure défend de la prendre pour un Auguste. Les princes de la maison impériale étaient toujours représentés comme l'empereur même, avec diadème, globe, etc.; mais jamais avec une croix longue, qui seule, ne le désignerait pas comme fils d'empereur. Les croix que les princes byzantins portent sur des monnaies postérieures, sont toujours plus courtes et richement ornées.

Il est très-difficile de dire, quel est le saint, représenté sur le revers de ces monnaies. Il ressemble beaucoup à St. Eugène des aspres des Comnènes; mais le même type se rencontre aussi ailleurs, nommément sur une monnaie inédite de Carthage, faisant partie de la collection de Mr. Sabatier, et offrant, sur l'avers, le saint, et sur le revers: IIII$\overset{X}{X}$XII, chiffres, indiquant la valeur de cette pièce d'après deux systèmes différents. Cette monnaie de cuivre appartient sans contredit, à l'époque de Tibère Maurice.

Ceci nous fait présumer que ce saint n'est pas un des patrons de Cherson (p. e. St. Basile ou St. Clément), mais bien celui de l'empereur même, non pas St. Maurice, représenté toujours en armure, mais bien un autre saint, dont nous ignorons le nom.

Les pièces précédentes avec le nom de l'empereur, au lieu de celui de la ville, ressemblent à ces dernières de telle manière qu'il est impossible de les en séparer. Leur origine chersonienne est évidente. Elles prouvent aussi que les pièces avec ΧΕΡCONOC ne peuvent être que de Tibère Maurice.

Toutes ces monnaies sont frappées d'après deux systèmes. Les *tessarakontanoummia* d'après celui de Constantinople, les *oktanoummia* et les *tessaranoummia* d'après un système asiatique. Les pièces de 40 et de 8 noummia sont de la même grandeur, il paraît donc que 8 *noummia* ou *lepta* asiatiques équivalaient à quarante *lepta* de Constantinople.

Durant un siècle presque entier, les notions sur Cherson manquent tout-à-fait.

Dans cet intervalle, en 653, le pape Martin I mourut dans l'éxil à Cherson, où l'avait envoyé l'empereur Constantin II, petit-fils d'Héraclius. Mr. Siestrencewicz pourtant doute de ce fait et pense que le pape fut exilé dans une autre ville. [1]

En même temps aussi a vécu George, évêque de Cherson et du pays goth Dory, qui ordinairement avait ses propres évêques. [2]

Des grands changements étaient arrivés sur les frontières de l'empire romain. En Asie, les Arabes, enthousiasmés de la doctrine de Muhamed, s'étaient levés, en propageant l'Islam, le glaive à la main et se soumettant tous les peuples de ces contrées.

En Europe, les Avares et les Bulgares inquiétaient la capitale de l'empire et il fallait toute l'énergie des empereurs pour les repousser. Les Bulgares, ainsi que semblent le prouver les restes de leur langue, sont d'origine turque; mais déjà au septième siècle ils se mélaient avec les nations slaves qu'ils avaient subjuguées, ainsi qu'avec les Khozars Akatsirs. [3] Chassés par les Avares de leur patrie, non loin de l'Ural, les Bulgares avancèrent peu à peu vers le Danube, toujours plus ou moins dépendants des Avares, dont ils s'affranchirent entièrement sous leur prince Kubrat, vers le milieu du septième siècle. Le fils de Kubrat, Asparuch, conquit le territoire situé entre les Alpes transsylvaniennes et le Danube, et ses successeurs prirent la Mœsie, en forçant l'empereur à les reconnaître comme rois. Mais comme il régnait entre eux-mêmes peu d'harmonie, les Khozars, profitant de ces troubles, les attaquèrent, repoussèrent une partie des Bulgares jusque dans leur patrie, c. à d. sur les bords du Volga; d'autres

[1] Histoire de la Tauride, p. 179.
[2] Макарія, исторія Христіанства, p. 65.
[3] Neumann, Die Völker des südlichen Russlands, p. 91.

se retirèrent sur les rives de la Méotide et de la Mer Noire; d'autres enfin se soumirent aux vainqueurs en restant dans les provinces du Danube. [1]

Plusieurs savants ont pensé que les Khozars, dont le nom apparaît vers cette époque dans l'histoire de ces parages, étaient les descendants des Scythes, qui avaient cherché un asyle dans le mont Caucase et qui à la fin du sixième siècle, tachèrent de reprendre les anciennes provinces possédées par leurs ancêtres. Quelques éléments de leur langue prouvent, que les Khozars sont aussi d'origine turque, mais des restes de Scythes et de Sarmates s'étaient réunies avec eux. [2] Ils avaient été les alliés d'Héraclius contre les Sassanides et après la chûte de l'empire persan, ils étaient entrés en Europe, où ils avaient occupé la plus grande partie de l'ancien royaume du Bosphore. Le petit pays de Dory en Crimée, donné par Justinien aux Goths, [3] était tombé en leur pouvoir. Dubois cherche ce petit pays entre Sévastopol et Simphéropol; il tirait probablement son nom du bois, dont il était couvert, [4] ou peut-être de son ancienne capitale Eupatorion, fondée par Diophante, capitaine de Mithradate Eupator. Plus tard, le pays et la ville portaient le nom de Théodori; depuis 1204, ils obéissaient à des princes grecs, jusqu'en 1475, où ils devinrent la proie des Tatares. C'est depuis 1783, que ce pays, dont la capitale a reçu des Tartares le nom d'Inkerman, a été ajouté avec toute la Crimée, à l'empire russe. [5]

Toute la partie septentrionale de la Crimée reçut des Khozars le nom de Khozaria, Chazaria, Gazaria.

Du temps de Justinien II, les Khozars et les Bulgares n'en étaient pas encore venus aux mains; au contraire le royaume de ces derniers était florissant sous leur roi Terbélès.

JUSTINIEN II.

685 à 695 et 705 à 711 (712).

Flavius Justinien II, fils de Constantin IV Pogonat et d'Anastasie, fut nommé Auguste par son père, en 681, lorsqu'il n'était âgé que douze ans. Quatre ans plus tard, en 685, il succéda à Constantin.

Justinien vainquit les Maronites, les Bulgares et les Slaves, mais marchant contre les Sarrasins, il perdit la bataille de Leukaté, abandonné par les Slaves, qu'il avait forcés de suivre ses drapeaux.

---

[1] Ibid., p. 95.

[2] Neumann, l. c. p. 105. Kunik, Die Berufung der Schwedischen Rodsen, p. 225. Carmoly, Des Khozars au Xe siècle, p. 3.

[3] Procope, De bello Gothico, IV, 4. Le même, De ædificiis, p. 63. Мурзакевичъ, Исторія Генуэзскихъ поселеній въ Крыму, p. 47.

[4] Dubois, l. c., p. 224 et suiv. Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 53 et suiv.

[5] Büsching, Erdbeschreibung, I, p. 1216.

Retourné à Constantinople, Justinien révolta le peuple par sa cruauté; le patricien Léonce, proclamé empereur, s'empara de lui; dans l'hippodrome, il lui fit couper le nez et le bout de la langue et l'envoya à Cherson, dans l'exil.

Nous voyons donc qu'alors cette ville appartenait encore à l'empire; sa situation, sur la pointe méridionale de la presqu'île, l'avait protégée contre les invasions des Barbares.

Léonce n'était pas en état de mettre un terme aux succès brillants des Sarrasins en Afrique. Les soldats de Crète mirent sur le trône leur général Absimare, qui, arrivé à Constantinople, fit également couper le nez à Léonce, et l'enferma dans un couvent en Dalmatie. [1]

Justinien, nommé Rhinotmète à cause de son nez mutilé, n'abandonna pas l'espoir de regagner le trône. Sa cruauté et son mauvais caractère, lui avaient attiré la haîne des Chersoniens, qui l'insultaient par des railleries. L'évêque George, dont le diocèse comprenait aussi le pays de Dory, érigé plus tard en archevêché du temps de Léon VI, le Sage, et dont on sait, qu'il assista au concile de Constantinople, en 692, [2] ne voulut ou ne put pas calmer les esprits des Chersoniens, qui ayant découvert le dessein de Justinien, résolurent de le livrer à Absimare, afin de ne pas être exposés à sa vengeance. [3]

Mais Justinien, ayant appris le danger, dont il était menacé, s'enfuit à Doros, château fortifié sur la frontière du pays des Goths, [4] où résidait alors le chagan des Khozars (en 703). Il ne fut pas difficile au Grec astucieux de séduire le Barbare et de lui faire agréer ses plans; il épousa sa sœur Théodora et se fixa dans la ville de Phanagorie, reconstruite sous les Khozars.

Là, Justinien fit des préparatifs pour reconquérir l'empire. Mais Absimare, informé de ses menées, gagna le chagan par la promesse d'une somme considérable d'argent, et le détermina à lui livrer Justinien mort ou vivant. Le chagan chargea deux personnes de sa suite, Papatzes et Balgitzes, d'aller à Phanagorie et d'assassiner l'exilé. Cependant Théodora, ayant appris le danger dont son mari était menacé, l'en avertit, Justinien tua lui-même les envoyés du chagan, renvoya sa femme enceinte, qui ne pouvait pas l'accompagner dans la fuite, à son frère le chagan, et atteignit dans une barque de pêcheurs le port des Symboles, où quelques amis de Cherson l'attendaient. Après s'être réuni à eux, il passa devant le phare de Cherson, sans être reconnu, traversa le golfe de Karkinitis, et arriva chez les Bulgares, sur le littoral de la Mer

[1] Nicéphore Constant, ed. Becker, p. 42 et suiv.

[2] Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 233.

[3] Constantin Manassès, v. 3992 et suiv.

[4] Ce château était construit probablement par les Khozars, car Procope, l. c., dit, que les Goths n'avaient pas de forts, parcequ'ils n'aimaient pas d'être entourés de murs. V. aussi Nicéphore Const., p. 43 et Théophane, p. 248.

Noire, entre les embouchures du Dnièpre et du Dniestre. Il s'allia avec le roi de ce peuple, Terbélès et reconquit avec son aide Constantinople et le diadème. Absimare et Léonce, tombés au pouvoir du tyran, furent abreuvés d'outrages et décapités dans le cirque.

Remonté sur le trône de Constantin-le-Grand, Justinien fit venir sa femme et son fils nouveau-né Tibère, pour les revêtir de la pourpre. Il donna à Terbélès sa fille, issue de son premier mariage et lui fit don du pays situé entre la Macédoine et le Danube, qui plus tard reçut le nom de Zagoria. Après, il fit périr d'une manière cruelle tout ses ennemis et exila à Cherson le digne archévêque Félix, qu'il avait privé de la vue. La guerre avec les Sarrasins et plus tard avec les Bulgares, auxquels il voulut reprendre le terrain qu'il venait de leur céder, l'empêcha, de songer à punir Cherson. [1]

Enfin le moment de la vengeance arriva. Les habitants de Constantinople durent réunir un flotte énorme, sur laquelle Justinien plaça 100,000 hommes sous le commandement des patriciens Maurus et Étienne, portant le surnom du Féroce. Il leur ordonna de détruire entièrement Cherson, de saccager le territoire et de passer au fil de l'épée tous les habitants. Sur la flotte il y avait aussi le spathar Élias, destiné comme gouverneur de la presqu'île héracléotique et le patricien Bardanes, exilé en Crimée, parcequ'il s'était vanté déjà du temps de Constantin IV, d'un songe qui lui prédisait le diadème impérial. [2]

La ville de Cherson, avait prévu l'envoi de cette expédition; elle avait demandé du secours au chagan des Khozars, qui n'osant pas y mettre une garnison, y envoya cependant un de ses dignitaires, le *tudun*. [3] Mais le *tudun* ne pouvait pas sauver cette malheureuse cité. A l'approche de la flotte impériale, une partie des habitants s'enfuirent dans les montagnes. De ceux, qui étaient restés, quarante, parmi lesquels le *tudun* et le *protopolite* (chef des citoyens) Zoilos, furent enchaînés et envoyés avec leurs femmes et leurs enfants à Constantinople. Étienne fit brûler à un feu lent sept des plus coupables et en fit pendre vingt autres. [4] Tous les autres habitants mâles furent massacrés et les enfants ainsi que les femmes réduits à l'esclavage.

[1] Théophane, p, 314. Zonare, II, p. 36. Codine, Collect. de antiq. Constant., p. 92.

[2] Théophane, p. 311.

[3] On ne peut pas lire *Dunos*, au lieu de *tudun*. Ce fonctionnaire était *ἐκ τοῦ προσώπου Χαγάνου* et en conséquence un Khozar. Aussi les soldats khozars, comme nous le dirons tout à l'heure, n'auraient pas sacrifié sur le tombeau d'un étranger, les trois-cents guerriers de l'empereur. V. aussi Kunik, l. c., p. 226, 262, etc.

[4] Le chiffre des victimes diffère chez les divers auteurs. Théophane, p. 216, dit que 42 nobles, parmi lesquels le *tudun* et *Zoilos*, furent brûlés vifs, ce qui ne correspond pas avec les indications des autres, d'autant plus que le *tudun* est mentionné encore plus tard.

Au mois d'octobre, Étienne partit, en laissant comme gouverneur le spathar Élias. Mais une tempête terrible détruisit la flotte impériale; l'amiral et 73,000 hommes périrent dans la mer, dont les ondes portèrent les corps jusqu'à Amastris et à Héraclée de Pont. [1]

Cependant ni les exécutions d'Étienne, ni la perte de la flotte, avec laquelle la plupart des prisonniers de Cherson avaient péri, ne calmèrent la cruauté de Justinien. Poussant des cris de joie, il ordonna d'expédier une seconde flotte, qui eut la destination de ne pas laisser ame vivante à Cherson. Et quoique déjà cruellement punie, cette ville malheureuse, qui du temps des Scythes portait le surnom de ἡ πολυάνθρωπος, était à présent presque entièrement dépeuplée. Constantin Manassès dit que son malheur a été plus grand que celui de Bethleem, où on n'avait égorgé que les jeunes enfants, tandis qu'à Cherson presque toute la population avait été tuée. [2]

Le nouvel ordre du tyran fut bientôt connu à Cherson et l'amour de la patrie ainsi que le devoir sacré de défendre leurs familles, firent prendre les armes à tous les habitants de la ville. Élias et Bardanes eux-mêmes se mirent à la tête des Chersoniens; on renouvela les murs et on implora le secours du chagan, qui envoya quelques soldats.

Justinien, informé de ce qui se passait et ne voulant pas avoir comme ennemi son beau-frère, lui envoya le logothète George, le préfet de Constantinople Jean et le chef de la cavalerie thrace, Christophe, avec 300 soldats. Ils avaient l'ordre d'excuser l'empereur auprès du chagan, de renvoyer à leurs places le tudun et le protopolite Zoïlos et de s'emparer de Bardanes et d'Élias, qu'attendait à Constantinople la punition de leur haute trahison.

Cependant ce dessein de Justinien ne resta pas inconnu aux Chersoniens. A peine les envoyés de l'empereur, étaient-ils entrés dans la ville, que les portes se fermérent, George, Jean et tous les partisans de l'empereur furent tués et les Khozars en quittant la ville emmenèrent avec eux les soldats grecs, Christophe, le tudun et Zoïlos, pour les conduire chez le chagan. Mais Zoïlos seul le revit; le tudun étant mort en route, les Khozars sacrifièrent sur son tombeau Christophe et tous les soldats grecs. [3]

Les Chersoniens désespérant d'obtenir le pardon de Justinien, offrirent le diadème à Élias et comme celui-ci le refusa, ils proclamèrent empereur Bardanes en lui donnant le nom de Philépicus. [4]

---

[1] Cédrène, I, p. 446. Nicéphore Const., ed. Bon., p. 44.
[2] Constant. Manassès, V., 1405 et suiv.
[3] Théophane, p. 317.
[4] Ibid. V. Lebeau, Histoire du Bas-Empire, XII, p. 79.

Justinien, à cette nouvelle, courut à la maison d'Élias, assassina de ses propres mains les deux jeunes enfants de son ennemi et abandonna leur mère aux outrages d'un nègre. [1]

En attendant, la flotte, commandée par Maurus, était arrivée à Cherson; elle attaqua la ville et détruisit la tour Centénarésienne, ainsi qu'une tour voisine, appelée Synagrus. Bardanes s'était allié avec le Chagan, dont l'armée força Maurus de lever le siége de Cherson.

L'amiral et la flotte craignant de paraître devant Justinien, sans avoir détruit Cherson, et le haïssant d'ailleurs à cause de sa cruauté, proclamèrent aussi Bardanès et lui prêtèrent serment de fidélité. Le nouvel empereur avec Maurus et accompagné de tous les Chersoniens «qui étaient furieux comme des tigres et des loups», [2] s'avancèrent vers Constantinople, qui salua aussi Bardanès comme empereur.

Justinien ignorant ce qui se tramait contre lui, marchait sur la côte de la Mer Noire vers Cherson, pour avoir des nouvelles de sa flotte. Il était accompagné d'une petite armée, à qui le roi Terbélès avait encore envoyé un renfort de trois mille hommes. [3] A Damastris il rencontra les troupes du nouvel empereur, commandées par Élias; abandonné des siens, il prend la fuite, mais Élias le rejoint bientôt, le prend par les cheveux, et le perce de son épée. Son fils Tibère, pris également par Bardanès, fut privé de la vie, quoiqu'il fût un petit-fils de son allié le Chagan. Théodora était déjà morte depuis quelque temps. [4]

On ne connaît pas de monnaies chersoniennes ni de Justinien, ni de ses compétiteurs.

Pendant l'espace de plus d'un siècle, les documents sur Cherson manquent entièrement. Il paraît que malgré la puissance croissante des Khozars, Cherson s'était maintenu indépendant.

Nous avons vu que les Khozars s'étaient emparés du petit pays de Dory, appartenant aux Goths. Peu à peu, ils soumirent aussi les autres Goths de la Crimée, malgré la résistance valeureuse qu'ils déployèrent sous l'évêque Jean, vers 740. Mais Jean tomba lui-même aux mains des ennemis [5] et les efforts de son peuple pour

---

[1] Lebeau, l. c.
[2] Constantin Manassès, v. 4045 et suiv.
[3] Selon Théophanes, Cédrène et Zonaras, Justinien serait allé à Sinope, ce qui est impossible, comme l'a prouvé déjà Ritter, dans son histoire de l'empire de l'orient. V. Guthrie et Gray, allgemeine Weltgeschichte, Vol. V, 1, p. 394.
[4] Nicéph. Const., ed. Bonn., p. 45. Michel Glykas, p. 510, 519. Cédrène, I, p. 446, etc.
[5] Menolog. Græc. ad 26 Jun. Acta sanctor., ad 26 Jun.

secouer le joug des étrangers, n'eurent d'autre résultat que la reprise de leur capitale de Théodori (Inkerman), qui bientôt après fut réconquise par les Khozars [1]. Les Goths étaient trop peu nombreux et durent enfin se soumettre aux vainqueurs.

En même temps le Chagan étendit son sceptre sur les Bulgares et les Slaves au nord de son empire, surtout aussi sur les Polènes, les Sévériens, les Radimitches et les Wétitches. [2] Les Khozars maintinrent leur puissance sur ces peuples, comme le pensent les auteurs modernes, par une grande tolérance et la justice impartiale avec laquelle ils les traitaient. [3]

Le Chagan et les personnes les plus distinguées de son peuple, avaient été toujours les protecteurs des chrétiens contre les sectaires de Muhammed: [4] mais déjà en 740, par l'influence du savant juif Isaak Sindchari, ils avaient embrassé le judaïsme. Des auteurs arabes nous apprennent que le prince des Khozars portait le titre de Grand-Chagan; le maire (ministre) de sa maison était le Chagan-Bech (ὁ Πέχ, le bey, seigneur), après lui, il y avait encore le Kender-Chagan et les Tuduns. [5] Des titres semblables se trouvent chez les Turcs, chez les Avares et chez d'autres peuples de la même origine.

La capitale des Khozars était Balangiar, aujourd'hui Astrakhan. Au commencement du huitième siècle, le Chagan résolut de construire une nouvelle résidence, dont il voulait se servir aussi comme d'une place forte contre les Petchénègues (Patzinaques). [6] N'ayant pas d'architectes, le Chagan s'adressa à l'empereur Théophile, qui depuis 829 occupait le trône de Byzance.

L'empereur saisit cette occasion pour réunir à l'empire la ville de Cherson, qui en avait été séparée depuis à peu-près 120 ans. Il envoya dans la Crimée le frère de sa femme Théodora, [7] le spatharocandidate [8] Pétronas Kamatérès (le laborieux), qui arriva à Cherson en 831; il était accompagné d'une flotte, nécessaire pour réintégrer dans ces contrées, l'autorité de l'empereur.

---

[1] Thunmann, Beschreibung der Krimm, p. 12, 38 et suiv.

[2] Kunik, Berufung der Rodsen, p. 217.

[3] E. Carmoly, Des Khozars au Xe siècle, p. 4.

[4] Fræhn, de Chosaris, Mémoires de l'Acad. de St. Pétersbourg, VIII, p. 590, etc. Neumann, l. c., p. 102. Carmoly, l. c.

[5] Kunik, l. c., p. 226.

[6] Mr. Neumann fait observer avec raison, que plus tard seulement le Don peut avoir fait la frontière entre les Khozars et les Petchénègues, car alors les derniers n'étaient pas encore pénétrés jusqu'à ce fleuve.

[7] Selon Saint-Martin, chez Lebeau, XIII, p. 130, note 1, cette expédition n'a eu lieu qu'en 836.

[8] C'est à dire destiné à la dignité du spathar.

Pétronas arrive à Cherson, y laisse ses vaisseaux de guerre longs et va avec les ronds, en traversant la Méotide, dans l'embouchure du Don, où il construit pour le Chagan, Sarkel, *la maison blanche* (*ἄσπρον ὁσπίτιον*, maison blanche de l'hospitalité) que Karamsine a reconnue dans Serklia, mentionnée vers la fin du XIVe siècle, par le Métropolite Pimène. [1] Mr. Neumann veut la retrouver dans Biélawecha (Бѣлавежа, la tour blanche), près de la stanitza des Cosaques, Katchalina. [2] Les Khozars y entretenaient toujours une garnison de 300 hommes.

Cette construction terminée, vers 834, Pétronas retourna chez son beau-frère et lui expliqua qu'il ne pourraît être considéré comme seigneur véritable de Cherson, que quand il priverait de leur pouvoir les magistrats créés par les citoyens, en leur substituant un gouverneur, envoyé de Constantinople. L'empereur, approuvant cette proposition, nomma gouverneur (*στρατηγός*) de Cherson, Pétronas, en lui conférant la dignité d'un *protospathar* et en ordonnant aux magistrats (les proteuontes) de Cherson de lui obéir. [3]

Ceci nous prouve que la ville de Cherson n'avait été jamais soumise aux Khozars; qu'elle était considérée toujours comme appartenant à l'empire de Byzance et que l'empereur profita de la première occasion, pour faire valoir ses anciens droits.

C'est depuis cette époque que nous pouvons trouver des monnaies frappées à Cherson, dont le monnayage avait cessé depuis Maurice. Le type de ces monnaies est très-simple. Elles offrent d'un côté, le chiffre du nom de l'empereur et de l'autre côté, une croix. Depuis Roman II, les lettres sont remplacées par des monogrammes.

Il est inconcevable que Kœhler, qui a le mérite d'avoir publié le premier plusieurs de ces monnaies, ait pu s'y méprendre jusqu'à reconnaître dans les chiffres et les monogrammes, les noms de Constantinople et des *proteuontes*, sans songer, que c'eût été un crime de haute trahison pour un fonctionnaire de l'empereur, de mettre son nom sur les monnaies, frappées par ordre de son souverain [4].

Il est vraisemblable que Pétronas fit frapper des monnaies bientôt après son retour à Cherson; mais de semblables pièces ne sont pas encore connues. Pétronas resta pro-

---

[1] Histoire de l'Empire de Russie, p. 256. St. Martin, chez Lebeau, note, XIII, p. 133. Lehrberg: Ueber die geographische Lage der Festung Ssarkel, dans les: Untersuchungen zur Erläuterung der älteren Geschichte Russlands, p. 454. Lehrberg fait dériver le nom de cette forteresse du mot turc *Ssuri*, jaune et *kala*, ville et l'appelle en conséquence, la ville jaune (p. 405); mais Mr. Neumann prouve, que dans la langue des Tchouvaches-Turcs, *Sore kill* signifie une maison blanche et que le nom turc correspond avec le slave.

[2] Neumann, l. c., p. 104.

[3] Théophanes contin, ed. Becker, p. 122 à 124.

[4] Sérapis, I, p. 21 et suiv.

bablement gouverneur de Cherson jusqu'à la mort de Théophile, qui mourut au mois de janvier 842, d'une dyssenterie, au camp contre les Sarrasins.[1]

MICHEL III et BASILE I.

866 — 867.

Michel III avait à peine six ans lorsqu'il succéda à son père Théophile. D'abord sous la tutèle de sa mère Théodora, il la relégua bientôt d'après le conseil de son frère Bardas, dans le couvent de Ste Euphrosine, où elle survécut encore à son fils.

Le jeune empereur, adonné à la crapule et aux vices, trouva son unique plaisir à imiter Néron; il dissipa dans une vie honteuse, tous les trésors, réunis par ses parents et abandonna les rênes du gouvernement à ses oncles Bardas et Pétronas. Celui-ci, nommé δομεστικός, remporta une victoire brillante sur les Sarrasins près d'Éphèse, en 845.[2]

Le pouvoir de Bardas augmenta de jour en jour. Nommé César en 860, il règna presque seul: mais sa puissance devint suspecte à l'empereur et dans une campagne contre les Sarrasins, dans l'île de Crète, Michel fit égorger Bardas dans la tente impériale.[3]

L'ame de cet assassinat était Basile, le Macédonien, natif d'Andrinople et se glorifiant de descendre des Arsacides et du côté de sa mère, de Constantin-le-Grand.[5] Entré au service de Michel, il devint bientôt premier chambellan (protostrator) et obtint une telle influence que Bardas tâcha de le renvoyer. Mais Basile fut plus habile et ses intrigues amenèrent la mort du César. Basile fut nommé co-régent.

Cependant voulant corriger la vie scandaleuse de Michel, celui-ci lui porta rancune et destina un timonier nommé Basilicine à l'honneur de partager avec lui le trône. Pour sauver sa vie et celle de beaucoup d'autres personnes, Basile dut enfin se résoudre à se défaire de Michel, qu'il tua le 23 septembre 867.[4]

Monnaies.

*1. *Av.* MB.
Rv. ꙊX. (Demi-follis ou double assarion.) Æ. 2.
Изслѣдованія, p. 184, N° 1.

*2. *Av.* MB.
Rv. ПX. (Demi-follis.) Æ. 3.
Kœhler, Sérapis, I, pl. II, N° 24.
Изслѣдованія, l. c., N° 2, pl. VI, N° 8.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVI, N° 11.

---

[1] Cont. Constant. Porphyrog., III, ch. 34.
[2] Théophan. cont., ed. Beck., p. 167. George mon., ed. Beck, p. 825.
[3] Cont. Constantini Porphyr., l. c., ch. 40. Cédrène, p. 436. Zonaras, p. 130, etc.
[4] Saint Martin, chez Lebeau, XIII, p. 180, 4.

*3. *Demi-follis*, semblable, mais plus petite. Æ. 2.

Kœhler, l. c., N° 30.
Изслѣдованія, N° 3.

Les lettres de l'avers signifient sans le moindre doute: Μιχάηλ, Βασίλιος. Le B ne peut pas signifier Βασιλεύς, parceque ce titre à côté du nom, ne se trouve sur aucune des monnaies suivantes de Cherson. On ne peut pas chercher dans ce B le nom de Bardas, car il n'était que César et non pas Auguste.

Kœhler a voulu prendre le M pour le nom d'un proteuon de Cherson et le B pour celui du père de ce personnage; il explique les lettres du revers sur les numéros 2 et 3, par ὁ προτεύων Χερσῶνος.[2] Nous avons déjà fait observer pourquoi ces explications sont erronées.

Le B sur le revers du N° 1, doit être pris pour Βασιλεῖς. La croix à côté de cette lettre, ne signifie pas un X, mais bien une croix, comme une croix semblable, mais droite, se trouve sur les premières monnaies de Basile.

L'explication des lettres ОП n'est pas facile; elles se trouvent aussi sur la première monnaie de Basile. On est tenté de les lire: ὁ πορφυρογέννητος. Mais Basile n'était pas le fils d'un empereur et c'est aux fils d'empereurs seuls, que convenait ce titre. Ou bien était-il considéré comme fils d'empereur, lorsque Michel l'adopta,[3] en le créant Auguste en même temps? Ceci paraîtrait plus vraisemblable. Sur nos monnaies, dans tous les cas, ces lettres peuvent bien signifier ὁ πορφυρογέννητος, titre qui convenait tout-à-fait à Michel et qu'on peut rapporter ici à lui seul.

*4. *Av.* M.
Rv. •B• PL. 4.

Cette pièce en plomb, faisant partie de la belle collection de Mr. Sabatier, appartient sans contredit, à Cherson et est probablement une espèce de monnaie de nécessité. Elle paraît avoir la valeur d'un quart de *follis.*

D'après l'analogie de la pièce, gravée chez Mr. de Saulcy, pl. XVIII, N° 3 et qui est une double *follis,* de 40 *noummia,* les monnaies précédentes sont des *double-assaria* ou *demi-follis*, à dix *noummia.* Les pièces plus grandes de Basile I, de Léon VI, de Nicéphore, etc. sont donc des *follis*, de 20 *noummia* et les grandes pièces de Basile et Constantin VIII, représentent les doubles *follis,* de 40 *noummia.*

---

[1] Cédrène, vita Basilii. Théophan. cont., ed. Bekk., p. 218 et suiv.

[2] Sérapis, I, p. 22

[3] Théophan. cont., p. 238.

BASILE I.

867—886.

Basile, surnommé Képhalas, à cause de sa grosse tête, fit oublier par un gouvernement sage et juste, la manière dont il avait acquis le diadème. Il vainquit les Manichées (ou Pauliciens) et tua leur prince Chrysocheir (*la main d'or*), [1] il chassa les Sarrasins de Bari en Italie, et les défit en Dalmatie et en Syrie; pourtant il ne put les empêcher de prendre et de détruire Syracuse (en 878). Basile sut aussi calmer avec sagesse les différents partis dans l'intérieur de l'empire; il protégea la religion et fit construire beaucoup d'églises.

Il ne négligea pas non plus les affaires au nord de l'empire. Au moyen de persuasions et de cadeaux, il disposa les Bulgares, dont l'inconstance est comparée par un ancien auteur à une feuille agitée par le vent, [2] à rester chrétiens et à recevoir chez eux un archevêque et plusieurs évêques. On raconte que le moine Méthodius, convertit le roi des Bulgares Boris (Bogoris), en 860, au moyen d'un tableau, représentant le jugement dernier, et peint par lui-même. [3] Il prêcha l'évangile aux Bulgares et aux Slaves, tandis que son frère Cyrille, tous les deux fils de Léon, enseigna la réligion du Christ chez les Khozars. Cyrille (nommé aussi Constantin), est le même à qui nous devons la première traduction slave de la bible. [4] Il avait appris à Cherson la langue des Khozars. Plus tard, Cyrille, toujours en prêchant et en baptisant, traversa la Moravie et la Bohême; il mourut le 14 février 869 à Rome, où il est enterré dans la basilique de St. Clément. [5] Lui et son frère Méthodius figurent parmi les saints de l'Église orthodoxe. L'évêque de Cherson à cette époque, était George II et après lui, Paul, qui à un concile, occupa une place entre des métropolitains et des archevêques. [6]

L'empire des Khozars était alors au plus haut degré de sa puissance; il comprenait tout le territoire depuis le Jaïk, jusqu'au Dnièpre et au Boug, depuis la mer Caspienne, jusqu'à la Mer Noire et au Caucase, depuis le Volga moyen, jusqu'à l'Oka. [7] Des Finnois, des Slaves, des Turcs, des Grecs, obéissaient au sceptre du Grand-Chagan. Avec l'empereur, les Khozars vivaient en paix. Cherson et les autres villes limitrophes de l'empire, pouvaient tranquillement s'occuper de leur commerce.

---

1 Théophanes cont., p. 273 à 276. Lebeau, XIII, p. 282, etc.
2 Théophanes cont., p. 342.
3 Schlözer, Nestor, II, p. 201 et suiv.
4 Schlözer a énoncé à ce sujet une autre opinion, v. Nestor, III, p. 229 et suiv.
5 V. p. 172 de cet ouvrage.
6 Кёппенъ, Крымскій сборникъ, p. 233.
7 Neumann, l. c., p. 107. V. aussi Lelewel, Géographie du moyen-âge, III, p. 12.

On connaît de Basile des monnaies avec son nom seul et d'autres qu'il a frappées avec son fils Constantin VIII, né de sa première femme Marie et nommé Auguste en 868. Le jeune prince était fiancé avec Irmengarde, fille de l'empereur Louis II, mais il mourut avant le mariage, en 879.

De son second mariage avec Eudoxie, fille de l'intreprête Inger et ancienne maîtresse de Michel III, Basile eut deux fils Léon et Alexandre, dont nous parlerons plus bas.

Monnaies.

1. *Av.* B.

Rv. Croix recroisée, sur trois degrès et entre deux globules. (Follis.) Æ. 5.

Waxel, Recueil de quelques antiquités etc., N° 29.
Kœhler, Sérapis, I, pl. II, N° 25.
De Saulcy, Classification des suites monét. byzant., pl. VIII, N° 10.
Mourzakéwicz, Descriptio num. vet., p. 9, N° 11.
Изслѣдованія, p. 188, N° 1, pl. VI, N° 9.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVI, N° 13, 14.

Sur quelques exemplaires les branches latérales de la croix ne sont pas recroisées. Sur d'autres encore, la lettre B aussi est placée sur un degré.

*2. *Follis* semblable, mais avec la lettre B sur un dégré et entre deux globules. Æ. 5.

Kœhler, l. c., N° 26.
Изслѣдованія, p. 188, N° 2.

*3. Autre *follis*, ressemblant au N° 1, mais avec un globule dans la moitié inférieure du B. Æ. 5.

Изслѣдованія, p. 188, N° 4.

4. *Av.* B+

Rv. n̊ (Demi-follis.) Æ. 3.

Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVI, N° 17.

*5. *Av.* B×

Rv. n̊+ (Demi-follis.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Kœhler, l. c., N° 27.
Изслѣдованія, p. 188, N° 5. pl. VI, N° 10.

*6. *Av.* B×

Rv. n̊× (Demi-follis.) Æ. $3\frac{1}{2}$.

Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 9, N° 12 à 14.
Sabatier, l. c., N° 16.

Sur les deux dernières pièces, le B est placé sur un degré.

*7. *Av.* B+ (le B sur un degré.)
Rv. ͞П+ (Demi-follis.) Æ. 3½.
M
Sabatier, l. c., N° 15.

Kœhler s'est aussi trompé sur ces monnaies; il dit qu'on les trouve souvent dans les ruines de Cherson. Mr. Mourzakéwicz prend la lettre B pour un R. Quelques amateurs attribuent même ces monnaies à Wladimir-le-Grand et pensent qu'il les a fait frapper après la prise de Cherson.

Le premier qui a bien reconnu l'origine de ces pièces, est Mr. de Saulcy, dans son excellent ouvrage sur la numismatique byzantine. [1]

Il n'y a pas de doute que la lettre B signifie le nom de Basile; les lettres ∘П, comme nous l'avons mentionné, se rapportent au titre de l'empereur, ὁ πορφυρογέννητος, qu'il pouvait porter comme fils adopté de Michel.

Mais la monnaie la plus curieuse est le N° 7, avec un M au-dessous des lettres ͞П. Si le M n'était pas trop petit, on serait tenté de lire ces lettres: ὁ πορφυρογέννητος Μιχάηλ. Mais comme le chiffre de l'empereur devait être exprimé par une grande lettre, le M doit signifier quelque autre chose.

Serait-ce une indication de la valeur, M, 40, une pièce de 40 *noummia*, ou plutôt le chiffre d'un monétaire? Mais peut-on supposer, qu'alors la monnaie de cuivre était reduite à un tel point, que ces petites pièces représentaient la valeur de deux *follis?* Dans ce cas, les grandes pièces dont nous allons nous occuper, équivalaient à 160 noummia ou huit *follis*, ce qui nous paraît inadmissible.

Le X dans le champ de plusieurs de ces monnaies, se rapporte peut-être au nom de Cherson.

On connaît de ce type aussi plusieurs imitations barbares, frappées peut-être par des Khozars, dont on ne connaît pas de monnaies véritables. Ces imitations sont beaucoup plus légères que les originaux et d'un travail assez grossier. Une des ces *demi-follis*, chez Kœhler, l. c., N° 23, offre d'un côté ⁺П et sur le revers une espèce de croix potencée. Une autre, faisant partie du cabinet de Mr. le prince Sibirsky, porte sur l'avers un П et sur le revers un X.

BASILE I et CONSTANTIN VIII.
868 — 879.
Monnaies.

*1. *Av.* KBω (le B sur un petit degré.)
Rv. Croix recroisée sur trois degrés, entre deux globules. (Double follis.) Æ. 7.

[1] p. 201. La pièce au monogramme que Mr. de Saulcy attribue à Basile I, a dû être frappée sous Basile II.

Kœhler, l. c., pl. II, N° 24.
Изслѣдованія, p. 189, N° 1, pl. VI, N° 11.

*2. *Av.* KB$^{\omega}$ (Les deux premières lettres sur un degré.)
Rv. Ut supra. (Double follis.) Æ. 7.

Kœhler, l. c., N° 23.
Waxel, Antiquités, N° 33.
Изслѣдованія, p. 190, N° 2.

On ne connaît pas des doubles *follis* de Cherson frappées par Basile seul.

Il n'est pas permis d'attribuer ces monnaies aux empereurs Basile II et Constantin XI (de 975 à 1025), car à leur époque, le type aux monogrammes, était en usage à Cherson.

LÉON VI.

886 — 912.

Flavius Léon, fils de Basile I et d'Eudoxia, naquit en 865 et fut orné du diadème en 870. Son amour pour la science lui fit donner le surnom du *Sage*.

Peu de temps avant la mort de Basile, le moine Théodore Santabarène, peut-être un instrument des intrigues d'Alexandre, frère cadet de Léon, avait accusé ce dernier, d'avoir conspiré contre la vie de son père. Léon fut mis dans un cachot et privé du diadème: mais le sénat prouvant que le moine n'était qu'un calomniateur, obtint de Basile que Léon fut mis en liberté et réintégré dans la dignité d'Auguste.

Le règne de Léon fut malheureux. Les Bulgares, accablés sous le poids des droits et impôts énormes, qu'on levait sur leur marchandises, tombèrent sur la Macédoine, vainquirent les Romains à Bolgarophygos et les forcèrent à faire la paix à des conditions très-humiliantes. [1]

Les Chersoniens profitèrent de cette guerre pour se soustraire à l'autorité de l'empire. Il tuèrent, en 891, leur gouverneur Siméon, fils de Jonas [3]. Nous ignorons les circonstances de cette révolte; peut-être le gouverneur avait-il irrité le peuple par une trop forte oppression? Comme l'empereur Constantin Porphyrogenète, à qui nous devons sur Cherson des notions si exactes, ne fait pas mention de cette sédition, il paraît, qu'elle n'était pas grave et que la ville ne cessa pas de jouir de la protection de l'empereur. La république de Cherson était trop petite pour maintenir son indépendance et il lui devait être plus agréable, d'être sous la protection de l'empereur que sous celle des Barbares.

---

[1] George monach., vie de Léon, 12 à 14. Théophan, cont., p. 357 à 360.
[2] George monach., l. c., 15, ed. Becker, p. 855.
[3] Théophanes cont., p. 360. Syméon magist., ed. Becker, p. 702. Selon George le moine, Siméon était fils de Jean.

Les derniers jours de Léon furent attristés par les victoires des Sarrasins, qui s'étaient emparés de la Sicile, de Lemnos, de Thessalonique en Asie et qui avaient remporté une victoire navale sur l'amiral de l'empire Himérios, près de l'île de Samos.

Léon mourut d'une maladie de l'abdomen, le 11 mai 912.[1] De sa quatrième femme, Zoë Karbonopsine, qu'il avait épousée en 902, il eut en 905 un fils unique Constantin X, qui était destiné à succéder à son père sous la tutelle de son oncle Alexandre.

Monnaies.

*1. *Av.* Buste de Léon, de face. Il porte un diadème, surmonté d'une croix.
Rv. Croix patriarchale; aux côtés, les lettres ʌ—є. (Follis.) Æ. 4.

Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, IV, Supplém., p 41.

Dans les collections de MM. le comte A. Ouvaroff et Sabatier.

2. *Av.* ʌє.
Rv. Croix recroisée sur trois degrés, entre deux globules. (Follis.) Æ. 5.

Kœhler, l. c., p. 23.
De Saulcy, l. c., pl. XIX, N° 11.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVI, N° 30.
Изслѣдованія, p. 192, N° 1, pl. VI, N° 12.

*3. Pièce semblable, mais sans les globules aux côtés de la croix. (Follis.) Æ. 5.

*4. Pièce semblable, mais avec ⲁє. (Follis.) Æ. 5.
Collection Sabatier.

LÉON I et ALEXANDRE.

886—912.

Alexandre, frère cadet de Léon, né vers l'an 870, fut couronné bientôt après, par son père Basile.[2] Il eut donc à la mort de son frère, non vingt ans, comme le dit Cédrène,[3] mais bien quarante.

Connaissant le caractère léger et cruel de son frère, Léon l'avait éloigné des affaires du gouvernement, en lui conservant toujours le titre d'empereur. Leurs monnaies communes appartiennent donc, comme Mr. de Saulcy l'observe avec raison, au commencement de leur règne.

Alexandre était même soupçonné d'avoir voulu assassiner son frère en 903, dans l'église de St. Mocius, quoique le bravo qu'il avait gagné, ne voulut rien avouer.[4]

---

[1] Krug, Chronologie der Byzantiner, p. 326.
[2] Théophanes cont., p. 264.
[3] Cédrène, p. 475.
[4] Théophanes cont., p. 365.

Après la mort de Léon, Alexandre fut reconnu empereur par le sénat et par le peuple. Il était entouré de personnes de mauvaise conduite, qui lui conseillèrent, pour assurer son diadème, de faire tuer le jeune Constantin. Heureusement quelques amis de Léon parvinrent à persuader Alexandre, que la santé de son neveu était très-faible, ce qui le détermina à laisser la vie à l'enfant de son frère.

Pendant une guerre terrible avec les Bulgares, dont les ambassadeurs avaient été outragés par Alexandre, celui-ci termina ses jours, dans la débauche, le 6 juin, 912, après un règne d'une année et de 29 jours, en laissant l'empire à son jeune neveu Constantin. [1]

Monnaies.

*1. *Av.* ΛA.

Rv. Croix, recroisée sur trois degrés, entre deux globules. (Follis.) PL. 5.

Изслѣдованія, p. 194, N° 1, pl. VII, N° 13.

*2. *Av.* Croix haussée, recroisée en haut; aux côtés les lettres: Λ—A.

Rv. Même revers. (Follis.) Æ. 5.

Изслѣдованія, p. 194, N° 2, pl. VII, N° 14.

La pièce de plomb est très-curieuse; elle est peut-être une espèce de monnaie de nécessité frappée du temps de la guerre avec le roi Siméon, où il n'y avait pas assez de cuivre à Cherson pour battre monnaie? Les originaux de ces deux *follis*, uniques jusqu'aujourd'hui, se trouvent à l'Ermitage.

CONSTANTIN X PORPHYROGENÈTE.

912—959.

Les tuteurs qu'Alexandre avait laissés à son fils, étaient des personnes généralement détestées. Heureusement ils étaient en mauvaise harmonie entr'eux et rappelèrent l'impératrice-mère Zoë, qu'Alexandre avait exilée.

Zoë sut éloigner les tuteurs de son fils et prit elle-même les rênes du gouvernement. Elle fit un traité avec les Sarrasins, combattit avec succès les Bulgares, mais bientôt elle succomba aux intrigues de son amant, l'amiral Roman Lacapène, qui en 919, maria sa fille Hélène avec Constantin, prit lui-même le titre de *Basileopator* et arracha à Zoë le pouvoir suprême, en la chassant du palais impérial.

Bientôt après, le 24 septembre de la même année, il força son gendre à le nommer César et le 17 décembre, il se fit couronner comme empereur. L'année suivante, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, il conféra la même dignité à son fils aîné Christophe et deux ans plus tard à ses fils Étienne et Constantin. Son fils cadet, Théophylacte était destiné au patriarchat.

---

[1] Théophanes cont., Alexandre, p. 377 à 380. Symeon mag., de Alexandro, ed. Beck., p. 718 à 720. George monach., de Alexandro, ed. Beck., p. 872 à 874, etc.

ROMAN I.

920—944.

Roman régna tout-à-fait seul; son gendre et ses fils n'avaient que le nom de co-régents. Constantin ne s'occupa que de science, à l'instar de son père. Il permit même que dans les documents son nom fut mis après ceux des usurpateurs. Nous lui devons d'excellentes notions sur l'histoire de Cherson.

Le règne de Roman fut glorieux. Il fit la paix avec les Bulgares, dont le roi Pierre fils de Siméon, vint en personne à Constantinople, pour se marier avec la petite-fille de Roman, Marie (Iréne), fille de Christophe (le 8 octobre 927). Les Sarrasins furent battus dans le port de Lemnos et sur l'Euphrate.

Au nord de l'empire, la puissance des Khozars était menacée par les Petchénègues (Patzinaques) et les Russes.

Les Petchénègues, nommés Patzinaques par les Grecs et Bedchenaks par les Arabes, étaient d'origine turque et parlaient la même langue que les Komans.[1] Chassés de leur patrie, sur le Volga, par les Uses, ils traversèrent le pays jusqu'au Danube et occupèrent vers 900, le territoire entre le Don, le Danube et la Mer Noire. Ils doivent avoir possédé même une partie de la Crimée, car l'empereur Constantin les cite comme les voisins de Cherson. Ils étaient presque toujours en guerre avec les Russes et Constantin fait observer que le principe des Romains doit être d'avoir toujours des bonnes relations avec les Petchénègues pour se servir d'eux contre les Russes et leurs alliés les Turcs.

Les Petchénègues étaient en relation de commerce avec Cherson et étaient extrêmement avides de gain. Comme nation indépendante, ils n'ont pas existé longtemps.

L'apparition des Russes au contraire est d'une grande importance pour l'histoire du monde.

Les Slaves et leurs voisins les Finnois, avaient vêcu longtemps sous leurs anciennes institutions patriarchales, mais sans avoir été en état de se faire respecter par leurs voisins guerriers et sans avoir obtenu de l'ordre et de l'harmonie dans leurs affaires intérieures. Ceci les détermina à se réunir pour demander des princes aux Varègues normands, dont ils avaient éprouvé les vertus et le caractère respectable. On a prouvé récemment que Rurik, Sinéus et Truvor étaient du peuple des Rodses (Ῥῶς) suédois.[2]

Depuis longtemps, des Varègues normands et slaves étaient allés à Constantinople, pour prendre du service dans la garde de l'empereur. Leurs récits de la magnificence de la capitale excitèrent chez leurs camarades le désir de s'en emparer.

---

[1] Anna Comnène, Alexiade, VIII, p. 232. V. Lelewel, Géographie du moyen-âge, IV, p. 203.
[2] Kunik, Die Berufung der Schwedischen Rodsen.

Askold et Dir, venant de Nowgorod, avaient fondé une principauté russe à Kiew, sur les débris de l'empire des Khozars. De là, en 886, ils parurent avec une flotte considérable devant Constantinople: mais une tempête détruisit les vaisseaux, dont très-peu regagnèrent les côtes russes. [1]

Oleg délivra les Polènes et enleva aux Khozars les terres des Sévériens, des Radimitches et des Wétiches. [2] Il se mit à la tête d'une expédition contre Constantinople, il en saccagea les alentours, força les Grecs à faire la paix et retourna en Russie chargé de butin. [3]

Igor, fils de Rurik, suivit son exemple. Mais sa flotte et l'armée furent battues et forcées de se retirer (en 941). [4] Néanmoins le brave Igor prépara une seconde armée, plus considérable que la première. Comme les Normands et les Slaves, armés de haches de guerre, [5] ne combattaient qu'à pied, Igor forma une cavalerie de Petchénègues et de Turcs.

Mais cette fois l'empereur évita la guerre, il fit avec les Russes un traité, dans lequel il y avait plusieurs articles, concernant la ville de Cherson.

Dans le VII[e] article il était stipulé, que le prince russe ne s'arrogerait pas de pouvoir sur Cherson et sur les petites villes, qui en dépendaient. Si le prince russe était en guerre non loin de Cherson, (avec les Khozars ou avec les Petchénègues) et s'il avait besoin de troupes, l'empereur lui en enverrait autant qu'il serait nécessaire.

D'après le IX[e] article, les Russes promettaient de ne pas molester les Chersoniens qu'ils trouveraient occupés de la pêche, dans l'embouchure du Dniépre et dans le X[e] article, le prince russe s'obligeait d'empêcher les Bulgares noirs, voisins du territoire de Cherson, de faire la guerre à cette ville. [6]

On voit dans ce traité, comment l'empereur eut à cœur de protéger et de conserver à l'empire Cherson, ville limitrophe la plus considérable au nord de l'empire, et de quelle importance pour cette ville étaient alors ses pêcheries.

Dans la légende de St. Étienne il est dit que des Russes de Nowgorod, sous leur prince Brawlin, Brawelin, tombèrent sur la Crimée, pillèrent Kertch et Korsun

---

[1] Karamzine, Histoire de l'empire russe (trad. allem.) I, 96, note 274.

[2] Kunik, l. c., II, p. 226 et suiv.

[3] Несторъ, ch. XIII. Karamzine, p. 106 et suiv. Les auteurs byzantins ne parlent pas de cette expédition.

[4] Théophanes cont., p. 423. Syméon mag., I, p. 746. Karamzine, I, p. 120, etc.

[5] Cette hache était l'arme ordinaire des Varègues, en Grèce ainsi que dans l'occident de l'Europe. Ils la portaient sur l'épaule droite. C'est de cette arme que les Varègues à Constantinople avaient tiré le nom de *οἱ πελεκυφόροι*. V. Kunik, II, p. 271.

[6] Несторъ, ch. VIII. Karamsine, I, p. 123 et suiv.

(Cherson) et se rendaient de là à Suroz (Sudak) où Brawlin, par l'éloquence de St. Étienne, fut converti et baptisé. Il renvoya tous les prisonniers de Kertch et de Cherson, donna de riches cadeaux au saint et retourna à Nowgorod. [1]

La chronique de Nowgorod et le Chronographe de la bibliothèque Démidow, mentionnent le même fait. [2]

Mais ces récits sont très-obscurs et ont besoin d'être examinés par les connaisseurs de l'histoire russe. MM. Wostokow et Kunik expliquent le nom de Brawlin par бранливъ, le brave, celui qui aime le combat. [3] C'est donc plutôt une épithète honorifique qu'un nom propre et en général, toute cette histoire doit appartenir à une autre époque et doit avoir eu lieu dans d'autres endroits, parce que les auteurs byzantins n'en parlent pas. Peut-être ces récits se rapportent-ils à l'histoire de Wladimir-le-Grand, dont nous allons parler tout à l'heure.

Bientôt après la conclusion de la paix que nous avons mentionnée, Roman fut privé du diadème par son fils Étienne et relégué dans un couvent de l'île de Proté, (le 16 décembre 944). Il mourut dans ce couvent le 25 juillet 948.

Mais Étienne eut un tel caractère qu'Hélène, craignant pour l'existence de son mari Constantin X, détermina ce dernier, à s'emparer de ses frères, fils de Roman I. À l'occasion d'un banquet, le 25 janvier 945, Constantin fit saisir ses beaux-frères, les fit moines et les envoya sur leur prière, à Proté, chez Roman. Constantin IX décéda à Samothrace, ayant essayé envain de s'évader de prison. Étienne vécut encore dix-neuf ans dans l'exil, d'abord à Proté, puis, à Prokonnésos, plus tard à Rhodes et enfin à Mitylène. Le frère aîné Christophe, était déjà mort en 931. [3]

Enfin Constantin X occupa seul le trône qui lui était dû par sa naissance.

Monnaies.

Toutes les monnaies de Roman I sont du même style de fabrication que les doubles *follis* de Basile I et Constantin VIII.

*1. *Av.* Ρ ω.

Sans revers; ou bien le revers est tout-à-fait effacé. (Double follis.) Æ. 6.

Kœhler, Sérapis, I, pl. II, N° 21.
Изслѣдованія, p. 201, N° 1.

*2. Pièce semblable, mais le Ρ a une autre forme et est réuni avec l'ω, de façon que le tout ressemble à une ancre. (Double follis.) Æ. 6.

[1] Kunik, l. c., p. 348.
[2] Ibid., l. c., p. 350.
[3] Ibid., p. 495.
[4] Théophanes cont., p. 435. George monach., p. 919, etc.

Mourzakéwicz, Descriptio num. vet., p. 9, N° 10.
Изслѣдованія, p. 201, N° 2.

*3. *Av.* Monogramme P/ω

Rv. Croix recroisée sur trois degrés, entre deux globules. (Double follis.) Æ. 8.
Reuilly, Voyage, pl. II, N°s 10 et 11.
Изслѣдованія, l. c., N° 3.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. 7, N°s 10 et 11.

*4. *Av.* Monogramme P͜, de façon que le bras long du P forme le milieu de la lettre ω.

Rv. Ut supra. (Double follis.) Æ. 8.
Изслѣдованія, l. c., N° 4.

*5. *Av.* Monogramme ϙ͜, composé de la manière du précédent.

Rv. Ut supra. (Follis.) Æ. 3
Изслѣдованія, l. c., N° 5, pl. VII, N° 12.

*6. *Av.* Comme sur le N° 4.

Rv. Monogramme ⳩, offrant les lettres Δ, Є, Ⅽ, Π, Τ, Η, C et indiquant le titre impérial: Δεσπότης. (Double follis.) Æ. 8.
Kœhler, l. c., N° 20.
Изслѣдованія, l. c., N° 6, pl. VII, N° 15.

C'est la première fois qu'on trouve sur une monnaie de Cherson le titre de Δεσπότης, qui se rencontre sur presque toutes les pièces suivantes. [1]

CONSTANTIN X.

944 — 959.

Constantin fortifia son pouvoir en élevant en 948, à la fête de Pâques, son fils aîné Roman II, à la dignité d'Auguste.

Quoique accoutumé à une vie peu active et occupé des beaux arts et de la science [2], Constantin ne régna pas sans gloire. Ses généraux Basile, Bardas Phokas et les fils de ce dernier Nicéphore et Léon, remportèrent des victoires brillantes sur les Sarrasins, sur les Longobards alliés avec les Napolitains, et sur les Arabes. [3]

Avec les Russes, Constantin était en relation amicale. La célèbre Olga fit un voyage à Constantinople, pour se persuader de la vérité de la religion chrétienne.

---

[1] La monnaie chez Waxel N° 32, avec un B sur le revers, n'est pas exactement gravée. D'après les originaux, il y a une croix au lieu de la lettre B.

[2] Théophan. cont., VI, 22, p. 450, ed. Beck. Constantin était reconnu comme le meilleur peintre de son temps.

[3] Théophan. cont., VI, 32, p. 455. Cédrène, p. 499.

Elle se fit baptiser par le patriarche [1], qui lui donna le nom d'Hélène. L'empereur lui-même était le parrain, il la traitait comme sa fille et amie, et elle retourna à Kiew chargée de cadeaux de grande valeur (en 957). [2]

Nous avons déjà vu que Constantin a communiqué sur Cherson des notions très-importantes.

Alors la ville avait donné le nom à une province (thema), à laquelle appartenait aussi tout le territoire du Bosphore. Le chapitre, traitant de l'ancienne histoire de Cherson, s'est malheureusement perdu. [3]

Nous avons mentionné que la ville était en relation de commerce avec les Petchénègues. Ce commerce était très-réglé. Les marchandises que les Barbares exportaient, consistaient en des étoffes de pourpre (*βλαττία*), des écharpes de soie et de lin (*πϱάνδια*), des bracelets (*χαϱέϱια*), d'autres étoffes précieuses et des objets de parure (*σήμεντα*), du poivre, des peaux de panthères, etc.. [4] Tous ces produits provenaient de l'Asie et on voit, de quelle importance était Cherson comme entrepôt de commerce entre l'Asie et l'Europe. Il va sans dire qu'une telle ville devait être très-riche; elle pouvait donc mieux résister aux Barbares qui l'environnaient et les Barbares aussi avaient un intérêt à ménager une cité, qui leur procurait les objets de luxe de l'orient.

C'est de Cherson, qu'on traitait avec les Petchénègues qui étaient à la solde de l'empereur pour être employés en Russie, dans la Khozarie et dans la Zychie. On

---

[1] Polieukte, le 73[e] patriarche, car Theophylacte, fils de Roman, était mort déjà le 27 février 956. Polieukte, célèbre par une vie exemplaire, avait été nommé patriarche le 3 avril 956, v. Schlözer, Nestor. V, p. 65, et Catal. Patriarch. Philippi, chez Banduri, Antiq. Constant. I, p. 183. Krug, Byz. Chronologie, p. 289.

[2] Parmi les cadeaux que l'empereur offrit à Olga, il y avait aussi 500 *miliarésia* v. Nestor et Karamzine, I, p. 136 à 138. Si ces 500 *miliarésia* étaient des pièces d'or ordinaires, la valeur de ce présent était à peu près de 2000 roubles argent, somme assez considérable pour cette époque. Il paraît même que ces pièces étaient des doubles *miliarésia* (*δίπλατα μιλιαρίσια*), médaille, que l'empereur seul avait le droit de donner en cadeau et qui avait une plus grande valeur par sa rareté. V. Krug, Zur Münzgeschichte Russlands, p. 158.

C'est peut-être à cette même occasion qu'est venu en Russie la magnifique coupe en agate arborisée et enrichie de pierres précieuses, appartenant à S. E. Mr. le comte Stroganoff à Moscou et publiée dans les Древности Россійскаго Государства, Vol. I, p. 43. Cette pièce précieuse porte le nom et les titres de Constantin X et a servi long temps dans la cérémonie du sacre des Grand-ducs de Russie.

[3] De thematibus, ed. Band, I, p. 24.

[4] De administr. Imperio, VI. Stritter, Memor. popul., III, p. 803 et 804. V. Lelewel, Géographie du moyen-âge, III, p. 212 et suiv.

retenait ici aussi les ôtages que les Petchénègues devaient envoyer pour la sûreté des ambassadeurs de l'empereur.[1]

Il est intéressant de voir, comment l'empereur défendait Cherson et les Klimata, sa dernière propriété dans ces contrées. Dubois explique le nom des Klimata (κλίματα) par l'inclinaison de la terre vers le pôle et les désigne comme la branche septentrionale des montagnes de la Tauride.[2] Ils comprennent le même territoire, appelé autrefois Dory et peut-être les châteaux, existant encore dans les Klimata, sont-ils les mêmes, construits par Justinien I pour la défense de ces contrées.

Cette province était trop éloignée des autres, pour pouvoir y entretenir une garnison considérable. L'empereur devait donc vivre en amitié avec quelques princes barbares, pour les opposer à d'autres princes, voisins de la Crimée.

C'est ainsi qu'il employait les Bulgares et les Petchénègues, contre les Russes, et les Albanes ou Alains contre les Khozars. Ces Alains, qu'on prend ordinairement pour une nation indogermanique, étaient venus du bord de la mer Caspienne jusqu'aux rives septentrionales de la Mer Noire, où Constantin X les connaît, et expose de quelle manière il fallait se servir d'eux pour les mettre en embuscade contre les Khozars, à qui ils devaient couper les vivres, dans le cas où l'empereur serait en guerre avec eux.[3] Plus tard, les Alains entrèrent dans la presqu'île, où ils occupaient la côte depuis la Gothie jusqu'à Mon Castro (Akkerman sur l'embouchure du Danube).[4]

Quant à l'institution ecclésiastique de cette époque, Cherson appartenait à l'éparchie de la Zichie (Ζηχία) et était la résidence d'un archevêque, le vingt-quatrième, d'après son rang. Le diocèse était limitrophe à celui de l'archevêque de Bosporos (Panticapée), le vingt-cinquième d'après son rang et appartenant à la même éparchie.[5] Plus tard, ces deux archevêchés furent réduits au 58e et au 59e rangs.[6] Deux autres archevêchés du voisinage, élevés à ce rang par Léon VI, celui des Goths et celui de Sugdæa (Sudak), furent transformés en métropoles par l'empereur Andronic Paléologue (de 1282 à 1328)[7]

Constantin X mourut le 9 novembre 959, âgé de cinquante-quatre ans. Les contemporains accusent son fils Roman et la femme de Roman, Théophano, d'avoir empoisonné leur père.[8]

---

[1] De administrando Imp., ch. VII.
[2] Dubois, Voyage, VI, p. 231 à 233.
[3] De administrando Imp., ch. X et XI.
[4] Dubois, l. c., p. 235.
[5] Constant. Porph., de cærimon. aulæ Byz., II, p. 449.
[6] Codine, Notilia Græc. episcop., p. 339.
[7] Ibid., p. 344.
[8] Cedrène, p. 502. Théophan. cont., 52, p. 466.

Monnaies.

*1. *Av.* Buste de Constantin, vêtu d'une riche dalmatique.
Rv. K ω (Κωνσταντῖνος) (Follis.) Æ. 4.
Waxel, l. c., N° 38.
De Saulcy, pl. XX, N° 9.
Mourzakéwicz, Descriptio. num. vet., pl. I, N° 2.
Sabatier, Iconogr., Byzant., pl. 17, N° 6.
Изслѣдованія, p. 206, N° 1, pl. VII, N° 17.

*2. *Av.* K ω
Rv. Croix recroisée sur trois degrès, entre deux globules. (Follis.) Æ. 4.
Изслѣдованія, p. 207, N° 2.

*3. *Av.* Comme sur la première pièce.
Rv. Comme sur le revers de la seconde pièce. (Follis.) Æ. 4.
Sabatier, l. c., pl. XVII, N° 7.

Les N°s 1 et 3 ressemblent beaucoup aux monnaies de Roman I et ont été frappés peut-être peu de temps avant que Constantin conférât la dignité d'Auguste à son fils.

Les monnaies avec des simples initiales, vont jusqu'ici. Sous Constantin X aussi commencent les pièces avec monogrammes.

CONSTANTIN X et ROMAN II.

948—959.

Roman le Jeune, fils de Constantin X et d'Hélène, né en 938, était déjà marié en 943, avec Berthe (Eudoxia), fille naturelle de Hugues, roi de l'Italie; mais la jeune impératrice mourut en 947. Constantin qui idolâtrait son fils, lui enseigna en personne la religion, les sciences et les règles du maintien princier, en disant que s'il observait ces leçons, il tiendrait longtemps et heureusement le sceptre de l'empire. [1]

En 949 Constantin donna pour femme à son fils Théophano (Anastasie), fille de Krateros, une belle personne, d'une famille noble et considérée. Mais ces enfants, comme nous l'avons vu, ne justifièrent pas l'amour qu'eut pour eux l'empereur leur père[2].

Monnaies.

*1. *Av.* Effigie de Constantin, ornée d'une couronne.
Rv. Effigie de Roman, avec une coiffure, enrichie de trois plumes. (Follis.) Æ. 3.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVII, N° 17.
Изслѣдованія, p. 208, N° 1, pl. VII, N° 18.

---

[1] Théophanes cont., 28, p. 458.
[2] Ibid. Cédrène, l. c. Krug, Byzantinische Chronologie, p. 283.

L'effigie de l'avers est tout-à-fait la même qui se rencontre sur les monnaies N[os] 1 et 3, frappées par Constantin X seul. Le revers offre distinctement un prince plus jeune et correspond parfaitement avec le sujet de la première monnaie de Roman II.

2. *Av.* Monogramme: TK N C ω (Κωνσταντῖνος).

Rv. Monogramme: P M A ω (Ῥωμανός). Æ. 4.

Waxel, l. c., N° 34.
Kœhler, l. c., pl. II, N° 16.
Sabatier, l. c., pl. XVII, N[os] 18, 19.
Изслѣдованія, p. 208, N° 2, pl. VII, N° 19.

Sur l'exemplaire chez Kœhler, on voit, peut-être par suite d'une erreur, un o dans le canton gauche (héraldiquement) supérieur de la croix monogrammatique.

Kœhler a pris, d'une manière étrange, le monogramme de Constantin pour le nom de Cherson et celui de Roman, pour le nom de la ville de Rome; il dit que Cherson a mis sur ses monnaies le nom de Rome pour exprimer par là son respect envers la capitale du monde! Il explique l'ω par le but de donner à la croix monogrammatique la forme d'une ancre et fait observer en général, qu'alors la cour de Byzance avait l'intention de réintroduire la langue et les coutumes de Rome. [1]

Nous pensons que notre manière d'expliquer ces monogrammes est évidente et ne permet plus de doutes.

ROMAN II.

959 — 963.

Roman ne justifia pas les espérances de son père. Adonné à la crapule et aux plaisirs, il abandonna les rênes du gouvernement à son favori Bringas, tandis que ses généraux Nicéphore et Léon défendirent les frontières de l'empire.

Déjà sous Michel II, les infidèles s'étaient emparés de l'île de Crète, d'où ils attaquaint les provinces voisines de l'empire. Roman chargea Nicéphore avec une armée considérable, dans laquelle il y avait aussi des Russes, de reprendre cette île. Nicéphore y parvint après une campagne de sept mois et rentra triomphalement à Constantinople, en 951. En même temps Léon vainquit les Sarrasins en Asie et conduisit à Constantinople tant d'esclaves que toutes les maisons en étaient remplies.

Grâce aux succès de ses capitaines, le règne de Roman fut glorieux, mais de courte durée, car l'empereur mourut le 15 mars 963; on ne sait pas si sa vie

[1] Sérapis, I, p. 21.

irrégulière ou si le poison terminèrent ses jours. Lui, sa femme et ses fils, sont enterrés dans l'église des apôtres.[1]

Roman laissa deux jeunes fils, Basile nommé Auguste le jour de Pâques 960 et Constantin XI, dont la mère Théophano se chargea du gouvernement.[2]

Des deux sœurs de l'empereur, l'ainée, Théophano, épousa plus tard Othon II roi d'Allemagne et la cadette, Anne, le Grand-duc Wladimir, dont nous parlerons plus bas.

Quant aux affaires du nord de l'empire, nous savons seulement que le patricien Marianos repoussa les Hongrois (Turcs) qui avaient fait une invasion en Thrace.[3] Les monnaies suivantes parlent pour l'existence de Cherson.

Monnaies.

*1. *Av.* Portrait de Roman comme sur le revers du N° 1 des monnaies de Constantin X et Roman II.

Rv. ω P ω (Ῥωμανός). (Follis.) Æ. 4.

Изслѣдованія, p. 210, N° 1, pl. VII, N° 20.

La ressemblance de cette monnaie avec celle que nous venons de citer, prouve qu'elle appartient à la première année du règne de cet empereur.

*2. *Av.* Croix monogrammatique avec les lettres: P M ω A

Rv. Croix recroisée sur trois degrés et entre deux globules. (Follis.) Æ. 4.

Waxel, Recueil, N° XXXVII.
Kœhler, l. c., pl. II, N° 18.
De Saulcy, Essai de classification, pl. XXI, N° 7.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 9, N° 9.
Sabatier, Iconogr., pl. 18, et 32.
Изслѣдованія, p. 211, N° 2, pl. VII, N° 21.

*3. *Follis* semblable, mais avec un ϙ, tourné à gauche. Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c., N° 3.

*4. *Follis* semblable, mais avec le monogramme: ϙ M + ω A Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c., N° 4.

---

[1] Anonymi de sepulc. imperat., Antiq. Constant., ed. Banduri, p. 105.

[2] Léon Diacre, Roman II. Cédrène, p. 503. Théophan. cont., VI, vita Romani, p. 471 à 481, ed. Beck.

[3] Théophan., l. c., p. 480.

*5. *Follis* semblable, mais avec le monogramme: P m ω A — Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c., N° 5.

Ce monogramme aussi est rapporté à tort par Kœhler au nom de Rome [1], tandis que Mr. de Saulcy a bien reconnu, qu'il offre le nom de Roman. [2] Sur son exemplaire la lettre d'en bas n'est pas un Δ, mais bien un A.

NICÉPHORE PHOKAS.

963 — 969.

La première action de l'impératrice régente fut de rappeler Nicéphore à Constantinople et de lui accorder l'honneur d'un triomphe. Mais la faveur dont elle le combla lui attira la haine de Joseph Bringas, et Nicéphore, pour échapper aux persécutions de l'ancien favori, accepta le diadème, que lui offrirent ses propres soldats, d'accord avec Théophano et Jean Zémiscès, lieutenant de Nicéphore.

Le nouvel empereur entra à Constantinople par la porte d'or et fut couronné par le patriarche, le 16 août 963; le peuple lui donna le surnom de Kallinikos. Il nomma César son vieux père Bardas et épousa Théophano, le 20 septembre. Bringas fut envoyé dans un couvent en Paphlagonie.

Les victoires contre les Sarrasins en Asie continuèrent. Jean Zémiscès les défit en Cilicie, près d'une colline qui en tira le nom de la colline sanglante. Nicéphore lui-même prit Mopsuestia et Tarsus, mais il leva le siége d'Antioche, car comme le présage que celui qui aurait conquis l'île de Crète, serait orné du diadème, lui avait procuré le trône, un autre présage disait que celui qui prendrait la ville d'Antioche, ne jouirait pas longtemps du fruit de cette conquête. Lorsque plus tard, contre la volonté de l'empereur, le patricien Burzas eut pris Antioche, Nicéphore l'éloigna de Constantinople et Jean Zémiscès, ainsi que d'autres personnes eurent bientôt le même sort.

Les mécontents se réunirent à Théophano, qui entretenait avec Zémiscès une intrigue amoureuse; on inventa le prétexte que Nicéphore voulait laisser le trône à son frère Léon, quoiqu'il partageât la dignité impériale avec Basile, fils aîné de Roman II; on excita le peuple accablé d'impôts, car l'empereur, pour payer les soldats, n'avait pas seulement augmenté tous les impôts, mais il avait aussi dépouillé les églises et altéré la monnaie. Dans la nuit du 11 décembre 969, Zémiscès, qui avait déterminé Nicéphore à ceindre le diadème, l'égorgea pour s'emparer lui-même des insignes impériaux [3].

---

[1] Sérapis, l. c., p. 22.
[2] Essai de classification, etc., p. 236.
[3] Léon Diac., Nicéphore. Cédrène, p. 523, etc.

Tandis que l'empereur s'occupait des Sarrasins, la puissance des Russes, au nord, s'était augmentée d'une manière dangereuse pour l'empire. Swätoslaw, fils d'Olga, prince guerrier et d'un caractère chevaleresque, ayant vaincu les Wétitches, battit aussi les Khozars en 965 et prit leur forteresse, Sarkel (Bélouwéja, Biélaiawéja). [1] Déjà depuis la délivrance de Kiew, leur Chaganat avait passé aux princes russes, qui sont mentionnés aussi comme se servant du titre de Chagans des Khozars. [2] Après, Swätoslaw soumit les Alains (Iasses) et les Kassogues, établis entre la Mer Noire et le Volga et dont parle déjà Constantin Porphyrogenète. [3] Ayant occupé tout le territoire des Khozars, Swätoslaw ou d'autres Varègues s'emparèrent de la ville de Tamatarcha (Tmutorakan), située sur la presqu'île de Taman, non loin des ruines de Phanagoria. [4]

L'empereur, pour éloigner de l'empire un ennemi aussi redoutable, détermina Swätoslaw à marcher contre les Bulgares. Ce dernier conquit tout leur royaume, et prit sa résidence dans leur capitale, Péréieslaw (ἡ μεγαλὴ Περεσϑλάβα), située non loin des ruines de Marcianople, dont les débris avaient servi peut-être pour la construction de la ville nouvelle. [5] Le roi des Bulgares mourut de chagrin.

Nicéphore était en relation amicale avec Swätoslaw, à qui il envoya de temps en temps de riches cadeaux. Son ambassadeur était le catapan [6] et patricien Delphinas, nommé Kalokyr (καλὸς κύριος, le vaillant seigneur, ce qui paraît aussi indiquer une espèce de titre); il était fils du proteuon de Cherson. [7] A l'époque de la mort

---

[1] Бѣлувѣжа, Бѣлавежа, v. p. 219 de cet ouvrage.

[2] Karamzine, I, p. 140. Kunik, l. c., 166, 270, etc.

[3] Karamzine, l. c.

[4] Karamzine pense que Tamatarcha était située sur les ruines de Phanagoria même; il paraît pourtant que la Fanagoriskaia d'aujourd'hui, se trouve sur l'emplacement de l'ancienne ville de Tamatarcha et que l'ancienne ville de Phanagoria était située un peu plus loin, près de la station actuelle de Sennaïa. Tamatarcha est mentionnée la première fois en 703, sous Justinien II. La principauté russe dans cette ville si éloignée ne put se maintenir que jusqu'en 1011, où elle devint la proie des Abases. Nous en parlerons en détail à l'occasion de l'histoire de Phanagoria.

[5] Péréslawa, Péréieslaw, nom tout-à-fait slave, Переслава, fait supposer que cette ville était construite dans une province slave, faisant partie de l'empire bulgare. Les Grecs ont estropié ce nom en Péristhlawa, Parastlawa, Presthlawon, etc., les Arabes en Berisklaba. On distingue le *grand* Péréieslaw du petit, le premier, comme le dit Lelewel, Géographie du moyen-âge, Vol. III, p. 119 et suiv., était situé non loin des ruines de Marcianople et le *petit* près du village actuel d'Emereler, vis-à-vis de Varna.

[6] Ce titre, correspondant à celui de capitaneus, était employé surtout par les officiers d'administration en Italie, sur l'île de Cypre, etc. v. Du Cange, Gloss., v. Catapan.

[7] Cédrène, II, p. 660. Zonaras, II, p. 205, etc.

de l'empereur, Swätoslaw combattit et chassa de son empire les Petchénègues,[1] qui y avaient fait une irruption, peut-être excités par Nicéphore.

Telles étaient les relations de l'empire avec ses voisins, du temps de Nicéphore; c'est avec peine qu'il conserva la paix avec les Russes. Cherson continua son rôle ancien comme ville limitrophe de l'empire; c'est d'elle qu'on traita avec les voisins, et le fils de son proteuon servit comme ambassadeur.

Monnaie.

Av. Croix monogrammatique: N Φ K, P en haut, C en bas (Νικηφόρος).

Rv. Є Δ C, T en haut, Π en bas (Δεσπότης.) (Follis.) Æ. 4.

Waxel, Recueil, N° 36.
Kœhler, Sérapis. I, pl. II, N° 17.
De Saulcy, pl. XXI, N° 11.
Murzakéwicz, Descript. num. vet., p. 9, N° 8.
Sabatier, Iconogr., pl. XVII, N°s 26, 27.
Изслѣдованія, p. 215, pl. VII, N° 22.

Kœhler n'ayant pas trouvé la signification des monogrammes de cette monnaie, se dépite de la maladresse avec laquelle celui de l'avers est composé. Il prend le monogramme du revers pour ETCΔ, ἔτους Δ et le rapporte à la quatrième année d'un règne inconnu.[2] L'explication que donne Mr. Murzakéwicz est non moins erronée, tandis que Mr. de Saulcy a très-bien trouvé le sens de ces représentations.[3]

JEAN ZÉMISCÈS.

969 — 975.

Jean Zémiscès, neveu du célèbre Jean Kurkuas, protovestiaire de Basile I, tirait son surnom de sa petite taille, car Zémiscès, Zémisquès, mot arménien, signifie «*petit.*»[4]

Après avoir apaisé les scrupules du clergé, qui d'abord ne voulut pas reconnaître comme empereur celui qui avait privé de la vie son prédécesseur, il fut couronné le jour de Noël 969, et adopta et proclama co-régents Basile et Constantin, fils de Théophano, envoyée elle-même dans un couvent arménien pour avoir conspiré contre la

[1] Karamzine, p. 242 et suiv.
[2] Sérapis, I, p. 21.
[3] Essai de classification, etc., p. 243.
[4] Léon Diac., l. c. Selon Du Cange, Gloss., p. 1570, Zémiscès signifie „adolescentulus," V. aussi Lebeau, hist. du Bas-empire, XIV, p. 97, la note de Mr. Brosset.

vie de Nicéphore. En même temps, il épousa Théodora, fille de Constantin X et sœur de Roman II, qui renonça à la vie religieuse, à laquelle son frère l'avait condamnée.

Le règne de Jean fut glorieux. Les Sarrasins qui mirent le siége devant Antioche, furent repoussés; Bardas Phokas, neveu de Nicéphore, proclamé empereur, fut forcé de se soumettre et exilé à Chios, et l'empereur eut les mains libres pour agir contre les Russes, dont la puissance était devenue très-dangereuse.

Le grand-duc Swätoslaw avait une seconde fois conquis la ville de Péréieslaw et malgré le traité conclu avec Nicéphore et d'après lequel les Russes durent céder aux Romains la Bulgarie, l'intriguant Chersonien le Kalokyr Delphinas persuada Swätoslaw de garder sa conquête et lui promit, outre toute la Bulgarie, des présents précieux, s'il voulait le mettre sur le trône de Byzance. [1]

Jean rappela le traité fait avec Nicéphore et promit des cadeaux considérables, cependant le vainqueur, fier de ses succès et sans avoir vu les ambassadeurs de l'empereur, tomba avec une armée nombreuse sur la Thrace, menaçant de vouloir chasser les Grecs de l'Europe.

Mais Bardas Sklerus le défit près d'Andrinople et le força d'abandonner la Thrace. [3] L'année suivante (972) Jean lui-même conduisit une armée contre les Russes; il était secondé par une flotte de 300 vaisseaux qui passa dans l'embouchure de l'Ister. Péréieslaw, défendu par 8000 Russes, sous Sfenkal, [4] fut pris après une défense valeureuse, le roi des Bulgares Boris, fait prisonnier dans sa capitale, fut renvoyé, car l'empereur désirait avoir les Bulgares pour amis. Jean restaura les fortifications de la ville, à laquelle il donna le nom de Ioannopolis; puis il se dirigea contre Swätoslaw, qui, averti de son approche par le Kalokyr Delphinas, vint avec une armée formidable au devant des Grecs. Les deux armées se rencontrèrent à Dorystolos (Dorystolum, Dristra, aujourd'hui Silistria); [5] d'après quelques auteurs byzantins, les Russes étaient forts de 230,000 hommes, nombre trop exagéré, mais dans tous les cas leurs forces étaient beaucoup plus considérables que celles des Grecs. Il est plus probable, comme le dit Léon Diacre, qu'il y avait 60,000 Russes, contre 30,000 Grecs. Parmi ces derniers, il y avait 13,000 cavaliers, 10,500 hommes à pied et la légion des Immortels.

On se livra sous les murs de Dorystolos, douze batailles et dans toutes, la tactique et la discipline des Grecs remportèrent la victoire sur les Russes, qui se retirèrent

---

[1] Karamzine, p. 146.
[2] Léon Diac., VI, 8 (103 ed. Hase.)
[3] Lebeau, XIV, p. 109 et suiv.
[4] Chez Léon Diac. *Σφέγκελος*; chez Cédrène, p. 676, *Σφάγελλος*.
[5] Selon Léon Diacre cette ville avait été construite par Constantin-le-Grand.

de la ville, d'où ils firent plusieurs sorties. C'est à cette occasion qu'on les trouve pour la première fois comme cavaliers; jusqu'alors ils n'avaient l'habitude que de se battre à pied. Leurs deux capitaines les plus braves, Swenkal et Ikmor étaient restés sur le champ de bataille, la vie de Swätoslaw avait été plusieurs fois en danger; et les Grecs, le jour de St. Théodore Stratélatès, qui comme ils prétendaient, les avait conduits lui-même au combat, monté sur un cheval blanc, avaient remporté une victoire brillante. Mais le courage et la bravoure des Russes avaient excité l'admiration de l'empereur à un tel point, qu'il leur accorda les conditions les plus honorables. La ville fut rendue à Jean, les 22,000 Russes qui existaient encore, quittèrent la Mœsie, mais on les gratifia de blé, et les marchands russes obtinrent la permission de continuer leur commerce avec Constantinople.[1] Parmi les notions exagérées chez les chroniqueurs russes, dont déjà Schlözer blâme l'inexactitude,[2] le traité, conclu vers la fin du juillet de 972, est seulement exact, car il confirme tout-à-fait les récits des Byzantins. Dans ce traité il était dit entre autres, que les Russes ne devaient pas conduire en Grèce, ni sur le territoire de Cherson, ni en Bulgarie, une armée nationale ou composée de troupes étrangères.[3]

Swätoslaw, en quittant la Bulgarie, fut tué par les Petchénègues avec tous ses compagnons d'armes. Jean marcha contre les Sarrasins en Asie, qu'il vainquit dans deux campagnes. De retour à Constantinople il mourut le 4 décembre 975, d'un poison, préparé par le vil eunuque Basile. Le peuple regretta sincèrement l'empereur qui avait été brave et victorieux à la guerre, clément et bienveillant dans l'administration.[4]

Les victoires de Jean avaient conservé à l'empire la ville de Cherson, qui alors avait été déjà menacée de l'ennemi. Car nous attribuons à cette époque à peu-près le récit des fragments qui se trouvent à la Bibliothèque de Paris. Ils sont écrits par un capitaine (στρατηγός) de l'empereur à Cherson qui défendit la ville contre une attaque d'étrangers, vraisemblablement de Russes. Mr. Hase, à qui nous devons la publication de ces fragments, les rapporte à tort au siége de la ville par Wladimir-le-Grand.[5] Les détails, exactement décrits par Nestor, n'y sont pas mentionnés et tout le récit prouve, qu'alors la ville fut encore conservée à l'empire.

Les ennemis, venant probablement de la presqu'île de Taman, s'étaient fixés dans la Cherronèse et une conduite juste et bienveillante en apparence avait déterminé la

---

[1] Léon Diac., VIII. Cédrène, p. 528. Zonaras, p. 167, etc.
[2] Несторъ, V, p. 165.
[3] Schlözer, Несторъ, V, p. 169. Karamzine, p. 155, etc.
[4] Léon Diac., l. c.
[5] Hase, in Leonem Diac., liv. X, p. 175, p. 496 à 505 ed. Bonn.

plupart des habitants de la presqu'île, à se soumettre à leur domination. Mais à peine furent-ils devenus maîtres de la Tauride, qu'ils changèrent leur façon d'agir. Ils accablèrent le peuple de mauvais traitements, ils coupèrent les mains aux hommes, et en peu de temps dix villes et cinq cents bourgs furent abandonnés des habitants, qui fuyaient la cruauté des Barbares. [1] Enfin la misère générale força le peuple de se lever contre les étrangers; l'auteur anonyme de la notice se mit à la tête du soulévement et la guerre commença. Les ennemis entrèrent dans la presqu'île avec une armée considérable à pied et à cheval et forcèrent les Grecs à se retirer dans la ville, à moitié détruite et dans laquelle ils se défendirent comme dans un village ouvert. L'auteur avait trouvé un asyle dans les Klimata fortifiés; il construisit pour la défense de la ville un château, muni d'un fossé. Dans ce château les Grecs apportèrent leurs trésors, mais toute la ville était occupée de fuyards et ce château servit seulement de citadelle.

Lorsque les ennemis se retirèrent, le *stratégue* anonyme, venu des Klimata, fit une sortie avec cent cavaliers et deux cents frondeurs et archers; ne trouvant nulle part des Barbares, il restaura les murs de la ville et fit sommer les sujets de l'empereur, dispersés dans la campagne, de se réunir à lui, pour résister à l'ennemi. Ceux-ci se rendirent à Cherronésos, mais on ne put pas les amener à s'allier avec les troupes de l'empereur, dont ils n'avaient jamais reçu des bienfaits. Ils se souciaient peu des Grecs; au contraire, leur intérêt était plutôt d'être bien avec les Barbares au N. de l'Ister, dont ils partageaient les mœurs et les usages. On voit donc, qu'alors la plupart des habitants de ce pays se composaient de Khozars, de Petchénègues et d'autres Barbares, qui n'obéissaient aux Grecs qu'à contrecœur. Il n'y avait des Grecs qu'au S. de la presqu'île, à Cherson et dans les Klimata.

Ces Barbares résolurent de se rendre au chef ou prince de ceux qui étaient entrés dans la Cherronèse, et ils chargèrent l'auteur anonyme de traiter avec lui. Le résultat fut favorable pour tous, car l'auteur fut confirmé dans sa préfecture de Cherson, et des revenus considérables lui furent assignés.

Mais on ne trouve pas dans les fragments que notre *stratégue* se rendit à l'ennemi. Comme tout secours de l'empereur lui était coupé, c'est seulement par le traité dont nous venons de parler, qu'il put conserver à son souverain la partie méridionale de la Tauride.

Dans un autre endroit sont décrits les dangers que l'auteur dut subir à l'occasion d'un voyage dans les pays situés au N. de la Tauride. C'était probablement le voyage mentionné chez le prince barbare et qu'il entreprit en hiver, époque où les chemins

[1] Ibid., p. 501.

étaient très-mauvais et même fort dangereux, à cause des fleuves sortis de leur lit.

Mr. Hase attribue ces fragments à la fin du X[e] siècle. [1] Après la prise de Cherson par Wladimir, les Grecs et les Russes vivaient en relation amicale, le prince russe était chrétien. Notre récit donc doit appartenir à une époque antérieure, peut-être au temps des guerres contre les Sarrasins, qui empêchaient l'empereur de secourir ses sujets de la Tauride. Ces événements furent probablement la cause qu'on fortifia de nouveau les murs de Cherson, tels que les trouva plus tard Wladimir. Il ne paraît pas que les ennemis fussent les Petchénègues dont la puissance dans la Tauride n'avait jamais été aussi considérable.

Monnaies.

*1. *Av.* Croix monogrammatique: I / N ω ȣ / A (Ιωάννου.)

Rv. Croix, formée de lettres: T / E ȣ C / Δ / Π (Δεσπότου.) Chaque côté entouré d'un grènetis. (Follis.) Æ. 4.

*2. *Follis* semblable, mais plus petite. Æ. $3\frac{1}{2}$.

Kœhler, p. 22, pl. II, N° 31.

Изслѣдованія, p. 222, pl. VII, N° 23.

Ces monnaies sont très-rares. Kœhler a également expliqué le monogramme du revers de cette monnaie comme renfermant: ETOYC Δ. Il est inconcevable que le même monogramme répété sur trois monnaies différentes, ne l'ait pas mis sur la trace de sa véritable signification.

BASILE II.

975—1025.

Peu d'empereurs ont régné aussi longtemps que Basile II, qui pendant 65 ans porta le titre d'Auguste et qui gouverna seul un demi-siècle. Son frère Constantin n'avait que le titre d'Auguste, son penchant pour les plaisirs l'empêcha de s'occuper des soins du gouvernement.

Bardas Sklerus, le vainqueur des Sarrasins, persécuté par le puissant ministre Basile, assassin de Jean, revêtit le pourpre en Asie et Basile ne put lui opposer que Bardas Phokas, qui rappelé de l'exil et mis à la tête d'une armée, vainquit Sklerus et le força de chercher un asyle chez l'Émir de Bagdad. Mais le perfide Arabe le garda comme prisonnier jusqu'au moment où il résolut de se servir de cet habile général pour combattre les Perses. Sklerus, ayant vaincu ce peuple, fut proclamé empereur une seconde fois, mais la trahison le fit tomber dans les mains de Phokas, qui

avait également ceint le diadème impérial. Pourtant, Phokas mourut bientôt et Sklerus se rendit à Basile qui lui conféra la première dignité après celle de l'empereur, en le nommant Kuropalatès (en 990).

Ces révoltes étaient favorisées par les guerres de l'empereur avec les Bulgares et les Russes. Le roi des Bulgares, Samuel I, envahit l'empire romain et pénétra jusqu'au Péloponèse, sans trouver de résistance (en 978 et 979).[1] Enfin Basile, étant parvenu à réunir une armée, entra dans la Bulgarie, mais par suite de la trahison de son capitaine Étienne, il fut battu en 987, près de Stoponium.[2]

Le dernier fils de Swätoslaw, Wladimir était alors à la tête d'un empire formidable. Aidé par des Varègues, il s'était emparé de toutes les terres de son père et régnait depuis la mer Baltique jusqu'à Cherson, sur presque toute la Russie européenne de nos jours.

Wladimir, pour se montrer digne de la gloire de ses ancêtres, déclara la guerre à l'empereur et conduisit son armée contre l'opulente ville de Cherson, dernier refuge des Grecs sur la presqu'île cimmérienne. Sa flotte amarra dans le liman et débarqua les troupes qui firent le siége de la ville. Les Chersoniens se défendirent avec grand courage, malgré la menace du Grand-duc de continuer le siége pendant trois ans. Ils construisirent des mines et employaient la nuit à apporter dans la ville la terre dont les Russes s'étaient servi pour combler les fossés.[3] Enfin le but que la force des armes ne put atteindre, fut obtenu par la trahison. Un moine de Cherson, Anastase, attaché au Grand-duc, lui conseilla, au moyen d'une flèche lancée dans le camp russe, de couper les sources à l'E. de la ville, qui y amenaient l'eau potable. A cette nouvelle, comme le dit Nestor, Wladimir s'écria, si ceci est vrai, je me ferai baptiser.

Broniovius décrit cet aqueduc souterrain[4]; Dubois aussi en trouve la source près de la métairie de Mr. Uchakoff, il découvrit la trace des conduits d'argile, détruits par Wladimir.[5] Ainsi le manque d'eau força Cherson à se rendre; le Grand-duc et les siens y entrèrent.[6]

Il est surprenant qu'aucun des auteurs byzantins ne mentionne un fait aussi important,

---

[1] Constantin Manassès, p. 121. Cédrène, II, p. 695, etc.

[2] Stritter, Mem. popul., II. p. 624.

[3] Dubois croit avoir reconnu sur le marché les traces de terre, amoncelée à l'occasion de ce siége; Voyage, VI, p. 140.

[4] Tartariæ descriptio, p. 6.

[5] Voyage, VI, p. 150. Comp. cet ouvrage, p. 126.

[6] Несторъ, Wladimir.

et que nous connaissons seulement par les auteurs russes, principalement par Nestor [1]. Léon Diacre seul fait mention de la prise de Cherson, mais par une seule phrase [2]. Il est vrai, que l'occupation de cette ville par les Russes ne fut que temporaire, mais par suite de ses circonstances, le baptême du Grand-duc et son mariage avec une princesse impériale, elle eut des conséquences immenses. Cependant, comme de beaucoup d'auteurs byzantins nous n'avons que des fragments, il n'est pas invraisemblable que tôt ou tard on trouvera aussi une notice grecque qui confirmera ces faits et suppléera aux récits des auteurs slaves.

Devenu maître de Cherson, Wladimir demanda la main de la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin.[3] Malgré l'avis de Constantin Porphyrogenète, d'éviter une alliance avec les princes russes, les empereurs ne purent refuser la demande d'un adversaire aussi puissant que Wladimir; ils exigèrent seulement qu'il se fit baptiser avant le mariage. C'est ce qu'avait désiré Wladimir depuis longtemps, mais il demanda qu'on lui envoyât la fiancée, afin qu'elle fût présente à son baptême.

Pleine de terreur et d'anxiété, la princesse arriva à Cherson, où le peuple la salua comme sa libératrice. Sur le marché de la ville, il y avait alors l'église de la Ste Vierge, entre deux palais, dont l'un était occupé par le Grand-duc et l'autre par la princesse. Ces deux palais, dont des traces assez faibles existent encore, étaient construits probablement pour le *proteuon* et pour le *stratégue* et servaient comme siéges du gouvernement. Wladimir fut baptisé dans l'église par l'archevêque de Cherson et fiancé solemnellement avec Anne, à qui il sacrifia ses autres femmes, même sa favorite Rogneda, fille du Varégue Rogwold (Ragwald) de Polotzk.

Nous avons fait mention de cette église d'où la lumière de la religion chrétienne s'est répandue sur la Russie [4]. Ne vaudrait-il pas la peine de conserver ces ruines intéressantes et de les préserver d'un entier anéantissement? Selon Dubois, cette église était un modèle du style byzantin. La nef était supportée par des colonnes d'un beau marbre cristallisé et orné de veines bleuâtres. De grandes croix byzantines enrichissaient les chapiteaux de l'ordre corinthien imité, ainsi que les fûts des colonnes. [5]

Wladimir, le Constantin de la Russie, orné comme ce dernier du surnom de

---

[1] P. e. les légendes de St. Étienne de Suroz, chez Mr. Kunik, die Berufung der Schwedischen Rodsen, II, p. 349 et 353. Une courte notice concernant le mariage de Wladimir avec Anne, se trouve aussi chez l'Arabe El-Makin, au 3e livre de son histoire des Sarrasins; il appelle Anne une sœur des empereurs, mais il ne mentionne pas la ville de Cherson.

[2] «*Τῶν Ταυροσκυθῶν τῆς Χερσῶνος ἅλωσιν.*» Hist., X, 10, p. 175, ed. Bonn.

[3] Const. Porph., de administr. Imp., ch. XIII.

[4] V. cet ouvrage, p. 126.

[5] Voyage, l. c., p. 142 à 144.

Grand, de celui d'égal aux apôtres (Равноапостольный), construisit en souvenir de son baptême, une église sur le monceau de terre que les assiégés avaient érigé au milieu de la ville. Il n'y a plus de traces de cette église dont on ignore jusqu'au nom.

Il y avait à Cherson encore une autre église considérable, construite sur les débris du temple d'Artémis et dont il reste quelques ruines. Dubois les décrit, mais il se trompe s'il pense que cette église, peut-être celle de St. Basile, peut avoir été la cathédrale, où Wladimir fut baptisé, car Nestor dit clairement que cette cathédrale était située sur le marché, entre les deux palais. [1] L'église en question appartenait du temps de Broniovius à un couvent grec et le savant ambassadeur polonais prétend que cette église (de St. Basile) possédait les battants de porte en bronze corinthien, appelés les portes royales par les prêtres grecs et que Wladimir enleva et fit transporter à Kiew d'où, après la prise de cette ville, le roi Boleslas II les envoya en signe de sa victoire, à Gnèsne. [2] Elles font aujourd'hui encore l'ornement de la cathédrale de cette ville.

Outre ces portes, Wladimir emmena aussi des prêtres, prit des objets d'église et les reliques de St. Clément, dont nous avons parlé plus haut, ainsi que celles de son disciple Phiwa, qui toutes furent déposées dans l'église des dîmes à Kiew. [3] Il enleva de Cherson également quatre chevaux de bronze, qui un siècle plus tard, du temps de Nestor, étaient encore placés sur le marché de Kiew. [4]

La princesse Anne n'était pas sans dot. Les *Barmi* magnifiques en or, enrichis d'émaux, de perles, et de pierres précieuses, qui font partie du trésor des anciens Grand-ducs d'après des régistres du XVe siècle et qui cachés dans la terre, à une époque inconnue, ont été retrouvés à Räzan, en 1822, ont fait partie, à notre avis, des objets, qu'alors l'empereur byzantin présenta à son beau-frère. Leur style de travail doit les faire attribuer justement à l'époque du séjour de Wladimir à Cherson. [5]

Un corps d'armée russe se joignit à l'armée impériale, en campagne contre Bardas Phokas et c'étaient nommément des Russes, qui prirent à Chrysopolis, le Kalokyr

---

[1] Voyage, VI, p. 142.

[2] Broniovius, l. c., p, 6, 7. Excerpta e Michalonis Lit. fragm. de moribus Tartaror., Russia sive Moscowia, itemque Tartaria, Lugd. Bat., 1630, p. 218, 272. Les portes de Korsun de la cathédrale de Ste Sophie à Nowgorod, portent ce nom à tort et sont, comme il est généralement reconnu, d'un travail allemand de Magdebourg, et du milieu du douzième siècle. V. Adelung, Die Korsunschen Thüren in der Kathedralkirche der heil. Sophia zu Nowgorod.

[3] Karamzine, p. 377, note 454.

[4] Nestor, l. c.

[5] Древности Россійскаго Государства, Отд. II, N° 33, p. 45 à 47. Olenine, Описаніе Рязанскихъ древностей et Kalaidowitch, Письма объ арх. изслѣд. въ Рязанской губ.

Delphinas, fils d'un proteuon de Cherson, personnage dont nous avons parlé plusieurs fois et qui fut empalé sur l'emplacement de sa tente.[1]

Il résulte de tous ces récits que le Grand-duc fit un traité de paix avec l'empereur, dont les conditions principales étaient la restitution de Cherson,[2] le mariage de Wladimir avec Anne et l'envoi d'un corps auxiliaire russe. Ces deux dernières conditions, non comme telles, mais bien comme simples faits historiques, sont confirmées pas les auteurs grecs. Des historiens arabes et allemands parlent aussi du mariage de Wladimir avec la fille d'un empereur byzantin.[3]

Wladimir retourna dans son empire et y introduisit avec un zèle pieux, la religion du Christ. Il fut aidé nommément par le moine Anastase et le métropolitain Michel, à qui, en 992, Léon (Léonce) succéda. Plus tard Jean est mentionné comme métropolitain et successeur de Léon. Selon Nestor et plusieurs autres chroniqueurs, Théopempte fut le premier métropolitain de Kiew. Au milieu des guerres qu'il eut avec ses voisins payens, les Chrowates et les Petchénègues, Wladimir construisit à Kiew et à l'aide d'architectes génois, la célèbre Desiatinnaia (l'église des dîmes). Il y installa Anastase et y placa les images et les objets sacerdotaux de Cherson. Il érigea aussi beaucoup d'autres églises et ce fut lui, qui avec le secours de la Grande-duchesse Anne, introduisit le premier chez les Russes des mœurs civilisées et paisibles.[4]

Wladimir avait conféré le territoire de Tmutarakan (Tamatarcha) à son fils Mstislaw, avec qui les troupes impériales, commandées par Andronikus, se réunirent pour combattre les Khozars de la Crimée. On voit donc que dans le traité de l'empereur avec Wladimir, toute la Crimée, nommée alors Chazaria, avait été promise aux Grecs. Pour la soumettre plus vite, Basile y expédia en 1016, une flotte sous Bardas Dukas, surnommé Mongus, qui en y débarquant ses soldats, se réunit avec

---

[1] Léon Diac., Hist., X, 9, p. 174, ed Bonn. Cédrène, II, p. 699. Zonaras, II, p. 221.

[2] Nestor mentionne que le Grand-duc reçut de l'empereur la ville de Cherson comme faisant partie de la dot de la princesse Anne. Mais dans ce cas, il n'aurait pas rendu la ville aux Grecs.

[3] Karamzine, p. 262, note 426. Dietmar de Mersebourg appelle à tort la femme de Wladimir, Hélène; il dit que le roi Othon III d'Allemagne voulut l'épouser. Nous ne mentionnons pas les récits du «livre des degrés» et d'autres sources de second rang, qui ne sont pas d'accord avec Nestor. La narration de l'histoire du baptème de Wladimir chez Siestrensewicz (p. 190 et suiv.) qui se base sur le faux Joachim, est écrite sans critique et n'a pas de valeur.

[4] Karamzine, l. c., p. 177 et suiv. — Anastase trahit plus tard aussi sa seconde patrie, à Boleslas II, roi de Pologne, dont il devint le trésorier. Karamzine, II, p. 12.

Swenke (Spheng), prince russe et peut-être un cousin de Wladimir.[1] Ils vainquirent le dernier Chagan George Tzulus (Zulas) et le firent prisonnier.[2]

La Tauride appartenait de nouveau aux Grecs: les alliés russes, dédommagés probablement par des cadeaux considérables, gardèrent la partie asiatique du Bosphore, le territoire de Tmutarakan, d'où ils soumirent les Khozars et les Kassogues fixés aux environs, jusqu'en 1023, époque où Mstislaw, avec une armée dans laquelle il y avait aussi des guerriers de ces deux peuples subjugués, rentra en Russie pour en gouverner la partie orientale.[3]

Depuis lors, nous trouvons souvent des guerriers russes sous les drapeaux de l'empereur grec, surtout en Bulgarie et en Asie, et à l'exception de l'expédition du Varégue Chrysocheir (Χρυσόχειρ, Gullhand[4]) avec 800 braves, qui finit par leur defaite sur l'île de Lemnos,[5] la paix entre les Grecs et les Russes fut maintenue jusqu'en 1043.

En attendant, Basile avait continué la guerre avec les Bulgares, espérant délivrer l'empire pour toujours d'un ennemi aussi redoutable. Il prit leurs capitales, le grand et le petit Péréieslaw (dont le premier avait repris son ancien nom, au lieu de Ioannopolis), et beaucoup d'autres villes et renforcé souvent par des auxiliaires russes, il envahit chaque année la Bulgarie. C'est dans une de ces guerres qu'il fit crever avec une cruauté inouie, les yeux à 15,000 Bulgares, et les renvoya ensuite, en faisant accompagner chaque centaine par un guide borgne. Leur roi Samuel, en voyant ces malheureux, mourut de terreur. Mais Basile atteignit son but, il subjugua complètement les Bulgares; les Ibériens, les Chrowates, les Abasgues se soumirent également. Il excita aussi deux nouveaux compétiteurs de la couronne, Nicéphore Phokas, fils de Bardas et Xiphias, l'un contre l'autre et s'empara sans difficulté du survivant, Xiphias, qui mourut dans un couvent. En préparant une campagne contre les Sarrasins en Sicile, le vieillard intrépide mourut, âgé de soixante-dix ans, au mois de décembre en 1025. Sa haine et ses succès contre les Bulgares, lui avaient attiré le surnom de *Bulgaroktonos* (tueur des Bulgares.)

Monnaies.

*1. *Av.* Croix monogrammatique: A / BꙊC / Λ (Βασιλίου).

[1] Kunik, l. c., p. 169, 267.
[2] Cédrène, p. 710. Abu'lfaradj, Chronicon Arab., p. 200. Karamzine, II, p. 126, 127. Lebeau, XIV, p. 209.
[3] Karamzine, II, 15 et suiv. Kunik, l. c., p. 267.
[4] Kunik, l. c., p. 170.
[5] Cédrène, II, p. 473, etc.

Rv. Croix semblable, offrant le mot: Τ ΕϒϹ Δ Π (Δεσπότου). (Follis.) Æ. 4.

Kœhler, l. c., pl. II, N° 52.
De Saulcy, l. c., pl. XVIII, N° 9.
Изслѣдованія, p. 232, N° 1, pl. VII, N° 24.
Sabatier, Iconographie, Byzant., pl. XVIII, N° 22.

*2. *Av.* Croix semblable: Α ϽΧΒ Λ

Rv. Ut supra. (Follis). Æ. 4.

Изслѣдованія, l. c. N° 2.

Kœhler a expliqué le monogramme du revers de la même manière erronée que ceux des pièces précédentes. Mr. de Saulcy attribue ces monnaies à Basile I.

Il paraît que ces pièces ont été frappées au commencement du règne de Basile II, avant la prise de Cherson, car il nous paraît peu vraisemblable que ce même type monétaire se soit conservé jusqu'à la fin du règne de cet empereur.

On ne connaît pas de Cherson des monnaies communes de Basile et de son frère Constantin XI.

Nos deux *folles* sont les dernières monnaies, frappées à Cherson, dont les documents numismatiques, depuis les premières pièces grecques, occupent par conséquent un espace de plus de quatorze siècles.

Nous ne pouvons pas terminer le chapitre de la numismatique de Cherson, sans dire quelques mots sur la valeur de ces monnaies.

Toutes les monnaies byzantines de Cherson sont de cuivre; sur leur valeur, les notions des Anciens sont très-souvent contradictoires et il est impossible de fixer au juste la valeur de ces pièces et leurs relations entre elles. Il paraît que la même monnaie avait différentes dénominations dans les divers pays et à différentes époques.

La plus petite monnaie de cuivre, le *lepton* (*λεπτόν*) ou *noummion* (noummos, *νουμίον*, *νοῦμμος*) ne fut plus usitée depuis Justinien I. 6000 de ces noummia, plus tard même 7000 et 7200, équivalaient à un sou d'or.[1]

Depuis Justinien I la plus petite monnaie était la pièce de cinq *noummia*, le *pentanoummion*, nommé aussi quelquefois *assarion* et désigné sur les monnaies grecques par un Є, sur les latines, par un V.

Mais plus tard un *assarion* valait aussi un *dekanoummion*, tandis qu'au cinquième siècle encore on trouve que la même petite monnaie est désignée tantôt comme assarion, tantôt comme *lepton*, tantôt même comme *obolos*. L'*obole* dans son origine, était une

[1] Ce *noummion* eut le même sort que les *reis* en Portugal; la plus petite monnaie de ce royaume qu'on frappe aujourd'hui, est la pièce de cinq reis.

monnaie d'argent, la sixième partie d'un drachme. A Athènes, on comptait huit *chalkous* sur une obole et sept *lepta* sur un *chalkous*, 56 lepta équivalaient donc à une obole et au cinquième siècle, l'obole était devenue si minime, qu'elle équivalait à la même monnaie qui autrefois avait représentée la 56e partie de sa valeur.

Le mot de *follis* se trouve déjà chez Lampridius et St. Augustin; il indique au commencement une petite monnaie d'argent, désignée aussi comme obole. Ammien Marcellin et Hippocrate dérivent le nom φόλις d'une écaille de poisson (squama), prétendant que les *folles* d'argent avaient cette forme. D'après Frédeger le scholastique (ch. 18), la *follis* (φόλλις) a tiré son nom des bourses de cuir dans lesquelles on conservait ces petites monnaies.

Selon le code de Théodose, [1] on comptait 500 *folles* sur une livre d'argent, c'était donc alors encore une monnaie d'argent. Chez Procope la *follis* vaut 20 *noummia*, 210 *folles* valent un sou d'or, somme que Justinien réduisit à 180. [2] Il paraît que les monnaies moyennes de Cherson sont des *folles*, de 20 noummia, valeur, indiquée sur les pièces grecques par un K, sur les romaines par XX. Les petites pièces par conséquent, seraient des *demi-folles* (assaria?), marquées par I et X sur les monnaies grecques et romaines, et les grandes des doubles *folles* de 40 noummia, valeur exprimée par M et XXXX sur les monnaies grecques et romaines.

Par exception, on trouve sous Maurice, des pièces marquées Δ, H, M, savoir 4, 8, et 40, frappées, ce nous semble, d'après un système asiatique, car outre le système ordinaire des pièces de cuivre, il y en avait encore d'autres, dont surtout celui d'Égypte, de Γ (3), ς (6), IB (12), ΛΓ (33) noummia, etc., est remarquable. Un système semblable de H (8), IB (12), KΔ (24) et MH (48) noummia était en usage au Bosphore cimmérien et dans la Crimée, déjà depuis les rois Aspourgiens. [3]

La monnaie d'argent de l'empire byzantin comprenait le *miliarésion* et sa moitié, le *kération*. Le *miliarésion* a son nom de ce qu'au commencement mille pièces étaient comptées sur une livre d'or. [4] Douze *miliarésia* [5] ou vingt-quatre *kératia* équivalaient

---

[1] Lex 3e.

[2] Procop., Hist. arcana, III, p. 140, ed. Bonn.

[3] V. aussi : Production de l'or, de l'argent et du cuivre chez les Anciens et hôtels monétaires des Empires Romain et Byzantin, par J. et L. Sabatier, St. Pétersbourg, 1850, et R. Stuart Poole, some remarks on the Copper Coinage, of the Byzantine Emperors, dans Akerman, Numismatic Chronicle, N° LXII, p. 114 et suiv.

[4] Montfaucon, Palæographia Græca, p. 360.

[5] Dans l'origine la pièce d'or, dont on frappait depuis Valentinien I, 72 d'une livre, équivalait à $13\frac{64}{72}$ ou 14 *miliarésia*, valeur, pour laquelle on trouve quelques notices chez les auteurs anciens. Plus tard, sous Constantin X, on comptait 12 *miliaresia* sur un *aureus*

à un sou d'or Les premiers *miliarésia* connus sont ceux d'Anastase,[1] de Justin I[2] et de Justinien I,[3] nommés ordinairement à tort médaillons. Outre des *miliarésia*[4] appelés quelquefois aussi *dikérata* (*δικέρατα*) et des *kératia*, on frappait aussi des *demi-kératia*, des quarts de *kératia*, ainsi que des *tetrakérata* ou doubles *miliarésia*. On comptait douze *folles* sur un *kération* et vingt-quatre sur un *miliarésion*.

La monnaie d'or de Byzance était répandue dans le monde entier, à une époque où dans les autres provinces de l'Europe, on ne frappait pas du tout ou très-peu de monnaies d'or. Ces pièces d'or, d'après l'effigie de l'empereur, qu'elles représentaient, s'appelaient des *Romanati*, des *Michaïlati*, des *Manuelati* et dans des documents de l'occident, des *perpres* (perperæ, perperi, hyperpera, perpari, etc.), nom dont on ne connaît pas l'origine[5] et qui était en usage surtout pour les pièces, qui ayant une taille de 18 carats, valaient en France sept sous Parisis.[6] Par suite des croisades, cette monnaie se répandit en France, en Angleterre, en Allemagne, en Prusse, où l'on rencontre dans les documents et les chartes ces pièces d'or sous les noms de *byzantini*, *besants*, *bisunti*, etc. Leurs types furent imités en Serbie, en Bulgarie, à Venise, à Mantoue, en Sardaigne, en Danemarc, en Angleterre, en Bohême, en Hongrie, etc.

Ces monnaies sont aussi très-communes en Russie; Krug a démontré que le poids du *zolotnik* tire son origine de ces *besants* qui ont justement ce poids, et dont le nom золотой, désigne une pièce d'or.[7]

À partir de cette époque, les notions, concernant l'histoire de Cherson, deviennent très-incomplètes. La ville vit toujours errer autour de ses murs des Barbares, dont la discorde

---

(Du Cange, Gloss. v. *Μιλιαρίσιον*). Dans la *Παλαιὰ λογαρικὴ καὶ νέα*, une collection d'instructions et de décisions impériales du temps d'Alexis Comnène, le *miliarésion* vaut toujours $\frac{1}{12}^e$ du sou d'or (Marchant, XVI[e] lettre, à Mr. Munter, p. 14).

[1] De Saulcy, Essai de classification des suites monét. byzant., pl. I, N° 3.

[2] Ibid., pl. I, N° 8.

[3] Pinder, et Friedlænder, Die Münzen Justinians, p. 12, pl. III, N° 6.

[4] Les *miliarésia* sont aussi mentionnés souvent dans les anciennes chroniques russes. Ils existent encore en Portugal sous le nom de Mil-reis. (Krug, zur Münzkunde Russlands, p. 156.) Les *kératia* existent encore en Toscane, où ils sont nommés *crazie*.

[5] Du Cange, Glossar., v. hyperperum, dérive ce nom de la pureté du métal. Mais ces monnaies ne sont pas d'or pur, elles ont au contraire, un alliage d'un quart d'argent et de cuivre.

[6] Cartier, Mélanges historiques, p. 40. Revue numismatique, 1847, p. 137.

[7] V. Du Cange, De imperator. Constant. numismat. dissertat., p. 136. Pinder et Friedlænder, l. c. p. 14. Изслѣдованія, p. 245, et suiv., et Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, III, p. 91 et suiv.

seule aida à lui conserver son indépendance. Des empereurs de différentes maisons se succédèrent, presque tous perdant violemment le trône qu'ils avaient acquis par la violence. Des guerres civiles, des invasions des peuples du voisinage, troublaient la paix de l'empire, et la capitale seule, munie de murs solides, pouvait encore se livrer aux arts de la paix.

Outre ses anciens ennemis, l'empire était encore menacé par des Turcs, des Uzes et des Comanes. Les Turcs s'étaient emparés de la Perse, en 1047, d'où ils envahirent les provinces de l'empire. En 1071, l'empereur Roman IV Diogène même, tomba en leur pouvoir, mais ils le traitèrent avec tous les égards, dus à son rang et lui rendirent la liberté après une captivité de quatre ans.

Les Uzes sont mentionnés sous Léon VI comme voisins des Petchénègues. Ils s'appellent aussi Udes, Udses, du fleuve Ud, dont les rivages étaient leur patrie. Les Uzes, comme leurs alliés, les Mordwes, sont d'origine turque; du temps de Constantin Porphyrogénète, ils habitaient sur l'Atel (c. a d. «la rivière,» le Volga) et le Jaïk (Geech). [1] Autrefois séparés des Petchénègues par un chemin de cinq jours, ils se rapprochèrent de ce peuple ainsi que des Khozars et déjà du temps de Constantin Dukas, ils étaient devenus voisins immédiats de l'empire, dans lequel ils firent souvent des invasions. Mais plus tard, ils entrèrent au service de l'empereur contre les Petchénègues dont le glaive, concurremment avec la famine et la peste les exterminèrent, de façon, qu'au douzième siècle, leur nom même avait disparu de l'histoire.

Comme les Uzes du fleuve Ud, les Comanes tiraient leur nom de la Koma (Kuma). On les trouve désignés aussi comme Polowtsi, Parti, etc.; ils étaient d'origine turque, comme les Petchénègues, ce qui ne les empêchait pas de leur faire la guerre et de détruire leur puissance (vers 1050). Établis dans les steppes du Dniépre, ils firent de fréquentes incursions en Pologne. [2] Vers la fin du onzième siècle, les Comanes occupaient la Crimée, jusqu'aux murs de Cherson, comme on le voit dans l'histoire du faux Diogène.

Cet homme, issu de la lie de la plèbe, se fit passer pour Constantin, fils de Roman Diogène. Au commencement, on se moquait de lui, mais plus tard, en 1096, on l'exila à Cherson. Là, de la tour qui lui était assignée comme habitation, il noua des intelligences avec des Comanes, qui pour affaires de commerce se trouvaient à Cherson. Il descendit chez eux au moyen d'une corde, les suivit sur leur territoire et leur persuada, qu'il était le fils de l'empereur mort. Proclamé empereur par les Barbares, il envahit avec eux la Thrace et mit en émoi l'empereur Alexis I Comnène,

---

[1] De administrando Imp., ch. XXXVII.

[2] V. les récits de l'Arabe Édrisi et du Juif Petakhia, Lelewel, Géographie, III, p. 192 et 201.

qui n'étant pas en état de risquer une bataille, se réfugia dans les murs d'Anchialus. Les Comanes mirent le siége devant Andrinople, mais l'imposteur tomba aux mains des Grecs, qui lui crevèrent les yeux, et les Barbares, privés de leur guide, furent vaincus et chassés de la Thrace. [1]

Le véritable Constantin Diogène, avait depuis longtemps perdu la vie près d'Antioche; son frère Léon, ayant trouvé un refuge chez les Russes et ayant épousé Marie, fille du Grand-duc Wladimir Monomaque, avait conquis avec l'aide de ses alliés, les villes du Danube. Mais Alexis trouva le moyen de le faire assassiner et de réunir ses conquêtes à l'empire. [2]

En attendant, l'alliance entre les Russes et les Grecs s'était relâchée. St. Wladimir était mort depuis longtemps et l'opulente Constantinople excita de nouveau les désirs guerriers des princes russes. Cependant l'expédition du prince Wladimir, fils de Iaroslaw (George) de Nowgorod, n'eut pas une fin heureuse. Sa flotte fut battue deux fois, surtout à l'aide du feu grégeois; une partie de l'armée de terre fut détruite près de Varna, et Wladimir avec le reste de ses soldats et beaucoup de prisonniers, arriva en 1043 à Kiew.

Malgré une flotte, employée dans cette expédition, les Russes n'avaient pas fait d'entreprise contre Cherson. Il paraît que les Chersoniens étaient en bonne harmonie avec les Russes voisins, surtout avec ceux qui étaient établis à Tmutarakan. Ceci est prouvé par l'histoire de leur Katapan (proteuon ou stratègue.)

Rostislaw Wladimirowitch était venu de Nowgorod à Tmutarakan et s'était emparé de ce territoire, après en avoir chassé le jeune prince Gleb Swätoslawitch. De là il fit la guerre aux Kassogues et contre d'autres peuples avec tant de succès, que les Chersoniens, pleins de frayeur, lui envoyèrent leur Katapan. Pour se débarasser du prince, le Katapan qui avait gagné sa confiance, fit glisser dans le gobelet de Rostislaw du poison qu'il avait caché sous l'ongle. Après, il s'en alla à Cherson et connaissant l'effet du poison, il déclara que le prince mourrait le septième jour. Rostislaw mourut en effet le 3 février 1066, mais les Chersoniens, détestant le crime, lapidèrent l'assassin. [3]

Après la mort de Rostislaw, Tmutarakan, pendant quelque temps, changea souvent de chef et servit de refuge à beaucoup de princes russes, jusqu'à ce qu'enfin Oleg Swätoslawitch, retourné de l'exil de Rhodes, conquit cette ville en 1084, aidé probablement

---

[1] Anne Comnène, l. c., X, p. 272 et suiv. Lebeau, XV, p. 281 et suiv.

[2] Cédrène, II, p. 758 et suiv. Zonaras, I, p. 253 et suiv. Karamzine, II, p. 24.

[3] Du Cange, Glossar., v. *Καταπάνω*. Karamzine, II, p. 58.

par les Grecs.[1] Environ vers la même époque, un autre prince russe, Dawid Igorewitch, prit la ville d'Oleschia, l'ancien Olenus, située sur le Pont Euxin, vis à vis de Cherson. Mais bientôt le Grand-duc Wséwolod le rappela pour lui donner en fief Dorogobusch, en Volhynie.[2]

Siestrzencewicz relate l'histoire d'une révolte des Chersoniens, en 1078, contre l'empereur Michel VII, parcequ'il ne voulait pas les protéger contre le commerce toujours croissant de la ville de Sudag (Sudak, Soldaia). Michel, alors en guerre avec les Bulgares, implora le secours du Grand-duc Wséwolod, qui expédia contre Cherson une armée sous ses fils Wladimir et Gleb. Mais en attendant, Michel se retira dans un couvent et son successeur Nicéphore III, n'ayant pas des relations avec les Russes, le Grand-duc retira ses troupes.[3]

Le savant archevêque ne dit pas où il a puisé ces notions, dont les auteurs russes et byzantins ne parlent pas. Au contraire, Michel était alors en guerre, non avec les Bulgares, mais bien avec les deux compétiteurs de la couronne, les Nicéphores; Wséwolod, empêché par des guerres intérieures, n'était pas en état de marcher contre Cherson.

Un autre récit de Siestrzencewicz n'a pas plus de valeur historique. De l'histoire d'une guerre entre Wladimir Monomaque avec des Grecs et des Génois, contestée avec raison par Karamzine et par d'autres,[4] il conclut qu'un prince apanagé, Wladimir Wséwolodowitch, fit en 1095, une expédition avec des mercenaires turcs et khozars contre Cherson, dans le but de demander de satisfaction de quelques vaisseaux que l'empereur Alexis I avait enlevés aux Russes. Les Chersoniens furent vainement forcés de rendre les vaisseaux.[5] Mais Siestrzencewicz oublie que la première trace d'une colonie génoise dans la Crimée, ne se trouve que vers le milieu du 13e siècle et en général, tout ce récit n'a pas le moindre fondement historique.

L'archevêque de Cherson du temps d'Alexis était Théodor, dont on ne connaît que le nom.[6]

Pour l'époque suivante, les notions sont également très-rares. Sous Jean II Comnène, qui en 1118 succéda à son père Alexis et qui était célèbre par ces guerres heureuses en Asie, des discordes intérieures et des relations amicales avec l'empereur, retinrent les Russes, voisins de l'empire d'y faire des expéditions. Jean fortifia ces

---

[1] Karamzine, II, p. 78.
[2] Ibid., p. 79,
[3] Histoire de la Tauride, p. 192.
[4] Karamzine, II, p. 125 et notes 133 et 134.
[5] Histoire de la Tauride, p. 192.
[6] Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 233.

relations en fiançant son fils Alexis II avec une fille de Mstislaw Wladimirowitch, petite-fille de Wladimir Monomaque (vers 1122).[1]

Sous le fils et successeur de Jean, Manuel (de 1143 à 1180) la bonne harmonie entre l'empereur et les Russes continua pour le bonheur et la paix de Cherson et des provinces septentrionales de l'empire. On conserva aussi la paix avec les Bulgares, ce qui mit Cherson en état de s'occuper tranquillement de son commerce. Théophanes, qui en 1147, assista à un concile, était à cette époque archevêque de Cherson.[2]

Une soixantaine d'années plus tard, nous ne savons comment, Cherson et le pays voisin de Gothie, étaient passés sous la domination de l'empire de Trébisonde.

Andronic Comnène, surnommé Gidon, beau-fils d'Alexis I, monta sur le trône de Trébisonde en 1222. Dans la seconde année de son règne, il fit une paix éternelle avec le sultan d'Iconium Ala-ed-dyn. Mais le gouverneur de Sinope, Haythun, la rompit, en attaquant le vaisseau, chargé du tribut annuel de Cherson et de la Gothie. Une tempête avait jeté le vaisseau sur la côte de Sinope, où Haythun le prit en s'emparant aussi des archontes qui se trouvaient parmi les passagers. Le riche butin qu'il trouva, lui donna même envie d'expédier des vaisseaux pour piller le territoire de Cherson. Mais l'empereur envoya à l'instant sa flotte pour demander une réparation: Sinope fut attaquée et Haythun forcé de rendre les prisonniers et tout le butin. Le sultan Ala-ed-dyn, qui par suite de ces événements envahit l'empire d'Andronic, en mettant le siége devant Trébisonde, fut vaincu, comme le dit le Σκευοφύλαξ Lazare, avec l'aide de St. Eugène, patron de cette ville, et forcé de faire la paix.[3]

Mais Cherson n'obéit pas longtemps au sceptre de l'empereur de Trébisonde. Les Tatares et les Italiens se fixant dans la Crimée, y anéantirent le pouvoir des Grecs; il paraît même que Cherson recouvra pour quelque temps, son ancienne liberté et son indépendance.

Elle est mentionnée au douzième siècle, chez le géographe arabe Édrisi, qui y vint de l'embouchure du Dniépre, après avoir traversé plus de 80 milles d'un pays peu cultivé. Il alla de Cherson (Kersona) à Dialita (Yalta), dans le pays des Comanes, à 30 milles de Cherson.[4]

En 1253 le frère mineur Guillaume de Ruysbroek (Rubruquis) ambassadeur de saint

---

[1] Du Cange, Hist. Byzant., p. 179. Karamzine, II, p. 137.
[2] Кёппенъ, l. c., p. 233.
[3] F. de Pfaffenhoffen, Essai sur les aspres Comnénals, p. 32 et 33.
[4] Lelewel, Géographie du moyen-âge, III, p. 196.

Louis auprès du Grand-khan des Mongols, trouva Cherson (Kersona) comme une ville libre; il mentionne sur une île, appartenant à la ville, une église construite, disait-on par des anges.[1]

Vers 1300 les Turcs étaient venus dans la Tauride; les Tatares les vainquirent dans une bataille sanglante, et les contraignirent de se retirer à Cherson, d'où ils rentrèrent en Asie.[2]

Les Italiens, nommément les Génois et les Vénitiens qui, depuis un demi-siècle à peu-près, s'étaient établis dans la Crimée, s'emparèrent du commerce entier de la presqu'île et en même temps l'Italie essaya d'y exercer aussi une influence religieuse. En 1333, le pape Jean XXII envoya à Cherson l'évêque Richard et vers le même temps François Camerino, alors séjournant à Constantinople, fut nommé archevêque latin de Vospo (Bosporos) en Khazarie (Chazaria). Richard fut chargé de construire à Cherson une église en l'honneur de St. Clément, qui, comme nous l'avons vu, y avait scellé de sa mort la foi chrétienne, qu'il avait prêchée.[3] Tous les deux avaient reçu l'ordre de commencer avec l'empereur Andronic III des négociations pour réunir l'église de l'orient avec celle de Rome, projet favori de tant de papes.[4]

L'église latine se conserva longtemps à Cherson. Encore de 1643 à 1650 un polonais, Sigismund Miaszkowski, portait le titre d'évêque de Cherson, à une époque, où la ville, depuis quelques siècles déjà, était en ruines. Miaszkowski était en même temps administrateur de l'église de Théodosie (Theudosie, Kaffa), où était sa résidence.

Mais il va sans dire, qu'à côté de l'église latine, il y avait à Cherson toujours l'église grecque, la plus ancienne. Son archevêque Léon était au concile de Constantinople, en 1280. Plus tard même l'archevêché de Cherson doit avoir été élevé au rang de métropole, car en 1400 le patriarche de Constantinople consacra le métropolitain de Cherson.[5] Un très-grand couvent grec s'était conservé dans les ruines de la ville, encore au commencement du dix-septième siècle;[6] il paraît qu'il dépendait de l'église de St. Basile, dont nous avons parlé plus haut.[7]

C'était principalement la puissance croissante de Kaffa et de Sudag, qui amena le déclin de Cherson.

---

[1] Relation des voyages en Tartarie, recueilli par Bergeron, p. 3.
[2] Chalkokondylas, p. 8.
[3] V. cet ouvrage, p. 172.
[4] Peyssonel, Mémoire sur les peuples barbares de la Mer Noire, p. 84.
[5] Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 233, 234.
[6] Russia sive Moscovia, itemque Tartaria, p. 272.
[7] V. cet ouvrage, p. 246.

Nous parlerons en détail de Kaffa, colonie génoise, érigée sur les ruines des anciennes villes de Théodosie et de Kaffa, et qui obtint bientôt une telle importance, qu'elle fut appelée le Constantinople de la Tauride. [1]

Sudag (Sudak, Soldaia), à l'ouest de Kaffa, était une ville considérable, dans laquelle au commencement du treizième siècle, des marchands italiens surtout des Génois, s'étaient fixés et d'où ils avaient établi des relations de commerce avec l'Asie d'un côté, et Constantinople, de l'autre. Quoique Sudag dût payer un tribut aux Mongols, comme le relate le moine Rubruquis, il occupait une position assez indépendante [2]; en 1365, le 19 juin, il fut conquis par les Génois sous le commandement du consul de Kaffa, Barthélemi de'Iacopo et tomba au pouvoir des infidèles en 1475, avec les autres colonies génoises de la Crimée. Nous donnerons dans l'article suivant quelques notions sur l'histoire de cette ville, dont peu de monuments rappellent aujourd'hui l'ancienne gloire. [3] Du temps d'Aboul-féda, Sudag était de la même importance que Kaffa. [4]

Ismaïl Aboul-féda vers 1331, mentionne Cherson sous le nom turc de *Sarikerman* (*la forteresse jaune*), ce qui pourtant ne prouve pas, qu'alors elle fût encore au pouvoir des Turcs. La ville était libre de nouveau, mais sans importance, et le traité des Génois avec l'empereur Jean Cantacuzène, conclu le 6 mai 1352, et d'après lequel il était defendu aux Grecs de faire des affaires de commerce avec les côtes de la Mer Noire et de la Méotide, nommément avec Cherson, la ruina entièrement. [5] L'empereur impuissant ne put anéantir ce traité et de cette manière tout le commerce, si considérable de la Mer Noire, auquel Cherson avait dû autrefois sa splendeur et sa puissance, passa entièrement aux Génois. Peu à peu ces rusés marchands surent obtenir de grands priviléges des khans de la Crimée [6] et pendant des siècles, les richesses de l'Asie prirent le chemin à Gênes par Astrakhan et par Kaffa.

Le nom même de Cherson fut transformé par les Italiens et par d'autres étrangers. Sur la carte catalane de 1375, la ville est appelée Zurzona, chez l'Anconitain André Bénincasa (en 1476) et chez Grazioso Bénincasa (en 1480) elle figure sous le nom de Giriconda; Frédutio Hotoman, en 1497, la désigne comme Girizonda et des cartes anonymes l'appellent Gerezonda et Zurzona. [7]

---

[1] Oderico, Lettere ligustiche, p. 126 et suiv.
[2] Frähn, Ibn Foszlan, p. 31.
[3] Lettere ligustiche, p. 131 et suiv., pl. XI.
[4] Aboul-féda décrit la ville de Sudag: «Est in pede montis, in solo saxoso: urbs cincta muro, Moslemis infesta, ad litus maris Krimensis; emporium mercatorum. Fera aequat Caffa.»
[5] Nicéphore Gregoras, XVIII, 2, p. 877, ed. Bonn.
[6] Sismondi, IX, p. 38.
[7] Lelewel, Atlas, Portulan général, p. 13.

Enfin les colonies grecques de la Crimée succombèrent sous le glaive des Infidèles. Un traitre Spuerciafico (Squarciafico) [1] fut la cause que Mahomet II, expédia une armée qui le 1 juin 1475 s'empara de Kaffa, de Tana, de Menkub et des autres villes génoises, dont les habitants furent envoyés à Constantinople. Depuis cette époque les khans des Tatars de la Crimée furent vassaux du sultan. [2]

Cherson ne fut pas occupée par les Turcs, cette ville alors était tellement pauvre, qu'elle n'excita pas l'avarice des vainqueurs.

Cependant Martin Broniovius, ambassadeur du roi Étienne Batori, vit ses tours encore un siècle plus tard. La ville était entourée de murs très-hauts, munis de plusieurs tours, le tout construit avec de grandes pierres de taille. L'aqueduc également en pierre, et d'une longueur de quatre milles, existait encore et était rempli d'une eau très-pure, venant d'un endroit, non éloigné de la côte et du monastère de St. George, où les Grecs de la Tauride célébraient tous les ans et avec solemnité, la fête du saint.

Les murs et les tours de Cherson étaient d'un travail merveilleux et somptueux, mais la ville était abandonnée depuis des siècles, tout-à-fait détruite et dévastée. Il y avait encore dans la ville un palais impérial, [3] mais il était privé des colonnes de marbre et de serpentine ainsi que d'autres grandes pierres, dont il avait été orné, que les Turcs avaient emportées par mer, pour les employer à l'ornement de leurs propres édifices. Broniovius put voir les endroits, où ces colonnes avaient été placées. Outre un très-grand monastère grec, tous les temples et toutes les maisons avaient entièrement disparu. L'église du monastère même était spoliée de son toit et de tous ses ornements architectoniques. C'est à cette église, comme nous l'avons mentionné, qu'ont appartenu les portes de bronze, enlevées par Wladimir-le-Grand. [4]

Les derniers restes de Cherson, assez insignifiants, ont été employés pour la construction du port et des murs de Séwastopol, le Gibraltar de la Mer Noire, érigé sur les ruines de Cherson, tandisqu'une ville moderne, dans la gouvernement d'Ékatharinoslaw, brille avec le nom de l'ancienne colonie d'Héraclée.

---

[1] Cette ancienne famille génoise, éteinte depuis le XVe siècle, portait de gueules à une croix potencée d'or, chacun des quatre bras, était ornée d'une croix de St. Antoine, dont deux sortent à dextre et deux à senestre. V. Fransone, Nobilitá di Genova, Gênes, 1636, pl. VII.

[2] Hammer, Geschichte des Osmanischen Reiches, II, p. 139.

[3] «Principum Regia vel domus in ea Isthmi parte.»

[4] Martini Broniovii de Biezdfedea, ad Tartarum legati, Tartaria. Russia seu Moscovia, temque Tartaria, p. 271 et suiv.

REVUE CHRONOLOGIQUE
DE L'HISTOIRE DE CHERRONÉSOS.

Avant J. C.	
vers 500.	Fondation de l'ancienne ville de Cherronésos.
vers 400.	Fondation de la seconde ville de Cherronésos, non loin de la première.
vers 350.	Amagé, reine des Sarmates; elle prend le parti des Cherronésites contre les Scythes.
	Monnaies avec la figure d'Artémis, du beau style (Nos 9, 10, 34 et suiv.)
vers 250.	Les drachmes et didrachmes à la tête d'Artémis. (Nos 1 à 6, 17, 18, etc.)
vers 150.	Avénement du roi scythe Skilouros.
vers 118.	Cherronésos se soumet à Mithradate Eupator.
115.	Les Scythes chassés de la Crimée, par les capitaines de Mithradate.
	Les monnaies de Mithradate, frappées à Cherronésos.
vers 112.	Macharès, fils de Mithradate, roi de la Cherronèse.
vers 98.	Macharès se donne la mort.
64.	Mort de Mithradate Eupator.
vers 62.	Cherronésos sous la domination de Pharnace II.
46.	Mort de Pharnace. Asandre roi du Bosphore.
36.	Cherronésos déclarée ville libre.
À peu-près entre 10 avant J. C. et 10 après J. C.	Monnaies à l'effigie d'Auguste.
Après J. C.	
vers 40.	St. André à Cherronésos.
vers 100.	St. Clément dans les carrières d'Inkerman.
	Flavia Domitilla, emprisonnée à Cherronésos.
vers 118.	Hadrien abandonne la Cherronèse Taurique.
vers 284.	Guerre des Cherronésites contre Sauromate V.
	Monnaies à l'effigie de Dioclétien (?)
vers 310.	Guerre contre les Scythes au delà de l'Ister.
312.	Sauromate VI, vaincu à Kaffa.
vers 330.	Sauromate VII, fils de Rheskouporis VI, vaincu par les Cherronésites.
vers 340.	Gykia, fille de Lamaque et femme du fils aîné du roi Asandre II.
depuis 450.	Invasions des Huns dans la Tauride. Destruction de Panticapée et de Phanaguris.

Après J. C.

vers 535. Justinien I renouvelle les murs de Cherson et construit les châteaux d'Alouston et de Gorzoubites.
Stephanos, évêque de Cherson.

de 527 à 565. Monnaies de Justinien I.

575. Une ambassade de l'empereur Justin II passe par Cherson, pour se rendre chez Turxanthos, prince des Turcs.

577. Cherson, assiégée par les Turcs.

590. Eupatorios, capitaine de Maurice Tibère, duc (dux) de Cherson.

de 582 à 602. Monnaies de Maurice Tibère.

653. Mort du pape Martin I, exilé à Cherson.

vers 655. George, évêque de Cherson et de Dory.

vers 670. Les Khozars occupent la côte S. O. de la Crimée.

695. L'empereur Justinien II, exilé à Cherson.

702. Justinien II se rend chez le Chagan des Khozars.

705. Justinien II va dans le port des Symboles et de là, à Constantinople, où il reprend le diadème.

706. Félix, archevêque de Constantinople, exilé à Cherson.

709. Cherson ravagée par l'armée de l'empereur.

710. Destruction de la flotte impériale à son retour de Cherson.

711. Expédition d'une seconde flotte contre Cherson. L'armée des Khozars vient au secours de Cherson. Bardanes proclamé empereur.

712. Mort de Justinien rhinotmète.

vers 740. Résistance des Goths de Dory, sous leur évêque Jean, contre les Khozars.

831. Pétronas, beau-frère de l'empereur Théophile, à Cherson.

832. Construction de Sarkel, Serklia.

835. Pétronas, protospataire et stratègue de Cherson.

de 866 à 867. Monnaies de Michel III et Basile I.

vers 870. St. Cyrille, fils de Léon, à Cherson.
George II et après lui, Paul, évêques de Cherson.
Cherson en paix avec les Khozars.

de 867 à 886. Monnaies de Basile I.

de 868 à 879. Monnaies de Basile I et Constantin VIII.

891. Révolte des Chersoniens, qui tuent leur stratègue Siméon, fils de Jonas.

de 886 à 912. Monnaies de Léon VI.
Monnaies de Léon VI et Alexandre.

Après J. C.	
vers 900.	Les Petchenègues entrent dans la Crimée et deviennent voisins de Cherson. Leur commerce avec Cherson.
vers 942.	Traité avec Igor, fils de Rurik, concernant la ville de Cherson.
	Brawlin prend Cherson et se fait baptiser à Suroz (?).
de 920 à 944.	Monnaies de Roman I.
de 944 à 959.	Monnaies de Constantin X porphyrogenète.
	Monnaies de Constantin II et Roman II.
	L'empereur engage à Cherson des Petchenègues pour s'en servir contre les Russes et les Khozars.
	Cherson résidence d'un archevêque de l'éparchie Zichie (Ζηχία).
de 959 à 963.	Monnaies de Roman II.
	Swätoslaw fils d'Olga, vainqueur des Wétitches, des Khozars, des Alains, des Kassogues et des Bulgares. L'ambassadeur de l'empereur auprès de lui, était le katapan et kalokyr Delphinas, fils du proteuon de Cherson.
de 963 à 969.	Monnaies de Nicéphore Phokas.
970.	Le Chersonien Delphinas implore le secours de Swätoslaw pour ceindre le diadème impérial.
972.	Victoires de Jean Zémiscès sur les Russes.
	Traité avec les Russes dans le but de protéger le territoire de Cherson contre leurs attaques.
vers 985.	Un stratègue anonyme défend Cherson contre les Russes.
de 969 à 975.	Monnaies de Jean Zémiscès.
988.	Wladimir-le-Grand (Равноапостольный) s'empare de la ville de Cherson. Il s'y fait baptiser et épouse la princesse Anne.
vers 990.	Bataille près de Chrysopolis. Le Chersonien Delphinas, prétendant de la couronne, est pris et empalé.
de 975 à 1025.	Monnaies de Basile II.
vers 1050.	Avénement des Comanes, leur victoire sur les Petchenègues.
1066.	Rostislaw Wladimirowitch, prince de Tmutarakan, empoisonné par le katapan de Cherson.
1096.	Le faux Roman Diogène, exilé à Cherson, se fait proclamer empereur par les Comanes.
	Théodor, archevêque de Cherson.
1147.	Théophanes, archevêque de Cherson.
vers 1215.	Cherson fait partie de l'empire de Trébisonde.

Après J. C.

1224. Haythoun, gouverneur de Sinope, prépare une flotte pour attaquer Cherson.

1253. Ruysbroek, ambassadeur de saint Louis, à Cherson.

1280. Léon, archevêque de Cherson.

1333. Richard, nommé évêque de Cherson, par le pape Jean XXII.

1400. Cherson, érigée en métropole, par le patriarche de Constantinople.

1475. La Crimée conquise par les Turcs.

1643. Sigismond Miaszkowski, évêque romain de Cherson.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE CHERRONÉSOS.

Ire Période (grecque.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
a. L'effigie d'Artémis.	1. Artémis, terrassant une biche .	1 — 7.	132.
I. Avec la tête d'Artémis . . .	2. Cerf	8 — 12.	134.
	3. Biche couchée	13 — 16.	135.
	4. Taureau cornupète	17 — 24.	136.
	5. Arc, carquois, flèche . . .	25 — 27.	140.
	6. Poisson et massue	28 — 32.	141.
	7. Massue, dans une couronne de laurier	33.	142.
II. Avec la figure entière d'Artémis.	1. Griffon	34 — 43.	142.
	2. Taureau cornupète	44 — 52.	145.
b. Tête d'Apollon	1. Demi-lion	53.	154.
	2. Taureau	54, 55.	154.
	3. Artémis	56, 57.	155.
c. Tête d'Hercule	1. Artémis avec la biche. . .	58.	155.
	2. Taureau cornupète	59 — 64.	156.
	3. Massue	65 — 68.	157.
	4. Victoire	69.	158.
d. Têtes réunies d'Artémis et	Lion déchirant un taureau .	70.	159.
d'Hercule	1. Proue de vaisseau	71, 72.	161.
e. Tête de Pallas	2. Griffon	73.	161.
f. Tête d'Aphrodité	Mufle de lion.	74.	162.
g. Tête indéterminée	Guerrier	75.	162.
h. Guerrier accroupi	1. Partie antérieure d'un sanglier ailé	76, 77.	164.
	2. Artémis phosphoros . . .	78 — 88.	165.
i. Panthère	Biche	89.	166.
k. Tête de lion.	Astre	90 — 92.	167.
l. Boucrane	Poisson et massue	93.	167.
m. Charrue.	Épi	94.	168.

IIe Période (romano-bosphorienne.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
a. Effigies d'empereurs . . .			
1. Tête d'Auguste	Tête de César	1.	183.
2. Tête de Dioclétien (?) . .	1. Victoire	2 — 6.	184.
	2. Cerf courant	7, 8.	184.
	3. ΧΕΡ, dans une couronne .	9.	184.

Roman I (920 — 944.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
Chiffre de Roman I . . .	1. Sans revers	1, 2.	230.
	2. Croix	3 — 5.	231.
	3. Monogramme	6.	

Constantin X (944 — 959.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
a. Buste de l'empereur . . .	1. Chiffre de l'empereur . . .	1.	234.
	2. Croix	2.	
b. Chiffre de l'empereur. . .	Croix	3.	

Constantin X et Roman II (948 – 959.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
a. Effigie de Constantin . . .	Effigie de Roman II . . .	1.	234.
b. Monogramme de Constantin.	Monogramme de Roman II .	2.	235.

Roman II (959 — 963.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
a. Effigie de l'empereur. . .	Monogramme de l'empereur .	1.	236.
b. Monogramme	Croix	2 — 5.	236.
			237.

Nicéphore Phokas (963 — 969.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
Monogramme de l'empereur .	Monogramme du titre . . .	1.	239.

Jean Zémiscès (969 — 975).

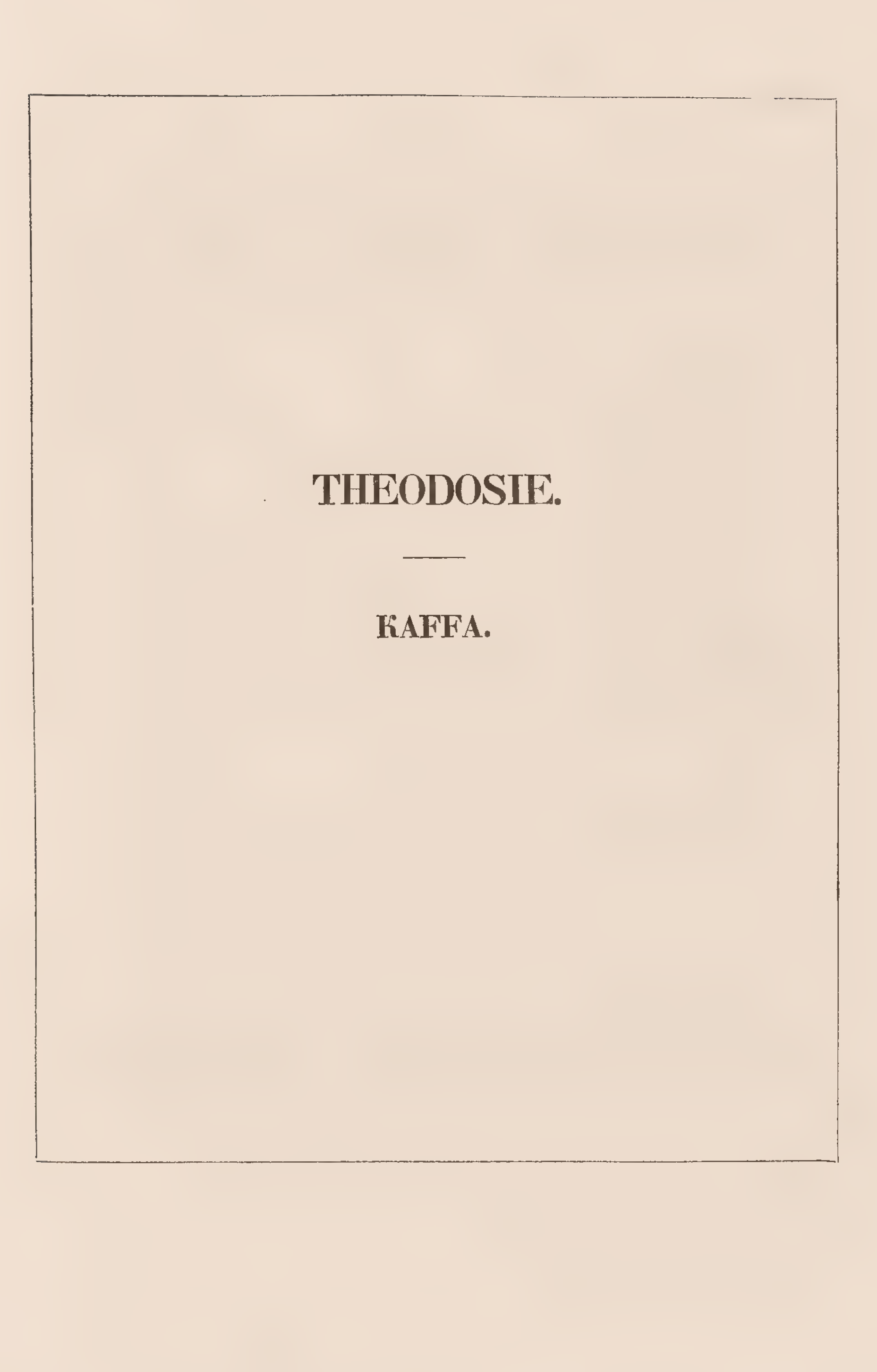
Avers.	Revers.	Nos.	Page.
Monogramme de l'empereur .	Monogramme du titre . . .	1, 2.	243.

Basile II (975 — 1025.)

Avers.	Revers.	Nos.	Page.
Monogramme de l'empereur .	Monogramme du titre . . .	1, 2.	248.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE CHERRONÉSOS.



THEODOSIE.

KAFFA.



Le seconde ville de la partie européenne du Bosphore Cimmérien, était Théodosie, Theudosie, [1] ancienne colonie des Milésiens, dont nous ignorons le premier nom. [2] Peut-être cette ville fut-elle fondée à peu près en même temps qu'Olbia. Les Milésiens avaient bien choisi cet endroit: le port était très-grand et comme Strabon [3] l'assure,

---

[1] La forme ordinaire du nom de la ville, *Θεοδοσία*, Théodosia, se trouve sur l'inscription du roi Pærisade I, Bœckh, Corp. inscr. Græc., II., N° 2118; chez Strabon, Geogr., VII, p. 309, II, p. 36, de l'édition de Kramer; chez Ptolemée, Geogr. III, 6, 3 et VIII, 10, 3; chez Pline, Hist. nat. IV, 12, 26; chez Méla, de situ orbis, II, 1, p. 122, chez Arrien, Périple du Pont Euxin, p. 20 (Hudson, Geogr. min., I); chez Ammien Marcellin, XXII, 8, etc., tandis que la forme éolienne *Θευδοσία* Theudosia, est rapportée par la plupart des inscriptions, p. e. Bœckh, l. c., N°s 2117, 2119, etc.; par Skylax, Périple, p. 29 ed. Huds.; par Démosthène contre Leptine, p. 466 et contre Lacr., p. 934, ed. Reiske, Schol. in Demosth., II, p. 79; par Polyen, Stratagèmes, V, 25; par Appien, de bello Mithrid., p. 407 et 419; par Harpokration, (*Θευδοσίαν, Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ τῶν ἀτελειῶν, ὅτι Σάτυρος Θευδοσίαν πολιορκῶν ἐτελεύτησεν. ἔστι δὲ χωρίον κείμενον ἔγγυς Σκυθῶν.*); par Photius, qui rapporte la même notice qu'Harpokration (v. Lexicon, ed. Herm., p. 70) et par Étienne de Byzance, v. *Θευδοσία*; enfin par le géographe de Ravenne, IV, 3. Les médailles offrent les deux formes ΘΕΟ et ΘΕΥ. V. aussi Uckert, Geogr. III, 2, p. 474, Mr. Raoul-Rochette, Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien, p. 30, Mr. de Muralt, Mémoires de la société Imp. d'arch. de St. Pétersbourg, VI, p. 194, Forbiger, Handbuch der alten Geographie, III, p. 1126. Entre Cherronésos et Théodosie, il n'y avait que deux endroits remarquables, c'est-à-dire Athénaion, un port des Scythes (Anonymi périple, p. 6, 7) et Sudak, Sugdæa, v. Dubois, Voyage, V, p. 337.

[2] L'ancien nom de Théodosie n'était pas *Ἀρδάβδα*, Ardauda, *Ἑπταθεός*, la ville des sept divinités, comme l'auteur anonyme du périple du Pont Euxin l'appelle par le nom scythe que la ville portait au second siècle de J. C., v. Geogr. minor. ed. Hudson, I, p. 5. Ch. Stephanus, Dict. hist., p. 1961, cite encore pour Théodosie le nom d'Armilon, mais sans dire de quel auteur ou monument ancien il l'a tiré. L'inscription ΘΕΟΔΕΩΝ sur le *triobole* de la collection de Mr. le prince Sibirsky, fait supposer que l'ancien nom de la ville était probablement ΘΕΟΔΕΑ, ΘΕΟΔΕΙΑ, d'autant plus que ce nom ressemble un peu à celui, donné à la ville par Leukon I.

[3] Geogr., VII, ch. 4, § 4, C. 309, II, p. 37, ed Kramer ...... *ἡ Θεοδοσία κεῖται πόλις, πεδίον εὔγαιον ἔχουσα καὶ λιμένα ναυσὶ καὶ ἑκατὸν ἐπιτήδειον.*

il pouvait recevoir à la fois près de cent vaisseaux, tandis que celui de Panticapée ne pouvait donner accès qu'à soixante. Le territoire était très-fertile, aussi Théodosie était-elle une des villes les plus riches de ces parages.

Elle était éloignée de Panticapée de 530 stades (88⅓ verstes) et séparée par des terres riches en blé, sur lesquelles se trouvaient des villages ainsi que la petite ville de Nymphée (Νυμφαῖον) avec un bon port.[1] Tout ce terrain faisait partie du royaume du Bosphore. Selon Pline, la distance entre Théodosie et Panticapée était de 87 milles; de l'autre côté, il y avait de Théodosie 125 milles jusqu'au promontoire de Kriumetopon et 145 jusqu'à la ville de Cherronésos. Outre Nymphée, Pline cite encore les villes de Cytæ, de Zephyrium, d'Acræ et de Dia, sans bien indiquer leur emplacement.[2]

La nouvelle colonie avait deux voisins puissants, les Taures ou Tauroscythes, avec qui elle traita en leur accordant un tribut et les rois du Bosphore, contre lesquels elle se protégeait par une alliance avec Héraclée du Pont et peut-être avec d'autres villes maritimes du Pont-Euxin.

Les rois du Bosphore, après avoir fortifié leur puissance par la soumission des peuplades barbares, les Sindes, les Maïtes, les Torètes, etc., virent bientôt que pour bien arrondir leur royaume, il leur fallait l'acquisition de cette colonie. Un prétexte fut bientôt trouvé. La ville avait reçu et hébergé quelques mécontents qui avaient quitté le royaume.[3]

Satyros I (407 — 393) irrité et peiné de voir ses provinces asiatiques ravagées par les Sarmates, alliés de sa femme Tirgatao, voulut au moins faire en Europe quelque chose pour la gloire de son règne. Il mit le siége devant la colonie milésienne, mais n'ayant pas de flotte à sa disposition, il ne put empêcher que les Héracléotes du Pont envoyassent du secours à la ville cimmérienne. Un capitaine héracléote, Tynnichos, entra dans le port avec une seule trirème et un vaisseau de commerce, mais employant la ruse, il embarqua des trompettes sur trois petits bateaux et les assiégeants, croyant qu'une grande flotte arrivait pour débloquer la ville, levèrent le siége.[4] Bientôt cependant, ayant reconnu leur erreur, ils recommencèrent leurs attaques, jusqu'à ce que leur roi perdit la vie, dans un combat.[5]

---

[1] Ibid.
[2] Nat. hist., IV, ch. 26.
[3] Peripl. anonymi, ed. Huds. I, p. 5.
[4] Polyen, Stratag., V, ch. 26.
[5] Le Scholiaste de Demosth, II, p. 79, ed. Reiske, ed. F. A. Wolf, p. 255. Phot., lex. p. 70, ed. Herm., v. Θεοδοσία. Raoul-Rochette, Ant. du Bosph., p. 31. Comp. notre récit dans l'histoire de Satyros I.

Il était réservé à Leukon I, fils et successeur de Satyros, de venger la mort de son père et de joindre à son royaume la ville, à laquelle il donna le nom de Théodosie, d'après celui de sa femme ou de sa sœur.[1] C'est au commencement de son règne, peut-être dans le courant de la 107e Olympiade, que Leukon paraît avoir fait cette conquête. Mais avec une sagesse et une modération rares, Leukon quoique ayant affaire à une ville prise à force armée, se contenta du simple titre d'archonte; afin de ménager l'amour-propre des Grecs habitants de Théodosie, il évita de prendre à l'égard de cette ville le titre de roi pour lequel les Grecs en général avaient tant de haine. Leukon et ses successeurs s'appellèrent donc toujours archontes de Panticapée et de Théodosie, rois des Torètes, des Sindes et des autres peuplades barbares, qui obéissaient à leur sceptre.[2] Théodosie gagna beaucoup, car bientôt le roi fit de cette ville la place principale de commerce de son royaume.[3] On voit donc que Théodosie, loin de perdre ses anciens priviléges, en acquit au contraire de nouveaux et devint par son annexion au royaume, une ville très-riche et très-florissante. Est-il étonnant après cela de trouver sur une monnaie théodosienne le portrait d'un roi, qui fut pour ainsi dire, le second fondateur de cette ville?

Un rempart, dont les vestiges subsistent encore et qui traversait les villages actuels de Hadji-Kal, Sarigol-Tareke, Korpetch et Chiban-Porpatch, était d'après Mr. de Muralt,[4] un ouvrage de Leukon. Cette opinion d'un savant, qui s'est occupé de l'histoire de ces parages avec tant de succès, acquiert une grande présomption de vérité si on se rappelle que le rempart, muni aussi d'un fossé, s'étendant depuis Théodosie jusqu'à la presqu'île de Zénon, séparait la partie européenne du royaume, du territoire des Tauroscythes, dont la puissance alors était encore très-redoutable.

Une fortification semblable était très-nécessaire pour mettre ce terrain à l'abri des incursions des Barbares; sans cette défense ils auraient pu facilement détruire les récoltes en vin et surtout celles en blé, dont l'exportation contribuait puissamment au bien-être et à la richesse de Théodosie, ainsi que des villes voisines. Le blé rapportait ici trente grains pour un;[5] dans le cours d'une année, on exporta 2,100,000 médimnes

[1] Ulpien, in Demosth. contre Leptine, p. 129 ed. Wolf. Harpocration, v. *Θευδοσία*.

[2] Bœckh, Corp. inscr. Græc. II, p. 96 et N° 2117.

[3] Demosth. contre Leptine, 27 ed. Wolf..... *προσκατασκευάσας ἐμπορίον Θευδοσίαν, ὅ φασιν οἱ πλέοντες οὐ χεῖρον εἶναι τοῦ Βοσπόρου οὐδοτιοῦν*. Ce passage indique, comme Mr. Bœckh l'a démontré déjà d'une manière excellente (Corp. inscr. Gr., l. c.), que Théodosie fut érigé par Leukon comme place de commerce de son royaume.

[4] Théodosie et les remparts du Bosphore Cimmérien, dans les Mémoires de la Société Imp. d'archéologie de St. Pétersbourg, V, p. 194.

[5] Strabon, VII, ch. 4 et 6, II, p. 37 et 39 ed. Kramer, (*τριακοντάχουν ἀποδίδωσι κ. τ. λ.*)

que Leukon envoya à Athènes pour préserver cette ville de la famine.[1] D'autres rois imitèrent cet exemple et les Athéniens reconnaissants, leurs érigèrent des statues sur l'acropole.

Mithradate Eupator levait sur ces contrées un tribut de 180,000 médimnes, outre deux cents talents d'argent, mais la province asiatique devait aussi contribuer à cet impôt.[2]

Outre le blé, un objet de commerce très-important, consistait en diverses sortes de poissons salés,[3] *ταριχαῖαι*, sur lesquels il existe une monographie de feu Kœhler[4].

La décadence de Théodosie commença déjà sous les derniers Spartokides; du temps de Strabon, la ville n'était plus considérable. Arrien (sous Hadrien) la cite comme détruite, mais sans dire si elle était dans cet état par l'abandon des habitants ou par suite d'une attaque de Barbares.[5] Ptolemée vers le milieu du second siècle de J. C., mentionne encore Théodosie, mais sans nous dire si cette ville avait quelque importance.

Des fouilles récentes sur l'emplacement de Théodosie ont amené la découverte de plusieurs objets qui témoignent de son ancienne opulence. Parmi les antiquités, déterrées en 1852 par Mr. le prince Sibirsky, il y a entre autres plusieurs magnifiques figurines en argile, peintes en couleurs différentes et dont le style de fabrication prouve qu'elles sont d'Athènes, ville avec laquelle, comme nous l'avons mentionné, Théodosie était en commerce continuel.[6] Les fouilles dirigées en 1853, par Mr. Aïvasowsky ont eu entr'autres résultats la découverte d'un collier, de pendants d'oreilles et d'autres ornements en or, du plus beau style, objets ressemblant tout-à-fait à ceux provenant

---

[1] Demosth. contre Lept., 27 à 29. Strabon, l. c., ch. 6. Le médimne a deux tchetweriks ou cinquante litres.

[2] Strabon, l. c.

[3] Strabon, l. c.

[4] Tarichos, ou le commerce de la Mer Noire, Mémoires de l'Académie des sciences.

[5] Peripl. Ponti Euxini.

[6] Les tumulus que Mr. le prince Sibirsky a examinés, se trouvent sur une colline, derrière les maisons de la quarantaine. Dans un de ces tumulus, un Arménien de Théodosie, avait déjà trouvé en 1851 les restes d'un sarcophage en argile, dont les briques, offrent différentes marques de potiers, p. e. 1, ΠΟΣΕΙΔΩ et une mouette debout sur un poisson, type monétaire d'Olbia, de Sinope et d'autres villes littorales de la Mer Noire; 2: ΣΑ; ΚΟΙC, et C. Outre les statuettes sous les formes d'un génie et d'une femme ailés, tenant des *krotales* et que Mr. le prince Sibirsky se propose de publier lui-même, ces fouilles ont produit un *stamnos*, deux *ariballoi*, deux têtes en argile, fragments de statuettes, l'une représentant un satyre et l'autre une tête de femme, un miroir de bronze, un porte-odeurs en or, représentant une tête de taureau d'un travail magnifique, des feuillettes d'or, dont on s'est servi pour parer des robes, des petits boutons d'or, etc.

des différentes excavations, faites à Kertch et dans ses environs. La plupart de ces antiquités font partie du musée Impérial du Nouvel Ermitage et seront publiées dans un ouvrage, qu'on prépare sur les trésors de ce musée. D'autres objets, de moindre valeur, déterrés à Théodosie et dans ses environs, sont conservés au musée de cette ville. [1]

Monnaies.

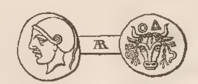
Les monnaies de Théodosie sont très-rares. On en connaît les pièces suivantes:

a. *Av. Tête de Pallas. Rv. Tête de taureau.*

1. *Av.* Tête casquée de Pallas, à gauche.

Rv. ΘΕ — ΟΔ — ΕΩ Tête de taureau, ornée de guirlandes de fleurs. (Triobole.) Æ. 3.

Poids: 2,2 grammes.



Pièce unique du cabinet de Mr. le prince Sibirsky. Son poids de 2,2 grammes ou 42,02 grains de Paris, prouve, qu'elle est un *triobole* attique de Solon, dont le poids légal n'est que de 41,1 grains. Mais notre exemplaire est très-bien conservé et on trouve quelquefois des monnaies antiques dont le poids dépasse un peu leur poids légal.

Une monnaie tout-à-fait semblable a été frappée dans la ville d'Assos en Mysie, située dans le baie d'Atramyttos, vis-à-vis l'île de Mytilène. Cette demi-drachme, publiée par Sestini, [2] par Combe, [3] par Mionnet, [4] par Mr. Lenormant, [5] etc., offre d'un côté, la tête de Pallas casquée et tournée à gauche et de l'autre, la tête de bœuf, avec l'inscription: ΑΣ—ΣΙ—ΟΝ.

Si on compare ces deux monnaies, on reconnaît que celle d'Assos doit être la plus ancienne, elle offre donc le prototype de la monnaie de Théodosie. Mais ces deux

---

[1] V. sur ces objets les notices de Mr. de Blaramberg, journal d'Odessa, A. 1827, N° 49 et A. 1828, N°s 78, 100. Dubois, Voyage, V, p. 300, Atlas, 3e sect., pl. 28; Mouravieff-Apostol, Voyage, p. 200. Mourzakéwicz, Descript. Musei Odes., IX et Mr. de Muralt, l. c., p. 198.

[2] Descript. num. vet. p. 273, pl. VI, N° 10, où le savant auteur appelle à tort la tête de taureau un *crane* de bœuf.

[3] Numi Mus. Britann., pl. XIII, N° 22, où il y a sur l'avers un épi, à gauche de la tête du bœuf.

[4] Descript., II, p. 522, N° 50.

[5] Trésor de numismatique, etc., Mythologie, pl. XXII, N° 20.

villes sont bien éloignées l'une de l'autre; il ne paraît pas qu'une certaine alliance ait pu exister entr'elles; nulle part non plus, il n'est mentionné qu'Assos ait envoyé une colonie à Théodosie. Tout ce qu'on peut induire, c'est seulement, que la monnaie d'Assos devait être très-répandue et que le type en a été imité à Théodosie, afin de donner aux monnaies de cette ville un plus grand crédit et de faciliter leur circulation, fait dont la numismatique de toutes les époques nous fournit tant d'exemples.

Ceci nous explique l'abréviation ΘΕ-ΟΔ-ΕΩ au lieu de ΘΕΟΔΟΣΙΕΩΝ, abréviation, qui, il est vrai, est tout-à-fait insolite et qui ferait conclure qu'il s'agit d'une ville nommée p. e. ΘΕΟΔΙΑ, mais dont l'existence n'est prouvée par aucun témoignage. Ajoutons que le beau *triobole* de Mr. le prince Sibirsky a été trouvé sur l'emplacement de Théodosie, ce qui appuye encore notre attribution. Comme le prototype d'Assos ne renferme que six lettres, l'imitation théodosienne n'a pas voulu en offrir davantage. Si nous lisons ΘΕΟΔΕΩ, au lieu de ΘΕΟΔΟΣ, il faut prendre ces lettres comme indiquant ΘΕΟΔ(όσι)ΕΩ(ν), ou bien les dernières lettres ΕΩ, se rapportent-elles peut-être à un magistrat [1] et les quatre premières au nom de la ville? Il nous paraît plus vraisemblable encore qu'il faut lire ΘΕΟΔΕΩν, c'est-à-dire des Théodiens, habitants d'une ville: Θεοδέα, Θεοδία, Θεοδεῖα et ce nom nous paraît être l'ancien nom de Théodosie. Le *triobole*, d'après son style, peut bien appartenir à l'époque antérieure à Leukon I.

La tête de taureau de sacrifice, quoiqu'elle ne soit ici qu'une imitation du type d'Assos, convient parfaitement comme l'emblême d'une des villes principales de la Tauride.

Ce *triobole*, unique jusqu'aujourd'hui, est la seule monnaie d'argent de Théodosie, ville dont on connaît encore les pièces de cuivre suivantes.

b. *Av. Tête de Leukon. Rv. Coryte avec arc, et massue.*

2. *Av.* Tête casquée de Leukon, à droite.

Rv. Coryte avec arc, à gauche et massue noueuse à droite; dessous: ΘΕΥ. (Tétralepton.) Æ. 3.

Gravé pl. II, N° 16.

Kœhler, Acta Acad., XIV, p. 122, pl. A, N° 23.
Le même, Dissertation sur le monument de Comosarye, p. 84 et frontisp., fig, A.
Sestini, Lettere e dissert., IV, p. 19, pl. V, N° 1.
Mionnet, Suppl. II, p. 11, N° 67.
Спасскій, Босфоръ киммер., p. 30, pl. II, N° 22.
E. de Muralt, Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, VI, p. 198.

Tous les auteurs sont d'accord que le buste de cette monnaie n'est pas celui de Pallas; Kœhler le prend pour une tête d'archonte, sans réfléchir qu'il n'était pas permis aux magistrats de mettre leur effigie sur les monnaies qu'ils frappaient pendant

[1] P. e. ΕΩΠΥ sur une monnaie de l'île de Cos, Mionnet, VI, p. 576.

leur magistrature. Cette tête est vraisemblablement celle de Leukon I, le conquérant de Théodosie, considéré comme un second fondateur de cette ville, à laquelle il avait donné un nouveau nom. Ce tétralepton, il est vrai, n'appartient pas à l'époque de Leukon, son style prouve, qu'il a dû être frappé à peu près 300 avant J. C. Mais comme Byzas sur les monnaies de Byzance, Cyzique sur celles de la ville du même nom, Taras sur les pièces de Tarente, etc., Leukon apparaît sur notre tétralepton, comme héros principal de Théodosie.

Les objets gravés sur le revers se rapportent à la situation de la ville dans le voisinage des Scythes, contre qui elle était obligée d'être toujours prête à se défendre.

c. *Av. Tête d'Hercule. Rv. Massue.*

*3. *Av.* Tête d'Hercule, coiffée de la peau du lion et tournée à droite.

Rv. Massue noueuse à gauche et flèche, à droite. En haut: ΘΕΟ, en bas: ΤΙ. (Dilepton.) Æ. 2.

E. de Muralt, l. c., p. 196.



*4. *Av.* Même avers.

Rv. Massue noueuse à droite; en haut, ΘΕΟ, en bas Ρ et un objet rond, ressemblant à une patère. (Dilepton) Æ. 2.

Ces deux pièces fort-rares font partie de la belle collection de Mr. le prince Th. Gagarine. Elles témoignent d'un culte d'Hercule à Théodosie. Au côté droit de la patère sur le N° 4, il y a les traces d'une ou de plusieurs lettres, complétant le nom de magistrat, qui commence par un Ρ. Une pièce semblable au N° 4 avec le nom ΠΥΡ, Wiczay, Museo Hederv., I. p. 136, pl. XIV, N° 316, est erronément attribuée au roi Pyrrhus d'Épire, un *dilepton* ressemblant au N° 3, avec le nom de magistrat ΑΓΕΙ, v. Neumann, Numi pop. et urb., II, p. 172, pl. VI, N° 7.

Ces monnaies nous indiquent, relativement à la religion de Théodosie, qu'il y avait dans cette ville le culte de Pallas et celui d'Hercule.

Voilà toutes les monnaies sûres de Théodosie. Une obole qui lui a été attribuée par Combe [2] et sur laquelle ce savant a lu le mot ΘΕΟΔΟΣ (au lieu de ΜΕ ΟΒΟΛΟΣ), appartient à Métaponte en Lucanie, comme l'ont déjà prouvé Eckhel, [2] Sestini, [3] et Kœhler. [4]

[1] Num. Guil. Hunteri, pl. IX, N° 7, p. 325.

[2] Doctr. num. vet., I, p. 15 et II, p. 3. V. la même médaille aussi dans la description du Musée de Vienne, par le même auteur, P. I, pl. 2, N° 3.

[3] Sestini, Geogr. num. I, p. 20 et Lettere e dissert., IV, p. 19.

[4] Kœhler, Acta Acad., l. c., p. 125.

Depuis l'avénement des Achéménides au trône du Bosphore, Théodosie perdit peu à peu son importance; le commerce des ces contrées devint le monopole de Panticapée, et Théodosie abandonnée, tomba en ruines. Le savant gouverneur de la Cappadoce en parle comme d'une ville déserte.[1] Ammien la cite avec Eupatoria et Dandake parmi les villes, où l'usage cruel des victimes humaines n'avait pas existé,[2] mais il ne dit rien concernant l'état de la ville à son époque.

Sur les ruines de Théodosie, probablement un des rois de ces contrées avait construit un fort, nommé Kapha, Kaffa. L'emplacement da Théodosie était trop important pour le royaume du Bosphore, pour qu'on put négliger la défense d'un lieu où un ennemi voisin aurait pu fonder une rivale dangereuse de Panticapée. Ce fort de Kaffa fut elevé au troisième siècle; une ville qui peu à peu s'établit sous la protection de ses murs, joua un rôle dans les dernières guerres des rois du Bosphore contre les Cherronésites.

Mais d'où vient le nom de Kaffa qui s'est maintenu tant de siècles? Quelques anciens géographes pensent que Chabon, le château fortifié de Skilouros, a occupé autrefois cette place.[3] Mais il n'est pas à supposer que Skilouros ait construit son château tout-à-fait à côté d'une ville, qui alors était encore assez considérable et dans ce cas, Strabon ou tout autre géographe ancien, ne l'aurait-il pas mentonné? Le nom de Kaffa provient probablement du mot grec *καφύω* (*κεκαφηώς*), respirer, prendre haleine, il convient donc bien à une tour, construite sur une hauteur au bord de la mer. Kaffa, Panticapée et d'autres villes de la Crimée furent renversées par les Huns, à la fin du quatrième siècle. Pourtant le nom de Théodosie, se trouve encore chez le géographe de Ravenne, au 7e siècle, mais il n'a pas visité lui-même la Crimée et les notions qu'il donne concernant ce pays, ne sont pas trop exactes.

Après sa déstruction par les Huns, la ville fut rebâtie, mais petite et sans importance, elle partagea le sort de la Crimée, envahie par les Khozars, les Bulgares, les Petchénègues et les Comanes, jusqu'au temps où enfin elle devint une colonie puissante de la république de Gênes.[4]

---

[1] Arrien, Peripl. Ponti Eux., p. 131.

[2] Ammien Marcell., liv. XXII, 8.

[3] P. e. Sanson, chez Lequien, Orbis christ., III, p. 1103 et chez Hofmann, Lexicon univers., IV, p. 466. V. aussi Oderico, Lettere ligustiche, p. 148, et Spasski, Археол. Нум. Сборникъ, p. 28.

[4] Le récit selon lequel le-Grand-duc Wladimir Monomaque combattit et vainquit en 1125 un commandant de Kaffa ou un Génois, nommé Caffaro, à qui il prit en signe de sa victoire les Barmi (le collier), dont celui-ci était orné, n'offre pas trop de vraisemblance, car à l'époque de ce Grand-duc, il n'y avait pas encore des Génois dans la Crimée. Oderico, Lettere, ligustiche, p. 123.

La fondation de la colonie génoise de Kaffa doit avoir eu lieu vers le milieu du treizième siècle. C'est à cette époque que Gênes par ses flottes nombreuses, exerçait une grande influence sur les côtes de l'empire byzantin, influence confirmée par le traité de Nymphée, le 10 juillet 1260, par lequel l'empereur Michel VIII Paléologue reconnut aux Génois et aux Pisans seuls le droit de naviguer dans la Mer Noire.[1] Le traité conclu avec le même empereur le 25 octobre 1275, concéda aux Génois des priviléges considérables dans tous les ports de l'empire, mais ne fait pas encore mention de la factorerie de Kaffa.[2] Georges Stella qui commença ses Annales sur l'histoire de Gênes vers 1396, dit que Kaffa fut construite par Baldo d'Oria.[3] Augustin Giustiniani regrette de ne pas pouvoir donner des notions exactes sur l'origine de cette colonie importante; il ne sait pas, comment elle a été acquise.[4] Les empereurs byzantins à cette époque n'exerçaient plus une grande influence sur les villes de la Crimée, dont Cherson seule obéit pour quelque temps aux Comnènes de Trébisonde. Ces villes n'étaient pourtant pas indépendantes, plusieurs d'entre elles reconnaissaient encore l'autorité des empereurs, mais toutes étaient tributaires des Tatares qui s'étaient emparés de la Crimée. La puissance de ces Tatares était si grande, qu'il est impossible de supposer que les Génois aient conquis l'emplacement de Kaffa, les armes à la main. Ces marchands intrépides et entreprenants devaient s'être mis en commerce amical avec les Tatares, en leur fournissant les objets de luxe, dont ceux-ci avaient besoin, et c'est avec leur permission sans doute qu'ils avaient érigé à Kaffa, d'abord, un petit dépôt de commerce, qu'ils augmentèrent peu à peu et qu'ils fortifièrent après, de façon à pouvoir s'y défendre contre les attaques des maîtres de la presqu'île. Nicéphore Grégoras, en faisant l'éloge de l'excellente situation de Kaffa pour le commerce avec l'Asie et la Russie, confirme ce que nous venons d'énoncer et raconte comment, peu d'années avant l'époque où il écrivit, les Génois avaient fait de leur place de commerce, une ville solide et fortifiée. Nicéphore composa son ouvrage au milieu du XIV[e] siècle. Il fallut donc presque un siècle pour se fortifier peu à peu dans cette colonie, dont le premier établissement était une place peu spacieuse et ouverte. C'est en secret qu'on y apporta par terre et par mer (surtout de Galata), les pierres de construction, dont on se servit pour bâtir de grandes maisons et les remparts. On prétextait près des Tatares le grand nombre de marchandises qui disait-on, exigeaient ces accroissements, mais à peine les travaux terminés, les Génois traitèrent les Tatares

[1] Serra, Storia della antica Liguria, IV, p. 159.
[2] Serra, VI, p. 160.
[3] G. Stella, Annales, A. 1357.
[4] Guistiniani, Annales, lib., IV, p. 136.

avec moins de réserve, se confiant désormais dans la solidité des fortifications dont la nouvelle ville était munie. [1]

D'après une tradition des habitants de Kaffa, le fondateur de leur ville était Antonio dall'Orto, sur lequel les détails manquent également. Comme Oran-Timur, fils de Togaï-Timur, avait reçu par Mangu-Timur, son oncle, une partie de la Crimée, avec la ville de Kaffa, c'est avec lui, que s'arrangèrent les fondateurs de la Colonie en lui accordant des sommes d'argent pour la permission de s'occuper de leur commerce. [3] Toutefois, il est sûr, qu'en 1289 Kaffa appartenait aux Génois, car pour cette année Paolin Doria est cité comme consul génois de Kaffa [4]

L'administration de la colonie se composait d'un consul, de deux conseillers, avec un chancelier ou scribe, de quatre officiers (uffiziali) de la campagne et du châtelain. Ce nombre de magistrats ne fut pas changé pendant les deux siècles que Kaffa obéit aux Génois. Oderico a prouvé que la fonction des Consuls était annuelle, [5] il paraît pourtant que quelquefois et par exception, un consul était confirmé pour une seconde année. Le consul de Kaffa était le magistrat génois le plus puissant dans ces contrées; il avait le rang sur les consuls de Taman, de Soldaia, et de Cembalo, car toutes les possessions génoises de la Crimée (Gazaria) et tous les intérêts génois sur la Mer Noire étaient sous ses ordres. Paul Impériale, dans une lettre adressée au pape Eugène IV, en 1438, se donne les titres de «Consul Caffæ et totius maris majoris et Imperii Gazariæ.» [6]

Le consul de Kaffa avant de partir de Gênes, était obligé de déposer un cautionnement de 1000 livres. Ses appointements étaient de 1200 aspres par mois, somme très-considérable à cette époque et dont mille étaient payés par les marchands génois de Kaffa et deux cents par la commune, qui accordait aussi un salaire de cinquante aspres par mois à chacun des quatre domestiques (domicelli) du consul.

Ce magistrat était simplement un administrateur; toutes les décisions importantes devaient être confirmées par les deux conseils de Kaffa et par le gouvernement de Gênes. Le consul de Kaffa ne pouvait rien changer aux dispositions ni révoquer les sentences, prononcées par son prédécesseur. Il lui était sévèrement interdit de reçevoir des cadeaux, à l'exception de comestibles jusqu'à une valeur de dix sous, de faire des arrange-

---

[1] Nicéph. Grég., XIII, ch. 12. Stritter, Memoriæ populorum, III, p. 1118. Naruscewicz, Taurica, p. 14, 78. Murzakéwicz, Исторія Генуэзскихъ поселеній въ Крыму, p. 5 et suiv.

[2] Giustin., Annales, lib. IV, p. 126.

[3] Oderico, Lettere ligustiche, p. 127. Serra l. c., II, p. 144.

[4] Oderico, p. 158.

[5] Ibid., p. 149.

[6] D'après la loi de 1413, qui concerne aussi les Podestà de Péra et de Chypre. Oderico, p. 152. De la Primaudaie, Histoire du commerce de la Mer Noire, p. 86.

ments quelconques au profit de sa famille ou de ses parents, d'établir pour son compte un hôtel de monnaie, soit à Kaffa, soit dans un autre endroit de la Gazarie. Il lui était spécialement défendu de se faire vassal du seigneur (tatare) de Kaffa (ou plutôt de Solgat) et d'accepter de lui des présents, même dans la première année après son consulat, sous peine d'une amende de deux cents livres génoises. Dans le mois de son retour à Gênes, le consul devait rendre compte de son administration à la république. [1]

Le chancelier du consul était choisi parmi les notaires de Gênes; il devait déposer comme cautionnement la somme de trois cents livres génoises. Il percevait à titre d'honoraires un droit sur tous les actes passés en sa présence, conformément à un tarif. Il leurs apposait le sceau du consulat, qui toujours était conservé chez le consul même. [2]

Les *bastonieri* qui accompagnaient le consul et qui tiraient leur nom des bâtons, insignes de leur emploi, rappellent les licteurs des anciens consuls de Rome. [3]

Les consuls de Taman, de Soldaia (Sudak) et de Cembalo (Balaclava), dépendant du consul de Kaffa, étaient élus par les marchands génois de ces trois villes et seulement pour trois mois.

Les lois, d'après lesquelles ces colonies étaient administrées et qui s'appelaient les statuts de Kaffa, se sont perdues; Giustiniani les avait encore connues. Tout ce qui s'y rapporte, se trouve réuni dans l'ouvrage de Mr. de la Primaudaie.

Outre les consuls, il y avait encore dans ces colonies des employés subalternes, savoir: les castellans, les capitaines, les *massari*, et les *maestrali*, tous envoyés de Gênes et qui ne pouvaient, sous aucun prétexte, quitter leur place, qu'après l'arrivée de leurs successeurs. En cas de mort du consul, le conseil devait s'entendre avec la commune pour élire un successeur, lequel ne pouvait exercer ses fonctions que jusqu'à l'arrivée du nouveau consul, envoyé de Gênes, ou tout au plus pendant trois mois.

Sur la liste, malheureusement incomplète des consuls de Kaffa et que nous devons aux recherches d'Oderico, de Mr. Mourzakéwicz et de Mr. de la Primaudaie, on trouve des personnages des familles célèbres des Doria, des Cataneo, des Spinola, des Grimaldi, des Adorno, des Imperiale, des Giustiniani, des Squarciafico, etc. Le premier de ces consuls, qu'on connaît, était Paolin d'Oria, en 1289; le dernier, Antoniotto della Gabella, en 1475, vit la fin d'une possession glorieuse, qui avait duré plus de deux siècles et termina ses jours comme esclave sur une galère de Mahomet II.

---

[1] De la Primaudaie, Histoire du commerce de la Mer Noire, p. 86.
[2] Ibid., p. 87 et 353,
[3] Jos. Barbaro, II, ch. 16. Mourzakéwicz, p. 13.

Différents magistrats portaient le nom de syndics ou sindicatori. Les uns étaient envoyés de Gênes, pour surveiller la conduite des consuls, des juges et des employés de l'administration de la Gazarie; ils ne résidaient pas à Kaffa, c'étaient plutôt des magistrats, pour ainsi dire, extraordinaires, que la république chargeait de temps en temps et en cas de besoin, de pareilles commissions. C'est ainsi, p. ex., que Gentil Grimaldi et Giannone del Bosco sont nommés dans le traité de paix, fait avec les Tatares en 1387, comme: *Ambassiatores, Sindici et Procuratores excelsi Comunis Januæ.*[1]

Outre ces syndics extraordinaires, il y avait aussi les syndics de Kaffa, institués, pour surveiller l'exécution des statuts, ou des ordres et des règlements, faits pour la colonie. Ils avaient aussi la charge de tenir en ordre les forteresses de Kaffa et des autres lieux, soumis aux Génois. En 1434, il fut ordonné de choisir ces magistrats parmi les principaux et les plus aptes personnages de Kaffa. L'élection se faisait à la pluralité de voix, dans un collége composé du consul, des massari, du conseil, de l'office pour la provision (*Uffizio di provisione*) et d'autres vingt personnes les plus distinguées de la colonie.

Les châtelains, castellans, étaient les commandants des châteaux fortifiés; les capitaines avaient sous leurs ordres la garde de la ville et peut-être aussi les bourgeois armés. Dans cette garde il y avait une compagnie d'arbalétiers, composée de cinquante hommes, dont trente de Gênes et vingt de Kaffa.[3] Le capitaine de la porte commandait les Orgusii, Orgasii, troupe étrangère, à qui la garde des portes de la ville était confiée. Le capitaine des remparts était chargé de leur surveillance et de leur défense; le capitaine del borgo (du faubourg) maintenait l'ordre dans ce lieu. Les revenus publics, administrés par les massari, formaient une *masse*, divisée en deux fractions, dont l'une portait le nom d'*ancienne* (la vecchia) et l'autre celui de *nouvelle* (la nuova). Les maestrali fixaient les prix des vivres et avaient encore d'autres inspections. On trouve parmi les noms de tous ces magistrats, indiqués par Oderico, beaucoup de personnages des familles les plus nobles et les plus distinguées de Gênes.[4]

Un collége important était l'*Ufficio* de la Gazarie, résidant à Gênes. C'était le conseil pour les affaires de la colonie, après la perte de laquelle, il s'occupa d'autrest affaires maritimes de la république. Ce conseil, qui a existé jusqu'au seizième siècle, se composait d'après la loi de l'année 1413, de six personnes, désignées par le sor sur trente-six citoyens, dont les noms étaient déposés dans une urne.[5] Plus tard on

---

[1] Memorie storiche della banca di S. Giorgio, p. 81.
[2] Ibid. p. 160.
[3] Sauli, Della colonia dei Genovesi di Galata, II, lib. V. De la Primaudaie, p. 88.
[4] Ibid., p. 88.
[5] Sauli, I. c., II, p. 259.

choisit tous les ans huit membres de cet Ufficio, parmi trente-deux citoyens génois. Ce conseil, institué en 1313, se réunissait deux fois par semaine au palais de St. George, et ses décisions, confirmées par le doge et le conseil des Anciens, étaient sans appel. Sous peine d'une amende de 100 livres génoises, chaque affaire devait être décidée au bout d'un mois.

Les membres de l'Uffizio étaient chargés aussi de la surveillance des vaisseaux, partant pour la Gazarie; ils les visitaient et parmi les marchands, ils en désignaient deux comme inspecteurs pendant le trajet. Ces deux inspecteurs devaient dénoncer les contraventions contre les lois de la république et contre les prescriptions de l'Uffizio. Sans la permission de ce tribunal, il était defendu d'armer en course pour la Mer Noire. Les vaisseaux partant pour la Crimée, naviguaient toujours ensemble, en formant une escadre, en état de repousser les attaques d'une flotte ennemie. Si le nouveau consul était sur la flotte, il était son commandant de droit, comme le consul retournant à Gênes, commandait l'escadre, avec laquelle il partait. Mais si la flotte n'était pas accompagnée d'un consul, l'Uffizio désignait un capitaine supérieur, qui ne devait être ni marchand, ni armateur et qui avant de partir, devait jurer, sur les évangiles, de se conduire avec justice et d'observer sévèrement les statuts du tribunal. Il recevait de la commune 300 livres d'appointement et était accompagné de deux pages, de deux trompettes, d'un timbalier et d'un commissaire, choisi parmi les notaires de Gênes et qui tous étaient payés par le gouvernement. Chaque navire qui sans y être forcé par une tempête ou par l'ennemi, s'écartait de l'escadre, pendant la route, était soumis à une amende de 1000 livres génoises. [1]

Enfin il y avait encore à Kaffa l'*Uffizio della campagna*, magistrat de grand honneur pour la colonie. Kaffa était entourée de Tatares, sujets de la Horde et gouvernés par un fonctionnaire du khan, confirmé par le consul de la colonie. Les Génois jouissaient auprès des Tatares d'une grande réputation de justice et de probité et ceux-ci, après avoir fait la paix avec la république, soumirent toutes leurs controverses et leurs querelles à la décision des habitants de Kaffa. Un magistrat, portant le nom de l'*Uffizio della campagna*, fut nommé, pour s'occuper des affaires des Tatares, et cet emploi dura jusqu'à la chûte de la colonie; mais vers la fin, il ne fut plus administré avec la même intégrité, et la dépravation des derniers *Uffizj della campagna* fut une des causes de la perte de Kaffa. [2]

Les marchands de Kaffa formaient aussi un *Uffizio*, désigné comme *Officium mer-*

---

[1] De la Primaudaie, l. c., p. 90 et suiv.
[2] Giustiniani, Annales lib. IV, p. 226. Oderico, p. 154.

canciæ, l'office de la mercerie. Cet office désignait les quatre députés qui accompagnaient les escadres, allant à Gênes ainsi que celle destinée pour Tana et dont le commandant était nommé par le consul de Kaffa. Les navires venant de Tana, devaient relâcher à Kaffa et y payer un droit d'ancrage de deux, une, ou une demi-hyperpre, d'après leur grandeur. Jusqu'au traité conclu avec Djanibek, une amende de 500 hyperpres défendait aux vaisseaux d'hiverner à Tana. Il était également interdit de faire du commerce à Soldaia (avant la conquête de cette ville) comme aussi de vendre à Solcate d'autres objets que du vin et des fruits, dans le but d'obliger les Tatares à venir à Kaffa, et à concentrer les forces de la colonie.

Les deux tribunaux (conseils) de Kaffa, en commun avec vingt bourgeois notables de la ville, nommaient sous la présidence du consul et tous les quatre mois, un homme probe, intelligent et fidèle, pour veiller aux fortifications, aux magasins et aux autres institutions, nécessaires pour la défense et le bien-être de la colonie. Pour faciliter la défense de Kaffa, une espace de cent pas auprès des murs devait rester libre, et il était défendu d'y construire des maisons et des boutiques. Tout Génois qui faisait l'acquisition d'un terrain sur le territoire de Kaffa, était tenu d'y construire une maison, au bout de dix-huit mois. S'il ne remplissait pas cette condition, le gouvernement avait le droit, de reprendre la place en remboursant à l'acheteur la moitié de l'argent qu'il avait payé. [1]

Cette forme d'administration subit quelques changements en 1403. Parmi les vingt-quatre conseillers de Kaffa, quatre seulement pouvaient être citoyens de cette ville et dans le collége des six, un seul était de Kaffa. La moitié de ces personnages était choisie parmi la noblesse, l'autre moitié parmi les bourgeois. En cas de mort ou d'absence d'un membre de ces conseils, il fallait nommer un remplaçant. Le consul n'avait pas le droit d'assister aux séances d'élection; il était plus dépendant de ces tribunaux que les tribunaux ne dépendaient de lui, car sans la permission des vingt-quatre il ne pouvait disposer d'aucune somme d'argent. [2] Les habitants de Kaffa, ayant trouvé injuste que la plupart de leurs magistrats, d'après la loi dussent être nés à Gênes, obtinrent enfin que la moitié des officiers fut choisie parmi les bourgeois de Kaffa. Mais le consul était toujours envoyé de Gênes, et la république, depuis cette époque, se réserva le droit de nommer aussi les consuls de Taman, de Soldaia et de Cembalo. [3]

Le commerce de cette colonie enrichit considérablement la république et sa capitale. Nous avons vu à l'occasion de l'histoire de Cherronésos, que la Crimée en général,

---

[1] De la Primaudaie, l. c., p. 96.
[2] Serra, Storia di Genova, IV, disc. IV, p. 230.
[3] V. Impositio officii Ghazariæ, chez De la Primaudaie, p. 382 et suiv.

était la place de commerce servant d'intermédiaire entre l'Asie et l'Europe. Le traité que les Génois conclurent le 6 mai en 1352 avec les empereurs Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène, et par lequel il était defendu aux sujets de l'empire de faire le commerce avec Cherson, ruina totalement cette dernière ville et augmenta la gloire et l'opulence des colonies génoises de la Crimée.[1] Depuis cette époque, les étoffes précieuses, les parfums, les perles et les pierres fines de l'Asie, l'hermine et les autres fourrures, la cire, le miel de Russie et d'Ukraine, furent vendus à Kaffa et à Soldaia, d'où ils passaient en Italie. Dans la Crimée même, les Génois trouvaient de l'excellent poisson sec, une des nourritures principales de cette époque; les peaux de bœufs et de moutons, que leurs vendaient les Tatares; le blé que déjà les Grecs exportaient en grandes quantités, et enfin le sel,[2] qu'on vendait, selon Rubruquis, principalement aux Russes, en échange d'étoffes de coton. Les lacs salants, célèbres dans l'antiquité, existent encore aujourd'hui sur plusieurs endroits de la côte N.E. de la Crimée.

Le sultan d'Égypte Kelaun-al-Malek, ayant reconnu la grande importance commerciale de Kaffa, obtint de l'empereur Michel IX Paléologue (de 1295 à 1320), que ses marchands entreraient une fois par an dans la Mer Noire. Ils achetaient surtout des esclaves, dont on se servait pour entretenir la célèbre milice des Mamelouks, auxquels les sultans d'Égypte durent tous leurs succès.[3]

D'après un traité conclu avec ce sultan en 1279, il promit aux Génois de Kaffa de leur payer 16,000 pièces d'or pour les esclaves qu'il leur avait enlevés, de ne pas forcer les marchands génois à recevoir des odeurs ou d'autres marchandises au lieu d'argent comptant, et il demanda pour ses propres sujets la permission d'acheter à Kaffa des esclaves, en promettant d'affranchir ceux qui voudraient prendre la religion chrétienne.[4]

Dès l'année 1289, Kaffa a dû être déjà une ville assez considérable, car son consul Paolin d'Oria, que nous avons mentionné plusieurs fois, ayant appris que Tripoli était assiégée par le sultan d'Égypte, fut en état d'armer trois galères pour aller au secours des assiégés. Paolin prit en personne le commandement de cette expédition

---

[1] Ibid. p. 391.

[2] Russia, seu Moscovia, itemque Tataria, p. 228. Oderico, p. 155. Pagano, *Delle imprese dei Genovesi*, p. 213, etc.

[3] Nicéphore Grég., IV, ch. 7. Les Génois achetèrent les esclaves en Russie, au Caucase et à Derbend (V. Aboul-féda, Journal asiatique, V, p. 218). Ils exigeaient de ceux qui leurs achetaient des esclaves, de vendre des esclaves chrétiens seulement à des maîtres chrétiens, mais cette condition n'était que formelle, elle n'était remplie que rarement. Encore en 1432 un noble génois de Kaffa, Gentil Imperiale, était le pourvoyeur d'esclaves du sultan de Constantinople. De la Primaudaie, l. c., p. 137 et suiv.

[4] Serra, l. c., IV, p. 140. Mourzakéwicz, l. c., p. 19.

mais informé à Chypre, que la place était déjà tombée au pouvoir des Infidèles, il navigua vers l'Arménie, où s'étant réuni à Benoît Zaccaria, le même, qui plus-tard conquit la ville de Phocie (Fokia, Phozia, Phocœa en Ionie), [1] il prit un vaisseau égyptien venant d'Alexandrie. Mais la république de Gênes, qui alors était en paix avec le sultan d'Égypte, n'approuva pas l'entreprise de Paolin d'Oria; elle restitua pourtant à la colonie les frais de l'expédition, pour encourager ses colonies à secourir la métropole, quand elle en avait besoin. Bientôt après, éclata la guerre avec Venise. Les Venitiens avec vingt-cinq galères, sous Jean Soranzo (Superanzio), attaquèrent et saccagèrent Kaffa et brûlèrent dans son port six vaisseaux génois (en 1296) [2]. Mais un hiver terrible et la famine les forcèrent d'abandonner cette place au printemps suivant, en y laissant neuf galères, dont l'équipage avait succombé au froid et à la disette. [3]

C'était donc envain que les Vénitiens avaient tâché de prendre pied en Crimée. Le traité conclu le 25 mai 1299, après la victoire des Génois, remportée sur les Vénitiens auprès de Corcyre-la-noire (Curzola), dans l'Adriatique, exigea des vaincus, pendant trente ans, de ne pas entrer dans la Mer Noire avec des vaisseaux armés et de remboursser tous les dommages faits aux établissements génois d'Ancone, de Péra et de Kaffa. [4] Seulement à Tana, l'ancienne Tanaïs, sur l'embouchure du Don (aujourd'hui Azow) ils eurent en vertu d'un autre traité avec les Génois, quelques depôts de commerce, établis probablement vers le milieu du quatorzième siècle.

Kaffa reprise par les Génois, répara ses édifices et augmenta ses fortifications. En 1318 les Génois prirent Cerco (Kertsch, Panticapée) et la bourgade de Yeni-

[1] Le chronichon Januense de Jacques de Varagine, ap. Muratori, Rerum Italicarum scriptor., IX, p. 56, nous apprend que Fokia, appartenant aux frères Benoît et Manuel Zaccaria, fut détruite par les Vénitiens en 1296. Cette ville avait été donnée aux Zaccaria par l'empereur Michel Paléologue, en reconnaissance de leur secours contre Guillaume de la Roche, duc d'Athènes et allié des Vénitiens. C'est donc à tort qu'il est dit dans un intéressant article sur la numismatique de la famille génoise des Gatelusi, inséré dans les *Beiträge zur älteren Münzkunde*, publiées par MM. Pinder et Friedlænder, p. 30, que les Cattanei reçurent Fokia par l'empereur Michel VIII Paléologue (de 1259 à 1282). Encore au commencement du quatorzième siècle, cette ville appartenait aux Zaccaria; elle fut prise vers 1303 par Ticino Zaccaria, neveu de Benoit, qui en saccageant Fokia, se vengea de son oncle Manuel, avec qui il était en discorde. L'acquisition de l'île de Scio, fit négliger aux Zaccaria leur ancienne propriété en Ionie et c'est plus tard que Fokia fut conquise par André Cattaneo, que l'empereur confirma comme seigneur de cette ville, en exigeant de lui un tribut annuel. Pagano, l. c., p. 50, 55, etc.

[2] Dandolo, Chron. Venet., ap. Muratori, XII, p. 406.

[3] Dandolo, l. c., et Oderico, l. c., p. 165. Sauli, l. c., p. 111.

[4] De la Primaudaie, l. c., p. 82. Serra, II, p. 228. Mourzakéwicz, l. c., p. 22.

kaleh, où ils construisirent une citadelle.[1] Ils occupèrent et fortifièrent aussi Taman, en sorte qu'ils étaient les maîtres du détroit et qu'ils pouvaient fermer la mer d'Azoff à leur gré. La colonie était alors dans un état si florissant, que le pape Jean XXII lui accorda les priviléges d'une cité, en y créant un évêché, dont le premier évêque fut Fra Girolamo, de l'ordre de St. François. C'était un des trois Franciscains que le pape Clément V avait envoyés comme évêques chez les Tatares. Girolamo eut quelques désagréments dans son nouveau diocèse, il s'en plaignit au pape, au consul et aux Génois de Kaffa; il s'agissait probablement de la dotation de son église, mais on ignore les détails de cette affaire. Kaffa avait aussi un archevêque arménien, ce qui prouve, que parmi les habitants de la colonie, les Arméniens étaient en nombre. Une de leurs églises dédiée aux archanges Gabriel et Michel et qui paraît être de cette époque, existe encore dans la ville actuelle de Théodosie. Dubois qui en donne la description, fait l'éloge du style arménien pur, qui a présidé à sa construction.[2] Mr. de Villeneuve dit qu'elle fut élevée en 1408, et en donne d'excellents dessins. Elle a été restaurée en 1834 et on y célèbre l'office en langue arménienne.[3] Une autre église arménienne, celle de St. Serge, construite, d'après Mr. de Villeneuve en 1383, a été abandonnée[4]. C'est après le tremblement de terre de 1319, qui détruisit le pays des Arméniens sur la mer Caspienne, que des émigrés de ce peuple vinrent se fixer dans la Crimée. Il étaient si nombreux à Kaffa, que vers la fin du dix-septième siècle, Le Vasseur de Beauplan comptait dans cette cité trente-deux églises arméniennes,[5] dont Peyssonnel en 1783, peu de temps avant la prise de Kaffa par les Russes, ne trouva plus que vingt-quatre.[6]

Le diocèse de l'évêque latin de Kaffa était très-considérable; il s'étendait depuis Varea (Varla) en Bulgarie jusqu'à Saraï, du Pont-Euxin jusqu'au pays des Russes, comme il est dit dans la bulle du pape, donnée à Avignon, le 26 février (IV. Kal. Mart.) 1318.[7] Mais comme l'administration d'un aussi vaste diocèse était très-difficile, Soldaïa, Cembalo, Bosporo (Vospro) et Cherson furent plus tard aussi élevés au

---

[1] Démidoff, Voyage en Crimée, ch. XI.

[2] Voyage autour du Caucase, V, p. 287 et suiv.

[3] Album historique et pittoresque de la Tauride, pl. VII et VIII. Nous n'avons vu que les deux premières livraisons de ce bel ouvrage, dont les planches sont exécutées avec beaucoup de goût.

[4] Ibid., pl. IV[e]

[5] Dubois, l. c.

[6] Commerce de la Mer Noire, I.

[7] «a Villa de Varea (al. Varla, Varna?) in Bulgaria usque ad Saray inclusive in longitudinem; et a Mari Pontico usque ad terram Ruthenorum in latitudinem». Wadingi Annal. minor., VI, p. 548.

rang d'évêchés. Nous avons déjà mentionné que les évêques de Vospro et de Cherson furent envoyés par le pape Jean XXII à Constantinople, pour traiter de la réunion de l'église de l'occident avec celle de l'orient.

Il va sans dire qu'il y avait aussi à Kaffa un évêque grec, dépendant du patriarche de Constantinople.[1] Soldaïa était également le siége d'un évêché grec, dont le titulaire hébergea le célèbre moine Rubruquis lors de son passage.

Tandis que les Génois de Kaffa vivaient en assez bonne harmonie avec les Tatares, ils durent se défendre contre les Turcs, fixés sur la rive opposée de la Mer Noire, à Sinope, d'où ils sortirent dans une circonstance avec douze galères et quelques petits vaisseaux pour attaquer les Génois et les Vénitiens faisant le commerce dans ces parages. La république de Gênes était alors à l'apogée de sa puissance; elle disposait de 627 vaisseaux, non compris ceux qui appartenaient aux particuliers. Mais il n'y avait pas beaucoup de ces vaisseaux dans la Mer Noire et pendant quelque temps les Italiens ne furent pas en état de résister à ces infidèles. Mais en 1340, Simon da Quarto vint de Gênes à Kaffa avec sept galères et ayant promis de secourir ses compatriotes, il arma ses vaisseaux en guerre, attaqua les Turcs, et leur enleva tout le butin qu'ils avaient pris; il restitua aux Vénitiens tout ce qui leur avait été enlevé et rendit le reste aux marchands de Kaffa.[2]

Bientôt après, un litige entre un Génois de Tana[3] et un Tatare, vint troubler la paix entre ces deux nations. Il y avait dans cette ville des factoreries génoises et vénitiennes. Aux Vénitiens Usbek-khan (mort en 1340) avait assigné en 1333, une place derrière l'église de l'hôpital, jusqu'au Don, pour construire un établissement de commerce.[4] Les Génois n'eurent dans cette ville qu'un carré de cent pas, derrière le bain de Ssafeddin vers l'E. et à soixante-dix pas du bord de la mer. Un diplôme de Djanibek fixe exactement les limites des factoreries de ces deux peuples rivaux.[5] Les Pisans, les Florentins, les Catalans avaient également des comptoirs à Tana.

---

[1] Une ancienne église grecque, représentant un parallélogramme avec une coupole, percée de neuf fenêtres oblongues, est gravée dans l'Album de Mr. de Villeneuve, pl. V^{e}.

[2] Oderico, p. 169, signale deux erreurs : la première, concernant la nomination du dominiquin Jean de Rohan comme évêque de Kaffa, par le pape Clément IV, en 1268, et la seconde prétendant que Kaffa, abandonnée par les Génois, en 1307, fut reconstruite en 1317, par Nicolo de Pagano et avec la permission d'Usbek-khan.

[3] Ancienne ville, sur l'embouchure du Tanaïs. Le premier établissement avait été détruit par le roi Polémon I.

[4] Libro dei patti, III, p. 364.

[5] Hammer-Purgstall, Geschichte der Goldenen Horde, p. 255. Le même, Gechichte des Osmanischen Reiches, II, p. 665 et appendice, VI.

L'établissemment vénitien à Tana était le plus considérable. D'après le traité conclu avec Usbek-khan, en 1333, les vaisseaux de cette nation étaient soumis à un droit d'ancrage, ils payaient trois pour cent des marchandises introduites et autant des marchandises exportées. Les pierres fines, les perles, l'or et l'argent, ainsi que les marchandises qui ne se vendaient pas sur place, étaient exempts de cet impôt.[1] Un consul et deux assesseurs étaient à la tête de cette colonie.

Les Génois avaient les mêmes priviléges, mais ils étaient astreints à permettre à Kaffa la residence d'un officier du khan chargé de lever un tribut sur les marchandises destinées pour la petite Tatarie ou venant de ce pays.

La prépondérance qu'en peu d'années les Latins avaient obtenue dans cette ville, avait excité la mauvaise humeur de Djani-bek. Enfin il trouva l'occasion de satisfaire sa jalousie. Un Génois frappé par un Tatare le tua avec l'épée. Le khan Djani bek, irrité d'un telle audace chez des étrangers, ordonna aux Génois de quitter ses états. Mais les Génois de Kaffa, se confiant aux fortifications de leur ville, donnèrent une reponse fière et s'apprêtèrent à recevoir l'ennemi. Une grande armée tatare mit le siége devant Kaffa; les Italiens se défendirent bien, leurs vaisseaux leur apportèrent des provisions et du renfort tandis qu'ils coupaient les vivres aux Tatares; ils firent des invasions sur la côte, habitée par les Tatares et devinrent bientôt agresseurs au lieu d'assiégés. Cette guerre fit beaucoup de tort aux Tatares, mais elle eut aussi de funestes conséquences pour Constantinople et les autres villes de l'empire grec, car les vaisseaux tatares n'y apportèrent plus le blé et le poisson sec de la Crimée, dont ces villes avaient tant besoin.[2]

Les Tatares avaient amené douze machines, nommées trabuques, pour battre les murs de Kaffa; ils les firent jouer jour et nuit[3] et causèrent un grand dommage aux chrétiens. Enfin ceux-ci, dans une sortie, brûlèrent les trabuques, tuèrent cinq mille Tatares et forcèrent l'ennemi à se retirer dans la horde, (février 1344).[4]

Dans le courant de cette guerre, les Tatares détruisirent Cembalo (Balaklava), que les Génois n'avaient pas encore trouvé le temps de munir de bonnes fortifications. Mais les Italiens se vengèrent, ils entrèrent dans le Tanaïs, saccagèrent et brûlèrent Tana et répandirent dans le pays des Tatares tant de terreur que le khan enfin se décida à demander la paix. Il envoya au mois d'avril de la même année, des ambassadeurs au Duc et à la république de Gênes, pour traiter de la paix, en offrant de restituer ce que ses sujets avaient enlevé aux Génois et de les dédommager.

[1] De la Primaudaie, l. c., p. 101.
[2] Stella, Annales, ann. 1340.
[3] Nicéph. Grégor., lib. XIII, ch. 12. Cantacuzène, lib. IV, ch. 26.
[4] Stella, Annal., ann. 1344. Oderico, p. 172 et suiv.

Pourtant Stella fixe à 200,000 génoises la somme que cette guerre a coûté aux Génois.

Après cette guerre, les Génois publièrent une loi défendant à tout marchand génois, vénitien, ou grec d'aller à Tana.[1] C'est ainsi qu'ils espéraient éviter à l'avenir toute discorde avec les Tatares. Cantacuzène, qui mentionne cette loi, fait observer en même temps, qu'elle fut donnée surtout dans la vue de concentrer le commerce de ces contrées à Kaffa, pour augmenter par là les revenus de cette colonie et pour intéresser les autres nations en cas d'une guerre nouvelle, à l'entreprendre à frais communs.[2]

Pourtant des marchands vénitiens sans égard pour ces défenses, allaient à Tana, en dépit des Génois qui les avaient en vain invité à participer à tous les priviléges des colons de Kaffa, s'ils voulaient se fixer dans cette ville.[3] Ceux-ci, maîtres du détroit, tenaient sévèrement la main à l'observation de leur ordonnance et plusieurs fois des marchands vénitiens furent pris et leurs vaisseaux avec les marchandises confisqués. Il s'ensuivit une guerre acharnée de cinq ans entre les deux républiques. L'empereur Jean Cantacuzène qui s'était allié avec les Vénitiens, fut bientôt forcé de faire la paix (le 6 mai 1352)[4] et de promettre entre autres conditions, de ne plus envoyer des navires dans la mer d'Azoff sans la permission des Génois, ainsi que de fermer tous ses ports aux Vénitiens. Ceux-ci, après avoir perdu leur flotte auprès de Sapienza, obtinrent la paix, en payant aux vainqueurs 200,000 florins d'or pour les frais de la guerre, et en s'obligeant à établir à Kaffa un comptoir pour trois ans, pendant lesquels le commerce avec les sujets du khan du Kiptchak était interdit aux Vénitiens. Cette paix fut signée le 5 janvier 1355.[5]

Cependant si les Vénitiens ne firent pas d'expéditions contre les colonies génoises de la Crimée, c'étaient les Infidèles qui les menaçaient. Un bref du pape Clément VI, daté du 18 décembre 1345,[6] ordonne au dauphin de Viennois, Humbert II,[7] qui alors commandait la flotte chrétienne contre les Turcs, si l'expédition dont il était

---

[1] La génoise, *il génovino*, est une pièce d'or, représentant sur l'avers les armes de Gênes, une porte (désignée aussi comme château) avec la légende: *Janua quam Deus protegat*, et sur le revers, une croix avec le nom de l'empereur Conrad II. Cette monnaie a la valeur d'un florin d'or où à peu près trois roubles argt. (12 francs). Gandolfi, Della moneta antica di Genova, II, p. 190 et suiv. La somme de 200,000 génoises, 600,000 roubles argt. ou 2,400,000 francs, est très-considérable pour cette époque.

[2] Cantacuzène, l. c. Oderico, p. 175.

[3] De la Primaudaie, l. c., p. 107,

[4] De la Primaudaie, p. 371, Mourzakéwicz, l. c., p. 31.

[5] Matteo Villani, lib. V, ch. 45. De la Primaudaie, l. c., p. 109 et suiv.

[6] Dat. Avin. (Avignon) XV kal. januarii anno IV. De la Primaudaie, p. 368.

[7] Humbert II, dernier dauphin de Viennois, depuis 1333, abdiqua en 1349, en faveur de Charles de France, fils aîné du duc de Normandie, plus tard roi sous le nom de Charles V.

occupé le permettait, de secourir, avec son conseil et sa faveur, Kaffa, le refuge des chrétiens de ces parages et alors assiégée par une armée tatare. Dans un autre bref, donné le même jour, le pape exhorte les Génois à prêter à Kaffa, le secours de leurs personnes, de leur argent et de toute leur influence, accordant des indulgences à ceux qui iraient en Asie au secours de la Terre Sainte. [1]

Oderico fait observer qu'on ne peut pas confondre le siége de l'an 1345 avec celui de 1344; il est sûr, que les ambassadeurs tatares étaient à Gênes en 1344, mais le dauphin n'arriva avec sa flotte dans le levant qu'au mois de septembre 1345. On voit donc que la paix conclue avec les Tatares, n'était pas sincère et que Djani bek profita probablement de la guerre qui éclata entre les deux grandes républiques italiennes, pour tâcher de prendre les colonies génoises. Le dauphin, ennemi secret de Gênes, ne fit rien pour la défense de ses colonies. [2] Kaffa pourtant se défendit avec succès, car deux lettres du même pape Clément VI, de l'an 1346, accordèrent aux Génois entre autres grâces, celle d'apporter des marchandises au sultan de Babylone pour les dédommager des frais, occasionnés par la défense de Kaffa. [3]

Les habitants de Kaffa portaient une grande reconnaissance au pape qui leur avait prouvé tant d'intérêt. Ils construisirent en son honneur une tour, appelée celle du pape Clément et dont trois pans de murs existent encore. Cette tour offrait autrefois l'inscription suivante, conservée aujourd'hui au Musée de la ville [4] et dont Dubois donne un dessin assez inexact. En haut de la pierre sont représentés en mosaïque cinq écussons, rendus avec moins d'exactitude encore sur la VIIIe pl., N° 1, chez Oderico. L'écusson du milieu, peut-être celui du doge Jean Morta (depuis le 25 janvier 1345 jusqu'au mois de janvier 1350), offre une bande, accompagnée de six rosettes au chef offrant des emblêmes indistincts. À droite, les clés du pape, à gauche, les armes de Kaffa et aux deux extrémités, l'écusson de Gênes. L'inscription renferme à peu près les mots suivants:

† *Annis mille Dei. trecentis..........vallum.....avit de patente magni pontificis Clementis, gracia arma crucis in augmentum hec turris hedificata Inni.... sumissum ruina atra prestite Y.....in stragem........... dn presi.......... nunc Consulem habebat nominem.......... oven* Xrsti *defendebat pro fide et laude deus cujus......... notum senper erit in honorem suam continua palma.*

---

[1] Oderico, p. 175, 176.
[2] Giustin., lib. IV, p. 133.
[3] Oderico, p. 177.
[4] Dubois, Atlas, IIe série, pl. 43. Une autre mauvaise copie de ce marbre se trouve chez Waxel, Recueil, N° 21, et une troisième un peu plus exacte, chez Lugorio, Abrégé hist. des révol. de la Tauride. Nous devons à l'obligeance de Mr. de Villeneuve une copie exacte de cette inscription.

Le peu de mots qu'on peut déchiffrer, prouvent qu'en 13.., par le grâce du grand pontife Clément, et pour augmenter les armes de la croix, la tour fut édifiée en souvenir de la défaite... Dieu a défendu la brebis du Christ pour sa fidélité et son éloge, etc. Le nom du consul ne peut pas se distinguer. Le langage latin fourmille de fautes grossières et est presque inintelligible.

Enfin le khan, ayant inutilement tâché de profiter de la discorde entre les Génois et les Vénitiens et cédant aux murmures de son peuple, se vit dans la nécessité de faire lui-même des ouvertures de paix. Il s'engageait à rétablir les comptoirs des commerçants latins à Tana, en permettant aux Génois et aux Vénitiens de se fortifier dans les quartiers qui leurs seraient assignés. La paix conclue, les Italiens et les Catalans retournèrent à Tana, où le peuple les accueillit en libérateurs.[1] Comme dans ce traité les mêmes priviléges furent accordés aux Vénitiens et aux Génois, il s'ensuit qu'il fut signé après le mois de juin 1355.[2]

Les deux siéges que la ville dut subir, rendaient nécessaire le renouvellement de ses murs. Les premières fortifications de Kaffa, d'après Nicéphore Grégoras et Stella, étaient de simples fossés et des tranchées construites en bois, recouvertes de terre. De pareils remparts ne pouvaient résister avec succès aux Tatares. Cependant tous les murs n'étaient pas de bois et de terre, les Tatares assez versés dans l'art de la guerre, auraient facilement détruit et brûlé des fortifications de ce genre. Les pierres de taille que les Génois avaient apportées sur leurs vaisseaux, avaient été employées en partie sans doute pour fortifier la ville. On avait profité aussi des débris de l'ancienne ville grecque et bosphorienne, mais après le siége, les murs, ébranlés par les trabuques de Djani bek, eurent impérieusement besoin d'être renouvelés.

C'est au consul Godefroi Zoagli,[3] qu'appartient le mérite, d'avoir commencé ces constructions. Il remplaça, selon Stella, ce qui existait encore de tranchées de bois, par des murs de pierre et continua ce travail pendant les deux années 1352 et 1353 que dura son consulat. Ses successeurs suivirent son exemple: chacun, comme il paraît, construisit une partie des murs, sur laquelle il mit une tablette avec ses armes, accompagnées quelquefois de celles de la ville de Gênes, du doge et de quelques

---

[1] De la Primaudaie, l. c., p. 112.

[2] Un diplôme de Birdibek, mentionné par Mr. le baron Hammer-Purgstall, Geschichte der goldenen Horde, p. 255, confirme les frontières fixées aux factoreries génoise et vénitienne par Djani bek.

[3] Siestrenzewicz, Histoire de la Tauride, II, p. 161, dit que les Tatares de Zagalaï, en bloquant Kaffa, furent battus sur mer et sur terre par Godefroi Zoagli. Il prétend aussi que Théodosie fut brûlée en 1398 par l'armée du Kiptchak. Tout ceci est peu vraisemblable, les sources sûres n'en parlent pas.

fonctionnaires de la colonie. Dubois pense que toute cette construction fut terminée par Benoît Grimaldi, en 1386,[1] opinion difficile à prouver. Au contraire, des pierres armoiriées, incrustées dans les murs, attestent, que cette construction a duré jusqu'au milieu du quinzième siècle. Oderico donne le dessin d'un grand nombre de ces pierres, incrustées autrefois dans les murs de Kaffa et ornées d'armoiries et d'inscriptions. Plusieurs de ces pierres existent encore au musée de la ville. Les plus anciennes sont de Godefroi Zoagli. L'une offre le buste de Ste Marie Madelaine, soutenu par deux anges agenouillés, avec les inscriptions, en haut:

+ MVNERE QVESO ° XPI ꝰ VENIAM · TI ·
BI ° PRO ꝰ MERV ꝰ ISTI + NOS ꝰ MAGDA
LENA ° VICIORVM ° SOL ꝰ
VE ° CATHENA : ꝰ ∾ et en bas:

+ ꝰ HOC ꝰ OPVS ꝰ FACTV̄ ꝰ TPR ꝰ NO-
BIL ꝰ DNI ꝰ GOTIFREDI ꝰ DE ꝰ ZOALIO : ꝰ
CONSVLIS ꝰ IANVENSIS ꝰ IN CA
FA ° ASO DNI ꝰ M ꝰ CCC ꝰ LII ꝰ DIE PR
IMO ꝰ MESE ꝰ IANV ꝰ RII : ꝰ ∾

c'est à dire:

Munere quæso Christi veniam tibi promeruisti
Nos Magdalena viciorum, solve cathena.

Hoc opus fuit factum tempore nobilis domini Gotifredi de Zoalio, Consulis Ianuensis in Cafa, anno Domini MCCCLII, die primo mensis Ianuarii [2]

L'autre pierre de Godefroi a $2\frac{3}{4}$ archines de longueur et une archine de hauteur; elle offre l'*agnus Dei* avec l'étendard, comme emblème de St. Jean Baptiste, patron de Gênes, représenté comme on le voit aussi sur les monnaies et sur d'autres monuments de l'ordre équestre de St. Jean. Aux côtés, on voit deux fois les armes de Gênes, savoir d'argent à la croix de gueules. En bas on lit l'inscription:

HOC ꝰ OPVS ꝰ FVIT ꝰ FACT ꝰ VM ꝰ IN TEMPORE ꝰ REGIMINIS ꝰ NOBILIS ꝰ VIRI ꝰ DO-
MINI ꝰ GOTIFREDI ꝰ DE ꝰ ZOALIO ° CONSVLIS ꝰ IANVENSIV IN CAFFA ⁖ M CCC ꝰ LIII : ∾ [3]

c'est à dire: Hoc opus fuit factum in tempora regiminis nobilis viri domini Gotifredi de Zoalio, consulis Ianuensium in Caffa, MCCCLIII.

Une pierre de MCCCLXXX, offre les armes de Gênes et celles du Consul Giannone del Bosco. Ces dernières sont coupées, avec une croix au premier et une bande au second. [4]

---

[1] Voyage, V, p. 282.
[2] Oderico, p. 196 et pl. I. Mourzakéwicz, l. c. p. 34.
[3] Oderico, p. 197, pl. II. Mourzakéwicz l. c. p. 34.
[4] Oderico p. 199, pl III, N° 2.

Sur un quatrième monument de ce genre, de MCCCCXX, le premier jour de mai, on voit trois écussons effacés et deux autres, bien conservés, l'un de la république de Gênes et l'autre avec un aigle couronné, ayant les ailes abatissées et dans lequel Oderico veut reconnaître les armes de la maison d'Oria. [1]

Au quinzième siècle appartient aussi un marbre, portant trois armoiries et l'inscription:

TEMPoRE MAGNIFICI DoMI

ERASTI IVSTINIANI CoNSVLIS. Le dessin est très-inexact, mais les armes du milieu sont celles des Giustiniani, offrant d'argent à un castel de gueules. L'empereur Sigismond augmenta ces armes par un chef cousu d'or, à l'aigle, naissant de sable, [2] qui est du royaume d'Allemagne. [3] Erasto Giustiniani était consul en 1472.

Un autre membre de la famille Giustiniani, Baptiste, était consul en 1474. Un marbre de son époque est orné des armes des Giustiniani, augmentées par l'empereur Sigismond. Aux côtés de cet écusson, on voit le chiffre du consul: B — Y. L'écusson est placé entre deux autres, dont celui de droite représente une roue; Oderico croit reconnaître dans l'autre les armes d'un massaro de la famille Murteda (Multeda), savoir deux fasces et au chef, quelques feuilles, mais son dessin n'est pas exact, les armes offrent plutôt deux burelles, surmontées d'une fasce dentée en bas, avec une couronne en chef. Au-dessous de ces armes on lit l'inscription:

TEMPoRE MAGNIFICI
DoMINI BATISTE IVSTINIANI
CoNSVLIS MCCCCLXXIIII. [4]

Sous un portail sont sculptés les écussons de Gênes, et du doge Pietro da Campo Fregoso II (de 1450 à 1457) d'argent au chef enté de sable, de huit pièces. On voit à gauche les armes des Giustiniani et en bas, le millésime MCCCCL. C'est donc un Giustiniani qui dans cette année était consul de Kaffa. [5]

Une pierre de MCCCCLIII offre également les écussons de Gênes et du doge Pietro da Campo Fregoso, et à gauche celui d'un consul inconnu de Kaffa, portant une fasce dentée. [6]

---

[1] Oderico, p. 201, pl. III, N° 4.

[2] Giustiniani, lib. V, p. 177.

[3] Oderico, p. 206, pl. VII, N° 5. Oderico n'avait pas à sa disposition les documents nécessaires pour trouver l'année du consulat de cet Éraste Giustiniani. Mourzakéwicz, l. c., p. 35.

[4] Oderico, p. 207, pl. VIII, N° 5. Кёппенъ, Крымскій Сборникъ, p. 126. Sur un mauvais dessin chez Waxel, Recueil, N° 21. le millésime paraît être 1474. V. aussi Mr. Mourzakéwicz, Поѣздка въ Крымъ, Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, 1837. Vol. XIII, p. 671, et le même, Исторія Генуэзскихъ поселеній, p. 35.

[5] Oderico, p. 208, pl. IX, N° 4.

[6] Ibid., p. 209, pl. X, N° 7. Ce dessin est aussi assez inexact, Oderico prend le millésime pour 1453, mais c'est peut-être une autre date.

Les autres pierres armoiriées sont sans millésime. Leurs emblêmes ordinaires sont:

1. St. George à cheval, tuant le dragon. Il était le patron de la banque de Gênes, qui comme on voit par la représentation de ce saint, était intéressée dans l'établissement de Kaffa.[1]

2. L'écusson de la république de Gênes.[2]

3. Les armes de Kaffa, une espèce de brisure d'un emblême très-ordinaire de Gênes, la porte, *janua*, armes parlantes de cette ville, qui en latin, porte le nom de Janua. Cette porte figure presque sur toutes les monnaies génoises. La pièce de blason de Kaffa représente une porte sans degré et dont le pied droit a une prolongation, s'élevant vers le milieu de la pièce. L'architrave est surmonté d'un demi-tourteau ou demi-bezant; au pied gauche est fixé un croissant, tourné à gauche.

L'art du blason ne connaît pas de figure semblable.[3] Elle rappelle les *tamgas* des princes mongols et tatares.

4. Le blason des doges de Gênes, des consuls, des massari et d'autres fonctionnaires de la colonie. On distingue les fasces des Catanei ou Lercara ou dall'Orto, car comme les émaux manquent, on ne peut pas dire à laquelle de ces trois familles ces armes appartiennent; les bandes ondulées des Marinetti ou de Albenga, les fuseaux des Grimaldi, la fasce échiquetée, surmontée de l'alène, des Spinola, etc., etc. Il est à espérer que Mr. de Villeneuve publiera des dessins exacts de tous ceux des monuments armoiriés génois, qui se trouvent encore au Musée de Théodosie. Tous ces murs sont revêtus d'une solide maçonnerie en pierres de taille et munis d'un fossé et de tours; aux extrêmités de l'enceinte, sur le rivage, s'élèvent les débris de deux citadelles. L'une, gravée dans l'Album de Mr. de Villeneuve, pl. 3e, était flanquée de douze tours, dont deux existent encore dans les ruines. L'une de ces tours, située à l'angle important vers le nord, est celle du pape Clément que nous avons déjà mentionnée. Le même Album offre, pl. 12e, aussi la vue d'un ancien château fortifié.

En 1365 la république de Gênes étendit sa puissance sur Soldaia et vers la même époque aussi sur Cembalo. Soldaia, située à l'ouest de Kaffa, sur un rocher, baigné par la mer, était une ville opulente et puissante. Son ancien nom était Sugdaia Σουγδαιά, dont les Italiens firent Soldadia, Saldadia, Soldaia et les Mongols: Sudak.[4]

---

[1] P. e. Oderico, pl. VI, N° 1, VII, N° 4, etc.
[2] P. e. ibid. pl. III, N°s 1 à 4, IV, N°s 3, 5, V, N° 4, etc.
[3] P. e. ibid. pl. III, N°s 1, 3, IV, N 3, 5, V, N° 4, VI, N° 5, etc. Mourzakéwicz, Исторія Генуэзскихъ поселеній въ Крыму, frontispice.
[4] V. sur Soldaia, Кёппенъ, l. c., p. 113 et suiv. Mourzakéwicz, l. c., p. 42, etc.

La ville dépendit de l'Empire, jusqu'en 1204, époque où des princes indépendants s'en emparèrent. Mais ils furent chassés bientôt par les Comans, sous lesquels Soldaia devint la ville la plus importante de la presqu'île. Après la soumission des Comans par les Mongols, Soldaia gardait une espèce d'indépendance en payant un tribut aux Infidèles. Rubruquis qui la visita en 1253, dit qu'elle était le port principal de la Crimée. Les marchands grecs y venaient pour acheter aux Russes des grisets et d'autres fourrures précieuses, des toiles de coton, des draps de soie et des épiceries. [1] Vers l'époque de l'occupation de Kaffa par les Génois, Soldaia fut donnée par le seigneur du Kipchak Berke Aghul, frère de Baty, au sultan Iseddin, qui mourut en 1270 (669 de l'hégire). [2] Après sa mort, la ville paraît avoir recouvré une espèce de liberté, toujours moyennant un tribut payé au seigneur du Kipchak. Peu à peu les chrétiens y devinrent puissants; ses principaux habitants étaient des Grecs, qui y avaient à peu près cent églises et un métropolitain. Mais comme Soldaia reçut dans ses murs des habitants de toutes les nations, les mahométans, en 1320, y étaient devenus si nombreux qu'ils en chassèrent les chrétiens. Cependant le pape Jean XXII obtint d'Usbek-khan, qu'en 1323, on permît aux catholiques romains de rentrer dans la ville; il demanda qu'on leur restituât une église, transformée en mosquée et aussi qu'on leur permît l'usage des cloches. [3] Mais il est peu probable qu'Usbek ait accédé à ces concessions; vraisemblablement il permit seulement de construire une nouvelle église. Les Grecs avaient également obtenu la permission de se fixer à Soldaia.

Selon Broniovius, les Génois prirent Soldaia, en profitant des troubles et de la discorde des Grecs. [4] Cette notion ne peut pas être exacte, car les Mongols étaient en 1365 les maîtres de la ville. Les Génois s'en emparèrent après leurs succès brillants, remportés sur les Infidèles, en suite desquels les habitants grecs de Soldaia avaient probablement essayé de se rendre maîtres de leur ancienne colonie. Les Génois, profitant de ces troubles, envoyèrent à Soldaia quelques vaisseaux sous le consul de Kaffa, Bartolomeo de Iacopo, qui le 19 juillet 1365, prit possession de cette ville. [5]

L'administration de la nouvelle conquête fut confiée à un consul, qui dépendit vraisemblablement de celui de Kaffa. On créa aussi un évêché catholique [6] à Soldaia.

---

[1] Bergeron, Relations des voyages en Tartarie, p. 3.
[2] Hammer-Purgstall, Geschichte der Goldenen Horde, p. 180.
[3] Oderico, p.. 122,
[4] Tartariæ descriptio, p. 283.
[5] Stella, Annal., ann. 1365.
[6] En 1312, le pape Eugène IV, nomma à la place de Louis évêque de Soldaia, mort au commencement de la dite année, le frère Augustin de Kaffa, Кёппенъ, Кримскій Сборникъ, p. 123.

Quelques monuments, existant à Sudak, rappellent l'époque du gouvernement génois. Les dessins qu'on en avait communiqué à Oderico, ne sont pas trop exacts; pourtant, le savant abbé les a très-bien expliqués. Le plus ancien, qui se trouve en entrant dans la ville près de la porte, et incrusté dans le mur, représente les armes de Gênes; à droite sont celles du doge Antoniotto Adorno, l'ancien, élu pour la seconde fois, le 16 juin 1384 et ayant gouverné jusqu'en 1390.[1] Ces armes sont d'or, à une bande échiquetée de sable et d'argent, de trois fils. A gauche sont sculptées les armes du consul de Soldaïa, sous lequel cette partie du mur a été construite, savoir tranché à neuf dents, et dans l'angle un petit lion, peut-être l'emblême de la ville même. Le tout est entouré de jolis ornements, parmi lesquels on remarque deux fois un rond, renfermant deux pigeons se becquetant. L'inscription, gravée au-dessus de ces écussons, doit être lue comme suit:

+ M·2· CCC ·2· LXXX ·2· V ·2· DIE ·2· PRIMA ·2· AUGUSTI ·2· TPRE ·2· REGIMINIS
EGREGY ·2· ET ·2· POTENTIS ·2· UIRI ·2· DNI ·2· IACOBI GORSEVI HONOR
ABILIS CONSULIS ET CASTELANI SOLDAYE. C'est à dire :

En 1385, le premier jour d'août, du temps de la régence de l'excellent et puissant homme, seigneur Jacques Gorsevo, honorable consul et castellan de Soldaïa.[2]

Une inscription, inexactement rendue par Waxel (N° 18) est probablement de l'an 1411. Elle offre en bas les mots:

+ MCCCCXI · DIE PRIMA OCTOBRIS. Les armes sont celles de Gênes, des Campo Fregoso et un éccusson parti à une bande.

Un autre marbre nous apprend l'époque de la construction de la citadelle de Soldaïa, où il se trouve au-dessus de la porte d'entrée. Il est de 1414 et offre les mêmes écussons de Gênes et de la famille dei' Adorni, car alors Georges Adorno, le vingt-deuxième doge était chef de la République, qu'il gouverna depuis le 27 mars 1413, jusqu'au mois de mars de 1445. A gauche, on voit les armes du consul de Soldaïa, Barnaba Franchis de Pagano, savoir de gueules, à trois couronnes d'or, 2 et 1. Au-dessous, il y a l'inscription:

+ MCCCCXIIII * DIE * IIII * IVNII * HEDIFICATIO * PNTIS * FORTILICII *
SIVE CASTI * TOTE * FACTE * HEST PRE * REGIMINIS * SPECTABLS * ET *

---

[1] Antoniotto Adorno, l'ancien, successeur de Dominico Fregoso, fut nommé la première fois, et comme VIIe doge, le 17 juin 1378; il fut vaincu le même jour par Nicolas Guarco. La seconde fois il fut nommé (comme XIe doge), le 16 juin 1384, et remplacé après un gouvernement de plus de six ans, par Léonard Montaldo. Il fut encore désigné pour la 3e fois et comme XIIIe doge, et resta au pouvoir depuis le 6 avril 1391 jusqu'au mois de juin 1392. Enfin la quatrième fois, comme XXIe doge, après le règne de cinq autres doges, depuis le 3 septembre 1394 jusqu'au septembre 1396.

[2] Oderico, p. 132, pl. XI, N°s 2, 3, 4. Waxel, Recueil, N° 19. Dubois, Voyage, V, p. 352.

POTENTIS • VIRI • BERNABE • FRANCHIS • DE • PAGANO • HON • CONS • VN •
MASSARY • EFSTENSNI • 3 • CPPITY • SOMI • [1]

Cette inscription est rendue d'une manière si négligée et si fautive, qu'il n'est pas facile de la déchiffrer. Nous la traduisons ainsi:

En 1414, le 4ème jour de juin, l'édification du Pont Fortilicien ou du castel a été terminée en entier, du temps du régime du respectable et puissant homme Bernabé Franchis de Pagano, [2] consul honorable, du massaro Efstensni (?) et du capitaine Somi.

Ce monument curieux nous apprend qu'il y avait à Soldaïa des massari et des capitaines, comme à Kaffa.

Une autre pierre de 1450, existe dans l'église grecque sur laquelle Dubois communique des détails curieux. C'était dans l'origine une mosquée tatare du temps de la première incursion de ce peuple dans la Crimée. Plus tard, ayant été transformée en église grecque, on plaça l'autel dans le Maharab de l'Iman. Du temps des Génois, cette église devint la cathédrale de l'évêque romain, jusqu'à la conquête de Soldaïa par les Turcs, qui l'employèrent de nouveau comme mosquée, jusqu'à ce qu'enfin elle fut rendue au culte orthodoxe après la prise de la place par les Russes. Cette intéressante église est dédiée à la Ste Vierge. Elle fut restaurée par le consul Bénoît de....., le premier juin 1450, comme l'indique l'inscription:

MDCCCL DIE PRIMA IVNII TPRE REGIMINIS EGREGII VIRI DNI
BENEDICTI DE..... CONSVLIS ET CASTELANI SOLD. [3]

C'est à dire: En 1450, le premier jour de juin, du temps du gouvernement de l'excellent homme seigneur Bénoît de... consul et castellan de Soldaïa.

Le nom et les armes du consul sont effacés par une main hostile à sa mémoire.

Le dessin d'un quatrième marbre, un peu endommagé, est inexact à un tel point, qu'il est impossible de lire l'inscription. Elle paraît indiquer l'année MCCCLXXXX, DIE XVIII S..., mais le nom du consul et ses armes ont disparu. Le milieu est occupé par l'image de St. George à cheval, et à gauche, on voit les armes des Adorno ou des Centurioni. [4]

Au-dessus de la porte de Soldaïa, dans le mur, est sculptée l'image de la Ste Vierge, tenant l'enfant Jésus dans le bras gauche et aux côtés, les armes deux fois répétées

---

Кёппенъ, Крымскій Сборникъ , p. 128. Mourzakéwicz, Поѣздка въ Крымъ p. 661, et le même, Исторія Генуэзскихъ поселеній, p. 54.

[1] Ibid., p. 152, pl. XII, Nos 1, 2, 3.

[2] Les Pagano appartenaient depuis le 12 février 1393, à l'*Albergo* des Franchi, formé le 18 janvier de la même année par plusieurs familles, qui prirent les mêmes armes, d'abord un faucon et depuis le 7 février 1398, les trois couronnes. Oderico, p. 133. Les mêmes couronnes se trouvent aussi sur la pierre de Kaffa, pl. X, N° 2.

[3] Dubois, Voyage, Atlas, 3e série, pl. XXVIIII.

[4] Oderico, pl. XIII.

des Amici, savoir échiqueté (on ne sait pas de quels émaux) au chef à la croix de Gênes. Chaque écusson est accompagné en bas du chiffre du consul,savoir .B.—.A. Au-dessous de la Ste Vierge on lit l'inscription:

MCCCC + LXVIII +
✠ HOC + OPVS + FIERI + CEPIT + SPECTABILIS + DOMINVS +
BERNARDVS + DE + AMICO + HONORABLS + CONSVL + SOLD + [1]

C'est à dire: En 1468 a commencé cet ouvrage le seigneur respectable Bernard de Amico, honorable consul de Soldaïa.

Vers la même époque, les Génois de Kaffa étendirent aussi leur puissance sur la ville de Cembalo, Cimbalo, Zembaro, aujourd'hui Balaklava. C'est l'ancien port des Symboles de la ville de Cherronesos. [2] Déjà au commencement du quatorzième siècle, des Italiens s'étaient fixés dans cette ville, où un couvent de Franciscains est mentionné vers 1320. Du temps des Génois, Cembalo devint le siége d'un archevêque romain, ce qui prouve que cette ville était alors assez considérable.

Ces conquêtes excitèrent de nouveau la jalousie du khan du Kipchak. Une seconde guerre éclata, pendant laquelle, en 1374, un noble Génois Lucchino Tarigo, accompagné de quelques autres aventuriers, armèrent en course une grande barque, avec laquelle ils entrèrent dans le Don jusqu'à l'endroit, où il n'est séparé du Volga que par une espace de quinze lieues. Ils traversèrent cet isthme, en traînant leur barque et s'embarquèrent sur le Volga, qu'ils descendirent jusqu'à la mer Caspienne («mare de Bacu»). Après avoir fait un butin considérable sur cette mer, ils retournèrent par terre vers Kaffa. Attaqués en route et dépouillés, ils sauvèrent cependant une grande quantité de pierres précieuses, avec lesquelles ils arrivèrent à Kaffa [3]

Nous ne connaissons pas d'autres détails sur cette guerre, qui ne dura pas longtemps. Lorsque les troubles éclatèrent entre le terrible Mamaï, grand-khan des Mongols, et Toktamysch, descendant de Dchinghis, les Génois de Kaffa embrassèrent d'abord le parti du premier. Ils lui envoyèrent des troupes, qui prirent part, le 6 septembre 1380 à la bataille de Koulikowo, où les Russes, sous Dmitri Donskoï, remportèrent la victoire la plus brillante.

Mamaï, en se retirant vers la Crimée, fut attaqué, non loin de la mer d'Azow, par Toktamysch et vaincu une seconde fois, il espérait trouver du secours chez ses alliés de Kaffa. Les Génois le reçurent amicalement, mais considérant que par sa mort, ils pouvaient conclure un traité favorable avec Toktamysch, ils assassinèrent celui qui

---

[1] Ibid., pl. XIV. Mourzakéwicz, l. c., p. 54.
[2] V. p. 126 de cet ouvrage. Mourzakéwicz, l. c. p. 60.
[3] Gräberg, Ann. di Geogr., II, part. II, p. 289, De la Primaudaie, l. c. p. 113.

avait imploré leur hospitalité. [1] Aujourd'hui encore on désigne une colline entre Kaffa et Eski-Krim comme le tombeau du célèbre prince mongol. [2]

Un traité conclu le 28 novembre 1380 (le dernier jour du mois Saban, en 782 de l'hégire), aux trois fontaines de Kaffa, entre le consul de Kaffa Giannone del Bosco, au nom des Génois, et Tcherkas-bey, [3] khan de Solcate (Salgate, Sulghat), [4] qui agit au nom de Toktamysch, toutes ces acquisitions furent confirmées aux Génois, qui furent déclarés maîtres de toute la Gothie et de toute la côte de la Crimée, depuis Kaffa, jusqu'à Balaklava. De leur côté, les Génois promirent, d'être les alliés fidèles du khan et de recevoir à Kaffa comme par le passé, un officier du khan, chargé de percevoir le droit de commerce de son maître sur les marchandises importées en Crimée. [5]

La paix entre les deux puissances de la Crimée fut souvent troublée; déjà le 12 août 1387, il était nécessaire de stipuler dans un autre traité de remettre et d'oublier les incendies, les rapines, et les meurtres commis de part et d'autre jusqu'à ce jour, et de jurer une paix éternelle et sincère, en confirmant les paragraphes des traités de 1365 et de 1380. Ce nouveau traité fut conclu dans une tente, dressée dans la plaine de Solcate; les ambassadeurs étaient, d'un côté, Gentile de' Grimaldi et Giannone del Bosco, ambassadeurs, syndics et procureurs de Gênes, et de la part de la colonie, Jean degli Innocenti «honorable consul de Kaffa et des Génois et de tout l'empire de la Gazaria,» les massari, les syndics, les procureurs de Gênes dans la Gazarie, et enfin les conseillers du consul et de la cité de Kaffa. Toktamysch était représenté par Oglan Jounichi-bey, par Kottolaga-bey (Katalbeg, Kutlugbeg), seigneur de Solcate et par d'autres Tatares. [6]

Les dix-huit villages soumis et annexés à Soldaïa quand la commune de Kaffa s'empara de cette ville et qu'ensuite Mamaï avait enlevée de force, furent restitués, mis à la disposition du consul et de la commune de Kaffa et affranchis de la domination

---

[1] Karamzine, V, p. 49 et 62. De Hammer-Purgstall, Geschichte der Goldenen Horde, p. 326, Mourzakéwicz, l. c., p. 51,

[2] Köppen, Крымскій Сборникъ, p. 84.

[3] Sylv. de Sacy, Notices et extraits, XI, 55 et 64. La traduction italienne du traité offre le nom corrompu Iharras, d'où Oderico a fait Elias.

[4] Solcate, Sulghat, Solgat, aujourd'hui Eski-Krym, le vieux Krym, à trois lieues de Kaffa, était la capitale des Khans de la Crimée, et une ville aussi riche qu'importante. À Solcate est né entre autres le célèbre Sultan d'Égypte Bibars. Köppen, Крымск. Сборникъ, p. 338.

[5] Oderico, p. 180. De Hammer-Purgstall, l. c., p. 337. Dubois, Voyage, V, p. 284. De Sacy, Nouv. Mém. de l'Acad. des Inscr. III, p. 113. De la Primaudaie, l. c., p. 116.

[6] Oderico, p. 181. De Sacy, l. c., p. 117 et Notices, XI, p. 64. De la Primaudaie, p. 117. Mourzakéwicz, p. 55.

tatare. Également la Gothie depuis Cembalo jusqu'à Soldaia, avec ses villages et avec ses habitants chrétiens, appartint désormais aux Génois.

De son côté, Kottolaga-bey promit pour tout le temps de son gouvernement, de frapper à Solcate et dans ses autres terres une monnaie, qui serait du même aloi que celle de son prédécesseur Tcherkas-bey.

Les monnaies frappées par les beys de la Crimée, portaient toujours les noms du khan. La plus ancienne est de Touda-Mängu khan, frappée dans la ville de Krym, en 683 (1284 de J. C.) [1]. D'autres sont d'Usbek-khan, de Toktamych-khan et des Ghiraï-khans de la Crimée. [2] La taille de ces monnaies était la même que celle de la colonie génoise et cette promesse du bey était d'une grande importance pour les établissements de commerce des Italiens de la Crimée.

Quelques auteurs modernes relatent que Timur-bey (Temir-Lenk, c. à d. le boîteux, Tamerlan) prit Kaffa au moyen d'une ruse. Le capitaine tatare, chargé de s'emparer de la cité, y envoya beaucoup de Tatares, déguisés en marchands, qui vendaient aux Génois d'excellentes pelleteries à un bas prix. Retournant au camp, ils emportèrent l'or, qu'ils avaient empêché les Génois de cacher dans la terre et attaquant quelques jours après, la ville, ils la prirent et y retrouvèrent aussi les pelleteries, que les Génois n'avaient pas eu le temps de vendre.

Mais Stella, le contemporain de Tamerlan, ni Gustiniani, ni aucun autre annaliste ne parlent de cette prise de Kaffa et nous pensons avec Oderico, que le récit en est erroné. [3]

Ce qui est sûr, c'est que Timur en quittant les plaines de Moscou s'approcha en 1395 de Tana. Les marchands chrétiens lui envoyèrent des cadeaux magnifiques, en le suppliant de ménager leurs établissements. Timur promit tout, et fit accompagner les députés par un officier mongol qui examina soigneusement la ville; on se crut sauvé. Mais tout à coup le barbare parut aux portes de Tana; la résistance était impossible, la ville fut prise, pillée et brûlée. Quelques Italiens, n'ayant aucune confiance aux promesses du mongol, avaient eu la précaution de se réfugier sur leurs navires [4].

Enchanté du riche butin, qu'il avait trouvé à Tana, Timur se disposait à s'emparer aussi de Kaffa; mais un émir, nommé Aksala (Azzolino), rénégat génois de Kaffa,

---

[1] Fræhn, Recensio numorum Muhamedanorum, p. 648.
[2] Ibid., p. 223, 309, 334, 414 et suiv.
[3] Oderico, p. 184.
[4] Chron. Tarvis., Script. rer. Italic., XIX, p. 802. Karamzine, V, p. 147. Mourzakéwicz, l. c., p. 57. De la Primaudaie, p. 120, etc.

se souvenant encore de sa patrie, la sauva en persuadant au khan de se diriger vers le levant. [1]

Bientôt après, la ville fut reconstruite surtout par des Vénitiens, qui conservaient de bonnes relations avec les Tatares, p. e. avec le khan Kutchuk Muhammed, qui en 1438, dressa ses tentes sous les murs de cette ville. [2]

Mais l'ancienne importance de Tana était perdue; les marchands les plus riches s'étaient fixés à Kaffa, dont le commerce augmenta de jour en jour. Les Génois de Kaffa fondèrent des comptoirs à Taman, à Dioscurias, l'ancienne Sébastopolis, à Tauris, ainsi qu'à Trébisonde [3] et à Kérésoun; leurs établissements à Anakria, entre Dioscurias et le Phase, à Koutaïs, en Imérétie, dans la ville d'Amastra (Samastra) étaient bien fortifiés. Ils exploitaient aussi les mines d'argent du mont Caucase. [4] Leurs caravanes allaient jusqu'à Saraï, à Samarkand et même jusqu'à Péking. [5]

De l'autre côté, ils s'étaient mis en rapport avec la Bulgarie; leurs places fortes étaient Kostritz, auprès de Varna, et Kilia Vecchia, sur l'embouchure du Danube. [6] Déjà en 1387, ils avaient conclu avec Yanouka, ban du Dobroutzé (la Bulgarie maritime), un traité de commerce très-avantageux. [7]

Les colonies génoises surent longtemps maintenir leur indépendance vis-à-vis les Grecs comme envers les Tatares. Mais en 1424 une guerre générale éclata contre les Génois. Les Tatares pillèrent les champs de Kaffa et infestèrent la ville. Les magistrats de Kaffa s'adressèrent envain à Hadji-Ghirei, khan de Solcate, en lui expliquant, qu'ils vivaient en paix et qu'il était de son devoir d'empêcher ses sujets de molester leur cité. Vers la même époque Alexios, prince grec de Théodori (Dory, Inkerman) s'empara de Cembalo.

Theodori, Θεοδωρώ, Θεοδορώ), était la dernière possession grecque dans la Crimée. Elle avait appartenu quelque temps à l'empire de Trébisonde et on ne sait pas comment elle fut réunie de nouveau avec les provinces de l'empereur de Constantinople. L'empereur Manuel Paléologue (de 1391 à 1425) l'avait donnée à son

---

[1] Serra, Storia di Genova, III, ch. 6. De la Primaudaie, p. 121.

[2] De Hammer-Purgstall, Geschichte der Goldenen Horde, p. 520.

[3] V. l'histoire du marchand de Kaffa, Megollo Lercari, qui vers 1353 fit pendant deux ans la guerre à l'empereur de Trébisonde. Bizarro Sentinati, Hist. Gen., lib. VII. p. 147. De la Primaudaie, p. 174.

[4] De la Primaudaie, p. 127.

[5] Ibid., p. 155 et suiv.

[6] Ibid., p. 129.

[7] De Sacy, Nouv. Mémoires de l'Acad. des Inscr., VII, p. 292. De la Primaudaie, p. 129.

quatrième fils Constantin, dernier empereur de Constantinople.[1] On ne sait comment et quand Constantin céda à un prince Alexios, dont on ignore l'origine, les terres grecques en Crimée: *τὰ ἐν Ποντικὰ μέρη τὰ πρός Χαζαρίαν*, ainsi les désigne Dukas. Un monument de ce prince, portant l'aigle impérial, prouve qu'il faisait partie de la famille impériale. Ce marbre curieux, conservé au jardin de la terre de Sabli (près d'Inkerman), appartenant aujourd'hui à Madame Davydoff, offre une inscription grecque, publiée par MM. Raoul-Rochette,[2] Dubois[3] et d'une manière très-exacte par Mr. de Köppen.[4] Elle indique que l'église et le château furent achevés du temps du seigneur Alexios, prince de la ville de Théodori ainsi que du rivage et propriétaire (des images) des Saints Constantin et Hélène, au mois d'octobre, 16e indiction de l'an 6936 (1427 de J. C.)

Au milieu de ce marbre, qui a $9\frac{3}{4}$ werschoks de hauteur, 1 archine $13\frac{1}{2}$ werschoks de longueur et $3\frac{1}{8}$ werschoks d'épaisseur, on voit, dans un cartel, le chiffre d'Alexios. Un écusson à droite, dont la moitié seulement est conservée, porte l'aigle *biceps* de l'empire byzantin; un écusson à gauche, offre une croix, probablement l'emblême héraldique d'Alexios.[5]

Ce monument paraît avoir fait l'ornement du château, dont Broniovius vante encore la magnificence.[6]

Le pays des Goths s'étendait jusqu'aux portes de Soldaïa; il obéissait à ce même seigneur Alexios. Guillaume de Rubruquis en 1253, y compta environ quarante châteaux, dont chacun, comme il dit, avait sa langue à part, tandisque les Goths mêmes parlaient la langue allemande.[7] Ces châteaux étaient par conséquent occupés par des Goths, des Comanes, des Grecs et ce que le moine hollandais avait pris pour quarante langues différentes, n'étaient probablement que des dialectes divers de l'allemand, du coman et du grec.

Les Génois de Kaffa, trop peu puissants pour résister à la fois à tant d'ennemis, s'adressèrent à la ville-mère et Charles Lomellino fut élu au mois d'octobre 1424 pour conduire une flotte dans la Mer Noire. On arma dix grands vaisseaux et autant de galères, avec lesquels Lomellino partit au mois de mars de l'année sui-

---

[1] Dukas, Hist. Byz., ch. 23, Кёппенъ, l. c., 215.
[2] Antiquités du Bosph. Cimm., pl. IX N° 8.
[3] Atlas, IVe série, pl. XXVI.
[4] Крымскій Сборникъ, p. 218, et suiv.
[5] Le couvent d'Aïudah (l'ancien Kriou-metopon) ainsi qu'une église à Mangub en Gothie étaient consacrés aux mêmes saints.
[6] L. c., p. 269.
[7] Bergeron, l. c., p. 8.

vante. Cembalo fut bientôt repris, mais lorsque, enhardis par des succès faciles, les Génois partaient négligemment pour faire le siége de Solcate, ils furent surpris par les Tatares et perdirent un grand nombre de leurs soldats. [1]

L'entreprise contre les Tatares ayant été sans succès, les Génois durent payer tribut, afin d'être affranchis de leurs vexations. [2]

En 1453 Constantinople, défendue avec l'aide de six cents Génois sous l'ancien consul de Kaffa Jean Giustiniani Longo, [3] tomba au pouvoir des ennemis de la chrétienté et en même temps les Génois perdirent Péra. La puissance de Mahomet II inspira à la république de Gênes la crainte de ne plus pouvoir tenir ses colonies de la Mer Noire et le 15 novembre de la même année, le doge Pietro de Campofregoso, les douze Anciens (Anziani) et d'autres magistrats réunis, résolurent de céder les établissements en question à la Banque de St. Georges. [4]

Bientôt après, par une lettre, datée du 4 janvier, le pape Nicolas V informa la Banque de St. Georges, qu'il courait le bruit que les Turcs et les Tatares avaient l'intention de s'emparer de Kaffa. Les protecteurs de la Banque expédièrent aussitôt au secours de la colonie deux grands vaisseaux, chargés de soldats et de toutes sortes de munitions, et comme les Turcs arrêtèrent ces vaisseaux, les Génois à la prière des habitants de Kaffa, en expédièrent deux autres, qui arrivèrent à Kaffa au mois d'avril. Mais à son retour l'un de ces vaisseaux fut coulé à fond pas les batteries turques, établies aux deux côtés du Bosphore de Constantinople, événement qui augmenta beaucoup la difficulté de secourir les colonies par la mer.

Cependant les habitants de Kaffa ne perdirent point courage; le pape Calixte III, qui avait succédé à Nicolas V, le 8 avril 1455, faisant aussi de son côté tous ses efforts pour la conservation des colonies italiennes de la Crimée, concéda des indulgences à tous ceux qui voudraient secourir les villes menacées. Dans une lettre que les protecteurs de la Banque adressèrent au pape, au commencement du novembre de la même année, on lit que Kaffa, quant au nombre de ses habitants, était plus considérable que Constantinople.

Mais l'heure de la destruction de ces colonies n'avait pas encore sonné. Les protecteurs de la Banque de St. Georges continuèrent toujours à fortifier les villes de la Crimée; dans des lettres adressées aux rois Alfonse IV de Portugal et Henri VI d'Angleterre, ils

---

[1] Stella, 1312. Foglieta, c. 567. Giustiniani, p. 191. Köppen, Крымскій Сборникъ, p. 210 et suiv.
[2] Laonic. Chalkok., liv. III. Oderico p. 187.
[3] Il avait été consul de Kaffa en 1449 et 1450.
[4] Foglieta, lib. X, p. 203. Giustiniani, p. 205. Mourzakéwicz, p. 66. Oderico, p. 188.

dirent que déjà depuis trois ans ils s'occupaient avec des frais immenses à soutenir ces colonies, en y envoyant des hommes, des armes, du blé et tant d'autres objets nécessaires pour la défense de leurs établissements.[1]

En 1461, le pape Pie II (Aeneas Sylvius Piccolomini) assura aussi des indulgences à tous ceux qui donneraient de l'argent pour la défense de Kaffa; il fit part au monde chrétien des efforts de l'institut de St. George pour conserver ses colonies cimmériennes et exhorta les souverains par les terres desquels ces secours devaient passer, à faciliter ces envois et à les affranchir de toutes sortes d'impôts et de droits. Mais les secours, envoyés de Gênes, ne suffirent pas; pendant l'été de 1463 les Génois de Kaffa chargèrent Galeazzo, (Gamazo?) un de leurs principaux magistrats, d'engager des soldats en Pologne. Celui-ci, avec la permission du roi Casimir IV, leva 500 cavaliers russiens, mais en route, ces guerriers peu disciplinés, commirent des excès dans la petite ville de Braczlaw, en Lithuanie. Michel Czartoryski, seigneur de ce pays, les poursuivit, les attaqua au passage du Boug et les massacra tous, à l'exception des Génois, qu'il renvoya à Kaffa.[2]

Par contre, un capitaine italien, engagé à Gênes avec sa compagnie de 150 hommes, traversa le Frioul, la Hongrie, quelques provinces polonaises et la petite Tatarie et arriva à Kaffa, sans avoir perdu un seul homme.[3]

A cette époque appartient un marbre, mal rendu dans l'ouvrage d'Oderico.[4] Il offre deux écussons, celui de Gênes et un autre avec un lion rampant, tenant un astre dans la patte dextre, ainsi que le millésime: MCCCC°LXIV. Mais dans les cantons de la croix de Gênes, on lit l'inscription suivante:

ΤΑ CIMA	ΤΙC ΓΕΗȢ
ΔΙΑ	ΒΕƷȢC
ΠΑVCΤo	ΙΗΚΙΡΜΑ
ΚΑCΤΡo	ΗⲈ

Τὰ σιμάδια τῆς Γενουβέσους παῦστο κάστρο Ἰνκιρμάνης. C'est à dire les armes de Gênes enlevées du château d'Inkerman.

Cette inscription fait présumer un fait historique, inconnu encore; c'est que malgré leur peur des Turcs, les Génois profitèrent des secours qu'on leur avait envoyés, pour prendre Inkerman (Théodori), qu'ils y fortifièrent le château, où ils sculptèrent, selon leur usage, les armes de Gênes et du consul de Kaffa ou peut-être du commandant

---

[1] Oderico, p. 190 et suiv.

[2] Cromer, De origine, et rebus gestis Polonor. lib. XXV, p. 374. Dlugoss., Hist. Polon., liv. XIII, p. 318. Mourzakéwicz, l. c., p. 71.

[3] Sansovino, Imperio dei' Turchi, p. 160. Varese, IV, p. 16.

[4] Pl. XV, § 1, 2. Reuilly, Voyage, p. 85. Mourzakéwicz, l. c., p. 61.

de Théodori, mais qu'ils furent forcés d'abandonner bientôt cette place aux Grecs, qui y apposèrent l'inscription dont il est ici question.

En 1468 Kaffa envoya au pape Paul II (Nicolas Barbo) son ancien consul Alaon Doria avec Julien Fieschi et Barthélemi de S. Ambrogio, pour lui déclarer que la colonie ne pourrait guère tenir longtemps. Mais on ne fit rien pour la soutenir et enfin la conduite injuste de ses habitants envers les Tatares, hâta sa chûte.

Malgré ces essais, la plupart infructueux, de se fortifier, Kaffa n'avait pas manqué de faire des propositions au sultan, dans le but de s'arranger avec lui. Elle lui avait offert un tribut annuel de 5500 ducats et de 50 faucons,[1] mais il paraît que la guerre que la république de Gênes avait déclarée en 1462 à Muhammed et qui commença par la perte d'Amasra, rompit entièrement ces arrangements.

Il était avant tout d'un grand intérêt pour Kaffa, d'être en bonne relation avec les Tatares de la Crimée. Dans une guerre avec Dschelel-al-berdichan (Kutchuk Muhammed, le petit Muhammed), second fils de Toktamysch, Kaffa s'empara de son jeune fils Mengli Ghireï, à qui les Italiens donnèrent une bonne éducation dans le but de se servir de lui en cas de besoin. Dix-huit ans après, Dschelel-al-berdichan mourut et lorsqu'une guerre éclata entre ses fils, les Génois prêtèrent assistance à leur élève Mengli Ghireï qui obtint ainsi le diadème de son père. Cinq de ses frères, tombés au pouvoir des Génois, furent confiés à la garde du châtelain de Soldaïa.[2]

Nous avons vu que le gouverneur des Tatares de Kaffa était toujours nommé pas le khan, mais confirmé par les magistrats génois. En 1473, du temps du consul Gioffredo Lercari, le gouverneur Mamak mourut et le khan Mengli Ghireï, nomma à sa place Éminek-bey, un des principaux seigneurs de ces contrées. Éminek fut confirmé par les Génois, mais la veuve de Mamak fit tout son possible pour procurer cette place à son fils Scheitan. Elle se servit d'un certain Constantin Pietrarossa, par lequel elle essaya de gagner le consul Lercari et un peu plus tard, son successeur pour l'année 1474, Giambattista Giustiniani. Elle leurs offrit jusqu'à trois mille sequins, mais tous les deux refusèrent cette proposition avec mépris, d'autant plus que Scheitan, par sa cruauté s'était attiré la haine des Tatares de Kaffa.

La veuve de Mamak ne se laissa pas décourager; enfin Antonio della Gabella, consul pour l'année 1475, persuadé par ses conseillers François Fieschi et Hubert Squarciafico, tous les deux gagnés par l'or de la veuve, promit de donner la place de gouverneur tatare à Scheitan et demanda au khan la destitution d'Éminek-bey.

---

[1] De la Primaudaie, p. 194.
[2] Hammer-Purgstall, Geschichte des Osmanischen Reiches, II, p. 140.

Mengli Ghireï refusa d'abord, mais comme il était parvenu à l'aide des Génois, à triompher de ses frères, prisonniers dans la forteresse de Soldaïa, il crut devoir faire quelque chose pour plaire à ses anciens alliés, en leurs proposant comme gouverneur tatare Kara-Moussa. Les Génois feignirent d'être contents de ce choix et invitèrent le khan à venir en personne à Kaffa, investir le gouverneur; mais à peine fut-il entré dans la ville que les marchands exigèrent qu'il nommât Scheitan. Comme Mengli voulait resister, Squarciafico lui fit observer qu'il était au pouvoir des Génois et que s'il ne voulait pas acquiescer à leur désir, le consul donnerait l'ordre de mettre en liberté les jeunes princes tatares, confiés à la garde du châtelain de Soldaïa.

Le khan dut consentir à tout, il retourna à Eski-krim, tandisqu'Éminek-bey, se réunissant avec Kara-Moussa et Haider-sultan, seigneur très-puissant, souleva les Tatares et se déclara pour Ahmed Ghireï, frère de Mengli. Éminek se rend ensuite à Constantinople près de Mahomet II, à qui il explique les avantages d'une occupation de la Crimée. Ses alliés en attendant, avaient préparé une armée de Tatares, Éminek en prend le commandement et met le siége devant Kaffa. Le danger n'était pas grand, les Tatares indisciplinés et sans flotte, ne pouvaient guère nuire à la colonie génoise. Mais le sultan qui occupait le trône de Byzance avait goûté la proposition d'Éminek. Aidé de quelques misérables Francs, Mahomet avait préparé une flotte de 482 voiles pour faire la guerre aux Vénitiens et pour s'emparer de l'île de Candie. Les discours d'Éminek déterminèrent le sultan à diriger cette flotte contre la Crimée et deux mois après le départ du Tatare de Constantinople, le grand-vizir Ahmed-Kiduk entra dans le port de Kaffa. Le lendemain, le 2 juin 1477, les Turcs établirent des batteries à la porte du chasseur (del cacciadore), au jardin de Barthélemi de Todis, à St. George et à St. Théodor. Quarante mille Turcs, outre les Tatares, étaient prêts à entrer dans la ville par les brèches, ouvertes par leur artillerie. Pendant trois jours les Génois se défendirent avec courage; le quatrième, ils se virent forcés de se rendre aux Infidèles. C'est la trahison de huit marchands arméniens qui avait mit Ahmed-Kiduk en possession des positions les plus importantes. [1]

Il va sans dire que la capitulation ne fut point observée. Les habitants de la ville dépouillés de leurs biens et de leurs richesses, furent embarqués pour Constantinople, quinze cents jeunes garçons des plus robustes furent enrôlés dans les ortas de janissaires. Les trois cents bourgeois plus notables et cent soixante deux marchands valaques furent décapités. Mais les huit traitres arméniens ne furent point épargnés. Ahmed-Kiduk les ayant invités à un repas, les congédia en leur disant qu'il n'oublierait

[1] Siestrcencewicz, Histoire de la Tauride, II, p. 178. Malipiero, Annal. Venet., dans l'Archivio storico ital., VII, p. 112. De la Primaudaie, l. c., p. 204.

jamais l'éminent service qu'ils lui avaient rendu. Mais en quittant la salle, ils eurent tous la tête tranchée et moururent ainsi comme le méritent les traitres.

Après cette expédition le grand-vizir remit la ville, dans laquelle il n'avait laissé que les viellards et les pauvres, aux Tatares, [1] qui prirent possession des palais génois.

Quelques jours avant l'arrivée de la flotte turque, Simon, évêque de Kaffa, avait quitté cette ville, pour aller chercher du secours en Pologne. Déjà à Kiew, il trouva son ami, le comte polonais Gastold avec un corps de soldats, il le détermina à le suivre à Kaffa. Mais bientôt arriva la nouvelle de la prise de cette ville et Simon, saisi d'une grande douleur, tomba mort au pieds du messager. [2]

Le grand-vizir s'empara en peu de temps de toute la Crimée. La prise de Soldaïa lui coûta beaucoup de sang, les Turcs prirent à l'assaut les trois châteaux de la ville, celui de l'acropole (Kize kulle, le château de la fille), le château du milieu (Katara kulle) et celui du port. Les Génois forcés par le faim se retirèrent dans une église de la forteresse du port, d'où ils espéraient pouvoir se sauver sur des navires. Là ils se défendirent jusqu'à ce qu'enfin ils succombèrent tous sous le cimeterre des musulmans. [3] La ville fut détruite; on ne voit plus aujourd'hui que les débris des châteaux ainsi que quelques maisons de style gothique, ornées des armes des familles génoises qui les avaient construites. [4]

Taman, Cembalo, la principauté grecque d'Inkerman, la capitale des Goths Mankup [5], tombèrent également au pouvoir d'Ahmed-Kiduk, qui ayant pillé et saccagé toutes ces villes, retourna à Constantinople, accompagné de plus de trente mille prisonniers. En route cent cinquante Génois de Kaffa sous Siméon Formario, tombèrent sur l'équi-

---

[1] Giustiniani, XV, p. 227. Foglieta, Hist. Gen., lib. II. Mourawieff-Apostol, Reise durch Taurien, p. 180 et suiv. Mourzakéwicz, l. c., p. 79, et suiv. Pagano, Delle imprese dei Genovesi, p. 157 et suiv. Baron de Hammer-Purgstall, Geschichte des Osmanischen Reiches, II, p. 140 et suiv. De la Primaudaie, l. c., p. 200 et suiv. Le récit chez Siestrcencewicz, Histoire de la Tauride, II, p. 174 et suiv., est inexact.

[2] Siestrcencewicz, l. c., p. 179. De la Primaudaie, l. c., p. 205.

[3] Broniovius, l. c., p. 283. — Soldaïa, Sudak, figure chez Édrisi sous le nom de Scholtatia et comme Sodaya sur les cartes catalanes, (de 1375, etc.) André Bénincasa, Hottoman Frédutio, d'Ancône, et Baptiste de Gênes (en 1514), appellent la ville : Soldaïa. Cembalo porte ce nom chez Josaphat Barbaro; il est appelé Cembalo chez Visconti, Cenbaro sur les cartes catalanes, chez Grazioso et André Bénincasa, et Cembaro chez Frédutio. V. Potocki, Nouveau périple, carte. Lelewel, Géographie, Atlas, et portulan général, p. 13.

[4] Pallas, Voyage, II, p. 241. Dubois, Voyage, Atlas, 2e série, pl. LXIV, Nos 3, 4.

[5] Le grand-vizir mit à mort les derniers ducs goths de Mankoup, deux frères, dont on ignore les noms. Encore du temps de Broniovius, il y avait des Goths dans cette ville. Math. de Miechow, Descript. Sarmatiarum Asianæ et Europ., ch. IX. Broniovius, l. c., p. 275.

page du vaisseau qui les conduisit et le forcèrent de les débarquer à Kilia, à l'embouchure du Danube, d'où ils gagnèrent Gênes, en y apportant la nouvelle de la perte de ses colonies.[1]

En 1481, après la mort de Mohamet, la banque de St. George pensa quelque temps à reconquerir les établissements de la Crimée, mais les moyens manquaient pour combattre la puissance redoutable des Turcs,[2] qui alors faisaient front à toutes les nations chrétiennes. Ahmed-Kiduk, de retour à Constantinople, présenta au sultan ses prisonniers, entre autres le consul de Kaffa Antoniotto della Gabella, Hubert Squarciafico et Mengli Ghireï. Le tyran condamna aux galères le consul et fit jeter Squarciafico en prison, où plus tard, pendu par le menton à un crochet, il termina ses malheureux jours.[3] Mengli Ghireï, condamné à mort, fut amnistié et reçut en fief la Crimée où il retourna à la tête de quatre mille Turcs, le cœur gonflé de haine contre les Génois qu'ils considérait comme les auteurs de son malheur. Ils les poursuivit et les extermina partout. Ne pouvant plus se défendre dans leurs villes de Kaffa et de Soldaïa, les Génois se jetèrent (en 1478) dans Eski-krim. Mais Mengli prit cette ville d'assaut et fit passer au fil de l'épée tous les Génois, à l'exception d'un très-petit nombre, qui avaient été ses amis à Kaffa.[4]

Depuis cette époque, Kaffa devint une ville sans signification. Soliman y exila les membres de la famille Giustiniani, dépossédés de l'île de Chios et pour lesquels Vincence Giustiniani, par l'entremise du roi Charles IX de France, son ami, obtint la permission du sultan Selim II de retourner dans l'île qui depuis plus de deux siècles avait appartenu à leur famille.[5] On ne sait pas, si un certain Lanfranco Ianorio, dont la pierre tumulaire datée du premier novembre 1520 et qui existe encore à Théodosie,[6] était Génois ou d'une autre nation italienne.

En 1672, Chardin, qui visita Kaffa, y compta 3200 maisons tatares et seulement 800, appartenant à des chrétiens. Un demi-siècle plus tard, Peyssonel y compta 85,000 habitants. En 1779, lorsque les Tatares de Kaffa et de Bakschi-Saraï se révoltèrent contre leur khan Shahin-Ghireï, ce dernier massacra la plupart des habitants de ces deux villes. Pendant la guerre avec la Russie, Kaffa fut presqu'en-

---

[1] Foglieta, l. c., lib. XI, p. 244. Siestrcencewicz, l c., II, p. 179, parle de 500 Génois, ce qui paraît être une inexactitude.

[2] De la Primaudaie, l. c., p. 207.

[3] Serra, l. c., III, p. 250. Mourzakéwicz, l. c., p. 81.

[4] Histor. Portefeuille, 1783, Oct., p. 469. Sietrcencewicz, p. 182.

[5] Pagano, l. c. p. 73 et 163.

[6] Mourzakéwicz, Поѣздка въ Крымъ, Журн. Мин. Народнаго Просв., 1837, Vol. XIII, p. 671.

tièrement détruite.[1] Pallas qui y passa en 1794, donne la description de ses fortifications, qui alors tombaient en ruines.[2] Depuis, une nouvelle ville s'est élevée sur les cendres de la colonie génoise. Protégée par le pavillon vainqueur de l'Empire russe, elle a repris le nom de l'ancienne conquête du roi Leukon.[3]

Mais passons aux monnaies génoises, frappées à Kaffa.

Monnaies.



*1. *Av.* + V + M + CAFA Dans un grènetis, les armes de Gênes, une porte, munie de trois tours; dans le milieu, une feuille de treffle.

Rv. السلطان دولت بيردى خان c. à d. Sultan Dewlet Birdi khan. Le tamga bulgare, à deux branches, dans un grènetis. (Denaro.) Æ. 2½.

Le sultan Dewlet Birdi khan a regné en 831 de l'hégire, savoir 1427 et 1428 de J. C. On connaît de lui des monnaies frappées à Hadchi Terchan (Astrakhan), à Saraï Dshedid (Nouveau Saraï) et à Urda (dans le camp de la horde.)[4] Feu Mr. de Fræhn a publié cette même monnaie; mais l'excellent connaisseur de la numismatique orientale, n'ayant pas reconnu les armes de Gênes a voulu expliquer l'inscription de l'avers par: D + M + IOAN, Dux Magnus Ioannes?[5]

L'inscription de l'avers renferme les noms du consul génois et de la colonie: CAFA. Mais quel était ce consul, dont les noms commencent par VM?

On pourrait rapporter le V à Francesco de' Vivaldis, consul en 1425 et 1426. Mais que signifie le M? Les lettres VM désignent probablement un consul qui a été en fonction quelques mois en 1427 ou 1428.

Les armes de Gênes sont des armes parlantes, car le nom latin de l'ancienne capitale de la Ligurie, est *Janua*. Ces armes ressemblent beaucoup au chiffre mongol, le tamga, qu'offre le revers de notre denier.

---

[1] Mourawieff-Apostol, l. c., p. 191.

[2] Pallas, Voyage, II, p. 284.

[3] Dubois, Voyage, Atlas, IIe série, pl. 43, Vol. V, p. 287 et suiv. Démidoff, Voyage dans la Russie méridionale, ch. X. — On trouve Kaffa chez Pierre Visconti, sur les cartes catalanes, chez André Bénincasa (fils de Grazioso), en 1476, chez Hottoman Frédutio, etc. Elle est désignée ordinairement par le pavillon génois comme chef-lieu des colonies génoises de ces contrées. Lelewel, l. c., p. 13.

[4] Fræhn, Recensio numorum Muhammedanorum, p. 395.

[5] Ibid., p. 412.

Ce tamga trouve son origine dans des chiffres semblables, employés par les anciens rois achéménides et sarmates, qui ont régné sur le Bosphore cimmérien. Chacun des derniers rois de cette contrée, comme le prouvent les inscriptions sur marbre, avait son emblême à part, car on trouve le même sur toutes les inscriptions de Tibère Jules Ininthiméus, un autre sur une pierre de Tibère Jules Rheskouporis IV, un autre sur le monument de Cherson, que nous avons décrit p. 207 de cet ouvrage. C'est surtout l'emblême de Tibère Jules Rheskouporis IV, qui offre une ressemblance avec les tamgas des Djoudchides et des khans de la Crimée et dont le dernier ressemble à un trident renversé. Ce monument curieux a été déterré récemment dans les ruines de Tana, par Mr. le professeur P. M. Léontieff, de l'université de Moscou. Les armes de Kaffa, comme nous l'avons vu, ressemblent aussi à ce tamga.

*2. *Av.* *D*M*Ꞇ*ꟼ*F*A Les armes de Gênes, avec un astre à cinq rayons au milieu; sans le grènetis.

Rv. Même revers. Le tamga accompagné de trois points. (Denaro). Æ. 2.

*3. *Av.* D V ꞆꟼFA. Type du N° 1.

Rv. Comme sur le N° 1.

On ne connaît pas de consuls, dont les noms commencent par DM et DV; ils ont gouverné probablement après 1429.

*4. *Av.* ····A·D·ꞆAF. Dans un grènetis les armes de Gênes, accompagnées de quatre points et avec une feuille de trèfle au milieu.

Rv. Comme sur la pièce précédente. (Denaro.) Æ. 2.

Grigorieff, Монеты Джудчидовъ, Генуэзцевъ и пр., Записки Одесскаго Общества, ист. и древн., I, p. 304, pl. VI, N° 4.

On ne connaît pas non plus de consul, dont les noms commencent par les initiales A. D.

*5. *Av.* +:C:Ā:F:F:Ā:B:G: Dans un grènetis, les armes de Gênes, accompagnées de trois points.

Rv. Inscription tatare, offrant le nom de Hadgi Bek حاجی بیك Dans le champ, le tamga des khans de la Crimée. (Denaro.) Æ. 2.

Soret, Lettre à Mr. le comte de Castiglioni, Bibliothèque univ. de Genève, p. 24, N° 17.
Sawélieff, Записки Арх. Нум. Общества, I, p. 231.

*6. Pièce semblable, mais avec un astérique à six rayons au-dessous des armes de Gênes, et sans les trois points.

Soret, l. c., p. 24, N° 16.

Ces monnaies doivent être les plus anciennes du célèbre sultan Hadgi Ghireï, qui plus tard employa le titre de khan. Ici le nom de la colonie précède les initiales du nom du consul, B. G.; ce n'est pas Battista Giustiniani, consul en 1424, avant l'avénement de Hadgi Ghireï. Nous ferons observer aussi que sur des monuments avec

légendes latines, le nom des Giustiniani, est écrit Iustiniani ou Yustiniani. Sur un marbre de ce même Baptiste Giustiniani, le nom de la famille est écrit par un I et il y a dans le champ le chiffre B — У.[1] Ces initiales B 6, appartiennent-elles à un membre de la famille Gabella, dont plusieurs sont cités parmi les fonctionnaires de Kaffa? Nous ne pouvons pas les rapporter à Bartolomeo Gentile, consul en 1459, quatorze ans après la mort de Hadgi Ghireï. Les lettres B. G. désignent donc peut-être un autre personnage.

*7. *Av.* +: C:Ж:F:F:Ж:BG⁂· Les armes de Gênes, entre deux points; au-dessous une petite croix.

Rv. Comme la pièce précédente, mais avec le titre de Hadgi khan: حاجی خان (Denaro.)

Grigorieff, Записки Одесскаго Общества, I, p. 304, pl. VI, N° 5.
Sawélieff, l. c., p. 232.

L'objet qui termine l'inscription de l'avers paraît-être un simple ornement.

*8. Pièce semblable, dont la légende de l'avers se termine par B:6: Le tamga est accompagné de quatre points. (Denaro.) Ꭿ. 2.

Grigorieff, l. c., pl. VI, N° 8.

*9. *Av.* +C:Ж:F:F:Ж:Ӽ:Ӽ Dans un grènetis, formé de quatre arcs, la porte de Gênes, dans laquelle une feuille de trèfle.

Rv. Comme les pièces précédentes; avec la légende: *l'auguste sultan Hadgi Ghireï khan:* السلطان [الا] عظم حاجی کرای خان (Denaro.) Ꭿ. 2½.

Les lettres Y Y indiquent le nom de Jean Giustiniani Longo, consul de Kaffa en 1449, le même qui quatre ans plus tard, prit part de la défense de Constantinople contre les hordes barbares de Mohamet II. Il est vrai que Hadgi Ghireï mourut déjà en 1445, mais ou Jean Giustiniani avait été consul déjà une fois avant l'an 1448 (entre 1438 et 1445) ou bien les Génois se sont-ils peut-être servi du nom de ce khan sur leurs monnaies pendant la guerre de ses fils, dont Mengli-Ghireï, comme nous l'avons vu, triompha, avec l'aide des Génois.

*10. *Av.* +C:Ж:F:F:Ж:У'У Même sujet comme sur le denier précédent, mais aux côtés de la porte, deux points et au-dessous une petite croix.

Rv. L'inscription corrompue: *l'auguste sultan Hadgi khan.* ...عفل چاجی..... c. à d. [السلطان الا] عظم حاجی [خان] (Denaro.) Ꭿ. 2.

B. de Kœhne, Mémoires de la Société d'arch. et de num., I, p. 357. pl. XX, N° 1.
Le même, Записки Арх. Нум. Общества, I, p. 229, pl. XIV, N° 1.
Grigorieff, l. c., pl. VI, N° 9.

---

[1] V. p. 294.

La gravure que nous avons donnée de cette pièce, n'est pas très-exacte, un exemplaire un peu altéré nous avait fait prendre la dernière lettre de la légende pour un S. C'est évidemment un Y et la pièce a été frappée aussi par Jean Giustiniani (Yoannes Yustinianus) Longo, en 1449.

*11. Denier semblable, du même consul, offrant sur le revers la légende corrompue du titre: *l'auguste sultan Hadgi khan.* الطالساحاالام...حاخی...ن c. à. d. السلطان الاعظم حاجی خان (Denaro.) Æ. 2.

La première monnaie se trouve dans la collection de Mr. le comte A. S. Ouwaroff, les N[os] 3 et 7 dans celle de S. E. Mr. de Reichel et le N° 11, au cabinet de l'auteur. Les autres ont été décrites d'après des dessins ou d'après des copies galvano-plastiques. Nous devons l'explication des légendes tatares à notre savant ami Mr. P. S. Sawélieff.

On ne connaît pas des monnaies plus grandes, ni des pièces de cuivre, frappées par les Génois de Kaffa. Les aspres, dont il s'agit dans l'*Impositio officii Ghazariæ*, étaient probablement des monnaies frappées par les Comnènes [1] ou par d'autres empereurs byzantins et peut-être aussi par les rois de Chypre. [2] Les monnaies tatares de la Crimée sont décrites par Fræhn [3] et par Mr. Grigorieff. [4]

Nous avons prouvé que les anciennes armoiries de la Lithuanie, les *stibcy* (colonnes), trouvent leur origine dans l'emblème héraldique de Gênes, tel qu'il se trouve sur les deniers de Kaffa. [5]

A la numismatique de la Crimée appartiennent aussi les pièces d'argent de 20, de 10, de 5 et de 2 copeks que fit frapper en 1787 à Théodosie l'impératrice Catherine II pendant son voyage dans ces contrées. [6]

---

[1] Pfaffenhoffen, Essai sur les aspres Comnénats et notre article, Mémoires de la société d'arch. et de num., III, p. 103.

[2] De Saulcy, Numismatique des croisades, pl. VI, etc.

[3] V. p. 310 de cet ouvrage, et Recensio num. Muhammed., p. 413 et suiv.

[4] L. c. Mr. Sawélieff se propose de publier incessamment un ouvrage complet sur les monnaies tatares de la Crimée.

[5] Mémoires de la société d'arch. et de num., I, p. 355.

[6] B[on] Chaudoir, Aperçu sur les monnaies russes, I, p. 191, pl. 38, N° 3 et pl. 39, N° 4 à 6.

LISTE

DES CONSULS DE KAFFA

d'après Oderico, Mr. Mourzakéwicz et Mr. de la Primaudaie.

	Commencement du Consulat.	Fin.
1, Paolino Doria	1289.	
2, Conrado de Roccio	1316.	
3, Petrano dall'Orto	1339.	1340.
4, Dondidio de Giusto	1342.	1343.
5, Gottifredo de Zoagli	1352.	1353.
6, Leonardo Montalto	1357.	
7, Bartolomeo di Iacopo	1365.	
8, Giuliano de Castro	1370.	
9, Aimone (Simon?) Grimaldi	1373, 10 sept.	1374, 11 octob.
10, Eliano de Camilla	1374.	1375.
11, Giannone del Bosco	1380, mars.	1381, 10 mars.
12, Giuanisio de' Mari	1381, 11 mars.	1382, 10 mars.
13, Pietro Gazano	1382, 11 mars.	
14, Megliaduce Cattaneo	1383.	
15, Giacomo Spinola	1384.	
16, Pietro Gazano (la seconde fois)	1385.	
17, Benedetto Grimaldi	1385.	1386.
18, Giovanni degli Innocenti	1387.	
19, Nicolo Giustiniani, Banca.[1]	1391.	
20, Eliano Centurioni Becchignioni	1392.	1393.
21, Antonio de' Marini	1399.	
22, Constantino Lercari	1404.	
23, Giacomo Doria	1409.	1411, 8 juillet.
24, Giorgio Adorno	1410, 9 juillet	1411, 24 octob.
25, Antonio Spinola	1411, 25 octob.	1412.

[1] Les Giustiniani, les Franchi, etc. formaient de grandes associations, composées de beaucoup de personnes, appartenant à différentes familles. Comme dans ces associations, il se trouvait quelquefois des personnes ayant les mêmes prénoms, elles se distinguaient en ajoutant au nom de l'association celui de leur famille. Nous trouvons donc parmi les Giustiniani de Kaffa, des Banca, des Moneglia, des Longo, etc., parmi les Franchi, des Lusardo, des Tortorino, etc.

	Commencement du Consulat.		Fin.	
26, Paolo Lercari.	1413.			
27, Battista de' Franchi, Lusardo	1415.			
28, Girolamo Giustiniani, Moneglia	1415.		1416.	
29, Giacomo Adorno	1417.		1418.	
30, Leonardo Cattaneo	1418.		1419.	
31, Quilico Gentile	1419.		1420,	7 juillet.
32, Manfredo Sauli	1420,	8 juillet.	1421,	7 juillet.
33, Girolamo Giustiniani, Moneglia (la seconde fois.)	1422,	9 octob.	1423.	
34, Antonio Cavano, Vincenti. [1]	1423.		1424.	
35, Battista Giustiniani.	1424.			
36, Pietro Fieschi, comte de Lavagna . . .	1424,	8 octob.	1425,	7 octob.
37, Francesco de Vivaldi	1425,	8 octob.	1426.	
38, Pietro Bondenaro.	1427.			
39, V. . . . . M. . . . . [2]	1427.		1428.	
40, Gabriele Giustiniani, Recanello.	1428.		1429.	
41, Luigi Salvago	1429.			
42, Battista Fornari.	1434.			
43, Paolo Imperiale	1438.			
44, Teodoro Fieschi.	1441,	14 mars.	1442,	13 mars.
45, Giovanni Navone.	1446,	13 juin.	1447.	
46, Antonio de' Franchi, Tortorino	1447.			
47, Antonio Maria Fieschi.	1448.			
48, Teodoro Fieschi (la seconde fois.)	1448.		1449.	
49, Giovanni Giustiniani, Longo	1449.		1450.	
50, Borduele de' Grimaldi	1453.			
51, Demetrio de' Vivaldi	1453,	24 janv.	1454.	
52, Paolo Raggi	1454.		1455.	
53, Tommaso de Domoculta	1455,	25 avril.	1456,	9 décemb.
54, Antonio Lercari	1456,	10 décemb.	1457,	9 décemb.
55, Damiano de' Leone	1457,	10 décemb.	1458,	29 août.
56, Bartolomeo Gentile	1458,	30 août.	1459.	
57, Martino Giustiniani	1459.		1460,	29 août.

[1] Chez Mr. Mourzakéwicz: Antonio Cavanina, Vinci.

[2] D'après notre monnaie N° 1.

	Commencement du Consulat.	Fin.
58, Luca Salvago Nepitelli	1460, 30 août.	
59, Azzolino Squarciafico	1460.	1461.
60, Raffaello Lercari	1462.	
61, Raffaello di Monterosso	1462.	
62, Gerardo Lomellino	1463, 1 janv.	1463, 7 décemb.
63, Baldassaro Doria	1463, 8 décemb.	1464, 3 novemb.
64, Gregorio de Reza	1464, 12 novemb.	1465, 11 décemb.
65, Alaone Doria	1466.	
66, Giovanni Renzio della Gabella	1466.	1467, 11 janv.
67, Calocero (Calochio) de' Guizolfi	1467, 12 janv.	
68, Gentile de Camilla, nommé 1466, le 19 févr.	1468, 1 févr.	1469, 29 févr.
69, Carlo Cicogna, nommé 1467, le 16 févr.	1469, 1 mars.	1470, 31 mars.
70, Alaone Doria (la seconde fois), nommé le 4 mai 1467.	1470, 1 avril.	
71, Filippo Chiavroia, nommé le 4 juill. 1468	1471.	
72, Gioffredo Lercari, nommé le 22 août 1469	1472.	
73, Erasto Giustiniani	1472.	
74, Battista Giustiniani, Oliverio, nommé le 3 juill. 1470	1473.	
75, Antoniotto della Gabella; nommé le 17 août 1471	1474.	1475, 6 juin.
76, Oberto Squarciafico, nommé le 1 juin 1472,	1475.	1476.
77, Giuliano Gentile, Falomonica nommé le 7 juil. 1473,	1476.	1477.
78, Galeazzo de Levanto, nommé le 17 juill. 1474	1477.	

La liste des consuls de Kaffa la plus exacte est celle que Mr. Mourzakéwicz vient de publier dans le III[e] Vol. des Записки de la société d'histoire et d'antiquités, d'Odessa. [1] Elle est extraite des régistres de la Banque de St. Georges et offre 69 noms de consuls. Les consuls, au moins au dernier temps de la colonie, étaient

[1] P. 552 — 555.

nommés toujours deux ou trois ans avant le commencement de leurs fonctions, c'était pour leur donner le temps de s'informer de l'état et des affaires de Kaffa. Ils remplissaient quelquefois pendant ce temps la fonction de conseiller auprès de leurs prédécesseurs. Oberto Squarciafico p. e., était conseiller d'Antoniotto della Gabella, à qui il succéda comme consul en 1475.

La durée du consulat de chaque consul était ordinairement d'une année; quelquefois l'arrivée retardée du successeur ou d'autres circonstances rendirent nécessaire une prolongation de quelque temps. Aïmone de Grimaldi, p. e. resta en fonction treize mois, depuis le 10 septembre 1373, jusqu'au 11 octobre 1374, Tommaso de Domoculta même dix-huit mois, depuis le 25 avril 1455 jusqu'au 9 décembre 1456. Par contre, quelques consuls furent remplacés avant l'année de leur fonction légale, tels que Gerardo Lomellino qui ne gouverna qu'à peu-près onze mois, depuis le 1 janvier jusqu'au 7 décembre 1463, ainsi que son successeur Baldassaro Doria, depuis le 6 décembre 1463, jusqu'au 3 novembre 1464. Ceux-ci se démirent de leurs fonctions en faveur de leurs successeurs, probablement pour profiter du départ d'une flotte retournant à Gênes. Un seul consul, Antonio Maria Fieschi, autant qu'on peut le savoir, mourut avant la fin de son consulat. Nous ne connaissons que quatre exemples de personnages qui aient été consul deux fois.

Notre liste est encore très-incomplète, les lacunes, surtout pour le quatorzième siècle sont très-considérables. Pour déchiffrer les monnaies de Kaffa, il est à désirer d'avoir la liste entière de ses consuls.

REVUE CHRONOLOGIQUE
DE L'HISTOIRE DE THÉODOSIE ET DE KAFFA.

Avant J. C.	
vers 600.	Fondation de Théodosie (Théodie?), colonie milésienne.
vers 394.	Satyros I tâche en vain de s'emparer de Théodosie.
393.	Second siége par Satyros et mort de ce roi.
392.	Théodosie conquise par Leukon I.
Après J. C.	
vers 150.	Théodosie citée par Arrien, comme une ville déserte.
vers 250.	Fondation de Kaffa.
vers 1266.	Fondation de la colonie génoise de Kaffa.
1279.	Traité avec Kelaun-el-Malek, sultan d'Égypte.
1289.	Paolin Doria, consul de Kaffa, en guerre avec le sultan d'Égypte.
1296.	Conquête de Kaffa par les Vénitiens, sous Jean Soranzo.
1297.	Kaffa abandonnée par les Vénitiens.
1299.	Traité entre les Génois et les Vénitiens. Ces derniers promettent de ne plus entrer dans la mer Noire avec des vaisseaux armés.
1313.	Institution de l'Uffizio della Gazzaria, à Gênes.
1318.	Prise de Cerco (Kertch) et de Yenikaleh.
	Le pape Jean XXII accorde à Kaffa les priviléges d'une cité, en y créant un évêché.
vers 1320.	Prise de Taman.
1340.	Simon de Quarto vient au secours de Kaffa.
1344.	Kaffa assiégée par les Tatares.
1345.	Seconde guerre avec les Tatares.
1347.	Construction de la tour du pape Clément VI.
1351.	Guerre avec les Vénitiens et les Grecs.
1352.	Paix avec l'empereur Jean Cantacuzène. Grands priviléges accordés aux Génois de Kaffa. Renouvellement des murs de Kaffa.
1355.	Paix avec les Vénitiens. Un comptoir vénitien est établi à Kaffa. Traité avec les Tatares.
1365.	Prise de Soldaïa et de Balaclava. Traité avec les Tatares.
1373.	Troisième guerre avec les Tatares.
1374.	Expédition de Lucchino Tarigo.
1380.	Des troupes génoises combattent du côté de Mamaï, à la bataille de Koulikowo. Mamaï, assassiné à Kaffa.

Après J. C.

Traité aux trois fontaines de Kaffa. Toute la Gothie concédée aux Génois.

1387. Nouveau traité avec les Tatares. Restitution aux Génois des dix-huit villages de Soldaïa.

1395. Timur brûle Tana. Kaffa sauvé par le rénégat Aksala.

1424. Guerre avec les Tatares. Prise de Cembalo par le prince grec de Théodori.

1425. Charles Lomellino dans la Crimée.

Tribut accordé aux Tatares de la Crimée.

1453. Kaffa et les autres colonies génoises de la Crimée, cédées à la Banque de St. George.

1454. Deux vaisseaux génois envoyés au secours de Kaffa.

1455. Efforts du pape et de la Banque de St. George, pour secourir les colonies génoises de la Crimée.

1461. Le pape Pie II invite le monde chrétien à secourir les colonies génoises de la Crimée.

1463. Soldats polonais, engagés pour renforcer la garnison de Kaffa.

1468. Ambassadeurs de Kaffa chez le pape Paul II.

1473. Discorde entre les Génois de Kaffa et les Tatares.

1475. Mengli-Ghireï-khan à Kaffa.

1477. Prise de Kaffa par les Turcs.

1478. Prise à l'assaut d'Eski-Krim, par Mengli-Ghireï.

1779. Massacre des habitants de Kaffa, par Shahin-Ghireï.

Kaffa incorporé à l'Empire russe.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE THÉODOSIE ET DE KAFFA.

Ire. Monnaies de Théodosie.

Avers.	Revers.	N^os.	Page.
a Tête de Pallas	Tête de taureau	1.	275.
b. Tête de Leukon	Coryte avec arc et massue . .	2.	276.
c. Tête d'Hercule	Massue	3, 4.	277.

IIe. Monnaies de Kaffa.

Avers.	Revers.	N^os.	Page.
Armoiries de Gênes	Tamga de Dewlet-Birdi-khan . .	1 à 3.	310, 311.
	Tamga de Hadgi-khan	4 à 11.	311 à 313.

IIIe. Monnaies russes.

Avers.	Revers.	N^os.	Page.
Chiffre de l'Impératrice Catherine II.	Indication de la valeur		313.

NYMPHÉE.

Entre Théodosie et Panticapée était située la petite ville de Nymphée; Skylax la mentionne entre Cytée (Κύταια) et Panticapée.[1] Strabon dit que dans la plaine fertile située entre Théodosie et Panticapée, plaine d'une étendue de cinq cents trente stades, il y avait des villages ainsi que la ville de Nymphée (Νυμφαῖον), avec un beau port.[2] Selon Pline, on trouvait dans cette plaine les villes de Cytæ (Κύταια de Skylax), de Zephyrium, d'Akræ, de Nymphæum et de Dia.[3] Arrien ne connaît sur cette côte que le village de Kazeca (Καζέκα);[4] il est probable que lorsqu'il écrivait, ces petites villes étaient déjà sans importance ou peut-être même détruites. Le périple de l'anonyme (p. 5) place Nymphée à 65 stades au nord d'Acræ et à 25, au sud de Panticapée; cette ville est mentionnée aussi chez Appien,[5] chez Ptolémée[6] et chez Harpokration[7] qui dit qu'elle paya, d'après Cratérus (dans le 9e livre des péphismes) aux Athéniens un tribut annuel d'un talent.

Stempkowsky, dans sa notice historique sur la ville de Nymphée, la place entre le cap Blanc et la batterie de St. Paul; mais Dubois a retrouvé ses débris sur une plateforme, il a reconnu l'emplacement de son acropole et de ses faubourgs; son port est encombré, mais de beaux objets antiques trouvés dans ses ruines, témoignent de son ancienne splendeur.[8]

Nymphée fut fondée à peu près en même temps que Panticapée, par des colons milésiens. Du temps de Périclès, on ne sait comment, elle tomba au pouvoir des Athéniens, à qui, comme nous l'avons vu, elle dut payer un tribut, jusqu'en 410, époque, ou Gilon du Céramique, grand-père de Démosthène (du côté de sa mère), la livra au roi du Bosphore Spartokos II,[9] qui pour prix de sa trahison, lui donna le

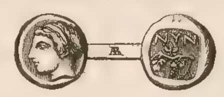
---

[1] Peripl., p. 28, ed. Voss.
[2] Géogr., liv., VII, ch. 3, Vol. II, p. 37, ed. Kram.
[3] Hist. natur., liv. IV, ch. 26.
[4] Peripl. Ponti Euxini, p. 731, ed. Blanc. Arrien cite un autre Nymphée en Asie, entre les Tyndarides et le fleuve Oxinas. V. ibid., p. 125.
[5] De bello Mithrid., 108.
[6] Géogr., III, 6, 3.
[7] V. *Νύμφαιον ἐν τῷ Πόντῳ*, ce qui ne peut être que notre ville de Nymphée.
[8] Voyage, Vol. V, p. 248 et suiv.
[9] Eschine, de corona, Valesii notæ in Harpocrat. lexic., p. 55.

bourg de Képos (Képoi) près de Phanagorie, où Gilon épousa une femme scythe très-riche, qui lui donna deux filles, dont la cadette Kléoboule, se maria avec Démosthène, père du célébre orateur de ce nom.

Les rois avaient fortifié cette ville; Mithradate Eupator y logea une partie de son armée, destinée à agir contre les Romains [1] dans sa dernière guerre. Sous les successeurs du grand roi, Nymphée perdit son importance; Pline se borne à citer le nom de cette ville, qu'Arrien ne connaît plus; les auteurs postérieurs la mentionnent seulement d'après les anciens. [2]

On ne connaît qu'une seule monnaie, qui puisse être attribuée à Nymphée.



Av. Tête diadémée de nymphe, à gauche.

Rv. Dans un carré creux, cep de vigne avec deux feuilles et une grappe de raisin. Dessus, ΝΥΝ (Drachme?) Æ. 3.

De Rauch, Mittheilungen der Berliner numismat Gesellschaft, I, p. 17, pl. I, N° 5.
Panofka, dans le journal archéolog. de Gérhard, année 1847, p. 139.
Mémoires de la Société Imp. d'arch., II, p. 148.

Cette pièce unique, faisant partie de la belle collection de Mr. de Rauch, à Charlottenbourg, a été attribuée à Nymphée par Mr. Panofka qui fait observer avec raison que ΝΥΝ peut ici très-bien avoir été mis au lieu de ΝΥΜ.

Le type de cette belle monnaie parle également en faveur de son origine cimmérienne. La tête de l'avers ressemble beaucoup à la tête d'Artémis sur tant de monnaies de Cherronésos et le carré creux du revers se rencontre aussi sur les plus anciennes monnaies de Panticapée. L'avers représente probablement la nymphe dont la ville avait tiré son nom, mais dont nous ignorons le nom particulier. Le sujet du revers fait allusion à la richesse du territoire de Nymphée en vignobles, dont la culture a repris de nos jours un nouvel et heureux élan.

---

[1] Appien, l. c.

[2] Manganari suppose la situation de Nymphée près du cap Blanc (Ak-Buroun), v. Записки de la société d'Odessa, III, p. 144. Dubois a retrouvé les ruines de cette ville à 6 werstes du village de Tchourbache. Voyage, V, p. 247.



PANTICAPÉE.



Panticapée (*Παντικάπαιον*), la place principale du Bosphore Cimmérien, selon Ammien, la mère de toutes les villes milésiennes de ces contrées, fut fondée par les Milésiens vers la 4ᵉ année de la 59ᵉ Olympiade (511 avant J. C.), en même temps environ, que des Téïens construisirent les villes d'Hermonassa et de Phanagorie sur la côte asiatique du Bosphore. [1]

La ville était construite sur une colline de soixante stades de circonférence, à l'embouchure de la Méotide, vis-à-vis Phanagorie. [2] Son port, dont les chantiers (*νεώρια*) pouvaient recevoir trente vaisseaux, était situé à l'est de la ville, [3] non loin de l'acropole, dont Mr. Achik a publié un plan détaillé. [4]

Panticapée était éloigné de Théodosie, d'un chemin de cinq cent trente stades: [5] le pays entre ces villes appartenait presque en entier à Panticapée et se composait

---

[1] Strabon, VII, ch. 4, II, p. 33 ed. Kram. (309 Cas.). Pline, H. N., IV, ch. 26. — Bœckh, Corp. inscr. II, p. 91. — Étienne de Byzance, v. *Παντικ.* et Eustath. ad Dionys. Alex. per. V. 311, p. 45, ed. Steph., appellent Panticapée: *κτίσμα παιδὸς Αἰήτου*, difficilement l'Aiétès des Argonautes, mais probablement un nom corrompu, indiquant un célèbre Milésien.

[2] Strabon, l. c., p. 38, ed. Kram. (310 Cas.): «*καθ᾽ ὃ διαίρουσιν ἐκ τῶν περὶ Παντικάπαιον τόπων ἐις τὴν ἐγγυτάτω πόλιν τῆς Ἀσίας, τὴν Φαναγορίαν.*» La plus grande largeur du détroit n'était que de 70 stades environ.

[3] Strabon, l. c., p. 37, ed. Kram. (309 Cas.): «*πρὸς ἕω δ᾽ ἔχει λιμένα καὶ νεώρια ὅσον τριάκοντα νεῶν, ἔχει δὲ καὶ ἀκρόπολιν.*»

[4] Воспорское царство, I, pl. IV.

[5] Arrien, Peripl. Ponti Euxini, p. 131 ed. Blanc., compte de Panticapée à Cazéca 420 stades et de là, à Théodosie 280, ce qui donne en tout 700 stades, au lieu des 530 de Strabon. Ceci prouve que Cazéca n'était pas sur le chemin direct entre Panticapée et Théodosie; ce village se trouvait sur la côte (*ἐπὶ θαλάττῃ*), Arrien a donc compté l'étendue de la côte, au lieu du chemin direct.

de villages ainsi que de la petite ville de Nymphée (Νυμφαῖον), célèbre par son port. Toute cette contrée était très-abondante en blé, objet du commerce principal de la Crimée et dont les rois de la maison de Spartokos envoyaient des quantités considérables en dons aux Athéniens.

Au nord-ouest et à vingt stades ou selon l'anonyme, à vingt-cinq de Panticapée, était la petite ville de Myrmékion et quarante stades plus loin, le village de Parthénion, vis-à-vis le village d'Achilleion en Asie. Ces deux lieux étaient séparés par le passage le plus court du détroit, ne comprenant que vingt stades. [1] Dans le périple de l'anonyme, la distance entre Panticapée et Myrmékion était de vingt-cinq stades, la même qui séparait Panticapée de Nymphée. Strabon cite encore non loin de Myrmékion, le petit village d'Akra comme faisant partie du territoire de Panticapée. [2] Arrien compte de Panticapée jusqu'à la Sindique 540 stades et de Panticapée jusqu'au fleuve Tanaïs, considéré comme la frontière de l'Europe et de l'Asie, 60 stades. Dans le périple de Skylax Panticapée est mentionnée entre Nymphée et Myrmékion, mais sans l'indication des distances. Plus tard Skylax ajoute seulement, qu'il y a 20 stades de cette ville jusqu'à l'embouchure de la Méotide. [3] L'anonyme fixe la distance de Panticapée à Nymphée à 25 stades ($4\frac{1}{3}$ werstes) et à autant celle de Panticapée à Myrmékion. Méla mentionne Panticapée entre Myrmékion et Théodosie, [4] ce qui paraît indiquer qu'à son époque, les petites villes entre les deux capitales du Bosphore Cimmérien, n'existaient plus. [5]

Le nom de Panticapée paraît être scythe et de la même origine que celui du fleuve Panticapès qui en sortant d'un lac de Scythie, se dirige du nord vers la Hylée et se jette dans le liman du Dnièpre. [6] Probablement il existait à la place, où les Milésiens fondèrent leur ville, un village scythe portant le même nom, et ce nom fut conservé au nouvel établissement, car les Grecs, peuple superstitieux, avaient reconnu dans ce nom celui de leur dieu Pan, qui devint pour eux la divinité principale et titulaire de Panticapée.

Comme Olbia avait deux noms principaux, l'un, Olbia, Olbiopolis, pour les indigènes, et l'autre: Borysthènes, la ville des Borysthénites, pour les étrangers, Panticapée avait également un second nom, savoir Bosporos, nom tiré de la contrée, dont cette ville était la capitale. Ce nom de Bosporos se trouve pour la première fois

---

[1] Strabon, l. c., p. 38 ed. Kram. (310 C.)
[2] Strabon, XI, ch. 2, 8, Vol. II, p. 452 ed. Kram.
[3] Ed. Voss., p. 28.
[4] De situ orbis, liv. II, ch. 1.
[5] V. aussi Scymni fragm., 97. Diodore 20, 23, etc. Appien, de bello Mithrid., 107, etc.
[6] Hérodote, Melp., ch. 54.

chez Demosthène,[1] puis sur le marbre de l'Olbiopolite Theoklès, fils de Satyros, monument appartenant à la première moitié du premier siècle de J. C.[2]; il était surtout en usage chez les étrangers, depuis la fondation de l'empire romain,[3] Mais jamais on ne trouve ce nom sur les monnaies ni sur des monuments officiels.

Sur d'autres monuments, Bosporos, selon l'illustre Bœckh,[4] signifie l'alliance, le Κοινόν de toutes les villes grecques du Bosphore. Théodosie, dans les monuments de ce genre, est citée à part; acquise par Leukon I, elle n'était pas encore entrée dans l'alliance générale. Plus tard, Asandre s'appelle: archonte du Bosphore, titre, qui certainement ne s'appliquait pas seulement à Panticapée, mais bien à toutes les villes qui lui obéissaient, y compris Théodosie, qui à cette époque était évidemment admise dans ce Κοινόν.

Différents avantages durent attirer les premiers colons milésiens dans ces contrées: d'abord le désir d'avoir ici une place de commerce et en effet, Panticapée devint bientôt *l'emporium* de toutes les marchandises, arrivant du côté de la mer et destinées pour être vendues aux Scythes et aux autres Barbares voisins.[5] Phanagorie obtint la même importance pour les parages de la Méotide.

En second lieu, les productions du sol et de la mer, engagèrent des Grecs à s'établir en cet endroit. Le pêche y était fort considérable et les récoltes plus abondantes encore, surtout en blé, qui rendait trente grains pour un.[6] Les Panticapéens échangeaient avantageusement leurs poissons et leur blé contre des marchandises, qu'ils vendaient aux Barbares de la Crimée et des pays du nord, et bientôt la ville devint très-riche. L'appât du gain attira beaucoup de Grecs à Panticapée, et plus tard aussi des Romains, des Juifs[7] et même des Barbares scythes et sarmates, dont nous trouvons les noms dans diverses inscriptions.[8] Les marchandises principales, dont trafiquaient les Scythes, consistaient en or, en peaux, en fourrures, en cire,

---

[1] In Lept. § 27, 29.
[2] Bœckh, Corp. inscr. Græc., N° 1059.
[3] Bœckh, l. c. p. 98. — Pline, l. c., ch. 24: «Ad Panticapæum, quod alii Bosphorum vocant, extremum in Europæ ora», etc. comp. epist., X, 13. — Periplus Ponti Eux., anonymi, p. 7: *ἀπὸ Βοσπόρου, ἤτοι Παντικαπαίου.* v. aussi Steph. Byzant. v. *Βόσπορος* et Procope, de bello Pers., I, 12, de bello Goth., IV, 5, de ædific. III, fin.
[4] Corp. inscript. Græc., II, p. 106.
[5] Strabon, XI, 2, p. 433 ed. Kram. (495 C.)
[6] Strabon, VII, 6, p. 39 ed. Kram. (411 C.) «*τριάκοντα γοῦν ἀποδίδωσι, διὰ τοῦ τυχόντος ὀρυκτοῦ σχιζομένη*».
[7] Bœckh, l. c., N°s 2114^{b} et ^{bb}.
[8] Bœckh, l. c., N°s 2130, 2131.

en esclaves, etc. Les esclaves scythes, qui à Athènes faisaient le triste métier d'exécuteurs des hautes œuvres, étaient sans doute amenés de ces marchés.

Nous devons à Dubois des recherches sur la situation de l'ancienne ville. La colline sur laquelle elle s'élevait, porte le nom de la montagne de Mithradate. Panticapée était batie sur l'extrémité de cette montagne, dont le bout, se prolongeant jusqu'à la mer, était muni de l'acropole, disposée en polygone irrégulier et n'offrant que cent toises de terrain. [1] Dubois suppose sur cette acropole l'existence de deux sanctuaires, l'un de la Mère phrygienne (Kybélé, Astara), gravée sur tant de monnaies royales de bronze, et dont le beau torse, conservé à l'Ermitage, a été trouvé au pied de ce rocher. [2] L'autre sanctuaire, selon Dubois, était celui de Déméter thesmophore, la législatrice, dont on a trouvé les débris d'un autel[3] et d'une inscription de marbre[4].

Il y avait à Panticapée aussi un temple d'Esculape, dans lequel était déposé un vase en airain qu'une gelée rigoureuse avait rompu subitement. [5] Un torse assez mutilé, en marbre de Paros et d'un bon travail appartenant au musée de l'Ermitage, a fait probablement l'ornement de ce temple.

A l'époque chrétienne, les habitants de Panticapée se fixèrent sur le bord de la mer, où ils se fortifièrent; l'ancienne acropole milésienne devint le cimetierre de la ville moderne, et aujourd'hui la montagne de Mithradate est surmontée du sarcophage d'un antiquaire d'un grand mérite, Mr. Stempkowsky, ancien gouverneur de Kertch.

Si les débris de l'ancienne capitale du royaume du Bosphore sont insignifiants, l'antiquaire trouve un dédomagement considérable dans les trésors, produits des tumulus, entourant la ville. Ce sont surtout les tombeaux du Mont d'Or et principalement celui de la *Koul-oba* (terre de cendres), où l'on a trouvé une foule d'objets en or, en argent, en bronze, en argile, en terre cuite, en verre, en bois, etc., la plupart d'un magnifique travail grec et ayant composé une partie du trésor des rois du Bosphore, qu'on suppose avoir été enterrés dans ces tombeaux. [6] Ces pièces sont gravées dans l'ouvrage qu'on prépare sur les richesses de l'Ermitage.

Il paraît que les premiers colons grecs achetèrent des Scythes la permission de s'établir sur cette côte. Mais peu à peu ils se fortifièrent; d'autres colons arrivaient de différents côtés et enfin les Panticapéens non-seulement ne purent plus résister aux

---

[1] Dubois, Voyage, V, p. 120, 127.
[2] Ibid., p. 123.
[3] Ibid. p. 126.
[4] Bœckh, Corpus Inscr., II, N° 2106.
[5] Anthologia Græca, ed. Brunck, II, p. 234. Clarke, Voyage, II, p. 27. Dubois, V, p. 128.
[6] Dubois, l. c., p. 186 et suiv.

Barbares des alentours, mais bientôt ces derniers tombèrent eux-mêmes sous la dépendance des Grecs.

Pendant les soixante premières années de son existence, Panticapée fut gouvernée par ses optimates. Nous ne connaissons pas la forme de ce gouvernement, mais la nécessité d'être toujours en état de défense contre les Barbares, exigeait pour Panticapée un gouvernement très-puissant, sous des chefs héréditaires. La première dynastie d'archontes héréditaires, fut celle des Archéanactides, descendants d'Archéanax de Mytilene dont nous parlerons plus loin, à l'occasion de l'histoire du royaume du Bosphore.

C'est sous ces Archéanactides ou peut-être même avant leur avénement, que Panticapée s'empara de tout le territoire situé entre cette ville et celle de Théodosie, y compris la petite ville de Nymphée. Pline[1] cite, outre Nymphée, encore d'autres villes, savoir: Cytæ, Zephyrium, Acræ et Dia, mais sans mentionner si elles faisaient ou non partie du territoire de Panticapée. Il paraît cependant que ce n'était pas le cas, car Zephyrium situé au sud de Théodosie est trop éloigné de Panticapée pour qu'on puisse supposer qu'il était en dépendance de cette ville. C'est probablement Leukon I, après la prise de Théodosie, ou bien un des successeurs de Leukon, qui ajouta Zephyrium à son royaume.

Pourtant les Archéanactides ne bornèrent pas leur possession à la ville de Panticapée. Beaucoup d'autres villes du Bosphore, reconnaissant que la réunion de leurs forces pouvait seule les mettre à l'abri des attaques des Barbares, elles se soumirent aussi aux Archéanactides, en formant sous leur protection une alliance, un *Κοινόν*, dont le siége était à Panticapée. De cette manière, elles furent assez fortes pour soumettre quelques unes des peuplades scythes qui les entouraient. Mais les Archéanactides, malgré leur puissance croissante, se contentèrent toujours du titre d'archontes et en outre chaque ville dut avoir encore d'autres magistrats, surtout pour l'administration intérieure. Aucun des monuments conservés ne nous révèle les noms de ces magistrats; c'étaient probablement, comme à Olbia, des archontes à différents titres, des stratègues, etc.,[2] enfin le sénat et l'assemblée du peuple.

Les Archéanactides régnèrent de 480 à 438 avant J. C., en tout quarante-deux ans. Les seules médailles qui leur appartiennent sont les suivantes:

1. *Av.* Mufle de lion, vue de face.

---

[1] Hist. Nat. IV, ch. 26.

[2] Une seule inscription, chez Mr. Achik, Воспорское Царство, II, p. 65, N° 18, fait mention du sénat (*ἡ βούλη*) et de l'assemblée du peuple (*ὁ δῆμος*) qui avaient décrété un anneau d'or à Théophile. Mais il n'est pas dit, où cette pierre a été trouvée, elle est peut-être d'Olbia. cf. aussi l'article de Mr. Kareischa, Зап. Одесск. Общества, I, p. 612.

Rv. Carré creux, avec un astre au milieu, entouré des lettres ΠΑΝΤΙ, placées sur quatre petites tablettes. (Trihemiobolion du système d'Égine.) Æ. 3.

Poids: 1,725 grammes ou 32,481 grains de Paris. Le poids normal est de 34,25 grains.

Sestini, Cab. Chaudoir, p. 28, pl. I, 8.
Spassky, Археолого-нумизм. Сборникъ, p. 129, pl. I, N° 25.

*2. Monnaie semblable, mais sans l'inscription sur le revers. Æ. 3.

3. *Av.* Mufle de lion, mais plus grand.

Rv. Carré creux, divisé en quatre parties, dont deux sont ornées d'astres à quatre rayons. (Triobole d'Égine.) Æ. 3½.

Poids: 3,2 gr. ou 60,256 grains de Paris. Gravée pl. III, N° 6.

La ressemblence de ce *triobole* avec les pièces précédentes, surtout avec N° 1, nous permet bien de l'attribuer à Panticapée. Le même type se rencontre également sur plusieurs monnaies d'Apollonie en Illyrie, mais toujours avec la légende ΑΠΟΛ et d'une fabrication un peu différente, v. Akerman, Numismatic Chronicle, XI, p. 57.[1].

*4. *Av.* Tête de lion, de face.

Rv. ΠΑΝΤΙ Tête de bélier, le tout dans un carré creux (Trihemiobolion?) Æ. 3.

Albertrandi, Cat. num. vet., p. 48
Sestini, Lett. IV, p. 15, N° 1.
Kœhler, Sérapis, II, p. 116, N° 7.
Mionnet, Suppl. II, p. 6, 32.

*5. Même avers.

Rv. ΠΑΝΤΙ. Tête de bélier à gauche; dessous, un poisson (Trihemiobolion?) Æ. 2.

Sestini, l. c., pl. I, N° 7.
Mionnet, ibid, p. 7, N° 33.

Le même revers se trouve sur un *diobole* de Delphes, dont l'autre côté offre une tête de chèvre, entre deux dauphins. Cette monnaie, plus ancienne que la nôtre, lui a servi peut-être de prototype. V. Mr. de Bosset, Essai sur les médailles de Céphalonie, et d'Ithaque, pl. V, N° 1. Mr. Panofka, dans son intéressant traité, intitulé: Delphi et Melaine, Antikenkranz zum neunten Berliner Winckelmannsfest, p. 7, pl., fig. 6,

---

[1] Dans cet excellent journal feu Mr. Borrell publie les monnaies suivantes:

1. Av. Mufle de lion. Rv. Aire creux, divisé en quatre parties, avec l'inscription: ·VO / ΑΠ Triobole.

2. Hémiobole du même type, sans inscription.

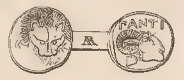
3. Av. Insecte. Rv. Sujet du N° 1, avec ΟΛ / ΠΑ·-Hémiobole.

Le célèbre numismate attribue ces monnaies à Apollonia de Chalcidice, mais leur ressemblance avec les monnaies de Panticapée fait présumer plutôt, qu'elles appartiennent à une ville de ce nom, moins éloignée du Bosphore, comme l'était Apollonia en Illyrie.

rapporte la tête de bélier au Parnasse, Παρνασσός, au lieu de Ἀρνασσός, et la tête de chèvre à la découverte de l'oracle de Delphes, par des chèvres, assourdies par les vapeurs, sortant de la terre.

*6. *Av.* Même tête de lion, mais avec une partie du cou.

Rv. Tête de bélier à droite, dessus: ΠΑΝΤΙ (Diobole.) Æ. 3.



Pièce unique de la collection de S. E. Mr. de Karnéieff. D'après son poids de 1,45 gr. ou 27,303 grains de Paris, c'est un *diobole* du système de Solon.

La tête de lion, vue de face, se trouve sur plusieurs médailles de Panticapée de l'époque des Spartokides, p. e. sur le *tétrobole* chez Mr. Spassky, l. c., pl. I, N° 23, avec une tête de Pan sur l'avers (N° 51) sur le *triobole*, chez Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 16, où on voit dans sa gueule une flèche ou un javelot,[1] etc. La tête de bélier est aussi le type de quelques-unes des monnaies suivantes; elle se trouve également sur une petite pièce d'or chez Mr. le baron de Chaudoir (Additions et Corrections, p. 39 N° 1), Av. ΠΑΝ, tête de bélier. Rv. Carré creux, divisé en six parties inégales; mais cette médaille paraît être un peu douteuse. Ce type, comme nous le pensons, se rapporte au culte de Dionysos, à qui dans les vendanges, on sacrifiait des béliers, dont les têtes figurent dans les pattes des panthères sur plusieurs reliefs bacchiques, tels que celui du Musée Pio Clémentino, IV, 20, Millin, Gal. myth. pl. LXX, N° 267, et ibid., N° 29, Millin, pl. LXIII, N° 268, etc. Une tête de bélier semblable se trouve sur quelques tiers de statères d'or que Sestini attribue à Phocée.[2] Ce type est donc l'imitation d'un autre, plus répandu, usage employé par les Anciens, ainsi qu'au moyen-âge, dans le but d'assurer une plus grande circulation à une monnaie nouvellement frappée. Le carré creux orné était le type ordinaire du milieu du cinquième siècle avant J. C. Les N°s 5 et 6, quoique sans ce carré, ressemblent néanmoins tellement à la pièce qui précède, qu'ils n'en peuvent pas être séparés.

La dynastie qui succéda aux Archéanactides (en 438 avant J. C.) était celle des Spartokides; elle se maintint plus de trois siècles, jusqu'en 115 avant J. C., où le dernier roi-archonte de la famille de Spartokos, Pærisade III, céda son royaume à Mithradate Eupator.

Les Spartokides, bien que leur puissance s'étendit rapidement sur les peuplades scythes et sarmates du Bosphore et de la Méotide, se servirent toujours pour les vil-

[1] Mr. Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 5, trompé par une empreinte mal-conservée, donne une mauvaise gravure de cette pièce, qu'il a prise pour une monnaie de cuivre.

[2] Stateri antichi, pl. I, N°s 21 à 24.

les grecques du titre modeste d'archontes, employé même pour Théodosie, conquête de Leukon I. Le titre de roi n'était en usage que pour le pays entier ou pour les nations barbares, qui obéissaient aux Spartokides. C'est ce qui résulte de toutes les inscriptions sur marbre, dont un nombre assez considérable nous a été conservé. Par contre, les monnaies de ces rois, destinées plutôt pour ces peuplades, que pour les villes grecques, qui frappaient en même temps des monnaies autonomes, portent toujours le titre royal.

L'acquisition de Théodosie ne fit tort en rien au bien-être de Panticapée, dont l'opulence, comme ses nombreuses médailles le prouvent, ne diminua pas.

Après la mort de Pærisade II, la puissance des nations barbares, faisant partie du royaume du Bosphore, s'agrandit considérablement, surtout par des renforts qui leur affluaient du nord et du centre de l'Asie, ce qui fit beaucoup de tort à l'état florissant du royaume, mais non pas à celui de la ville, dont le commerce si considérable, augmentait ses richesses de jour en jour. Pendant toute cette époque, Panticapée était restée une ville grecque tout à fait pure, ce qu'on peut voir aussi par les divinités qui y étaient honorées.

La divinité principale était Pan, figuré sur la plupart des médailles de Panticapée, mais il est bien étonnant, que les marbres ne le mentionnent pas[1]. Pan, dont le culte en Grèce était très-répandu, était honoré sous cinq qualités principales.

1. Dans l'origine Pan était une divinité de la nature, principalement en Arcadie, d'où son culte se répandit dans d'autres pays grecs. Il était considéré comme le symbole de la force masculine de la terre, excitée par l'effet du soleil sur les prés et dans les montagnes, sur les arbres, sur les herbes et en général, sur toute la végétation. De là, ses noms de *παντοφύης*, *γεννέτωρ πάντων*, *ἀυξητής*, *κάρπιμος*[2], etc., de *ὁπολυσπόρος*[3], etc., Il était le dieu des pâtres et son nom dérive de *πάω*, *Πάων*, ou dans la contraction dorique: *Πάν*.

2. Ce n'est que plus tard, qu'on prit Pan pour le feu, la lumière vivifiant et créant. On lui donnait le nom de *φαεσφόρος*[4], Pan lucidus[5]; dans un de ses temples en Arcadie, situé non loin du bois sacré de Poseidon, on entretenait en honneur de Pan un feu éternel[6]. À Athènes aussi, un flambeau était consacré à Pan

---

[1] Phurnut, De nat. deor. Ch. 27.
[2] Hymn. Orph. XI, v. 10, 11, 20, etc.
[3] Anthol. IV, ch. 13, 476 (ed. Wechel.)
[4] Hymn. Orph., v. 11.
[5] Reines., Syntagm., N°. 173.
[6] Paus., Arcadica, VIII, ch. 37, 8: *παρὰ τούτῳ τῷ Πανὶ πῦρ οὔ ποτε ἀποσβεννύμενον καίεται.*

dans son célèbre sanctuaire, construit dans un grotte de l'acropole[1]. Servius lui attribue des cornes, semblables aux rayons du soleil[2] et Macrobe l'appelle le Soleil même[3]. On trouve Pan identifié aussi avec Zeus. Euripide[4] parle de Κρόνιος Πάν et l'hymne orphique cité, le mentionne comme le Zeus véritable, le cornu: Ἀληθὴς Ζεὺς ὁ κεράστης[5].

Pan, sour la dénomination du capricorne, fut placé parmi les astres[6]; il est une constellation du printemps, fécondant la terre.

3. La relation de Pan avec Dionysos est très-connue et si répandue dans les monuments d'art, que nous n'avons pas besoin d'en donner quelques détails. Sur un grand nombre de monnaies de Panticapée, Pan couronné de lierre, est désigné par là comme faisant partie du cortége bacchique[7].

4. Pan exerce aussi une influence sur l'eau et sur les poissons. Fuyant devant Typhon, il se jeta dans l'eau et se métamorphosa en capricorne. Il est honoré par les pêcheurs et on ne peut pas s'étonner de le voir figurer sur les médailles d'une ville maritime de la Mer Noire, si célèbre par le produit de ses pêcheries[8].

5. Enfin Pan est connu comme démon de la terreur subite, πανικαὶ ταραχαί. Comme tel, il est censé être le fils du *bruit* (κρότος, strepitus)[9]. Il inspire de la peur aux armées de l'ennemi et leur fait prendre la fuite[10].

Pan, est représenté dans la numismatique de Panticapée de plusieurs manières très-différentes. Nous le voyons d'abord avec une expression sauvage, les cheveux hérissés, comme le dieu de la nature, le protecteur des pâtres et des chasseurs. C'est, d'apres notre avis la manière la plus ancienne de le représenter à Panticapée.

Sur le beau *chrysos*, pl. III N. 2, on voi Pan avec des cheveux régulièrement hérissés et formant des rayons; c'est une allusion à Pan phosphoros, dieu de lumière, compagnon de Hélios[11].

---

[1] Hérodote, VI, ch. 105:.. ..*καὶ αὐτὸν ἀπὸ ταύτης τῆς ἀγγελίης θυσίῃσι ἐπετέῃσι καὶ λαμπάδι ἱλάσκονται.*

[2] Ad. Virgil. Eclog., II, v. 31. Comp. Em. David, Jupiter, II, p. 406.

[3] Saturn. I., 22.

[4] Rhes. v. 35.

[5] Hymn. Orph., XI, v. 12.

[6] Hygine., Poët. astron., 28. Eratosth., Catast. in opusc. myth. phys. etc., p. 122.

[7] Muller, Handbuch der Archæol., § 387. Denkmäler, continués par Wieseler, II, N° 522 et suiv.

[8] Schol. Theocriti, V, 14.

[9] Hymn. Orph., XI, v. 9. Macrob., Saturn., I, 22.

[10] Hérodote, VI, ch. 105. Pausan., I, 28.

[11] Gerhard, Lichtgottheiten et Macrob., Sat., I, 22.

Plusieurs types variés offrent Pan couronné de lierre, comme faisant partie du cortége de Dionysos.

Pan avec des poissons sur le revers est peut-être le dieu des pêcheurs que nous venons de mentionner. Dans son acception, comme démon de la terreur, Pan est peut-être représenté dans la numismatique de Panticapée sur les pièces qui offrent sa tête avec une expression sauvage, les cheveux hérissés. On ne sait pas si ce type a été adopté en souvenir d'une victoire, remportée par les Panticapéens sur une des peuplades barbares, dont ils étaient entourés.

Pan, selon ces différentes manières de le figurer à Panticapée, devait y avoir plusieurs temples ou endroits saints. Il paraît même que les Grecs de ces contrées avaient transformé en Pan une divinité scythe, qui avait quelque ressemblance avec ce dernier, comme ils avaient transformé à Cherronésos l'Oreiloché des Scythes en Artémis [1].

La seconde divinité de Panticapée était Apollon, dont le culte fut sans doute introduit par les Milésiens, fondateurs de la ville. Apollon, en effet, est gravé sur un grand nombre de médailles de Panticapée; quelques unes offrent une tête d'Apollon, ressemblant à celle du Didymée de Milet; elle est diadémée et on y remarque l'expression sévère de la statue milésienne. Les têtes de la statue de ce dieu sont presque toujours laurées, mais elles offrent des expressions différentes, les unes représentent un Apollon citharède, d'autres un Apollon hekaërgos. Il y avait à Panticapée aussi un Apollon médecin, *ἰατρός*, à qui Leukon, second fils du roi Pærisade II (depuis 289 avant J. C.), érigea une statue. Mais aucun des types de nos médailles ne se rapporte à ce dieu.

Plusieurs monuments prouvent pour Panticapée un culte de Déméter thesmophore, *θεσμοφόρος*, celle qui avait fondé la société civile et les mariages. Nous avons vu que Dubois pense que son sanctuaire se trouvait sur l'acropole. C'est probablement d'Athènes que ce culte fut introduit à Panticapée, peut-être avec les Tesmophories, fête des femmes, célébrée à Athènes depuis le 11ᵉ jusqu'au 14ᵉ jour du mois Pyanepsion [2] (novembre). La femme de Hipposthène dédia à cette divinité une couronne d'or, ou un autre objet, du temps de Spartokos IV, fils d'Eumélos (304 à 289).[3] Sous le fils de ce roi, Pærisade II, Léostrate dédia à la même déesse une statue, en mémoire de son frère Kratès.[4] Un troisième marbre enfin cite une prêtresse de Déméter, Aristoniké, fille de Xénocrite, qui lui dédia un objet inconnu,

---

[1] V. notre ouvrage: Излѣдованія объ ист. и древностяхъ Херсониса, p. 53.
[2] Hérodote, II, 171. Une fête semblable était en usage aussi à Éphèse, v. ibid., VI, 16.
[3] Bœckh, l. c., N° 2106.
[4] Ibid., N° 2107.

en souvenir ou pour le salut de sa fille, qui s'appela Démétrié, nom derivant de celui de la déesse.[1] Sur un *trilepton* de Panticapée, on voit la tête voilée de Déméter.[2]

Une autre divinité de Panticapée, mentionnée seulement dans des inscriptions, est Aphrodité; le Byzantin Teisias, fils de Déloptique, et Aristion, fils d'Aristophon,[3] lui offrirent des dons, pour le salut de son frère Phrasidème.[4] C'est Aphrodité Uranie Apatouré, la reine, comme elle est appelée dans une inscription bien postérieure («Θεᾷ Ἀφροδίτῃ Οὐρανίᾳ Ἀπατούρῃ, μεδούσῃ», etc.),[5] une réunion de l'Aphrodité Uranie des Scythes et de l'Apatouré, dont nous parlerons à l'occasion de l'histoire de Phanagorie. Uranie est l'Artimpasé (Arginussa), la Vénus céleste des Scythes, adoptée par les Grecs de Panticapée[6] à une époque, où leur ville avait déjà un nombre considérable d'habitants scythes et sarmates, car le marbre, seul monument de ce culte à Panticapée, est de l'année 539 du Pont, 243 de J. C.

Les médailles du temps des Spartokides, nous prouvent encore des cultes de Poseidon, de Pallas, d'Hercule, d'Artémis, de Zeus, de Dionysos et des Dioscures. Aglaos, fils d'Hérakleides, voua du temps de Paerisade II, une statue ou un autre don votif à Dionysos[7].

Les seules divinités étrangères, honorées à cette époque à Panticapée, étaient l'Artémis éphésienne et la mère phrygienne. Le fils de Koiranos érigea à la première probablement une statue, pour le salut de sa fille Itie, du temps de Pærisade I (348 à 311 avant J. C.)[8]. L'Artémis d'Éphèse, divinité d'origine syrienne, avait un culte très-célébre, répandu aussi dans d'autres villes, surtout en Asie Mineure, mais sauf les monnaies, aucun monument ne prouve qu'elle fut adorée au Bosphore cimmérien, où au contraire, le culte d'Artémis *agrotera* et d'Artémis *tauropolos* était très-répandu. La figure de l'Artémis éphésienne, que chacun connaît, ne se trouve pas dans la numismatique de Panticapée.

La mère phrygienne, Kybélé, ayant son nom du mont: *τὰ Κύβελα* en Phrygie, est également une ancienne divinité syrienne, dont le culte de l'Asie, et surtout de l'Asie Mineure, se répandit en Grèce et dans le Bosphore cimmérien. Le torse d'une belle statue de Kybélé assise, déterrée à Panticapée, se trouve au Musée de l'Ermi-

---

[1] Ibid., N° 2108.
[2] Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 32.
[3] Ibid., N° 2108, g.
[4] Ibid., N° 2109.
[5] Ibid., N° 2109^b.
[6] Hérodote, IV, 59.
[7] Achik, l. c., I, p. 64, N° 16.
[8] Ibid. p. 59, N° 7.

tage Impérial[1]. Cette déesse, comme nous l'avons mentionné, ressemble beaucoup à l'Astarté des Perses et des Phéniciens, figurée sur la plupart des monnaies de cuivre, frappées par les rois sarmates du Bosphore. Kybélé est gravée sur quelques monnaies d'Olbia[2], mais elle est encore inconnue dans la numismatique de Panticapée.

Lorsque Pærisade III, le dernier roi de la famille de Spartokos, n'étant plus en état de se défendre contre les Scythes, céda son royaume en 115 à Mithradate Eupator, ce dernier devint aussi maître de la ville de Panticapée, à laquelle il laissa, comme il paraît, tous ses anciens priviléges. Après avoir chassé les Scythes, de la presqu'île, le roi administra le royaume du Bosphore, au commencement par ses capitaines Neoptoléme et Diophante, mais plus tard, vers l'an 80 avant J. C., il donna pour roi aux Bosphoriens Macharès, son fils, qui naturellement devait toujours reconnaître son père comme chef supérieur. Cependant Macharès profitant du malheur de Mithradate, tâcha de se rendre indépendant et au lieu de secourir l'auteur de ses jours et de sa puissance, il s'allia avec Lucullus et envoya des renforts aux ennemis de son père. Ce ne fut qu'en 66 que Mithradate se vit en état de punir la trahison de son fils; il entra dans la Cherronèse taurique, Macharès se retira dans la ville de Cherronésos, en y amenant tous les vaisseaux, pour ôter à son père la faculté de le poursuivre. Mais lorsque Mithradate avança par terre, Macharès, qui connaissait bien le caractère implacable de son père, se donna la mort de sa propre main[3].

Rappelé en Asie, Mithradate quitta la presqu'île pour succomber bientôt, vaincu par Pompée. Il fut forcé de se retirer chez un prince scythe du bord de la Méotide, où il prépara pendant deux ans une nouvelle guerre contre Rome. Enfin il parut de nouveau dans le Bosphore, en 64 avant J. C. Mais Stratoniké, une des femmes du roi, à qui il avait confié le château fort de Symphori, avec une grande partie de ses trésors, dont il avait besoin pour ouvrir la campagne, s'était rendue à Pompée. Mithradate pour la punir, fit périr cruellement et devant les yeux de sa mère, son fils Xipharès, puis il s'empara de Panticapée, de Théodosie, de Phanagorie et des autres villes principales de ces contrées. Mais ses succès ne furent pas de longue durée: la trahison de son capitaine Kastor, le priva de Phanagorie, presque tous ses enfants tombèrent au pouvoir des Romains et lorsqu'il conçut l'idée téméraire d'attaquer les Romains en Italie même, ses soldats se révoltèrent. Pharnace, son fils le plus chéri, se mit à la tête des traîtres, et d'accord avec les Romains, il se fit proclamer roi.

---

[1] Achik, l. c. grav. N° XIC.
[2] Descr. des méd. d'Olbia, N° 110.
[3] Appien, De bello Mithr., ch. 102, p. 1070 ed. Lugd. Dion, 36.

Mithradate avec quelques soldats, s'enferma dans Panticapée et du haut du rempart, il adressa la parole à Pharnace, dans le but de se réconcilier avec lui. Ses efforts n'ayant eu aucun succès, le père malheureux appela la vengeance des dieux sur ce fils dénaturé, qui devant les yeux de Mithradate, se fit couronner avec une plante de papyrus, à défaut d'un diadème véritable. Enfin Mithradate, désespérant de se sauver, ordonna à ses femmes et à ses filles d'avaler du poison, et comme le poison ne produisait aucun effet sur lui, par le fréquent usage qu'il en avait fait dès l'enfance, il se perca de son épée, avec l'aide d'un guerrier gaulois nommé Bithicus, et expira devant son fils qui entrait en triomphant dans la capitale de son nouveau royaume [1].

Ce fut non loin de cette même ville que Pharnace éprouva la suite de la malédiction que son père avait prononcée contre lui. Vaincu par César près de Zéla, et privé du Bosphore par la trahison de son général Asandre, il entra dans la Cherronèse à la tête de quelques soldats, la plupart scythes et sarmates, qu'il avait pu réunir. Asandre avec une armée beaucoup plus nombreuse, alla à sa rencontre; le combat s'engagea entre Théodosie et Panticapée, et finit par la défaite et la mort de Pharnace [2]. Asandre fut soutenu par les citoyens de Panticapée et des autres villes grecques, car pour leur plaire il ne porta au commencement que le titre modeste d'archonte. Huit ans après, lorsqu'il eut vaincu Mithradate de Pergame, nommé roi du Bosphore par César et peut-être en vertu de son mariage avec Dynamis, fille de Pharnace, Asandre prit le titre de roi. Il régna tranquillement jusqu'en 14 avant J. C., époque où un aventurier, Scribonius, le priva du trône qu'il n'occupa lui-même que quelques mois. Mis à mort par les Bosphoriens même, à l'approche d'Agrippa, ce dernier conféra le diadème royal du Bosphore à Polémon, roi de Pont, qui dans l'an 1 avant J. C., succomba contre Sauromate, chef des Sarmates, peuplade venue de l'intérieur de l'Asie pour s'emparer du royaume du Bosphore.

La plupart des médailles panticapéennes appartiennent à l'époque des Spartokides, quelques-unes à celle des premiers Achéménides et des Zénonides, mais aucune, ainsi que leur fabrication le prouve, ne peut être frappée depuis l'avénement des Aspurgiens en Europe. Ainsi, par ex., le *tétrachalkon* avec le dieu Mois, type k, est du temps de Mithradate VI; ce type a pour emblèmes caractéristiques, le croissant et l'astre, qu'on peut considérer comme les armes des anciens Achéménides, et qui se rencontrent presque sur toutes leurs monnaies.

---

[1] Appien, ibid., p. 1082. Orose, VI, ch. 5.
[2] Appien, l. c., p. 1090.

Mais il est difficile de séparer la description des monnaies selon les époques, auxquelles elles appartiennent, car les indications sont ordinairement trop peu distinctes. Nous faisons donc suivre cette description d'une classification des monnaies d'après les types.

a. *Avec tête de Pan.*

I. Tête de Pan barbue, mais nue.

1. Rv. Griffon.

7. *Av.* Tête de Pan, vue de trois-quarts et tournée à gauche.

Rv. Griffon sur un épi, marchant à gauche et tenant un javelot dans la gueule; sa tête, tournée à droite, est ornée de cornes de bouc. Dans le champ, Π-Α-Ν. (Chrysous.) *AV.* 4.

Poids: 9,05 grammes ou 170,411 grains de Paris. Gravé pl. III, N° 1.

Spassky, Босфоръ Киммер. p. 13, N° 21.

8. *Av.* Tête de Pan à gauche; les cheveux forment des rayons.

Rv. Même revers. (Chrysous.) *AV.* 4.

Poids: 9,025 grammes ou 169,94 grains de Paris. Gravé pl. III, N° 5.

Mémoires de la société d'arch. et de numism. de St. Pétersbourg, Vol. I, Bullet. p. 17.

Ces deux monnaies appartiennent aux plus beaux spécimens de la numismatique grecque; elles sont à peu près de l'époque de Philippe II de Macédoine (de 359 à 336), mais leur exécution est de beaucoup supérieure aux *chrysoi* de ce roi.

Toutes les monnaies d'or de Panticapée sont de la plus grande rareté; les pièces précédentes, ainsi que notre N° 23, proviennent d'une fouille exécutée par un officier de Cosaques sur un endroit de la presqu'île de Taman, en 1844. On y déterra une douzaine d'exemplaires de trois coins différents, mais il paraît que plusieurs autres encore furent soustraits, par les ouvriers mal surveillés.

Le pied monétaire de ces pièces est le plus répandu de leur époque, celui des dariques, monnaie d'or des rois persans, tirant son nom de Dareios, fils d'Hystaspes, mais frappées peut-être déjà sous Kambysès. Les dariques, citées par Boeckh pèsent à peu près 157 grains de Paris, mais toutes ont souffert par la circulation; leur poids primitif était de 164,4 grains. Nos monnaies, au contraire, n'ont pas souffert, elles sont à fleur du coin et pèsent 170,411 et 169,94 grains de Paris[1], ce qui dépasse considérablement le poids primitif des dariques. On connaît plusieurs exemples de monnaies grecques, dépassant le poids voulu du système auquel elles appartiennent. Les statères d'or de Philippe III de Macédoine, de Lysimaque de Thrace, des premiers rois de Syrie, offrent tout à fait le même système, employé aussi par

[1] Ou 139,736 grains anglais.

les Aetoliens, par les Cyréniens, par les Tarentins et par d'autres peuples grecs [1], et correspondant avec celui de Solon.

Les monnaies d'or frappées avant l'avénement des Achéménides et trouvées dans l'ancien royaume du Bosphore, sont outre ces *chrysoi* de Panticapée, des statères d'or des rois de Macédoine et de Lysimaque de Thrace, ainsi que quelques distatères et tiers-de-statères asiatiques, attribués ordinairement à Cyzique. Ces dernières monnaies, la plupart plus anciennes que les nôtres, sont frappées d'après un ancien système asiatique, ressemblant au pied monétaire d'Égine.

Le griffon que nous voyons sur le revers de nos médailles, est un type local; c'est le monstre, qui, habitant le pays entre les mont riphéens et le territoire des Scythes et des Sarmates, défendait contre ces peuples l'or confié à sa garde. [2] Sur nos monnaies on voit dans la gueule du griffon un javelot, arme qu'il a arrachée à un de ses ennemis. Ces animaux d'origine asiatique, sont figurés de manières différentes: avec des cornes et des oreilles de bouc sur une tête de lion, on les voit aussi sur le célèbre vase en terre cuite de l'Ermitage, œuvre de l'artiste athénien Xenophantos, et trouvé à Kertch. Ce vase, un *lékythos*, et sans contredit le plus beau monument de ce genre, offre la représentation de Scythes, combattant des griffons. [3]

Sur d'autres pièces de Panticapée, le griffon a une tête d'aigle, comme il est représenté ordinairement sur les monnaies et sur d'autres monuments grecs.

La réunion de Pan avec ce monstre guerrier fait supposer que le dieu est figuré ici comme le démon de la terreur *panique*, le même qui assista les Grecs à la bataille de Marathon [4] et qui chassa les Gaulois devant Delphes. [5] En souvenir de ce succès, Antigonos I, roi de Macédoine, plaça sur plusieurs de ses monnaies la tête de Pan, au centre d'un bouclier et sur d'autres, Pan, dressant un trophée.

Le griffon, dans la numismatique de Panticapée, se trouve aussi réuni quelquefois avec Apollon, surtout dans la signification solaire de ce dieu. Les médailles de cette ville le représentent donc dans sa double acception, soit comme griffon cornu du pays. soit comme griffon apollinaire, à tête d'aigle. [6]

---

[1] Boeckh, Metrologische Untersuchungen p. 129 à 132. Le magnifique statère d'or de Pærisade II, faisant partie du cabinet de Mr. le prince Sibirsky, pèse 8,425 grammes ou 158,639 grains; il est à peu près de la même époque que nos statères d'or. Les statères d'or de Mithradate VI et de Pharnace, son fils, ne pèsent que 8,150 grammes ou 153,464 grains.

[2] Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, p. 61.

[3] Mémoires de la soc. d'arch. et de numism. de St. Pétersb., II, Bull., p. 7.

[4] Hérod., VI, ch. 105. Pausanias, Attica, ch. 28.

[5] Pausanias, Phoc., ch. 23.

[6] Trésor de num. et de glypt., Mythologie, pl. XXXIX et XL.

9. *Av.* Tête de Pan, tournée à droite.

Rv. Moitié antérieure d'un griffon à tête d'aigle et tournée à gauche. En bas, un esturgeon. Dans le champ: Π-A-N. (Chalkous.) Æ. 5.

Gravée pl. V, N° 19.

De la Motraye, Voyage en Europe, Asie et Afrique, Vol. I, pl. XXVIII, N° 10.
Combe, Numorum G. Hunteri descript., pl. 224, pl. 41, N° X.
Taylor Combe, Vet. pop. et reg. numi Musei Brit., p. 88, 1.
Sestini, Lettere, IV, p. 17, N° 5, 6.
Le même, Museo Hederv. I, p. 2, N° 5.
Mionnet, Suppl. II, p. 8, N° 48.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 11, N° 17.
Le même, Descript. num. vet. musei Odess., p. 8, N° 12, 13.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 17.

On connaît plusieurs coins de ce *dichalkon;* les uns avec la barbe de Pan plus hérissée, les autres avec la barbe pointue et lisse.

*9. Pièce semblable, mais avec un épi, au lieu de l'esturgeon. Æ. 5.

Mionnet, I, p. 348, N° 12.

Quand on a vu un original de cette pièce, on ne peut pas s'abstenir, de penser que Mionnet a pris peut-être pour un épi l'esturgeon mal conservé de l'exemplaire qu'il avait sous les yeux. Le même savant mentionne aussi un autre exemplaire, offrant le griffon seul, sans nul objet au-dessous (Suppl. p. 8, N° 47), mais c'est probablement encore une pièce mal conservée, où l'objet en question n'était plus visible.

Toutes ces pièces sont du plus beau style.

2. Rv. Lion.

*11. *Av.* Tête de Pan, vue de trois-quarts et tournée à droite.

Rv. Lion à droite, prêt à s'élancer sur la proie. A l'exergue: ΠANTI (Tétrobole.) AR. 3.

Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 13.
Spassky, l. c., pl. I, N° 19.
Sabatier, Souvenirs de Kertch, pl. III, N° 6.

La gravure chez Mr. Spassky est inexacte. L'exemplaire mal conservé qui existe à l'Ermitage, pèse 2,25 grammes ou 42,367 grains de Paris. C'est donc un *tétrobole* attique de Solon, d'un poids primitif de 54,8 grains.

* 12. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. Lion couché, à droite; à l'exergue: ΠANTI (Triobole?) AR. 3.

Spassky, l. c., N° 21.

Mr. Spassky indique par erreur cette monnaie, comme étant de cuivre. On trouve le même revers avec une tête juvénile de Pan sur l'avers (N° 42); nous n'osons

pas dire que Mr. Spassky, abusé par une mauvaise empreinte de cette pièce, a pris la tête imberbe de Pan pour une tête barbue.

Le lion, dont la tête, comme nous avons vu, se trouve sur les plus anciennes monnaies de Panticapée, est vraisemblablement le lion milésien qui se rencontre si souvent dans la numismatique de Milet, métropole de Panticapée.

*13. *Av.* Tête de Pan, à gauche.

Rv. Lion allant à gauche; à l'exergue: ΠΑΝΤΙ. (Tétrobole.) ᴁ. 3.



Dans la collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky et dans celle de Mr. le prince A. Sibirsky. Le poids de 2,6 grammes, ou 48,958 grains de Paris, prouve que cette monnaie, ayant peu souffert par la circulation, est un *tétrobole* attique un peu diminué, dont le poids primitif est de 54,8 grains.

3. Rv. Tête de cheval.

13. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. Tête et cou de cheval, à droite; en bas: ΠΑΝΤΙ (Dilepton.) Æ. 2.

Gravé pl. VI, N° 22.

Spassky, l. c., pl. I, N° 25.

Un cheval complet est gravé sur le beau tétradrachme N° 65. Ce type convient beaucoup pour une ville, construite dans une contrée de nomades, où les chevaux étaient très-considérés. Peut-être aussi le cheval est-il en rapport avec Apollon Hélios et représente ici un des quatre chevaux attelés à son char. On sacrifiait des chevaux à ce dieu.

4. Rv. Tête de taureau.

15. *Av.* Tête de Pan, comme sur N° 7.

Rv. Tête de taureau, à gauche. Dans le champ: Π-Α-Ν. (Triobole du système d'Égine.) ᴁ. 4.

Poids: 3,55 grammes.

Gravé pl. III, N° 2.

Neumann, Numi pop. et urb., I, pl. 3, N° 1.
Hunter, l. c., p. 224, N° 2
Wiczay, Museo Hederv. I, p. 71, N° 1972, pl. VI, N° 124.
Raoul-Rochette, Antiq. du Bosph., pl. III, N° 8.
Kœhler, Sérapis, I, p. 118, N° 1.
Sestini, Mus. Hederv. I, p. 2, N° 1.
Mionnet, Suppl. II, p. 7, N° 36.
Spassky, p. 14, N° 33, 39.

D'après son poids, de 3,55 grammes ou 66,8465 grains de Paris, cette monnaie ne peut pas être une drachme attique (de 82,2 grains), ni un *tétrobole* (de 54,8 grains); elle correspond plutôt parfaitement avec le *triobole*, la demi-drachme, du pied monétaire d'Égine, poids employé par les rois de Macédoine pour les monnaies d'argent, par Chalkis de la Thrace et par d'autres pays peu distants de la Crimée et avec lesquels cette dernière était sans doute en commerce. Nous voyons donc, qu'à Panticapée, comme en Macédoine et ailleurs, l'or fut monnoyé d'après le système attique de Solon, basé sur un ancien système asiatique, tandis que l'argent le fut d'après le même système et aussi d'après le pied monétaire d'Égine, qui tirait son origine de la Babylonie. Nous verrons dans la suite que quelques monnaies panticapéennes sont frappées d'après le système d'Eubée.

Il existe également de ce type aussi un coin moderne, fabriqué par Becker, v. Pinder, *Die Beckerschen falschen Münzen*, p. 8, N° 37.

*15. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. **ΠΑ** Tête de bœuf à gauche. Médaille surfrappée et de fabrique barbare. (Triobole.) Æ. 3.

Kœhler, Sérapis, I, p. 118, N° 3.

C'est ainsi que Kœhler donne la description de cette monnaie; malheureusement il ne dit pas sur quelle pièce elle est surfrappée, ce qui pourrait peut-être jeter quelque lumière sur l'époque, à quelle elle appartient.

17. *Av.* Tête de Pan, à gauche.

Rv. Tête de taureau à gauche; dans le champ: **Π-Α-Ν** (Chalkous.) Æ. 4.

Gravé pl. V, N° 15.

Raoul-Rochette, l. c., pl. III, N° 9.
De Longpérier, Cat. de la collect. de M. H...., p. 12, N° 295.
Spassky, l. c., pl. I, N°s 28, 29.

18. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. **ΠΑ** Tête de bœuf à gauche. (Lepton.) Æ. 1½.

Mionnet, l, c., N° 40.

La tête du taureau fait allusion à l'agriculture des Panticapéens, une de leurs occupations principales, ainsi qu'au nom de la presqu'île taurique, dont Panticapée était la capitale.

5. Rv. Tête de bélier.

*19. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. Tête de bélier à droite, au-dessus un globule; en bas: **ΠΑΝΤΙ** (Lepton.) Æ. 2.



Très-jolie pièce inédite du cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky.

Une tête de bélier est gravée également sur les Nos 4 à 6 et sur le *tétrobole* N° 30, elle est représentée de la même manière sur des monnaies d'argent et de bronze de l'île d'Égine [1] qui, sans doute, était en rapport de commerce avec Panticapée. La capitale du Bosphore imita sur plusieurs de ses monnaies le type des monnaies si répandues d'Égine, d'autant plus que la tête de bélier est en même temps un emblême de Pan, à qui on sacrifiait les béliers.

6. Rv. Arc et flèche.

*20. *Av.* Tête de Pan à droite.

Rv. Arc et flèche tournée à droite. En bas: ΠΑΝΤΙ (Chalkous.) Æ. 4.

Spassky, l. c., pl. I, N° 32.

*21. *Trilepton* du même type, mais d'un travail assez grossier. Æ. 3.

Un second exemplaire est surfrappé sur un *trilepton* au type du trépied, dont on aperçoit quelques traces sur l'avers. Par une faute du monnayeur, le revers offre la double empreinte de l'arc.

L'arc et la flèche sont également des emblèmes locaux. C'étaient les armes ordinaires des Scythes; on les trouve sur un grand nombre des pièces panticapéennes suivantes, ainsi que sur quelques monnaies de Phanagorie.

Une tête de Pan, semblable à celle des monnaies précédentes, se rencontre sur le revers de quelques *tétrachalka* postérieurs, dont l'avers offre la tête de Poseidon.

II. Tête de Pan, barbue et couronnée de lierre.

1. Rv. Tête d'Apollon.

*22. *Av.* Tête de Pan, couronnée de lierre et tournée à gauche, dans un grènetis.

Rv. Tête laurée d'Apollon à gauche, devant: ΠΑΝΤΙ (Didrachmon.) AR. 5.



Le seul original connu de cette belle monnaie, fait partie du cabinet de S. E. Mr. le Comte Pérowsky. Comme il est un peu altéré, son poids ne s'élève qu'à 9,375 grammes ou 176,531 grains de Paris; il faut présumer que le poids primitif de ce *didrachmon* était à peu près de 200 à 210 grains de Paris, ce qui fait supposer qu'il est un *didrachmon* de l'ancien système attique, correspondant avec

[1] Eckhel, Doctr. num. vet., II, p. 225.

le système d'Eubée, employé à Histiée, à Chalcis et dans d'autres endroits maritimes avec lesquels Panticapée était en commerce.

2. Rv. Griffon.

*23. *Av.* Tête de Pan à gauche.

Rv. Comme sur le N° 7. (Chrysous.) AV. 4.

Poids: 9,05 grammes ou 170,411 grains de Paris.

Cette belle pièce, de la même fabrication que les N°s 7 et 8, se trouve à l'Ermitage ainsi que dans la collection de Mr. le comte Ouwaroff. Les deux exemplaires faisaient partie du trésor découvert dans la presqu'île de Taman.

*24. Monnaie semblable, mais moins ancienne et d'un style inférieur. L'inscription du revers est disposée: Π A N, tandis que l'exemplaire précédent offre: A N Π. Les sujets des deux côtés sont figurés plus grands, mais les ailes du griffon, sont proportionnément plus petites. Le poids de ces *chrysoi* de 9,0125 grammes ou 169,503 grains de Paris, indique qu'il est un peu moins ancien que les précédents. AV. 5.

*25. Un autre exemplaire est plus grand et offre le griffon avec des ailes fort petites. AV. 5½

Pembrochiae comit. numism. antiq., V, 12.
Combe, Numor. G. Hunteri descript., p. 224, N° 1.
Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 4.
(Sestini,) Descript. numor. vet., p. 28, N° 1.
Guthrie, A tour through the Taurida, p. 287, pl. VI, N° 4.
Mionnet, I, p. 347 N° 7. Rec. des planches, pl. LXIX, N° 3.
Dumersan, Numismatique du voyage du jeune Anacharsis, p. 49, pl. I, N° 1.
Spassky, l. c., pl. I, N° 16.

Cette pièce, d'un style moins ancien que celui des exemplaires précédents, offre un poids de 8,5 grammes ou 160,55 grains de Paris. Elle est à peu près du temps de Philippe II et d'Alexandre-le-Grand, dont les statères d'or ont un poids semblable. Il existe de ce type aussi des contrefaçons de Smyrne, v. Sestini, *Dei falsificatori antichi*, pl. I, N° 5, et une autre de Becker, v. Pinder, *Die Beckerschen falschen Münzen*, pl. 8, N°36.

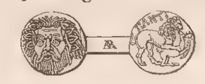
*26. *Demi-chrysous* d'un type semblable. Mais les ailes du griffon sont plus grandes et la légende est disposée: Π A N. AV. 4.

3. Rv. Lion, dévorant un cerf.

*27. *Av.* Tête de Pan, couronnée de lierre et vue de face.

Rv. ΠΑΝΤΙ Lion dévorant un cerf, le tout tourné à droite. (Tétrobole.) AR. 4.

Poids: 2,6 grammes ou 47,218 grains de Paris.



Cette belle médaille est conservée dans les collections de S. E. Mr. le comte Pérowsky et de Mr. le prince Sibirsky. Ces deux exemplaires, les seuls connus, ont très-peu souffert par la circulation; leur poids, de 2,6 grammes ou 47,218 grains, prouve que ce sont des *tétroboles* du système d'Eubée, dont le poids primitif est de $57\frac{1}{12}$ grains. Le beau *didrachmon*, N° 22, appartient au même pied monétaire.

Le type du revers, tout à fait insolite dans la numismatique de Panticapée, se rencontre dans celle de Velia en Lucanie,[1] et en Cilicie.[2] Le lion est un symbole du soleil, divinité principale des Perses. Il figure sur un grand nombre de monuments persans, entre autres sur beaucoup de médailles des satrapes persans en Cilicie, en Phénicie, dans l'île de Cypre,[3] etc. On serait tenté de prendre le type de notre beau *tétrobole* pour l'allusion à un fait historique, l'oppression de l'hellénisme, représenté dans le cerf et symbole d'Artémis, par les Achéménides, dont le symbole peut très-bien être le lion. Mais notre monnaie appartient sans contredit à une époque, où il n'y avait pas la moindre influence persane en Crimée, où même l'empire de Pont des Achéménides n'était par encore fondé; rappelons en passant que les médailles du premier roi achéménide de la Crimée, Mithradate-le-Grand, offrent justement le cerf et non pas un lion. Il paraîtrait donc que sur notre *tétrobole* le lion, dévorant le cerf, a une autre signification. Le lion est ici probablement un symbole bacchique, comme le fait supposer la tête de Pan sur l'avers. Le revers de nos médailles offre donc un sujet, qui atteste l'introduction à Panticapée d'un culte de Dionysos, qui remplaça pour quelque temps le culte plus ancien d'Artémis. Ce type est vraisemblablement gravé d'après un groupe célèbre, en marbre ou en bronze et qui faisait l'ornement d'une des places publiques de Panticapée.

4. Rv. Tête de taureau.

*28. *Av.* Tête de Pan, à gauche.

Rv. Tête de taureau à gauche. Dans le champ: Π-A-N (Tétrachalkon.) Æ. 7.

Kœhler, Sérapis, I, p. 118, N° 6.

Spassky, l. c., N° 26.

C'est peut-être la même pièce indiquée chez Mionnet, Suppl. II, p. 7, N° 35, citée d'après une description inexacte de Sestini.

*29. *Chalkous* (?) d'un type semblable. Æ. 3.

Spassky, Археол.-нум. сборникъ, pl. I, N° 8.

---

[1] Mionnet, I, p. 177. Eckhel, Doctr. num. vet., I, p. 165, où le célèbre numismate cite, pour expliquer le type en question, des vers d'Homère et de Virgile.

[2] Mionnet, III, p. 662, etc.

[3] V. p. e. les monnaies du roi Evagoras de Cypre (mort en 375 avant J. C.) etc., dans l'ouvrage de Mr. le duc de Luynes, Numismatique et inscriptions cypriotes, pl. XII, etc.

5. Rv. Tête de bélier.

30. *Av.* Même tête de Pan, à gauche.

Rv. Tête de bélier, à gauche aussi; en bas: ΠΑΝΤΙ (Tétrobole.) Æ. 2.

Poids: 2,525 grammes ou 47,545 grains de Paris. Gravé pl. III, N° 4.

Mionnet, l. c., p. 7, N° 34.
Spassky, Босф. Кимм. p. 15, N° 46.
Dumersan, Descript. du Cab. Allier de Hauteroche, pl. II, N° 11.

Cette monnaie a peu souffert par la circulation; son poids primitif était à peu près de 50 grains. C'est donc un *tétrobole* attique un peu diminué.

On connaît de ce type des contrefaçons en argent doré.

6. Rv. Tête d'esturgeon.

*31. *Av.* Même tête de Pan, à gauche.

Rv. Tête d'esturgeon à droite; au-dessous: ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.



Æ

Cette jolie pièce fait partie du beau cabinet de Mr. le prince Sibirsky. Le type de l'avers est tout à fait semblable à celui des pièces précédentes, mais celui du revers est insolite et ne se rencontre d'une manière un peu analogue que dans la numismatique d'Olbia. [1]

7. Rv. Arc et flèche.

32. *Av.* Même tête de Pan, à gauche.

Rv. Arc et flèche, tournée à droite; en bas: ΠΑΝΤΙ (Tétrachalkon.) Æ. 7.

Gravé pl. V, N° 13.

Pellerin, Recueil de médailles de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 10.
Guthrie, A tour through the Taurida, p. 241 et pl. VI, 10.
Millin, Monuments antiques, I, pl. IV, p. 22 et suiv.
Mionnet, I, p. 348, N° 11.
Spassky, l. c., pl. I, N° 32.

33. Pièce semblable, mais la tête offre une autre expression et les lettres sur le revers sont plus grandes. (Tétrachalkon.) Æ. 6.

34. *Av.* Même tête, mais tournée à droite.

Rv. *Ut supra.* Flân épais. (Chalkous.) Æ. 3.

Gravé pl. VI., N° 29.

Spassky, l. c., N° 33.

35. Pièce semblable, mais avec un trépied en contremarque, sur le revers. (Chalkous.) Æ. 4.

[1] V. cet ouvrage, p. 49, N° 60.

Sur un exemplaire chez Mr. Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 10, N° 10, il y a un astre en contremarque.

36. *Trilepton* semblable, mais mince et avec ΠΑΝΤ sur le revers. Il est frappé sur une autre pièce, dont le type n'est plus à reconnaître. Æ. 3.
Gravé pl. VI, N° 25.

37. Pièce semblable, mais plus épaisse; sur le revers, on ne voit que les lettres ΠΑ. Surfrappée sur une monnaie de la même ville, dont on ne distingue que le mot: (Π)ΑΝΤ. Æ. 3.

Cet exemplaire paraît être le dernier d'un type, qui fut longtemps en usage. Peut-être fut-il frappé à l'époque où Panticapée s'était soustraite à la domination de Mithradate-le-Grand. Il offre tout à fait le style de fabrication de quelques monnaies de Phanagorie, décrites dans la suite de cet ouvrage, et nous pensons, qu'il leur est contemporain. Ces pièces de Phanagorie offrent sur le revers aussi l'arc et la flèche et sont vraisemblablement de l'époque où cette ville recouvra sa liberté par la faveur de Pompée.

8. Rv. Corne d'abondance et *piloi* des Dioscures.

38. *Av.* Même tête de Pan, à gauche.
Rv. Corne d'abondance entre les bonnets des Dioscures. Ces bonnets, *πῖλοι*, sont surmontés d'astres à huit rayons. En bas: ΠΑΝ-ΤΙ. (Chalkous.) Æ. 4.
Gravé pl. V. N° 17.

39. *Chalkous* semblable, mais avec une autre expression de la tête de Pan et des lettres moins régulières. Æ. 4.
Gravé pl. V, N° 18.

40. Id., mais la tête de l'avers est beaucoup plus grande et les lettres (on ne voit que ΠΑΝ-Τ) sont plus étroites. Æ. 4½.
Gravé pl. V, N° 16.

Sestini, Descript. num. vet., p. 28, N° 2.
Mionnet, I, p. 348, N° 14.
Guthrie, l. c., p. 288, pl. VI, 11.
Sestini, Mus. Hederv, I, p. 2, N°s 6, 7.
Mourzakéwicz, Descript. mus. Odess. p. 8, N° 9.
Le même, Descript. num. vet., p. 10, N° 14.
Dumersan, Coll. Allier de Hauteroche, p. 19, N° 4.
Spassky, Босфор. Кимм. pl. I, N° 30.
Le même, Арх.-Нум. Сборникъ, pl. I, N° 10.

L'avers de l'exemplaire N° 6 du musée d'Hedervar, est surfrappé d'un coryte. La corne d'abondance indique la fertilité du territoire de Panticapée, en blé et fruits. Les *piloi* des Dioscures seuls sont gravés aussi sur une des monnaies suivantes et

sur le *dilepton* d'Olbia, N° 93. Le type entier du revers de nos *chalkoi* était très-répandu sur le littoral asiatique de la Mer Noire, comme le prouvent des monnaies d'Amasie,[1] d'Amisus du Pont,[2] de Sinope de Paphlagonie[3], etc., etc.

III. Tête de Pan imberbe et nue.

1. Rv. Moitié antérieure du Pégase.

41. *Av.* Tête de Pan, à gauche.

Rv. Moitié antérieure du Pégase galopant à droite. Dans le champ Π-A-N. (Tétralepton.) Æ. 3.

Gravé pl. V, N° 20.

Mionnet, Suppl. II, p. 8, N° 49, pl. II, N° 1.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 11, N° 18. pl. I, N° 5.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 18.
Le même, Арх.-нум. сборникъ, pl. I, N° 9.
Morel Fatio, Catalogue des médailles de Mr. Faure, p. 17, N° 308.[4]

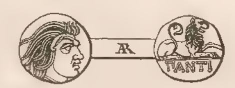
Comme cette belle monnaie, selon le style de sa fabrication, appartient à une époque considérablement antérieure à Mithradate-le-Grand, le Pégase ici, ne peut pas être copié des médailles de ce roi. Il paraît être l'emblème d'Apollon; on le voit, réuni avec la tête de ce dieu, sur beaucoup de médailles anciennes.[5]

2. Rv. Lion.

*42. *Av.* Même tête de Pan, à droite.

Rv. Lion couché à droite, la queue élevée; à l'exergue: ΠANTI (Tétrobole.) AR. 3.

Kœhler, Sérapis, II, p. 118, N° 24.



Des originaux de cette monnaie se trouvent dans les cabinets de MM. le comte Pérowsky et le prince Sibirsky. Leur poids est le même du N° 13. Le lion est le même que celui de notre N° 12.

---

[1] Mionnet, II, p. 335, N° 3. Suppl. IV, p. 419, N° 3.

[2] Ibid., II, p. 341, N° 40.

[3] Ibid., II, p. 402, N° 98.

[4] La description de notre *tétralepton* dans ce catalogue est inexacte. La tête de Pan y est prise pour une tête de Bacchus.

[5] P. e. Trésor de numism. et de glypt., Mythologie, pl. XL. Le Pégase est aussi en rapport avec Poseidon, à qui le cheval en général était consacré; mais les médailles N° 75 à 77 démontrent qu'à Panticapée le Pégase est plutôt un emblème d'Apollon. À Corinthe le Pégase rappelle les exploits du Corinthien Bellérophon.

*43. *Av.* Tête de Pan, vue de trois-quarts et tournée à gauche.

Rv. Lion, marchant à gauche, la tête tournée en face et mordant un javelot qu'il tient avec la patte droite. A l'exergue: ΠΑΝΤΙ (Tétrobole.) ᴀʀ. 2½.

Sestini, Cab. Chaudoir, pl. I, N° 9.
Kœhler, Sérapis, II, p. 117, N° 18.
Spassky, Босфоръ Кимм. pl. I, N° 20.

Poids: 2,55 grammes ou 48,016 grains de Paris.

Cette monnaie est donc aussi un *tétrobole* attique un peu diminué.

*44. *Lepton* du type pareil. Æ. 1.

De la Motraye, Voyage, vol. I, pl. XXVIII, N° 25.
Kœhler, l. c., N°s 19 et 23.

La description du N° 23 chez Kœhler ne paraît être qu'une répétition inexacte de celle du N° 19.

3. Rv. Tête de taureau.

45. *Av.* Tête de Pan, à droite.

Rv. Tête de taureau à gauche; dans le champ: Π-A-N (Dilepton.) Æ. 2.

Gravé pl. VI, N° 23.

46. *Lepton* du même type. Æ. 1.

Gravé pl. VI, N° 24.

Mionnet, Suppl. II, p. 7, N° 40.
Kœhler, Sérapis, I, p. 118. N° 9.

Ces jolies pièces sont de la même époque que les statères d'or que nous venons de décrire.

4. Rv. Arc et coryte.

47. *Av.* Même tête de Pan, à droite.

Rv. Arc dans le coryte, la corde tournée à gauche. Aux côtés: ΠΑΝ-ΤΙ (Trilepton.) Æ. 2½.

Gravé pl. VI, N° 21.

48. *Dilepton* semblable. Æ. 2.

Sestini, Mus. Hederv., I, p. 2, N° 2 à 4.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 10, N° 7, 8.
Spassky, l. c., pl. I, N° 31.

Les exemplaires décrits par Sestini, sont tous surfrappés sur d'anciennes pièces et plusieurs offrent sur l'avers en contremarque un astre, portant entre ses rayons le mot de: Π|Α|Ν|Τ|Ι|Κ|Α|Π|

Le coryte et l'arc, armes principales des Scythes, se trouvent aussi sur quelques pièces au type d'Apollon, ainsi que sur un grand nombre de monnaies d'Olbia.

IV. Tête de Pan imberbe, couronnée de lierre

1. Rv. Demi-griffon.

*49. *Av.* Tête de Pan, jeune et tournée à gauche.

Rv. Demi-griffon et au-dessous, un épi, le tout tourné à gauche. Dans le champ: Π A N (Demi-chrysous.) AV. 3.

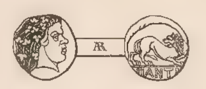


Poids: 4,275 grammes ou 80,498 grains de Paris. Cette jolie pièce, d'après son style, appartient à l'époque de Philippe II ou d'Alexandre-le-Grand.

2. Rv. Lion.

50. *Av.* Tête de Pan jeune et avec une jolie expression, à droite.

Rv. Lion marchant à droite et tournant la tête. À l'exergue: ΠΑΝΤΙ (Tétrobole.) AR. 3.



Poids: 2,475 grammes ou 46,504 grains de Paris. Tétrobole attique de Solon, un peu diminué.

3. Rv. Tête de lion.

*51. *Av.* Tête de Pan, vue de face; elle est ornée d'une bandelette, ainsi que d'une couronne de lierre et de pampres.

Rv. Tête de lion, vue de face. Au-dessous: ΠΑΝ. (Tétrobole.) Æ. 3.

Aschik, Воcфор. Царство, III, pl. 4.
Spassky, Арх.-нум. сборникъ, pl. I, N° 23.

Poids: 2,425 grammes ou 45,66 grains de Paris.

Ces deux auteurs ont pris la tête de l'avers pour une tête de Bacchante, mais sa ressemblance avec les autres têtes de Pan est incontestable. Ce beau tétrobole attique appartient encore au quatrième siècle avant J. C.

*52. *Av.* Tête de Pan, couronnée de lierre, à gauche.

Rv. Tête de lion, la gueule ouverte, à gauche. Dans le champ: Π-Α-Ν. (Tétrobole?) AR. 3½.

Koehler, l. c., p. 116, N° 9.
De la Motraye, Voyage, II, pl. XXVIII, N° 9.

Nous n'avons pas vu l'original de cette monnaie.

53. *Av.* Tête de Pan, couronnée de lierre et tournée à gauche.

Rv. Tête de lion à gauche; au-dessous, un esturgeon. Dans le champ: Π-Α-Ν. (Chalkous.) Æ. 5.

Gravé pl. IV, N° 6.

54. Même pièce surfrappée sur le *chalkous*, N° 97. (*Av.* tête d'Apollon, Rv. arc dans le coryte.) Sur la joue de Pan, un astre à douze rayons en contremarque. (Chalkous.) Æ. 5.

Gravé pl. IV, N° 7.

55. *Chalkous* semblable. Le coryte de la première monnaie est encore très-visible. L'astre diffère de celui de la pièce précédente. Æ. 5.

Gravé pl. IV, N° 8.

De la Motraye, Voyage, vol. I, pl. XXVIII, N° 9.
Pellerin, Rec. de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 8.
Guthrie, l. c., p. 288, pl. VI, 8.[1]
Mionnet, I, p. 348, N° 13 et Suppl. II, p. 8, note a.
Kœhler, l. c., p. 116, N° 10 à 12.
Dumersan, Descript. du cab. Allier de Hauteroche, pl. II, N° 12.
Mourzakéwiz, Descript. Mus. publ. Odess., p. 8, N°s 6, 10.
Le même, Descript. num. vet., p. 11, N° 16.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 22, 23.

L'exemplaire de la collection Allier de Hauteroche est sur l'avers, surfrappé d'un astre à douze rayons en contremarque et sur le revers, d'un coryte avec l'arc. La trace du coryte qu'on aperçoit sur un des exemplaires d'Odessa a éte prise par Mr. Spassky pour un monogramme. Les nombreuses surfrappes sur des médailles décrites par nous sour les N°s 20 et 32 à 37, prouvent, que ce type est un des plus modernes de Panticapée. Peut-être est-il de l'époque de Mithradate-le-Grand. La tête du lion pourtant paraît être copiée d'anciennes monnaies de Cyzique (Sestini, Stateri ant., pl. III et IV), qui alors étaient encore en circulation à Panticapée.

4. Rv. Tête de taureau.

*56. *Av.* Même tête de Pan, à gauche.

Rv. Tête de taureau, *ut supra;* dans le champ: Π-Α-Ν. (Didrachmon.) AR. 8.

Pièce unique de la collection de Mr. le prince Sibirsky.

Poids: 11,55 grammes ou 217,486 grains. Cette superbe pièce serait donc un *didrachmon* de l'ancien système asiatique, appelé aussi système d'Eubée et dont le poids primitif est de 228,33 grains.

[1] Cette gravure est fautive en ce que la tête de Pan est représentée avec une barbe.

Gravé pl. IV, N° 5.

Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl I, N° 7.

*57. *Tétrobole* du même type. Ꜷ. 3.

Poids, le même que celui du N° 30.

*58. *Tétrachalkon* du même type. Æ. 8.

*59. *Chalkous* du même type. Æ. 4.

Koehler, Sérapis, I, p. 118, N° 7.
Spassky, Босфоръ Кимм. pl. I, N° 27.

5. Rv. Arc et flèche.

60. *Av.* Même tête de Pan.

Rv. Arc et flèche, tournés à droite. Au-dessous: ΠAN. *Chalkous*, surfrappé sur une pièce N° 53 à 55, dont on distingue encore le cou du lion. Æ. 5.

Gravé pl. V, N° 11.

Sestini, Museo Knobelsdorfiano, p. 13, N° 1.
Clarke, Travels in various countries, p. 420, N° 3.
Morel Fatio, Catalogue des médailles de Mr. Faure, p. 17, N° 307.

61. *Chalkous* semblable, surfrappé également. Sur le revers, un astre à douze rayons, en contremarque. Æ. 5.

Gravé pl. V, N° 12.

62. *Chalkous* semblable, mais d'un type plus grossier et sans contremarque. Æ. 6.

Gravé pl. IV, N° 9.

Waxel, Recueil de quelq. ant., N° 46.
Sestini, l. c., N°ˢ 2 à 4.
Mourzakéwicz, Descript. mus. pub. Odess., p. 7, 8, N°ˢ 1, 2, 3 et suiv.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 34.

Les pièces citées par Sestini, proviennent d'un dépôt, trouvé dans la terre et renfermant à peu près 400 pièces de ce genre; elles sont surfrappées sur nos N°ˢ 51 à 55 et 76 à 78; sur l'avers de son N° 4ᵉ, il y a un carquois en contremarque. Sur le revers de l'exemplaire chez Mr. Spassky, on voit un astre, soit comme trace de la première frappe du flân, soit en contremarque. D'autres exemplaires que nous avons sous les yeux, offrent des astres différents en contremarques, sur l'avers.

63. *Tétralepton*, du même type. Æ. $3\frac{1}{2}$.

Gravé pl. IV, N° 10.

64. *Dilepton*, du même type, mais plus petit et très-mince. Æ. 3.

6. Rv. Arc dans le coryte.

*65. *Av.* Même tête de Pan, avec un astre de huit rayons, cantonné de petites raies, en contremarque.

Rv. Coryte dans l'arc, surfrappé sur le type de la tête du lion (N° 53 à 55), dont on voit encore distinctement les traces ainsi que la légende qui l'entoure. (Chalkous.) Æ. 5.

7. Rv. Les *piloi* des Dioscures.

66. *Av.* Même tête de Pan, tournée à droite et représentée plus petite, qu'ordinairement.

Rv. Les *piloi* astrifères des Dioscures; au dessous: ΠΑΝΤΙ. (Dilepton.) Æ. 2.

Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 11.

67. Autre exemplaire surfrappé sur une monnaie, dont on voit encore la lettre N. Æ. 2½

Gravé pl. VI, N° 30.

Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 10, N° 12, 13.

Nous n'avons pas mentionné plusieurs monnaies au type de Pan, nommément la pièce chez Mr. Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 24, parcequ'elles paraissent être de fabrication moderne.

b. *Avec tête d'Apollon.*

1. Rv. Partie antérieure d'un griffon.

*68. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Partie antérieure d'un griffon à tête d'aigle, galopant à gauche; en bas, un épi. Dans le champ: Π-Α-Ν. (Diobole.) AR. 3.

Sestini, Museo Chaud., p. 30, N° 3, pl. I, N° 10.
Spassky, Босфоръ Кимм. pl. I, N° 4.

Poids: 1,475 grammes ou 27,77 grains de Paris.

Comp. le *chalkous*, N° 9. Le poids est conforme à celui du *diobole* de Solon, de 27,4, quoique notre exemplaire soit un peu fruste.

2. Rv. Tête de lion.

*69. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. Tête de lion, mordant un fer de lance. Au-dessous: ΠΑΝ. (Triobole.) AR. 2.

Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 16.
Spassky, l. c., pl. I, N° 5.

Mr. Spassky, trompé par une mauvaise empreinte de ce *triobole*, a pris la tête de lion pour celle de la Méduse. Un lion mordant un fer de lance ou un javelot, se trouve aussi sur les N°s 43 et 44.

Un magnifique *triobole* du même type fait partie du cabinet de Mr. le prince Sibirsky. On voit sur cette pièce la patte droite du lion, tenant le fer de lance. Son poids est de 2,125 grammes ou 40,013 grains de Paris, une bagatelle moins que le poids voulu, qui est de 41,1 grains.

*70. *Av.* Tête diadémée d'Apollon, à gauche.

Rv. Tête de lion de face; dessous: ΠΑΝ (lettres indistinctes.) (Dilepton.) Æ. 2.

Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 2.

Une tête de lion pareille se rencontre sur des monnaies de Kymes en Éolie, de Samos, etc.; les traces des lettres ΠΑΝ autorisent donc et prouvent l'attribution de cette petite monnaie à Panticapée. Une tête de lion semblable est gravée aussi sur le *triobole*, N° 51.

*71. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Tête de lion, la gueule ouverte et tirant la langue, à droite. Devant, une petite grappe de raisin et ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.

Pellerin, Rec. de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 7.
M. Guthrie, A tour through the Taurida, p. 241, pl. VI, N° 7.
Mionnet, I, p. 348, N° 16, et pl. LXIX, N° 4.
Koehler, l. c., p. 117, N° 14.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 6.

Aucun de ces auteurs n'a mentionné la grappe de raisin, qu'on observe dans la gravure au-dessus de l'inscription du revers, particularité intéressante, car on rencontre rarement de petites figures accessoires dans le champ des monnaies panticapéennes.

*72. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à gauche.

Rv. Même tête de lion, mais tournée à gauche. (Lepton.) Æ. 1.

Kœhler, l. c., p. 117, N° 15.
Spassky, l. c., pl. I, N° 7.

C'est la ressemblance du sujet et du style de la fabrication, qui permet d'attribuer cette monnaie à Panticapée.

*73. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Tête de lion à droite; au-dessous, un esturgeon, à gauche (Chalkous?) Æ. 4.

Spassky, l. c., pl. I, N° 8.

Cette pièce, dont nous n'avons pas vu l'original, offre aussi des sujets employés très-souvent dans la numismatique de Panticapée.

3. Rv. Lion.

*74. *Av.* Tête d'Apollon à droite.

Rv. Lion courant à droite; à l'exergue: ΠΑΝΤΙΚ. (Tétrachalkon.) Æ. 7.

Millin, Monuments ant., I, p. 22, pl. IV, N° 1.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 8.

Nous n'avons jamais vu l'original de cette monnaie qui paraît être excessivement rare. Le tête de l'avers ne peut représenter qu' Apollon; elle n'est pas trop distincte sur les deux gravures de cette monnaie curieuse. Le lion dans la gravure donnée par Mr. Spassky, paraît être couché, il ressemble donc au sujet du revers de notre N° 42.

4. Rv. Pégase.

75. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ-ΠΑΙΤΩΝ Pégase paissant, allant à gauche. (Chalkous.) Æ. 5.

Clarke, Travels, p. 420, N° 2.[1]
Sestini, Lettere, IV, p. 16, N° 3.
Mionnet, Suppl., II, p. 10, N° 64.[2]
Antiquités de l'Ermitage, pl. LXXXV, N° 3.

76. Autre exemplaire, surfrappé sur une monnaie d'Amastris, en Paphlagonie, dont on voit encore les lettres . . . ΣΤΡ sur le cou du buste d'Apollon. Æ. 5.

Gravé pl. IV, N° 1.

La monnaie d'Amastris, sur laquelle notre *chalkous* est frappé, est décrite chez Mionnet, I, pl. 389, N°s 8, 9 et suiv.

77. Même pièce, frappée sur un *chalkous* d'Asandre, dont on voit sur le revers, la proue de vaisseau et les traces de l'inscription: ΑΡΧ . . . . ΑΣΑ . . . .

Gravée pl. IV, N° 2. Æ. 5.

Mionnet, Suppl. II, p. 6, N° 46.[3]
Raoul-Rochette, Ant. du Bosph. Cimmérien, pl. I, N° 1.
Spassky, l. c., pl. I, N° 1.

Les ailes de Pégase sur plusieurs de ces monnaies sont si petites, qu'on est souvent tenté de prendre ce quadrupède pour un cheval ordinaire. Le type même est celui des monnaies de Mithradate Eupator, employé par ce grand roi jusqu'en 212 de l'ère du Pont, 85 avant J. C.[4] Il diffère du Pégase galopant, représenté sur notre N° 41. Nous parlerons, à l'occasion des médailles de Mithradate, de la signification de ce type dans la numismatique des Achéménides. Nos monnaies, comme le N° 77 le prouve, sont postérieures à Asandre, mort en 14 avant J. C., car, du temps de ce roi, les habitants de sa capitale auraient difficilement osé surfrapper ses monnaies. Comme on ne connaît pas de médailles de cuivre de Polémon, il paraît que ce roi permit à Panticapée de frapper des pièces de ce métal, en se réservant seulement le monnayage en or et en argent. Les Panticapéens, en imitant les monnaies de Mithradate-le-Grand, prouvaient par là leur attachement à la famille des Achéménides. Le même type de Pégase sur des monnaies à peu près contemporaines, et probablement par la même raison, se rencontre dans la numismatique d'Amisus du Pont,[5]

[1] Dessin inexact; on ne voit par les ailes de Pégase.
[2] Ces trois auteurs se sont trompés en prenant la tête d'Apollon pour une tête d'Artémis.
[3] Ici la tête d'Apollon est prise à tort pour une tête de Jupiter.
[4] Mr. C. Cavedoni, Bulletino dell'Instituto archeologico di Roma, 1850, N° I, p. 11, rapporte aussi ce type à Mithradate, mais au séjour de ce roi à Panticapée, en 691 de Rome.
[5] Mionnet, II, p. 341, N 37 à 39. Le Pégase se trouve également sur des monnaies de Chabakta, Mionnet, ibid. p. 349, N° 106.

ville située vis-à-vis Panticapée, sur la côte asiatique du Pont Euxin. Les relations entre Panticapée et Amisus étaient très-fréquentes et sont prouvées encore par d'autres types monétaires, donc nous parlerons à leur tour.

La tête d'Apollon est tout à fait la même que sur le *tétrachalkon*, N° 86, avec la lyre sur le revers. Ces deux pièces sont sans doute contemporaines.

*78. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à gauche.

Rv. Pégase paissant, à gauche; entre ses pieds, des herbes. A l'exergue: ΠΑΝΤΙ. (Tétradrachmon.)[1] Æ. 8.

Poids: 15,05 ou 283,391 grains de Paris.

Millin, Monuments antiques, I, pl. IV, N° 4, p. 22 et suiv.
Mionnet, I, p. 347, N° 8.
Sestini, Lettere, IV, p. 16, N° 2 et IX, pl. III, N° 2.
Trésor de numism. et de glypt., Mythologie, pl. XL, N° 9.
Spassky, l. c., pl. I, N° 2.
Antiquités de l'Ermitage, pl. LXXXV, N° 6.

D'après son poids, cette belle monnaie est un *tétradrachmon* du pied monétaire attique, diminué, dont le poids normal était de 328,8 grains.[2] C'est donc un système semblable à celui qui était en usage en Syrie du temps des rois Seleucus IV et Démétrius II.[3]

5. Rv. Cheval.

*79. *Av.* Même tête d'Apollon, mais tournée à droite.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ. Partie antérieure d'un cheval, galopant à droite. (Drachme.) Æ. 4.

Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, pl. XXXVII, N° 5.
Guthrie, A tour through the Taurida, p. 288, pl. VI, 5.
Mionnet, l. c., N° 9.
Spassky, l. c., N° 3.

Une tête de cheval seule est gravée sur le *dilepton* N° 14. Le cheval paissant, comme sur le *tétradrachmon*, est le type ordinaire de la ville d'Alexandrie Troas, p. e. Trésor de numism. et de glypt., Mythologie, pl. XL, N° 10. Il se trouve aussi sur quelques monnaies des rois d'Épire. Le bel exemplaire de cette drachme, faisant partie du cabinet de Mr. le prince Sibirsky, pèse 2,225 grammes ou 41,896 grains de Paris et dépasse ainsi son poids légal.

6. Rv. Bison.

*80. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ . . . ΤΩΝ. Bison cornupète, à gauche. (Chalkous?) Æ. 4.

Combe, Numor. G. Hunteri descript., p. 227, pl. 41, N° XIII.
Mionnet, Suppl. II, p. 10, N° 62.
Spassky, l. c., p. 12, N° 9.

---

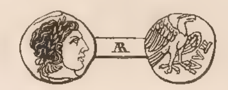
[1] Mr. le prince Sibirsky a reconnu le premier les petites ailes que porte Pégase.
[2] V. Изслѣдованія объ исторій Херсониса, p. 78.
[3] Böckh, Metrologische Untersuchungen, p. 128.

Il nous paraît que cette monnaie, gravée chez Hunter, n'est qu'un mauvais exemplaire du *chalkous* au Pégase, N° 75. Le type du bison pourtant était très-employé dans les villes voisines de Cherronésos et de Phanagorie; il se rapporte aussi au nom de la presqu'île taurique.

7. Rv. Aigle.

*81. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.
Rv. Aigle tourné à droite. Devant: ΠΑΝ. (Drachme.) Æ. 3.

Sestini, Museo Chaudoir, pl. I, N° 11.
Spassky, l. c., pl. I, N° 9.



Nous ajoutons une gravure exacte de cette médaille rare, d'après un original de la belle collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Sur un exemplaire de l'Ermitage, la tête d'Apollon est plus petite. Les exemplaires de cette drachme sont plus ou moins frustes; le meilleur, celui de Mr. le Comte Pérowsky, offre un poids de 3,7 grammes ou 69,671 grains de Paris; c'est donc la drachme du système, auquel appartient la belle *tétradrachme*, N° 78.

82. *Av.* Même tête d'Apollon.
Rv. L'aigle de Zeus, debout sur un foudre. À gauche, le monogramme [monogramme] à droite un astre de huit rayons, et en bas, l'inscription; ΠΑΝΤΙ (ΚΑΠ-ΑΙΤΩΝ) (Tétrachalkon.) Æ. 8.
Gravé pl. IV, N° 4.

Kœhler, Sérapis II, pl. IX, N°s 19 à 22.
Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 1.
De Longpérier, Catalogue de la Collection de M. H . . ., p. 12, N° 298.

Notre exemplaire est surfrappé sur une monnaie, dont le type n'est plus visible. Sur les pièces publiées par Kœhler, le monogramme est plus complet et offre les lettres ΠΑΡ et peut-être encore Κ et Ο. Sur quelques exemplaires que nous avons sous les yeux, le monogramme se compose distinctement des lettres ΗΡΑ. C'est le même qui se trouve sur le revers du *chalkous* avec le trépied (N° 87); il s'ensuit que ces deux monnaies sont contemporaines. Il n'est par difficile de fixer leur époque: nous connaissons quelques *tétrachalka* du type précédent, surfrappés sur des monnaies d'Asandre et sur des pièces frappées par les rois sarmates aux environs de Phanago-

rie et de Gorgippie. Ceci indique clairement que les monnaies panticapéennes au monogramme [monogramme] sont du temps d'Asandre et peut-être même de Polémon I.[1]

Le type de l'aigle se rapporte peut-être à celui des légions romaines, car à cette époque à peu près les Romains portaient leurs armes victorieuses jusque dans ces contrées. Le même type du revers se rencontre aussi dans la numismatique de Cherronésos,[2] d'Amasia,[3] d'Améria,[4] d'Amisus[5] de Gazioura[6] et de Pharnacie[7] du Pont, d'Aboni-Teichos,[8] d'Amastris[9] et de Sinope[10] de la Paphlagonie, etc. L'aigle romain remplace partout ici les emblêmes des Achéménides, comme en effet la domination de la république du Tibre avait remplacé celle des anciens rois de Pont. Nous reconnaissons donc dans ce type un hommage rendu à Auguste et aux capitaines romains. La plupart des villes citées ont fait graver sur l'avers de leurs médailles même la tête du Jupiter Capitolin: Panticapée et Cherronésos seulement ont conservé leurs anciennes divinités, Apollon et Artémis. Ces *tétrachalka* étaient frappés pour remplacer ceux à la tête de Pan et à celui du dieu Mois qui à cette époque avaient déjà disparu de la circulation.

*83. *Dichalkon* semblable, mais avec: ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΕΤ; à lettre Ρ du monogramme est fixé un Κ. (Cab. Sibirsky.) Æ. 6.

Une pièce avec la tête d'Apollon, tournée à gauche et un aigle très grossier sur le revers, paraît être une imitation barbare de ces *tétrachalka*. L'original fait aussi partie du beau cabinet de Mr. le prince Sibirsky.

*84. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. Aigle, tournant la tête à gauche. (Chalkous.) Æ. 4.

Mionnet, Suppl., II, p. 7, N° 38.
Kœhler, l. c., pl. IX, N° 17.
Spassky, l. c., pl. II, N° 5.

Une pièce pareille, chez Kœhler, l. c., N° 18, porte sur l'avers un trépied en

---

[1] Un *tétrachalkon* de ce type, appartenant au cabinet de Mr. le prince Sibirsky, offre une variété de monogramme, avec un Κ fixé à la lettre Ρ, et dans le nom de la ville, les lettres ΠΑΙ, réunies en monogramme.

[2] V. cet ouvrage p. 185 et Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, pl. IV, N° 5.

[3] Mionnet, II, p. 334, N° 1, etc.

[4] Ibid., p. 339, N° 30.

[5] Ibid., p. 342, N° 54, suiv.

[6] Ibid., p. 350, N° 112.

[7] Ibid., Suppl., IV, p. 454, N° 204.

[8] Ibid. II, p. 387, N° 1.

[9] Ibid. p. 990, N° 9.

[10] Ibid. p. 402, N° 90.

contremarque. Un autre exemplaire, faisant partie du cabinet de Mr. le prince Sibirsky, est surfrappé sur un *chalkous* du type de notre pièce N° 20, dont on voit la tête de Pan sur le revers. Il offre sur l'avers en contremarque, l'arc et la flèche tournée à droite, avec la légende: ΠΑΝ.

8. Rv. Lyre.

*85. *Av.* Même tête d'Apollon, à droite.

Rv. Lyre; aux côtés: ΠΑΝΤΙ(ΚΑ)—(Π)ΑΙΤΩ(Ν) (Diobole.) Æ. 2.

Kœhler, l. c., N° 15.

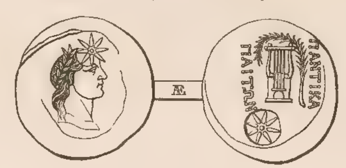
Spassky, Арх.-нум. Сборникъ, pl. I, N° 4.

Poids: 1,025 grammes ou 19100 grains de Paris.

Le revers de ce joli *diobole* ainsi que celui de la pièce suivante, prouvent un culte d'Apollon Citharède, qui comme nous l'avons vu, [1] était honoré aussi à Olbia. L'exemplaire publié par Kœhler, est un peu fruste; son poids primitif était au moins de 22 grains et se rapprochait du poids normal du *diobole* attique de Solon, qui est de 27,4 grains.

*86. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite. Sur le front, un astre à huit rayons, en contremarque.

Rv. Lyre et palme. Aux côtés la légende: ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ. En bas, un astre à huit rayons, en contremarque. (Tétrachalkon.) Æ. 8.



Cette pièce unique, de la collection de Mr. le prince Sibirsky, est surfrappée sur une monnaie dont on ne voit pas de traces bien distinctes. Son style de fabrication prouve qu'elle appartient à l'époque de Polémon I et de Sauromate I, comme les *chalkous* Nos 75 à 77, avec le Pégase sur le revers.

9. Rv. Trépied.

*87. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. Trépied; aux côtés: ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ et en bas: ΕΓ. (Drachme.) Æ. 3.

Sestini, Lettere (Museo Knobelsdorfiano), VI, p. 13, N° 5, pl. I, N° 1.

Kœhler, l. c., pl. IX, N° 12.

Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 12.

---

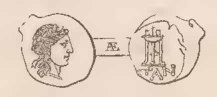
[1] V. p. 53 de cet ouvrage.

L'Ermitage possède plusieurs exemplaires de cette monnaie avec des variétés sans importance. Le meilleur de ces exemplaires offre un poids de 3,725 grammes ou 70,131 grains de Paris, ce qui prouve qu'elle est une drachme attique du système de Solon, mais diminuée.

Sur l'original, décrit par Sestini, on voit les lettres ΞΣΠ ou ΞΣΓ, que ce savant prend pour l'année de l'ère du Pont, savoir: Ξ(τους) ΣΠ, 280 ou ΣΓ, 203, c'est à dire 17 ou 94 avant J. C. Cependant ce serait le seul exemple d'un millésime de cette ère sur une monnaie autonome de Panticapée et la pièce en question, d'après son style, a été frappée sans contredit, bien avant l'année 203 ou 94 avant J. C.

* 88. *Av.* Même tête d'Apollon, à droite. Les bandelettes de la couronne de laurier pendent sur le cou.

Rv. Trépied; en bas: ΠΑΝ. (Trilepton.) Æ. 3.



Cette pièce est peut-être la même, qu'on trouve décrite chez Mr. Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 10, N°s 6 à 8.

Nous avons vu quelques exemplaires de ce *trilepton*, surfrappés sur les *trilepta* N°s 21, 36, 37 et 47. Une de ces pièces, d'après son poids, paraît représenter la valeur d'un *tétralepton*. Ces pièces appartiennent à différentes époques, car plusieurs sont gravées avec beaucoup d'art, tandis que d'autres sont d'un coin assez grossier.

10. Rv. Trépied et thyrse.

89. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Trépied, contre lequel est incliné à gauche, un thyrse, orné d'une bandelette. Dans le champ: ΠΑΝ | ΤΙΚ(Α) / ΠΑΙ | ΤΩ(Ν); en bas, à droite, quelques traces du monogramme: ΚΡ. (Dichalkon.)

Gravé pl. IV, N° 3. Æ. 5.

90. *Dichalkon* semblable, mais sur le revers, à gauche, le monogramme: ΜΓ. Æ. 5.

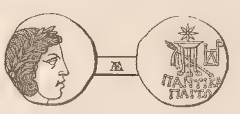
Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 13.
Combe, Num. Hunteri, descript., p. 224, pl. 41, N° XI.
Guthrie, l. c., p. 287, pl. VI, 13.
Mionnet, I, p. 347, N°s 10 et 348, N° 19 et Suppl., II, p. 10, N° 61.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 13.
Le-même, Арх. нум. Сборникъ, pl. I, N° 3.

La description de cette monnaie chez Mionnet et les gravures de Mr. Spassky, sont fort inexactes; dans son Босфоръ Киммерійскій, Mr. Spassky indique même le métal de ce *dichalkon* comme argent. Sur un bel exemplaire de la collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky, on voit distinctement derrière l'épaule du dieu, le carquois avec un couvercle pointu. D'autres exemplaires de ce type sont surfrappés sur des *dichalka* de Phanagorie, offrant d'un côté une tête d'Artémis et de l'autre, un cerf couché, ce qui prouve que ces pièces sont un peu plus anciennes que les nôtres. Sur un quatrième exemplaire enfin, on voit sur l'avers devant la tête d'Apollon, un épi en contremarque.

Mais ce qui est très-intéressant, c'est que ce même type, avec les mêmes monogrammes, se trouve dans la numismatique de Phanagorie [1] et de Gorgippie. [2] Ces monogrammes offrent donc les noms du directeur et du graveur de la monnaie; on voit que les trois villes principales du Bosphore cimmérien s'étaient réunies pour frapper une monnaie au même coin et d'après le même système, où seulement les noms des villes variaient. En Italie, des graveurs célèbres gravaient les coins pour plusieurs villes, dont chacune gardait son propre type,[3] mais au Bosphore le type était commun pour les trois villes qui battaient monnaie. On y faisait figurer Apollon, une des divinités principales de ces contrées et sur le revers, les emblèmes réunis d'Apollon et de Dionysos, car le trépied se rapporte aussi à ce dernier. Quelques monnaies suivantes prouveront également le culte de Dionysos à Panticapée, dont la divinité principale, comme nous l'avons fait observer, était Pan, le compagnon de Dionysos.

*91. *Av.* Tête laurée d'Apollon à droite.

Rv. Trépied, contre lequel est incliné un thyrse; à droite, le monogramme [monogram] et en bas: ΠΑΝΤΙΚΑ ΠΑΙΤΩΝ. (Chalkous.) Æ. 4½



Dans les collections de S. E. Mr. le comte Pérowsky et de Mr. le prince Sibirsky. Plusieurs exemplaires sont surfrappés sur des *chalkas* de Sinope, avec la tête de Zeus et l'aigle, debout sur le foudre.

---

[1] V. les monnaies type a, 2.

[2] V. la monnaie N° 3.

[3] Raoul-Rochette, Lettre à Mr. le duc de Luynes, sur les graveurs des monnaies grecques.

Ces pièces sont d'un style inférieur à celui des précédentes et appartiennent à une époque postérieure, savoir au temps d'Asandre ou même de Polémon I. Elles sont contemporaines avec le *tétrachalkon*, N° 82, dont nous venons de parler.

11. Rv. Coryte et arc.

92. *Av*. Même tête d'Apollon.

Rv. Coryte avec l'arc, la corde tournée à gauche. A gauche, un fer de lance. Aux côtés: ΠΑΝΤΙΚΑ-ΠΑΙΤΩΝ. (Drachme.) - Æ. 4.

Gravée pl. III, N° 5.

Les meilleurs exemplaires de cette monnaie, pesant 4,3 grammes ou 80,969 grains de Paris, prouvent que c'est une drachme du système de Solon.

Le coryte et l'arc se rapportent à Apollon *hekaërgos;* le fer de lance est un type accessoire, c'est peut-être le même qu'on trouve représenté dans la gueule du lion sur les N°s 7, 8, etc.

*93. *Av*. Même tête d'Apollon.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ-ΠΑΙΤΩΝ Coryte avec l'arc, placés horizontalement, la corde de l'arc tournée en bas. Dans le champ, au-dessous de l'arc: ΒΥ. (Drachme.) Æ. 4.

Cette jolie pièce, autrefois à Kertsch dans la collection de Mr. Ougaroff, fait aujourd'hui partie de celle de Mr. le prince Sibirsky. Les lettres ΒΥ ne désignent pas l'année 402 de l'ère du Pont, 106 de J. C., car il est impossible que cette monnaie appartienne au temps du roi Sauromate II. Elles indiquent simplement un magistrat, peut-être l'archonte éponyme de Panticapée. Kœhler, Sérapis, II, p. 115, N° 1 et 2, donne des pièces semblables, avec les monogrammes ΤΚ et ΠΟ, mal gravées aussi chez Mr. Spassky, l. c., N°s 10 et 11.[1] Sur la dernière pièce, on voit à côté du monogramme, une massue. D'après leur poids de 3,525 grammes, (66,375 grains de Paris), 3,925 grammes (74,007 grains) et 3,75 grammes (70,61 grains), ces monnaies appartiennent au même système que la précédente. Le Musée de l'Ermitage possède huit exemplaires variés de ce type, dont plusieurs d'un alliage assez médiocre, appartiennent déjà à la décadence de Panticapée.

Une pièce semblable a été publiée par le savant père Secchi dans les Annales de l'Institut de correspondance de Rome, 1846, Vol. III de la nouvelle série, p. 274 à 301 et tav. d'agg. O. Mais l'exemplaire n'était pas bien conservé: Mr. Secchi a pris le coryte pour un ceste et l'inscription pour ΠΑΙΤΑΝ—ΠΛΗΤΑΝ et conséquemment il attribue la monnaie aux îles plitaniennes, sur lesquelles il donne en même temps une excellente dissertation.[2] Cependant on n'a jamais frappé de monnaies dans

[1] C'est aussi à tort que le métal est indiqué comme *bronze*.

[2] V. nos observations à ce sujet, Mémoires de la société d'archéologie et de numismatique, I, p. 242.

ces îles et il ne s'agit que d'un petit coup d'œil pour reconnaître dans la pièce du célèbre père jésuite, notre drachme de Panticapée.

*94. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ Coryte et fer de lance comme sur le N° 92. (Chalkous.) Æ. 5.

Mionnet, I, p. 348, N° 18. (Mais sans le fer de lance.)

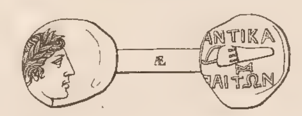
*95. Drachme semblable avec une massue noueuse au lieu du fer de lance. AR. 4.

*96. Drachme avec l'arc dans le coryte seul, sans fer de lance ni massue. AR. 4.

Les pièces de ce type occupent au moins l'espace d'un siècle, car plusieurs d'entr'elles offrent un coin artistiquement fait, tandis que d'autres sont d'un travail assez grossier. Sur les deux derniers exemplaires, la tête du dieu accuse tout à fait le même style que celui des N°s 82 et 87, ce qui indique que toutes ces monnaies appartiennent à peu près à la même époque, c. à d. environ deux siècles avant J. C.

97. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ. Coryte placé horizontalement, au-dessous: M, monogramme composé des lettres M et H. (Chalkous.) Æ. 5.



98. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. Coryte avec l'arc, placés horizontalement, la corde de l'arc en bas. Au-dessous: ΠΑΝ (Dilepton.) Æ. 2.

Gravé pl. VI, N° 32.

(Sestini), Descript. num. vet., p. 28, N° 4.
De Longpérier, Cat. de la collectiou de Mr. H. ., p. 12, N° 297.

99. *Lepton* du même type, mais d'un travail plus soigné. La tête d'Apollon est plus petite. Æ. 1.

Gravé pl. VI, N° 33.

Combe, Numor. G. Hunteri descript., p. 224, pl. 41e, N° XIV.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. I, N° 15.
Achik, Воспорск. царство, III, N° 5.
Spassky, Археолого-нумизм. сборникъ, pl. I, N° 6.

Les gravures de la monnaie chez tous ces auteurs ne sont pas exactes et ne rendent ni le sujet ni la beauté de l'exécution des originaux. La tête d'Apollon diffère de celle qu'on voit sur les monnaies précédentes qui sont moins anciennes que ce *lepton*.

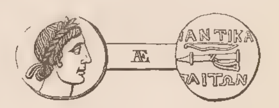
*100. *Trilepton* d'un type semblable. Æ. 3 et 4.

Wiczay, Mus. Hedervar, I, p. 71, N° 197.
Sestini, Mus. Hedervar, I, p. 3, N° 12.
De Longpérier, l. c., N° 296.

12. Rv. Arc. et carquois.

101. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ — ΠΑΙΤΩΝ. Arc, placé horizontalement, la corde en haut, et carquois avec couvercle pointu et courroie; il est aussi placé horizontalement, le couvercle à gauche. (Chalkous.) Æ. 4.



Pellerin, Recueil de méd. de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N° 12.
Guthrie, l. c., p. 287, pl. VI, N° 12.

Un type semblable, sur des *trioboles* de Cherronésos, v. notre livre sur l'histoire et l'archéologie de cette ville, p. 24 N°s 19 et 20 ainsi que cet ouvrage p. 140. La gravure chez Pellerin, copiée dans l'ouvrage de Miss Guthrie, est inexacte.

13. Rv. Arc. et flèche.

*102. *Av.* Tête laurée d'Apollon à droite.

Rv. Arc et flèche, dont la pointe est tournée à droite. En bas: ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. $1\frac{1}{2}$.

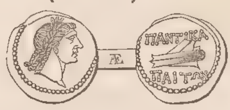
Spassky, Арх. Нум. сборникъ, pl. I, N° 22.

Mr. Spassky pense que la tête du dieu est radiée, ce qui pourtant n'est pas visible du moins dans la gravure qu'il donne de cette monnaie.

14. Rv. Proue de vaisseau.

*103. *Av.* Tête laurée d'Apollon avec les cheveux tombant sur le cou. Elle est tournée à droite.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ Proue de vaisseau à droite. Les deux côtés de la monnaie sont ornés d'un grènetis. (Chalkous.) Æ. $4\frac{1}{2}$.



Combe, Numor. G. Hunteri, descript., p. 224, pl. 41, N° XII.
Sestini, Lettere, IV, p. 17, N° 10.
Mionnet, Suppl. II, p. 10, N° 63.

Sur l'exemplaire du cabinet Hunter on voit à droite, devant la proue, un monogramme avec la lettre Α et l'inscription est disposée ainsi: ΠΑΝΤΙ
Κ Α
ΠΑΙΤΩΝ. Sestini croit reconnaître sur le revers de l'exemplaire qu'il décrit, un vaisseau tyrien, ce qui ne paraît être qu'une de ses nombreuses inexactitudes, car tous les exemplaires de ce *chalkous* que nous avons vus, offrent distinctement une proue de vaisseau. Sur un autre exemplaire de cette monnaie que nous avons sous les yeux, la tête du dieu et la proue sont représentées plus grandes.

La tête d'Apollon sur ces pièces est de l'ancien style et offre la raideur et l'expression sévère du célèbre Apollon milésien. Elle représente sans contredit la plus ancienne image de ce dieu, conservée à Panticapée. Le même type se rencontre dans la numismatique de Phanagorie, v. Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 20 et cet ouvrage, monnaies de Phanagorie, type a, rev. 3. Æ. 3.

*104. *Trilepton* du même type.
Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 31.
Spassky, Арх. нумм. сборникъ, pl. I, N° 5.

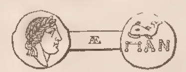
La proue de vaisseau est un des types les plus employés de Panticapée, surtout sur des pièces dont les avers sont ornés de têtes de Pallas, de Déméter et de Poseidon et dont nous parlerons tout à l'heure. Elle convient bien à une ville maritime et commerçante telle que Panticapée.

*105. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.
Rv. Proue de vaisseau, à gauche; en bas: ΠΑΝΤΙ. (Dichalkon.) Æ. 6.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet. pl. I, N° 10.
Spassky, l. c., pl. II, N° 8.

Mr. Spassky appelle, nous ne savons pas pourquoi, la proue: un vaisseau phrygien et pense que la tête de l'avers n'est pas celle d'Apollon. Mais si son dessin est exact, Apollon n'y est pas à méconnaître. Le type de cette pièce en général, surtout la proue, rappelle beaucoup les *sémis* romains, dont l'avers porte une tête de Jupiter.

15. Rv. Dauphin.

*106. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.
Rv. Dauphin, à gauche. En bas: ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 6.



Le dauphin si souvent employé dans la numismatique d'Olbia, est très-rare dans

celle de Panticapée. Le seul original de cette médaille, que nous avons vu, a passé de la collection de Mr. de Loutzenko dans celle de S. E. Mr. le comte Pérowsky.

16. Rv. Épi.

*107. *Av.* Même tête d'Apollon.

Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ. Épi à gauche. (Diobole.) AR. 2.

Bn Chaudoir, Corrections et additions, p. 39, N° 2.

*108. Pièce semblable, mais sans légende. (Triobole.) Æ. 3.

Kœhler, l. c., pl. IX, N° 14.

Chaudoir, l. c., N° 3.

Poids: 2 grammes ou 37,66 grains de Paris. C'est donc un *triobole* du système de Solon.

Cette dernière monnaie est expliquée par la précédente. Le type du revers, rappelant la richesse de Panticapée en blé, se rencontre en outre sur les exemplaires suivants, un peu indistincts, aussi, comme sur notre N° 40 et suiv.

109. *Av.* Tête indistincte à droite, probablement d'Apollon diadémé.

Rv. Épi à gauche; en bas: ΠΑΝ. (Lepton.)

Gravé pl. VI, N° 40. Æ. 1½.

110. *Av.* Tête semblable.

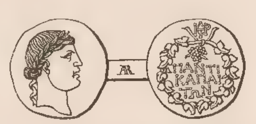
Rv. Épi et fer de charrue à gauche; en bas: ΠΑΝ. (Lepton.) Æ. 1½.

Gravé pl. VI, N° 41.

17. Rv. Grappe de raisin dans une couronne de lierre.

*111. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. Deux rameaux de lierre, formant une couronne suspendue. Entre les tiges, en haut, le monogramme ꝀP. Dans la couronne, une grappe de raisin et l'inscription:
ΠΑΝΤΙ
ΚΑΠΑΙ
ΤΩΝ (Didrachme.) AR. 4½.



Pièce unique, faisant partie du cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky. La tête offre une telle ressemblance avec celle de la monnaie N° 89 qu'on ne saurait douter qu'elle offre aussi Apollon. Le style de fabrication ainsi que le monogramme, commun à ces deux pièces et à celui du type h, prouve que toutes ces médailles doivent être contemporaines. Le revers de notre *didrachmon* se rapporte à un culte de Dionysos, prouvé aussi par les médailles Nos 125, 133, etc. Un *didrachmon* semblable figure parmi les monnaies de Phanagorie, type d, N° 11.

Le poids de cette monnaie, de 7,125 grammes ou 136,634 grains de Paris, s'approche beaucoup du poids primitif de la drachme d'Égine, qui est de 137 grains. Mais à l'époque à laquelle il faut attribuer cette pièce, le pied monétaire d'Égine était réduit au moins à $\frac{9}{10}$ de son poids voulu, et notre monnaie avant d'avoir souffert par la circulation devait peser au moins de 140 à 142 grains. C'est donc un *didrachmon* attique du même système, auquel appartient la *tétradrachme*, N° 79, ainsi que le *didrachmon* N° 125: toutes ces pièces, comme le prouve aussi leur style, sont de la même époque.

18. Rv. Astre.

112. *Av.* Tête diadémée d'Apollon, à droite.
Rv. Astre de douze rayons. (Trilepton.)
Gravé pl. VI, N° 31. Æ. 3.

L'attribution à Panticapée de cette monnaie anépigraphe n'est pas tout à fait sûre; l'exemplaire a été trouvé en Crimée et l'astre à douze rayons figure sur un grand nombre de monnaies panticapéennes, soit comme type soit comme contremarque. Mais on connaît aussi des pièces semblables, de l'île de Céos, où Apollon était très-honoré. C'est l'inscription seule qui pourrait décider avec certitude l'attribution de notre *trilepton.*

c. *Types ayant rapport à Apollon.*

1. Av. Trépied. Rv. Astre.

113. *Av.* Trépied.
Rv. Astre à huit rayons, entre lesquels: Π|A|N|T|I|K|A|Π|. (Trilepton.) Æ. 3.
Gravé pl. VI, N° 35.

Mionnet, Suppl. II, p. 9, N° 55.
Sestini, Mus. Hederv. p. 3, N° 25, pl. I, N° 3.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet. p. 10, N° 3, 4.
B^n Chaudoir, Addit. et correct. p. 39, N° 6.
Spassky, Бо:форъ Кимм., pl. II, N° 14.

Sur l'exemplaire de Mr. le baron Chaudoir, l'inscription est rétrograde. Un troisième exemplaire offre, rétrograde aussi, la légende Π|A|N|T|I|K|A et un canton de l'astre vide. Un autre encore avec la légende régulière, est surfrappé sur le *trilepton* N° 104. Le trépied dont le dessin diffère un peu de celui qui est représenté sur nos médailles N°s 88 et 91, est probablement celui du temple d'Apollon et l'opulence de Panticapée fait présumer, qu'il était exécuté avec art et richesse.[1]

Un trépied pareil en contremarque se trouve sur le revers d'un exemplaire du N° 97.

[1] Un astre avec une inscription entre les rayons est un type très-usité p. e. à Épirus (Eckhel, Num. anecd. pl. VII, N° 3), à Kalchédon de Bithynie (Mionnet, pl. LXII, N° 6), etc.

*114. Même avers.
Rv. ΠΑΝΤΙ. Astre. (Tétralepton.) Æ. 4.

Sestini, Descript. num. vet. p. 28, N° 5.
Mionnet, l. c., N° 56.
Spassky, l. c., p. 19, N° 94.

Nous n'avons pas vu l'original de cette monnaie, qui d'après sa grandeur, paraît être un *tétralepton*.

2. Av. Trépied. Rv. Aile d'aigle.

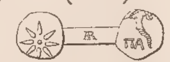
115. *Av.* Trépied; à gauche: ΠΑΝ.
Rv. Aile d'aigle. (Lepton.) Æ. 1.
Gravé pl. VI, N° 36.

Sestini, Museo Hedervariano, I, p. 3, pl. I, N° 12.
Le même, Museo Chaudoir, pl. I, N° 12.
Spassky, l. c., pl. II, N° 13.

L'aile n'est pas (comme Sestini et Spassky le pensent) une aile de griffon, mais bien une aile d'aigle, car les griffons sont représentés ordinairement avec les ailes, le cou et la tête des aigles. Aux exceptions appartiennent des monnaies d'or panticapéennes (N° 8, 9 etc.) et le vase de Xénophante,[1] où on voit des griffons à têtes de boucs. Cette aile représente ici un aigle, type très-souvent réuni avec celui d'Apollon (v. les N° 81 et suiv.)

3. Av. Astre. Rv. Corne d'abondance.

*116. *Av.* Astre de huit rayons.
Rv. Corne d'abondance; à gauche. (Obole.) AR. 1.

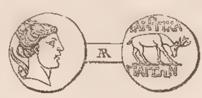


Poids: 0,55 grammes ou 10,356 grains de Paris.

V. la corne d'abondance sur les Nos 38 à 40 et sur N° 138. Cette pièce est la seule obole connue de Panticapée.

d. Av. Tête d'Artémis.
Rv. Cerf.

*117. *Av.* Tête d'Artémis à droite; derrière, arc et carquois.
Rv. ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ. Cerf paissant, à droite; en haut, la trace d'une lettre telle qu'un Η p. e., ou d'un monogramme. (Drachme.) AR. 3.



[1] Mémoires de la société d'archéologie, II, Bulletin, p. 7.

Poids: 3,7 grammes ou 69,671 grains de Paris.

Cette belle monnaie fait partie du riche cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky. C'est une drachme solonienne un peu diminuée et son poids primitif peut être porté à 72 ou 73 grains.

La tête d'Artémis ressemble très-souvent à celle de son frère; tous les deux sont armés de l'arc et du carquois, tous les deux portent la couronne de laurier. Mais Artémis se distingue par sa coiffure; ses cheveux forment un noeud sur la cime de la tête, comme on le voit distinctement sur la monnaie précédente.

Le type du revers est tout à fait isolé dans la numismatique de Panticapée, tandis qu'il se trouve dans celle de Cherronésos de la Crimée.[1]

118. *Av.* Tête d'Artémis à droite; derrière, un carquois avec un couvercle pointu.

Rv. Cerf couché à gauche; en bas: **ΠΑΝΤΙΚΑ—ΠΑΙΤΩΝ.** (Chalkous.) Æ. $5\frac{1}{2}$.

Spassky, Босфоръ Кимм., pl. III, N° 20.

Le même, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 12.

Mr. Spassky prend erronément la tête de la déesse pour une tête d'homme; sur son exemplaire, le carquois est couvert d'un épi en contremarque. Le même type se rencontre également sur quelques monnaies de Cherronésos[2] et de Phanagorie.[3]

e. *Av. Tête de Zeus.*

1. Rv. Pégase.

*119. *Av.* Tête de Zeus à droite.

Rv. Pégase marchant à droite. Dans le champ, les lettres **A**, **B**, **P** et à l'exergue: **ΠΑΝ.** AR. 4.

Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 3.

Nous n'osons pas nous prononcer sur cette monnaie, dont nous n'avons jamais vu d'exemplaire.

Les pièces citées par Mionnet, Suppl. II, p. 8, N° 46 et par Mr. Spassky, l. c., p. 16, N° 55, offrent plutôt une tête d'Apollon, v. type b, N° 75 et suiv.

2. Rv. Coryte et flèche.

*120. *Av.* Tête laurée de Zeus à droite.

Rv. **ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ.** Arc dans un coryte, et flèche. (Chalkous.) Æ. 4.

Mionnet, l. c., N° 59.

Spassky, l. c., N° 56.

Zeus sur cette monnaie est peut-être Zeus Soter, mentionné dans une inscription du roi Teiranes,[4] mais dont le culte à Panticapée pouvait bien être très-ancien.

---

[1] V. notre ouvrage: Изслѣдованія объ исторій и древностяхъ Херсониса, pl. I, N° 7. V. aussi p. 134 de cet ouvrage.

[2] V. p. 135, N° 13 et suiv. de cet ouvrage.

[3] Type, a, N°s 5 et 6.

[4] Achik, Босф. царство, I, p. 109, N° 40.

f. *Av. Tête de Pallas.*

Rv. Proue de vaisseau.

121. *Av.* Tête casquée de Pallas, tournée à droite.

Rv. Proue de vaisseau, à droite. Au-dessous: ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.

Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 33.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 1.

Mr. Spassky, trompé par une empreinte mal conservée, a pris la proue pour un lit.

122. *Dilepton* semblable, mais derrière la tête de la déesse, une petite amphore. Æ. 2.

Gravé pl. VI, N° 34.

Le type de ces monnaies est très-souvent employé, p. e. aussi sur les monnaies d'Athènes, de Lyttos sur l'île de Crète [1], etc. Pallas paraît être ici la protectrice de la navigation et surtout de la construction des vaisseaux, comme de l'Argo, qu'elle plaça entre les astres lorsque l'expédition des Argonautes était terminée. [2] La petite amphore sur notre N° 122 se rapporte probablement à la fabrication de l'huile, comme à Athènes, où cette cruche avec le hibou, forme, pour ainsi dire, les armes de la ville.

2. Rv. Trépied.

*123. *Av.* Tête casquée de Pallas.

Rv. ΠΑΝΤΙ . . . . Trépied; au-dessus, massue; dessous, une espèce de casque; dans le champ, plusieurs monogrammes. (Dichalkon?) Æ. 5.

Mionnet, Suppl. II, pl. 10, N° 60.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 16, N° 57.

N'ayant jamais vu d'exemplaire de cette monnaie, nous devons nous contenter de la description inexacte de Mionnet.

g. *Av. Tête de Déméter.*

Rv. Proue de vaisseau.

*124. *Av.* Tête de Déméter, ornée d'un voile, à droite.

Rv. Proue de vaisseau, à droite; en bas: ΠΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.

Kœhler, Sérapis, II, pl. IX, N° 32.
Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 24.

Nous avons déjà mentionné en haut, le culte de Déméter Thesmophore, dont la tête est gravée sur l'avers de ce *dilepton*. Cette pièce est de la même époque que le N° 122.

[1] Eckhel, Numi anecd. pl. X, N° 3.
[2] Hygine, Fab., 272, 14.

h. *Av. Tête d'Ariane ou de bacchante.*

Rv. Grappe de raisin dans une couronne de lierre.

* 125. *Av.* Tête de femme, couronnée de lierre, à droite.

Rv. Type du N° 111, avec le même monogramme. Dans une couronne de lierre, grappe de raisin et l'inscription: ΠΑΝΤΙ
ΚΑΝΤΙ
ΤΩΝ. (Didrachmon.) Æ. 5.

Poids: 7,075 grammes ou 133,222 grains de Paris.

Médaille très-curieuse, de la collection de Mr. Ougaroff à Kertsch, aujourd'hui dans celle de Mr. le prince A. Sibirsky. Le type de cette monnaie ressemble beaucoup à celui du N° 111; la tête de l'avers est bien gravée, elle offre une Ariane ou une bacchante, comme les *tétrachalka* de cuivre que nous avons attribués aux rois sarmates, lorsqu'ils étaient fixés encore entre Phanagorie et Gorgippie. La faute dans l'inscription du revers ΠΑΝΤΙΚΑΝΤΙΤΩΝ au lieu de ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ, prouve l'ignorance du graveur. Quant à son poids, cette monnaie appartient au même système que les N°s 79 et 111; toutes ces pièces, ainsi que les monnaies de cuivre N°s 89, 90 et 133 etc., sont contemporaines.

Il y avait dans la collection d'Allier de Hauteroche un *chalkous* tout à fait semblable de Kallatia, offrant, d'un côté, la même tête d'Ariane ou de bacchante, et de l'autre, la couronne de lierre, renfermant le nom de magistrat: ΠΟ
ΛΥ (p. e. Polyarque, Polykratès etc.) et au-dessus de la couronne: ΚΑΛΛΑ.[1] Cette monnaie prouverait-elle que le culte de Dionysos est venu à Panticapée de Kallatia? Nous rappelons les relations entre ces deux villes, indiquées par les inscriptions.

D'autres monnaies avec une tête bacchique sur l'avers et une panthère, tenant un javelot dans la gueule, ont été attribuées à Panticapée par Millin[2] et par Mionnet;[3] Kœhler, et[4] Mr. Spassky n'ont pas manqué de répéter cette erreur. Ces monnaies sont anépigraphes et leur style n'est pas du tout celui de la Crimée. La tête bacchique, soit elle de Dionysos ou d'une bacchante, diffère de celle sur les monnaies dont nous venons de parler. Un lion ou une panthère tenant un javelot dans la gueule, n'est pas un type exclusivement panticapéen; il se rencontre aussi sur d'autres monnaies, p. e. de Gabala, de Sardes, etc., et le *chalkous* de Millin est justement une

[1] Dumersan, Cat. p. 20, pl. II, N° 15.
[2] Monuments inédits, I, p. 27, pl. IV, N° 3.
[3] Descript. des méd. grecq., I, p. 348, N° 15.
[4] Sérapis, l. c., p. 118, N°s 20, 21, 22.

monnaie de la ville lydienne, dont l'inscription ΣΑΡΔΙ ΑΝΩΝ, placée au-dessus de la panthère, à droite, était effacée sur l'exemplaire que ce savant avait sous les yeux. Le numéro 20 de Kœhler appartient sans doute à la même ville, dont une monnaie bien conservée est publiée chez Sestini, Museo Hedervariano, pl. XXIV, N° 15.

Le *chalkous* décrit par Kœhler sous le N° 22 et gravé dans le Босфоръ Киммерійскій de Mr. Spassky, est publié dans l'ouvrage de Combe, *Numi musei Hunt.*, p. 80, N° 11, pl. XIV, N° 19, comme appartenant à Capoue et par Mr. Capranesi, *Medaglie inedite*, Roma, 1840, à Calatia Latina. D'après son style, cette monnaie ne peut appartenir, qu'à l'Italie.

i. *Av. Tête de Poseidon.*

1. Rv. Proue de vaisseau.

126. *Av.* Tête barbue de Poseidon, tournée à droite.
Rv. Proue de vaisseau à gauche; dessous: ΠΑΝΤΙ. (Tétrachalkon.) Æ. 7½.
Gravé pl. VI, N° 26.

Kœhler, l. c., pl. IX, N°s 24, 25.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., pl. I et 6.

Sur le premier exemplaire de Kœhler, l'avers porte une tête indistincte en contremarque. Mr. Mourzakéwicz, dont la gravure de cette monnaie est assez inexacte, prend la tête pour celle d'Apollon et la proue pour une «*navis Tyria.*»

127. *Av.* Tête laurée de Poseidon, à droite.
Rv. Proue de vaisseau d'un autre dessin. En bas: ΠΑΝΤ(Ι). (Dichalkon.) Æ. 5½.
Gravé pl. VI, N° 27.

Kœhler, l. c., N° 23.
Achik, Восп. царство, III, dernière pl., N° 1.
Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 12 et 18.

128. Pièce semblable, surfrappée sur une monnaie plus ancienne de la même ville, mais dont le type ne peut par bien se distinguer. On n'y voit que des traces du mot ΠΑΝΤΙ. La tête de Poseidon est sans la couronne de laurier. Sur le revers, une tête barbue, probablement, de Poseidon aussi, en contremarque. Æ. 5½.
Gravée pl. VI, N° 28.

Kœhler, l. c., N°s 27 à 30.
Spassky, l. c., N°s 14 à 17.

Tous les exemplaires, publiés par Kœhler et répétés par Mr. Spassky, sont surfrappés sur d'autres monnaies et portent une ou plusieurs contremarques, offrant deux têtes variées de Pallas, une tête de Poseidon même et une tête du fleuve Hypanis, type bien connu dans la numismatique d'Olbia. Dans le catalogue de la collection

Faure, Mr. Morel Fatio donne (p. 74, N° 1189) la description d'une monnaie semblable, mais avec une tête imberbe à gauche.

Comme il n'y a pas d'autres *dichalka* de Panticapée avec la proue de vaisseau, il paraîtrait que l'exemplaire de la collection Faure n'est pas parfaitement conservé et offre aussi sur l'avers une tête de Poseidon.

*129. *Av.* Même tête de Poseidon, surfrappée sur un *chalkous* du type de N° 60. Au milieu, un astre à sept rayons, en contremarque.

Rv. Proue de vaisseau, à gauche; dessous: ΠΑΝ. (Chalkous.) Æ. 4½.

Kœhler, l. c., N° 26.

Spassky, l. c., pl. I, N° 13.

Le type de Poseidon dans une ville maritime telle que Panticapée, n'a pas besoin d'explication. Toutes les monnaies ci-dessus décrites, comme le style de leur fabrication l'indique, sont de la dernière époque des Spartokides ou peut-être même de celle de Mithradate Eupator.

2. Rv. Aigle.

*130. *Av.* Tête laurée de Poseidon, à droite.

Rv. Aigle debout, à gauche, tournant la tête à droite. Devant, à gauche, ΠΑΝ. (Tétrachalkon.) Æ. 8.

Achik, Восп. царство, III, p. 93, et la dernière pl., N° 4.

Spassky, l. c., pl. I, N° 11.

Mr. Achik prend la tête pour celle de Pan, mais sa gravure offre distinctement le même tête de Poseidon, représentée sur la plupart des monnaies précédentes. C'est la seule monnaie de Panticapée où Poseidon est réuni avec un aigle.

3. Rv. Tête de Pan.

*131. *Av.* Tête de Poseidon, à droite.

Rv. Tête de Pan, a droite; en bas: ΠΑΝΤΙ. (Tétrachalkon.) Æ. 8.

Spassky, l. c., pl. I, N° 19.

*132. *Av.* Même type; sur la joue de Poseidon, un tête de bélier, accompagnée des monogrammes ⩚ et ⩚, en contremarque.

Rv. Même revers, mais surfrappé d'un grand trident. (Tétrachalkon.) Æ. 8.

Sestini, Lettere, IX, pl. III, N° 3.

Le même, Mus. Hederv. I, p. 2, N° 8.

Cette pièce curieuse se trouvait autrefois au Musée d'Hedervàr. Les surfrappes, selon nous, appartiennent aussi à Panticapée, car le monogramme ⩚, paraît se rapporter au nom de cette ville. Le trident est un type très-commun, surtout sur les monnaies de différentes villes de la Carie, mais qui toutes sont d'un autre style et d'une autre époque que la nôtre. Cet emblème se rapporte bien à Poseidon, figuré sur l'avers.

L'inscription ΠΑΝΤΙ désigne la tête de Pan pour le sujet du *revers* de ces médailles.

k. *Av. Tête du dieu Men.*

Rv. Dionysos.

* 133. *Av.* Tête du dieu Men (Mois), tournée à droite. Il porte un bonnet phrygien semé d'astres et dont les bouts flottent sur le cou; au-dessus du front, un croissant, surmonté d'un astre à huit rayons.

Rv. Dionysos debout, revêtu d'un *chiton* court et chaussé de bottines, tient de la main droite des pommes de pin et de la gauche, un thyrse, orné de bandelettes. Le dieu est tourné à gauche et accompagné d'une panthère marchant, et tournant la tête vers son maître. Dans le champ; ΠΑΝ—ΤΙΚΑ
ΠΑΙ—ΤΩΝ et le monogramme ₭Ρ. (Tétrachalkon.) Æ. 9.

Mionnet, Suppl. II, p. 9, N° 58.
Kœhler, l. c., pl. X, N 1 et 2.
Spassky, Босфоръ Кимм., pl. II, N° 2.

Les descriptions de cette monnaie dans les ouvrages précités, ne sont pas trop exactes. Sur l'exemplaire de Mionnet, il y a encore un A à l'exergue, ce que nous n'avons pas remarqué sur les exemplaires que nous avons pu examiner. Kœhler a pris pour une grappe de raisin les pommes de pin qu'on distingue parfaitement sur la pièce que nous avons sous les yeux.

Sur un des exemplaires de Kœhler (l. l. N° 2), surfrappé sur un autre *tétrachalkon*, le bonnet phrygien du dieu Mois est orné d'une couronne de laurier.

Le dieu Men, Μήν Pharnak (Φαρνάκης), la lune mâle ou androgyne, était honoré principalement en Syrie, en Ibérie et en Mésopotamie, d'où son culte se propagea en Asie Mineure et même jusqu'à Rome. C'est du temps de Mithradate Eupator, à peu près, que le dieu Mois fut introduit à Panticapée. Ce culte n'est pas sans rapport avec la famille des Achéménides, dont plusieurs membres portaient le nom de Pharnace. Le style de notre *tétrachalkon* est celui de l'époque de Mithradate et l'astre ainsi que le croissant, surmontant le bonnet phrygien, se rencontrent sur toutes les monnaies des Achéménides du Pont, avant Pharnace II. Ces deux emblèmes se rapportant ordinairement au Soleil et à la Lune, Sanerges et Astaroth, remplacent ici le grand croissant, placé sur les autres monuments, ayant pour sujet le dieu Mois, entre les épaules de ce personnage, coiffé presque toujours du bonnet phrygien. [1] Mais

[1] V. les médailles de Trapezus, de Carrhæ, d'Hiérapolis en Phrygie et d'autres villes, en Carie, en Pisidie, etc., aussi Millin, Gal. myth. N°s 123 et 124. Spartien, Caracalla, ch. VII. Egnatius ap. Gyraldi syntagm. I, p. 69.

ce culte pour lequel il n'y a pas d'autres preuves, que notre médaille ne paraît pas s'être conservé longtemps à Panticapée.[1]

Le revers de ce *tétrachalkon* est gravé avec une certaine négligence, comparativement à l'excellente exécution de l'avers. Le culte de Dionysos à Panticapée est prouvé déjà par l'inscription mentionnée, ainsi que par tant de médailles, nommément N° 125; mais la dernière est la seule, où Dionysos soit gravé lui-même et accompagné de la panthère, qui lui était consacrée.

Le monogramme est très-curieux; c'est le même qu'on trouve sur les *dichalka* N°s 89 et 90, et sur les didrachmes N°s 111 et 125, dont les revers offrent également des emblèmes bacchiques et aussi la même disposition des lettres. Toutes ces monnaies, ainsi que les *dichalka* semblables de Gorgippie et de Phanagorie, sont donc contemporaines et frappées lors de la première soumission du royaume à Mithradate-le-Grand.

Le *chalkous* chez Mr. Spassky, Арх. Нум. сборникъ, pl. I, N° 23: Av. Tête, coiffée d'un bonnet phrygien à droite. Rv. ΠΑΝ. Massue, monogramme et Δ, dont l'inscription ΠΑΝ, n'est pas même bien claire, n'est pas frappé à Panticapée, c'est probablement la même monnaie de Cius en Bithynie, décrite chez Mionnet, II, p. 492, N° 446.

I. *Av. Tête d'Hercule.*

1. Rv. Tête de taureau.

*134 *Av.* Tête imberbe d'Hercule, couverte de la peau du lion.
Rv. ΠΑΝ Tête de taureau, à gauche. (Chalkous.) Æ. 4.
Sestini, Lettere IV, p. 17, N° 9.
Mionnet, Suppl. II, p. 9, N° 50.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 17, N° 63.

Nous trouvons la tête de taureau aussi sur les pièces précédentes N°s 15 à 18, 28, 29, 45, 46, 59 à 59, ainsi que sur les suivantes N°s 140 à 143.

2. Rv. Arc et flèche.

*135. *Av.* Tête d'Hercule, couverte de la peau du lion.
Rv. ΠΑΝ Arc et flèche. (Chalkous,) Æ. 4.
Sestini, Descript. numor. vet., p. 28, N° 3.
Mionnet, l. c. N° 49.
Spassky, l. c., p. 17, N° 62.

Arc et flèche, réunis avec les types de Pan et d'Apollon, v. N°s 20, 21, 32 à 37, 60 à 64 et 102.

---

[1] Selon Mr. C. Cavedoni, ce buste est celui du fils d'Aëtès, frère de Médée et fondateur de Panticapée. Bulletino dell'Instituto archeologico di Roma, 1850, N° I, pl. 11.

3. Rv. Les *piloï* des Dioscures.

*136. *Av.* Tête d'Hercule imberbe, couverte de la peau de lion, à droite.
Rv. ΠΑΝ Les *piloï* des Dioscures, surmontés d'astres. (Lepton.) Æ. $1\frac{1}{2}$.

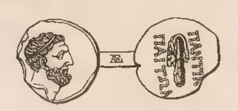
B[on] Chaudoir, Addit. et correct. p. 39, N° 4.
Spassky, l. c., p. 18, N° 64.

V. les *piloï* des Dioscures sur nos N[os] 38 à 40 et 66, 67.

Le culte d'Hercule était répandu aussi dans les villes de Cherronésos et d'Olbia, comme leurs médailles le prouvent.

4. Rv. Massue et peau du lion.

*137. *Av.* Tête d'Hercule, barbue et diadémée, tournée à droite.
Rv. Massue sur laquelle est suspendue la dépouille du lion. Aux côtés, la légende: ΠΑΝΤΙΚΑ — ΠΑΙΤΩΝ (Chalkous.) Æ. $4\frac{1}{2}$.



Exemplaire unique, appartenant au cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Un sujet du revers tout à fait analogue, mais dans une couronne de chêne, se trouve sur une belle drachme de Tralles en Lydie. L'original, conservé au cabinet royal de Munich, est publié par Sestini, Mus. Hederv., pl. XXV, N° 6. Le même sujet, accompagné d'un carquois et d'un trident, se rencontre sur les monnaies de Mithradate II, (V. notre pl. XII[e], N° 35) qui sont de beaucoup postérieures à notre *chalkous*.

m. *Av. Tête d'homme, indistincte.*

1. Rv. Corne d'abondance.

*138. *Av.* Tête barbue et diadémée à droite.
Rv. Π — Α Corne d'abondance; à droite un harpon ou fer de lance (?) (Tétra-lepton?) Æ. 3.

Mourzakéwitch, Descript. num. vet., pl. I, N° 4.
Spassky, l. c., pl. II, N° 7.

C'est probablement un exemplaire mal conservé de la jolie monnaie d'Eubiote, v. notre pl. VIII[e], N° 6. La tête serait donc celle de Sérapis, le harpon est la bandelette de la corne d'abondance et les lettres Π — Α sont plutôt ΒΑΣ with Ω above (Βασιλέως Εὐβιότου) et Α, savoir la première année de son règne.

2. Rv. Tête de lion.

*139. *Av.* ΙΟΝΟΠΟΛ; les trois dernières lettres forment un monogramme. Tête de femme avec des mèches de cheveux, disposées en cornes recourbées, surfrappée sur une tête d'Esculape, tournée à gauche.

Rv. ΠΑΝΤΙ. Tête de lion surfrappée avec un arc. (Tétralepton?) Æ. 8.

Mionnet, l. c., p. 11, N° 66.
Spassky, l. c. p. 17, N° 65.

Cette pièce paraît être surfrappée sur une monnaie de Ionopolis ou Aboni-Tichos en Paphlagonie. Elle appartiendrait donc tout au plus à l'époque d'Antonin-le-Pieux, car c'est sous cet empereur que la petite ville d'Aboni-Tichos prit le nom de Ionopolis.

D. *Av. Tête de taureau. Rv. Un ou plusieurs épis.*

140. *Av.* Tête de taureau, avec le cou, à droite.

Rv. Π N A Épi et fer de charrue, à gauche. (Dilepton.) Æ. 2.

Gravé pl. VI, N° 37.

*141. Même avers.

Rv. Π—ΑΝ Épi et charrue à gauche. (Trilepton.) Æ. 2½.

Kœhler, Sérapis, II, p. 118. N°s 10, 11.
Bon Chaudoir, l. c., p. 39, N°s 7, 8.
Spassky, l. c., pl, II, N° 12.

La gravure chez Mr. Spassky n'est pas très-exacte.

142. *Lepton* semblable. Æ. 1½.

Gravé pl. VI, N° 38.

Kœhler, l. c., N° 12.
Spassky, l. c., p. 18, N° 87.

*143. *Av.* Tête de bœuf, à droite.

Rv. ΠΑΝ. Deux épis. (Dilepton.) Æ. 2.

Kœhler, l. c., N° 13.
Spassky, l. c., N° 88.

o. *Av. Aigle. Rv. Tête de lion.*

*144. *Av.* ΠΑΝ. Aigle éployé sur un foudre; dessus, les vestiges d'une tête de lion surfrappée.

Rv Tête de lion tirant la langue, à droite; dessus, un trépied en creux surfrappé. (Chalkous?) Æ. 4.

Mionnet, Suppl. II, pl. 9, N° 57.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 19, N° 91.

Cette monnaie est peut-être un exemplaire mal conservé du *chalkous* N° 84, où

on a pris la tête d'Apollon, couverte par la contremarque, pour une tête de lion. Elle est surfrappée sur un *chalkous* du type N° 56.

Un *dilepton* avec un insecte d'un côté et un astre à huit rayons de l'autre (gravé pl. VI, N° 39) a été trouvé sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, mais il appartient à une des îles de l'Archipel (probablement à Céos), où les types de l'abeille et de l'astre étaient très-usités.

Voilà la description à peu près complète des monnaies connues jusqu'aujourd'hui de Panticapée. Nous n'avons pas fait mention des variétés insignifiantes, ni des contrefaçons, ni enfin des exemplaires dont la description est tout à fait inexacte ou mal comprise. [1]

D'après leur style de fabrication, les dernières de ces pièces sont de l'époque de Polémon I. Mais les Aspurgiens et les Achéménides de la seconde race, ont-ils fait aux Panticapéens la défense absolue de frapper des monnaies?

Si nous comparons les monnaies d'or de ces rois avec leurs monnaies de cuivre, la grande différence du style doit surtout nous frapper. Ces dernières sont beaucoup mieux gravées que l'or; les monnaies de cuivre du roi Rheskouporis et de sa femme p. e., sont charmantes et nous pensons que les Aspurgiens avaient laissé à Panticapée le droit de battre de la monnaie de cuivre, mais au type royal. Seulement le système avait changé; l'abondance de l'or à cette époque avait diminué la valeur des monnaies de cuivre, dont l'unité primitive le *lepton* ou *kollybon* n'avait plus de valeur. La division du *chalkous* en sept *lepta* était devenue incommode. On frappait des pièces de huit *lepta* (avec H) équivalant à un ancien *chalkous*, de douze *lepta* (avec IB) équivalant à un *chalkous* et demi, de vingt-quatre *lepta* (avec KΔ) ou trois *chalkous* et de quarante-huit *lepta* (avec MH), ou six *chalkous*. Nous parlerons de ces monnaies à l'occasion de l'histoire monétaire du royaume du Bosphore cimmérien.

Nous avons vu que les monnaies de Panticapée sont frappées d'après trois systèmes monétaires. La plupart suivent celui de Solon; la plus ancienne pièce de ce système, est le *diobole* N° 6. Les premières pièces sont un *triobole* et des *trihemiobolia* du pied d'Égine, abandonné à peu près vers l'avénement des Spartokides. Pendant quelque temps on hésita entre l'adoption du système d'Eubée et celui de Solon. Le *tétrobole* N° 27, ainsi que les *didrachmes* N°s 22 et 60 sont monnayés d'après le système d'Eubée, qui est le même que l'ancien pied monétaire attique avant Solon. Mais bientôt la grande influence qu'exerça Athènes sur les colonies de la Mer Noire,

---

[1] P. e. chez Mr. Spassky, Босфоръ Кимм. pl. II, N° 11, est tout à fait la même pièce que pl. I, N° 31. Nous omettons aussi les médailles, attribuées par erreur à Panticapée, p. e. chez Pellerin, Recueil de médailles de peuples et de villes, I, pl. XXXVII, N°s 3, 6, 9, etc.

obligea Panticapée à introduire le système monétaire de Solon, d'après lequel sont frappées la plupart des monnaies grecques. Nous parlerons dans un chapitre à part de ces trois systèmes monétaires dont les monnaies étaient en circulation souvent dans la même ville et à la même époque. [1]

Aussi sous les Aspurgiens et sous les derniers Achéménides, Panticapée resta toujours la capitale du royaume en Europe, et en partagea le sort. Le nom de la ville fut remplacé par celui de la contrée et du royaume: *Bosporos*. Sous Dioclétien, comme nous l'avons vu, Bosporos fut pris par les Cherronésites, alliés des Romains, et devint une ville libre sous la protection de l'empereur, qui pourtant n'était pas en état de la défendre contre les Huns.

Les divinités principales, honorées à Panticapée pendant la dernière période, qui a précédé le IVe siècle, sont, d'après les inscriptions:

Zeus Soter et Hera Soteira, à qui les citoyens nobles (*ἀριστοπολῖται*) Lichophonos, fils d'Aphrodisias, Menestratos, fils de Gosemphlios et d'autres, érigèrent un monument (*τελαμών*) pour la victoire et la durée éternelle (*αἰωνίου διαμόνης*) du roi Teiranes et de la reine Aelia. [2]

Asklépios, Esculape à qui Ameinias, fils d'Ameinias, consacra en ΘΠΥ du Bosphore (489, 193 de J. C., du temps de Sauromate III) une statue pour le salut de son fils Théodote. [3]

Apollon-médecin (*ἰατρός*) était adoré à Panticapée du temps des Spartokides; ces deux dieux avaient une signification semblable.

Arès se trouve sur le marbre d'un roi Sauromate (selon Mr. Achik, Tibère Jules Sauromate I) qui lui construisit un temple et lui érigea une image (*ἄγαλμα*). [4]

Enfin le marbre mentionné de ΘΛΦ, 539, 243 de J. C., du temps de Rheskouporis V, parle de la déesse Aphrodite Uranie Apatoura. [5]

Mais outre les divinités dont nous venons de parler, il est à présumer que les autres, citées pour la période des Spartokides, surtout Pan et Apollon, étaient aussi honorées quoique nous n'ayons point aujourd'hui des monuments, qui constatent leur culte sous les rois postérieurs.

Outre les monuments et les temples de ces divinités, la ville de Panticapée était aussi ornée de statues, érigées aux rois ainsi qu'aux empereurs romains et à d'autres

---

[1] V. p. e. Athenée, Deipnos., VI, p. m. 225.

[2] Achik, p. 109, N° 40.

[3] Bœckh, l. c., N° 2109^c. Le commencement de cette inscription est: *Ἀσκληπίῳ Ἀμεινίας Ἀμεινίου ἐκ τῶν ἰδίων τὴν εἰκόνα ἀνέστησεν κ. τ. λ.*

[4] Achik, Воспорское Царство, I, p. 79, N° 21.

[5] Bœckh, l. c., N° 2109^b. V. p. 337 de cet ouvrage.

personnes, considérées comme leurs bienfaiteurs. C'est ainsi qu'une statue fut érigée à Sauromate III, le plus grand roi de son époque. C'était le quatrième jour du mois Gorpiaios (septembre) de l'an ΘΠΥ, 489, 193 de J. C.

Une inscription en marbre, publiée par Mr. Achik, [1] a fait partie d'un monument consacré par la ville de Prusias près de l'Hypios, à Tibère Jules Rheskouporis, le 1e jour du mois Deios (novembre) de ΚΦ, 520 du Bosphore, 224 de J. C. [2]

Une statue à Néron, fut élevée par Kotys, l'Aspurgien (entre l'année 49e jusqu'à l'année 70 environ de J. C.), [3] une autre à Hadrien, par Tibère Jules Rhoimétalkès, au mois d'Apellaios (décembre) de l'an 430, 133 de J. C. [4]

Enfin le proteuon cherronésien Pharnakos eut le même honneur pour avoir renvoyé à Panticapée, leur patrie, un grand nombre de prisonniers. [5]

Aucune de ses statues ne s'est conservée jusqu'à nos jours. Les deux seules statues de Panticapée, que nous connaissons sont placées au Musée de l'Ermitage; elles datent du temps des premiers empereurs et représentent un homme en tunique et toge, accompagné d'un écrin de livres, ainsi qu'une femme en tunique et palla. [6] Comme ces deux monuments sont tout à fait sans inscriptions, il n'est pas à présumer, qu'il aient été érigés publiquement, mais bien par les personnes qu'ils représentent ou par leurs héritiers.

Nous ne parlons pas ici des autres objets trouvés à Kertch, sur l'emplacement de Panticapée. Ces pièces conservées la plupart à l'Ermitage et appartenant à différentes époques, comprennent les plus beaux travaux grecs et des ouvrages fort barbares; ils sont témoins de l'histoire si agitée de l'ancienne capitale du royaume du Bosphore cimmérien.

Les Huns brûlèrent au milieu du cinquième siècle Bosporos, Phanagorie et d'autres villes de ces contrées. Mais comme la situation de la ville de Bosporos, qui défendait, pour ainsi dire, l'accès de l'Europe, était très-importante, elle fut bientôt réconstruite et Justinien fut renouveler les murailles, ce qui pourtant n'empêcha pas, du temps de

[1] Achik, Восп. Царство, I, p. 106, N° 39.
[2] Bœckh, N° 2108 c.
[3] Ibid., N° 2108 f.
[4] Constantin Porphyr., De administr. imp., p. 121, ed. Band.
[5] Achik, Часы досуга, p. 157 et suiv. Arneth, Schriften der K. K. Akademie zu Wien, année 1851. Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, V, Bulletin, p. 44 et Записки Имп. арх. Общества, IV, p. 110.
[6] Procop, De bello Goth., IV, ch. 5. De ædific., III, ch. 7

Justin II, que les Turcs, sous Bochan, s'emparassent de la ville; ils en furent chassés sous l'empereur Maurice Tibère, un peu avant l'an 589. Le général de l'empereur dans ces contrées était son esclave Eupatorios, à qui fut érigé en 590 à Bosporos même, un brillant monument, dont nous avons parlé à l'occasion de l'histoire de Cherronésos.[1]

A cette époque, les habitants de Bosporos étaient tous chrétiens. Une petite église grecque, mentionnée par Dubois, appartient selon lui, à l'année 757.[2] Du temps du premier concile de Nicée, en 524, Bosporos avait déjà un évêque grec; l'évêque des Goths de la Crimée séjournait aussi à Bosporos. L'évêque grec fut nommé archevêque en 840 et métropolitain au treizième siècle. Depuis la fin du septième siecle, la ville obéissait aux Khozars et après eux, les Petchénègues, les Comanes et les Tatares en furent les maîtres, jusqu'à ce que les Génois de Kaffa s'en emparèrent en 1318.[3] Quinze ans plus tard, en 1333, Bosporos, nommé aussi Bospro, Aspro monte et Cerco (Kertch), reçut un archévêque latin, dont le diocèse comprit aussi la Géorgie. Cette ville est mentionnée chez Vincence de Beauvais en 1237 et chez Aboulféda, en 1344.

Pierre Visconti la cite sous le nom de Uospo; la carte catalane de 1375, Hotoman Fredutio et Baptiste de Gênes la désignent sous le nom de Uospro. Sur une carte anonyme du XVe siècle, elle est appelée Vaspro, chez André Bénincasa, en 1476: Vospro, et chez Graziano Bénincasa: Bospro.

Tout près de cette ville, la carte catalane, André Bénincasa et Hotoman Frédutio, mentionnent un endroit: Pondico, Pandico, qui, selon Lelewel, désigne les ruines de Panticapée.[4]

Après l'occupation des colonies génoises par les Turcs, en 1477, Bospro fut rendu aux Tatares, mais le nom de cette ancienne ville se perd peu à peu et fait place au nom turc Ghersète, Kertch, du château, construit par les Génois.

D'après le Menasirul-awalim d'Aachik, dont des extraits très-intéressants sont communiqués dans l'exellent ouvrage du baron de Hammer Purgstall, *Histoire de la Horde d'Or*, Panticapée, nommée Kertch, était une petite ville, située sur la moitié du chemin entre Azow et la Crimée, mais plus rapprochée de cette dernière. Les habitants de la ville étaient des Tatares du Kipchak. Lorsque Aachik en 992 (de l'hégire, 1584 de J. C.), avec le conquérant Osman pacha, et avec l'armée

---

[1] V. cet ouvrage, p. 208.
[2] Voyage, V, p. 114.
[3] V. p. 286 de cet ouvrage.
[4] Lelewel, Géographie du moyen âge, p. 13.

de l'Islam, alla en hiver, de Derbend à Constantinople; la mer entre Kertch et Taman était gelée et les troupes durent s'arrêter. Mais quelques jours avant le froid, Aachik avait traversé le détroit et passé trois jours à Kertch. La ville était alors sans murs; elle possédait une mosquée, un bain et un bazar. Parmi les habitants la plupart étaient des Moslimens, avec un petit nombre de chrétiens.[1] Kertch resta sous la domination des Tatares de la Crimée, jusqu'à ce que les Russes la prirent en 1771. Dans le traité de Koutchouk Kaïnardgy, en 1774, Kertch fut réuni pour toujours, à l'Empire russe.

---

[1] De Hammer-Purgstall, l. c., p. 430, 431.

REVUE CHRONOLOGIQUE
DE L'HISTOIRE DE PANTICAPÉE ET DE KERTSCH.

Avant J. C.	
vers 511.	Fondation de Panticapée.
480.	Avénement des Archéanactides.
	Soumission des peuplades barbares aux environs de Panticapée.
	Monnaies avec mufle de lion sur l'avers.
438.	Spartokos I, fondateur de la seconde dynastie des rois du Bosphore.
392.	Conquête de Théodosie.
	Commerce florissant, surtout avec Athènes.
vers 125.	La puissance des Scythes augmente.
115.	Pærisade III céde son royaume à Mithradate Eupator.
114. et suiv.	Victoires des capitaines de Mithradate, remportées sur les Scythes.
vers 80.	Macharès, roi du Bosphore, au nom de Mithradate.
vers 66.	Trahison et mort de Macharès.
65.	Mithradate revient dans la Crimée.
64.	Révolte de Pharnace II. Mort de Mithradate.
	Monnaies avec Pégase, avec le dieu Men, etc.
50.	Asandre archonte et plus tard roi du Bosphore.
46.	Mort de Pharnace II. Influence de Rome.
	Monnaies avec l'aigle romain.
14.	Mort d'Asandre et de Scribonius. Polémon I, fils de Zénon, proclamé roi par Marc Antoine.
1.	Les Aspourgiens s'emparent du Bosphore. Mort de Polémon I. Règne de Pythodoris, veuve de Polémon I.
Après J. C.	
38.	Polémon II, roi du Bosphore.
41.	La seconde dynastie des Achéménides monte sur le trône. (Mithradate II.)
vers 330.	Sauromate VII, roi du Bosphore, vaincu par les Romains et par les Cherronésites.
depuis 450.	Invasions des Huns. Destruction de Panticapée (Bosporos.)
vers 535.	Renouvellement des murs de Bosporos, par Justinien I.
vers 576.	Bosporos conquise par les Turcs.
vers 589.	Eupatorios, général de Maurice Tibère, chasse les Turcs de la Crimée.

vers 757. Construction d'une église grecque, dont les débris existent encore.
880. L'évêché grec de Bosporos, érigé en archevêché.
1318. Bospro, Vospro, pris par les Génois. Construction du château de Ghetsète, Kertsch.
1477. Les Turcs s'emparent de la ville et la restituent aux Tatares.
1534. Aachik, compagnon d'Osman-pacha, à Kertsch.
1771. Kertsch conquis par les Russes.
1774. Traité de Koutchouk-Kaïnardgy. Kertsch réuni pour toujours à l'empire russe.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE PANTICAPÉE.

I. Époque des Archéanactides.

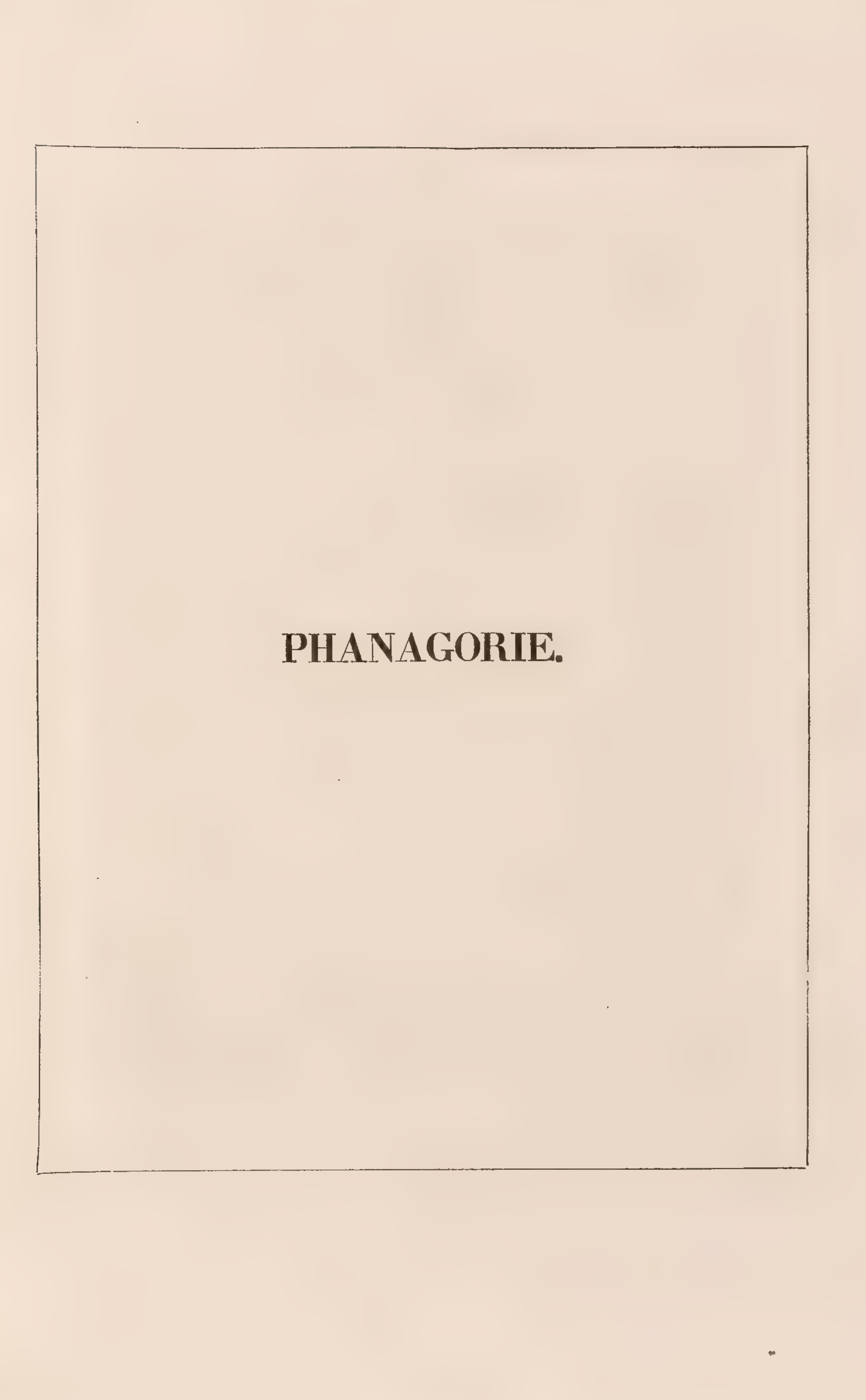
Avers.	Revers.	Nos.	Pages.
Mufle de lion.	1. Carré creux	1 — 5.	331, 332.
	2. Tête de bélier	4 — 6.	332, 333.

II. Époque des Spartokides et des Achéménides.

Avers.	Revers.	Nos.	Pages.
a. Tête de Pan.			
I. Tête de Pan barbue, mais nue	1. Griffon.	7 — 9.	340 — 342.
	2. Lion.	11 — 13.	342 — 343.
	3. Tête de cheval	14.	343.
	4. Tête de taureau	15 — 18.	343 — 344.
	5. Tête de bélier	19.	344.
	6. Arc et flèche.	20, 21.	345.
II. Tête de Pan barbue et couronnée de lierre. . . .	1. Tête d'Apollon	22.	345.
	2. Griffon.	23 — 26.	346.
	3. Lion, dévorant un cerf . .	27.	346.
	4. Tête de taureau	28, 29.	347.
	5. Tête de bélier	30.	348.
	6. Tête d'esturgeon	31.	348.
	7. Arc et flèche.	32 — 37.	348 — 349.
	8. Corne d'abondance et *piloi* des Dioscures	38 — 40.	349.
III. Tête de Pan imberbe et nue	1. Moitié antérieure du Pégase.	41.	350.
	2. Lion.	42 — 44.	350, 351.
	3. Tête de taureau	45, 46.	351.
	4. Arc et coryte	47, 48.	351.
IV. Tête de Pan imberbe et couronnée de lierre. . . .	1. Demi-griffon	49.	352.
	2. Lion.	50.	352.
	3. Tête de lion	51 — 55.	352, 353.
	4. Tête de taureau	56 — 59.	353, 354.
	5. Arc et flèche.	60 — 64.	354.
	6. Arc dans le coryte. . . .	65.	354.
	7. Les *piloi* des Dioscures. .	66, 67.	355.
b. Tête d'Apollon.	1. Partie antérieure d'un griffon.	68.	355.
	2. Tête de lion.	69 — 73.	355, 356.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE PANTICAPÉE.



PHANAGORIE.



Sur la presqu'île de Taman, là où le détroit du Bosphore n'avait qu'une largeur de soixante-dix stades, était située Phanagorie [1], selon Strabon, la capitale du Bosphore asiatique.

Phanagoras (Phænagoras) de Téios, était le fondateur de la ville, qui d'après lui, était appelée la ville de Phanagoras (*Φαναγόρου πόλις*) ou *Φαναγορία*, *Φαναγόρεια, Φαναγόριον*. Téios, colonie milésienne dans le pays des Caucones, en Bithynie, fondée vers 600 avant J. C., fut abandonnée par ses habitants (vers l'an 511 avant J. C., Olymp. 59, 4), parce qu'ils ne pouvaient plus supporter la tyrannie des Perses. Sous la conduite de Phanagoras, une grande partie des Téiens vint dans la presqu'île de Taman, où la ville de Phanagorie leur dut son existence. [2] Denys le périégète appelle la ville une colonie ionienne, [3] car des Ioniens, sous Hermon, s'étaient fixés, à peu près vers la même époque ou un peu plus tard, à Phanagorie ainsi que dans une petite ville, nommée Hermonassa, d'après une fille ou sœur de ce Hermon, femme de Samandros ou Skamandros [4]; cette ville était située à très-peu de stades au sud de Phanagorie. Entre ces deux villes et plus près de la dernière, il y avait encore les bourgs de Stratoclia et de Képoi, Cepi (les jardins), le dernier une fondation des Milésiens et au nord de Phanagorie, [5] Apatouros, presque désert du temps de Pline [6] et tirant son nom d'un temple d'Aphrodité Apatouros, dont nous parlerons plus bas. Ces trois endroits, nous paraissent avoir été dans la dépendance de Phanagorie.

---

[1] Strabon, XI, ch. 2, §§ 8 et 10, Vol. II, p. 432 et 433 ed. Kramer.
[2] Eusthathe, ad Dionys., v. 549. Scymnus, Fragm., 153. Anonymi peripl. Pont. Eux., p. 2.
[3] V. 553.
[4] V. l'excellente explication de Mr. Bœckh, l. c., p. 99.
[5] Képoi, Képos, était la patrie de Cléobule, fille de Gilon, la mère de Démosthène v. p. 323. de cet ouvrage. Sur l'emplacement de Képoi, v. Dubois, Voyage, V, p. 58 et suiv.
[6] Pline, Hist nat., VI, ch. 6.

Mr. Bœckh démontre que Samandros ou Skamandros, de Mytilène était probablement un Archéanactide, ce qui explique la relation si intime entre Phanagorie et Panticapée, ville, dont les premiers archontes héréditaires, comme nous le rappellons à nos lecteurs, étaient des Archéanactides. Achilleion, village avec un temple d'Achille, au nord-ouest de Phanagorie, est selon Mr. Bœckh, une fondation des mêmes Mytilénéens, qui avaient construit non loin de Sigée, la ville d'Archéanax, un endroit du même nom d'Achilleion.

Parmi toutes les villes de la presqu'île asiatique, Phanagorie, sans contredit, était la plus riche, la plus puissante; Strabon, l'appelle ἀξιόλογος, *remarquable* et dit qu'elle était la place principale de commerce pour les pays sur la Méotide et pour ceux du nord en général. [1]

Nous n'avons que très-peu de notions sur l'histoire de Phanagorie. Les mêmes raisons qui déterminèrent Panticapée à se soumettre à des archontes héréditaires, prévalurent aussi à Phanagorie, qui reconnut l'autorité des Spartokides. Les premiers rois-archontes de cette dynastie, dans le but de mieux défendre les villes grecques qui leur obéissaient, soumirent les peuplades barbares des environs. Le roi Satyros I étendit sa puissance jusqu'à l'endroit situé près du village de Patraeus, à quatrevingt-dix stades d'Achilleion et cent trente de Korokondame, où Strabon vit encore un monument, érigé en l'honneur de ce roi. [2] Plus tard, ces contrées furent le théatre de la guerre entre les frères Satyros II, Prytanis et Euméios. Prytanis en 309, fut tué à Képoi par les soldats d'Eumélos. Quoique moins infestée par les Scythes que le Bosphore européen, la partie asiatique du royaume partagea néanmoins le même sort et passa aussi sous la domination de Mithradate Eupator. Lorsque ce dernier était occupé par ses guerres avec les Romains, Phanagorie jouit pendant quelque temps d'un certaine indépendance. Tout à coup Mithradate, en 64, rentra dans le Bosphore et s'emparant de toutes les villes, laissa dans la citadelle de Phanagorie ses fils Artapherne, Mithradate, Dareios, Xerxès, Oxathre et deux filles Cléopatra et Eupatra. Mais Kastor, le gouverneur de la ville, ayant eu une dispute violente avec l'eunuque, Tryphon, favori du roi, le tua et craignant la vengeance de son maître, il s'empara de la ville, puis cernant la citadelle avec de grands monceaux de bois sec, qu'il menaça d'allumer pour faire périr les assiégés par la flamme, il força les enfants du roi de se rendre avant que Mithradate eut le temps de les secourir; Cléopatra seule résista et fut délivrée par les vaisseaux de guerre du père. Les autres enfants, conduits chez Pompée, ornèrent plus tard le triomphe de ce grand général. [3] Phanagorie

[1] Strabon, XI, ch. 2, § 10, Vol. II, p. 433 ed. Kram. Les ruines de Phanagorie se trouvent près de la station actuelle de Sennaïa. Dubois, Voyage, V, p. 63 et suiv.

[2] Id., l. c., § 7, Vol. II, p. 432, ed. Kram.

[3] Orose, VI, ch. 5.

et toutes les villes voisines, écrasées par les impôts que Mithradate les força de payer, se déclarèrent en faveur des Romains. Plus tard, lorsque Pompée après la mort de Mithradate, eut confirmé la royauté de Pharnace, son fils, Phanagorie fut déclarée libre,[1] malgré le désir de Pharnace d'ajouter à son royaume une ville si importante. Bientôt après cependant, le roi espérant pouvoir conquérir toutes les provinces qui avaient autrefois obéi à son père, commença par le siége de Phanagorie et força les citoyens par la faim, de faire une sortie et de se battre avec les troupes royales. Pharnace les vainquit et, en les traitant avec bonté, il exigea seulement des ôtages.[2] Depuis, Phanagorie resta de nouveau réunie au royaume du Bosphore. Après la mort de Pharnace et de son successeur Asandre, elle eut comme chef Polémon I, jusqu'au moment où les Aspourgianes, peuplade sarmate venue du centre de l'Asie, se fixèrent entre cette ville et Gorgippie. Envain Polémon essaya de les chasser; il succomba lui-même et Phanagorie, occupée par les Sarmates, devint la première capitale du royaume que ce peuple conquit sur le Bosphore. Puis, traversant le détroit, les Sarmates occupèrent aussi les provinces européennes du Bosphore et Panticapée fut de nouveau la place principale; jusque sous Rhoïmetalkès le Bosphore fut divisé en deux royaumes, celui d'Europe et celui d'Asie. Eupator I commence la série des rois du Bosphore asiatique dont Phanagorie resta la capitale. Le dernier roi de ce pays, que nous connaissions, fut Rhadamsadès; d'après ses médailles, il a régné jusqu'en 619 de l'ère du Bosphore, 323 de J. C.

Les notions que nous avons sur l'histoire de Phanagorie, du dernier temps du royaume bosphorien, sont très-insignifiantes. C'est d'abord le marbre d'Aurélius Andronicus, fils de Pappus et ci-devant préfet du palais royal, ainsi que de son fils Alexarthos, capitaine (λοχαγός). Cette pierre tumulaire a été érigée en ΓΧ, 603 du Bosphore (306 de J. C.) à ces deux personnages par les archontes de la ville des Agrippéens Césariens, ville voisine de Phanagorie et en commerce avec cette dernière, comme l'indiquent tant de médailles agrippéennes, trouvées dans les ruines de Phanagorie.[3]

Ce même monument a été consacré plus tard aussi au «serf de dieu, Constantin, prêtre et pasteur», ainsi que le prouve une inscription gravée en bas.

Après la chûte du royaume du Bosphore, Phanagorie obéit aux empereurs romains. Ammien Marcellin mentionne cette ville dans l'histoire de l'an 362, en l'appellant

---

[1] Appien, De bello Mithrid., p. 250.

[2] Appien, l. c., p. 253.

[3] Bœckh, l. c., N° 2126[d]. Dubois, V, p. 73, Atlas, IV[e] série, p. 26, N° 40. Antiquités de l'Ermitage Imp., Vol. II, p. 243, N° XXVIII. L'explication que donne Dubois de ce marbre est tout à-fait erronée et prouve une grande ignorance de la langue grecque.

Phanagorus; au sixième siècle, les Goths, réunis avec les Huns, détruisirent Phanagorie de fond en comble.[1]

La divinité principale de l'ancienne Phanagorie était Artémis *Agrotera* (chasseresse), gravée sur la plupart des médailles de la ville. Du temps de Pærisade I (de 348 à 311) Xenokleides, fils de Posis, érigea un temple à cette divinité,[2] introduite probablement par les Doriens de Cherronésos, où Artémis *Agrotera* était très-honorée. Elle était considérée comme une déesse aimant le sang, car en son honneur eut lieu la διαμαστίγωσις des jeunes gens à Sparte et c'est à elle aussi que les Spartiates sacrifiaient avant la bataille.

Comme Artémis est ordinairement réunie avec son frère Apollon, ce dernier avait aussi son culte à Phanagorie, où l'on célébrait même des jeux en son honneur. Mestor, fils d'Hipposthène, ayant été juge dans ces jeux du temps du même Pærisiade I, consacra à Apollon une statue ou un autre objet, pour le salut de son père.[3]

Le culte qu'eut à Phanagorie Aphrodité *Apatouros* (la trompeuse), est aussi très-connu, car c'est dans ce lieu qu'Aphrodité, attaquée par les Géants, se cacha dans un antre avec Hercule, et appellant à elle les Géants l'un après l'autre, elle les livra à son compagnon.[4] La déesse avait des temples à Phanagorie ainsi que dans le village d'Apatouros;[5] le premier est mentionné dans l'inscription de la femme du roi Spartokos IV (de 304 à 289).[6] Sauromate II, en BY, 402 de l'ère du Bosphore, 106 après J. C., reconstruisit la colonnade de ce temple.[7] Le culte même, comme Muller et Mr. Bœckh le pensent, fut introduit dans ces contrées par les Téiens ou par les Milésiens[8] et répandu aussi à Panticapée. Un culte d'Hercule, joint avec celui d'Aphrodité *Apatouros*, est constaté à Phanagorie par une inscription, d'après laquelle deux statues furent consacrées à Hercule, l'une par le fils de Timogène, l'autre par Épikrate. Ce monument est aussi du temps de Pærisade I.[9]

Ce même roi est mentionné sur un marbre témoignant d'un culte d'Aphrodité *Ura-*

---

[1] Procope, De bello Goth., IV, 5.
[2] Bœckh, l. c., N° 2117.
[3] Ibid., N° 2118.
[4] Strabon, XI, ch. 2, § 10, vol. II, p. 434 ed. Kram. Cf. la Pallas Apatouria à Athènes, Pausanias, Attica, ch. 33.
[5] Cet endroit, selon Strabon, qui l'apelle Ἀπάτουρον, était à l'Est de Hermonassa, mais selon Ptolémée, entre Kimmérikon (?) et Achilleion. Ptol., III. Strab., l. c., § 10.
[6] Bœckh, N° 2120.
[7] Ibid., N°s 2125 et 2133.
[8] Ibid., p. 159.
[9] Ibid., N° 2120^b.

nia. Il a été déterré, en 1853, non loin de l'emplacement de Phanagorie et nous en avons publié la description dans le journal de St. Pétersbourg, 1853, N° 199.[1]

Un marbre assez mutilé fait mention d'un prêtre de Poseidon, du temps de Tibère Jules Sauromate II[2]; le même dieu était honoré aussi à Panticapée et se trouve sur beaucoup de médailles de cette ville.

Un culte de Dionysos à Phanagorie est prouvé par le thyrse et la tête de Pan, gravés sur plusieurs médailles.

Outre ces divinités grecques, le monument de la reine Komosarye, fille de Gorgippos, roi des Sindes et femme de Pærisade I, témoigne d'un culte de Sanergès et Astara, le soleil et la lune des anciennes nations syriennes. Nous en parlerons plus bas. Ce monument, consistant en deux statues de grès mal conservées, a été trouvé non loin de Phanagorie et prouve que ces divinités y étaient adorées.[3]

En fait de monuments élevés en l'honneur de personnages mortels, les inscriptions parlent seulement d'une statue, érigée à Auguste, son bienfaiteur, par Dynamis, fille de Pharnace et femme d'Asandre, de Scribonius et de Polémon I,[4] ainsi que d'une autre statue, consacrée au roi Tibère Jules Sauromate II, par le chiliarque Jules Phanestrate.[5]

Les médailles suivantes semblent appartenir toutes à l'époque antérieure à celle où Pompée déclara la ville libre, car n'aurait-elle pas exprimée sur ses monnaies cette nouvelle liberté, comme p. e. Cherronésos, qui sur toutes les pièces de l'époque de sa liberté s'appelle **ΧΕΡΡΟΝΗΣΟΣ ΕΛΕΥΘΕΡΑ**?

a. *Av. Tête d'Apollon.*

1. Rev. Thyrse.

1. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.
Rv. Thyrse, orné d'une bandelette; aux côtés: **ΦΑΝΑΓΟ-ΡΙΤΩΝ**. (Drachme). AR 3.
Poids: 3,2 grammes.
Gravé pl. VII, N° 1.

Kœhler, Sérapis, II, pl. X, N° 8.
Mionnet, II, p. 333, N° 3.
Sestini, Mus. Héderv, II, p. 2, N° 11.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 20, N° 1, 2.
Le même, Арх. Нум. сборникъ, pl. I, N° 26.
Sabatier, Souvenirs de Kertch, pl. III, N° 3.

---

[1] V. aussi Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der K. K. Akademie der Wissenschaften zu Wien, Jahrg. 1853, Vol. XI, p. 399 et suiv.
[2] Ibid., N° 2123
[3] Selon Dubois, V, p. 60, ce monument a été déterré sur l'emplacement de Képoi.
[4] Bœckh, l. c., N° 2119.
[5] Bœckh, l. c., N° 2124.

L'exemplaire que nous avons sous les yeux est un peu altéré. Sur celui décrit par Kœhler, on voit dans le champ du revers, à gauche, un monogramme indistinct. Un bel exemplaire du cabinet de Mr. le prince Sibirsky offre un monogramme avec les lettres Υ Θ.

Le meilleur exemplaire connu de cette monnaie pèse 3,85 grammes ou 72,495 grains de Paris. Le poids primitif, était peut-être de $73\frac{1}{2}$ grains. Ces pièces sont donc des drachmes soloniennes assez diminuées. Leur poids ainsi que le style du travail prouvent qu'elles appartiennent à la dernière époque des Spartokides.

Chez Mionnet et chez Sestini la description de l'original de cette monnaie faisant autrefois partie de la collection Cousinéry, et conservé aujourd'hui au cabinet royal de Munich, est inexacte. On y a pris le thyrse pour une colonne, ornée de fleurs; Mionnet la place même dans un carré creux, erreur, répétée par Mr. Spassky, malgré la correction de Sestini.

Le thyrse ressemble à celui, qu'on trouve sur les monnaies de Dioscurias. On voit un thyrse semblable sur un *chalkous* d'Amisus, avec une tête de bacchante sur l'avers et publié par Mr. Sabatier dans son intéressant ouvrage, *Souvenirs de Kertch*, pl, III, N° 2. Chacun sait, que cet emblème se rapporte à Dionysos, dont le culte à Phanagorie était très-répandu, comme le prouvent un grand nombre de médailles, offrant des emblèmes de ce dieu.

2. Rv. Trépied et thyrse.

2. Même tête d'Apollon, à droite.

Rv. ΦΑΝΑ (ΓΟΡΙ)
ΤΩΝ
ΜΓ Trépied, contre lequel, à droite est appuyé un thyrse, orné d'une bandelette. (Dichalkon.) Æ. 4.

Gravé pl. VII, N° 3.

Cette monnaie inédite, ressemble, comme nous l'avons fait observer, à des *dichalka* de Panticapée [1] et de Gorgippie (type b, N° 3). Ces trois monnaies sont contemporaines et frappées peut-être par le même monétaire. On trouve des médailles de ce type surfrappées sur des pièces du type b, revers 3.

3. Rv. Proue de vaisseau.

*3. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. ΦΑΝΑΓΟ—ΡΙΤΩΝ. Proue de vaisseau, à droite (Drachme?) POT. 4.
Sabatier, Souvenirs de Kertch, pl. III, N° 4.

---

[1] V. p. 362, N° 89 et 90 de cet ouvrage.

*4. *Chalkous* du même type. Æ. $4\frac{1}{2}$.

Sestini, Lettere e diss., vol. IX, p. 79,
Mionnet, II, p. 334, N° 7.
Id. Supplém. IV, p. 417, N° 13.
Spassky, l. c., p. 20, N° 4. et pl. II, N° 20.
Friedlænder, Bulletino dell'Instituto, 1848, p. 119, N° 3.

La description chez Mionnet, II, p. 333, N° 7 est inexacte. Tous les exemplaires que nous avons vu, offrent ΦΑΝΑΓΟΡΙΤΩΝ au lieu de ΦΑΝΑΓΟΡΕΩΝ, comme l'écrit Mionnet. Le type est tout-à-fait celui du *chalkous* et du *trilepton* de Panticapée N°s 103 à 105 et sans contredit, toutes les pièces à ce type sont contemporaines. Apollon porte sur ces monnaies des tresses de cheveux tombant sur la nuque, ce qui indique que sa tête ici est vraisemblablement copiée d'après une statue archaïque, placée dans un temple de Phanagorie ou de Panticapée.

b. *Av. Tête d'Artémis.*

1. Rv. Arc.

5. Tête d'Artémis à droite.
Rv. ΦΑΝΑΓΟ—ΡΙΤΩΝ. Arc, placé horizontalement. (Chalkous.) Æ. 4.
Gravé pl. VII, N° 2.

Eckhel, Cat. Mus. Imp. Vindob., p. 389, N° 35.

Trompé sans doute par un exemplaire mal conservé, Eckhel a pris l'arc pour une palme. Sestini et Mr. Spassky ont confondu avec cette monnaie le *chalkous* au type g. Il nous paraît que l'exemplaire, décrit par Eckhel, est le même que le nôtre, parcequ'il n'offre pas l'astre derrière le buste de l'avers.

2. Rv. Balaustium.

Av. Tête diadémée d'Artémis à droite; derrière le carquois.
Rv. ΦΑΝΑΓΟ—ΡΙΤΩΝ. Au milieu, fleur de balaustium. (Triobolon.) AR. $3\frac{1}{2}$.

B^n Chaudoir, Correct. et add., pl. IV, N° 31.
Kœppen, Alterthümer vom Nordgestade des Pontus, pl. II, N° 13.
Spassky, l. c., pl. II, N° 33.

La fleur du balaustium, si commune sur les médailles de Rhodes, où elle représente, pour ainsi dire, les armes de l'île, doit avoir ici une autre signification, que nous ignorons. Elle est représentée en surfrappe sur le *tétralepton*, publié par Mr. Spassky, l. c., pl. II, N° 21.[1] Le poids de 2,125 grammes ou 40,013 grains de Paris, indique que cette monnaie est un *triobole* solonien, de 41,1 grains de poids voulu.

[1] V. aussi l'ouvrage de Mr. de Kœppen, l. c., p. 44.

3. Rv. Cerf couché.

7. *Av.* Buste d'Artémis à droite; derrière, le carquois et l'arc. Les cheveux forment un nœud sur la cime de la tête.

Rv. Cerf couché à gauche; en bas: ΦΑΝΑΓΟ ΡΙΤΩΝ. (Chalkous.) Æ. 4.

Gravé pl. VII, N° 4.

8. *Chalkous* semblable, mais d'un autre style; le cerf est plus grand et ses cornes sont plus élevées. De l'inscription, on ne voit que: ΦΑΝΑΓΟ. Æ. 4.

Gravé pl. VII, N° 5.

Mionnet, II, p. 333, N° 6.
Dumersan, Cat. Allier de Hauteroche, p. 61,
Kœhler, Sérapis, II, pl. X, N° 3.
Spassky, Арх.-нум. сборникъ, pl. I, N° 29, 30.
Sabatier, Souvenirs de Kertch, pl. III, N° 5.

Sur l'exemplaire de Kœhler, on voit au revers, derrière le cerf, un monogramme, qui semble être composé des lettres ΑΠ. Celui de Mr. Sabatier n'est pas bien conservé, on n'y voit que les lettres ΦΑΝ. Ce même type, comme nous l'avons fait observer, se rencontre aussi dans la numismatique de Panticapée [1] et de Cherronésos. [2] Les monnaies à ce type de cette dernière ville sont les plus anciennes et il paraît qu'elles ont servi de prototype à celles des deux capitales.

c. *Av. Tête de Pallas.*

1. Rv. Massue.

*9. *Av.* Tête casquée de Pallas, à droite.

Rv. Massue à gauche. En bas: ΦΑ. (Dilepton.) Æ. 2.

Spassky, Босфор. Кимм. pl. II, N° 16.

La tête de Pallas est tout-à-fait la même que celle qui figure sur les monnaies de Panticapée N°s 121 et 122, contemporaines avec la nôtre et ayant la même valeur. La massue paraît se rapporter à Hercule, dont le culte était réuni probablement avec celui d'Aphrodité *Apatouros*.

2. Rv. Taureau cornupète.

*10. *Av.* Même tête de Pallas.

Rv. ΦΑΝΑΓΟΡΙΤΩΝ. Taureau cornupète, allant à droite. (Trilepton.) Æ. 3.

Sestini, Mus. Hedervar., p. 4, N° 15.
Spassky, l. c., p. 21, N° 8.

Le type de revers paraît être copié des monnaies de Cherronésos, où il est très-commun. Il se rencontre aussi sur la drachme N° 23.

---

[1] V. cet ouvrage, p. 371, N° 118.
[2] Изслѣдованія объ исторіи Херсониса, pl. I, N° 8, et cet ouvrage, p. 135, N° 13 à 16.

d. *Av. Tête de bacchante. Rv. Grappe de raisin.*

*11. *Av.* Tête de bacchante, couronnée de lierre ainsi que de corymbes et tournée à droite.

Rv. ΦΑΝΑΓΟΡΙΤΩΝ (en trois lignes), sous une grappe de raisin, le tout dans une couronne de lierre, au-dessus de laquelle le monogramme: [monogramme]. (Didrachmon.) AR. 5.

B^n Chaudoir, Addit. et correct., p. 67, N° 17.
Spassky, l. c., p. 22, N° 17.

Cette médaille unique, le seul *didrachmon* connu de Phanagorie, se trouve dans la collection de Mr. Artsibacheff, à Taman. La tête de bacchante se rencontre également sur les grands *tétrachalka* anépigraphes, qu'on attribue aussi à Phanagorie. Ce *didrachmon* offre une ressemblance surprenante avec les monnaies de Panticapée N°s 111 et 125, ce qui prouve que ces trois pièces d'argent, ainsi que les *dichalka* de Phanagorie, de Panticapée et de Gorgippie, portant le même monogramme, doivent toutes être aussi de la même époque.

Voici encore une petite monnaie avec une tête indistincte, mais qui d'après le revers, représente probablement une bacchante ou Dionysos même.

*12. *Av.* Tête de bacchante à droite.

Rv. Grappe de raisin, à droite: ΦΑΝ. (Dilepton.) Æ. 2.

Kœppen, Alterthümer vom Nord-Gestade des Pontus, pl. I, N° 12.
Sestini, Mus. Hedervar., II, pl. XIV, N° 13.
Spassky, l. c., pl. II, N° 15.

Un exemplaire de ce *dilepton* rare se trouve dans la collection de S. E. Mr. de Karnéieff.

La grappe de raisin comme type monétaire de Phanagorie, ne se rencontre que sur les deux monnaies précédentes.

e. *Av. Tête de Poseidon. Rv. Arc et flèche.*

13. *Av.* Tête diadémée de Poseidon, à droite.

Rv. Arc et flèche, à droite, en bas: ΦΑ. (Dilepton.) Æ. 2½.

Gravé pl. VII, N° 6.

Morel Fatio, Catalogue des monnaies de Mr. Faure, p. 37, N° 655.

*14. *Av.* Pièce semblable, mais frappée sur une monnaie de Panticapée, avec une tête de Pan d'un côté et les *piloi* des Dioscures de l'autre (N° 66). On voit sous la tête de Poseidon les astres surmontant ces *piloi* et à droite, l'inscription ΠΑΝΤ, ainsi que sur le revers de notre *dilepton*, la tête de Pan de l'avers de celui de Panticapée. Æ. 2.

Sestini, Mus. Hederv., II, p. 4 N°s 11 à 13.
Kœhler, l. c., pl. X, N° 4.
Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl II, N° 27.

Les exemplaires cités par Sestini sont aussi surfrappés sur des monnaies de Panticapée.

*15. *Tétralepton* du même type, mais avec une flèche enpennée, tandis que celle des pièces précédentes, n'a en bas qu'un crochet en forme d'un caducée.

Mr. Guthrie, A tour through the Taurida, p. 181 et pl. VII, N° 1.
Mionnet, II, p. 333, N° 4.
Spassky, Босфоръ Кимм. pl. II, N° 19.

On ne peut pas prendre la tête représentée sur ces monnaies pour celle de Pan ou de Silène, car elle a une expression trop noble et les oreilles caprines ainsi que d'autres accessoires des têtes de Silène manquent tout à fait. Quant aux pièces suivantes, nous les classons comme ayant sur l'avers une tête de Pan; mais parmi celles dont nous n'avons pas vu des originaux quelques uns offrent peut-être aussi des têtes de Poseidon.

f. *Av. Tête de Pan. Rv. Arc et flèche.*

*16. *Av.* Tête de Pan imberbe ou de satyre, ceinte de lierre, à droite.
Rv. Arc. et flèche, tournée à droite; en bas ΦA. (Dilepton.) Æ. $2\frac{1}{2}$.

Spassky, Босфоръ Кимм. pl. II, N° 18.

C'est probablement la même pièce, décrite par Mr. Mourzakéwicz, Descript. Musei publ. Odess. p. 34, N° 3.

*17. *Av.* Tête barbue de Pan, à droite.
Rv. Même type. (Dilepton.) Æ. $2\frac{1}{2}$.

Sestini, l. c., N° 14.
Mourzakéwicz, Descript. mus. publ. Odess., p. 34, N°s 1, 2.
Le même, Descript. num. vet., p. 27, N°s 1, 2, 3.
Spassky, l. c., p. 22, N° 20.

*18. *Av.* Tête de Pan.
Rv. ΦANA. Arc et flèche. (Trilepton?) Æ. 3.

Mionnet, II, p. 333, N° 5.
Spassky, l c., N° 18.

*19. *Av.* Tête de Pan imberbe, à droite.
Rv. ΦANAΓOPITΩN Arc et flèche. (Tétralepton?) Æ. 4.

Mionnet, Suppl., IV, p. 417, N° 14.
Spassky, l. c., N° 19.

Cette pièce est probablement la dernière de ce type, car les monnaies de cuivre avec l'inscription complète du nom de la ville, sont les moins belles et par conséquent les moins anciennes. L'arc et la flèche, types très-usités dans la numismatique de Panticapée, se rapportent comme dans cette ville, et comme à Phanagorie, aux Scythes, habitants de la contrée, où la ville était construite.

*20. *Av.* Tête de Pan, barbue, à droite.

Rv. ΦΑΝΑ. Arc et flèche. (Chalkous?) Æ. 4.

Sestini, Lettere e diss., IV, p. 100.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 27, N° 4.

g. *Av. Tête de Niké. Rv. Palme.*

21. *Av.* Dans un cercle de grènetis, tête ailée de Niké à droite. Derrière, un astre à huit rayons.

Rv. ΦΑΝΑΓΟ—ΡΙΤΩΝ. Palme, à gauche. (Chalkous.) Æ. 4.

Mus. Sanclem, Numi sel., T. I, p. 301.
Mionnet, Suppl., IV, p. 417, N° 12.
Kœhler, Sérapis II, pl. X, N° 6.
Sestini, Descript. num. vet., p. 232, pl. V, N° 8.
Le même, Lettere e diss. (Coll. Ainslie), III, p. 1.
Le même, Museo Hederv., II, p. 3, N°s 9, 10.
Wiczay, Cat. Mus. Hederv., I, p. 183, N°s 4408, 4409.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 21, N° 10.
Le même, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 31.

Kœhler prend la tête, figurée sur l'avers de cette monnaie, pour celle d'Aphrodité *Apatouros*, mais sans alléguer la moindre preuve. A-t-il pensé que cette divinité était ailée? La tête même ressemble à celle d'Artémis, elle offre aussi les cheveux formant un nœud sur la cime de la tête. Mais les ailes bien distinctes désignent cette femme comme une Niké, ce qui est confirmé aussi pas la palme, faisant l'objet du revers. La Niké ressemble beaucoup à celle qu'on voit sur les *chalka* d'Asandre, où nous croyons qu'elle est gravée en mémoire de la victoire navale, remportée par ce roi, sur les vaisseaux de Pharnace. L'astre qu'on voit derrière la tête de la Niké, se rencontre également sur les monnaies de cuivre d'Asandre, ce qui fait présumer aussi que les pièces phanagoriennes de ce type sont de l'époque de ce roi et frappées en souvenir de cette même bataille navale, qui lui assura le diadème.

Sestini prend la tête pour celle d'Apollon et la palme pour un *lituus militaris*. Chez Mionnet et chez Mr. Spassky, Босфоръ Кимм., p. 20. N° 22, la palme est à tort appelée une flèche.

*22. *Trilepton* du même type. Æ. $2\frac{1}{2}$.

Kœhler, l. c., pl. X, N° 7.

La gravure de cette monnaie chez Kœhler, prise sur un mauvais exemplaire n'est pas exacte. On connaît de ce type aussi des imitations barbares.

h. *Av. Tête d'un héros (Phanagoras). Rv. Bœuf cornupète.*

*23. *Av.* Tête d'un homme barbu, couvert d'un *pilos* lauré; le tout tourné à gauche.

Rv. ΦΑΝΑ. Bœuf cornupète, à gauche. Dans l'exergue, un grain de seigle. (Triobole.) AR. 3.

Kœhler, Mémoire sur quatre médailles du Bosph. Cimm., titre, N° 2.
Id., Sérapis, II, pl. II, N° 5.
Clarke, Travels, p. 420, N° 1.
Mionnet, Suppl., IV, p. 416, N° 6.
Spassky, Арх. нум. сборникъ, pl. I, N° 28.

Kœhler, dans son premier opuscule, attribue la tête de l'avers à Phanagoras, qui, ainsi que nous l'avons vu, était considéré comme le fondateur de Phanagorie. Il compare ce *triobole* avec un magnifique distatère en électrum, qu'il n'hésite pas à attribuer aussi à Phanagorie. Mais les têtes de ces deux monnaies, bien qu'elles soient toutes les deux coiffées du *pilos*, offrent des types fort différents, et Sestini a déjà prouvé que le distatère est sorti de l'atelier monétaire de Lampsaque.[1] Cependant c'est à tort que le savant florentin prend la tête de ce distatère pour celle de Poseidon, car il n'était pas d'un usage général chez les Anciens, de représenter ce dieu couvert d'un *pilos*. Le beau style de la monnaie d'électrum, lui assigne à peu près pour époque le milieu du cinquième siècle avant J. C. et le célèbre Ch. O. Muller a déjà expliqué que cette tête est celle de Thémistocle[2], à qui, pendant son exil en Perse, le roi avait assigné la ville de Lampsaque pour fournir le vin de sa table.

Malheureusement Kœhler, quinze ans après sa première publication, corrige à tort l'excellente explication qu'il avait donnée de la tête gravée sur notre *triobole;* il l'appelle une tête de Neptune. Mais les traits représentent sans contredit un individu et non pas une divinité; nous approuvons donc pleinement la première attribution de Kœhler, qui y a vu le buste de Phanagoras, représenté avec le *pilos* des marins, parce qu'il était arrivé au Bosphore, par la mer; la couronne de laurier qu'il porte, indique qu'il a combattu glorieusement les Barbares, qui occupaient alors le territoire de Phanagorie.

i. *Av. Tête de bœuf. Rv. Proue de vaisseau.*

24. *Av.* Tête de bœuf, de face.

Rv. ΦΑΝΑΓΟ—ΡΙΤ(ΩΝ) Proue de vaisseau, à droite. (Dilepton.) Æ. 2.

Bⁿ Chaudoir, l. c., p. 67, N° 2.
Spassky, l. c., p. 20, N° 25.

Dans la description de Mr. Spassky il a mal-à-propos cru voir оленья голова, съ рогами съ лица, tête de cerf avec cornes, etc., au lieu du massacre de bœuf,

---

[1] Lettere e dissert., IV, p. 67, et pl. N° II. Descrizione degli stateri antichi, p. 62 et pl. VI, N° 2. Des pièces avec le même avers portant sur le revers le cheval marin ailé, armes de Lampsaque, v. ibid., N° 3.

[2] Handbuch der Archäologie der Kunst, § 421, 1.

type qui se rencontre aussi à Panticapée [1] ainsi qu'à Cherronésos [2] et qui de ces villes paraît s'être introduit à Phanagorie. La proue de vaisseau se trouve aussi sur nos Nos 3 et 4.

Outre ces monnaies bien sûres et portant toutes le nom de la ville, on attribue aussi à Phanagorie un certain nombre de médailles sans inscriptions et d'une fabrication bien différente de celle des autres pièces. Ces monnaies, qu'on trouve très-souvent au Bosphore, sont des *tétrachalka*, comme il en a été frappé à Panticapée par l'archonte Asandre. Il y en a qui sont surfrappées sur les monnaies de cet archonte, tandis qu'aussi des monnaies d'Asandre sont surfrappées sur plusieurs exemplaires du type dont nous parlons. Ceci prouve évidemment que toutes ces médailles doivent être contemporaines, et du temps de l'archontat d'Asandre, de 49 à 43 avant J. C.

On ne peut donc pas supposer que ces *tétrachalka* soient de l'époque de la liberté de Phanagorie, car cet état eut son terme à la prise de la ville, par Pharnace, en 50 à peu près. On ne peut pas supposer non plus que ces monnaies soient d'Asandre; pourquoi les aurait-il surfrappées et d'ailleurs ne sont-elles pas beaucoup plus belles que les pièces de cet usurpateur?

Si au contraire, ces médailles étaient de Phanagorie, pourquoi n'y voit-on pas figurer le nom de cette ville? Il est vrai que Sestini, Museo Hedervariano, II, pl. XIV, N° 14, donne la gravure d'une pièce semblable avec ΦΑΝΑΓΟ au-dessous du sujet du revers, mais cette inscription ne paraît avoir existé que dans la fantaisie de Sestini, comme celle de ΠΥΘΟΔΟΡΙΔΟϹ sur la monnaie de Skilouros (v. p. 28 de cet ouvrage;) les lettres sont aussi trop petites pour la grandeur de la monnaie et comparativement au monogramme; enfin une soixantaine d'exemplaires très-bien conservés que nous avons eu sous les yeux, n'offrent pas la moindre trace d'une inscription.

Il faut se demander encore; pourquoi la ville de Phanagorie a employé sur le revers un coryte d'une forme qui n'est pas du tout grecque? Tout ceci indique bien qu'il faut chercher une autre origine à ces médailles.

Strabon dit que les Aspourgiens, gent sarmate, habitaient de son temps le territoire entre Phanagorie et Gorgippie. Ce peuple, venu du centre de l'Asie, fut bientôt en guerre avec Polémon I, après la mort duquel, il s'empara peu à peu de Phanagorie, de Panticapée, enfin du royaume entier.

La première monnaie connue de ce peuple est un *chrysous* anonyme de l'année ΘΠΣ, 289 du Bosphore, 3 avant J. C., exemplaire unique, faisant partie de la

---

[1] V. Nos 15 à 18, 28, 29, 45, etc. des monnaies de Panticapée.

[2] V. notre ouvrage, Изслѣдованія объ исторіи и древностяхъ Херсониса, pl. III, N° 34 et cet ouvrage, p. 167, N° 93.

magnifique collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Cette monnaie prouve, que les Sarmates, déjà avant la mort de Polémon, avaient fondé dans ces contrées, un royaume, même avec la permission d'Auguste, dont le buste figure sur le revers de ce *chrysous*. On voit sur les premières pièces d'or de ce peuple, outre le millésime, des monogrammes tels que: [monogram], KIE, etc., mais jamais le nom du roi.

Mais peut-on supposer, que les Sarmates n'aient frappé que des pièces d'or? N'avaient-ils pas aussi besoin d'une petite monnaie? Cette petite monnaie, selon nous, sont les *tétrachalka*, dont il s'agit. Comme l'argent dans ces parages était assez rare, on se contenta du cuivre, dont on frappa les pièces du plus grand module, qui alors était en usage.

Ces monnaies furent surfrappées par Asandre, qui peut-être était même en guerre avec ce peuple. Les Sarmates surfrappaient les monnaies d'Asandre. Sur toutes ces pièces on ne voit pas d'inscriptions, mais bien des monogrammes assez variés, comme sur les pièces d'or. Ces monogrammes offrent les noms des monnoyeurs grecs qui étaient chargés de l'émission. Les graveurs étaient Grecs aussi, la tête de bacchante est la même sur les monnaies de Phanagorie, N° 11 et 12, mais le sujet du revers est sarmate tout à fait. Ce coryte, orné de têtes grotesques, est un objet sarmate, les corytes grecs ont une autre forme.

Il est un fait très-connu dans la numismatique, qu'un peuple, qui frappe sa première monnaie, imite celle de ses voisins. On ne peut donc pas être étonné que la première monnaie sarmate ait un type grec; peut-être même était-elle frappée à Phanagorie, mais naturellement pour le compte des chefs sarmates ou à une époque où cette ville était déjà dans une certaine dépendance des Aspourgiens.

Il faut donc considérer ces *tétrachalka* comme les premières monnaies des Aspourgiens, frappées entre les années 45[e] et 10[e] avant J. C., probablement par le prédécesseur du premier roi, Sauromate I, dont nous avons connaissance, mais qui naturellement ne peut pas être consideré comme le premier roi de cette peuplade.

Notre collection offre de ces monnaies les exemplaires suivants:

1. *Av.* Belle tête de bacchante, couronnée de lierre, et tournée à droite.

Rv. Coryte sarmate, orné d'une tête d'aigle et tourné à gauche; au côté gauche, est attaché le carquois, rempli de flèches. On remarque aussi les courroies ou bandelettes, servant à suspendre ou porter le coryte. Devant, un monogramme, composé d'un carré, accompagné des lettres P et K; dans le carré: A. (Tétrachalkon.) Æ. 8. Gravé pl. VII, N° 7.

2. *Av.* Tête semblable de bacchante, ornée aussi d'une bandelette, dont les bouts flottent autour du cou.

Rv. Même sujet, mais le coryte est plus étroit. Devant, monogramme composé des lettres: Α, Η, Τ, Ρ, etc. (Tétrachalkon.) Æ. 8.

Gravé pl. VII, N° 8.

3. Pièce semblable, mais le monogramme est plus grand. Æ. 8.

4. Pièce semblable, avec le monogramme ℞ (Tétrachalkon.) Æ. 8.

5. *Av.* Même tête de bacchante, mais un peu plus grande.

Rv. Très-grand coryte. Derrière, un monogramme formé des lettres Δ, Ρ, Ι. (Tétrachalkon.) Æ. 8.

Gravé pl. VII, N° 9.

Harwood, Popul. et urb. select. num. Græca, p. XV.
Reuilly, Voyage en Crimée, p. 327—329, pl. II, N° 6.
Sestini, Mus. Hedervar., II, p. 3, N°s 5—8 et pl. XIV, N°s 14, 15.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 11, N° 20, pl. II, N° 1.
Mionnet, II, p. 334, N° 8.
Koehler, Sérapis, II, p. 125 à 130.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 21, N°s 15, 16.

Kœhler donne les dessins de dix-sept de ces monnaies avec des monogrammes variés, qui prouvent qu'on en a frappé bien longtemps. Nos monnaies ont chez lui les numéros: 18, 10, 16 et 23, de la Xe planche.

Nous avons ajouté ici la description de ces *tétrachalka*, parce qu'ayant été monnayés sur le territoire et aux environs de Phanagorie, ils appartiennent aussi à l'histoire numismatique de cette ville.

Un siècle à peu près après sa destruction par les Huns et par les Goths, [1] Phanagorie fut reconstruite, mais elle resta une ville sans importance. Plus tard elle tomba au pouvoir des Turcs et fut délivrée en 589 par Eupatorios, général de l'empereur Maurice Tibère et dont le monument, que nous avons mentionné a été trouvé sur l'emplacement de Phanagorie. [2] Bientôt après, la ville devint une des capitales du chaganat des Khozars [3]; l'empereur Justinien II, Rhinotmète, chassé de ses états et ayant épousé Théodore, sœur du Chagan, prit sa résidence à Phanagorie d'où il s'enfuit en 704, pour chercher un asyle chez les Bulgares.

Mais peu à peu Phanagorie disparut de nouveau pour faire place à une ville nouvelle, construite sur ses ruines. Cette ville nouvelle, Tamatarcha, est mentionnée pour la première fois chez Constantin Porphyrogénète, [4] mais le savant empereur ne dit pas à qui elle appartenait alors. Peut-être Tmoutarakhan, comme l'appelaient les

---

[1] Procope, De bello Goth., IV, 5.
[2] V. p. 208 et 383 de cet ouvrage.
[3] V. 214 de cet ouvrage.
[4] De administr. Imp., ch. XLII, p. 132 ed. Meurs. Id., De themat., IV.

Russes, fut-elle enlevée aux Khozars par le Grand-duc Igor Olgowitch; dans tous les cas elle dépendait de son fils le Grand-duc Swiatoslaw Igoréwitch, qui en 965 et 966 détruisit la puissance des Khozars, des Iases et des Kassogues.[1] Le successeur de Swiatoslaw, Wladimir-le-Grand (Равноапостольный) donna la principauté de Tmoutarakhan à son septième fils Mstislaw Wladimirowitch. Le sixième prince russe de Tmoutarakhan, Gleb Swiatoslawitch, en 1068 (6576 du monde, ind. 6), mesura la mer sur la glace, entre Tmoutarakhan et Kertsch (18 milles d'après Constantin Porphyrogénète); il trouva 3054 sagènes et fit graver le résultat sur un marbre, retrouvé en 1793 sur la presqu'île de Taman, par le vice-amiral P. Poustochkine et conservé aujourd'hui à l'Ermitage. On lit sur cette pierre:

+ Х ВЪ ЛѢТО: Ѕ҃. ФѲ҃ ЇН҃Ѕ. Ѕ҃. ГЛѢБ КНАЗЬ МѢРНЛЪ М҃

ПОЛЕДУ Ѿ ТЪМУТОРОКАНА ДО КЪРЧЕВА А҃. Н. Д҃. САЖЄ.

c'est à dire: Въ лѣто 6576 индикта 6 Глѣбъ князь мѣрилъ море по льду, отъ Тмуторокана до Керчева, 3054 сажени. En 6576, indict. 6, le prince Gleb a mesuré la mer sur la glace, de Tmoutarakhan à Kertsch, 3054 sagènes.[2] Parmi les monuments de paléographie russe, ce marbre occupe la première place après l'evangiliaire d'Ostromir, qui est de 1056 ou 1057 et qui figure parmi les trésors de la Bibliothèque Impériale publique de St. Pétersbourg.

La principauté de Tmoutarakhan fut abandonnée vers le milieu du douzième siècle, lorsque les intérêts politiques obligèrent les princes russes à concentrer leurs forces en Europe. Tmoutarakhan fut occupée par les Abases et les Kassogues, plus tard aussi par les Petchénègues et les Comanes. L'Arabe Édrisi en 1154, cite la ville sous le nom de Matrakha, Matriga. Elle était grande, très-peuplée et très-florissante et obéissait alors au Abases, dont le roi, Olou Abbas (grand Abbas) s'était rendu redoutable à ses voisins. Non loin de Matrakha se trouvait la ville de Rouschia, Rousia, dont les habitants étaient en guerre continuelle avec les Abases de Matrakha, ce qui indique qu'après l'abandon de Tmoutarakhan, les Russes ont occupé pendant quelque temps une ville voisine.[3]

Nous avons vu que plus tard Taman devint une possession génoise, dont un marbre, de 1472 et publié par Oderico, rappelle le souvenir.[4] Après la perte des colonies génoises

---

[1] Муссинъ Пушкинъ, Историческое изслѣдованіе о мѣстоположеніи Тмутараканскаго княженія, p. 32.

[2] Pallas, Reise, Vol. II, p. 293. Waxel, Recueil de quelques antiquités, etc., p. 10. Moussine-Pouchkine, l. c., p. 58. Olénine, Письмо къ Графу А. П. Муссину-Пушкину о камнѣ Тмутороканскомъ. Spassky, Изслѣдованія Тмутороканскаго камня, p. 13.

[3] Lelewel, Géographie, III, p. 197.

[4] Lettere ligustiche, pl. XVI.

de la Mer Noire, Taman tomba aux mains des Infidèles. Les cartes catalanes, des Béninçasa et de Fredutio l'appellent Matraga, Matriga, Matuga, Matego.[1] Broniovius cite Taman comme un château très-fort (arx munitissima), vis-à-vis de Kertsch (Cercum), dont les fortifications étaient démolies, car excepté Pérécop, le sultan ne permit pas au khan de la Crimée d'avoir une place forte.[2] Enfin, en 1788, la Russie conquit la presqu'île de Taman; la ville de ce nom, tombée en ruines sous les Tatares fut reconstruite. Non loin d'elle se trouve un hôpital et une batterie sous l'ancien nom de Phanagorie; cependant beaucoup d'objets antiques déterrés sur l'emplacement de la station Sennaïa, située à une vingtaine de verstes de Taman et les nombreux *tumuli* qui l'entourent, font supposer qu'ici était construite, si non la capitale du royaume du Bosphore, mais au moins Képoï (Cépi) ou une autre ville grecque.

---

[1] Lelewel, l. c., Atlas, Portulan, p. 14.
[2] Broniovius, Tartaria dans: Russia seu Moscovia, itemque Tartaria, ed. Elzevir., p. 290.

REVUE CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DE PHANAGORIE ET DE TMOUTARAKHAN.

Avant J. C.

vers 511.	Fondation de Phanagorie.
vers 505.	Fondation de Hermonassa.
438.	Phanagorie sous les Spartokides.
309.	Le roi Prytanis tué à Képoï, près de Phanagorie.
115.	Phanagorie réunie à l'empire de Mithradate Eupator.
64.	Kastor s'empare de la ville et des enfants de Mithradate.
63.	Phanagorie déclarée libre.
61.	Pharnace II s'empare de la ville.
10.	Monnaies des Aspourgiens, en cuivre.
1.	Phanagorie au pouvoir des Aspourgiens.

Après J. C.

155.	Eupator roi du Bosphore en Asie.
306.	Marbre d'Aurélius Andronicus.
323.	Rhadamsadès, dernier roi du Bosphore en Asie.
450.	Phanagorie détruite par les Huns et leurs alliés.
vers 475.	Reconstruction de la ville
vers 576.	Phanagorie conquise par les Turcs, sous Bochan.
589.	Délivrance de Phanagorie par Eupatorios, général de Maurice Tibère.
703.	L'empereur Justinien Rhinotmète à Phanagorie.
vers 800.	Fondation de Tamatarcha, Tmoutarakhan.
966.	Le-grand-duc Swiatoslaw Igoréwitch, à Tmoutarakhan.
1068.	Le prince Gleb Swiatoslawitch mesure la mer sur la glace entre Tmoutarakhan et Kertsch.
vers 1150.	Tmoutarakhan abandonnée aux Abases.
vers 1320.	Taman occupé par les Génois.
1477.	Prise de Taman par les Turcs.
1783.	Taman réuni à l'empire de Russie.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE PHANAGORIE.

Monnaies des Aspourgiens.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE PHANAGORIE.

GORGIPPIE.



Gorgippie, la capitale du pays des Sindes, fut fondée probablement par le même Gorgippe, fils cadet du roi Satyros I et frère de Leukon I, qui est mentionné dans l'inscription de la reine Komosarye,[1] chez le rhéteur Dinarque[2] et chez Polyen.[3] Ce Gorgippe, cité comme un roi du Bosphore par Polyen, paraît avoir été seulement un chef des Sindes dépendant de son frère aîné Leukon, car les auteurs anciens ne nous disent pas, qu'à cette époque le royaume du Bosphore était partagé en plusieurs petites principautés. La fille de Gorgippe, Komosarye était la femme de son cousin, le roi Pærisade I, fils de Leukon I; Gorgippe même était, comme son père et d'autres membres de sa famille, l'ami et l'allié des Athéniens par qui des statues de bronze furent érigées tant en son honneur qu'en celui de Pærisade, de Spartokos, fils de ce dernier et de Komosarye et petit-fils de Gorgippe, sur le marché public de leur ville. Le territoire des Sindes, population scythe, soumise aux rois du Bosphore était situé sur la côte orientale de la mer Méotide, au nord des Torètes et s'étendant, d'après Hérodote, vers le midi, jusqu'au delà de l'Attakitis (Kouban).[4] Mr. Raoul-Rochette a le mérite d'avoir prouvé le premier, d'après quelques passages de Strabon[5] et d'Étienne de Byzance,[6] que la ville de Gorgippie était réellement la capitale du pays des Sindes.[7]

---

[1] Kœhler, Monument de Comosarye, p. 41.

[2] Contra Demosth., IV, p. 34, ed. Reiske.

[3] Stratagem., VIII, ch. 55.

[4] Hérodote, liv. IV, ch. 28, p. 293. Selon l'opinion de quelques géographes, le Kouban est l'ancien Hypanis, mais peut-être l'Attakitis et l'Hypanis sont-ils le même fleuve. Les changements des cours des rivières dans ces contrées, rendent presque impossible de constater aujourd hui les indications des Anciens.

[5] Liv. XI, ch. 2, Vol. II, p. 433 ed. Kram. *«Ἔστι δὲ καὶ Γοργιππία ἐν δὲ τῇ Σινδικῇ τὸ βασίλειον Σινδῶν πλησίον θαλάττης.»*

[6] V. *Γοργιππία.*

[7] Antiquités du Bosphore, p. 89, etc.,—Kœhler dans la description du monument de Komosarye, p. 41, dit «Il y a bien de l'apparence que Gorgippe était roi des Sindes, que Gor«gippie était sa résidence et qu'il a donné son nom à cette ville, comme en étant le fondateur.»

Il est très-probable que la capitale des Sindes existait déjà avant Gorgippe, peut-être sous un autre nom, mais cette ville se peupla peu à peu par des Grecs, qu'attiraient sa position maritime et la protection de Gorgippe, d'où les habitants par reconnaissance, donnèrent à cet endroit le nom de Gorgippie. Ce changement de nom doit avoir eu lieu environ vers 380 avant J. C., car Gorgippe, devenu chef des Sindes après la mort de son père, en 393, eut besoin de plusieurs années pour attirer dans cette ville les colons grecs qui devaient la peupler.

Depuis cette époque jusqu'à celle de Strabon, nous n'avons pas de renseignements sur Gorgippie. Les monnaies qui tombent dans cet espace de temps, indiquent seulement qu'Apollon, Artémis et Dionysos y étaient honorés. Des *chalka* au type de la tête d'Artémis sur l'avers et du trépied avec le thyrse sur le revers, type employé également à Panticapée et à Phanagorie, prouvent, qu'une convention monétaire a dû exister entre ces trois villes. [1]

Du temps de Strabon, les Aspourgiens, gent sarmate, venue de l'intérieur de l'Asie, s'étaient fixés entre Gorgippie et Phanagorie [2]; de l'autre côté, vers la côte, comme nous assure le célèbre géographe, les voisins de Gorgippie étaient toujours encore les Achéens et les Zyges. [3]

Arrien [4] et Pline [5] ne connaissent pas le nom de Gorgippie, mais ils citent un *port saint* *ἱερὸς λιμήν*, oppidum Hierum, qui selon l'illustre Bœckh, [6] paraît être la même ville dont on avait changé le nom. Peut-être ce port, appartenant à Gorgippie était-il devenu si considérable, qu'il avait fait oublier le nom de la ville dont il dépendait? L'Anapa actuel, comme le pense Mr. Bœckh, est construite sur l'empla-

---

Cependant dans ses remarques sur l'ouvrage de Mr. Raoul-Rochette, Sérapis, I, p. 157, Kœhler, révoque en doute ce qu'il a énoncé lui-même, en dépréciant l'authenticité de Polyen. Il oublie à cette occasion, qu'il se base lui-même très-souvent sur cet auteur et que d'ailleurs, l'existence de Gorgippe, fils de Satyros, est prouvée encore par d'autres témoignages irrécusables. Il faut avouer que tout ce que Kœhler avance contre la preuve d'identité de la capitale des Sindes avec Gorgippie, est sans fondement et s'il prétend que le nom de Gorgippe semble avoir été très-commun au Bosphore, il fallait le prouver par quelques exemples, car toutes les fois que nous rencontrons dans l'histoire de ce pays le nom de Gorgippe, ce nom peut se raporter sans difficulté au même personnage. V. Monument de Comosarye, p. 41.

[1] V. p. 362 et 398 de cet ouvrage.

[2] L. XI, ch. 2, § 11, Vol. II, p. 434, ed. Kram.

[3] Ibid. § 12, p. 435 ed. Kram.

[4] Peripl. Ponti Euxini, p. 19.

[5] Hist. natur., VI, 5. Le port était situé près des Cercètes, non loin du fleuve d'Icarusa et au bord du fleuve du même nom. Une distance de 136 milles la séparait d'Heracléum.

[6] Corpus inscr., ad N° 2130.

cement de l'ancien ἱερὸς λιμὴν [1], et différents objets grecs en or et en autres matières, déterrés aux environs de cette forteresse et conservés à l'Ermitage Impérial, appuyent bien l'opinion du célèbre académicien de Berlin.

Gorgippie n'est-elle pas plutôt la ville des Sindes, *civitas Sindica*, mentionnée chez Pline [2]? Cette ville appelée Σίνδα chez Ptolemée, est le port sindique, Σινδικὸς λιμὴν, chez Skylax, selon lequel elle était une ville grecque [3]. D'après Strabon [4], Sinda était située à 180 stades au N. O. de l'embouchure du Bosphore près de Korokondamé; à trois-cents stades au S. E. de cette ville, était le village (κώμη) de Bataa (Batoum), avec son port. Pline compte 88 milles de Sinda à Panticapée et Arrien 540 stades de Sinda jusqu'à l'embouchure septentrionale du Bosphore [5], distance qu'on trouve en longeant les côtes. Cependant Strabon distingue bien les deux villes, mais quant à Gorgippie, il n'indique pas les distances des autres endroits et mentionne seulement que cette ville maritime n'était pas loin d'Aboraké, lieu tout à fait inconnu.

Gorgippie en général n'a jamais atteint à une grande puissance, elle a subi toujours les vicissitudes du pays, dans lequel elle était située.

Monnaies.

a. *Av. Tête d'Apollon.*

1. Rv. Partie antérieure d'un taureau.

*1. *Av.* Tête laurée d'Apollon, à droite.

Rv. ΓΟΡ Γ Ι Partie antérieure d'un taureau cornupète, à droite, dessus, une clé antique en contremarque. (Drachme?) AR. 3.

Sestini, Museo Hederv., II, p. 1, N° 1.
Dumersan, Cat. Allier de Hauteroche, p. 60.
Mionnet, Suppl., IV, p. 415, N° 1.
Trésor de numismatique, mythol, pl. XXXVII, N° 4.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 31, N° 2.

L'original de cette belle pièce est conservé au cabinet de France.

Le taureau se trouve, comme nous avons vu, dans la numismatique de presque toutes les villes du Bosphore cimmérien.

---

[1] L. c.
[2] L. c
[3] Périple, p. 31.
[4] Géogr., liv. XI, ch. 2, vol. II, p. 436 ed. Kramer.
[5] Peripl. Ponti Eux., p. 19, V; aussi Méla, liv. I, ch. 19, 4 et Étienne de Byzance, p. 211.

Une monnaie de bronze décrite par Kœhler, *Monument de Comosarye*, frontispice, Ξ et p. 85, comme offrant d'un côté une tête d'Apollon à droite et de l'autre une proue de vaisseau, avec ΓΟΡΓΙΠΠΕΩΝ, appartient aux Agrippiens, Agrippenses, en Bithynie, ainsi que l'a demontré déjà Sestini, *Museo Hedervariano*, II, p. 2 et 39. Elle porte sur l'avers la tête voilée d'Astarté et sur le revers, une proue de vaisseau avec l'inscription ΑΓΡΙΠΠΕΩΝ. Mr. Spassky a répété l'erreur de Kœhler (Босфоръ Кимм., p. 32, N° 4, pl. II, N° 25)[1].

2. Rv. Trépied et thyrse.

2. Même avers.

Rv. Trépied, orné en haut d'un grand rond et contre lequel est appuyé un thyrse, orné d'une bandelette. Dans le champ: ΓΟΡ ΓΙΠ / ΠΕ ΩΝ ainsi que les monogrammes ⋈ et ⋈. (Dichalkon.) Æ. 5.

Eckhel, Doctr. num. vet., II, p. 339.
Mionnet, II, p. 333, N° 1, 2 et Suppl. l. c., N°s 4, 5.
Sestini, Lettere e dissert., VII, p. 29, pl. II, N°s 19, 20.
Le même, Mus. Hederv., l. c., N° 3.
Spassky, l. c., 17, N°s 5, 6.

Nous avons rencontré le même type dans la numismatique de Panticapée (N° 89) et de Phanagorie (N° 2) et émis l'opinion que les monnaies de ces trois villes, offrant tout à fait la même frappe et les mêmes monogrammes, indiquent une convention monétaire. Un exemplaire de ce *dichalkon*, cité par Mionnet (N° 5), est surfrappé sur une monnaie d'Amisus du Pont. Sur un *dichalkon* semblable, du Musée de France, publié par Sestini, l. c., on voit sur le revers, une contremarque avec les lettres ΣΟ / ΙΝ, que le savant abbé rapporte à la ville de Sinope (écrite βουστροφηδόν).

b. *Av. Tête d'Artémis. Rv. Chevreuil et thyrse.*

*3. *Av.* Tête laurée d'Artémis à droite.

[1] Cette monnaie est décrite et gravée chez Haym, Thes. Brit., p. 237, pl. XXXIII, N° 6. Mais dans cet ouvrage, elle est rapportée à tort à Agrippias en Judée, l'ancienne ville d'Anthedon. Des monnaies semblables se trouvent assez souvent en Imérétie et en Mingrélie, ordinairement avec des pièces de Phanagorie et de Panticapée, appartenant à l'époque des Achéménides du Pont, ce qui prouve qu'elles ne sont pas de la ville de Judée, qui n'a reçu son second nom que par son conquérant, le roi Hérode. V. Flav. Josèphe, Bell. Jud., liv. I, ch. 16 et Antiq. Jud., liv. XIII, ch. 21.

Rv. ΓΟΡΓΙΠ – ΠΕΩΝ Chevreuil courant à droite; derrière, un thyrse, orné d'une bandelette. (Drachme.) Æ. 3.

Kœhler, l. c., frontispice, B et p. 85.
Mionnet, l. c., N° 2.
Sestini, l. c., N° 2.
Spassky, l. ç., N° 3, pl. II, N° 24.

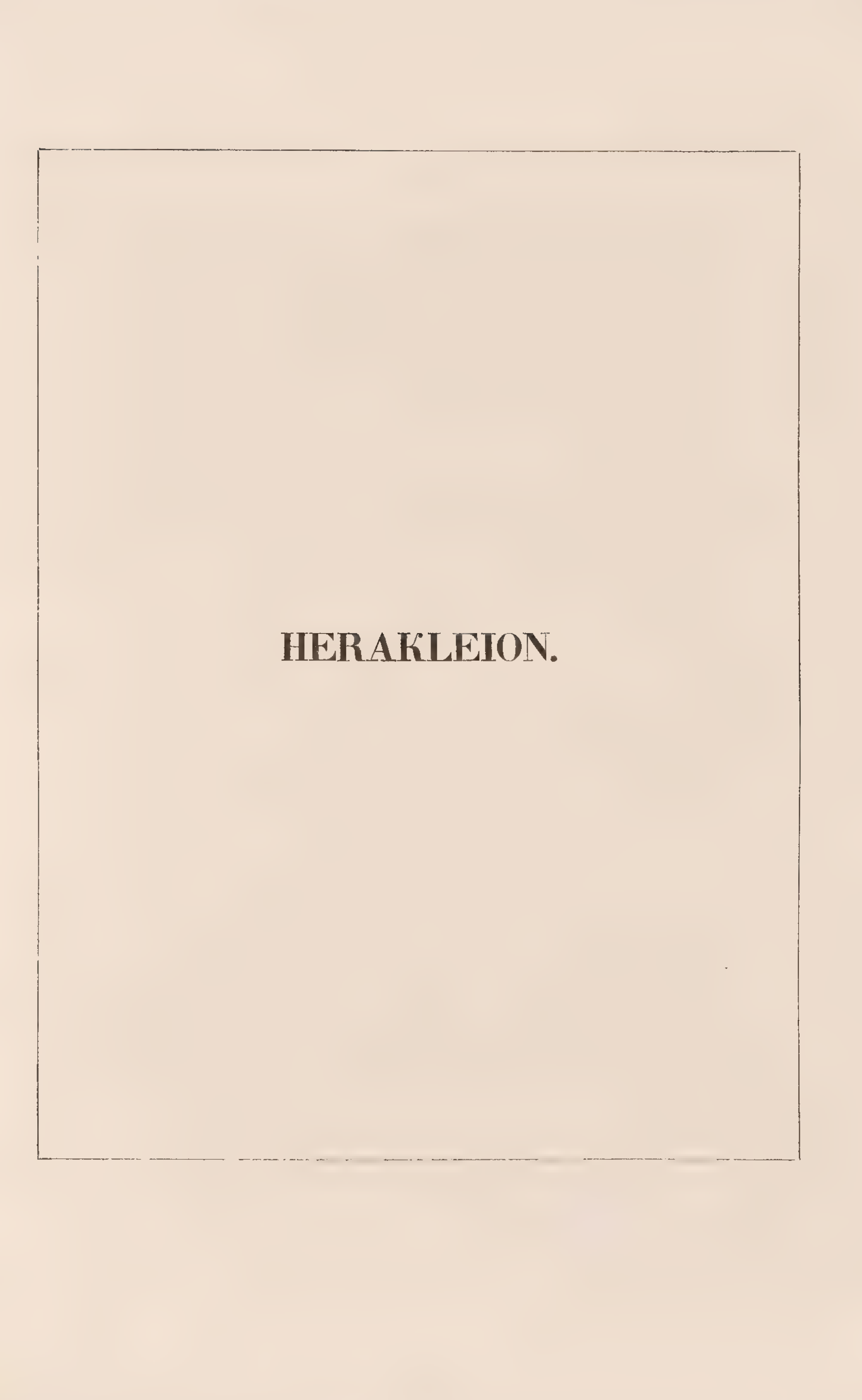
On a pris la tête pour celle d'Apollon, mais sa ressemblance parfaite avec le sujet de l'avers de tant de monnaies de Cherronésos, prouve jusqu'à l'évidence, qu'elle doit représenter Artémis. Le revers réunit les emblèmes de cette déesse et de Dionysos. Un exemplaire bien conservé, pesant 3,75 grammes ou 70,61 grains de Paris, prouve que cette monnaie est une drachme solonienne, diminuée, frappée d'après le même système que les drachmes de Panticapée N°s 81 et 117, ainsi que celle de Phanagorie N° 1.

Toutes les monnaies de Gorgippie sont d'une rareté excessive.

REVUE

DES TYPES MONÉTAIRES DE GORGIPPIE.

Avers.	Revers.	Nos	Page.
a. Tête d'Apollon.			
	1. Partie antérieure d'un taureau cornupète	1.	417.
	2. Trépied	2.	417.
b. Tête d'Artémis	Chevreuil et thyrse.	3.	418.



HERAKLEION.



On connaît plusieurs médailles de cuivre avec les inscriptions HPA, HPAK, HPAKΛ, qui d'après leur style de fabrication, doivent appartenir à une ville du Bosphore cimmérien ou du voisinage. Eckhel [1] les attribue à Herakleion de la Cherronèse taurique, ville citée par Ptolemée, [2] mais que les autres géographes, nommément Strabon et Pline, ne mentionnent pas. Ne l'auraient-ils pas nommée si elle avait existé de leur temps? Cependant le style de ces monnaies n'est pas celui des belles médailles de la presqu'île taurique, il paraît se rapporter plutôt à une ville plus éloignée, dans un pays, plus exposé aux incursions des Barbares.

Une ville du nom d'Hérakleion, Héracleum, est mentionnée par Pline, [3] comme étant située non loin de Dioscurias, séparée de Sébastopolis par une distance de soixante-dix mille pas et de la ville de Hiéron, le port de l'ancienne Gorgippie, de cent trente-six mille pas. [4] Elle se trouvait donc à peu près sur le territoire des Abasgues.

Le type assez grossier des médailles en question, convient beaucoup plus à cette ville, entourée des Hénioques, des Achéens, des Mardes, des Cercètes et d'autres Mixhellènes et Barbares, qu'à la ville mentionnée par Ptolemée. [5]

---

[1] Doctr. num. vet., II, p. 2.

[2] Liv. III, ch. VI, 4.

[3] Hist. nat., liv. VI, ch. V.

[4] «A Dioscuriade oppidum Heracleum; distat a Sebastopoli LXX M. passuum. — In ora «autem juxta Cercetas, flumen Icarusa, cum oppido Hiero et flumine, ab Heracleo CXXXVI M.» — Mr. le prince Sibirsky pense que des ruines qu'il a trouvées en Mingrélie, à Anakria, entre Redout-kalé et Soukhout-kalé, proviennent peut-être de la ville de Hérakleion de Pline.

[5] Du Theil, Bibl. franc. de Pougens, II, N° XI, p. 7, prend le Hérakleion où ces monnaies ont été frappées, pour la ville de Cherronésos, erreur à laquelle s'opposent avant tout les belles médailles que cette ville a émises pendant l'époque de son indépendance.

Étienne de Byzance cite vingt-trois villes de ce nom, mais aucune à laquelle on puisse attribuer nos monnaies.

Les monnaies ont le type suivant:

*1. *Av.* Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau du lion et tournée à droite.

Rv. Arc et massue; en bas: **HPAKA.** (Tétrachalkon.) Æ. 6.

Millin, Monum. inéd., I, pl. II, p. 18,
Sestini, Mus. Hedervar., I, p. 1, N° 3.
Dumersan, Cab. Allier de Hauteroche, p. 19, pl. II, N° 10.

*2. *Tétrachalkon* semblable, mais avec la légende: **HPAK.** Æ. 6.

Eckhel, Catal. Mus. Cæs. Vindob., I, p. 47. pl. II, N° 1.
Le même, Doctrina. num. vet., II, p. 2.
Kœhler, Acta acad., XIV, p. 126, n° 1.
Sestini, l. c., N° 2.
Mionnet, Suppl., II, p. 6, N° 28.

*3. Pièce semblable, mais avec **HPA.** Æ. 5.

Kœhler, Acta acad., XIV, p. 126, n° 3.
Mionnet, l. c., N° 27.

Gravée en tête de cet article.

*4, Pièce semblable, mais sans légende.

Mionnet, l. c., N° 31.

*5. Même avers.

Rv. Même sujet, mais l'inscription: **HPAK,** placée au-dessus de l'arc. (Tétra-(chalkon.) Æ. 6.

Wiczay, Mus. Hedervar., I, p. 71, N° 1971.
Sestini, l. c., N° 1.

*6. Même avers.

Rv. **HPAKA** Arc, disque et massue. (Tétrachalkon.) Æ. 6.

Millin, Monum. inéd., I, p. II, p. 13.
Kœhler, l. c., p. 126, n° 2.
Mionnet, l. c., N° 29.

Toutes ces monnaies sont rares, surtout les N°s 2 et 3, leur estimation chez Mionnet est beaucoup trop basse. Ce sont des *tétrachalka* de l'époque de ceux de Panticapée, mais d'un style fort inférieur. On les trouve quelquefois dans la Crimée et en Bessarabie, avec des monnaies de Panticapée et d'Olbia, frappées d'après le même système monétaire. Leur type est celui des monnaies du roi Leukon I, lesquelles dans tous les cas, sont plus anciennes que les piecès héracléotes.

LA COLCHIDE

ET

DIOSCURIAS.



La Colchide, dont la Mingrélie de nos jours ne fait qu'une partie, était bornée au nord par la Sarmatie asiatique dont elle était séparée par le Caucase, à l'est par l'Ibérie et les montagnes Mosques, au sud par l'Arménie et par une partie du royaume du Pont, et à l'ouest par le Pont-Euxin.

Les anciens Colques étaient probablement d'origine arienne: mais environ quinze siècles avant J. C., le grand conquérant égyptien Sésostris (Ramsès III) vint dans ces contrées et après avoir guerroyé contre les Scythes, il y laissa une partie de son armée, pour peupler ce pays et pour le défendre contre les ennemis. Hérodote, le premier auteur qui raconte ce fait, remarque que les Colques sont très-bruns, ont des cheveux crépus, se font circoncire et offrent dans leurs mœurs, dans leurs coutumes et même dans leur langue de grandes analogies avec les Égyptiens. [1]

Apollonius,[2] Diodore,[3] Strabon,[4] Ammien Marcellin[5] et Eustathe[6] confirment le suffrage du père de l'histoire, suffrage appuyé aussi par les monnaies, dont on ne connaît que cinq pièces variées:

*1. *Av.* Tête d'homme, à droite.[7]

Rv. Deux carrés, dans lesquels deux têtes qui se regardent. (Didrachmon.) Æ. 4.

Mémoires de la Société Imp. d'archéologie, pl. XXI N° 11, p. 367.

2. *Av.* Même tête.

Rv. Tête de bœuf, à droite, dans un cercle. (Triobole). Æ. 1½.

V. le cliché en tête de cette page.

Ibid., p. 12.

Bon de Chaudoir, Corrections et additions, p. 67, N° 1.

*3. Pièce semblable, mais avec MO au-dessus de la tête de bœuf. (Triobole). Æ. 1½.

---

[1] Hérodote, II, ch. 104, 105. Ammien Marc., liv., XXII, p. 389, éd. Boxh.
[2] Argonaut., liv. IV.
[3] Bibl. hist., liv. I, ch. 55.
[4] Liv. XI, ch. 2, Vol. II, p. 439 ed. Kramer.
[5] Liv. XXII, ch. 9.
[6] In Dionys.
[7] Mr. le baron de Chaudoir prend cette tête pour une tête de femme.

*4. *Triobole,* comme N° 2, mais avec une petite contremarque, en forme de cœur, sur le revers. Æ. 1½.

Bn Chaudoir, l. c., N° 2.

*5. *Triobole*, semblable au N° 2, mais avec la tête de bœuf tournée à gauche. Æ. 1½.

Bn Chaudoir., l. c., N° 3.

Les pièces Nos 1 et 3 sont uniques et se trouvent dans la belle collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Lorsque nous avons publié le N° 1 dans les Mémoires de la société Imp. d'archéologie, nous n'en avions pas vu l'original dont l'examen nous y fait reconnaître un *didrachmon,* au lieu d'une drachme.

On ne peut pas méconnaître le caractère égyptien dans l'effigie de l'avers de ces monnaies: ce sont tout-à-fait les mêmes yeux, la même chevelure, bref la même physionomie et le même type que l'on aperçoit dans les monuments égyptiens, principalement de l'époque saïte. Le bœuf est probablement Apis, dont le culte a été introduit dans la Colchide par les soldats de Sésostris. Ces monnaies sont anépigraphes; mais le type mentionné ainsi que la circonstance qu'on trouve en Mingrélie des dépôts considérables du *triobole* N° 2, prouvent, que toutes ces pièces appartiennent en effet à la Colchide. Parmi ces monnaies, le *didrachmon* est la moins ancienne. Le ΜΟ ou ΣΟ de la troisième pièce se rapporte ou à un chef des Colques ou à un endroit monétaire, tous les deux inconnus. On ne peut pas les rapporter à la ville de Soli en Cilicie, dont le type monétaire diffère tout-à-fait de celui des monnaies en question.[1]

Quelques siècles après les Égyptiens, des Grecs vinrent se fixer dans ces contrées. Ce furent d'abord les Argonautes, parmi lesquels des Achéens et des Lacédémoniens. Les Achéens occupaient un petit territoire sur la côte, entre les Sindes et les Zigues (Zichi). Leurs voisins étaient les Hénioques, dont on rapporte le nom aux cochers (ἡνίοχοι, aurigae) des Dioscures, que les Hénioques avaient choisis comme chefs. Strabon[2] et Justin[3] appellent ces cochers Rhékas et Amphistrate, Pline les cite sous les noms d'Amphitos et Telchios.[4] Mais sans discuter ici le fondement historique de l'expédition des Argonautes, nous nous bornons à mentionner comme plus dignes de foi les récits de Denis d'Alexandrie[5] et de Priscian,[6] que les Achéens au moins,

---

[1] Comp. tout-à-fait le même type sur quelques monnaies de la Cyrénaïque, Revue de la num. franç., pl. VII, N° 7.

[2] L. c.

[3] Liv. XLII, ch. 3.

[4] Nat. hist., liv. VI, ch. 5.

[5] Perieg., v. 682 et suiv. (p. 61 ed. Huds.)

[6] Perieg., v. 661 et suiv. (ed. Wernsd.)

sont descendants de guerriers grecs, qu'une tempête avait séparés de la flotte devant Troie et jetés sur les côtes de la Colchide. [1]

Les anciens rois des Colques sont presque tous inconnus dans l'histoire. Le fils de Helius, Aétès, (Αἰήτης), est célèbre dans la fable des Argonautes, par laquelle nous apprenons qu'à une époque difficile à préciser, mais avant la guerre de Troie, des aventuriers grecs sont venus dans ces parages, attirés par l'or que les Colques recueillaient dans les rivières au-moyen de peaux de moutons qu'ils plaçaient dans le courant des eaux et dont la laine retenait les paillettes d'or. [2] La résidence de ce roi était Αἶα, Éa, probablement un nom mythique. [3] Les premiers auteurs qui mentionnent le nom de la Colchide (ἡ Κολχίς) sont Eschyle [4] et Pindare. [5]

Outre les Grecs qui peu à peu affluèrent par la mer et de tous les côtés et parmi lesquels les Milésiens, au dire d'Arrien, [6] furent les fondateurs véritables de Dioscurias, des Barbares entraient dans la population de la Colchide du nord et de l'est. Pline cite les Ampreutes et les Lazes sur la côte; les Sales appelés autrefois Phthirophages (mangeurs de poux) et les Suanes, fixés entre les rivières Charien et Cobus; les Absiles non loin du château de Sébastopolis; les Sanniques près de la ville de Cygnus, etc. [7] Toutes ces peuplades avaient leurs rois ou sceptouques; elles obéissaient au grand roi et leur contingent armé de casques de bois, de boucliers de peau de bœufs, de lances courtes et d'épées, sous Pharandatès, fit partie de la grande armée de Xerxès. [8] Un autre roi de ce pays est cité chez Xénophon; [9] il s'appelle Aétès, comme celui du temps des Argonautes. Pline mentionne les rois Salaucès et Eusobopès, comme ayant découvert des mines d'or très-riches, mais il ne dit pas quand ils ont vécu. [10]

Nous ne savons pas ce qu'était devenue la Colchide après la chûte de l'empire persan. Peut-être obéit-elle pendant quelque temps au sceptre de Lysimaque.

Plus tard Mithradate Eupator vainquit les Colques et leur donna comme roi un de ses fils. Cependant cédant à des mauvais conseils, le jeune prince fit des tentatives

[1] Les voisins des Colques, les Ibères et les Albanes, tiraient aussi leur origine de Grecs, Thessaliens, venus avec Jason.
[2] Strabon, liv. XI, ch. 2, Vol. II, p. 440 ed. Kramer.
[3] Nicanor, chez Étienne de Byz., v. Dioscurias.
[4] Prometh., v. 415.
[5] Pyth., IV, 212.
[6] Peripl. Ponti Eux.
[7] L. c., ch. 4.
[8] Hérodote, liv. VII, ch. 79.
[9] Anabase, ch. V.
[10] Hist. nat., liv. XXXIII, ch. 13 (Esubopes.)

pour se déclarer indépendant. Mais Mithradate le prit et (horrible plaisanterie!) lui fit mettre des chaînes d'or. L'ayant fait tuer, il nomma à sa place comme gouverneur de la Colchide Moarpherne, grand-oncle de Strabon.[1] Nous ne savons pas l'époque où Moarpherne était gouverneur de ce pays.

Vaincu par Pompée, Mithradate se retira dans la Colchide et passa un hiver entier à Dioscurias[2], où il ramassa une petite armée, avec laquelle il s'avança dans le pays des Scythes. Pompée, se mettant à la poursuite de Mithradate, entra dans la Colchide et fit prisonnier Olthaque, un roi de ces contrées, qui avait fourni des troupes au roi de Pont. Olthaque, envoyé à Rome pour orner le triomphe du vainqueur,[3] fut remplacé par Aristarque,[4] seul roi de la Colchide, dont on connaisse une monnaie, offrant le type suivant:

**Av.* Tête radiée du roi, à droite.

Rv. ΒΑΣΛΕΩΣ (sic!) ΑΡΙΣΤΑΡΧΟΥ...ΚΟΛΧΔΟΣ (sic!) La Colchide sous la figure d'une femme assise, coiffée du bonnet phrygien, tenant de la droite une rame et de la gauche un vase reposant sur ses genoux. Au-dessous: ΒΙ (Drachme.) AR. 3½.

B^n Prokesch-Osten, chez Gerhard, Denkmäler und Forschungen, I, p. 28
Cavedoni, ibid., II, p. 254.
Catalogue of the Collect. Borrell, à Londres, 1852, p. 15, N° 126.
Mémoires de la société Imp. d'arch., VI, p. 369.

Cette monnaie unique pèse 70 grains. Mr. de Prokesch croit reconnaître dans le type du revers le Phase et Mr. Cavedoni le confirme, en faisant observer que ce type ressemble à celui de la ville de Phialia. Il est téméraire d'avoir des doutes sur une attribution de deux savants aussi illustres. Pourtant ne serait-il pas plus vraisemblable que le Phase, ὁ Φᾶσις, eût été représenté sous une forme masculine et que la femme gravée sur le revers de cette drachme, offre plutôt tout le royaume, ἡ Κολχίς?

La monnaie porte le chiffre ΒΙ, savoir 12; elle a donc été frappée dans la douzième année du règne d'Aristarque. En supposant qu'il soit monté sur le trône en 63 avant J. C., notre monnaie serait frappée en 52 ou 51.

En 47 Pharnace II, fils de Mithradate Eupator reconquit la Colchide et le Pont, mais il n'est pas dit, qu'il vainquit Aristarque, qui peut-être n'occupait plus le trône à cette époque. Trois ans après, par suite de la défaite près de Zèla, Pharnace perdit tous ses royaumes et même la vie. La Colchide recouvra son indépendance, dont elle fut privée par les succès d'armes du Zénonide Polémon I; aussi Pythodoris, veuve

---

[1] Strabon, l. c., § 18, Vol. II, p. 440 ed. Kramer.

[2] Dion, XXXVI. Appien, Bell. Mithr., p. 1069, ed. Lugd. a. 1551.

[3] Appien, l. c., p. 1088. V. aussi plus bas, dans l'histoire de Mithradate. Ce roi est probablement le même, nommé Orode chez Florus, liv. III, ch. 5.

[4] Appien, l. c., p. 1086. Eutrope, VI, ch. 14. Sexte Rufus, Epit., etc.

de ce roi et son fils Polémon II, [1] régnèrent sur la Colchide. Lorsqu'en 41, l'empereur Claude donna le Bosphore à l'Achéménide Mithradate, en dédommageant Polémon II par une partie de la Cappadoce, la Colchide resta au Zénonide, mais elle recouvra sa liberté lorsque Néron en 67, dépouilla le vieillard de son diadème. Elle fut gouvernée par des rois qui régnèrent dans une certaine indépendance de Rome, jusqu'à ce que Trajan porta ses armes victorieuses dans ces contrées; par suite de ses succès, les rois des Ibères, des Sauromates, des Bosphoriens, des Arabes, des Osroènes et des Colques durent se soumettre à l'empereur, [2] mais Hadrien, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur, soit qu'ayant reconnu la grande difficulté de défendre les frontières d'un empire aussi vaste, abandonna ces contrées éloignées; la Colchide alors devint indépendante de nouveau.

Les Lazes qui, du temps de Pline, n'occupaient qu'une partie de la côte, dans le voisinage des Ampreutes et des Hénioques, [3] avaient acquis à la fin du quatrième siècle une si grande prépondérance que le pays entier tirait d'eux le nom de Lazie. C'est peut-être dans les guerres avec les Perses, gouvernés par les descendants d'Ardchir Babekan, que les Lazes s'étaient distingués et s'étaient mis à la tête des autres peuplades de la Colchide. Ces relations avec les Perses avaient attiré de nouveau les Romains qui construisirent des châteaux sur l'embouchure du Phase. [4] Mais cette alliance ne dura pas longtemps. Une guerre éclata en 456, sous l'empereur Marcien et finit favorablement pour les Lazes, dont le pays était presque inaccessible et difficile à attaquer, ce qui détermina enfin les Romains à se retirer. [5] Mais comme l'empereur avait intérêt à utiliser les Lazes dans les guerres contre les Perses, et que les Lazes de leur côté, étaient tracassés dans leur commerce par les vaisseaux romains, bloquant les ports de leur pays, les deux partis trouvèrent bientôt les moyens de conclure une nouvelle alliance; les Romains durent faire certaines concessions et envoyèrent probablement aux rois lazes des cadeaux, comme ils avaient la coutume d'en présenter à d'autres rois barbares. [6] Les Lazes achetaient surtout du sel dans les provinces romaines, [7] et vendaient des étoffes dont la fabrication dans ces contrées était célèbre depuis longtemps.

Sous Justinien I, les Lazes étaient une nation puissante et civilisée; leur commerce,

---

[1] Strabon, l. c.
[2] Eutrope, liv. VIII, ch. 3.
[3] Hist. nat., liv. VI, ch. 4.
[4] Zosime, liv. II, ch. 33.
[5] Excerpta Prisci, Hist., 8.
[6] Nous parlerons en détail de ces cadeaux à l'occasion de l'histoire des rois aspourgiens.
[7] Procope, De bello Pers., liv. II, ch. 28.

surtout avec les villes du littoral de la Mer Noire, était très-florissant. Ils étaient alliés de l'empereur contre les Perses. Leur roi, Goubazes, indigné de la lâcheté du préfet romain Rusticus était sur le point de se plaindre de cet employé auprès de Justinien, lorsque Rusticus, prévenu du danger dont il était menacé, gagna des assassins qui poignardèrent ce roi.

Les Lazes, furieux d'une action aussi lâche, résolurent d'abandonner les Romains et de s'allier avec les Perses. Heureusement des ambassadeurs de l'empereur arrivèrent à temps pour les calmer. Rusticus fut puni et Tzathes, frère de Goubazes reçut en 555, de la part de Justinien, d'après l'ancienne coutume, les insignes de la dignité royale, savoir une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, une robe talaire avec ornements d'or (*χιτώνιον ποδῆρες ὑπόχρυσον*) des sandales de couleur écarlate (*πεδιλὰ κοκκοβαφῆ*), une mitre de pourpre ornée de pierres précieuses, et un manteau blanc, car l'empereur seul se réservait le manteau de pourpre. [1]

Trois ans plus tard, les Perses firent une invasion dans la Colchide, mais sans obtenir des succès. Pendant quelque temps les Romains ainsi que les Perses entretinrent des garnisons dans plusieurs places fortes du pays, [2] dont l'histoire se perd bientôt dans les ténèbres.

Plusieurs siècles plus tard, nous retrouvons la Colchide, appelée alors Lazie, comme une province de l'empire byzantin, mais souvent en révolte contre l'empereur, jusqu'à ce qu'enfin les Comnènes s'y fixèrent. Ils y fondèrent un empire dont la capitale était Trébisonde, et dont l'importance était dès le quatorzième siècle tellement affaiblie qu'il ne put pas empêcher les Génois de s'emparer de plusieurs places fortes, ni les Infidèles de faire des conquêtes considérables. En 1461, huit ans après la chute de Constantinople, Trébisonde succomba aussi aux attaques des Barbares et ce n'est que dans les derniers temps qu'une partie de l'ancien empire de Trébisonde a été enfin soustraite au joug des Infidèles et a été réunie à la Russie.

---

[1] Agathias, III, 4, 15. Procope, De bello Goth., liv. IV, ch. 8.
[2] Ménandre, Excerpta hist., 1.

DIOSCURIAS.

Les villes principales de la Colchide étaient Kyta, d'après laquelle les poètes avaient donné à la province entière le nom de *Κυταΐα*, Cytaïs, [1] Phasis, située sur le bord du fleuve, portant le même nom, [2] et Dioscurias, fondée, comme les Anciens prétendaient, par les Spartiates Amphitos et Telchios, cochers des Dioscures et chefs de la nation des Hénioques. [3] Selon Pomponius Méla, les Dioscures venus dans ces contrées avec les Argonautes, furent eux-mêmes fondateurs de Dioscurias. [4] Nikanor, chez Étienne de Byzance, dit que l'ancien nom de cette ville était Aia, [5] mais ceci paraît être une erreur, car Aia, l'ancienne capitale de la Colchide, était située sur le Phase, non loin de la colonie milésienne du même nom. [6]

Dioscurias était une des nombreuses colonies milésiennes du littoral de la Mer Noire, fondée probablement vers la même époque que Panticapée. [7] Selon Strabon, la ville était construite sur le bord du fleuve Charès, [8] mais Pline nomme le fleuve dont elle était traversée: Anthemus. [9] Elle se trouvait à cent milles [10] ou 790 stades au NO du Phase et à 2260 stades de Trébisonde. [11]

Cette ville fut pendant quelque temps très-florissante, car elle était le centre du commerce entre trois cents petites peuplades, habitant les parages de l'isthme qui sépare la mer Caspienne et le Pont Euxin. Pline dit que les marchands romains y avaient occupé jusqu'à cent trente interprètes: mais de son temps la ville était déjà presque déserte. [12]

Les principaux objets du commerce à Dioscurias étaient: du bois pour la construction des vaisseaux, du chanvre, de la poix, du miel, de la cire, du sel et surtout la célèbre toile colque.

---

[1] Procope, De bello Goth., liv. IV, ch. 14. Properce, Élég., I, 1. Valère Flac., VI, v. 693, etc.

[2] Strabon, liv. XI, ch. 2, Vol. II, p. 438, ed. Kramer. Pline, Nat. hist., liv. VI, ch. 4.

[3] Pline, l. c., Ammien Marcellin, liv. XXII, p. 389 ed. Boxh.

[4] De situ orbis, liv. I, ch. 19. Appien, De bello Mithrid., p. 1069, ed. Lugd. B.

[5] V. Dioscurias.

[6] Hofmann, Griechenland und die Griechen, II, p. 1571.

[7] Arrien, Périple, § 17.

[8] Strabon, liv. XI, ch. 18, Vol. II, p. 440, ed. Kramer.

[9] Hist. nat., liv. VI, ch. 5.

[10] Ibid., ch. 4.

[11] Arrien, l. c.

[12] Hist. nat. l. c., ch. 5. Strabon parle (l. c., § 16, p. 438 ed. Kramer), de soixante-dix peuplades, mais il ajoute lui-même: *οἱ δὲ καὶ τριακόσια ἔθνη φασίν.*

Dioscurias appartint pendant long temps, avec toute la Colchide, à Mithradate Eupator, qui prit son séjour dans cette ville en 67, avant sa dernière campagne contre les Romains.[1] Après la chute du grand roi, les Romains s'emparèrent de Dioscurias, où ils maintinrent longtemps leur autorité.

Du temps de l'influence romaine dans ces contrées, le commerce de la Colchide se fixa dans d'autres villes. Les Romains construisirent à côté de Dioscurias une forteresse, nommée Sébastopolis, probablement en l'honneur d'Auguste, et le nom de cette place, devenue importante, remplaça peu à peu le nom du premier établissement. Pline, qui n'a pas visité personnellement ces contrées, mentionne Dioscurias et Sébastopolis comme deux endroits différents,[2] il appelle la dernière un château, *castellum*[3] Ptolemée (sous Trajan) ne parle que d'une seule ville: Dioscurias, la même que Sébastopolis,[4] mais bientôt après, sous Hadrien, comme le confirme Arrien, le nom de cette ville fortifiée était Sébastopolis, appelée *autrefois* Dioscurias.[5] Cependant l'ancien nom seul se trouve chez Ammien, tandis que Procope ne mentionne que le nom moderne.[6] Justinien I entretenait une garnison à Sébastopolis; mais bientôt après lui, les Romains retirèrent leurs troupes de ces contrées[7] et Sébastopolis devint un endroit inconnu et sans signification. Réunie à l'empire byzantin sous Maurice Tibère, la Lazie resta dans une certaine dépendance de Constantinople. Une partie de ce pays, avec Sébastopolis, appartint plus tard tantôt aux Comnènes de Trébisonde tantôt aux rois de la Géorgie, jusqu'à ce que les Génois s'en emparèrent au commencement du quatorzième siècle. Pierre Visconti cite la ville sous le nom de Sauastopoli; sur les cartes catalanes, elle figure comme Savastopalli. Bénincasa d'Ancone désigne Sébastopolis, qu'il appelle Savastopoli (comme Pierre Visconti), par un pavillon parti, portant au premier d'argent, à la croix de gueules et au second de sinople à deux barres d'or,[8] blason qui se rapporte peut-être à un seigneur italien ou catalan, qui alors exerçait la suprématie dans cette ville. Bientôt après, en 1461, Sébastopolis, partageant le sort de toutes ces contrées, tomba au pouvoir des Turcs, qui lui rendirent, mais en l'estropiant, son premier nom: Iskouriah, Isgour.[9] En 1801, par oukase du $\frac{18}{30}$ janvier, Iskouriah passa avec toute la Mingrélie et avec la Géorgie sous la domination de la Russie.

---

[1] Appien, De bello Mithrid., p. 1069, ed. Lugd. B.
[2] Hist. nat., l. c., ch. 5.
[3] Ibid., ch. 4.
[4] Liv. V.: *Διοσκουριὰς ἡ καὶ Σεβαστόπολις.*
[5] Péripl., Ponti Eux., § 10: *ἡ δὲ Σεβαστόπολις πάλαι Διοσκουριὰς ἐκαλεῖτο.*
[6] Procope, De bello Goth., liv. IV, ch. 4.
[7] Le même, De ædificiis, liv. III, ch. 7
[8] V. La carte, chez Lelewel, Géographie du moyen-âge, atlas, pl. XLVIII.
[9] V. le même, Portulan général, p. 14. Chardin, Voyage en Perse, I, p. 121.

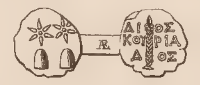
Monnaies.

1. *Av.* Les *piloi* (bonnets) des Dioscures, surmontés d'astres à six rayons.

Rv. Thyrse surmonté d'une pomme de pin. À côté: ΔΙ ΟΣ ΚΟΥ ΡΙΑ Δ ΟΣ (Tétralepton.) Æ. 3.

Haym, Thes. Brit., p. 240, pl. XXIII, N° 8.
Eckhel, Doct. num. vet., II, p. 339.
Sestini, Class. gen., II, p. 58.
Le même, Mus. Hederv. parte Asiat. p. 4, N° 1.
Mionnet, II, p. 334 et Suppl. IV, p. 418.
Mourzakéwicz, Descript. num. vet., p. 27, N° 1.
Welzl de Wellenheim, Catalogue, I, p. 197, N° 4629.
Spassky, Босфоръ Кимм., p. 33, pl. II, N° 26.

2. Pièce semblable, mais *dilepton.* Æ. $2\frac{1}{2}$.



La seconde pièce, différent de la première seulement pas son petit module, est inédite et d'une grande rareté.

L'avers de ces monnaies offre les armes de la ville, les bonnets des Dioscures qui avaient prêté leur nom à Dioscurias. Le culte de ces héros dans ces contrées était très-ancien; il se rattache au mythe des Argonautes et s'était répandu dans beaucoup de villes du voisinage, telles que Panticapée, Amisus, Sinope, Olbia, etc. qui reproduisirent sur plusieurs de leurs monnaies, les emblèmes des fils de Léda.

Le sujet du revers a été pris par Haym et par Eckhel pour une *meta* ou pour un phare, symboles qui s'accordent d'une manière excellente avec le culte des Dioscures. Mais les exemplaires que ces illustres antiquaires avaient sous les yeux, n'étaient probablement pas bien conservés et Sestini a déjà reconnu dans cette figure un thyrse; l'objet est un peu épais et les bandelettes manquent, pourtant il ressemble si bien au thyrse du tétrachalkon N° 112 de Panticapée et à celui de quelques monnaies de Phanagorie (N°s 1 et 2), que nous n'hésitons pas à adopter l'explication de Sestini.

D'après leur style, ces monnaies paraissent être frappées environ deux siècles avant J. C.

Feu Mr. Welzl de Wellenheim attribue encore une autre monnaie à Dioscurias, (v. Catalogue, I, l. c., N° 4630.) *Av.* ΔΕΙ. Bonnets des Dioscures, surmontés d'astres. *Rv.* Δ dans un grand astre. Æ. $1\frac{3}{4}$.

Le type de cette monnaie (peut-être un *dilepton*) dont nous n'avons pas vu l'original, permet bien de l'attribuer à Dioscurias. Le mot ΑΞΙ exprime peut-être un nom de magistrat.

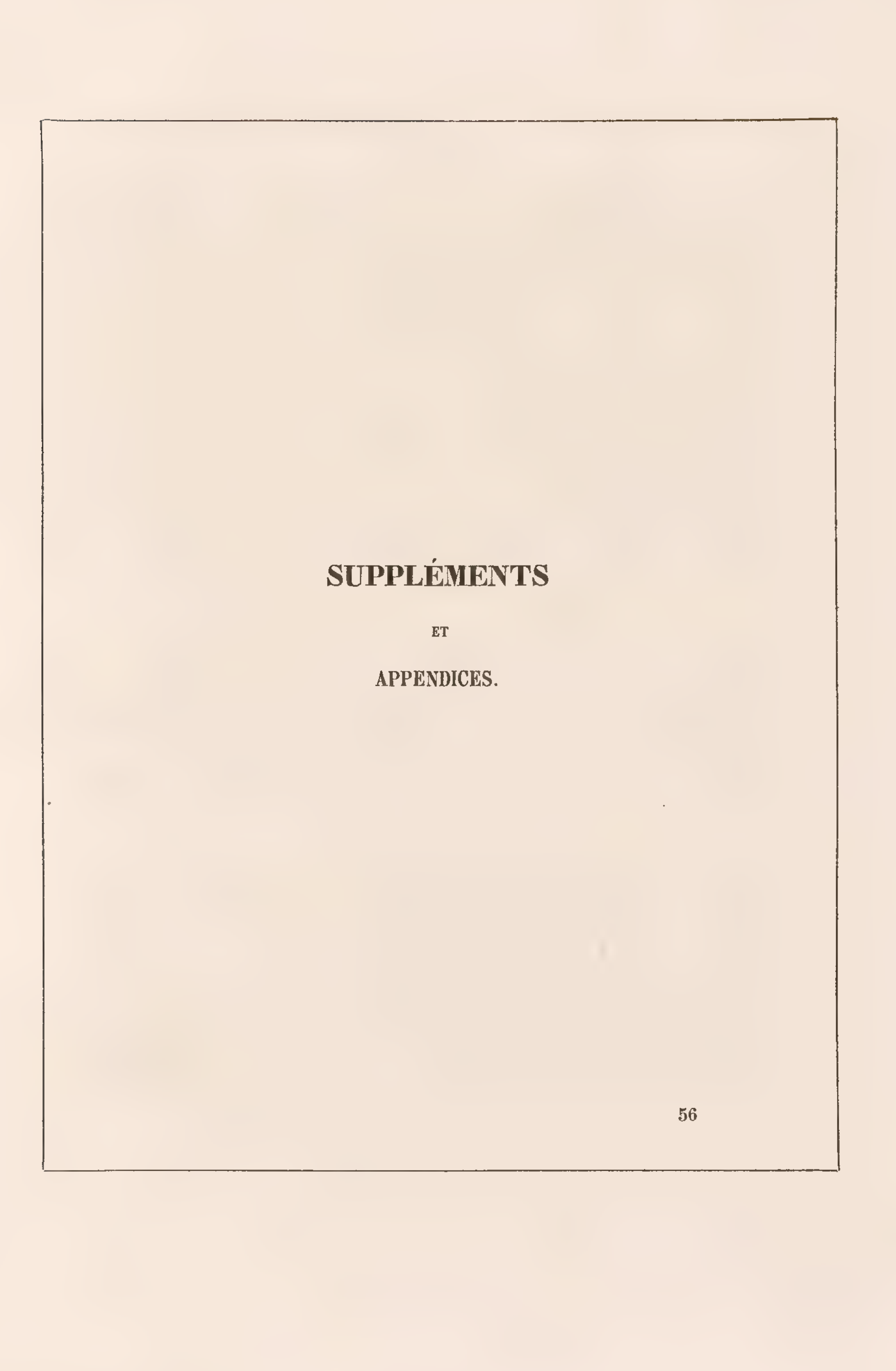
Les demi-oboles d'argent avec une tête d'homme ou un coq d'un côté et un astre de l'autre, que Sestini, Lettere e dissertazioni, Coll. Ainsliana, V, p. LXX, pl. II, N° 28 et 29, attribue à Dioscurias ne peuvent pas être frappées dans cette ville. La monnaie avec le coq sur l'avers, paraît être de Dardanos de la Troade.

REVUE

CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE LA COLCHIDE ET DE DIOSCURIAS.

	Avant J. C.	
Entre	1500 et	
	1400.	Sésostris-le-Grand établit une colonie égyptienne dans la Colchide.
vers	1250.	Expédition des Argonautes. Le roi Aëtès.
		Rhékas et Amphistrate, chefs des Hénioques.
vers	1184.	Des Achéens, au retour de Troie, s'établissent dans la Colchide.
vers	600.	Fondation de Dioscurias par des Milésiens.
	480.	Les Colques alliés de Xerxès contre les Grecs.
vers	114.	Mithradate VI roi du Pont, s'empare de la Colchide.
	84.	Seconde conquête de la Colchide par Mithradate.
		Moarpherne, gouverneur du roi.
	67.	Mithradate à Dioscurias. Olthaque (Orode) roi des Colques.
	64.	Mort de Mithradate. Olthaque prisonnier de Pompée. Aristarque roi de la Colchide.
vers	52.	Drachme d'Aristarque.
	47.	La Colchide conquise par Pharnace II.
	44.	La Colchide sous Polémon I.
	1.	Mort de Polémon I. Pythodoris reine, tutrice de son fils mineur Polémon II.
	Après. J. C.	
	67.	Polémon II privé de son royaume. La Colchide gouvernée par des rois indépendants.
	114.	Le roi de la Colchide se soumet à Trajan.
vers	118.	La Colchide indépendante de nouveau.
vers	380.	Puissance des Lazes.
vers	420.	Les Romains construisent des châteaux sur l'embouchure du Phase.
	456.	Guerre entre les Lazes et les Romains.
vers	460.	Nouvelle alliance des Lazes avec les Romains.
vers	552.	Le préfet romain Rusticus fait assassiner le roi laze Gubazès.
	555.	Ambassadeurs de Justinien I chez Tzathès, frère et successeur de Gubazès.
	558.	Invasion des Perses dans la Colchide.

vers	583.	Maurice-Tibère réunit la Lazie avec l'empire.
vers	1070.	La Lazie soumise par les Seldjouks.
vers	1089.	Dawith, roi de la Géorgie s'empare de la Lazie.
vere	1205.	Une partie de la Lazie fait partie des provinces d'Alexis Comnène, fondateur de l'empire de Trébisonde.
vers	1232.	Après la bataille de Chalat, les provinces sur le Phase se rendent à Dawith de la Géorgie, fils de la reine Roussoudan.
vers	1405.	Dioscurias conquise par les Génois.
	1461.	Fin de l'empire de Trébisonde.
	1801.	La Mingrélie réunie à la Russie.



SUPPLÉMENTS

ET

APPENDICES.

56

I.

SUPPLÉMENTS.

Olbia.

p. 34, N° 3. Cette monnaie est décrite et gravée chez Waxel, Recueil de quelques antiquités, etc., N° 24, et Suite du recueil, N° 47.

p. 35, N° 6. Waxel, Suite du recueil, etc., N° 48, donne une gravure de ce triobole.

p. 42, N° 18. V. aussi Waxel, Recueil, N° 27, et Suite au recueil, N° 49.

p. 43, N° 30. Une pièce semblable, avec ΜΕ, v. Waxel, l. c., N° 51.

p. 47, N° 49. Une monnaie semblable, avec ΠΕΕ, v. Waxel, l. c., N° 50.

p. 52, N° 77. Dans les Записки Одесскаго Общества ист. и древн. Россійскихъ, Vol. I, p. 315, pl. VII, on trouve le *chalkous* suivant:

Av. Tête d'Apollon, à droite.

Rv. ΟΛ Mouette sur le poisson, à droite, en bas, ΦΥΞϘΥ (?)

p. 55, N° 86. Un diobole de ce même type, mais avec les lettres ΣΑΠ et pesant 2,1 grammes, fait partie de la collection de S. E. Mr. le Comte Perowsky. Le nom du magistrat est probablement le même, écrit une fois au rebours.

p. 69. A cette époque appartient aussi un petit poids carré, trouvé, en 1832 dans les ruines d'Olbia et offrant le nom de la ville: ΟΛΒΙΟ, ainsi qu'un épi et un poisson à droite. V. Записки Одесскаго Общества, l. c.

Cherson.

p. 172. Vers 859, Constantin, fils de Léon, patricien de Thessalonique, en allant dans le pays des Khozars, trouva par un miracle, non loin de Cherson, les reliques de St. Clément, et en transporta une partie en Moravie et de là à Rome. (Mr. de Muralt, Essai de chronographie byzantine, p. 436, d'après des manuscrits du Vatican.) St. Wladimir emporta à Kiew le reste des reliques de St. Clément.

p. 181. Depuis le cinquième siècle, Cherson servit aussi de lieu d'exil. Élure (Aelurus), évêque d'Alexandrie, y vécut en 460. V. de Muralt, Essai de chronographie byzantine, p. 666.

p. 200. Jornandès. (135, 20) cite les Huns Aulziagres comme habitant aux environs de Cherson, vers 499. V. de Muralt, l. c., p. 115.

p. 201. Le roi Gordas devint gardien de la frontière de l'empire. D'autres auteurs l'appellent Grod et son frère Mugel, Muagel. V. Malala, 431, 16; Théophane, 6020, Cedrène, Just., 1. D'après Mr. de Muralt, l. c., p. 145, Gordas fut tué en 528.

Vers 549, les Huns occupaient encore la côte orientale de la Crimée, entre Bosporos et Cherson. Au nord des Huns s'étaient fixés les Goths Tétraxites, entre la ville de Bosporos et le Tanaïs. Ils étaient les alliés de Justinien, à qui ils demandèrent un évêque, ainsi qu'il en avait envoyé un aux Abases. Opprimés par les Antes et les Huns Uturgurs, habitant les côtes de la Méotide, ils prièrent l'empereur de faire la guerre à ces deux peuples. Procope, De bello Goth., IV, 4, 5.

p. 212. D'après Mr. de Muralt, Essai de Chronographie, p. 300, 301, le pape Martin arriva à Cherson le 15 mai 653 et y mourut le jour de Ste. Euphémie, 16 septembre, de la même année.

p. 217. Sur l'histoire de Cherson sous Justinien Rhinotmète, v. Mr. de Muralt, l. c., p. 323 à 329.

p. 218. Au mois de mai 776, le César Nicéphore, frère de Léon IV, pour avoir conspiré contre l'empereur, fut rasé et exilé à Cherson. Théophane, 6268. Misc., L, 1. De Muralt, l. c., p. 371.

Panticapée.

p. 340, N° 7. Ce *chrysous* est gravé dans l'ouvrage sur les Antiquités de l'Ermitage, pl. LXXXV, N° 2.

p. 345, N° 20. Une gravure de ce *chrysous* se trouve dans le même ouvrage, N° 5.

p. 346, N° 23. V. le même ouvrage, N° 1.

p. 347, N° 28. V. le même ouvrage. N° 4.

p. 362, N° 89. Sur un autre exemplaire de ce *dichalkon*, conservé dans la collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky, on voit sur le revers, en bas, à gauche, le monogramme ΜΕ et à droite, ΚΡ.

p. 367, N° 105. V. l'ouvrage sur l'Ermitage, pl. LXXXV, N° 7, où la tête d'Apollon est désignée seulement comme une tête d'homme.

p. 367, N° 106. Un *lepton* de ce même type fait partie du cabinet de S. E. Mr. le comte Pérowsky. Æ 1.

p. 368, N° 111. Induit en erreur par un mauvais exemplaire de cette monnaie, nous avons pris la tête de l'avers pour une tête d'Apollon. Un superbe exemplaire de ce *didrachmon*, que S. E. Mr. le comte Pérowsky vient d'acquérir, prouve

évidemment que le buste en question représente Ariane, couronnée de lierre. Cette pièce doit donc être décrite sous le type b, avant le N° 125. L'exemplaire mentionné pèse 7,125 grammes ou 136,634 grains de Paris et se rapproche beaucoup du poids primitif de la drachme d'Égine qui est de 137 grains. Mais à l'époque à laquelle il faut attribuer cette monnaie, le système monétaire d'Égine était réduit au dessous des $\frac{9}{10}^{es}$ de son poids normal et notre monnaie, avant d'avoir été altérée par la circulation, devait peser au moins 140 à 142 grains. C'est donc un *didrachmon* attique du même système que celui auquel appartient la tétradrachme N° 79, la drachme N° 116 et, en général, toutes ces monnaies, ainsi que le prouve encore leur style, sont de la même époque.

p. 371, N° 119. S. E. Mr. le comte Pérowsky vient d'acquérir un *tétrachalkon* inédit: *Av.* Tête laurée de Zeus, à droite. *Rv.* Aigle debout sur le foudre: dessous: ΠΑΝΤΙΚ . . . . . Æ. 7.

p. 375, N° 131. Un *dichalkon* de ce même type fait partie de la collection de l'Ermitage Impérial. Æ. 6.

p. 382. En 522, Justin envoya le patrice Probus chez les Huns, établis non loin de Bosporos, ville qui, vers cette époque, était rentrée sous la domination de l'empereur. (Procope, De bello Pers., liv. I, ch. 12.) Nous avons vu qu'en 528, le roi de ces Huns était Gordas, Grod, à qui son frère Muagérès succéda. V. p 201. Parmi les reproches que Chosroès, roi de Perse, adressa en 539 à Justinien I, pour trouver un prétexte de guerre, il lui imputa d'avoir enlevé aux Huns la ville de Bosporos. (Procope, l. c., livre II, ch. 3, 4. Muralt, l. c., p. 177.) Les Huns sont cités comme habitant les environs de cette ville encore en 549 (Procope, De bello Goth., liv. IV, ch. 4, 5); ils y restèrent probablement jusqu'en 580, époque de leur expulsion par les Turcs sous Bochan. (Ménandre, liv. II, ch. 14, 15. Muralt, p. 240.)

p. 383. En 833, les voisins de Bosporos au N., jusqu'au Danube et jusqu'au Don, étaient les Petchénègues. (Muralt, p. 415.)

Phanagorie.

p. 398, N° 2. Cette monnaie est aussi décrite dans le Catalogue de la collection Welzl de Wellenheim, p. 197, N° 4627.

p. 402, N° 17. V. aussi Pellerin, Médailles de peuples et villes, Vol. II, pl. XXXVIII, N° 2 et Sestini, Museo Arigoni, p. 54.

p. 404, N° 23. V. Antiquités de l'Ermitage, Vol. I, p. XLIII, où le pilos de Phanagoras est appelé — une tiare!

p. 407, En 549, du temps de Justinien I, les Huns Uturgurs s'étaient établis sur le côté asiatique du Bosphore, théatre récent de la destruction de Cépi et de Phanagorie. (Procope, De bello Goth., liv. IV, ch. 4, 5.) Plus d'un siècle plus tard, en 668, Phanagorie était reconstruite et habitée par des Juifs. Elle est mentionnée comme située à l'embouchure du Couphen dans la Méotide, près des Nécropyles ou du Krioumetopon. Crobat, prince des Cotragues et des Bulgares mourut en cet endroit. (Muralt. p. 305.) Nous avons vu que Justinien Rhinotmète passa quelque temps dans cette ville, dont le gouverneur Papatzès, fut tué par l'empereur exilé. (p. 214.)

Tamatarcha, au N de l'Ourouch, mentionnée en 833. V. aussi Muralt, p. 415.

p. 408. Le prince Mstislaff, après avoir vaincu les Kassogues, construisit à Tmoutarakhan une église en l'honneur de la Ste Vierge, en 1022. Nestor, a. 6530.

Gorgippie.

p. 415. La découverte la plus intéressante qu'on ait faite dans la numismatique du Bosphore Cimmérien, depuis l'impression de ce volume, est celle de quelques monnaies des Sindes, dont la première a été publjée par Mr Gustave Schmidt à Gœttingue au mois de février 1855. [1]

Cette monnaie, provenant probablement d'un don en monnaies diverses, qu'à la fin du siècle passé le docteur d'Asch, de St. Pétersbourg, fit à cette université, est en argent et offre sur l'avers, dans un carré, un griffon assis et tourné à droite, et devant lui, un épi, ainsi que sur le revers, aussi dans un carré, une tête de cheval avec le cou, également à droite, et en haut: ΣΙΝΔΩΝ. Æ. $2\frac{1}{2}$.

Peu de mois après la publication de cette monnaie, S. E. Mr. le comte Pérowsky en reçut un second exemplaire, qui lui fut envoyé par un de ses correspondants de Crimée. Cette monnaie dont nous donnons ici la gravure, est double en grandeur de l'exemplaire de Gœttingue et pèse 1,7 grammes ou 32,102 grains de Paris. Æ. 3.



Une monnaie de Panticapée, la plus ancienne de cette ville [2] et appartenant, d'a-

[1] Nachrichten von der G. A. Universität und der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, 1855, N° 3, p. 27 et suiv.

[2] V. p. 331, N° 1 et suiv.

près son style, à peu près à la même époque que les pièces dont nous nous occupons, a tout à fait le même poids. Nous avons prouvé que c'est un *trihémiobolion* du système monétaire d'Égine, qui était en usage sur les deux côtés du Bosphore Cimmérien. Nous ignorons malheureusement le poids de la monnaie de Gœttingue; c'est probablement une obole du même système et dont le poids normal est de $22\frac{5}{6}$ grains de Paris.

Le griffon sur les monnaies des Sindes se distingue des griffons de Panticapée et de Cherronésos par son style, qui est plus ancien et particulièrement par sa pose, car les monuments des deux villes cimmériennes n'offrent jamais un griffon assis, mais toujours marchant ou courant. Le griffon des Sindes n'a pas la crinière que portent la plupart des griffons de Panticapée et de Cherronésos. Les monnaies de Téos, de Phocée et de Smyrne en Jonie, d'Abdère, colonie de Téos, et d'autres villes, représentent des griffons semblables à ceux des Sindes. C'est peut-être par l'entremise de marins ioniens que le type ionien du griffon assis fut répandu dans le pays des Sindes, qui l'auraient adopté en souvenir du rôle que cet animal fabuleux joue dans les fables du Bosphore Cimmérien. A Smyrne, comme chacun sait, le griffon se rapporte à Némesis, dans les autres villes il était employé presque toujours comme emblême d'Apollon. Mais au lieu d'une lyre ou d'un autre objet désignant cette divinité, les monnaies des Sindes offrent devant le griffon un épi, ainsi qu'on le voit sur tant de monnaies de Panticapée et de Cherronésos, et qui rappelle l'ancienne fertilité en blé de ces contrées. Le cheval ne peut pas représenter Pégase, car les ailes ne sont pas indiquées. La monnaie de Panticapée N° 79 offre également un cheval et l'on peut supposer que ce type se rapporte en général aux nomades, voisins de Panticapée et des Sindes et soumis aux rois du Bosphore.

Nos monnaies sont curieuses aussi en ce qu'elles offrent le sujet dans un carré, particularité qu'on ne rencontre que sur quelques monnaies de Panticapée et sur la drachme de Nymphée[1] et qui peut être considérée comme une des preuves que cette dernière monnaie appartient en effet à Nymphée de Crimée.

Une autre monnaie d'argent des Sindes, mentionnée dans le Journal d'Odessa, année 1829, N° 77, chez Bœckh, Corpus Inscript. Græc., II, p. 100, chez Achik, Воспорское царство, II, § 13 et dans le catalogue du Musée de Kertch, p. 38, offre sur l'avers une tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion et tournée à droite et le même revers que les pièces précédentes. Nous n'en avons pas vu l'original.

p. 416. Un petit cylindre en or, peut-être le manche d'un instrument, porte l'inscription ΟΡΧΑΜΟ
ΤΟΥ ΓΟΡΓΙΠΠΟ. V. l'ouvrage sur les Antiquités de l'Ermitage, Vol. I,

[1] V. p. 324.

p. 291, pl. LXVIII. Cet Orchame, était-il fils de Gorgippe et frère de la reine Komosarye?

La Colchide.

p. 430. La monnaie d'Aristarque est décrite aussi dans l'article de Mr. le B[on] Prokesch-Osten, intitulé: «Zwölf Inedita», imprimé dans les Mémoires de l'Académie Impériale de Vienne, classe philologo-historique, année 1849, N° 5.

Dioscurias.

p. 435, N° 1. Ce *tetralepton* se trouve aussi chez Pellerin, Médailles de peuples et de villes, Vol. II, p. XXXVIII, N° 3, et chez Sestini, Museo Arigoni, p. 54, N° 1.

Derniers Suppléments.

Karkinitis.

Après avoir terminé cet ouvrage, nous venons d'avoir communication des recherches très-intéressantes de Mr. Neumann, sur les Scythes et sur les colonies grecques en Scythie. [1] Le savant auteur donne des preuves incontestables établissant que les Scythes étaient de la race mongole et communique une description aussi exacte que pittoresque des colonies grecques en Crimée et sur le littoral du Bosphore Cimmérien.

P. 443 de son ouvrage, Mr. Neumann, en faisant valoir que la tête d'Artémis et le cerf sur une monnaie de Karkinitis ou Kerkine se rencontrent sur un grand nombre de monnaies de Cherronésos, pense que cette ville était peut-être la métropole de Kerkine. Cette conjecture nous parait très-vraisemblable. Les Cherronésites possédèrent plusieurs petits ports, surtout sur la côte occidentale de la Crimée, et l'endroit que nous supposons avoir été l'emplacement de Kerkine était si peu éloigné de Cherronésos et, d'un autre côté, si exposé aux incursions des barbares, qu'on voit bien que la petite colonie avait choisi cet emplacement pour établir des rapports de commerce direct avec les barbares, mais aussi pour obtenir promptement, en cas de danger, le secours de la puissante Cherronésos. L'amphore avec le nom de cette ville, que nous avons mentionnée p. 111, prouve que Kerkine s'occupait aussi de produire du vin, qu'elle vendait probablement à ses voisins barbares.

Cherronésos.

Mr. Neumann donne dans son ouvrage un tableau intéressant de la topographie et de l'histoire de Cherronésos, mais n'ayant pas connu les recherches si exactes de Mr. Arkas, publiées en 1848, dans le II Volume des Mémoires de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa, Mr. Neumann prétend que par suite d'une erreur inconcevable nous avons cherché l'emplacement de Cherronésos entre les baies des chasseurs et de la quarantaine. [2] Sur le plan excellent de Mr. Arkas qui, habitant Séwastopol, s'est occupé pendant des années entières de recherches topographiques sur les anciennes villes de Cherronésos, on voit distinctement que la première ville était située entre la baie des joncs (Камышная бухта) et la baie ronde, et la seconde ville, entre les baies des chasseurs et de la quarantaine. Les faubourgs à l'ouest de cette ville et les faubourgs à l'est de Séwastopol se touchent, et une des batteries françaises les plus rapprochées de Séwastopol, était établie, en 1855 sur l'endroit où Mr. le comte Ouwaroff déterra en 1853 les colonnes et le pavé, tous en mosaïque,

---

[1] Die Hellenen im Skythenlande. Berlin, 1855.

[2] Page 392.

d'un magnifique temple chrétien, offrant la forme d'une basilique et construit sur les débris d'un ancien temple d'Aphrodité.

Cette bâtisse s'élevait dans la partie septentrionale de la ville et si rapprochée de la mer que l'eau en dépassant le rivage, enleva un coin de ce temple. La longueur du batiment n'est que de 16 sagènes $2\frac{1}{4}$ archines, la largeur de 10 sagènes $1\frac{1}{2}$ archines. Les chapiteaux des colonnes, d'un charmant style ionien, sont surmontés de cubes, diminués vers le bas et dont les quatre trapézes sont enrichis de feuillage, de croix et du monogramme du Christ. Un chapiteau, d'un beau style corinthien, parait avoir appartenu au temple payen, sur les débris duquel la basilique était fondée. Sur les colonnes on lit les noms des citoyens qui avaient donné de l'argent pour les sculpter. L'iconostase et l'endroit pour le pupitre de l'évangile étaient séparés de la nef principale par des colonnes de marbre; ils étaient ornés de plaques carrées de marbre avec des croix au milieu. Les colonnes séparant la nef principale des deux nefs latérales étaient entourées de briques, pour être plus en état de supporter le toit de la basilique. Le pavé du milieu était formé de plaques de marbre blanc ordinaire, mais le pavé des côtés latéraux consistait en une belle mosaïque de couleur, ayant appartenu, d'après l'opinion de Mr. le comte Ouwaroff, au temple d'Aphrodité, sur les ruines duquel l'église était construite. Quelques endroits où la mosaïque manquait étaient recouverts de monceaux irréguliers de marbre blanc. L'église chrétienne est du IVe siècle de J. C., mais une pierre tumulaire déterrée près de son mur méridional, est d'un travail un peu plus ancien. Elle représente le personnage auquel ce monument était érigé, sur une kliné et tenant un grand anneau dans la main droite; devant lui, on voit une table, à gauche une femme assise et, aux côtés, deux enfants. Cette pierre appartient sans contredit à l'époque payenne, mais plusieurs siècles plus tard elle a été employée pour marquer l'endroit de la sépulture d'un chrétien. Une main inhabile a orné ce marbre de croix et d'inscriptions, savoir dans le champ:

ΨΟϹ
Z†ΟΗ, et sur la base:
Κ† ΥΡΗϵ † ΒΟΗ †ΘΙ
Τ ΟΝΥΚΟΙΙ ΤΟΥΤΟΝΑ ΜΗΝ

Le mot ΨΟϹ est tout à fait énigmatique. *Ζόη* est probablement le nom de la femme qu'on supposait sculptée sur ce relief. En bas on lit distinctement *κύριε βοηθῖ τὸν ὗκον τοῦτον. Ἄμην.* La formule *Κύριε βοηθεῖ τὸν δοῦλόν σου* est très-connue, mais que signifient les mots: *Τὸν ὗκον τοῦτον? Ὕκος, ὕκκης* était un poisson de mer. Est-ce ici peut-être le sobriquet d'un pêcheur, dont le tombeau était désigné par cette pierre? Des monnaies trouvées à cet endroit prouvent que l'église a déjà existé du temps de l'empereur Valentinien I (de 364 à

375) et qu'elle était encore conservée sous Roman I (de 920 à 944). Dans tous les cas, il est à désirer que le savant comte donne une description exacte des découvertes curieuses qu'il a faites.[1]

P. 414 Mr. Neumann se prononce avec raison contre la forme Agasiklektès du magistrat, mentionné sur une base de marbre. Nous avons déjà prouvé p. 139, qu'en effet le nom de ce personnage était Agasiklès.

Nous ne pouvons pas appuyer l'opinion de feu Mr. de Blaramberg, répétée par Mr. Neumann,[2] qu'une pierre tumulaire, trouvée en 1827 aux environs de Simphéropol, offre les traits du roi scythe Skilouros,[3] d'après la ressemblance de ce roi avec son portrait sur ses monnaies. Mais sur ces monnaies on ne voit que les bustes d'Hermès et de Déméter et le monument en question n'est qu'une pierre tumulaire d'un personnage inconnu et, d'après le style du travail, d'une époque postérieure à Skilouros. Les monuments de ce genre ne sont pas rares et le Musée de l'Ermitage en possède un assez grand nombre.

Nous devons à la bonté de S. E. Mr. le prince M. Obolensky la communication d'un manuscrit très-curieux, concernant la translation des reliques de St. Clément. Ce manuscrit parait être une traduction d'un original grec, faite au XV[e] siècle. C'est un fragment des légendes des saints de l'Église orientale pour le mois de janvier, et il a été comparé par le prince, ainsi que, par Mr. le professeur Pogodine, avec les légendes de Makarieff, conservées dans la Cathédrale de l'Assomption de la Ste Vierge et avec les extraits de Mr. Gorsky, tirés des légendes manuscrites de l'Académie ecclésiastique de Moscou.

La translation des reliques de St. Clément[4] eut lieu le 30 janvier 6369 du monde, 861 de J. C.[5] Il n'est pas dit d'où ces reliques furent portées à Cherson, désigné sous le nom de Chersonesk dans ces manuscrits. Les restes du saint furent reçus d'une manière solennelle avec chants, prières et sermons (глаголище); tous les habitants de la ville étaient allés à leur rencontre: l'évêque (пастырь) George et le gouverneur de l'empereur, Nicéphore, étaient à la tête du cortège. Dans un autre passage du manuscrit est cité le pieux prince de la ville,[6] qui ne peut être autre que le gouverneur Nicéphore. Le principal ecclésiastique était l'archiprêtre (Архіерей); le prêtre Salomon était pasteur de l'église de St. Procope. Il y avait aussi un temple de St. Sosonte auprès du mur de la ville et une église (Домъ) de St. Léontie (Св. Леон-

[1] V. l'article de Mr. le comte Ouwaroff: Нѣсколько словъ объ археологическихъ разысканіяхъ близъ Симферополя и Севастополя, dans le IV[e] Vol. des Propylées de Mr. Léontieff, p. 525 et suiv.

[2] Page 444.

[3] Page 30 de ce volume.

[4] V. 172 de ce volume.

[5] Le millésime 4369, d'après le manuscrit conservé à l'Académie ecclésiastique, est erroné

[6] Боголюбецъ князь градскій.

тія) dans laquelle les reliques étaient exposées, pour les hommes jusqu'à minuit et de minuit jusqu'au matin pour les moines (черноризницы) et pour les femmes. Le lendemain on transporta les reliques dans l'église générale («Кафолическая»), où elles restèrent probablement jusqu'à ce que l'église sous l'invocation de St. Clément fut terminée. [1]

Le fait rapporté dans ces manuscrits s'accorde avec la notice communiquée par Mr. de Muralt, que vers 859 le patricien de Thessalonique Constantin trouva, non loin de Cherson, les reliques de St. Clément, dont il transporta une partie à Rome. [2] Si nous considérons l'acceuil solennel que toute la ville de Cherson fit aux restes de ce saint, auquel elle éleva une église, le don de ces mêmes restes qu'on fit 27 ans plus tard à St. Wladimir doit être fort apprécié, car en faveur du Grand-duc la ville se priva des reliques d'un apôtre qui avait prêché l'évangile à Cherson même.

P. 245. Sur l'époque du baptême de St. Wladimir, v. l'article de Mr. Hawsky dans le IIIe Volume des Mémoires de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa, p. 67 à 78. [3] Comparez sur le baptême de St. Wladimir aussi la chronique de Péréieslaw-Sousdal, publiée par Mr. le prince Obolensky, p. 28 et suiv. [4]

P. 257. Nous ne connaissons pas de preuves que Cherson ait été soumise ou aux Mogols ou leur tributaire. Cependant en 1363, Olgerd, grand-duc de Lithuanie, en faisant la guerre à ce peuple, pénétra jusqu'en Tauride, où il ravagea Cherson. Les Lithuaniens tuèrent une partie des habitants et enlevèrent les trésors des églises. [5] Depuis cette époque la ville ne figure plus dans l'histoire, et ses ruines seulement témoignaient de sa gloire ancienne.

Dioskourias.

P. 434. Du temps de Wakhtang VI roi de Géorgie et historien (né en 1675, † en 1737), la ville de Dioskourias ou Sébasté était appelée Tzchoum. [6] Ce nom nous est conservé dans le Ssoukhoum-Kalé de nos jours et non loin de cette ville, Peyssonnel, au milieu du siècle passé, a vu les ruines d'une ville ancienne, nommée Sévatopoli par les indigènes. [7] On nous a assuré que des vestiges de ces ruines existent encore et qu'on y trouve de temps en temps des objets antiques.

[1] Dans la vie de St. Clément est mentionnée aussi une église sous l'invocation des apôtres.

[2] V. 441 de ce volume.

[3] Хавскій: изслѣдованія о времени крещенія Святаго и Равноапостольнаго Великаго князя Владимира.

[4] Лѣтописецъ Переяславля-Суздальскаго (между 1214 и 1219 годовъ) изданъ кн. М. А. Оболенскимъ. Москва, 1851.

[5] Karamzine, Histoire de Russie, Vol. V, p. 16.

[6] Hisloire de Géorgie, p. 67.

[7] Observations historiques et géographiques etc., p. 60, et Neumann, l. c., Vol. I, p. 577.

II.

Noms et chiffres de magistrats

sur les monnaies d'Olbia, de Kerkine, de Cherronésos et de Théodosie. [1]

Magistrats.	Villes.	Numéros. Ie époque.	IIe époque.
Α	Olbia.	125.	
ΑΓΑ	id.	71.	
ΑΓΑΣΙΚ	Cherronésos.	22.	
ΑΓΕΙ	Théodosie.	4.	
ΑΔΕΙ	Olbia.	74.	
ΑΔοοΥ	id.		12.
ΑΔΩΝοΣ	Cherronésos.	7.	
ΑΘΗ	Olbia.	70.	
ΑΙΣΧΙΝΑ	Cherronésos.	2.	
ΑΚΕο	Olbia.	116.	
ΑΛ	id.		10.
ΑΝ—ΑΥ	id.		13.
ΑΠοΛΛΑ	Cherronésos.	9. 11. 39. 59.	
ΑΠοΛΛΩΝΙΑΔοΥ	id.		11.
ΑΡ	Olbia.	17.	
ΑΡΙ	Cherronésos.	34.	
ΑΡΙΧ	Olbia.	1—3. 129.	16 (contremarques.)
ΑΡΙΧο	id.	11.	
ΑΡΠ	Cherronésos.	35.	
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡ	id.	3.	
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡοΥ	id.	18. 60.	
ΑΡΧΙΚΛΕ	id.	65.	
ΑΡΧΙΚΛΕΙοΥ	id.	64.	
Æ	id.	83.	
ΑΥ	id.	85.	
ΑΥΤ	id.	86.	
ΑΧ	Olbia.	51.	
Β	Cherronésos.	86.	
	Olbia.	130.	

[1] Sur les monnaies des autres villes, décrites dans le Ier volume de cet ouvrage, on ne trouve pas les noms des magistrats, car l'archonte de ces villes était toujours le roi du Bosphore Cimmérien.

Magistrats.	Villes.	Numéros. Ie époque.	IIe époque.
ΒΑ	Olbia.	82-84. 104. 124.	
ΒΑΕ	id.	104.	
ΒΑΕΡ	id.	104.	
ΒΑΘΥΛΛοΥ	Cherronésos.	40.	
ΒΑΤΩ	Olbia.	116.	
Β. Ε. Σ.	id.	74.	
ΒοΕΛΙΩΝ	Cherronésos.	66.	
ΒοΣ	Olbia.	18.	
Β. Σ. Ε.	id.	74. 102. 109.	
Δ	Cherronésos.	87.	
	Olbia.	125.	
ΔΑΔΑΚοΥ	id.		10, 11.
ΔΑΔοC	id.		16.
ΔΗΜΗΤΡΙοΥ	Cherronésos.	14.	
ΔΙ	Olbia.	19. 46.	
ΔΙΑΓοΡΑ	Cherronésos.	43.	
ΔΙο	Olbia.	77.	
ΔΙοΣ	id.	47.	
ΔΙΩΝοΣ	Cherronésos.	61.	
ΔΡ	id.	56.	
Ε	Olbia.	47. 103. 127.	
Є	id.		10.
ΕΔΝΙ	id.	82—84.	
ΕΙ. ΡΗ.	id.	52. 53. 108.	
ΕΙ. ΡΗ. ΒΑ.	id.	54.	
ΕΚ	id.	20.	
ΕΛΠΙΔ	Cherronésos.	41.	
ЄΠΑ	Olbia.		10.
ΕΠΙ	id.	21.	
ΕΡ	id.	82.	
ΕΡΜΑ	Kerkine.	1.	
ΕΥ	Olbia.	22. 77. 99. 128.	
ΕΥΔΡοΜοΥ	Cherronésos.	38. 42. 50.	
ΕΥΡΥΔΑΜ	id.	25.	
ΕΥΡΥΔΑΜοΥ	id.	5—7.	
ΕΥΩΝ	Olbia.	106.	
ΗΓ	id.	23.	
ΗΕΕ	id.	49.	
ΗΡ	id.	125.	
ΗΡΑΚΛΕΙΔ	Cherronésos.	63.	
ΗΡΑΚΛΕιΤοΥ	id.	58. 73.	
ΗΡΑΚΛΕοΥ	id.	62.	

Magistrats.	Villes.	Numéros. Ie époque.	IIe époque.
ΗΡΩΙΔΑ	Cherronésos.	23.	
ΘΕΟΒ	Olbia.		6. 10.
ΘΥ	id.	13.	
Ι	Cherronésos.	79.	
ΙΕΡ	Olbia.		6. 10.
ΙΕΡΩΝΟΣ	Cherronésos.	6.	
ΙΚ	Olbia.	24.	
ΙΜΟ	id.	81.	
ΙΠΠΟΚΡΑ	Kerkine.	2.	
ΙΤΡ	Cherronésos.	56.	
ΙΦ	Olbia.	40.	
ΙΩΡΙ	id.	77.	
Κ	Cherronésos.	19. 80.	
ΚΑ	Olbia.	99.	
ΚΑΛΛΙΑ	Kerkine.	3.	
ΚΕ	Olbia.		10.
ΚΕΠ?	id.	25.	
ΚΛΕ	id.	116.	
ΚΛΕΜΥΤΑΔΑ	Cherronésos.	51.	
ΚΟΤΥΟΣ	id.	68.	
ΚΡΑ	id.	36.	
ΛΕ	Olbia.	26.	10.
ΛΙΕ	id.		5.
ΛΟ	id.	27.	
Λ . . ΛΤ-ƆLSATV	id.		17.
Μ	id.	31.	
	Cherronésos.	81.	
ΜΑ	Olbia.	28. 114.	
ΜΑΤΡΑ	Cherronésos.	24.	
ΜΑΤΡΑΙ	id	12.	
ΜΑΤΡΟ	id.	67.	
ΜΒ	Olbia.	29.	
ΜΕ	id.	81.	
ΜΕΝΕΣΤ	Cherronésos.	26.	
ΜΗ	Olbia.	30.	
ΜΗΝΟ	id.	116.	
ΜΟΙΡΙΟΣ	Cherronésos.	10.	
ΜΤΒ	Olbia.	33.	
ΝΑ	id.	130.	
ΝΑΝ	Cherronésos.	21.	
ΝΔΟ	Olbia.	74.	
ΝΙ	id.	34. 48.	

Magistrats.	Villes.	Numéros. Ire époque.	IIe époque.
NO	Olbia.	35.	
ΞΑΝΘΟΥ	Cherronésos.	20.	
ΞΕΝ	Olbia.	74.	
ΞΕΝΟΚΛ	Cherronésos.	13. 68.	
ΞΕΝΟΚΛΕ	id.	16.	
ΞΜΕ	Olbia.	87.	
O	Cherronésos.	82.	
OPONT	id.	76.	
OPT	Olbia.		12.
OY	id.	12.	
ΠΑ	id.	36. 81. 97—98. 126. 128.	2. 10.
	Cherronésos.	37. 89.	
ΠΑΜ	Olbia.	116.	
ΠΑΡΘ	Cherronésos.	8.	
ΠΑΣ	Olbia.	86.	
ΠΑΥΣ	id.	9. 10.	
ΠΑΥΣΙΜ	Cherronésos.	69.	
ΠΙCCICTPATOY	Olbia.		10. 11.
ΠΟ	id.	37. 38.	1.
ΠΟΣΕ	id.	74.	
ΠΡΩ	id.	47.	
ΠΥΡ	Théodosie.	4.	
P	id.	4.	
PO	Olbia.		9.
POΘ	id.		10.
PΨ	id.	41.	
ΣΑ	Cherronésos.	70. 88.	
CA	Olbia.	(page 71.)	
ΣΑΜΑ	id.	55.	
ΣΑΠ	id.	86a.	
ΣΑΤΥ	id.		16.
ΣΑΤΥΡ	id.	49.	
ΣΒΕ	id.	74. 101.	
ΣΕΡΑ	Cherronésos.		73.
ΣΙ	Olbia.	72.	
ΣΤΡ	id.	110.	
ΣΥΜ	id.	39.	
ΣΥΡΙΣΚΟ	Cherronésos.	32.	
CΦC	Olbia.		10.
ΣΩΜΟ	id.	47.	
ΣΩΣΤΡΑ	id.	126.	

Magistrats.	Villes.	Numéros. Ière époque.	IIe époque.
TA	Olbia.		10.
TЄMI	id.		14.
TI	Théodosie.	3.	
TOC?	Olbia.		10.
TPO	id.		14.
TΦC	id.		2. 5. 10.
TΦCω	id.		10.
YΘ	id.	81.	
.YKE	id.	81.	
YMNOY	Cherronésos.	27.	
ΦA	id.	53.	
ΦI	Olbia.	40.	
ΦΛA	id.	125.	
ΦO	id.	44.	
ΦOB	id.	70.	
ΦOBE	id.	90.	
XAP	id.	117.	
XOPEIO	Cherronésos.	14. 43.	
XOPEIOY	id.	69.	
ωPI	Olbia.		10.
. . . ΓΛO	Kerkine.	(page 111.)	
. ΔΕΛΦOY	Olbia.		12.
. . . IEΠTA	id.	90.	
. . . ITA	id.	90.	
. . . ΩPI	id.	90.	

Errata.

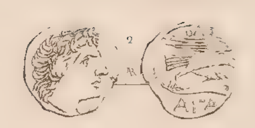
Page 5	ligne 4, d'en bas,	lisez oleaginam,	au lieu d'oleaginem.
76	6, d'en bas,	rétrogr.,	retragr.
180	14, d'en haut,	encore,	encorere.
257	4, d'en bas,	fere,	fera.
259	17, d'en haut,	63,	64.
286	17, d'en bas,	Chronicon,	Chronichon.
293	9, d'en bas,	tempore,	tempora.
294	3, d'en haut,	abaissées,	abatissées.
307	9, d'en bas,	mis,	mit.
343	14, d'en haut,	14,	13.
352	12, d'en bas,	Æ,	Æ.
363	4, d'en bas,	Rhadaméadis,	Rhadéméadis.
377	11, d'en bas,	56 à 59,	59 à 59.
405	4, d'en bas,	8 avant J. C.,	3 avant J. C,
437	15, d'en haut,	63,	64.
	18, d'en haut,	37,	44.

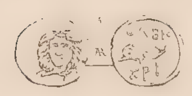
RENVOI

des gravures au texte.

Vol. I.

Pl.	N°		Page.	Pl.	N°		Page.
I.	1.	Olbia?	41.	IV.	4.	Panticapée	359.
	2.	Olbia	50.		5.	—	354.
	3.	—	42.		6.	—	353.
	4.	Pharzoios	27.		7.	—	353.
	5.	Kanitès	23.		8.	—	353.
					9.	—	354.
II.	1.	Cherronésos	137.		10.	—	354.
	2.	—	132.				
	3.	—	188.	V.	11.	—	354.
	4.	—	189.		12.	—	354.
	5.	—	146.		13.	—	348.
	6.	—	186.		14.	—	348.
	7.	—	142.		15.	—	344.
	8.	—	142.		16.	—	349.
	9.	—	142.		17.	—	349.
	10.	—	188.		18.	—	349.
	11.	—	165.		19.	—	342.
	12.	—	195.		20.	—	350.
	13.	—	157.		21.	—	351.
	14.	—	157.				
	15.	—	166.	VI.	22.	—	343.
	16.	Théodosie	276.		23.	—	351.
					24.	—	351.
III.	1.	Panticapée	340.		25.	—	349.
	2.	—	340.		26.	—	374.
	3.	—	343.		27.	—	374.
	4.	—	348.		28.	—	374.
	5.	—	364.		29.	—	348.
	6.	—	333.		30.	—	355.
					31.	—	369.
IV.	1.	—	357.		32.	—	365.
	2.	—	357.		33.	—	365.
	3.	—	362.		34.	—	372.





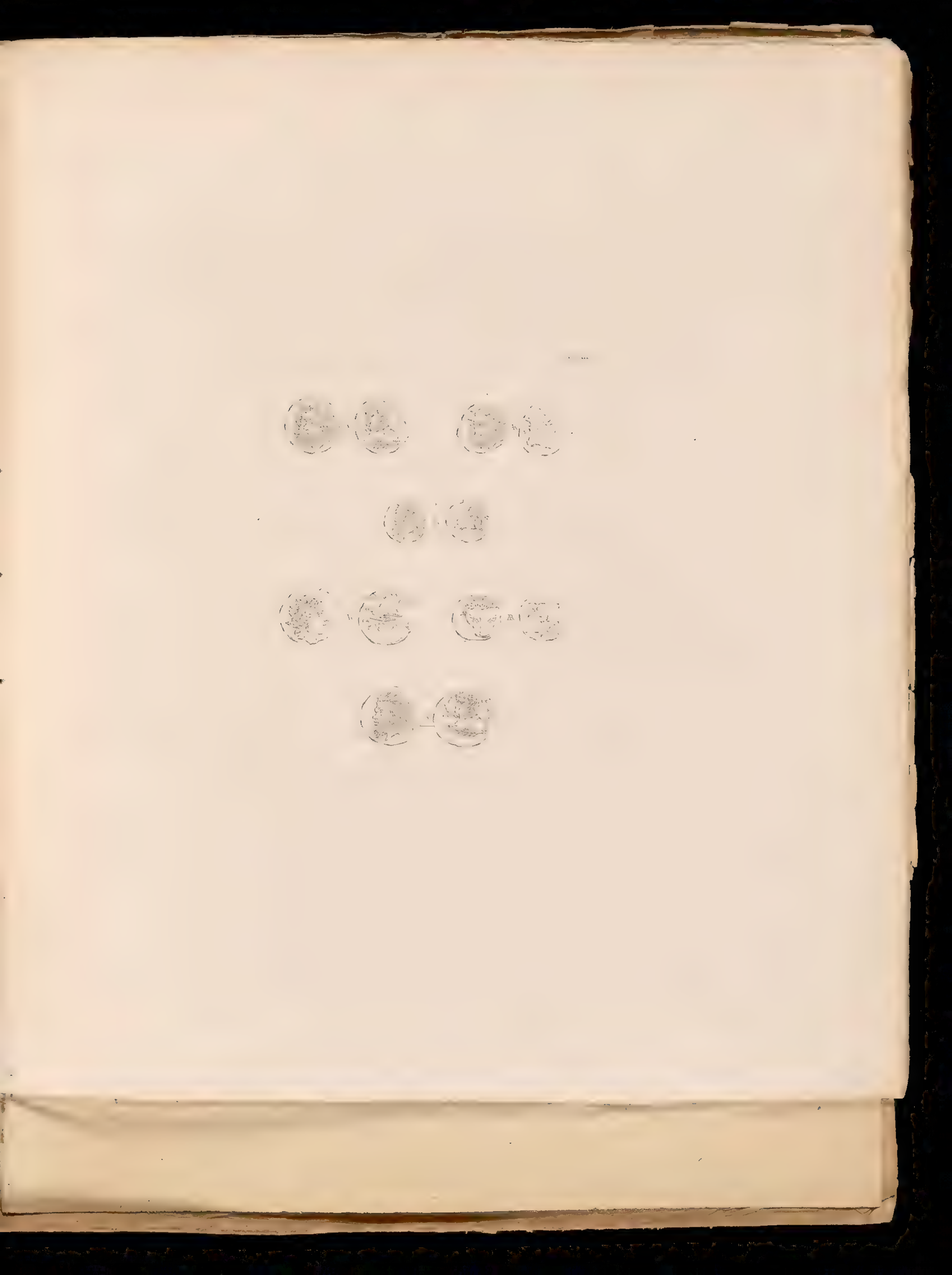




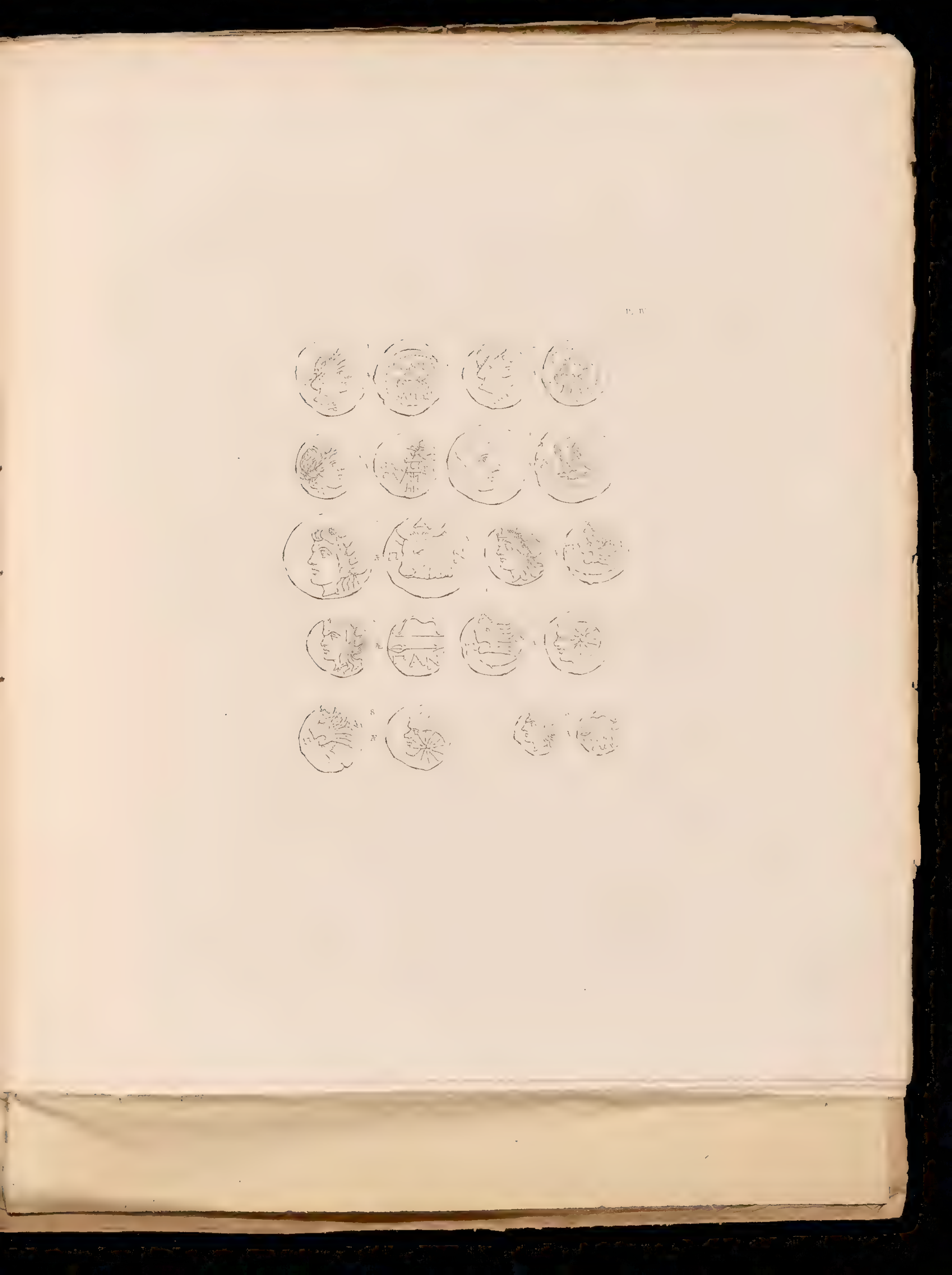


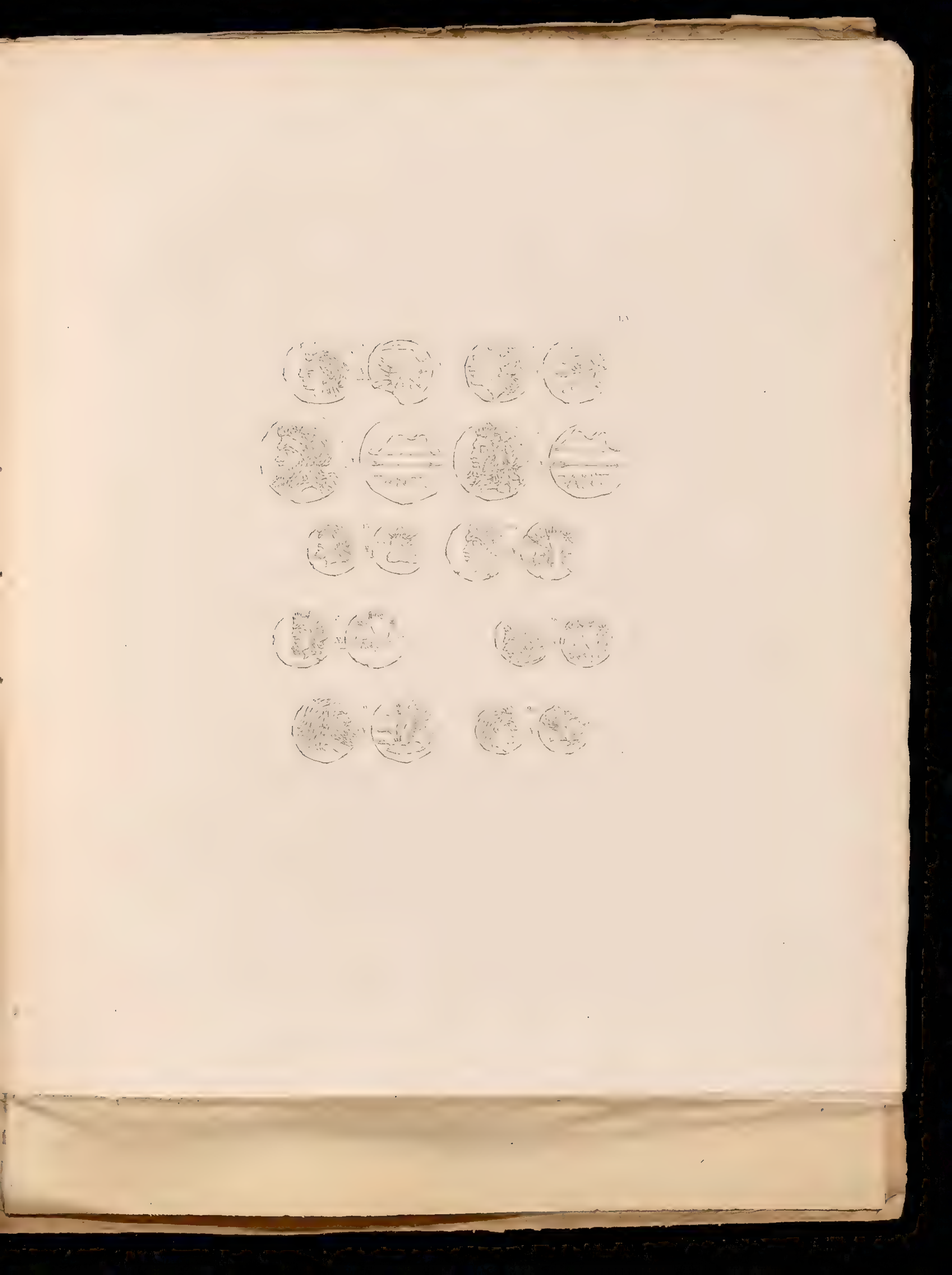
Pl. I.

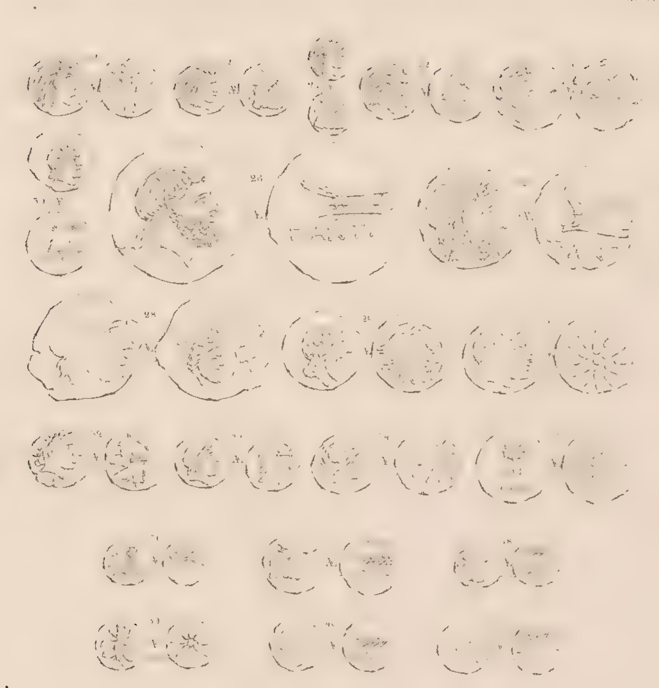




Pl. IV



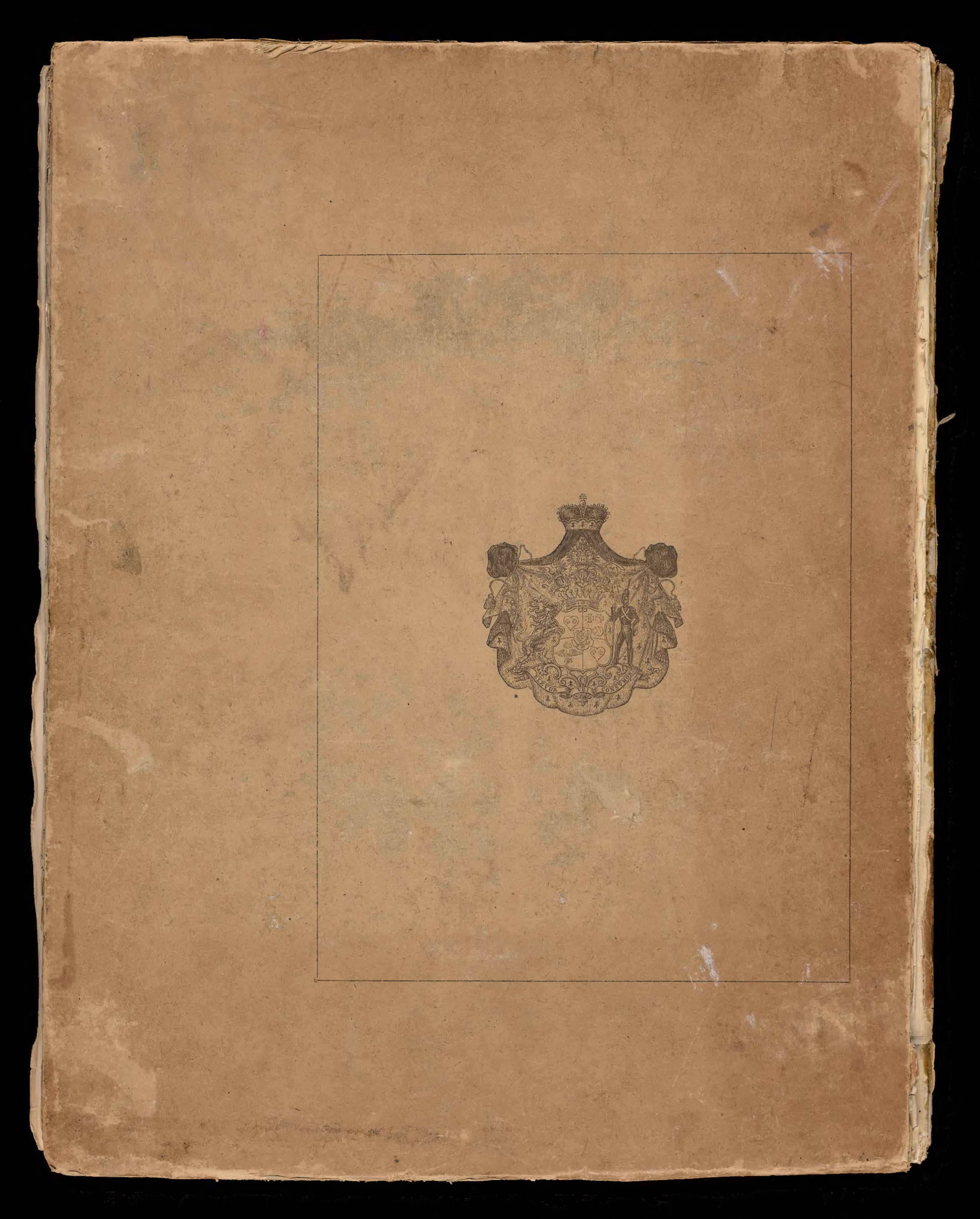







ΚΑΛΛΑ

M Um


ELEVOR VBI CONSVMOR